

PRÉCIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

**et aperçu des littératures étrangères
anciennes et modernes**

**par
une réunion de Professeurs**

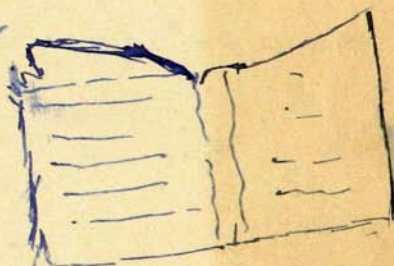


**LES FRÈRES
DES
ÉCOLES CHRÉTIENNES
949, rue Côté, Montréal.
1941**



Bibliothèque Nationale du Québec

Monique Barbier
Jeannine L.S.



PRÉCIS
D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

N° 237

"Imprimé et publié en contormité d'une licence
décernée par le Commissaire des brevets sous le
régime de l'Arrêté exceptionnel sur les brevets,
les dessins de fabrique, le droit d'auteur et les
marques de commerce 1939."

PRINTED IN CANADA

Rachel Bejile
Gammasshi

PRÉCIS d'Histoire Littéraire

LITTÉRATURE FRANÇAISE
ET
APERÇU DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES
ANCIENNES ET MODERNES

Par une réunion de Professeurs.



LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
949, RUE CÔTÉ
MONTREAL
1941

PQ
116
F7
1941

AVANT - PROPOS

L'*histoire de la littérature* est l'étude des productions de l'esprit humain, c'est-à-dire des *œuvres littéraires*, prose et poésie, qui se recommandent par la pureté du goût et la perfection du style.

Ces œuvres de choix forment, pour chaque peuple, ce qu'on appelle sa *littérature classique*¹. On distingue, chez les anciens, les littératures classiques *grecque* et *latine*, et, chez les modernes, les littératures classiques *française*, *italienne*, *espagnole*, *anglaise*, *allemande*, *russe* et *polonaise*.

La littérature d'un peuple reflète sa vie sociale ; elle peint son génie, ses mœurs, son caractère, ses tendances, ses progrès. L'histoire littéraire est donc le complément et peut-être la meilleure partie de l'histoire politique.

Le présent ouvrage est consacré à la *littérature française*, qui est pour nous du plus grand intérêt. Toutefois, comme cette littérature ne s'est développée qu'à l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et que, d'autre part, elle inspire tour à tour les écrivains étrangers ou subit leur influence, on a cru bon d'y ajouter un aperçu des *littératures étrangères* anciennes et modernes : il n'est pas permis d'ailleurs d'ignorer

¹ A Rome, il y avait autrefois plusieurs classes de citoyens. Ceux de la première, les patriciens, étaient désignés par le mot *classici*. Par analogie, les grammairiens de la Renaissance appelèrent *auctores classici*, auteurs classiques, les premiers d'entre les littérateurs, les écrivains de *premier ordre*, ceux qui servent de modèles.

les noms d'écrivains ou d'ouvrages célèbres, que l'on rencontre si souvent dans la lecture et même au cours de la conversation.

Nous traiterons d'abord de la *Littérature française*, puis des *Littératures étrangères* : d'où la division de l'ouvrage en deux parties.

La première partie peut être partagée en cinq époques : I. *Moyen âge* (du XI^e au XVI^e siècle) ; II. *Renaissance* (XVI^e siècle) ; III. *Dix-septième siècle* ; IV. *Dix-huitième siècle* ; V. *Dix-neuvième et vingtième siècles*.

La seconde partie se divise en deux sections : I. *Littératures grecque et latine* ; II. *Littératures italienne, espagnole, anglaise, allemande et russe*.

Les poètes sont séparés d'avec les prosateurs, et rangés les uns et les autres par ordre chronologique ; ils sont groupés, dans les *tableaux synoptiques* placés à la suite des diverses subdivisions, conformément aux genres littéraires qu'ils ont cultivés. Pour le XIX^e siècle on a adopté une autre classification.

On trouvera dans ce livre : 1^o les *notices biographiques* des principaux auteurs anciens et modernes ; 2^o le *résumé analytique* de leurs œuvres les plus importantes ; 3^o des *appréciations* courtes et substantielles empruntées à nos meilleurs critiques.

Mais que les élèves ne s'y méprennent pas, ce Manuel ne saurait les dispenser de l'*étude* des textes eux-mêmes. Il peut, tout au plus, les guider dans leur travail personnel ; alléger leur tâche en leur évitant des recherches laborieuses, souvent hors de leur portée ; suppléer, par des indications sommaires à ce qu'ils

ne peuvent pas lire ; enfin, leur permettre de se remémorer rapidement, à l'approche des examens, toutes les notions qu'ils ont besoin de posséder pour sortir vainqueurs de cette dernière épreuve ¹.

¹ L'étude des textes des grands écrivains, on le sait, est éminemment propre à former le goût des jeunes littérateurs et à les initier aux secrets de la composition : ce n'est qu'en examinant de très près comment les maîtres écrivent qu'on apprend à écrire soi-même. Cette étude se fait par une *lecture réfléchie* ou par des *analyses écrites*.

Lire avec réflexion une œuvre littéraire, c'est se rendre compte du but de l'auteur et du plan de l'œuvre ; c'est examiner si la forme est en harmonie avec le fond, si la vérité historique est complète, impartiale, désintéressée ; si, dans ce qui n'est pas l'histoire, la vraisemblance est gardée ; si le raisonnement est juste, l'intérêt progressif ; si les personnages, — quand il y a lieu, — agissent et parlent toujours selon leur caractère et leur situation ; si les règles du genre sont observées ; c'est distinguer, autant que possible, les différentes parties de la composition ; c'est remarquer tout ce qui constitue la manière d'un écrivain : les tournures particulières, la valeur des expressions, des figures, des transitions, et les divers caractères du style (concis ou abondant, coupé ou périodique).

Analyser par écrit une œuvre littéraire, c'est la décomposer afin de l'apprécier dans son ensemble et dans ses détails ; c'est indiquer l'idée générale que l'écrivain se propose de démontrer, le problème moral qu'il veut résoudre ; c'est montrer comment toutes les parties de l'œuvre, toutes les circonstances, toutes les actions secondaires, concourent à la conclusion ou au dénouement ; c'est dire ce qui a surtout frappé, ému, ce qu'on a admiré ; enfin, c'est signaler avec réserve et convenance ce qu'il peut y avoir de défectueux dans le plan, le style, les rôles et les caractères des personnages (ce qu'ils disent, ce qu'ils devraient dire autrement).

ÉVANGILE ET LITTÉRATURE

Le Christianisme imprègne toute notre littérature. Il a inspiré le plus grand nombre de nos écrivains et leur a fait produire leurs plus belles œuvres. On peut dire que les écrivains impies eux-mêmes n'ont vécu que par lui, leur blasphème n'étant qu'un acte de foi à la réalité de ce qu'ils combattent.

Il est donc indispensable de connaître la religion chrétienne pour comprendre et juger notre Littérature. Or, où la peut-on mieux étudier que dans les Évangiles qui en sont l'essence vivante, et qui du reste sont des œuvres littéraires de premier ordre. C'est pourquoi nous faisons une place que nous voudrions plus large aux quatre Évangélistes.



SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

La Bible, le Grand Livre de Dieu et de l'Humanité, et dont les écrivains inspirés divinement sont universellement admirés : Moïse, Job, David, Salomon, Isaïe, etc., — la Bible a pour couronnement l'Apocalypse du Voyant de Patmos, épopée symbolique et grandiose où sont prophétisées les destinées de l'Eglise et les événements de la fin du monde.

Quant à l'Évangile du Disciple bien-aimé, il est d'une éloquence, d'un lyrisme, et en même temps d'une précision historique, d'une fraîcheur de mémoire qui nous révèlent dans sa véritable personnalité le Christ-Lumière ; il est empreint d'une ardeur de charité apostolique qui justifie également l'emblème de l'Aigle. Bossuet ne se rassasiait pas de sa lecture. Saint Jean est le Patron des grands écrivains.

*Présentation
Date
à la page 24*

PRÉCIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRES

FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

+ **Langue celtique.** — Le plus connu des idiomes qui se parlaient dans la Gaule, avant la conquête romaine, était le **gaulois** ou **celtique**, dont les restes se sont conservés jusqu'à nos jours dans le *bas-breton* (en Bretagne), le *gaélique* (de l'Irlande et de l'Écosse), et le *gallois* (du pays de Galles)¹.

Nous ne possédons aucun monument écrit de ces littératures primitives, qui se réduisaient peut-être aux *hymnes religieux* des druides et aux *poèmes guerriers* ou *patriotiques* des bardes. Ces hymnes et ces poèmes se transmettaient par la mémoire seule.

(L'idiome celtique ne devint une langue écrite que très tard : les plus anciens textes qui lui appartiennent et qui sont venus jusqu'à nous datent seulement de l'époque romaine.)

¹ On y parlait aussi le BELGE, l'AQUITAIN ou IBÉRIEN et un idiome étranger le GREC, importé par les Phocéens (VI^e siècle avant J.-C.).

† **Langue latine.** — Maîtres de la Gaule (51 av. J.-C.), les Romains lui imposèrent leurs lois, leur religion et même leur langue, qui ne tarda pas à remplacer le celtique : au IV^e siècle, l'usage de la langue latine était général dans le pays.

Mais, tandis que le peuple parlait le **latin vulgaire** (importé par les soldats, les marchands et les colons romains), les hautes classes, poussées par le goût des lettres ou par l'ambition, étudièrent le **latin classique** dans les écoles de Nîmes, d'Autun, de Bordeaux de Lyon, de Toulouse, de Besançon, de Poitiers, de Reims, etc., que les vainqueurs avaient fondées, et d'où sortirent bientôt des poètes, des philosophes, des rhéteurs et des avocats distingués. Citons entre autres :

VARRON DE NARBONNE (I^{er} siècle av. J.-C.), auteur d'un poème épique en trois chants sur la *Guerre avec les Séquaniens* ;

DOMITIUS AVER DE NÎMES (I^{er} siècle), plaideur infatigable, qui brilla au barreau de Rome et eut la gloire de former Quintilien ;

AUSONE DE BORDEAUX (IV^e siècle), orateur et poète célèbre, à qui l'empereur Valentinien confia l'éducation de son fils Gratien ;

✓ SAINT PAULIN (IV^e siècle), évêque de Nole, né à Bordeaux, disciple du précédent, auteur de *poésies religieuses*, de *lettres*, de *discours* et d'une *Histoire du martyre de saint Genès d'Arles* ;

✓ SAINT HILAIRE (IV^e siècle), évêque de Poitiers, sa ville natale, puissant orateur et grand écrivain. Nous avons de lui un traité de la *Trinité*, des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et trois *Lettres* à l'empereur Constance ;

SAINT SULPICE SÉVÈRE (IV^e siècle), né en Aquitaine, jouissait au barreau d'une grande réputation lorsqu'il entra dans les ordres sacrés. On lui doit une *Vie de saint Martin*, des *Dialogues* et des *Lettres*.

Depuis quatre siècles, la Gaule vivait de gré ou de force sous la domination romaine, lorsqu'elle fut envahie tout à coup, au Ve siècle, par les races germaniques : les *Vandales*, les *Suèves*, les *Burgondes*, les *Wisigoths*, qui dévastèrent les campagnes, saccagèrent les villes, dispersèrent les maîtres et livrèrent aux flammes les écoles et les bibliothèques.

Cependant la langue latine prévalut par sa supériorité même et par l'influence de l'Église, qui s'en servait en Occident. Les évêques, justifiant les beaux titres de *conseillers* et de *pro-*

tecteurs que la reconnaissance leur avait donnés, sauvèrent les lettres et la civilisation d'une ruine totale ; ils fondèrent de nouvelles écoles, les *écoles épiscopales*, où se réfugia le latin classique¹, et défendirent avec courage les droits de la religion et de l'humanité. Les moines leur prêtèrent main-forte pour lutter contre la dépravation du vieux monde romain, et pour convertir et civiliser les farouches conquérants ; ils défrichèrent les terres abandonnées, ouvrirent au peuple les écoles *monastiques*, copièrent les manuscrits des auteurs anciens, et consignèrent dans les registres de leurs abbayes les actions mémorables dont ils étaient les témoins et qu'aucun laïque ne songeait à rédiger : « Le clergé seul, dit M. Guizot, confiant en ses croyances et investi de quelque force, continua de mettre un grand prix à ses souvenirs, à ses espérances ; et comme seul il avait des pensées qui ne se renfermaient pas dans le présent, seul il prit plaisir à raconter à d'autres générations ce qui se passait sous ses yeux². » (*Mém. rel. à l'Hist. de France.*)

Les *Francks*, venus les derniers, s'établirent définitivement dans la Gaule et lui imposèrent leur dynastie royale, mais non leur idiome : pour sortir de leur isolement, ils durent apprendre la langue du pays conquis³.

¹ La langue latine classique resta, autant que possible dans sa pureté, la langue du sanctuaire, de l'histoire et de la théologie.

² C'est, en effet, dans les rangs du clergé que nous trouvons :

GRÉGOIRE DE TOURS (VI^e siècle), notre premier historien national, auteur de *l'Histoire des Francks*, sans laquelle nous ne saurions que fort peu de choses sur nos premiers rois ; elle comprend cent soixante-quatorze années (de 417 à 591) ;

FRÉDÉGAIRE (VII^e siècle), qui continua, jusqu'en 641, l'œuvre de Grégoire de Tours ;

ÉGINHARD (IX^e siècle), secrétaire de Charlemagne, auteur de la *Vie* du grand empereur ;

ABBON (Xe siècle), moine de Saint-Germain-des-Prés, qui a raconté dans un *poème* le siège de Paris par les Normands.

³ C'est une loi à peu près constante que, lorsque deux peuples sont en présence, le plus civilisé des deux, fût-il vaincu, impose à l'autre ses mœurs et sa langue.

† **Langue romane.** — Toutefois, sous l'influence des Francs, le latin vulgaire ne tarda pas à se modifier et à se transformer en une langue nouvelle, qu'on nomma **langue romane**¹, d'où devait sortir le français proprement dit.

Cependant le *bas latin*² resta, jusqu'au XVI^e siècle, la langue des actes administratifs les plus importants : chartes, ordonnances royales, etc. L'usage en fut proscrit définitivement par François I^{er} (1539), qui fit du français la langue nationale officielle.

†¹ Les langues romanes, c'est-à-dire les langues dont le latin est la base, sont : le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque ou roumain.

² Les dissensions intestines et les guerres sanglantes qui signalèrent les dernières années de la race mérovingienne avaient désorganisé les écoles fondées par le clergé, et le latin classique dégénéra : c'est ce latin incorrect qu'on appelle *bas latin*.

1^{re} Époque: MOYEN ÂGE

(Du IX^e au XVI^e siècle.)

PREMIERS VESTIGES DE LA LANGUE ROMANE

+ 1^o **En prose.** — L'existence de la **prose romane** est attestée dès le VII^e siècle (voir p. 52) ; mais elle ne fait en quelque sorte son apparition officielle qu'au IX^e siècle, dans l'acte public connu sous le nom de *Serments de Strasbourg*, — serments prêtés, en 842, par Louis le Germanique et Charles le Chauve, son frère.

Voici, d'après le manuscrit de Nithard, historien de Charles le Chauve, le texte du serment de Louis :

Serment de Louis le Germanique.

Texte en langue romane.

Pro Deo amur et pro christian poplo et nostro commun salvement, dist di en avan, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo, cist meon fradre Karlo et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son frade salvar dist, in o quid il mi altresi fazet ; et ab Ludher nul plaid numquam prindrai, qui meom vol, cist meon fradre Karlo in damno sit.

Traduction.

Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant en tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste qu'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi ; et jamais avec Lothaire ne ferai aucun accord qui, par ma volonté, soit au détriment de mon frère Charles.

Ce curieux document révèle le travail de la transformation du latin, au IX^e siècle. Il présente la construction latine : les compléments avant les mots complétés, le verbe placé à la fin de la proposition, etc. Les mots ont une grande ressemblance avec les mots latins correspondants. Mais on peut constater déjà, entre le latin et la langue romane qui s'en dégage, des différences capitales. Les déclinaisons latines sont réduites à deux cas : l'un pour le *sujet*, tiré du *nominatif* (in quant *Deus*) ; l'autre pour le *régime*, tiré de l'*accusatif* (pro *Deo* amour et pro *christian poplo*). L'article n'apparaît pas encore ; mais le pronom personnel se joint au verbe (*salvarai eo*) : c'est déjà notre futur actuel. Enfin l'abréviation des mots, soit par la suppression des finales (*amur* pour *amorem*, *christian* pour *christianum*, *savir* pour *sapere*) ; soit par la suppression d'une voyelle intermédiaire (*poplo* pour *populo*).

2° **En vers.** — Le plus ancien morceau de **poésie romane** que nous possédions, date du Xe siècle. C'est la *Cantilène de sainte Eulalie*, naïve pièce de vingt-neuf vers où, pour la première fois, on trouve les deux articles. Elle célèbre le martyre de cette jeune vierge de douze ans, décapitée en 308, à Mérida (Espagne), sous Maximien Hercule.

Cantilène de sainte Eulalie.

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel avret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diaule servir.
Elle n'out eskoltet les mals con-
seillers
Qu'elle Deo reneiet chi maent sus
en ciel,
Ne por or, ned argent, ne para-
menz,
Por manatce regiel ne preiemen,
Ne ule cose non la pouret omque
pleier,
La polle, sempre non amast lo
Deo monestier ;

Bonne jeune fille fut Eulalie ;
Bel avait eu corps, plus belle âme,
Voulurent la vaincre les ennemis
de Dieu,
Voulurent la faire servir le diable.
Elle n'eût écouté les mauvais
conseillers
Pour renier Dieu qui demeure
là-haut dans le ciel,
Ni pour or, ni argent, ni parure,
Par menace du roi, ni prière,
Ni aucune chose ne la put jamais
plier,
La jeune fille, à aimer pas le
service de Dieu ;

Et por o fut présente de Maxi-
mien,
Chi rex eret a cels dis sovre pa-
goens,
El li enortet, dont lei nonque
chielt,
Qued elle fuiet lo nom chretiien...,
Enz en l'fou la getterent com
arde tost :
Elle colpes non avret, por o nos
s'coist.
A ezo no s'voldret concreide li
reis pagniens ;
Ad une spede li roveret tolir lo
chief.
La domnizelle celle kose non
contredist...
Ih figure de colomb volat a ciel.
Tuit oram que por nos degnet
preier,
Qued avuisset de nos Christus
mercit
Post la mort, et a lui nos laist
venir
Per souve clementia.

Et pour cela elle fut présentée à
Maximien,
Qui était en ces jours roi sur les
païens.
Il l'exhorte, ce dont elle ne se
soucie pas,
A abandonner le nom chrétien ...
Ils la jetèrent dans le feu, de
façon qu'elle brûle tôt :
Elle n'avait aucune faute, aussi
ne brûla-t-elle pas.
A cela le roi païen ne voulut se
fier ;
Il ordonna de lui enlever la tête
avec l'épée.
La noble fille n'y contredit point...
Elle s'envole au ciel en forme de
colombe.
Prions tous qu'elle daigne pour
nous intercéder,
Que le Christ ait merci de nous
Après la mort, et nous laisse
venir à lui
Par sa clémence.

« Entre le *Serment de Strasbourg* et cette cantilène, un visible progrès s'est accompli dans la langue. Nous trouvons ici beaucoup moins d'expressions entièrement latines, beaucoup plus de mots déjà formés ; et, bien que certains passages soient peu intelligibles, l'ensemble a de la clarté, un tour simple et facile, et pour tout dire, un air français. » (Ch. Aubertin.)

Langue d'oc et langue d'oïl. — La *langue romane*, à la faveur du système féodal, subit à son tour des modifications locales si profondes, qu'à la fin du XI^e siècle il y avait en France presque autant de dialectes différents que de provinces. On ramène tous ces idiomes à deux langues principales : la **langue d'oc** et la **langue d'oïl**¹.

La première comprenait les dialectes parlés au sud de la Loire : le *gascon*, le *limousin*, le *languedocien* et le *provençal* ;

¹ Ces expressions : *langue d'oc*, *langue d'oïl*, viennent de la façon différente d'affirmer, de dire *oui*, au sud et au nord.

— la seconde, les dialectes parlés au nord de la Loire : le *wallon*, le *normand*, le *picard*, le *bourguignon*, et celui de l'Ile-de-France, le *français*, qui, par suite de la prépondérance politique de cette province, supplanta peu à peu tous les autres et devint, au XIVe siècle, la langue commune du royaume.

En se divisant ainsi, la langue romane donna naissance à deux littératures distinctes, qui eurent chacune leurs caractères particuliers : la littérature de la *langue d'oc* ou *provençale* et la littérature de la *langue d'oïl* ou *Wallonne* (Wallonne, c'est-à-dire gauloise).

LA POÉSIE AU MOYEN ÂGE

En France, comme partout, la poésie s'est développée avant la prose, et, chez nous, elle brilla d'abord dans le Midi, où la civilisation romaine avait laissé des traces plus profondes.

Les poètes français du moyen âge sont désignés par les noms de *troubadours* et de *trouvères* (du même mot : *trovare*, trouver, inventer)¹. On compte environ deux cents troubadours et autant de trouvères. Les premiers fleurissent du XIe au XIIe siècle, et les seconds du XIIe au XIVe.

LES TROUBADOURS

Les *troubadours* étaient les poètes de la France méridionale. Ils fréquentaient les cours, les châteaux, les tournois, les fêtes populaires, chantant ou faisant chanter, par leurs *jongleurs* ou *ménéstrels*, le beau soleil de Provence, les provocations che-

¹ Parmi les poètes français du moyen âge, en langue latine, on remarque :

SAINT PROSPER D'AQUITAINE (Ve siècle), auteur d'un poème sur la *Grâce*, imité par Louis Racine ;

SIDOINE APOLLINAIRE (Ve siècle), évêque de Clermont, connu par ses *lettres* mêlées de vers ;

SAINT AVIT (490-525), évêque de Vienne, en Dauphiné, auteur d'un poème sur la *Création*, qui a peut-être inspiré Milton ;

FORTUNAT (530-609), évêque de Poitiers, auteur de l'hymne *Vexilla Regis*, d'une *Vie de saint Martin* et d'une *Explication du Pater*.

ADAM DE SAINT-VICTOR (XIIIe siècle), l'auteur d'un grand nombre de belles séquences aux rythmes variés et aux curieuses combinaisons de rimes.

valeresques, les mérites des châtelaines, etc., et visant à joindre à la réputation de galanterie celle de *trouver gentiment en vers*. Les troubadours les plus connus sont :

X GUILLAUME DE POITIERS (XI^e siècle), duc d'Aquitaine, qui se distingua par son esprit autant que par ses cruautés et ses débauches, et mourut dans un cloître, à Lisieux. Le poème de ses adieux est d'une éloquence touchante.

JAUFRE RUDEL (XI^e siècle), dont la langue est gracieuse, mais obscure.

MARCABRU (XI^e siècle), véhément et satirique, mais cynique et incohérent, l'inventeur du *trobar clus* ou poésie hermétique, genre décadent, *fermé* au lecteur que l'on mystifie par un langage brillant mais dépourvu de sens clair.

PEIRE D'Auvergne (XII^e siècle), qui mit fin à ce *trobar* subtil et enchevêtré, après l'avoir d'abord pratiqué, et fixa le genre de la chanson lyrique.

GUIRAUT DE BORNEIL (XII^e siècle), nommé le « maître des troubadours », s'éleva aux développements moraux, ce qui le fit admirer et imiter par Dante.

X PIERRE VIDAL DE TOULOUSE (XII^e siècle), qui suivit Richard Cœur-de-Lion à la troisième croisade ; vif, ironique, espiègle, badin.

X BERNARD DE VENTADOUR (XII^e siècle), qui, du service du comte de Toulouse, passa dans l'ordre de Cîteaux ; naturel et pathétique, d'une pénétrante mélancolie, un grand poète.

X ARNAUD DE MARVEIL, pauvre serf attaché à la cour du vicomte de Béziers ; excellent styliste, un des formateurs de la langue.

X BERTRAND DE BORN (XII^e siècle), vicomte de Hauteford, en Périgord, troubadour guerrier qui suscita partout des ennemis à Henri II d'Angleterre et dont le fils périt à la bataille de Bouvines (1214), le maître du genre des *sirventes*, apologies au service de ses maîtres parmi lesquels Richard Cœur-de-Lion. Poète énergique, concis, enthousiaste.

MATFRÉ ERMENGU (XII^e siècle), moine de Béziers, a écrit de 1288 à 1292 une encyclopédie en 34,000 vers où il expose, sous le titre de *Breviari d'Amor*, la théologie, l'astronomie, la morale, bien d'autres sciences, à l'usage de la classe bourgeoise.

LE MOINE DE MONTAUDON (XII^e siècle), né au château du Vic, près d'Aurillac ;

PIERRE DE CARDÉNAL (XII^e siècle), originaire du Puy, célèbre par ses attaques contre les abus de son temps.

377 + **Leurs compositions.** — La gaie science (le *gay saber*) des *troubadours* est presque toujours lyrique ; elle affecte néanmoins diverses formes ; on y trouve des *canzos*, *chansons badines*, souvent trop légères ; des *pastourelles*, chants dialogués ; des *tensons* ou *jeux-partis*, discussions entre deux ou trois interlocuteurs ; des *aubades*, chants de l'aube ; des *sérénades*, chants du soir, toutes poésies qui chantent ce que l'on nommait l'*amour courtois*, qui, d'après Guillaume IX d'Aquitaine, « règle sa conduite de façon à plaire et se garde dans les cours de parler en vilain ». On a pu dire que, « en dépit de son caractère sensuel et illégitime, l'amour courtois devint un ferment de vertu, un principe de perfectionnement moral ». (Alfred Jeanroy.)

Nombreux aussi furent les *sirventes*, consacrés à l'éloge et à la satire ; les *nouvelles*, anecdotes galantes ; les *contes* d'aventures romanesques.

Le plus original de ces poèmes est un roman en vers, une nouvelle, qui semble la première du genre : **Flamenca**. Cette œuvre eut pour auteur, en 1234, un clerc du Bas-Languedoc. Les mœurs et coutumes seigneuriales y sont vivement décrites et les caractères finement analysés.

Des chroniques en vers apportent aussi une contribution à l'histoire. Ce sont la *Chanson d'Antioche*, de Guillaume de Tudela, récit de la première croisade ; et la *Chanson de la Croisade albigeoise*, écrite par un Toulousain, ennemi de Montfort, et qui peint des tableaux d'un réalisme saisissant.

La *Vie de Sainte Foi* et un fragment de *Boèce*, du début du XI^e siècle sont remarquables par leur antiquité. On cite encore quelques récits hagiographiques, frustes et naïfs : les *Vies de Sainte Enimie*, de *Sainte Marguerite*, de *Saint Georges*, de *Saint Trophime* et l'*Evangile de l'Enfance*.

Les troubadours n'ont cultivé aucun des grands genres littéraires. A peine peut-on citer les *Mystères des Vierges folles* et des *Vierges sages*, le *Jeu de saint Jacques*, l'épopée de *Girard de Roussillon* et quelques autres poésies guerrières.

+ **Appréciation générale.** — La poésie méridionale est vive et naturelle, « toute à fleur d'âme », dit Villemain ; elle plaît à l'oreille comme les accents d'une belle voix ; on admire la souplesse, la grâce, l'harmonie de cette langue éminemment

lyrique, mais on regrette l'absence de toute inspiration grande et sérieuse. La fade monotonie des sujets sans cesse rebattus de l'amour et de la satire et la réunion du Languedoc à la France (1272), amenèrent une prompte décadence ; la littérature provençale ne vit pas la fin du XIII^e siècle ; et, malgré de nombreuses tentatives de restauration et la fondation des *jeux floraux*¹ de Toulouse (1323), la langue d'oc tomba à l'état de patois, c'est-à-dire de langue non plus écrite, mais seulement parlée. — De nos jours elle a repris son essor grâce au talent des **Jasmin**, des **Roumanille**, des **Aubanel**, des **Mistral**, etc., dont les œuvres se font admirer par le sentiment poétique et la richesse du style².)

Une strophe de Bertrand de Born, le plus célèbre des troubadours, « nous suffira pour apprécier, dans le poète, l'habileté des tours, l'heureuse distribution des rimes, la variété, la mélodie des sons, et parfois même la force et l'énergie de la pensée. » (A. Noël.)

CHANT DE GUERRE (Bertrand de Born)³.

Bem play le douz temps de pascor
Qui fai fuelhas et flors venir ;
Et play me quand aug la bandor
Dels anzels que fan retentir
Lors chan per lo boscatge ;
Et play me quan vey sus els pratz
Tendas e pavallos fermatz ;
E plai m'en mon coratge,

Quan vey per campanhas rengatz
Cavaliers ab cavals armatz.
Lansas e brans, emls de color,

Escutz traucar e desguarnir
Veyren, a l'intrar de l'estor,
E manhs vassals ensem ferir

Bien me plaît le doux printemps,
Qui fait venir feuilles et fleurs ;
Il me plaît d'écouter la joie
Des oiseaux qui font retentir
Leurs chants par le bocage ;
Il me plaît de voir sur la prairie
Tentes et pavillons plantés ;
Et il me plaît jusqu'au fond du
cœur

De voir, rangés dans la campagne,
Cavaliers avec chevaux armés.
Nous verrons les lances et les
épées briser et dégarnir
Les casques de couleur et les écus,
Dès l'entrée du combat,
Et les vassaux frapper ensemble,

¹ Concours de poésie, où les vainqueurs reçoivent une fleur d'or ou d'argent.

² Le poème *Mireio* (Mireille), de M. Mistral, a été couronné par l'Académie française.

³ Les courts extraits que nous donnons ici jusqu'au XVII^e siècle ont pour but de faire connaître l'état de la langue, ses progrès et la manière des principaux écrivains.

Don anaran a raege
Cavalhs dels mort zedels nafratz,

Et ja pus l'estorn er mesclatz,

Negus hom d'aut paratge
Non pens mas d'asclar capse-
bratz.
Que mais val mortz que vius so-
bratz.

Et fuir à l'aventure
Les chevaux des morts et des
blessés
Et, quand le combat sera bien
mêlé,
Que nul homme de haut parage
N'ait autre pensée que de couper
têtes et bras;
Car mieux vaut un mort qu'un
vivant vaincu.

LES TROUVÈRES

Les trouvères étaient les poètes de la France septentrionale. Ils avaient à leur service une langue moins vive, moins harmonieuse que les troubadours ; mais, en revanche, leurs compositions étaient plus sérieuses et plus variées. Elles embrassent presque tous les genres littéraires : la poésie épique, dans les *chansons de geste* ; la poésie satirique, dans les *romans*, les *fabliaux*, les *dits*, les *débats*, les *parodies* ; la poésie didactique, dans les *fables*, les *dits moraux* ; la poésie lyrique, dans les *chansons*, les *complaintes*, les *ballades* et les *rondeaux* ; la poésie dramatique, dans les *miracles*, les *mystères* et les *jeux*.

Ces divers genres toutefois n'ont pas, à cette époque, de forme bien arrêtée : la satire, par exemple, se trouve dans une foule de compositions variées, et jusque dans l'architecture : « C'est le signe de la jeunesse d'une société. Tout entiers occupés d'eux-mêmes et du moment présent, les jeunes peuples, comme les jeunes gens, sont railleurs et enthousiastes. » (D. Nisard.)

POÉSIE ÉPIQUE

+ **Origine des chansons de geste.** — Nos poèmes épiques du moyen âge racontaient les aventures, les **gestes** (*gesta*, actions, exploits) des héros du temps passé. On les a trop longtemps considérés comme une amplification des anciennes *cantates guerrières* et des *cantilènes* perdues, auxquelles les poètes de la langue d'oïl auraient donné la forme grandiose de l'épopée.

Le geste épique comprend tout récit poétique qui offre le développement d'un fait héroïque et merveilleux. Le poème qui conte ce récit s'appelle l'épopée.

(Il est aujourd'hui prouvé que cette hypothèse émise par les Allemands Grimm, Schlegel et Uhland, que « l'épopée française est l'esprit germanique dans une forme romane », est inconsistante. « Les âges mérovingien et carolingien n'ont possédé ni chants lyrico-épiques, ni rien qui y ressemblât. » (Joseph Bédier.)

(Les *joculatores* gallo-romains et les *scopas* germains, les uns et les autres chanteurs populaires dont l'existence est attestée par l'histoire, n'ont pas laissé de traces écrites de leurs poèmes, qui paraissent d'un ordre très inférieur à celui de nos chansons de geste, desquelles l'origine a dû, par conséquent, être cherchée ailleurs.)

Leur épanouissement, du milieu du XI^e siècle au milieu du XIII^e (1050-1250), coïncide avec les Croisades, la construction de nos cathédrales, l'émancipation de nos communes, et le mouvement des grands pèlerinages à Rome et à Saint-Jacques de Compostelle. Cinquante-deux églises, repérées par M. Bédier, sur les routes d'Italie et d'Espagne, ont gardé ou propagé nos chansons de geste. Sur ces chemins des deux fameux sanctuaires, on a ainsi retrouvé vivantes, — auprès d'authentiques tombeaux, — les légendes des principaux héros historiques (Roland à Blaye et à Roncevaux, Guillaume à Saint-Guilhem du Désert, près de Lodève). dont les trouvères ont retracé et embelli la destinée. « Avant la chanson de geste, la légende d'église... Légende hagiographique, légende épique, ce n'est qu'une seule légende. » (Bédier.) On ajoute que, outre les vies des saints ou des guerriers conservées dans les monastères, et que les trouvères, instruits par les moines, ont importées du Midi au Nord, des poèmes épiques en latin, tels que ceux d'Angilbert, d'Abbon, d'Ermold le Noir, écrits dès les VIII^e et IX^e siècles, lors de la Première Renaissance, ont pu servir de modèles aux maîtres de notre Seconde Renaissance, celle de « ce XIII^e siècle qui a été grand entre tous dans l'histoire de notre pays ». (Alfred Jeanroy.) Et même on a, en langue d'oïl, une œuvre du milieu du XI^e siècle, qui est précisément une légende hagiographique : **la Vie de saint Alexis**, par *Thibaut de Vernon* : elle compte 125 laisses assonancées chacune de 5 vers de 10 syllabes. « Le style, d'une noble simplicité rappelle celui de la

Chanson de Roland », (Jeanroy) qui naîtra environ cinquante ans plus tard, également en Normandie.)

Ainsi, dès lors, la forme même des chansons de geste s'était fixée.

Chansons de geste
Ces poèmes sont en vers de dix, de huit ou de douze syllabes, terminés, à l'origine, par les mêmes *assonances*¹, et divisés en *laisses* ou tirades monorimes plus ou moins longues. Au XIII^e siècle, la *rime* véritable remplace l'assonance.

Classification de la poésie épique médiévale. — Les romanistes² distinguent aujourd'hui parmi les grands poèmes épiques du moyen âge :

1° Les *chansons de geste* proprement dites, qui se groupent en trois cycles énumérés ci-après, dont Charlemagne est le centre avec les barons français.

2° Les *romans antiques*, imitations des épopées grecques et latines.

3° Les *romans bretons*, dus à l'inspiration galloise.

4° Les *romans d'aventure*, qui abandonnent le merveilleux des précédents.

(C'est par allusion aux trois premières catégories que **Jean Bodel d'Arras** écrivait dans sa *Chanson des Saxons*, au XIII^e siècle, que « *tout homme entendu en ces matières n'avait point 'autres sujets à traiter* » :

Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la grant.

¹ *Assonance*, ressemblance de la dernière voyelle accentuée.
Ex. : *Carles, guastes, — justes, cures, — France, demande.*

² Savants philologues qui étudient les langues romanes.

I. — LES CHANSONS DE GESTE

Les trois cycles. — On appelle *cycle* un ensemble de poèmes qui se rapportent au même sujet.

Les trouvères disaient :

N'ot que trois gestes en France la garnie.

Et ces trois cycles roulent autour du personnage de
L'Empereur Charle à la barbe fleurie.

Deux siècles après sa mort, le héros grandiose qui avait combattu tant de mécréants, semble aux Français l'initiateur et le premier héros des Croisades proprement dites ; et l'on exalte, lui et ses pairs, comme les types de la Chevalerie avant son institution. Aussi, l'anachronisme se donne-t-il carrière dans nos poèmes ; mais il importe peu, en des œuvres légendaires, où nous savons retrouver, ce qui nous importe davantage, la peinture des mœurs des vrais Croisés, sous les noms des héros vrais ou imaginaires du IX^e siècle. D'ailleurs, la légende accorde 200 ans de vie à Charlemagne, que l'on regarde comme vivant et qui conduit la guerre sainte.

Ses barons sont, ou des *coopérateurs*, ou des *continuateurs* de son œuvre, glorification de la « douce France » et exaltation de la chrétienté, ou encore des *vassaux rebelles ou mécontents*, ramenés finalement à résipiscence ; d'où les trois gestes (85 romans et près de 600,000 vers).

1° *La Geste du roi Charlemagne.*

Chant de Charles

2° *La Geste de Garin de Monglane.*

3° *La Geste de Doon de Mayence.*

« En regard de la guerre sainte (le roi et Garin), la guerre félonne (Doon). Comme dans les « chansons de preudomie » s'exprime la France qui sut faire les Croisades, de même dans les « chansons d'orgueil et de folie » se manifeste la France qui sut faire la Trêve de Dieu... Dans les cycles du roi et de Garin, le désintéressement ; dans le cycle de Doon, l'esprit de justice. Foi, religion du serment, abnégation de soi-même, il est beau qu'elles soient fondées, comme la tragédie cornélienne, sur l'honneur. Il est beau que, s'adressant aux petits

et aux grands, elles répètent que « droite justice vaut bonne prière », et « qu'elles enseignent, comme l'Eglise, le sacrifice ». (Bédier, Male, Lamy.)

La Geste du Roi. — L'idée générale est celle « d'une mission confiée à la France par Dieu et que remplit Charlemagne, assisté de ses barons ». Ce sera donc la quintuple série de ses guerres saintes ;

1. En Italie : chansons d'*Aspremont*, d'*Otinél*, des *Enfances Ogier*, de *Balan*, de *Jean de Lanson*, de *Berte et Milon*.

2. En Palestine : ch. de *Miran*, du *Pèlerinage à Jérusalem*.

3. Pour délivrer les sept églises de Bretagne : ch. d'*Aiguin*.

4. Pour repousser loin du Rhin les Saxons : ch. des *Saisne*.

5. En Espagne : chansons de l'*Entrée en Espagne*, de la *Prise de Pampelune*, de *Fierabras*, d'*Agolant*, de **Roland**, de *Galien*, d'*Anséis*, etc.,.

Le plus remarquable des poèmes carlovingiens est la *Chanson de Roland*¹.

La Chanson de Roland (XIe s.)

Sujet. — La *Chanson de Roland* a pour sujet la défaite, à Roncevaux (778), de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, commandée par le paladin Roland, préfet des Marches de Bretagne ; elle date de la seconde moitié du XIe siècle ou du commencement du XIIe.

Cette fameuse épopée ne renferme par moins de quatre mille vers de dix syllabes, distribués inégalement en trois cent dix-huit *laisses assonantes*. Elle se divise en trois parties : la *trahison de Ganelon*, la *mort de Roland*, les *représailles*.

Résumé. — I. *Trahison de Ganelon*. — Après sept ans de guerre, Charlemagne a dompté l'Espagne ; Saragosse seule résiste encore ; mais le roi sarrasin Marsile, qui la défend,

¹ La *Chanson de Roland* est anonyme, comme beaucoup d'œuvres du moyen âge. Dans le dernier vers du manuscrit, il est fait mention d'un nommé *Turolde* ou *Théroulde*, trouvère normand du XIe ou du XIIe siècle : *Ci (Ici) falt (finit) la geste que Turoldeus declinoit (récitait)*. Mais on ignore s'il a composé ou seulement copié ce poème. M. Bédier incline à croire qu'il en est l'auteur véritable.

promet de recevoir le baptême, si les Francs consentent à lever le siège. Roland ne veut pas que l'on se fie à un mécréant. Ganelon, au contraire, conseille d'accepter les propositions de Marsile. Envoyé comme négociateur, il comploté avec ce dernier la perte de Roland et de l'élite des chrétiens.

✓ II. *Mort de Roland.* — Le complot s'exécute. Charles, trompé par le traître Ganelon, laisse à l'arrière-garde Roland et les douze pairs, et repasse les monts avec le gros de l'armée. Alors Marsile, à la tête de cent mille musulmans, vient attaquer les vingt mille hommes de Roland dans la vallée de Roncevaux. Les Francs soutiennent quatre chocs successifs sans reculer d'un pas, mais ils ne sont plus que soixante. Alors Roland se résigne à sonner de l'*olifant* (cor). Charles l'entend de trente lieues et vient au secours de son neveu¹. Hélas ! il est trop tard : le comte Olivier et les douze pairs sont morts ; l'archevêque Turpin est mort ; Roland lui-même, le dernier des vingt mille chevaliers, couché sur sa *Durandal* (son épée), expire au moment où paraît le vengeur, non sans regretter le *dulz païs* de France.

✓ III. *Les représailles.* — Charles obtient de Dieu la prolongation du jour, et se met à la poursuite des infidèles qu'il jette dans l'Ebre. Une nouvelle armée de Sarrasins arrive d'Égypte. Charles la refoule jusqu'à Saragosse, où Marsile meurt de honte et de chagrin. Ganelon périt écartelé. La vengeance est satisfaite. Charles ramène les restes du preux Roland et des autres chevaliers, et les fait ensevelir dans Saint-Romain de Blaye.

+ ✓ **Appréciation.** — La *Chanson de Roland* est l'œuvre poétique la plus importante de la France au moyen âge. Elle se recommande par l'unité du plan, la vérité des caractères, la grandeur des événements, le sentiment et le naturel. « Le récit de la mort de Roland, dit M. Petit de Julleville, est aussi sublime qu'une œuvre humaine peut l'être. Il y a là trois cents vers dignes d'être comparés à tout et qui ne ressemblent absolument à rien. Ni l'antiquité n'avait inventé, ni la poésie chrétienne n'a su retrouver de pareils traits pour peindre une mort héroïque. » Pour être une épopée parfaite, il n'a manqué à cette *geste* qu'une langue plus riche et plus harmonieuse.

¹ La légende fait Roland neveu de Charlemagne.

ROLAND SONNE DU COR

(Extrait de la *Chanson de Roland*.)

Li quens Rollanz gentement se cumbat ;
 Mais le cors ad tressuet e mult cald,
 En la teste ad e dudur e grand mal,
 Rut ad le temple pur ço que il cornat ;
 Mais saveir voelt se Carles i viendrat,
 Trait l'olifant, fieblement le sunat.
 Li emperere s'estut, si l'esculat :
 « Seigneurs, dit-il, mult malement nus vait :
 « Rollanz mis niés hoi c'est jur nus defalt ;
 « J'oi a l'corner que guère ne vivrat... »

Traduction.

Il se bat noblement, le comte Roland :
 Il a tout le corps en sueur et en feu ;
 Mais surtout quel mal, quelle douleur dans la tête !
 D'avoir sonné son cor sa tempe est tout ouverte ;
 Toutefois il voudrait bien savoir si Charles viendra.
 De nouveau il prend son cor et en tire un son, bien
 faible, hélas !
 L'empereur, là-bas, s'arrêta et l'entendit :
 « Seigneurs, dit-il, tout va mal pour nous !
 « Et mon neveu Roland va nous manquer aujourd'hui.
 « Aux sons de son cor, je vois bien qu'il n'a plus
 longtemps à vivre ;
 « Si vous désirez arriver à temps, pressez vos chevaux.
 « Tout ce qu'il y a de trompettes dans l'armée, qu'on
 les sonne ! »
 Alors on sonne soixante mille trompettes, et si haut
 Que les monts en retentissent et que les vallées
 y répondent.
 Les païens les entendent, ils n'ont garde de rire :
 « C'est Charles qui arrive, disent-ils l'un à l'autre,
 c'est Charles¹ ! »

¹ Texte et traduction de M. Léon Gautier (Tours, Mame).
 Depuis 1850 ont paru 17 traductions différentes en prose ou en vers
 du poème aujourd'hui classique.

LA MORT DE ROLAND

(Second extrait de la *Chanson de Roland*).¹

CLXXV

Ço sent Rodlanz de son tems n'i at plus ;
 Devers Espagne gist en un pui agut ;
 A l'une main si at son piz batut :
 « Dieus, meie colpe, par la toe vertut,
 De mes pechiez, des granz et des menuz,
 Que jo ai faiz dès l'ore que nez fui
 Tresque a cest jorn que ci sui conseüz ».
 Son destre guant en at vers Dieu tendut :
 Angle del ciel en descendent à lui.

CLXXVI

Li coms Rodlanz se jut dessoz un pin,
 Envers Espagne en at tornet son vis.
 De plusors choses a remembrer li prist :
 De tantes terres comme li ber conquist,
 De dolce France, des omes de son ling,
 De Charlemaigne, son seignor, quil nodrit,
 Et des Français dont il est si cheriz.
 Ne puet muder ne plor e ne sospirt ;
 Mais sei medesme ne vult metre en oblit :
 Claimet sa colpe, si priet Dieu mercit :
 « Veire paterne, qui onques ne mentis,
 Saint Lazaron de mort ressurexis,
 E Daniel des lions guaresis,
 Guaris de mei l'anme de toz perilz
 Por les pechiez que en ma vide fis ! »
 Son destre guant a Dieu en porofrit,
 E de sa main sainz Gabriëls l'at pris.
 Dessour son braz teniet le chief enclin
 Jointes ses mains est alez a sa fin.
 Dieus li tramist son angle cherubin
 E sainz Michiel de la mer del peril ;
 Ensemble od els sainz Gabriëls i vint :
 L'anme del comte porrent en paradis.

¹ Texte publié par Gaston Paris. — Voir la traduction au verso. — Ce texte est emprunté à un autre manuscrit. Remarquez par exemple le mot *comte* qui, dans le premier morceau, s'écrit *quens*, et dans ce deuxième fragment : *coms*.

LA MORT DE ROLAND¹

CLXXV

Roland sent bien que son temps est fini.
 Sur un haut puy, devers l'Espagne il gît
 Et d'une main bat sa poitrine. Il dit :
 « Mea culpa, mon Dieu ! par tes vertus,
 Pour mes péchés, les grands et les menus,
 Ceux que j'ai faits dès l'heure où je naquis
 Jusqu'à ce jour, où j'en suis repentant ! »
 Et, de sa dextre, il tend vers Dieu son gant²
 Anges du Ciel descendent près de lui.

CLXXVI

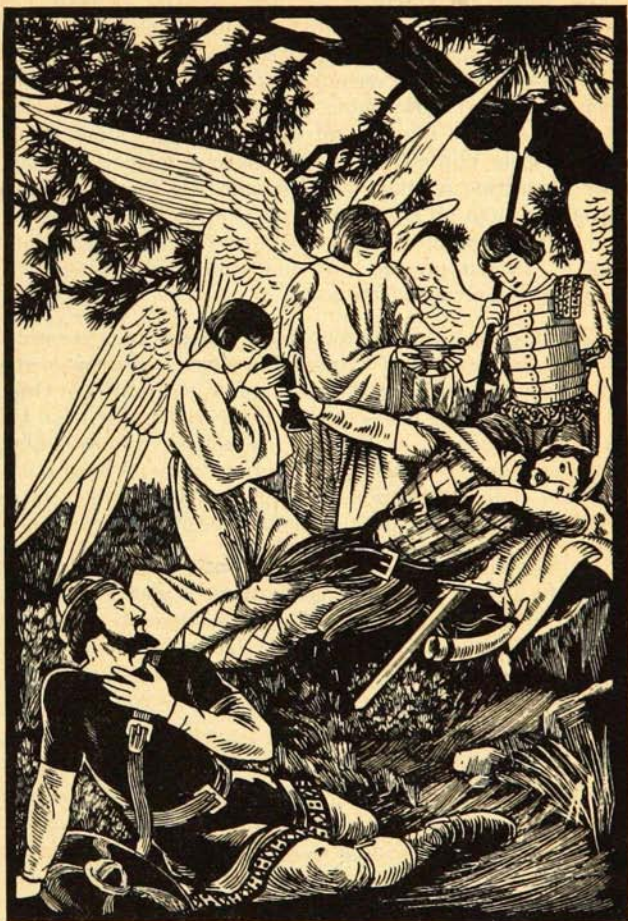
Dessous un pin gît le comte Roland
 Les yeux tournés vers l'Espagne. Il se prend
 A rappeler mainte ressouvenance :
 Tant de pays conquis par sa valeur,
 Les gens de son lignage et douce France,
 Et l'empereur qui nourrit son enfance³
 Il ne retient ses soupirs et ses pleurs.
 Mais il ne met son salut en oubli,
 Clame sa coulpe et crie à Dieu merci :
 « Vrai Père, ô toi qui jamais ne mentis,
 Qui ranimas Lazare pour ses sœurs
 Et des lions sauvas Daniel, Seigneur !
 De tous périls sauve mon âme aussi,
 Pour les péchés qu'en ma vie j'ai commis ! »
 Sa dextre alors présente à Dieu le gant,
 Et de sa main, saint Gabriel le prend.
 Le chef penché sur son bras, le doux preux
 S'en est allé, mains jointes, à sa fin.
 Dieu lui envoie son ange chérubin⁴
 Et saint Michel du Péril. Avec eux,
 Vers lui s'en vient encor saint Gabriel ;
 Et tous les trois portent son âme au ciel.

¹ Ce passage, du vers 2366 à 2396, formant les laisses 175 et 176, est donné ici d'après la traduction de Henri Chamard, publiée en 1919 cher Armand Colin. Paris. Le traducteur rappelle les mérites des seize traducteurs qui l'ont précédé. Il a voulu, lui, conserver le rythme, le vers de 10 syllabes, et il a remplacé les assonances par des rimes libres : procédé qui garde bien la couleur poétique de l'épopée.

² Geste du loyal vassal envers son suzerain, Dieu n'est-il pas le premier Seigneur ? Le gant c'est le symbole de la personne, de sa force, de son pouvoir.

³ On remarque toutes les idées, tous les devoirs de la Chevalerie : vaillance, générosité, patriotisme, gratitude.

⁴ L'Archange Raphaël qui conduisit Tobie.



Mort de Roland à Roncevaux, assisté d'Olivier et des Anges.

Les trois Archanges ont un rôle conforme à leurs missions caractéristiques. Gabriel est l'envoyé qui remet à Dieu le message confié, Raphaël est le médecin qui assiste le mourant, Michel présente les âmes à Dieu suivant la Sainte Liturgie.

✦ **La Geste de Garin.** ✦ Le héros central de cette Geste est Guillaume d'Orange, qu'on surnomme *au Court-Nez*, et qui est mort au monastère de Gellone, près d'Aniane (Hérault), l'abbaye bénédictine du second saint Benoît, Witiza, lui-même ancien preux de Charlemagne. C'est Saint-Guilhem-du-Désert et sa vieille église romane qui conserve encore aujourd'hui le souvenir de la sainteté du paladin devenu moine. Guillaume a juré protection à Louis le Débonnaire (le Pieux) enfant, et c'est en son nom qu'il guerroye ; c'est lui qu'il accompagne, en 801 ou 803, au siège de Barcelone, après avoir, en 796, sur les bords de l'Orbieu, près de Narbonne, infligé aux Sarrasins l'une de leurs plus fameuses défaites.)

Ces faits historiques prêtaient à l'épopée plus encore que la défaite de Roncevaux. Aussi *Aliscamps*, la principale chanson du cycle et dont la scène est, cette fois, entre Arles et Orange en Provence, a-t-elle peut-être autant de valeur, dit Léon Gautier, que la *Chanson de Roland*. Le rôle de Dame Guibour, l'héroïque épouse du paladin, et celui du neveu Vivien dont la confession et la communion sur le champ de bataille sont mémorables, ajoutent au poème un haut degré de pathétique.

Or, Guillaume et ses six frères sont les fils d'Aimery de Narbonne¹, lequel, par quatre générations de guerriers, remonte à Garin, feudataire du roi pour l'inaccessible castel sarrasin de Monglane, Garin dont les quatre fils : Hernaut, Renier, Milon, Girard, ont continué la tradition de bravoure aux « quatre parts du monde ».

Et il y a encore les enfants de Guillaume, en sorte qu'en ce vaste « Lignage », héros multiforme de la Geste narbonnaise, la matière fut suffisante pour vingt-quatre chansons dont les principales sont : *Les Enfances Guillaume*, *Le Couronnement de Louis*, *Le Charroi de Nîmes*, *La Prise d'Orange*, *Aliscans*, *Le Moniage Guillaume*... *Bovon de Commarcis* (frère de Guillaume), *Le Siège de Barbastre*, *Guibert d'Andrenas*, *La Prise de Cordoue*... *Aimery de Narbonne*, *Girard de Vienne*, *La Mort Aimery*, *Garin de Monglane*... *Les Enfances Vivien*, *Foucon de Candie*, *La Bataille Loquifer*, *Rénier*, etc.

¹ Celui dont Victor Hugo a imité la geste dans Aymerillot.

On en suit la trace en maints pèlerinages où étaient des reliques ou des souvenirs du héros : Brioude, Le Puy, Nîmes, Saint-Gilles (Gard), Ensérune près Béziers, Lézignan et Lagrasse, près de Narbonne, etc.

+ **La Geste de Doon de Mayence.** — (L'orgueil, la démesure, avec les luttes fratricides qu'il entraîne et le repentir qui l'expie finalement, forment l'idée générale de cette Geste. Elle n'a pas de héros central, Doon n'étant qu'un type, et non le plus saillant, de toute une série de vassaux révoltés contre Charles Martel, Charlemagne, Louis, Charles le Chauve, ou bien de seigneurs luttant entre eux.)

Les plus célèbres poèmes sont ceux d'*Ogier de Danemark*, de *Maugis d'Aigremont*, d'**Isembard et Gormond**, d'*Aubry le Bourguignon*, de *Raoul de Cambrai*, surtout de **Girart de Roussillon**, qui, repenti, bâtit près de Vézelay l'église de Sainte-Madeleine, et de *Renaud de Montauban*, l'ainé des *Quatre fils Aymon*, qui, valet de maçon, construit la cathédrale de Cologne ; car, comme dit la geste de Girart à sa dernière laisse :

« Les guerres sont finies et les œuvres commencent. »

Citons en particulier :

(*La Geste d'Ogier le Danois*, par **Raimbert de Paris** (XIIe siècle), qui raconte les luttes des vassaux contre la royauté. Ogier le Danois se ligue contre Charlemagne avec Didier, roi des Lombards.)

(*La Geste des Quatre fils Aymon* (Regnault, Allard, Guichard et Richard), qui pendant sept ans bravent la puissance de Charlemagne, dans la forêt des Ardennes. Elle a pour auteur **Huon de Villeneuve** (XIIe siècle). Elle a été souvent traduite et n'a jamais cessé d'être lue.)

(*La Geste des Lorrains*, par **Jean de Flagy** (XIIe siècle), qui a trait à la lutte de deux maisons féodales : l'une lorraine, représentée par le comte Garin ; l'autre française, représentée par le seigneur Fromont.)

(**L'exécution des chansons de geste.** — « Les chansons de geste, dit M. Bédier, relèvent d'un art essentiellement forain. » Elles étaient déclamées plus souvent encore sur les places publiques, aux jours de foire et de pèlerinages, que dans les grandes salles des châteaux pour les fêtes seigneuriales.

Les exécutants, qui soutenaient leur récitation modulée, leur mélodie, leur chant, des accords du luth ou de la viole, se nommaient **jongleurs**.

(Poètes eux-mêmes ou simples virtuoses, ils jouirent d'une grande popularité dans ces siècles illustres de Philippe-Auguste et de saint Louis ; et l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, les entendirent, et bientôt les imitèrent. Cette propagation de nos poèmes exerça une grande influence sur la création de toutes les littératures de l'Europe.)

II. — LES ROMANS

+ C'est à la cour des Plantagenets, à Blois, — avec Henri II, prince lettré autant que chasseur et joueur, avec sa femme, la célèbre Eléonore d'Aquitaine, protectrice des troubadours, avec sa fille, la comtesse de Champagne, ses fils Richard Cœur-de-Lion, l'ami de Blondel, et Henri Court-Mantel, — que vers le milieu du XII^e siècle, le roman purement fantaisiste commença à supplanter la chanson de geste, qui, elle, se transforma en chronique rimée plus respectueuse de l'histoire.

(Cette cour d'Anjou, par ses relations en Sicile et en Angleterre, contribua beaucoup à la fusion du Nord et du Midi.) Quant au roman, il eut vite une renommée européenne, d'autant qu'il emprunta ses sujets à tous les pays du monde celtique et du monde oriental, et qu'il étala un luxe d'imagination inouï. On classe cette production littéraire en trois genres différents.

+ **Les romans antiques.** — (*Thèbes* (1150), *Enéas* (1160), *Troie* (un peu plus tard), imités des poèmes latins de Stace, de Virgile et des vulgarisateurs d'Homère, furent les premiers de ces ouvrages. On y voit, outre des déformations qui sont des adaptations voulues aux mœurs du temps, des exemples du merveilleux mécanique, automates et jongleries prestigieuses, substitué au merveilleux chrétien, songes, visions et miracles des chansons de geste.)

(La Seconde Renaissance suscitait ces œuvres, et si, dans ce magnifique renouveau des XII^e et XIII^e siècles, les philosophes et les théologiens dominent de beaucoup, à Paris et à Orléans, les grammairiens et les rhéteurs, ceux-ci eurent leur part de mérite et d'immense vogue.)

On cite spécialement, dans la floraison des romans antiques :

Le Roman du siège de Troie, par **Benoist de Sainte-More** (XII^e siècle), trouvère normand. Il compte 30,000 vers.)

Le Roman d'Alexandre, par **Lambert le Court**, de Châteaudun, et **Alexandre de Paris** (XIII^e siècle). Il est écrit en vers de douze syllabes. De là serait venu, à cette espèce de vers, le nom d'*alexandrins*, qu'il a conservé depuis.)

TROÏLE BLESSÉ (Extrait du *Roman de Troie*).

Mult s'esjoît le roi Prianz
Del damage qui ert si granz
Desor ses mortez anemis.
Sanblant li est et bien avis
Que livré son tuit à tormant,

Se Troylus vit longuemant...
Li cors de li est mult destroiz.
An cc. leus ont fet lor mere

Les dures mailles del hauberc,
Sanc en ont trait en plusors
leus...

« Filz, fet la mere, à chieres
aunes

Vs vandent Gré nostre païs,

Avoir en ont üe et pris
Tant que li cuer de moi acore.
Morir m'estuet, je ne gart l'ore,

Ce est honte que je tant vif,
Et que je vers la mort estrif ;
Trop ai perdu à vivre après.

Jà fame tant ne vive mès.

Morte fusse se par toi non...
Einsi comme gen ai grand mes-
tier,

Moult se réjouit le roi Priam
Du damage qui est si grand
Sur ses mortels ennemis.
Il lui semble et est avis
Que tous seront livrés au car-
nage

Si Troile vit longtemps...
Son corps est bien meurtri.
En deux cents endroits ont fait
leur marque

Les dures mailles du haubert,
Et en ont tiré du sang...

« Mon fils, fait la mère,

Les Grecs vous vendent à chère
mesure notre pays ;

Ils le ravagent tellement,
Qu'ils m'arrachent le cœur.

Il faut que je meure, n'importe
l'heure,

C'est pour moi honte de vivre
Et de lutter contre la mort,
J'ai trop perdu à prolonger mes
jours.

Que jamais femme ne vive
autant.

Sans toi je serais morte...

Puissent, comme j'en ai grand
besoin,

Si te gardent sain et entier,
Einsi com il le peurent fère
Cil qui el ciel ont lor repère.

Si com jel quier è com jel va. »

A donc plorèrent diduibuel.

Te garder sain et sauf,
Selon leur puissance,
Ceux qui au ciel ont leur demeure.

Je le demande ainsi ; ainsi je le veux. »

Ses deux yeux pleuraient.

Chivalerie
+ **Les romans bretons**¹. — C'est un monde féerique, un monde de fées, de fantômes, de géants et de nains, éclos sous la baguette des enchanteurs, que nous offre la « matière de Bretagne ». Elle devait avoir une longue évolution jusqu'en plein XVI^e siècle italien avec l'Arioste.

Le « premier thème », qui se renouvellera sans cesse, est celui des exploits du roi Arthur, le courageux défenseur de l'indépendance bretonne contre les Anglo-Saxons. — Un roi du nom d'Arthur, ou Artus, avait gouverné réellement les Bretons du pays de Galles (VI^e siècle). Il succomba dans une bataille décisive contre les Saxons ; mais les légendes font de lui un conquérant invincible et le type idéal du chevalier chrétien. Protégé par l'enchanteur Merlin, Arthur aurait soumis l'Angleterre et l'Irlande, combattu glorieusement les géants et les infidèles en Écosse et en Espagne, triomphé plusieurs fois des Saxons et conquis le Danemark. Dans sa cour de Caërlon (pays de Galles), il aurait présidé les réunions des *Chevaliers de la Table Ronde*, ordre institué par lui.

Pour les nobles barons qu'il ot (avait)

Dont cascuns mieldre (meilleur) estre quidot (qu'eux)...

L'émigration galloise en Armorique, au VI^e siècle, et la conquête de l'Angleterre par les Normands au XI^e, se mêlent pour expliquer cette littérature, très abondante sur les deux rives de la Manche.

Les lais de Marie de France, écrits pour Henri II : *Lanval*, *Yonec*, *Laustic*, nous en ont transmis l'esprit.

Le roman de *Tristan et Iseut*, que M. Bédier a savamment et artistement restitué d'après les trouvères **Thomas et Béroul**

¹ Le nom de *roman* a été donné à ces poèmes comme aux précédents parce qu'ils sont écrits en langue romane. Mais ce sont ceux-ci que l'on a spécialement désignés sous le nom de *Romans de chevalerie*.

(1160) et plusieurs autres, est une des plus brillantes œuvres de la poésie d'inspiration galloise.

Viennent ensuite les œuvres immenses de **Chrétien de Troyes**, composées de 1160 à 1180, *Erec*, *Cliges* (récit oriental), *Lancelot* ou *Le Chevalier à la Charrette* (1165), *Yvain* ou *Le Chevalier au Lion*, *Perceval le Gallois* (45,579 vers, mais inachevé), et *Guillaume d'Angleterre* (roman d'aventures).

Le mérite de cet écrivain si fécond est moins dans l'action et l'intrigue que dans la peinture psychologique et surtout le style facile, élégant, délicat, quoique prolixe et affecté. C'est dans *Lancelot*, *Perceval le Gallois*, et les romans arthuriens qui complétèrent cette œuvre, qu'il est question de la *Conquête du Saint-Graal*, « second thème » de la matière de Bretagne.

Robert de Boron (1210) écrit une trilogie : *Joseph d'Arimathie*, *Merlin*, *Perceval*, qui fut transformée et développée par un narrateur inconnu en un vaste roman en prose, le premier du genre, écrit en Champagne entre 1215 et 1225.

Ce roman de **Lancelot** est une œuvre d'un esprit tout mystique et ascétique, un hymne à l'Eucharistie (A. Jeanroy), mais où quelque remanieur, vraisemblablement, a mêlé des tableaux mondains, sous prétexte de peindre les séductions qui nous éloignent du Sacrement, et dont les fauteurs sont terriblement, mais tardivement punis.

Un *prologue* fait descendre cette histoire du ciel, comme révélée à un saint ermite en 717, révélation aussi apocryphe qu'édifiante.

La première partie est l'*Histoire du Graal*. Ce « saint vaisseau » est le calice même de la Cène dans lequel Joseph d'Arimathie recueillit le sang du côté de Jésus percé par Longin. Joseph l'emporta, ainsi que la sainte Lance, d'abord en Orient, et enfin en Angleterre qu'il conquiert à la foi chrétienne, aidé de son fils Joséphé et de son frère Bron. Les deux reliques gardées au château de Corbenic par les douze fils de Bron, attendaient, pour rayonner sur l'univers, d'être conquises par un chevalier de leur race.

La seconde partie se passe plusieurs siècles après : *Lancelot*, élevé par la Dame du Lac, puis lancé dans de longues aventures avec Guenièvre, femme d'Arthur, parvient, suivi des autres

chevaliers de la Table-Ronde, au château du Graal. Mais leur indignité les empêche de le conquérir.

La Quête du Graal, troisième partie, montre Lancelot, Bohort et Perceval, admis au château de Corbenic après repentir et confession. Mais seuls, Galaad, fils de Lancelot, le héros vierge, et neuf chevaliers inconnus peuvent contempler les mystères. L'évêque Joséphé descend du ciel, dit la messe et les communie. Galaad emporte, sur la nef miraculeuse de Salomon, les reliques au Palais spirituel d'Orient et meurt en extase, tandis qu'une main céleste enlève le Graal et la Lance en Paradis.

L'épilogue est la *Mort d'Arthur*. Tous les personnages du roman sont récompensés ou punis suivant leur mérite. Le roi Arthur, blessé par son neveu, disparaît mystérieusement. Lancelot se fait moine, et Guenièvre moniale.

On sait que Wagner a germanisé cette épopée dans son célèbre opéra de *Parsifal*.

(Enfin, les œuvres de Maître **Wace** prétendent avoir un caractère plus historique, et leur immense compilation le possède par endroits. C'est le « troisième thème » de la matière de Bretagne.)

Robert Wace, trouvère normand, né à Jersey (XII^e siècle), fils d'un compagnon de Guillaume le Conquérant, réunit toutes les légendes bretonnes dans une chronique rimée, en langue vulgaire, intitulée le **Roman du Brut** (ou d'Arthur)¹. Elle raconte, en 15,300 vers de huit syllabes, à rimes plates, l'histoire des rois de la Grande-Bretagne, depuis la destruction de Troie jusqu'au triomphe des Saxons (vers la fin du VII^e siècle).

(Nous avons encore du même auteur le **Roman du Rou** (ou de Rollon). Ce poème renferme l'histoire des ducs de Normandie, depuis Rollon (876) jusqu'à la fin du règne de Henri I^{er} (1106). On suppose que Wace le composa par ordre de Henri II, qui l'avait nommé chanoine de Bayeux : « Si l'on demande, dit-il, qui a mis cette histoire en langue romane, je dis et je dirai que je suis Wace, de l'île de Jersey, qui est dans

¹ Les légendes bretonnes faisaient descendre Arthur d'un certain *Brut* ou *Brutus*, petit-fils d'Énée, prince troyen.

la mer, vers l'Occident, et fait partie du fief de Normandie. »
 Disgracié vers 1180, Wace laissa son « histoire » inachevée :
 cette œuvre dépasse 16,000 vers.)

BATAILLE D'HASTINGS (Extrait du *Roman du Rou*).

Taillefer, qui moult bien cantoit,
 Sur uh cheval qui tost aloit,
 Devant le duc aloit chantant
 De Karlemaigne et de Rollant,

Et d'Olivier e des vassals
 Qui morurent en Roncevals...
 Puis a crié : « Venez, venez !

Que faites vos ? ferez, ferez ! »

Donc l'ont Engleis avironé.
 Al segont colp qu'il out doné
 Ez vos noise levee et cri,

Et dambes parz pople estormi...

A la feiee Engleis rusoen,
 A la feiee recuvroent ;

Et cil d'oltremer assailleient
 E bien souvent se retraieient.
 Normantescrient : « Deus aïe ! »

La gent englesche « Ut, ut » es-
 crie.

Taillefer, qui fort bien chantait
 Sur un cheval qui vite courait,
 Devant le duc allait chantant
 [les exploits] De Charlemagne et
 de Roland.

Et d'Olivier et des vassaux
 Qui moururent à Roncevaux...
 Puis [se mit] à crier : « Venez,
 venez !

Que faites-vous ? frappez, frap-
 pez ! »

Alors les Anglais l'ont environné.
 Au second coup qu'il eut donné,
 Voici un bruit qui s'élève et des
 cris,

Et des deux côtés la foule s'a-
 vance au combat...

Parfois les Anglais reculaient,
 Parfois ils regagnaient [du ter-
 rain] ;

Ceux d'outremer les attaquaient
 Et assez souvent se retiraient.
 Les Normands s'écriaient : « Dieu
 aide ! »

La gent anglaise crie : « Hors
 d'ici ! »

† **Les romans d'aventure.** — (Presque plus de magiciens,
 de fées, de métamorphoses en animaux. Intrigues d'amour avec
 « des voyages lointains, des tempêtes, des naufrages, des morts
 supposées, des résurrections inattendues, des actes de piraterie
 et de brigandage » (A. Chassang) : tels sont les sujets et les
 procédés de ces ouvrages, qui, on le voit, restent encore à la
 mode de nos jours dans nos *feuilletons*, et qui étaient alors re-
 nouvelés des Grecs de la décadence.

On cite *Floire et Blanchefleur*, *Aucassin et Nicolette*, *Gale-
 ran*, *Florimont*, *Guillaume de Palerme*, *La Violette*, *Cléomadès* ; —
Eracle, de **Gautier d'Arras** (publié en 1165-70) ; *Méraugis*,

de **Raoul de Houdan** (vers 1210-30). Ce dernier écrivain est l'auteur du *Songe d'Enfer* et de la *Voie de Paradis*, qui le font regarder comme un précurseur de Dante.

(La plupart de ces livres « commandés » par les grandes dames du temps, sont écrits en un « style remarquablement réservé ». (Jeanroy.)

Les analyses psychologiques et les descriptions de coutumes y sont caractéristiques.

POÉSIE SATIRIQUE ET DIDACTIQUE

(La satire, nous l'avons dit, se rencontre partout au moyen âge : dans les petits poèmes, les romans de chevalerie, les pièces de théâtre ; mais elle se donne carrière surtout dans le *Roman de Renart*, le *Roman de la Rose* et les *fabliaux*.)

Roman de Renart (XIe et XIIIe s.).

Sujet. — Le *Roman de Renart* a pour sujet la guerre

Entre Renarz et Ysengrin (le loup)
Qui moult dura et moult fut dure.

(C'est un vaste apologue où sont personnifiés la ruse, la force, tous les abus, tous les ridicules de la société féodale.) La première rédaction de ce poème, auquel travaillèrent tour à tour un grand nombre d'auteurs, la plupart inconnus, date peut-être du XIe siècle. Les dernières additions ou *branches* (nom qu'on donne aux divers récits de ce roman) appartiennent à **Pierre de Saint-Cloud** (XIIIe siècle).

L'un d'eux nous avertit que cet apologue ne s'adresse pas aux renards des campagnes et des bois, mais à ceux des villes ; non pas à ceux qui ont quatre pieds, mais à ceux qui ont deux mains promptes à dérober et beaucoup d'artifices dans le cœur, à ceux enfin qui ont inventé et qui pratiquent l'art très ancien de *renardie*. De ce côté, le *Roman de Renart* est le contraire des romans de chevalerie.

Résumé. — Les animaux, à la convocation de *Noble* (le lion), se réunissent en cour plénière pour réformer les abus. Après avoir entendu les doléances d'*Ysengrin* (le loup), de *Tybert* (le chat), de *Canteclair* (le coq), de *Pintain* (la poule), de *Courtois* (le chien), et une foule d'autres animaux, le roi *Lion* somme le principal malfaiteur de la contrée, le *Gorpil* (ou *Renart*), qui se cachait dans son repaire de Maupertuis, de comparaître devant la cour plénière. *Gorpil* joue des tours pendables aux deux premiers messagers, *Grosbrun* (l'ours) et *Tybert*, et ne se rend qu'à la troisième sommation. Condamné à mort, il obtient sa grâce en faisant mystère de conspiration contre le roi et de trésor caché. Mais, à peine sorti du tribunal, il croque *Couart* (le lièvre), enlève à *Tiécelin* (le corbeau), son fromage, etc. — Ce rusé *Gorpil*, pour qui tout est bon contre ses ennemis, mensonge, hypocrisie, parjure, tombe enfin sous les coups de la justice.

Rien de plus hétérogène et de plus inégal que les vingt-sept branches (ou récits) dont se compose le Roman de *Renart*.

Le résumé qui précède est celui d'une seule de ces branches. On trouve parmi les autres tous les dialectes, depuis l'alsacien strasbourgeois jusqu'au limousin, toutes les sortes de tons, tous les degrés du talent.

Un peu plus tard, on en publia des suites : *Couronnement de Renart* (1251), *Renart le Nouvel*, de **Jacquemart Gelée** (1288), *Renart le contrefait* (1322), opinions ou radotages d'un ancien épiciier.

Une autre allégorie animale est celle de **Gervais du Bus** (mort vers 1338), intitulée FAUVEL (1310-1314), personnification de l'intrigue et de la flatterie. Le nom de ce monstre symbolique est formé des initiales de *Flatterie*, *Avarice*, *Vilenie*, *Envie*, *Lâcheté*.

FUNÉRAILLES DE DAME COPÉE (la sœur de *Pintain*).

Quand la vigile fu chantée.
Et ce vint à la matinée,
Le cors portèrent enterrer.

Mais ainçois le firent serrer
En un moult bel vessel de plon ;

Quand les vigiles furent chantées,
Et que la matinée fut venue
Ils portèrent le corps pour l'en-
terrer.
Mais auparavant ils le firent en-
fermer
Dans un très beau cercueil de
plomb ;

Ains plus riche ne vit nus hon.
 Puis l'enfoirent soz un arbre
 Et par dessus mistrent un marbre
 Si ont escrit le nom la dame.
 Et sa vie, et commandé l'ame,
 Ne sai à cisel ou à greffe.

Ils ne servirent pas de beffe,
 Ains ont escrit une espitace :
 « Ci gist Copée, suer Pintain ;

Tot ainsi l'atorna hui main
 Renarz qui chascun jor empire ;
 En fist az dent si grand martire. »

Qui lors veist Pintain plorer,
 Renarz maudire et devoer,

Et Canteclair lez piez estendre,
 Moult grant pitié l'en peust
 prendre.

Jamais on n'en vit de plus riche.
 Puis ils l'enfouirent sous un arbre,
 Et par-dessus mirent un marbre,
 Ils y ont inscrit le nom de la dame
 Et sa vie, et recommandé son âme ;
 Je ne sais si c'est au ciseau ou
 au poinçon.

Ils ne firent pas d'éloge ridicule,
 Mais ils mirent une épitaphe :
 « Ci-gît Copée, la sœur de Pin-
 tain ;

Ainsi l'arrangea ce matin
 Renart, qui chaque jour empire.
 Avec les dents il lui infligea un si
 grand martyre. »

Qui alors eût vu Pintain pleurer,
 Maudire Renart et le vouer à
 l'enfer,

Et Chanteclair étend ses pattes,
 En eût été pris de grand pitié.

Roman de la Rose (XIII^e et XIV^e S).

— Le *Roman de la Rose* comprend deux parties, composées à soixante ans de distance : l'une, dans la première moitié du XIII^e siècle ; l'autre, au commencement du XIV^e. **Guillaume de Lorris**, qui vivait du temps de saint Louis, est l'auteur des quatre mille premiers vers, et **Jean de Meung** (1260-1320), celui des dix-huit mille derniers. Le poème est, dans son ensemble, allégorique et satirique.

Il s'agit, avec Guillaume de Lorris, de savoir si le héros du roman, — un jeune homme en quête d'une femme, — parviendra à cueillir la *Rose* qu'il a entrevue dans un jardin. et que défendent *Dangier* (refus), *Peur*, *Malbouche* (médisance), *Félonie*, *Avarice*, *Jalousie*, *Envie*, etc.

Entre les mains de Jean de Meung, « qui joignait, dit Sainte-Beuve, à la vieille malice gauloise l'humeur querelleuse et hautaine d'un libre penseur moderne », ce roman devient une espèce d'encyclopédie remplie d'attaques injustes contre la royauté, les ordres religieux, la noblesse, la magistrature, la propriété, les vilains eux-mêmes¹.

¹ Au XIV^e siècle, Christine de Pisan et Gerson protestèrent vivement contre le *Roman de la Rose*.

Le portrait de l'*Envie* et celui de *Faux-Semblant* sont remarquables entre tous par la justesse des traits.

L'Envie :

Ele ne regardoit noient,
Fors de travers en borgnoiant.
Ele avoit un mavés usage,
Qu'ele ne pooit ou visage
Regarder rien de plain en plain ;
Ains cloait un oel par desdain ;
Qu'ele fondoit d'ire et ardoit,

Quant aucuns qu'ele regardoit
Etoit ou paeus, ou biaux, ou
gens,
O amés, ou loès de gens.

Elle ne regardait rien, [œil.
Sinon de travers en fermant un
Elle avait un mauvais usage,
C'est qu'elle ne pouvait au visage
Regarder rien face à face,
Mais fermait un œil par dédain ;
Car elle fondait de colère et
brûlait.

Quand quelqu'un qu'elle regardait
Était ou preux, ou beau, ou
noble,
Ou aimé ou loué des gens.

Faux-semblant :

« Tu sembles estre un sains hermites.
— C'est voir, mès ge suis ypo-
crites...
— Tu vas preschant la povreté.
— Voir mès riche sui à plenté... »

« Tu sembles être un saint ermite,
— C'est vrai, mais je suis hypocrite...
— Tu vas prêchant la pauvreté.
— Oui, mais je suis riche en
abondance. »

Fabliaux. — Les *fabliaux* étaient de petits récits familiers ou satiriques, trop souvent licencieux, composés sur des aventures réelles ou imaginaires. Le XIII^e siècle en a vu éclore un grand nombre.

Ils reflètent la vie populaire, et ne sont, très souvent, que de brèves anecdotes, des mots pour rire, des historiettes plaisantes. On cite *La Vieille qui oint la paume au chevalier*, c'est-à-dire qui « graisse la patte » au seigneur avec un morceau de lard pour obtenir justice du prévôt ; *Le Vilain Mire* (le Paysan médecin), dont Molière a tiré le *Médecin, malgré lui*.

« L'esprit des *fabliaux* est l'esprit gaulois, puisqu'on est convenu de désigner par ce nom une verve narquoise et goguenarde, qui semble avoir été très étrangère à l'humeur des anciens Celtes. » (Petit de Julleville.)

✚ **Autres oeuvres satiriques et didactiques.** — Il y a des pastourelles, des jeux partis, des ouvrages de vulgarisation comme le *Trésor*, de **Brunet Latin**, le maître de Dante (1260-1266), et l'*Image du monde*, de **Gautier de Metz** (1248), manuels encyclopédiques, ainsi que le *Livre de Sidrach*, *Placidés et Timés*, en dialogue ; des manuels de morale : *Moralités des philosophes*, par **Alart de Cambrai** ; *Traité des quatre temps d'âge de l'homme*, par **Philippe de Novare**, l'auteur des *Assises de Jérusalem* (1228-43) ; le *Livre des vices et des vertus* dédié à Philippe le Hardi par le dominicain **Laurent Dubois** (1279) ; des sermons en vers, des Lapidaires et des Bestiaires, des Vies de saints, exemples, etc. — A côté des ouvrages précédents se placent les *contes* de Rutebeuf, les *lais* et les *fables* de Marie de France, les *dicts moraux* de Christine de Pisan.

✚ **Rutebeuf de Paris** (XIII^e siècle), contemporain de saint Louis, a laissé des contes satiriques, le *Testament de l'âne*, la *Dispute du croisé et du décroisé*, des *complaintes*, une pièce dramatique, le *Miracle de Théophile*, et un long poème, la *Vie du monde*, où il déverse l'épigramme sur toutes les classes de la société, qu'il veut rendre responsable d'une indigence dont son humeur vagabonde et sa passion pour le jeu étaient les seules causes.

Le malheureux poète avait eu des amis qui l'aidèrent plus d'une fois « et moult volontiers » ; mais il les a perdus, et il se demande avec amertume :

Que sont mi ami devenu
Que j'avoie si près tenu
Et tant aimé ?
Je cuit, li vens les a osté,
L'amor est morte.
Ce sont ami que vens emporte,
Et il ventoit devant ma porte.

Que sont devenus mes amis
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?
Le vent, je crois, les a ôtés,
Leur amour est mort.
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte.

✓ **Marie de France** (XIII^e siècle) est un de nos meilleurs fabulistes du moyen âge. Elle passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre ; mais elle était Française :

Marie ay nom, si suis de France.

Elle a laissé un recueil de cent trois fables intitulé : *les Dicts d'Ysopet* (imitation d'Ésope), et une vingtaine de petits contes héroïques connus sous le nom de *lais*. — Son style est simple, naïf et même élégant.

LA MORT ET LI BOSQUILLON (Fable).

Tant de loing que de prez n'est
laide

La mort. La clamait à son ayde,
Tosjors ung povre bosquillon,
Que n'ot chevance ne sillon :

« Que ne viens, disoit, ô ma mie,
Finir ma doloieuse vie ! »

Tant brama, qu'advint ; et de
voix

Terrible : « Que veux-tu ? — Ce
bois

Que m'aydiez à carguer, ma-
dame ! »

Peur et labour n'ont même
gamme.

La mort n'est pas aussi désa-
gréable de loin que de près.

Un pauvre bûcheron, qui n'a-
vait ni bien ni ouvrage, l'appe-
lait sans cesse à son aide :

« Que ne viens-tu, ô mon amie,
finir ma douloureuse vie ! »

Il cria tellement qu'elle arri-
va ; et d'une voix terrible :

« Que veux-tu ? lui dit-elle.

— Que vous m'aidiez, madame,
à charger ce bois ! »

La peur et la peine n'ont pas
le même langage.

POÉSIE LYRIQUE

La poésie lyrique compte aussi, chez les trouvères, de nombreux et illustres représentants. Dès le XII^e siècle, la *complainte* et la *chanson* étaient cultivées avec succès dans la France du Nord. Nous citons seulement les neuf principaux trouvères lyriques.

Thibault IV (1201-1253), comte de Champagne et roi de Navarre, composa des *chansons*, remarquables souvent par une grâce et une harmonie toutes françaises. Une importante règle de notre poésie, le mélange alternatif des rimes masculines et féminines, se faisait déjà sentir dans ses vers.

CHANSONS POUR EXCITER A LA CROISADE (Fragment).

Signor, saciez ki or ne s'en ira

En cele terre, u Dieix fut mors
et vis,

Et ki la crois d'outre mer ne
prendra,

A paine mais ira en paradis :

Seigneur, sachez que celui qui
ne s'en ira

En cette terre où Dieu mourut
et vécut

Et ne prendra pas la crois
d'outre-mer,

Aura grande peine à gagner le
paradis.

Ki a en soi pitie et ramenbrance
 Au haut Seignor, doit querre sa
 vengeance,
 Et délivrer sa terre et son pais...
 Dieix se laissa por nos en crois
 pener,
 Et nous dira au jour où tuit ven-
 ront :
 « Vos qui ma crois m'aidastes
 porter,
 « Vos en irez là, ou li angele sont :
 « Là me verrez et ma mère
 Marie.
 « Et vos, par qui je n'oi onques
 aïe.
 « Descendez tuit en enfer le
 parfont.»

Qui en soi a pitié et souvenir
 Du haut Seigneur, doit chercher
 à le venger
 Et à délivrer sa terre et son pays...
 Dieu se laissa pour nous marty-
 riser en crois.
 Et il nous dira un jour où tous
 viendront devant lui :
 « Vous qui m'aidâtes à porter
 ma crois,
 « Allez-vous-en où sont les anges ;
 « Là vous me verrez avec ma
 mère Marie.
 « Et vous, par qui je n'eus ja-
 mais aucune aide,
 « Descendez tous en enfer le
 profond. » (Trad. de Tissot.)

✓ **Colin Muset** (XIII^e siècle), contemporain de Thibault IV, trouvère assez libre, mais fort spirituel, composa des *lais* et des *chansons* qui ne manquent ni de gaieté, ni d'émotion, ni de variété.]

✓ **Eustache Deschamps** [(1340-1410), né en Champagne, eut une vie très agitée. Après de longs voyages en Europe et en Asie, il entra dans la carrière militaire et devint huissier d'armes de Charles V. Il composa des *ballades*, pleines de patriotisme et de poésie, sur nos désastres de Crécy et de Poitiers. Le même amour de la France lui inspira des regrets touchants sur la mort du plus rude adversaire des Anglais, Bertrand du Guesclin.] *ballade*

Estoc d'oneur et arbre de vaillance,
 Cuer de lion, espris de hardement,
 La flour des preux et la gloire de France,
 Victorieux et hardi combattant,
 Sage en vos faicts et bien entreprenant,
 Souverain homme de guerre,
 Vainqueur des gens et conquereur de terre,
 Le plus vaillant qui onques fut en vie,
 Chascun pour vous doit noir vestir et querre¹ :
 Plourez, plourez, flour de chevalerie !

¹ Querre (lat. *queri*), se plaindre, se lamenter.

✓ **Eroissart, Christine de Pisan, Alain Chartier**, trois noms que nous aurons à citer parmi nos prosateurs, ont laissé des *élégies*, des *ballades*, etc., très estimées des contemporains.

✓ **Olivier Basselin** (...-1418), né à Vire, en Normandie, était foulon de son métier. Il a laissé des chansons bachiques : les *Vaux* (val ou vallon) de *Vire*, qui ont pour thème habituel la critique de l'eau, l'éloge du vin, du cidre et des ivrognes : (les idées de cet Anacréon ne sont guère variées); ce qui donne du prix à ses refrains, c'est la richesse du rythme et le charme de la mélodie.

✓ **Charles d'Orléans** (1391-1464), né à Paris, était fils de Louis d'Orléans, assassiné, en 1407, par les émissaires de Jean sans Peur. Fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415), il trompa les ennuis de sa captivité de vingt-cinq ans, en Angleterre, par des *chansons*, des *ballades*, des *rondeaux*, que distinguent le naturel, la clarté, la précision et une élégance déjà classique. Il y en a une de fort touchante à la « *doulce Vierge Marie* », dont le refrain est : « Priez pour paix, le vrai trésor de joye. »

SOUHAITS DE L'EXILÉ (Ballade).

En regardant vers le païs de France,
Ung jour m'avint, a Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloye ou dit païs trouver¹.
Si commençay de cuer à souspirer,
Combien certes que grand bien me faisoit,
De veoir France que mon cuer amer² doit.

Je m'avisay que c'estoit nonsçavance³
De telz sospirs dedens mon cuer garder ;
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix qui tous biens peut donner.
Pour ce tournay en confort mon penser :
Mais non pourtant mon cuer ne se lassoit
De veoir France que mon cuer amer doit.

¹ Que j'avais coutume au dit pays trouver.

² Aimer.

³ Ignorance.

Alors chargeay en la nef d'espérance
 Tous mes souhaitz, en les priant d'aler
 Oultre la mer sans faire demourance¹
 Et à France de me recommander.
 Or nous doint² Dieu bonne paix sans tarder :
 Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
 De veoir France que mon cueur amer doit.
 Paix est trésor qu'on ne peut trop louer :
 Je hé³ guerre, point ne la doy priser ;
 Destourbé⁴ m'a longtemps, soit tort ou droit,
 De veoir France que mon cueur amer doit.

VILLON

✓ **François Villon** (1431-1484), né à Paris, était doué d'un vrai talent poétique. Malheureusement il se laissa entraîner de bonne heure par les mauvaises compagnies, (« fuyant l'escolle comme faict le mauvais enfant »). Son génie, déprimé par l'inconduite, ne brilla qu'à de rares et trop courts instants. — Il a laissé deux poèmes, le *Petit Testament* et le *Grand Testament*, où, à côté de pensées burlesques et de railleries grivoises, se rencontrent de sages réflexions, de pieuses sentences, un regret profond et sincère de ses désordres. Villon a l'émotion vraie, poignante quelquefois : chose qu'on ne retrouvera plus de longtemps après lui.

On remarque la « *Ballade que Villon fait à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame* », et où parle la pieuse femme, terminant chaque strophe par :

« En cette foy, je veuil vivre et mourir. »

Une autre est à citer pour le sentiment de repentir chrétien qu'elle exprime : *Epitaphe en forme de ballade que fit Villon pour luy et ses compagnons, s'attendant estre pendu avec eulx*, dont le refrain est :

« Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre. »

¹ Sans retard.

² Or que Dieu nous donne.

³ Hais.

⁴ Empêché.

Voici deux strophes de sa *Ballade des Dames du temps jadis* :

LES DAMES DU TEMPS JADIS

Dictes-moy où, n'en quel pays,
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine¹ ;
Écho, parlant quant bruyt on maine²
Dessus rivière ou sus estan.
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan³ ?...

La reine Blanche⁴ comme ung lys,
Qui chantoit à voix de Sereine⁵ ;
Berthe au grand pied⁶, Bietris, Allys ;
Harembourges, qui tint le Mayne ;
Et Jehanne, la bonne Lorraine⁷,
Qu'Anglais bruslerent à Rouen :
Où sont-ilz, Vierge souveraine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

X POÉSIE DRAMATIQUE

— **Mystères, Miracles et Jeux.** — Le *drame*, en France, ne fut d'abord qu'une extension des cérémonies du culte : au lieu de raconter simplement les scènes de l'Écriture sainte, les mystères de la religion ou les miracles des saints, on les traduisait par des personnages, on les représentait. A Noël, par exemple, on figurait dans les églises la *crèche*, les *bergers*, les *mages* ; à Pâques, la *résurrection*, les *trois Marie*. Tels sont les **mystères** et les **miracles**, écrits à l'origine en prose latine, par les membres du clergé⁸. Aux Mystères et aux Miracles se joignirent

¹ Sa cousine par la beauté. — ² Quand on fait du bruit. —

³ De l'an passé. — ⁴ La mère de saint Louis. — ⁵ De sirène. —

⁶ La mère de Charlemagne. — ⁷ « Voilà bien, dit Gérozeux la poésie qui consiste surtout en sentiment, en mouvements, en images. Parmi ces regrets pour tant de beautés à jamais évanouies, et qui se sont fondues comme la neige de l'an passé, combien le cœur est touché au nom de cette bonne Lorraine, libératrice de la France, martyre des Anglais, longtemps flétrie, tardivement réhabilitée, et qui n'est pas encore une sainte ! Que de gloire, quelles souffrances, combien de reproches contenus dans ces mots si simples et si pénétrants ! » — Jeanne est canonisée aujourd'hui et honorée comme Sainte de la Patrie. Villon et le critique Gérozeux seraient contents.

⁸ L'Église n'avait pas trouvé de meilleur moyen d'assujettir à la longueur de ses offices les grands enfants barbares qu'elle avait

les **jeux**, dont les sujets présentaient quelques scènes comiques : c'était un premier pas vers le drame profane.

Ces drames, liturgiques ou semi-liturgiques, restèrent le monopole de l'Église, jusqu'au jour où, à cause de graves abus et de l'usage exclusif de la langue française, ils cessèrent de faire partie de l'office divin¹.

Les œuvres dramatiques les plus connues de cette époque sont : le *Mystère des Vierges sages et des Vierges folles* (XI^e siècle), — le *Drame d'Adam* (XI^e siècle), — le *Jeu de Saint-Nicolas*, par **Jean Bodel d'Arras** (XI^e siècle), — le *Miracle de Théophile*, par **Rutebeuf de Paris** (XIII^e siècle), — et le *Jeu d'Adam*, par **Adam de la Halle d'Arras** (XIII^e siècle).

Les Confrères de la Passion. — La scène, se détachant par degrés de l'autel, sortit tout à fait de l'Église vers la fin du XIV^e siècle. Mais déjà s'était formée la société laïque des *Confrères de la Passion*, qui avait obtenu du roi Charles VI (1402) le privilège exclusif de jouer les mystères sur les places publiques. Les sujets qui parurent avec le plus de succès sur leurs théâtres à trois étages (ciel, terre, enfer) sont les *Mystères de la Nativité*, de la *Passion*, de la *Résurrection* et les *Actes des Apôtres* (XV^e siècle), œuvres d'**Arnould Gréban**, chanoine de l'église du Mans, et de son frère **Simon**, religieux de Saint-Riquier. — La *Passion*, refaite en 1480 par **Jean Michel**, mé-

entrepris de guider vers la civilisation. Aux jours solennels, il se faisait donc une interruption de l'office divin et le drame liturgique s'essayait entre deux hymnes. » (FERDINAND BRUNETIÈRE.)

¹ « Daignons donc bien nous figurer l'effet que devaient produire de telles représentations, réglées en quelque sorte sur l'hymne, contenues au sanctuaire, graves, pathétiques, touchantes et toujours augustes, — je ne dis pas précisément sur le peuple, il ne comprenait que l'ensemble, le mouvement et la mimique en quelque sorte, l'image majestueuse des choses, il ne savait pas les langues savantes, — mais sur tout ce qui était clerc et lettré. Comme de telles représentations devaient alimenter et fortifier les âmes croyantes, remplir leur imagination, satisfaire à leur besoin de sensibilité ! Comme cela les accoutumait à ne jamais séparer en idée le beau et le tendre du saint ! Comme toutes les facultés humaines y trouvaient à la fin leur compte ; et que l'on conçoit bien que les saint Bernard, les saint Bonaventure et toutes ces âmes mystiques et ardentes qui nous sont personnifiées sous de tels noms, y trouvassent leur complet rassasiement ! » (SAINTE-BEUVE.)

decin du roi Charles VIII, ne comptait pas moins de soixante-dix mille vers.

Ces représentations offraient plusieurs centaines de personnages et duraient parfois deux, trois semaines consécutives.

« Le mystère du XVe siècle est le grand, le suprême effort du théâtre au moyen âge ; il n'en est pas, selon notre goût du moins, le chef-d'œuvre. Nous préférons de beaucoup les drames plus courts, plus serrés, plus variés de l'époque précédente. Le *mystère* a péché par deux excès : la diffusion du style et l'abus du comique. Mais la conception du genre était véritablement grande ; elle était digne d'un succès meilleur dans l'exécution. » (Petit de Julleville.)

Voici cependant quelques vers de la *Passion*, de **Jean Michel**, qui ne manquent ni d'élévation ni de pathétique. Marie supplie son fils d'adoucir ou d'écarter pour lui-même et pour elle quelques-unes des horreurs du Calvaire.

<i>Notre-Dame.</i>	Au moins vueillés, de vostre grace, Mourir de mort brefve et legiere.
<i>Jésus.</i>	Je mourray de mort très amere.
<i>Notre-Dame.</i>	Non pas fort villaine et honteuse.
<i>Jésus.</i>	Mais très fort ignominieuse.
<i>Notre-Dame.</i>	Doncques bien loing, s'il est permis.
<i>Jésus.</i>	Au milieu de tous mes amys.
<i>Notre-Dame.</i>	Soit doncques de nuyt, je vous pry.
<i>Jésus.</i>	Non : en pleine heure de midy.
<i>Notre-Dame.</i>	Mourès donc comme les barons.
<i>Jésus.</i>	Je mourai entre deux larrons.
<i>Notre-Dame.</i>	Que ce soit sur terre et sans voix.
<i>Jésus.</i>	Ce sera hault pendu en croix...
<i>Notre-Dame.</i>	Attendès l'aage de vieillesse.
<i>Jésus.</i>	En la force de ma jeunesse...
<i>Notre-Dame.</i>	Ne soit vostre sanc respandu.
<i>Jésus.</i>	Je seray tiré et tendu, Tant qu'on nombrera tous mes os... Puis perceront piez et mains Et me feront playes tres grandes.
<i>Notre-Dame.</i>	A mes maternelles demandes Ne donnez que responses dures.
<i>Jésus.</i>	Accomplir fault les Escriptures.

A côté des « Confrères de la Passion » existaient deux autres sociétés rivales : les *Clercs de la Basoche* et les *Enfants Sans-souci*.

Les Clercs de la Basoche, ou clercs du Palais (*basilica*), dont la « société d'amusements communs » remonte à Philippe le Bel, jouaient des *moralités* et des *farces*.

Les **moralités** étaient de petites pièces allégoriques contenant des enseignements utiles. Les plus remarquables sont : *l'Histoire du mauvais riche*, — *l'Enfant prodigue* ; — *Bien avisé*, soutenu par Foi et Raison, est conduit à Bonnefin ; — *Mal avisé*, entraîné par Désespérance, Oysance, Larcin, est tué par Malefin ; — le *Banquet*, par **Jean de la Chesnaye** (fin du XVe siècle), qui produit toutes sortes de maladies : Lagoutte, Lacolique, Lindigestion. Ces maladies attaquent les convives de Banquet : Gourmandise, Passe-Temps, Mange-Tout. Dame Expérience condamne Banquet à être pendu ; Ladiète exécute la sentence.

Les **farces** étaient des pièces satiriques et bouffonnes, qui avaient pour but unique d'amuser. La meilleure est la farce de *Maître Patelin*, attribuée à un ecclésiastique de Poitiers, **Pierre Blanchet** (1459-1519).

Farce de l'Avocat Patelin.

Patelin est un pauvre avocat sans causes. Pour se procurer des vêtements, il leurre un riche drapier, qui lui vend à crédit. Tandis que l'avocat se promet de ne jamais payer, le drapier s'applaudit d'avoir surfait sa marchandise. Ce même drapier a un berger, Thibault Agnelet, qui lui maltraite ses moutons. Accusé par son maître, le berger s'adresse à Me Patelin et le prend pour défenseur. L'avocat lui conseille de contrefaire l'idiot devant ses juges, et de ne répondre à toutes leurs questions que par le cri de ses bêtes : Bée ! bée !

Le drapier (Guillaume) se trouble en voyant son débiteur, l'avocat Patelin, défendre l'accusé ; il ne sait plus s'il réclame du drap ou des moutons. Le juge a beau le ramener au sujet du procès :

Suz, revenons à ces moutons.
Qu'en fut-il ?

Guillaume répond :

Il en prit six aulnes...

Thibault Agnelet est acquitté. Mais le piquant de l'histoire est que, pour ses honoraires, le malheureux avocat ne peut arracher autre chose de son client que des bêlements prolongés !

Patelin. Maugré bien ! Ay-je tant vescu
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un vilain paillard me rigolle ?...

Le berger. Bée !

Patelin. Heu ! Bée ! L'en me puisse prendre
Si je ne voys faire venir
Un bon sergent ! Mesavenir
Lui puisse il s'il ne t'emprisonne¹ !

Le berger (s'enfuyant). S'il me treuve, je lui pardonne !

Cette pièce, dit Villemain, est pleine d'un vrai comique, digne de Molière et de Rabelais. Elle a été remise au théâtre, au XVIIe siècle, par Brueys et Palaprat.

[**Les Enfants Sans-Souci** étaient de jeunes Parisiens, pour la plupart réunis en société dramatique² avec l'autorisation de Charles VI, et dont le chef portait le titre de *Prince des sots*. Ils exploitèrent de préférence la *sotie* (de sot, au sens de fou), genre dans lequel dominait le pamphlet politique et la satire des ridicules contemporains.

La **sotie** s'attaquait particulièrement aux femmes, aux moines, aux gens d'armes et de justice. C'est ainsi que dans la *sotie du Monde* et des *Abus*, on voit paraître *Sot dissolu*, habillé en gendarme ; *Sot corrompu*, habillé en juge ; *Sot trompeur*, habillé en marchand ; *Sotte folle*, qui représente les femmes. — Le *Sot glorieux* critique l'économie chère à Louis XI. — Le *Jeu du Prince des sots* et l'*Homme obstiné*, par **Pierre Gringoire** (1480-1547), poète lorrain, défendent la politique de Louis XII contre le pape Jules II, « que rien ne peut désarmer, ni les plaintes de peuple italique et de peuples françois, ni pugnition divine ». — Ce même Gringoire est l'auteur d'un *Mystère de saint Louis* et d'un grand nombre d'autres ouvrages en prose ou en vers.

¹ Lui puisse-t-il arriver malheur s'il ne t'emprisonne !

² Il existait des sociétés semblables dans toutes les provinces de France.

LA PROSE AU MOYEN ÂGE¹

(Les plus lointains essais de nos prosateurs remontent au VII^e siècle.) Nous connaissons, de ce siècle, la *Vie de saint Mummolin* (évêque de Noyon) ; du VII^e, le *Glossaire de Reichenaud*, commentaires sur la Bible, accompagnés d'un lexique ; du IX^e siècle, le *Serment de Strasbourg* ; du Xe, le *Fragment de Valenciennes*, lambeau d'un sermon trouvé sur la garde d'un manuscrit ; du XI^e, le *Recueil des lois* de Guillaume le Conquérant et les *Assises de Jérusalem* ; du XII^e, quelques sermons de saint Bernard et de Maurice de Sully, évêque de Paris. (Mais la prose française ne se montre, pour la première fois, avec les qualités, « pour ainsi dire, organiques de notre langue », que dans les *récits historiques*, et celui de la quatrième croisade (XIII^e siècle) en est le plus ancien monument.)

« Il faut au Français, dit M. P. Albert, un horizon restreint qu'il embrasse sans peine. Les spéculations sublimes, les vastes compositions savamment ordonnées, ne sont guère de son ressort. Laissez-lui choisir sa matière ; il saura nettement la circonscrire et s'en rendre maître. Il aime à raconter, et il raconte bien, parce qu'il a la vue prompte et sûre, le jugement aiguisé, et avec cela de l'abandon et de la grâce. »

(Autant, dans les récits, la langue « est vive, claire, le tour franc et rapide, autant dans les ouvrages de morale et de théologie, les expressions sont languissantes et obscures, les tours équivoques et traînants : la langue des spéculations de l'esprit est tout entière à naître. Des siècles s'écouleront avant que nous sachions l'art de porter la lumière dans les matières du raisonnement, et qu'à cette clarté du récit nous joignons la clarté toute spirituelle de la raison, faisant voir l'enchaînement des pensées, comme le chroniqueur fait voir la suite des événements.) C'est donc seulement dans le récit qu'il faut chercher, et, pour ainsi dire, épier les premiers mouvements de l'esprit français et reconnaître sa langue naissante. » (D. Nisard.)

¹ Dans toutes les littératures, la poésie a devancé la prose. Le premier grand ouvrage d'imagination écrit en prose romane, le premier *roman* au sens actuel du mot, fut *Lancelot* dont on a lu plus haut le résumé, et qui date du début du XIII^e siècle. Au XIV^e, des écrivains comme Chartier et Froissart écrivirent dans les deux genres.

LES CHRONIQUEURS¹

VILLEHARDOUIN (1167-1213)

† **Geoffroi de Villehardouin**, né au château de Villehardouin, près de Bar-sur-Aube, était maréchal de Champagne lorsque s'organisa la quatrième croisade (1199). Il prit part à l'expédition avec le marquis de Montferrat, Baudouin et Henri de Flandre, Louis de Blois, le doge de Venise, etc. Les croisés s'étant portés sur Constantinople, il assista au siège de cette ville (1204), se signala par d'héroïques faits d'armes, devint maréchal de Roumanie, et mourut vers 1213, sur la terre même dont il avait raconté la conquête dans ses *Mémoires*.)

L'Histoire de la conquête de Constantinople va de 1199 à 1207. (Le brave maréchal, « qui ainct ne mentit à son escient », y raconte simplement et naïvement ce qu'il a vu et ce qu'il a fait.) la prédication de Foulque, curé de Neuilly-sur-

¹ Parmi les prosateurs français du moyen âge en langue latine, on doit citer :

GRÉGOIRE DE TOURS (539-593), né en Auvergne. (Voy. ci-dessus, p. 3.)

FRÉDÉGAIRE, né en Bourgogne, mort vers 660. (Voy. ci-dessus, p. 3.)

ÉGINHARD (mort en 884). (Voy. ci-dessus, p. 3.) Outre sa *Vie de Charlemagne*, il a encore écrit les *Annales du royaume des Francs*.

GERBERT (930-1003), né à Aurillac, premier pape français sous le nom de Silvestre II, savant universel, a laissé des *lettres* et des *discours* remarquables pour l'époque.

GUIBERT (1053-1124), abbé de Nogent, né à Clermont en Beauvaisis, auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons l'*Histoire de la première croisade*, qu'il intitula : *Gesta Dei per Francos*.

ABÉLARD (1079-1142), né près de Nantes, théologien philosophe, dont les erreurs furent condamnées par l'Église.

SUGER (1082-1152), né à Saint-Omer, abbé de Saint-Denis et régent du royaume pendant la croisade de Louis VII, auteur de la *Vie de Louis VI* et fondateur de la collection des *Grandes Chroniques de France, dites de Saint-Denis*, où sont relatés les principaux événements de notre histoire jusqu'à Louis XI (en langue vulgaire depuis Charles VI).

SAINT BERNARD et GERSON. (Voy. ci-après, p. 61.)

Marne ; la députation à Venise, dont il fit partie ; le siège de Zara ; la prise de Constantinople, le défi de Quesnes de Béthune à l'usurpateur Alexis, la fondation de l'empire latin d'Orient, l'élection de Baudouin et d'Henri, la mort du marquis de Montferrat, les rivalités et les trahisons qui firent échouer l'entreprise. Mais ce narrateur fidèle, qui s'est plu à consigner dans ses *Mémoires* les actions d'éclat de chaque chevalier, se tait sur les motifs qui firent dévier la croisade de son chemin de Terre Sainte. Néanmoins, s'il a des réticences, s'il ne dit pas toute la vérité, il ne l'altère jamais.

Le style de Villehardouin est simple, naturel, concis, nerveux, un peu rude : « tout d'une pièce, semblable à ces armures dont les guerriers étaient revêtus. » (Villemain.)

Cette première chronique n'est pas encore l'histoire à la façon moderne, mais elle est un chef-d'œuvre pour le temps auquel elle appartient et reste un modèle du genre.

LES CROISÉS S'EMPARENT DE CONSTANTINOPE

(Fragment).

L'empereur Morchufles s'ère venus herbergier devant l'assaut à une place à tot son poair, et ot tendues ses vermeilles tentes. Ensi dura cil affaires trosque à lundi matin ; et lors furent armé cil des nés et des vissiers et cil des galies...

Traduction et suite :

L'empereur Murzuphle était venu camper sur une place avec toutes ses forces, et avait tendu ses tentes vermeilles. Ainsi resta l'affaire jusqu'au lundi matin, et alors s'armèrent ceux des nefes, des huissiers et des galères. Et ceux de la ville les redoutaient moins qu'ils ne firent d'abord ; et ils étaient si réjouis, que les murs et les tours étaient couverts de gens. Et alors l'assaut commença fier et merveilleux ; et chaque vaisseau attaquait en face de lui. Le bruit et le tumulte étaient si grands, que la terre et la mer semblaient s'abîmer. L'assaut dura jusqu'à ce que Notre-Seigneur fit lever un vent qu'on appelle bise, lequel rapprocha de la rive les vaisseaux et les barques ; deux navires qui étaient ensemble, dont l'un se nommait *La Pèlerine* et l'autre *Le Paradis* s'approchèrent tellement de la tour, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, au gré de Dieu et du vent, que l'échelle de *la Pèlerine* s'y appliqua. Alors un chevalier français (André d'Urbaise) et un Vénitien y pénétrèrent ; d'autres guerriers les suivirent, et les assiégés, mis en déroute, s'enfuirent.

JOINVILLE (1224-1319)

Jean, sire de Joinville, naquit au château de Joinville, près de Châlons-sur-Marne. Il fut d'abord sénéchal de Champagne, sous le célèbre trouvère Thibault IV, à la cour duquel il avait appris le *gay savoir*. Ayant suivi son maître à la croisade de 1248, Joinville entra en relation avec Louis IX, qui se l'attacha par ses libéralités. Il prit part à tous les combats à côté du roi, partagea sa captivité, et lui inspira, par sa franchise et sa droiture, une amitié qui ne se démentit jamais. Il employa les dernières années de sa vie à rédiger ses *Mémoires sur les saintes paroles et bons faiz du roi Loys*.

Les *Mémoires* de Joinville se divisent en deux parties. — La première nous révèle la vie privée du saint monarque, et nous montre comment il « se gouverna toute sa vie selon Dieu et selon l'Église, au profit de son royaume ; son horreur du péché, son amour pour les pauvres, sa foi, sa probité, etc. » — La seconde traite de la régence de Blanche de Castille, de la guerre contre le comte de la Marche, soutenu par les Anglais, de la septième croisade, de la sage administration de Louis IX après son retour en France, de la croisade de 1270, de la mort du saint roi et de sa canonisation.

Le départ du roi, son séjour à Chypre, la prise de Damiette, la bataille de Mansourah, la description du Nil, les expéditions de Césarée, de Jaffa, de Tyr, de Sidon, le retour en France sont racontés avec un réel caractère de vérité, une telle vie, que l'on croit voir et entendre ce qu'on lit. Pour le candide historien, « tout est nouveau, tout est extraordinaire » ; il cause aussi volontiers de ce qui l'honore que de ce qui pourrait prêter à la censure, de ses propres sentiments aussi bien que des faits de guerre. Son livre est plein de bonhomie, de grâce enfantine, d'imagination tendre et riante ; et son style, souple, abondant, expressif, original, témoigne d'un grand progrès depuis Villehardouin. « Il suffirait le plus souvent d'en habiller l'orthographe à la moderne, pour que tout lecteur de ce temps-ci lût Joinville couramment. » (D. Nisard.)

Ch. XI — HABITUDES DE SAINT LOUIS. UN CORDELIER LUI PRÊCHE LA JUSTICE.

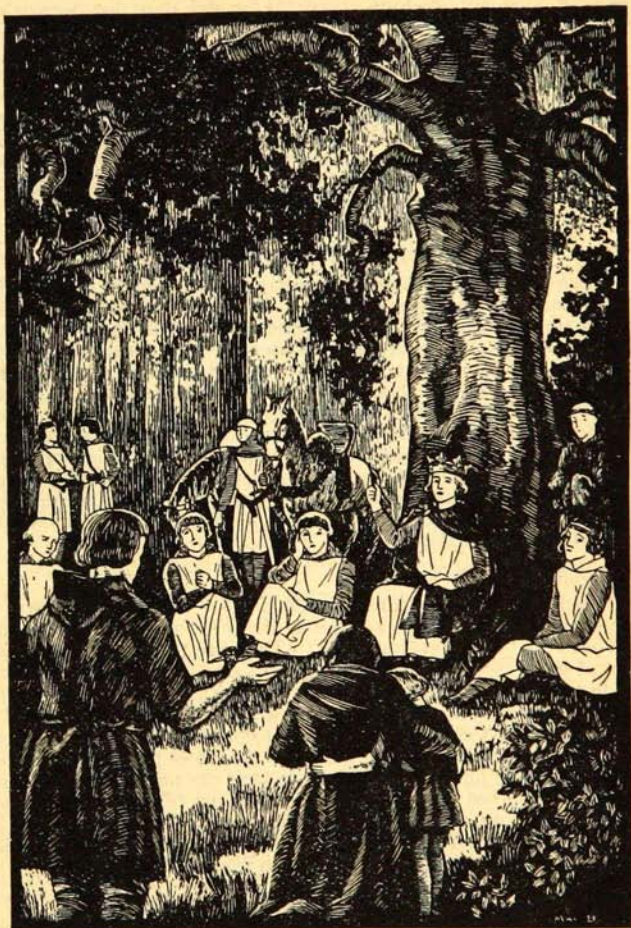
Le gouvernement de sa terre fut réglé de telle sorte que tous les jours il entendait ses heures avec chant, et une messe de *Requiem* sans chant, et puis, s'il y avait lieu, la messe du jour ou du saint avec chant. Tous les jours il se reposait dans son lit, après avoir mangé ; et quand il avait dormi et reposé, il disait dans sa chambre premièrement l'office des morts, lui et un de ses chapelains, avant qu'il entendît ses vêpres. Le soir il entendait ses complies.

Un cordelier vint à lui du château d'Hyères, là où nous quitâmes la mer (*Voir ch. CXXXII au retour de la Croisade*) et pour enseigner le roi il dit en son sermon qu'il avait lu la Bible et les livres qui parlent des princes mécréants ; et il disait qu'il ne trouvait ni chez les croyants ni chez les mécréants que jamais royaume se perdit ou passât d'une seigneurie à un autre excepté par défaut de justice. « Or, que le roi qui s'en va en France, fit-il, prenne bien garde à faire bonne et prompte justice à son peuple, afin que Notre-Seigneur lui permette de tenir son royaume en paix tout le cours de sa vie. »...

Ch. XII — COMMENT SAINT LOUIS RENDAIT LA JUSTICE.

Le roi n'oublia pas cet enseignement, mais gouverna sa terre bien et loyalement selon Dieu, ainsi que vous l'entendrez ci-après. Il avait sa besogne réglée en telle manière que monseigneur de Nesle et le bon comte de Soissons, et nous autres qui étions autour de lui, qui avions ouï nos messes allions ouïr les plaids de la porte qu'on appelle maintenant les requêtes. Et quand il revenait de l'église, il nous envoyait quérir, et s'asseyait au pied de son lit et nous faisait tous asseoir autour de lui et nous demandait s'il y en avait aucuns à expédier qu'on ne put expédier sans lui : et nous les lui nommions, et, il ordonnait de les envoyer quérir, et il leur demandait : « Pourquoi ne prenez-vous pas ce que nos gens vous offrent ? » Et ils disaient : « Sire, c'est qu'ils nous offrent peu. » Et il leur disait ainsi : « Vous devriez bien prendre cela de qui voudrait vous l'offrir. » Et le saint homme s'efforçait ainsi de tout son pouvoir, de les mettre en voie droite et raisonnable.

Maintes fois il advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes après sa messe, et s'accotait à un chêne ; et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler sans empêchement d'huissier ni d'autres gens. Et alors il leur demandait de sa propre bouche : « Y a-t-il ici quelqu'un qui ait sa partie ? » Et ceux qui avaient leur partie se levaient, et alors il disait : « Taisez-vous tous et on vous expédiera l'un après l'autre. » Et alors il appelait monseigneur Pierre de Fontaines (*célèbre jurisconsulte*) et monseigneur Geoffroi de Villette (bailli de Tours) et disait à l'un d'eux : « Expédiez-moi cette partie. »



Saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Auprès de lui, Joinville, des magistrats, un moine franciscain.
En face, la veuve et l'orphelin qui ont imploré justice contre
le paysan à gauche, lequel essaie de se défendre et que le roi
condamne.

Et quand il voyait quelque chose à amender dans les paroles de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même l'amendait de sa bouche. Je vis quelquefois en été que pour expédier des gens, il venait dans le jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, un manteau de taffetas noir autour du cou, très bien peigné et sans coiffe, et un chapeau de paon blanc sur sa tête. Et il faisait étendre des tapis pour nous asseoir autour de lui ; et tout le peuple qui avait affaire par devant lui, se tenait autour de lui debout ; et alors il les faisait expédier de la manière que je vous ai dite pour le bois de Vincennes.

(Texte modernisé par Natalis de Wailly.)

DÉPART DE LA FLOTTE (Fragment)¹.

Quand li cheval furent ens, nostre maistres notonniers escria a ses notonniers qui estoient ou bec de la nef et lour dist : « Est arcé vostre besoigne ? » Et il respondirent : « Oïl, sire ; vieignent avant li clerc et li provère. » Maintenant que il furent venu, il lour escria : « Chantez, de par Dieu ! » Et il s'escrièrent tuit a une voiz : *Veni, creator Spiritus*. Et il escria a ses notonniers : « Faites voile, de par Dieu ! » Et il si firent. Et en briéf tens li venz se feri ou voile et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veïsmes que ciel et iae ; et chascun jour nous esloigna li venz des pais ou nous avions estei nei. Et ces choses vous moustre je que cil est bien fous hardis, qui se ose mettre en tél peril atout autrui chatel ou en pechié mortél, car l'on se dort le soir la ou on ne sët se l'on se trouvera ou font de la mër au matin.

Traduction :

Quand les chevaux furent dedans, notre maître pilote cria à ses nautoniers qui étaient à la proue de la nef et leur dit : « Tout est-il prêt ? » Et ils répondirent : « Oui, sire ; viennent avant les clercs et les prêtres. » Dès qu'ils furent venus, il leur cria : « Chantez, de par Dieu ! » Et ils chantèrent tout d'une voix : *Veni creator Spiritus*. Et il cria à ses nautoniers : « Faites voile de par Dieu ! » et ainsi firent. Et en bref temps le vent donna dans la voile et nous ôta la vue de la terre, si bien que nous ne vîmes plus que le ciel et l'eau ; et chaque jour nous éloignait le vent des pays où nous étions nés. Et ces choses vous montrai-je parce que celui-là est bien fou et hardi qui s'ose mettre en tel péril, avec le bien d'autrui sur la conscience ou en péché mortel ; car, si on s'endort le soir, l'on ne sait si on ne se trouvera pas le matin au fond de la mer.

FROISSART (1337-1410)

Jean Froissart, né à Valenciennes, fut successivement secrétaire de Philippa de Hainaut, reine d'Angleterre, curé de Lestines, trésorier et chanoine de l'église de Chimay, dans le Hainaut. Pour recueillir des nouvelles, et aussi pour satis-

¹ Départ d'Aigues-Mortes, août 1248.

faire ses goûts mondains et son besoin d'agir, il visita les principales contrées de l'Europe, prenant un plaisir extrême à écouter, à interroger, à

Voir danses et carolles (*carrousel*),
Oïr ménestrels et parolles,

à consigner dans ses *Chroniques de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne, de Portugal, de Flandre et de Bretagne*, tout ce qui était capable d'exciter « à faire prouesse ». Les premières qu'il publia et qui vont de 1326 à 61, sont une réédition de celles de son compatriote **Jean le Bel**, sur lesquelles les siennes sont « fondées et ordonnées ».

Les **Chroniques** de Froissart embrassent les règnes de Philippe VI, de Jean le Bon, de Charles V, une partie de celui de Charles VI, et l'Histoire générale de l'Europe occidentale, de 1328 à 1400, écrite au jour le jour, sans ordre ni critique, pour amuser plutôt que pour instruire. Mais on ne saurait peindre avec plus de vérité les fêtes, les tournois, les sièges de villes, le choc des hommes d'armes, en un mot, tout le monde féodal du XIV^e siècle.

Froissart a un style animé, pittoresque, mais un peu diffus, surchargé de mots et de détails. Il manque de vues d'ensemble et ses appréciations sont partiales ; elles varient avec les protecteurs chez qui il vit et pour qui il travaille.

DÉVOUEMENT DES SIX BOURGEOIS DE CALAIS (Fragment).

Le roy estoit à cette heure en sa chambre, à grant compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venaient en l'arroy¹ qu'il avait devisé et ordonné ; et se mit hors, et s'en vint en la place devant son hostel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grant foison qui y survinrent pour veoir ceux de Calais, et comment ils finiroient ; et mesmement la roine d'Angleterre suivit le roi son seigneur. Si vint messire Gautier de Mauny et les six bourgeois qui le suivoient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roi et lui dit : « Sire, veez cy la représentation de la ville de Calais à vostre ordonnance. »

Le roi se tint tout coi et les regarda moult fellement², car moult haïssait les habitants de Calais. Ses six bourgeois se mirent tantost à genoux devant le roi, et dirent ainsi en joignant les mains : « Gentil

¹ *En l'arroy*, dans l'appareil... Les six bourgeois devaient se livrer à Édouard III « nus chefs et tous de schaus, la hart (la corde) au col, les clefs de la ville et du chastel en leurs mains. » — ² Cruellement.

sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons esté d'ancienneté bourgeois de Calais et grants marchans ; si vous apportons les clefs de la ville et du chastel... Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par vostre très haute noblesse... » Le roi les regarda très ireusement¹... et, quand il parla, il commanda que on leur coupast tantost les testes. Tous les barons et chevaliers qui là estoient, en pleurant prioient si acertes² que faire pouvoient au roi qu'il en voulust avoir pitié et mercy ; mais il n'y vouloit entendre.

COMMINES (1445-1511)

Philippe de Commines, né au château de Commines, en Flandre, passa ses premières années au service de Charles le Téméraire en qualité d'écuyer ; mais, après l'entrevue de Péronne, il quitta ce prince pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de biens et de faveurs. Pendant la régence, il fut mêlé aux intrigues des princes révoltés, et enfermé plusieurs mois dans une cage de fer, au château de Loches. Charles VIII le rappela bientôt et lui confia diverses missions politiques. Sous Louis XII, il se retira dans sa terre d'Argenton et rédigea ses *Mémoires*.

Les *Mémoires* de Commines ont pour objet les règnes de Louis XI et de Charles VIII, de 1464 à 1498. L'auteur insiste particulièrement sur la rivalité de Louis XI et de Charles le Téméraire et sur l'expédition de Charles VIII en Italie. Le principal mérite des *Mémoires* est l'originalité : ils inaugurent en France l'*histoire politique*. Commines, en effet, n'est pas un conteur à la manière de Froissart, de Joinville ou de Villehardouin, c'est un homme d'État qui recherche les causes et les résultats des événements : il ne s'arrête pas à décrire, il apprécie et pèse les témoignages ; il n'amuse pas, il instruit. Les seuls reproches qu'on puisse lui faire, c'est de trop admirer le succès et de n'avoir pas un mot pour flétrir les « habiletés » déloyales de son maître, auxquelles du reste il avait eu grande part.

La langue de Commines se passe déjà de traduction ; son style, simple, naturel, flexible, est grave et sérieux, comme celui, dit Montaigne, « d'un homme de bon lieu et eslévé aux grans affaires ».

¹ Avec beaucoup de colère. — ² Sérieusement.

PORTRAIT DE LOUIS XI (Fragment).

Entre tous ceux que j'ay jamais congneuz, le plus saige pour soy tirer d'ung mauvais pas, en temps d'adversité, c'estoit le roys Loys XI, notre maistre, et le plus humble en parolles et en habitz, qui plus travailloit à gagner ung homme qui le pouoit servir ou qui luy pouoit nuyre, et ne se ennuyoit point a estre refusé une fois d'ung homme qui praticquoit a gagner, mais y continuoit, en lui promettant largement et donnant par effect argent et estat qu'il cungeoissoit qui luy plaisoit. Et ceux qu'il avoit chassez et deboutez en temps de paix et de prospérité, il les rachaptoit bien cher quand il en avoit besoing, et s'en servoit, et ne les avoit en nulle hayne pour les choses passées. Il estoit naturellement amy des gens de moyen estat, et ennemy de tout grans qui se pouoient passer de luy. Nul homme ne presta jamais tant l'oreille aux gens, ny ne s'enquist de tant de choses, comme il faisoit, ny ne voulut jamais congnoistre tant de gens... Et ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ay parlé cy dessus, luy ont sauvé la couronne, veu les ennemys qu'il s'estoit luy mesme acquis a son advenement au royaulme. Mais surtout luy a servy sa grant largesse ; car, ainsi comme saigement conduisoit l'adversité, a l'opposite, dès ce qu'il cuydoit estre asseuré, ou seulement en une treve, se mettoit a mescontenter les gens, par petits moyens qui peu luy servoient, et a grant peine pouoit endurer paix. Il estoit legier a parler de gens, et aussi tost en leur presence que en leur absence, sauf de ceux qu'il craignoit, qui estoient beaucoup, car il estoit assez crainctif de sa propre nature. Et quant pour parler il avoit receu quelque dommaige, ou en avoit suspicion, et le vouloit reparer, il usoit de ceste parolle au personnage propre : « Je scay bien que ma langue m'a porté grant dommaige, aussi m'a elle faict quelquefois du plaisir beaucoup ; toutes fois c'est raison que je repare l'amende. » Et ne usoit point de ses privées parolles qu'il ne feist quelque bien au personnage a qui il parloit.

MORALISTES ET CONTEURS

† **Saint Bernard** (1091-1153) naquit au château de Fontaine, près de Dijon, d'une famille noble. A vingt-deux ans, il se fit moine à Cîteaux, et devint l'oracle de son siècle par sa vertu, sa science et son génie. Il prononça d'éloquents *discours* en France et en Allemagne, pour la seconde croisade (1147) ; — on ne les a malheureusement pas conservés. Il ne nous reste de lui, en langue vulgaire, que des *sermons* et des *instructions familières*. — Les qualités dominantes de son style sont la vigueur et le pathétique.

Voici en quels accents émus il parle de l'*Enfant Jésus* :

« Le voilà enfant et sans voix ; et si ses vagissements doivent inspirer la crainte, ô homme ! ce n'est pas à toi : il s'est fait tout petit, et la Vierge sa mère enveloppe de langes ses membres délicats, et tu trembles encore de frayeur. Mais tu vas savoir qu'il ne vient pas pour te perdre, mais pour te sauver ; non pour t'enchaîner, mais pour t'affranchir ; car il combat déjà contre tes ennemis. Par la vertu et la sagesse de Dieu, il met le pied sur le cou des grands et des superbes. »

Maurice de Sully (1105-1196), né à Sully-sur-Loire, se distingua dans la prédication, fut évêque de Paris, jeta les fondements de Notre-Dame (1163) et l'éleva en grande partie.

Christine de Pisan (1363-1420), née à Venise, était fille de Thomas de Pisan, secrétaire de Charles V, roi de France. Elle a composé, outre ses *Dicts moraux*, les *Faits et bonnes mœurs du bon roy Charles V*, livre précieux pour les renseignements qu'il fournit sur les mœurs et les usages de l'époque, mais dont le style, grave et périodique, sent un peu trop la pédanterie. Dans ses vers, elle salua avec émotion les premiers succès de Jeanne d'Arc.

Antoine de La Salle, né en Provence vers 1387, croisé au Maroc en 1415, vécut en Italie et fut en rapport avec les humanistes. Précepteur en 1436 de Jean d'Anjou, fils du roi René de Provence, puis, en 1448, des enfants de Louis de Luxembourg, il composa, à l'intention de ses élèves, trois compilations curieuses : *La Salade*, qui contient « plusieurs bonnes herbes » : morale, histoire, blason, souvenirs personnels ; *La Salle* (autre calembour sur son nom) ; et surtout l'*Histoire et plaisante Crocnique du petit Jehan de Saintré*, roman d'éducation, précurseur du *Télémaque*, et qui fait « pressentir l'art classique ».

Cet auteur a peut-être contribué à la rédaction des *Cent Nouvelles nouvelles*, anecdotes grivoises recueillies à la Cour de Bourgogne, où il mourut en 1460.

Jean Charlier, dit Gerson (1363-1429), né près de Rethel, célèbre théologien, orateur et catéchiste, prononça l'*oraison funèbre* du duc d'Orléans, assassiné en 1407, ce qui lui attira la haine de Jean sans Peur. Obligé de se réfugier en Bavière, il ne



Saint Bernard écrit ses sermons,
cependant que la Vierge lui présente l'Enfant Jésus
qu'il vient de célébrer devant le peuple chrétien.

revint en France qu'après la mort de son ennemi (1419), et termina ses jours auprès de son père, prieur des Célestins à Lyon.

Alain Chartier (1386-1449), né à Bayeux, fut secrétaire de Charles VI et de Charles VII. Il a laissé, en prose : le *Quadriloge invectif*, dialogue allégorique et moral, publié au lendemain du traité de Troyes (1420), où il combat l'égoïsme de ses compatriotes, au milieu des douloureuses épreuves de la nation ; l'*Histoire de Charles VII* ; le *Curial*, énergique peinture des mœurs dangereuses de la cour.

Ce courageux écrivain, une des plus nobles figures du XVe siècle, fait admirer dans son vieux langage l'ordonnance régulière de sa phrase et la vigueur de l'expression, quoiqu'il soit tombé quelquefois dans la pédanterie et la déclamation.

Du reste, meilleur humaniste que Pétrarque et Boccace, il est « un des précurseurs de la Renaissance ». (Alfred Jeanroy.)

Juvénal des Ursins (1388-1473), né à Paris, quitta la magistrature pour l'état ecclésiastique et mourut archevêque de Reims. Ce prélat, également recommandable par sa science et ses vertus, fut un de ceux qui revisèrent la sentence injuste prononcée par les Anglais contre Jeanne d'Arc. On lui doit une *Histoire de Charles VI*, très estimée.

Olivier Maillard (1502) et **Michel Menot** (1440-1518), franciscains, se distinguèrent, dans l'éloquence religieuse, par le mouvement et la hardiesse de leur parole, ainsi que le cordelier Richard. Le moine augustin Jacques Legrand s'oppose avec force à Isabeau de Bavière.

Georges Chastellain (1405-1475). Chroniqueur de la cour de Bourgogne, mais patriote français, impartial et courageux, il ne craignit pas de blâmer les excès du Téméraire. Il a écrit des poésies politiques et de circonstance.

Martin Le Franc (1410-1461). Son principal poème, *Le Champion des Dames*, est une réfutation du *Roman de la Rose*, de Jean de Meung. Il y fait, en particulier, l'éloge de Jeanne d'Arc, quinze ans avant sa réhabilitation, ce qui était courageux dans un ouvrage dédié au duc de Bourgogne, Philippe le Bon, ami des Anglais.

L'éloquence politique au XIV^e siècle fut pratiquée devant des foules de 5 et 10,000 personnes par plusieurs princes : Charles V, Charles le Mauvais, Louis d'Orléans ; par Philippe Arteveld ; par les orateurs des États généraux de 1356, Robert le Coq et Charles Toussac ; par Eustache de Pavilly à ceux de 1413.

Les romanciers du XV^e siècle mettent en prose les chansons de geste et les romans d'aventure de l'âge précédent. Parmi leurs ouvrages originaux, on cite *Jean de Paris*, *Paris et Vienne*, *Pierre de Provence* et *La Belle Maguelonne*, écrits par des Méridionaux.

TABLEAU SYNOPTIQUE
DE LA LITTÉRATURE AU MOYEN ÂGE

(Du XI^e au XVI^e siècle.)

POÈTES

GENRE ÉPIQUE	Chansons de geste	Turolf le Normand, <i>Chanson de Roland</i> ; — Raimbert de Paris, <i>Ogier le Danois</i> ; — Huon de Villeneuve, <i>les Quatre fils Aymon</i> ; — Jean de Flagny, <i>Gestes des Lohérains</i> ; — Jean Bodel d'Arras, <i>Chansons des Saxons</i> .
	Romans	Benoit de Sainte-More, <i>Roman de Troie</i> ; — Alexandre de Paris, <i>Roman d'Alexandre</i> . Chrestien de Troyes, <i>Perceval le Gallois</i> , etc. — Robert Wace, <i>Romans de Brut et de Rou</i> .
GENRE DRAMATIQUE		Jean Bodel, <i>Le Jeu de Saint-Nicolas</i> ; — Rutebeuf, <i>Le Miracle de Théophile</i> ; — Adam de la Halle, <i>Le Jeu d'Adam</i> ; — Les Confrères de la Passion, <i>mystères</i> ; — les Clercs de la Basoche, <i>moralités, farces</i> (<i>Maître Patelin</i>) ; — les Enfants Sans-Souci, <i>soties</i> .

poète des livres : Charles V.

patron des journalistes : François Sallé.

GENRE DIDACTIQUE	Fable	Marie de France, <i>Ysopet</i> ; — Deschamps, Christine de Pisan, <i>Dicts moraux</i> .
	Satire	Pierre de Saint-Cloud, <i>Chanson de Renard</i> ; — Rutebeuf de Paris, <i>complaintes, satires</i> ; — Guillaume de Lorris et Jean de Meung <i>Roman de la Rose</i> ; — Deschamps, <i>satires</i> ; — Villon, <i>Petit Testament, Grand Testament</i> .
GENRE LYRIQUE	<i>Les troubadours</i> : Guillaume de Poitiers, Pierre Vidal de Toulouse, Bernard de Vendatour, Arnaud de Marveil, Bertram de Born, etc. <i>Les trouvères</i> : Thibault de Champagne, Colin Musset, Rutebeuf, Eustache Deschamps, Froissart, Christine de Pisan, Alain Chartier, Charles d'Orléans, Villon, Olivier Basselin.	
GENRE PASTORAL	Eustache Deschamps, Alain Chartier, Charles d'Orléans, Villon.	

PROSEURS

GENRE ORATOIRE	S. Bernard, Maurice de Sully, Gerson, Olivier Maillard, Michel Menor.
GENRE HISTORIQUE	Villehardouin, <i>Histoire de la conquête de Constantinople</i> ; Joinville, <i>Mémoires sur saint Louis</i> ; Froissart, <i>Chroniques de France, d'Angleterre, d'Ecosse, etc.</i> ; Commines, <i>Mémoires sur les règnes de Louis XI et de Charles VIII</i> ; Christine de Pisan, <i>Faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V.</i> ; Alain Chartier, <i>Histoire de Charles VII</i> ; Juvénal des Ursins, <i>Histoire de Charles VI.</i> — Chastellain, <i>Le Franc</i> .
GENRE DIDACTIQUE	Alain Chartier, <i>Quadriloge invectif, La Consolation des trois vertus</i> . — Antoine de la Salle.

FIN

IIe Époque: XVIe SIÈCLE

VUE D'ENSEMBLE

Quoique l'évolution de notre langue et de notre littérature ait été continue et se soit toujours, depuis l'époque romaine, ranimée aux sources latines, il y a eu trois époques où l'on a pu constater, après des périodes de crises politiques ou sociales, un renouveau plus sensible, époques auxquelles on donne le nom de Renaissances.

On en distingue trois principales¹ :

— **La Première Renaissance** (VIIIe et IXe siècles) succède aux Grandes Invasions du Nord et du Midi et se groupe autour de Charlemagne, avec Alcuin.

La Seconde Renaissance (XIIe et XIIIe siècles) succède aux luttes acharnées de la Féodalité et coïncide avec l'époque des Croisades et des cathédrales. Saint Louis et la Sorbonne en voient l'épanouissement.

La Troisième Renaissance (XVe et XVIe siècles) succède à la guerre de Cent Ans.

¹ Conférez l'*Histoire des Lettres*, par F. PICAUVET, J. BÉDIER et A. JEANROY, dans le tome XII de l'*Histoire de la Nation française*, de G. HANOTAUX, p. 130 et p. 539.

On reconnaît que la seconde fut peut-être plus conforme au génie national. « au génie d'une France assez riche d'humanité pour que tous les peuples d'Europe, l'Allemagne comme l'Italie et l'Espagne, l'aient imitée ». (J. Bédier.)

Néanmoins, malgré les déviations et les déformations regrettables dont la troisième fut cause, par l'engouement des œuvres païennes, on conserve le nom de Renaissance au mouvement littéraire et artistique des XVe et XVIe siècles, en Italie et en France. Elle mérite ce titre à ce point de vue particulier que les humanistes français : Jouffroy, Fichet, Gaguin, Budé, formés à l'école des humains et des italiens, depuis Pétrarque et Boccace jusqu'à Valla, Pogge, etc., comprirent mieux le sens littéral, la vérité historique et surtout la beauté propre des classiques latins et grecs, où l'on n'avait cherché jusque-là que des leçons de science et de morale.

Ce développement rapide que prirent les études littéraires, au XVIe siècle, et qu'on appelle la *Renaissance*, fut amené par trois causes principales : la *découverte de l'imprimerie* (1448), qui multiplia les livres ; la *révolution religieuse*, qui tourna les esprits vers l'étude de l'Écriture sainte, dans le texte original ; l'*influence des savants byzantins*, qui, — de l'Italie où ils s'étaient réfugiés après la chute de Constantinople, 1453, et où ils enseignèrent la langue grecque, — se fit sentir jusqu'en France à la faveur de nos expéditions dans la Péninsule, sous Charles VIII, Louis XII et François Ier. Les doctes ouvrages qui nous vinrent de ce pays contribuèrent beaucoup à épurer et à former notre langue.

La généreuse sollicitude de François Ier pour les savants et les artistes, et la fondation du Collège de France (1531), où il institua les chaires d'hébreu, de grec et de latin, lui ont mérité le titre de *Père des lettres*.

LA POÉSIE AU XVI^e SIÈCLE

Deux courants poétiques se partagent la Renaissance. Le premier, auquel on a donné parfois le nom d'*Ecole de Marot*, quoique ce soit « bien inexact » (Jeanroy), Marot n'ayant eu que des rivaux et des imitateurs plutôt que des disciples, se rattache à Villon, et en garde le naturel, l'abandon, la finesse, la malice gauloise ; le second, qui porte le nom d'*Ecole de Ronsard*, s'inspire de la double antiquité grecque et latine, pour y prendre la force des pensées, l'énergie et la précision du style ; mais elle « brouille tout », dit Boileau, par son imitation trop servile et ses emprunts de termes faits à tous les idiomes, anciens et modernes.

A cette tentative audacieuse de l'école de Ronsard se joint la fade imitation de l'italien et de l'espagnol, qui nous communiquent leurs raffinements d'idées, leurs tournures, leurs locutions. Une réaction devient nécessaire. Malherbe la commence à la fin du siècle.

PRINCIPAUX POÈTES DE LA RENAISSANCE

MAROT (1495-1544)

X **Clément Marot**, né à Cahors, était fils d'un poète, Jean Marot, attaché à la cour de Louis XII. C'est à l'école de son père qu'il apprit à rimer. Ses premiers essais lui attirèrent la faveur de François Ier, dont il devint le poète favori. Mais sa légèreté, ses imprudences et ses liaisons avec les calvinistes, pour lesquels il traduisit les *Psaumes de David*¹, le firent chasser de la cour, emprisonner deux fois, et finalement exiler. Il se retira d'abord à Genève, d'où bientôt il dut sortir à cause de son inconduite, et s'enfuit à Turin, où il termina ses jours dans l'isolement et la misère. — Il était resté toute sa vie ce qu'il fut dans sa première jeunesse :

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
Je ressemblois l'hirondelle qui volle,
Puis çà, puis là ; l'âge me conduisoit,
Sans peur ni soing, où le cœur me disoit.

¹ Saint François de Sales qualifie les *Psaumes* traduits par Marot de *ridicule*, *rimaillerie*, et déclare qu'on ne peut s'en servir sans offenser Dieu.

son style

Marot a excellé dans l'*épigramme*, la *ballade*, le *rondeau* et l'*épître familière*. Là il se meut à l'aise et s'abandonne librement à son « élégant badinage » (Boileau, *Art poét.*). Les sujets élevés n'étaient pas de son domaine.

Sa langue vaut mieux que sa versification : elle ne diffère de la nôtre que par quelques mots ; Fénelon lui trouvait « je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné », qu'il regrettait de voir disparaître. (*Lettre à l'Académie.*)

Parmi les épîtres, trois surtout méritent d'être citées : l'*Épître à son ami Léon Jamet*, pour lui demander de solliciter son élargissement ; l'*Épître au Roy*, pour être délivré de sa prison, et l'*Épître au Roy*, pour implorer un secours d'argent.

ÉPIGRAMME A L'ADRESSE D'UN VIEUX BEAU

Tu peins ta barbe, amy Bruslard : c'est signe
Que tu voudrois pour jeune estre tenu.
Mais on t'a veu nagueres estre un cigne,
Puis tout à coup un corbeau devenu.
Encor le pis qui te soit advenu,
C'est que la mort, plus que toy fine et saige,
Cognoist assez que tu es tout chenu (blanchi),
Et t'ostera ce masque de visaiFFE.

X **Mellin de Saint-Gelais** (1491-1558), né à Angoulême entra dans les ordres et devint aumônier du Dauphin, plus tard Henri II. Il excellait dans la poésie légère, notamment dans le *madrigal* et le *sonnet*, qu'il avait importés d'Italie. C'est comme Marot un brillant poète de cour. Il n'a produit cependant « que de petites fleurs et non fruit d'aucune durée ». (Étienne Pasquier.) Les impromptus plaisaient à sa muse facile. Un jour François Ier apostrophant ainsi son cheval :

Joli, gentil petit cheval,
Bon à monter, bon à descendre,

Saint-Gelais ajouta sur-le-champ :

Sans que tu sois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

X **Marguerite de Valois** (1492-1549), sœur de François Ier, reine de Navarre, cultiva les lettres, et protégea les poètes et les artistes. Elle a laissé deux recueils de poésies : les *Marguerites de la Marguerite des princesses* et les *Chansons spirituelles*, et en prose, l'*Heptaméron* ou contes, imités de l'Italien Boccace, trop souvent licencieux. Ses poésies les plus remarquables lui ont été inspirées par sa tendre affection pour son frère.

X **Victor Brodeau** (1540), secrétaire de François Ier, et que Marot appelait son fils ; auteur de rondeaux.

X **Bonaventure des Périers** (1544), secrétaire de Marguerite de Navarre ; auteur de contes parfois innocents, mais assez souvent épicuriens et sceptiques : *Nouvelles Récréations et Joyeux devis*, dont une part appartient à **Jacques Pelletier** et **Nicolas Denisot**.

nummi
Thomas Sibilet (1512-1599), avocat au parlement, auteur d'un *Art poétique*.

Charles Fontaine (1515-1588), poète de talent, défenseur ardent de la gloire de Marot son maître.

manne
François Habert (1520-1569 ?), auteur médiocre, mais très populaire au XVI^e siècle.

Antoine Heroët, évêque de Digne, mort en 1568, pétrarquiste et platonicien, auteur de la *Parfaite Amie*, ouvrage qui fut très célèbre, quoique froid et faux.

Maurice Scève, autre pétrarquiste, auteur de *La Délie*, poème plein de *concetti* italiens, d'une belle églogue, *La Saulsaye*, et d'un poème philosophique, *Le Microcosme*.

Ces deux derniers poètes sont regardés comme des précurseurs de la *Pléiade*, dont voici le chef, l'un de nos plus grands poètes, à la tête de sa brillante école : Ronsard.

F 100

RONSARD (1521-1585)

Pierre de Ronsard, né au château de la Poissonnière, près de Vendôme, fut attaché comme page, d'abord aux fils de François Ier, puis à Jacques Stuart, roi d'Écosse. Atteint de surdité à dix-huit ans il renonça aux emplois de la cour et aux voyages, et se mit à l'étude sous la direction du savant Daurat¹, précepteur du jeune Antoine de Baïf. « Il travaillait, raconte son biographe, jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et en se couchant il réveillait Baïf, qui, se levant et prenant la chandelle, ne laissait pas refroidir la place. » Il se passionna pour les littératures anciennes, et conçut le hardi projet de « défricher et enrichir » la langue française, en imitant les meilleurs auteurs grecs et romains. Il fit des prosélytes, leur communiqua son enthousiasme, et tous se mirent à l'œuvre avec un admirable courage. Bientôt paraissaient le programme (le manifeste) de la *Pléiade*², et des essais dans tous les genres que les anciens avaient illustrés.

Jugement sur Ronsard. — Proclamé roi de la Pléiade et l'oracle de son siècle, Ronsard jouit, sa vie durant, d'une réputation universelle. Henri III, François II et Charles IX le comblèrent d'honneurs et de riches bénéfices. Sa mort fut un deuil public. Mais sa renommée ne lui survécut pas longtemps : elle tomba sous les critiques impitoyables de Malherbe et de Boileau.

Ronsard n'a pris que de nos jours le rang qui lui convient. Sans doute, ce poète a de graves défauts : il est inégal, exagéré, souvent ridicule. En s'inspirant des anciens, il ne sut pas rester français par la langue ; « sa muse en français parla grec et latin ». Mais on ne saurait, sans injustice, lui refuser tout mérite personnel : il avait de l'imagination et de la verve ; lorsqu'il pouvait oublier un instant son rôle d'imitateur, il rencontrait des

¹ Jean Daurat, professeur de grec au collège de Coqueret (Collège de France).

² La compagnie des poètes qui reconnaissaient Ronsard comme chef se nomma d'abord la *Brigade*, plus tard la *Pléiade*, allusion à la constellation de sept étoiles qui, avec Ronsard, étaient ses plus zélés disciples : Remy Belleau, du Bellay, Baïf, Jodelle, Pontus de Thyard et Amadis Jamyn.

vers charmants, pleins de délicatesse, de force et de grâce. « On dirait vraiment qu'il y avait deux poètes en Ronsard : l'un asservi à une méthode, préoccupé de combinaisons et d'effets, qui se guinda jusqu'à l'ode pindarique et « trébucha » fréquemment ; l'autre, encore naïf et déjà brillant, qui continua, perfectionna Marot, devança et surpassa de bien loin Malherbe dans l'ode légère. » (Sainte-Beuve.)

Œuvres. — Ronsard composa des *odes*, des *élégies*, des *églogues*, des *sonnets*, des *hymnes*, des *épîtres*, un *Discours des misères du temps*, où il atteint souvent la plus haute éloquence, et se montre ardent patriote, et la *Franciade*, poème inachevé, dont il a dit :

Si le roy Charles eût vécu,
J'eusse achevé ce long ouvrage :
Si tost que la mort l'eut vaincu,
Sa mort me vainquit le courage.

Du reste, les exploits de l'imaginaire Francus, même relevés des faux ornements du merveilleux païen, sont aussi ennuyeux qu'erronés. Ce fut l'erreur de la *Pléiade*, que l'imitation servile de l'antiquité.

A SON LIVRE (Sonnet).

Cesse tes pleurs, mon livre, il n'est pas ordonné
Du destin que, moi vif, tu sois riche de gloire¹.
Avant que l'homme passe oultre la rive noire
L'honneur de son travail ne lui est pinct donné.

Quelqu'un, après mille ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir, comme en Permesse boire ;
Et, voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel poète soit né².

Prends, mon livre, prends cœur : la vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse :
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.

La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie.
Sur la vertu d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'homme sans envie.

¹ La gloire de Ronsard fut pourtant considérable de son vivant.

² Les poètes font souvent leur propre apothéose.

A UN AUBESPIN¹ (Ode).

Bel aubespín fleurissant,
 Verdissant
 Le long de ce beau rivage,
 Tu es vestu jusqu'au bas
 Des longs bras
 D'une lambruche sauvage².

Deux camps de rouges fourmis
 Se sont mis
 En garnison sous ta souche ;
 Dans les pertuis de ton tronc
 Tout du long
 Les avettes³ ont leur couche.

.....
 Or vy, gentil aubespín,
 Vy sans fin,
 Vy sans que jamais tonnerre,
 Ou la cognée, ou les vents,
 Ou les temps
 Te puissent ruer par terre.

DU BELLAY

person
oui
Joachim du Bellay (1524-1560), né à Liré, près d'Angers, est, après Ronsard, le meilleur poète de la Pléiade. Critique judicieux, du Bellay s'écarta peu à peu des théories de l'école dont il avait écrit et publié le manifeste⁴, et, devenant lui-même, il composa divers recueils de poésies, dont quelques-unes se font remarquer par l'élégance de la forme et la délicatesse des sentiments.

L'ennui qu'il éprouva durant son séjour de quatre ans à Rome, auprès de son parent, le cardinal du Bellay, nous a valu un charmant recueil de sonnets, qui a pour titre : *Les Regrets*.

¹ *Aubépine*. — ² Lambruche (lat. *ambrusca*, vigne sauvage). — ³ *Avettes*, petites abeilles. — ⁴ Voy. prosateurs, p. 85.

LE SOL NATAL (Sonnet).

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme cestuy-là¹ qui conquist la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
 Vivre avec ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray je, hélas ! de mon petit village
 Fumer la cheminée ? Et en quelle saison
 Revoiray je le clos de ma pauvre maison
 Qui m'est une province, et beaucoup davantage !

Plus me plaist le sejour qu'ont basti mes ayeulx
 Que des palais romains le front audacieux ;
 Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine ;

Plus mon Loire² gaulois que le Tybre latin,
 Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
 Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Remy Belleau (1528-1577), né à Nogent-le-Rotrou, a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, et composé des *Bergeries*, mêlées de prose et de vers, fort estimées de son temps, mais parfois licencieuses. — Il jouait dans les pièces de son ami Jodelle.

Étienne Jodelle (1532-1573), né à Paris, essaya de ressusciter le théâtre antique. — Sa *Cléopâtre*, jouée en 1552 devant la cour, est la première en date de toutes les tragédies françaises imitées du grec. Cette tragédie, celle de *Didon*, ainsi que sa comédie d'*Eugène*, quoique médiocres, eurent le plus grand succès et valurent à leur auteur le titre de premier créateur de notre théâtre classique.

Antoine de Baïf (1532-1590) naquit à Venise de parents français. Savant helléniste, il voulut introduire dans les vers français la forme métrique des anciens, et tenta de changer l'orthographe. Ses œuvres se composent de *fables*, d'*églogues*, de pièces de théâtre (traduction d'une comédie de Térence, d'une comédie de Plaute et de l'*Antigone* de Sophocle), et de petits poèmes en sizains : *les Mimes et Proverbes*. — Il fut l'un des écrivains les plus féconds de son siècle, mais sa langue manque d'élégance et de pureté.

¹ Jason, qui conquist la Toison d'or.

² Le Loir.

↓ **Gilles Corrozet** (1510-1568), né à Paris, imprimeur poète, apprit, sans maître, le latin, l'italien, l'espagnol, et composa des *contes* et des *fables* que n'auraient point désavoué les meilleurs poètes de son siècle.

Jean Passerat (1534-1602), né à Troyes, fut professeur de philosophie et d'éloquence au Collège de France, où il compta parmi ses auditeurs Ronsard et Baïf. Catholique, mais du parti des *politiques*, il collabora, avec quelques amis, à la *Satire Ménippée* (V. ci-après, p. 92). La plupart des vers de cet immortel pamphlet, où il sema le sel de ses épigrammes, sont de lui.

Vauquelin de la Fresnaye (1536-1606), né au château de la Fresnaye, près de Falaise, est l'un des meilleurs poètes de son temps. Il a laissé des *idylles*, des *satires* et un *Art poétique* en trois livres, dont la lecture aurait pu empêcher Boileau de commettre plusieurs erreurs sur l'histoire de notre littérature et sur l'emploi du merveilleux chrétien.

Quoique disciple des anciens, Vauquelin pose, comme principe de sa Poétique, l'affranchissement de la mythologie païenne et l'introduction des grands sujets chrétiens et bibliques.

Du Bartas (1544-1590), né près d'Auch, servit dans les rangs des calvinistes. Poète par accident, il admirait Ronsard ; mais pour réagir contre le paganisme du maître, il puisa ses sujets dans la Bible. Après un poème sur Judith, il publia *la Sepmaine*, description scientifique et théologique de la création du monde. Ce poème renferme quelques beaux vers tels que celui-ci :

Et l'enfer est partout où l'Éternel n'est pas.

(Mais il est gâté par les métaphores grotesques (le soleil, *duc des chandelles*), les épithètes prétentieuses (le soc *brise-guérets*), les néologismes opposés au vrai caractère de notre langue (limaçon, *limaçonner* ; dédale, *dédaler*), la puérité de l'harmonie imitative (le cheval qui galope, *plat. bat. abat, détrappe, grappe, attrape le vent qui va devant...*) Du Bartas est coupable de la plupart des excès que l'on reproche à Ronsard.)

Robert Garnier (1545-1610), né dans le Maine, éclipsa Jodelle, tout en marchant sur ses traces. Ses tragédies : *Marc-Antoine*, *la Troade*, *Antigone*, *Bradamante*, tragi-comédie, imitée de l'Arioste, et *les Juives* (siège de Jérusalem par Nabuchodonosor), sont remarquables par le style, la variété des scènes et le pathétique des situations. Garnier est le véritable représentant de l'art dramatique au XVI^e siècle. Ses œuvres ont dû inspirer nos deux grands tragiques, Corneille et Racine¹.

Philippe Desportes (1545-1606), né à Chartres, fut quelquefois heureux dans l'imitation des Italiens, de l'Arioste entre autres. On a de lui des *sonnets*, des *chansons*, des *psaumes de David* mis en vers, et des imitations de quelques chants du *Roland furieux*. — Sa poésie est correcte, gracieuse, élégante, mais affectée, défaut que Malherbe qualifie de « drôlerie italienne ».

Agrippa d'Aubigné (1550-1630) naquit en Saintonge. Ce fougueux calviniste, surnommé le Juvénal du XVI^e siècle, a laissé : en prose, des *Mémoires*, une *Histoire universelle* de 1550 à 1601, et en vers *Les Tragiques*, poème étrange qui tient tout ensemble du drame, de l'épopée, de la satire politique et religieuse.

Jean Bertaut (1552-1611), originaire de Caen, imita Ronsard, mais fut plus naturel, plus correct ; ce qui a fait dire à Boileau :

Ce poète orgueilleux (Ronsard), trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut. (*Art poétique.*)

Il a composé des *stances*, des *traductions de psaumes*, un *Discours funèbre*, en vers, sur l'assassinat de Henri III, et un *Eloge de saint Louis*. — Sa poésie manque de verve et de chaleur ; mais la netteté de son langage, l'harmonie et la plénitude de sa période, en font un précurseur de Malherbe.

¹ On ne sait pas si les pièces de Robert Garnier furent représentées.

LE THÉÂTRE AU XVI^e SIÈCLE.

Les protestants et la Pléiade conspiraient depuis longtemps contre le théâtre religieux, qui d'ailleurs s'était fort discrédité par la « faiblesse et la négligence du style, la prolixité dans les détails, et l'exagération dans l'emploi du comique ». Une Ordonnance de Henri II (17 novembre 1548) lui porta le coup de mort en défendant aux Confrères de la Passion de jouer, à Paris, autre chose que des pièces *licites et profanes*. Mais le public avait déjà condamné les *mystères* en les délaissant ; il leur préférait les pièces savantes imitées des anciens : le *Plutus* d'Aristophane, traduit par Ronsard ; l'*Antigone* de Sophocle, traduite par Ant. de Baïf ; la *Cléopâtre* et l'*Eugène* de Jodelle ; le *Saül* et les *Gabaonites* de Jean de la Taille¹, etc., toutes dépourvues qu'elles étaient de dignité et de bon goût.

« La Pléiade poussait si loin le respect de la tradition, qu'on reproduisait les fêtes du paganisme. Une représentation de *Cléopâtre* fut suivie d'un banquet, souvenir des Dionysiaques², et pour que rien ne manquât au pastiche, les poètes avaient promené dans Arcueil un bouc couronné de lierre et de fleurs. Les ennemis de la Pléiade prétendirent qu'on avait sacrifié le bouc, et l'accusèrent de vouloir restaurer le paganisme. Ronsard protesta :

... Deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le père du troupeau à long poil hérissé.
Il venait à grands pas, ayant la barbe peinte ;
D'un chapelet de fleurs la teste il avoit ceinte
Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentoit
De quoi telle jeunesse ainsi le présentoit.
Puis il fut rejeté pour chose méprisée,
Après qu'il eust servy d'une longue risée,
Et non sacrifié, comme tu dy, menteur...

On peut se plaindre que l'érudition et le goût exagéré de l'antique aient exercé sur notre théâtre au XVI^e siècle une funeste influence. L'abandon des sujets véritablement natio-

¹ Jean de la Taille (1540-1608), né à Bondaroy, près de Pithiviers.

² *Dionysiaques*, fêtes en l'honneur de Bacchus.

naux, l'oubli des faits intéressants de notre vie politique et religieuse, furent le résultat de ce retour aux œuvres des Grecs et des Latins, qui, plus avisés, avaient emprunté le sujet de leurs drames aux événements de leur histoire... Notre théâtre abandonnait la veine si féconde des grands cycles et des mystères pour se rejeter sur les catastrophes des guerres de Thèbes et de Troie :

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion¹,

et l'on renonça, sauf en d'assez rares exceptions², aux personnages et aux événements si capables d'échauffer chez nous la verve des poètes et d'éveiller l'émotion des spectateurs. Plus tard, sans doute, le génie reprendra ses droits, et, malgré l'entrave des noms et des fables antiques, les idées modernes envahiront le théâtre : Corneille et Racine, sans trop de souci de la vérité historique et de la couleur locale, prêteront à leurs personnages grecs ou romains des sentiments que ne désavoueront point notre religion ni notre histoire. Mais à l'époque de la littérature que nous esquissons, on se borne à la traduction servile des œuvres dramatiques de l'antiquité, où l'on se tient, pour le moins dans un cercle qui ne permet pas à l'écrivain le moindre effort d'indépendance et d'originalité. » (D'après Aug. Noël et Petit de Julleville.)

¹ Boileau, *Art poétique*, chant III. Et malheureusement il s'en félicite.

² On a vu parmi ces exceptions, la pièce biblique de Robert Garnier : *Les Juives*. Mais les conseils de Vauquelin de la Fresnaye et de Bartas furent peu suivis. Corneille, Rotrou, Racine, donneront seulement chacun, une ou deux pièces sur des sujets chrétiens. Quant aux sujets pris dans l'histoire du moyen âge, malgré l'*Attila* de Corneille, qui est loin d'être méprisable et qui n'échoua point, il faudra attendre *Zaire* et *Tancrède*, de Voltaire, les pièces de du Belloy, les adaptations de Shakespeare de Ducis, et les romantiques.

LA PROSE AU XVI^e SIÈCLE

Très infatigable
La prose dont l'allure avait été rendue plus animée, plus gracieuse, plus claire, par nos vieux chroniqueurs, est cependant encore incertaine et flottante : elle varie du Nord au Midi, d'une province à l'autre ; elle souffre surtout de l'invasion des mots italiens et des mots antiques affublés d'une terminaison française ; chaque écrivain a ses tours, son idiome à part.

Notre langue ne se fixa et n'acquerra sa forme définitive qu'au XVII^e siècle. Mais déjà se révèle le génie qui lui est propre, c'est-à-dire une aptitude particulière à représenter d'une manière plus nette, plus brève, plus saisissante, plus facile à retenir, toutes les impressions esthétiques ou morales. Désormais la France a des écrivains français.

PRINCIPAUX PROSATEURS DE LA RENAISSANCE

Chromatisme
Le « **Loyal Serviteur** », pseudonyme pris par le trop modeste auteur de la *Chronique de Bayard* (1527), est probablement **Jacques de Mailles**, secrétaire et compagnon d'armes du « Chevalier sans peur et sans reproche »¹. Son œuvre est un modèle de biographie ; elle conduit Bayard de sa naissance à sa mort, et fait ressortir, en pleine lumière et en pleine vérité, cette honnête figure, sur un fond de tournois, d'assauts et de batailles... Elle renferme peu d'éclaircissements sur les événements publics auxquels Bayard fut mêlé ; mais elle a tout l'intérêt qu'on peut attendre d'une biographie où respire le patriotisme aussi bien que le cœur de l'historien.

LA VOCATION DE BAYARD

Jeune
Peu de jours avant son trépas, (le père de Bayard), considérant par nature, qui ja luy deffailloit, ne pouvoir pas faire grant séjour en ce mortel estre, appela quatre enfants qu'il avoit en la presence de sa femme, dame très dévote et toute à Dieu, laquelle estoit sœur de l'évesque de Grenoble, de la maison des Alemans. Ainsi, ses enfants venuz devant luy, à l'aisné demanda, qui estoit en l'aage de dix-huyt à vingt ans, qu'il vouloit devenir : lequel

¹ Pierre du Terrail, seigneur de Bayard (1476-1524), né à Pontcharra, près Grenoble, surnommé le *Chevalier sans peur et sans reproche*.

respondit qu'il ne vouloit jamais partir de la maison, et qu'il le vouloit servir sur la fin de ses jours. « Eh bien ! dist le père, Georges, puisque tu aymes la maison, tu demourera icy à combattre les ours. » Au second, qui a esté le bon chevalier sans paour et sans reproche, fut demandé de quel estat il vouloit estre ; lequel, en l'aage de treize ans ou peu plus, esveillé comme ung esmérillon¹, d'ung visage riant, respondit comme s'il eust eu cinquante ans : Monseigneur mon père, combien que amour paternelle² me tiengne grendement obligé que je deusse oublier toutes choses pour vous servir sur la fin de vostre vie, ce néantmoins, ayant enraciné dedans mon cœur les bons propos que chascun jour vous récitez des nobles hommes du temps passé, mésmement de ceulx de nostre maison, je seray, s'il vous plaist, de l'estat dont vous et vos prédécesseurs ont esté-qui est de suyvre les armes, car c'est la chose en ce monde dont j'ai le plus grand désir, et j'espère, aydant la grâce de Dieu, ne vous faire point déshonneur. » Alors respondit le bon vieillard en larmoyant : « Mon enfant, Dieu t'en doint³ la grâce ! jà ressembles-tu de visage et de corsage⁴ à ton grand père, qui fut en son temps ung des accomplis chevaliers qui fust en chrestienté ; si mettray peine⁵ de te bailler le train⁶ pour parvenir à ton désir. » Au tiers demanda quel moyen⁷ il vouloit tenir ; il respondit qu'il vouloit estre de l'estat de son oncle, monseigneur d'Esnay, ung abbaye près Lyon. Son père le luy accorda, et l'envoya par ung sien parent à sondit oncle, qui le feit moyne... Le dernier respondit de mesme sorte, et dit qu'il vouloit estre comme son oncle monseigneur de Grenoble, à qui il fut pareillement donné, et peu après le fist chanoyne de l'église Nostre-Dame.

RABELAIS (1495-1553)

François Rabelais, né à Chinon, fit ses études dans un couvent d'Angers et entra dans l'ordre des Cordeliers. Inquiété à cause de ses bouffonneries et de sa libre humeur, il jeta le froc, et après quelques mois passés chez les Bénédictins (1524), il prit rang dans le clergé séculier. Le bénéfice qu'il espérait ne venant pas, il alla étudier la médecine à Montpellier et y fut

¹ Petit oiseau de proie, vif et hardi ; proprement la femelle du faucon.

² *Amour* n'est plus du féminin qu'au pluriel, dans le style élevé.

³ Donne.

⁴ *Corsage*, la taille ou le buste.

Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut *corsage*. (LA FONTAINE.)

⁵ *Si mettray peine*, ainsi je m'efforcerai. — ⁶ *Train*, équipement.

— ⁷ *Moyen*, manière, état.

reçu docteur (1537). Dès lors on le trouve à Lyon, à Chambéry, à Metz, à Rome¹, à Paris². On ne sait rien de positif sur la fin de ce prêtre de peu de vocation ; il mourut dans les meilleurs sentiments selon les uns, en sceptique selon d'autres.

Son principal ouvrage, les **Faicts et dictz du géant Gargantua et de son fils Pantagruel**, est un roman satirique dirigé contre la société humaine en général, et contre celle du XVI^e siècle en particulier.

L'histoire de ces géants n'est pour Rabelais qu'un prétexte qui lui permet de passer en revue les travers les erreurs, les vices de la société, les habitudes de couvent, de paroisse, d'université ; les mœurs des écoliers, des juges, des marchands, etc. — Autour des deux héros de ce roman sont groupés des personnages divers : Grandgousier, père de Gargantua ; Thubal Holoferne, Jobelin Bridès et Ponocrate, précepteurs de Gargantua ; le tyran Picrochole, ennemi du sage roi Grandgousier ; Panurge³, ami de Pantagruel ; le médecin Rondibilis ; le théologien Hippothadée, le moine Jean des Entommeures, les Chicanoux (gens de justice), etc.)

Rabelais ne manquait ni d'érudition ni d'esprit. Ses idées sur l'éducation et son style sont remarquables, mais rien ne l'excuse d'avoir semé dans son livre l'irrégion et l'obscénité. Voici du reste le jugement de La Bruyère : « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille ; où il est bon il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. » (*Des Ouvrages de l'esprit.*)

¹ Paul III l'autorisa en 1536 à reprendre la robe des Bénédictins et à exercer la médecine, car il était médecin de l'ambassadeur Jean du Bellay, puis de son frère Guillaume, vice-roi de Piémont.

² Grâce à la protection du cardinal de Châtillon, Rabelais avait obtenu la cure de Meudon, près de Paris (17 janvier 1551) ; mais il fut obligé de la résigner (9 janvier 1552) après moins d'une année, peut-être pour publier plus librement son 4^e livre, très agressif contre le clergé.

³ On connaît cet épisode de *Gargantua et Pantagruel* : les moutons de Panurge. Panurge, compagnon de voyage de Pantagruel, s'est entendu railler sur le vaisseau par Dindenault, marchand de moutons. Pour se venger, Panurge lui achète un mouton et, « sans aultre chose dire, le jecte en pleine mer criant et bellant ». Tout le troupeau, entraîné par l'exemple, s'élance à la mer et s'y noie

CONTRE L'ESPRIT DE CONQUETE

(Le roi Grandgousier s'adresse à un capitaine du tyran Picrochole, qui avait envahi ses États.)

Le temps n'est plus d'ainsi conquister les royaumes, avec dommaiges de son prochain frere christian : cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Césars et aultres telz, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, saulver, regir et administrer chascun ses pays, non hostilement envahir les aultres. Et ce que les Sarrazins et barbares jadis appeloient proesses¹, maintenant nous appelons briganderyes et mechancetez. Mieulx eust il fait soy contenir en sa maison, royalement la gouvernant, que insulter² en la mienne hostilement la pillant. Car par bien la gouverner l'eust augmentée, par me piller sera destruyt. Allez-vous en on³ nom de Dieu, suyvez bonne entreprinse, remonstrez à vostre roy les erreurs que cognoistrez, et jamais ne le conseillez ayant esguard à vostre prouffict particulier ; car avec le commun est aussi le propre perdu⁴. (Liv. I, ch. XLVI.)

AMYOT (1513-1593)

Jacques Amyot, né à Melun, fut, dans sa jeunesse, réduit à servir comme domestique au collège de Navarre, où il s'instruisit à la dérobée. Ses études terminées au Collège de France, il entra dans les ordres, enseigna le grec à l'université de Bourges, devint précepteur des fils de Henri II, grand aumônier de France, et mourut évêque d'Auxerre, aussi pauvre qu'à sa naissance.

(Amyot nous a laissé les traductions du roman grec *Théagène et Chariclée*, d'Héliodore ; de l'*Histoire* de Diodore de Sicile, des *œuvres morales* et des **Vies des hommes illustres** de Plutarque, où l'on trouve tout ce que la langue française, au XVI^e siècle, avait de plus heureux dans les mots et les tournures.

« Je donne, dit Montaigne, la palme à Jacques Amyot sur tous nos écrivains françois, non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoi il surpasse tous les autres, ni pour la constance d'un si long travail, ni pour la profondeur de son sçavoir, mais parce qu'il a su tirer et choisir un livre, les *Vies* si digne et si à propos pour en faire présent à son pays. »

¹ Proesses, actions de bravoure. — ² Insulter, se ruer. — ³ On, au (à le). — ⁴ Le bien particulier se perd avec le bien public.

ALEXANDRE DOMPTE BUCÉPHALE

(Vie des hommes illustres).

Un Thessalien ayant amené au roi Philippe le cheval Bucéphale pour le lui vendre, en demandant treize talents¹, ils descendirent tous en une belle carrière pour l'essayer et le picquer. Il fut trouvé si rebours et si farouche, que les escuyers disoient que l'on n'en pourroit jamais tirer service, à cause qu'il ne vouloit pas souffrir que l'on montast dessus luy, ni seulement endurer la voix et la parole de pas un des gentilshommes qui fussent autour de Philippe, mais se dressoit à l'encontre d'eulx tous. Cela fit que le roi s'en despita, et commanda que l'on le remmenast comme beste vicieuse, sauvage et du tout inutile.

Ainsi eust-on fait, si n'eus été qu'Alexandre, qui estoit présent, dit : « O dieux ! quel cheval ils rebutent pour ne sâavoir à faute d'adresse et de hardiesse s'en servir ! » Philippe, ayant ouy ces paroles, pour la première fois ne fit pas semblant de rien ; mais comme il les alla répétant plusieurs fois entre ses dents autour de luy, montrant d'estre bien fâché de quoy l'on renvoyast le cheval, il luy dit à la fin : « Tu reprens ceux qui ont plus d'aage et d'expérience que toy comme si tu y entendois quelque chose plus que eulx, et que tu sceusses mieulx comment il faut mener un cheval à la raison qu'ils ne font. » Alexandre lui respondit : « A tout le moins manieroy-je mieulx celui-ci qu'ils n'ont fait eulx. — Mais aussi, répliqua Philippe, si tu n'en peux venir à bout, quelle amende veux-tu payer pour ta témérité ? — Je suis content, répondit Alexandre, de perdre autant comme vault le cheval. » Chacun se prit à rire de ceste response, et fut entre eulx deux la gageure accordée d'une certaine somme d'argent.

Et adonc Alexandre, s'en courant vers le cheval, le prit par la bride, et le retourna la teste vers le soleil, s'estant aperçu, comme je croy, que le cheval se tourmentoit à cause qu'il voyoit son ombre, laquelle tomboit et se remuoit devant lui à mesure qu'il se mouvoit. Puis, le caressant un peu de la voix et de la main, tant qu'il le vit ronflant et soufflant de courroux, il se souleva enfin d'un sault léger, monta dessus sans aucun danger, et luy tenant un peu la bride roide sans le battre ni harasser, le remit gentiment. Quand il remarqua qu'il eut jeté tout son feu de despit, et qu'il ne demandoit plus qu'à courir, alors il luy donna carrière à toute bride, en le pressant encore avec une voix plus aspre que son ordinaire et un talonnement de pieds.

Philippe, du commencement, le regarda faire avec une grande destresse, de crainte qu'il ne se fist mal, sans mot dire toutefois. Mais quand il le vit adroitement retourner le cheval au bout de la carrière, tout fier de l'aise d'avoir bien fait, alors tous les assistants

¹ 70,000 fr. environ de notre monnaie

jettèrent des cris d'admiration ; quant au père, les larmes lui en vinrent aux yeux de joye qu'il en eut. Alexandre estant descendu de cheval, il luy dit, en luy baisant la teste : « O mon fils, il te faut chercher un royaume qui soit digne de toy ; car la Macédoine ne te scauroit tenir. »

DU BELLAY (1524-1560)

Joachim du Bellay (voy. ci-dessus, p. 74) est l'auteur du manifeste de la Pléiade intitulé : **Défense et illustration de la langue française.**

Dans cet écrit, remarquable par le style et par le sujet, du Bellay commence par réhabiliter la langue française. « Si le François, dit-il, est plus pauvre que le grec et le latin, ce n'est pas à son impuissance qu'il faut l'imputer, mais à l'ignorance de nos devanciers... » Puis il stimule les efforts de ses contemporains : « Qu'on ne perde pas courage, les langues anciennes n'ont pas toujours été ce qu'on les vit du temps de Démocrate et de Cicéron. Faisons comme les Romains, ils ont su enrichir leur langue en imitant les meilleurs auteurs grecs ; imitons de même les Grecs et les Latins... Que Marot plaise aux uns parce qu'il est facile et qu'il ne s'éloigne pas de la commune manière de parler, de telles superstitions ne m'empêchent point d'estimer notre poésie française capable de quelque plus haut et meilleur style que celui dont nous nous sommes si longtemps contentés... »

« C'est ainsi que du Bellay donna en quelque sorte le signal de ce mouvement de retour vers l'antiquité, qui devait être si profitable au développement de notre littérature, à condition d'être réglé et modéré, comme il le fut dans la suite. » (Cahen.)

✱ MONTAIGNE (1533-1592)

Michel de Montaigne naquit au château de Montaigne, dans le Périgord. Élevé par son père « en toute douceur et liberté, sans rigueur ni contrainte », il apprit les langues anciennes en se jouant, fit son cours de droit et, vers 1554, devint conseiller au parlement de Bordeaux, où il eut pour collègue Étienne de la Boétie, son ami de cœur. Il se démit bientôt de ses fonctions pour se ménager de « studieux loisirs » et pour

voyager, car il voulait vivre « non selon les affaires, mais selon lui ». Dès lors il ne s'occupa plus que de philosophie et composa ses *Essais* (1580-1588). Forcé d'accepter la charge de maire de Bordeaux, il s'y montra courageux et sut maintenir l'ordre durant les troubles de la Ligue ; mais n'accepta pas de reprendre une charge qui le détournait de sa « librairie », où il rentra. Il mourut en bon chrétien.)

Essais.

Le livre des **Essais**, divisé arbitrairement en trois parties, est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions. Il contient de l'histoire, de la littérature, de la pédagogie, de la politique, le tout noté au hasard, sans plan ni méthode. C'est l'œuvre d'un esprit capricieux et versatile. Cependant Montaigne a un but : *peindre la nature humaine*, tout en ayant l'air de ne peindre que lui-même. (« C'est icy, dit-il dans son *Avertissement*, un livre de bonne foy... Je l'ay voué à la commodité particulière de mes parents et amis ; à ce que, m'ayant perdu, ils puissent retrouver quelques traits de mes conditions et humeurs... Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et artifice, *car c'est moy que je peinds*. » — Nous y pouvons d'abord dégager sa doctrine.)

Parti du stoïcisme, il l'abandonna bientôt et s'égara assez longtemps dans le scepticisme, qu'il expose dans l'*Apologie de Raymond Sebond*, dont il avait traduit la Théologie naturelle ; il arrive enfin à une philosophie de la nature, par laquelle il cherche à cultiver et développer tout ce qu'il y a de bon en lui pour atteindre l'harmonie de ses instincts, passions et facultés, qui sera sagesse et vertu. — Pour son caractère, il nous apprend qu'il n'est ni menteur, ni avare, ni défiant, ni dissimulé, ni soupçonneux, ni fanatique, ni cruel ; mais qu'il aime les plaisirs, les distractions, les voyages, qui « ne blessent que par la dépense » ; que la louange « lui fait toujours plaisir de qui et pourquoy elle vienne », qu'il ne cherche qu'à « s'anonchalir », qu'il n'est rien « pourquoy il se veuille rompre la teste, pas même pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit » ; qu'il s'inquiète moins

passage
 « d'avoir des opinions vigoureuses et doctes, que de les avoir aisées et commodés à la vie » ; qu'il n'aime pas le collège, cette « geôle de jeunesse captive », d'où l'écolier revient, après quinze ou seize ans, plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison ; qu'il n'a jamais vu d'autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres ; que « sçavoir par cœur n'est pas sçavoir, et cependant nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement, et la conscience vides » ; qu'il faut former à la fois tout l'homme, l'âme et le corps ; « endurcir l'enfant à la sueur et au froid, au vent et au soleil, luy oster toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et boire ; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon fort et vigoureux, etc. »

Jugement sur Montaigne. — Ces quelques citations suffisent à montrer les qualités et les défauts du caractère de Montaigne, « si ondoyant et divers, en qui l'on trouve bon sens, franchise, modération, égoïsme, vanité, nonchalance. Et comme il est un échantillon de l'espèce, nous avons du même coup la peinture de « l'humaine condition ».

de
 On lui reproche justement des expressions trop libres, des principes trop faciles en morale, des opinions trop hardies en religion, et même un peu de scepticisme : « Que sçay-je ? » était sa maxime. Pourtant son incrédulité n'a rien d'absolu ; c'est simplement le doute qu'excitent par moments, dans un esprit « de bonne foy », la considération de la faiblesse humaine et la contradiction des jugements. Il respecta toujours les croyances religieuses : « Je me contredis bien à l'aventure, a-t-il dit ; mais la vérité, je ne la contredis point... Ainsi me suis-je, par la grâce de Dieu, conservé entier, sans agitation et sans trouble de conscience, aux anciennes créances de ma religion. »

essai
 Un chapitre de son livre traite de l'éducation. Mais sa méthode, comme celle de Rabelais, n'est guère applicable qu'à une éducation purement aristocratique ; on peut néanmoins y puiser quelques préceptes excellents au point de vue de la formation de l'esprit, car il ne se préoccupe en aucune façon de celle de la volonté et du cœur.

bonne
Son style laisse à désirer sous le rapport de la pureté, de la précision, de la noblesse ; mais il est simple, naturel original, tout émaillé d'images et d'allégories. « Montaigne n'a point de supérieur dans l'art de peindre par la parole. » (Villemain.)

DE L'ÉDUCATION (Fragment).

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, je voudrois qu'on fust soigneux de lui choisir un conducteur, qui eust plutost la teste bien faicte que bien pleine, et qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science. On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir, et nostre charge, ce n'est que de redire ce qu'on nous a dict : je voudrois qu'il corrigeast ceste partie, et que, de belle arrivée¹, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commenceast à la mestre sur la montre², lui faisant gouter les choses, les choisir et discerner d'elle mesme, quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je ne veux pas qu'il escoute son disciple parler à son tour. Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doit ravalier pour s'accommoder à sa force...

A la mode de quoy nous sommes instruits, il n'est pas merveille, si ny les escoliers ni les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles.

Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire, et laissons l'entendement et la conscience vuide... A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? Il ne fault pas attacher le savoir à l'âme, il l'y fault incorporer ; il ne l'en fault pas arroser, il l'en fault teindre ; et, s'il ne la change et meliore son estat imparfait, certainement il vault beaucoup mieux le laisser là ; c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offanse son maistre, s'il est en main foible et qui n'en sache l'usage. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses.

CHRONIQUEURS ET CONTROVERSISTES

Blaise de Montluc (1502-1577), né à Montluc, en Gascogne, servit avec distinction sous les règnes de François Ier, Henri II et François II ; il prit une part glorieuse aux expéditions d'Italie et devint lieutenant général de la Guyenne (1564). — Dans ses *Commentaires*, véritables mémoires de sa vie mili-

¹ De belle arrivée, tout d'abord. — ² La mettre en évidence.

taire où il raconte ses terribles représailles contre les protestants, on trouve des harangues qui sont des modèles d'éloquence militaire.

Michel de l'Hopital (1505-1573), né à Aigueperse (Auvergne), fut chancelier de France sous François II et Charles IX. (Ce rigide magistrat que Brantôme compare à Caton le censeur, a laissé des *Poésies latines*, des *Harangues* et un *Traité sur la réformation de la Justice*, caractérisés par la force de l'expression, la justesse et l'élévation de la pensée. — Quoiqu'il fût catholique, il manqua de périr lors du massacre de la Saint-Barthélemy, dans sa campagne de Vignai, près d'Étampes, où il vivait retiré depuis 1568.

Jean Calvin (1509-1564) naquit à Noyon, de parents pauvres. Il suivit les cours de l'université de Bourges, et au lieu d'embrasser l'état ecclésiastique, auquel il se destinait, il se laissa gagner aux idées de réforme religieuse qui déjà circulaient en France. Menacé de la prison, il se retira d'abord dans les États de Marguerite de Navarre, puis à Genève, où il exerça pendant près de trente années le despotisme le plus absolu. — Cet impérieux sectaire a laissé, sous le titre d'*Institution chrétienne*, un exposé de la doctrine des novateurs et des *Commentaires sur l'Écriture sainte*. Son style est clair et précis, mais il manque de couleur et de mouvement. Bossuet le comparant à Luther dit : « Son style qui était plus triste était aussi beaucoup plus suivi et plus châtié. » Il est austère et tendu, trivial très souvent et violemment grossier dans l'injure et le sarcasme.

Théodore de Bèze (1519-1605), né en Bourgogne, disciple de Calvin, fut un controversiste habile, mais violent. On l'accuse d'avoir excité la guerre civile en France. Dans son *Histoire des Eglises réformées* qui a de sérieuses qualités de fond et de forme, il a raconté les divers incidents du fameux colloque de Poissy.

Pierre de Bourmeille de Brantôme (1527-1614) naquit en Périgord. Ce gentilhomme de la cour de Charles IX et de Henri III a écrit les *Vies des hommes illustres et grands capitaines françois* ; les *Vies des grands capitaines étrangers*, etc. Brantôme

ne manquait pas de talent, mais il était par trop indifférent pour le bien ou pour le mal ; il n'avait de blâme que pour ceux qui froissaient son orgueil ou ses intérêts.)

Étienne de la Boétie (1530-1563), né à Sariat, conseiller au parlement de Bordeaux, fut un traducteur et un écrivain de mérite. Il est auteur du discours intitulé : *De la servitude volontaire*, qui lui valut l'estime et l'amitié de Montaigne.)

† S. FRANÇOIS DE SALES

Écrivain immense et fort
 Saint François de Sales (1567-1622), né au château de Sales, près d'Annecy, fit ses études à Paris, son cours de droit à Padoue, et devint conseiller au sénat de Chambéry. Il entra dans les ordres en 1593, et fut nommé presque immédiatement prévôt de la cathédrale de Genève. Promu à l'évêché de cette ville en 1602 (sans pouvoir y résider), il se fit chérir des calvinistes comme des catholiques de son diocèse, et ne se distingua pas moins par ses écrits et ses prédications que par son zèle et sa piété.

Saint François a laissé d'importants ouvrages : l'*Introduction à la vie dévote*, un *Traité de l'amour de Dieu*, des *Sermons*, des *Lettres spirituelles*, etc.

« Dans ces ouvrages, fruits d'une imagination brillante et suave, pleins d'images douces et riantes, empruntées pour la plupart aux champs, aux spectacles de la nature, François de Sales captive les esprits, gagne les cœurs, fait aimer la religion, qu'il rend accessible à toutes les bonnes volontés, et sème de fleurs le chemin qui mène à la perfection. » (D'Arsac.)

Comme exemple, citons de lui ce fragment d'une lettre à une de ses pénitentes :

Je
 Je considérais l'autre jour ce que quelques auteurs disent des alcyons, petits oiselets qui pendent sur la rade de la mer. C'est qu'ils font des nids tout ronds et si bien pressés que l'eau de mer ne peut nullement les pénétrer, et seulement au-dessus il y a un petit trou par lequel ils peuvent respirer et aspirer. Là-dedans ils logent avec leurs petits, afin que, la mer les surprenant, ils puissent nager en assurance, et flotter sur les vagues sans se remplir ni submerger, et l'air qui se prend par le petit trou sert de contrepoids, et balance tellement ces petits pelotons et ces petites barquettes, que jamais elles ne se renversent.

O ma fille ! que je souhaite que nos cœurs soient comme cela bien pressés, bien calfeutrés de toutes parts, afin que, si les tourments et tempêtes du monde les saisissent, elles ne les pénètrent pourtant point, et qu'il n'y ait aucune ouverture que du côté du ciel, pour aspirer et respirer à notre Sauveur ! Et ce nid, pour qui sera-t-il fait, ma chère fille ? Pour les petits poussins de celui qui l'a fait pour l'amour de Dieu, pour les affections divines et célestes.

Mais pendant que les alcyons bâtissent leurs nids, et que leurs petits sont encore tendres pour supporter l'effort des secousses des vagues, hélas ! Dieu en a le soin, et leur est pitoyable, empêchant la mer de les enlever et saisir. O Dieu ! ma fille, de même, cette souveraine bonté assurera le nid de nos cœurs pour son saint amour, contre tous les assauts du monde où il nous garantira d'être assaillis. Ah ! que j'aime ces oiseaux qui sont environnés d'eau, et ne vivent que de l'air, qui se cachent en mer, et ne voient que le ciel ! Ils nagent comme poissons, et chantent comme oiseaux ; et ce qui plus me plaît, c'est que l'ancre est jetée du côté d'en haut et non du côté d'en bas, pour les affermir contre les vagues. O ma sœur, ma fille ! le doux Jésus veuille nous rendre tels, qu'environnés du monde et de la chair, nous vivions de l'esprit ; que, parmi les vanités de la terre, nous visions toujours au ciel ; que, vivant avec les hommes, nous le louions avec les anges, et que l'affermissement de nos espérances soit toujours en haut et au paradis !

CONTEURS ET SATIRIQUES

La littérature d'agrément emprunta beaucoup à l'italien et à l'espagnol, qui ne faisaient guère que nous rendre, transformés, les romans de chevalerie.

(C'est ainsi que Boccace fournit, outre plusieurs contes, l'histoire de *Grisélidis*, « le Mirouer des femmes vertueuses », et *Madame Fiammette*. On traduisit le *Peregrin*, de Cavicio.

François Ier fit traduire *Amadis*, de Ordenez de Montalvo, livre qui l'avait charmé durant sa captivité à Madrid ; et ce roman eut une fortune comparable à celle de *Lancelot*.)

Parmi les auteurs de nouvelles, outre Marguerite de Navarre et B. Dépériers, on cite Nicolas de Troyes, un sellier de Tours, et Noël du Fail, un magistrat de Rennes, dont les trois recueils : (*Discours d'aucuns propos rustiques, facétieux et de singulière récréation ; Baliverneries ou contes nouveaux d'Eutrapel* (1548) ; *Contes et Discours d'Eutrapel par le feu seigneur de la Héryssaie* (1585), sont « une des premières manifestations du réalisme dans notre littérature, et ce réalisme est singulièrement expressif et sincère. » (Alfred Jeanroy.)

Satire Ménippée (1593-1594).

Etudier
Sujet. — La *Satire Ménippée* est un pamphlet politique en faveur de Henri IV. Cet ouvrage, mêlé de prose et de vers, à l'imitation des satires du poète grec *Ménippe* (IV^e siècle av. J.-C.), parodie les *Etats de la Ligue*, convoqués à Paris, le 10 février 1593, pour élire un roi, et fait dévoiler par les ligueurs eux-mêmes ce qu'ils auraient le plus d'intérêt à passer sous silence.

Les auteurs, au nombre de sept, sont : **Pierre Pithou**, savant magistrat de Troyes ; **Pierre Leroy**, chanoine de Rouen ; **Nicolas Rapin**, avocat au parlement de Paris ; **Florent Chrétien**, ancien précepteur de Henri IV ; **Jean Passerat**, professeur au Collège de France ; **Gilbert Durand**, avocat au parlement de Paris, et **Jacques Gillot**, conseiller au parlement de Paris.

Etudier
Résumé. — La *Satire Ménippée* se divise en deux parties :

1° *La vente du catholicon d'Espagne et de Lorraine.* (En attendant l'arrivée des députés, deux charlatans, l'un espagnol, l'autre lorrain, s'installent dans la cour du Louvre et débitent leur catholicon, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être en sûreté de conscience, déloyal, traître, assassin. — D'où l'on peut inférer que les parties de Mayenne et de Philippe II exploitaient la religion pour servir leurs intérêts particuliers.)

2° *La séance d'ouverture des Etats de la Ligue.* — On y voit paraître les députés des trois ordres, ainsi que les agents de l'Espagne, de l'Italie et de la Lorraine, qui prennent successivement la parole et dévoilent, comme malgré eux, les intentions perfides de Philippe II et les vues ambitieuses du duc de Guise. La séance se termine par la harangue de d'Aubray, orateur du tiers état. Ce vrai patriote réfute tous les sophismes de ses adversaires et démasque leur hypocrisie.

Etudier
Appréciation. — « La *Ménippée* n'abattit pas la Ligue, elle la trouva par terre ; mais elle l'ensevelit dans le ridicule. [Ce fut bien véritablement une œuvre de parti, pleine de partialité, de l'injustice d'appréciation qui accompagne de pareilles œuvres ; mais ce fut l'œuvre d'un parti sensé, national, appelé au pouvoir par toutes les nécessités des temps modernes. La

Ménippée coupa en deux la pensée de la Ligue, n'en comprit pas l'inspiration fondamentale, et ne s'attacha qu'à ses accessoires ridicules ou odieux. Il y a quelque chose de grand et de respectable dans l'insurrection d'un peuple qui s'unissait par serment pour maintenir l'unité de croyance, à la fin d'une époque où la foi religieuse avait été le seul lien de la civilisation. Mais à cette noble idée s'était joint un impur alliage d'intérêts et d'ambitions personnels. Les Guise et Philippe II se servaient de l'enthousiasme populaire comme d'un instrument de domination. La *Satire Ménippée* ne vit que ce qui frappe le plus les contemporains, les vices et les petitesse des hommes ; elle déchira, sans l'apercevoir, l'idée qui lui servait de drapeau ; elle fut le dernier coup porté par l'esprit moderne, par l'esprit *politique*, à l'esprit du moyen âge, qu'elle méconnut et défignra. » (J. Demogeot.)

1476 à 1453

TABLEAU SYNOPTIQUE XVI

POÈTES

GENRE ÉPIQUE { Ronsard, *la Franciade*.

GENRE DRAMATIQUE { Tragédie { Ronsard, *Plutus* ; — Baïf, *Antigone* ;
— Jodelle, *Cléopâtre* ; — Garnier,
la Troade, Antigone, les Juives ; —
Jean de la Taulle, *Saül, les Gabao-*
nites.
Comédie { Jodelle, *Eugène* ; Garnier, *Brada-*
mante.

GENRE DIDACTIQUE { Marot, *Epîtres, satires* ; — Baïf, *Mimes et pro-*
verbes, fables. Marguerite de Navarre,
Contes ; — Ronsard, *Epîtres, Discours* ; — Pas-
serat, *Epigrammes* ; — Vauquelin de la Fres-
naye, *Art poétique, satires*, — du Bartas,
Poèmes, — Agrippa d'Aubigné, *les Tragiques*
(poème satirique), Bertaut, *Discours funèbre*.

GENRE LYRIQUE { Marot, *Psaumes, ballades, rondeaux*, — Pontus
de Thyard, *Chansons*, — Ronsard, *Odes* ;
Sonnets, élégies, Remy Belleau, *Chansons*,
Bergeries, — Desportes, *Chansons* ; — De
Saint-Gelais, *Sonnets*, — du Bellay, *Son-*
nets, — Amadis Jamyn, *Sonnets* ; — Baïf,
Epilogues ; — Desportes, *Sonnets*.

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE	Eloquence	S. François de Sales, <i>Sermons</i> ; Michel de l'Hôpital, <i>Harangues</i> ; — les auteurs de la <i>Satire Ménippée</i> .
GENRE HISTORIQUE		Montluc, <i>Commentaires</i> ; — Brantôme, <i>Vies des hommes illustres</i> ; — Amyot, <i>Vies des hommes illustres</i> (traduction) ; — le « <i>Loyal Serviteur</i> », <i>Chronique de Bayard</i> .
GENRE DIDACTIQUE	Théologie et Philosophie	Calvin, <i>Institution chrétienne</i> ; — Théodore de Bèze, <i>Histoire des Eglises réformées</i> ; — Montaigne, <i>les Essais</i> ; — S. François de Sales, <i>Traité ascétiques</i> .
	Roman satirique	Rabelais, <i>Gargantua et Pantagruel</i> . Du Bellay, <i>Manifeste</i> ; — la Boétie, <i>De la servitude volontaire</i> .



Saint François de Sales déclaré par S. S. Pie XI
le Patron des Journalistes.

IIIe Époque: XVIIe SIÈCLE

VUE D'ENSEMBLE

TROIS INFLUENCES

La littérature française, au XVIIe siècle, subit trois influences diverses : celles de l'*antiquité*, de la *monarchie* et de la *religion*. « Au XVIe siècle, l'imitation de l'antiquité, surtout dans l'ordre poétique, n'avait ni mesure ni indépendance ; mais, au XVIIe siècle, elle devient libre, discrète et fortifie l'esprit, au lieu de l'opprimer. La littérature du XVIIe siècle est *imitatrice*, en ce sens qu'elle reconnaît les règles de goût établies et recommandées par les anciens ; mais elle transforme les genres, les sujets et les idées, selon les différences des temps et des mœurs. » (A. Feugère.) — Cette imitation fut réellement originale et créatrice.

La *monarchie*, au XVIIe siècle, exerce une influence signalée sur les productions des génies. C'est sous Henri IV, sous Louis XIII et Louis XIV, que se forment et se développent nos plus grands écrivains : « Henri IV avait encouragé Malherbe ; Richelieu et Louis XIV ouvrent la carrière à tous les talents. Les bons gouvernements suscitent en foule les hommes de génie et impriment aux écrits les plus divers ce caractère commun d'ordre et de grandeur dont ils sont marqués. » (D. Nisard.)

La foi catholique, un instant chancelante ou surprise au milieu des révoltes de la Réforme, retrouve, au XVII^e siècle, son ardeur et sa constance ; elle gouverne les esprits et fait sentir sa bienfaisante influence jusque dans les œuvres profanes. (Aussi la perfection des classiques anciens trouva-t-elle dans nos écrivains nationaux de si remarquables imitateurs, que les critiques ne savent à qui donner la victoire.) Il n'est donc pas étonnant que cette époque fameuse, connue sous le nom de *siècle de Louis XIV*¹, ait pris place à côté des siècles littéraires de *Périclès*, d'*Auguste* et de *Léon X*, auxquels on hésite moins à joindre aujourd'hui le IV^e siècle, celui des grands docteurs, et le XIII^e, celui de *saint Louis*.

TROIS PÉRIODES

Le temps écoulé entre 1600 et 1715 environ se divise en trois périodes distinctes : la période de *lutte* (de 1600 à 1630), la période de *progrès* (de 1630 à 1660), et la période de *maturité* (de 1660 à 1715).

1^{re} Durant la première période, l'école de Malherbe est aux prises avec celle de Ronsard. Notre langue se dégage des entraves du grec et du latin ; elle se débarrasse des mots étrangers et des idiotismes provinciaux, et l'ordre s'introduit dans la poésie. 2^e Durant la seconde, elle se corrige de l'emphase espagnole, des énigmes italiennes, du pédantisme élégant et coquet, ennemi du naturel, qui, au temps de la Fronde, envahit la cour, l'hôtel de Rambouillet et les « ruelles » ou salons de province. Alors commence, dans une langue à peu près arrêtée, la série de nos chefs-d'œuvre classiques (le *Cid*, 1636 ; le *Discours sur la méthode*, 1637). 3^e Durant la troisième apparaissent, dans la plupart des genres, des chefs-d'œuvre « qui font du XVII^e siècle le plus grand de notre histoire, et peut-être le plus grand dans l'histoire de l'esprit humain. La poésie et l'éloquence y

¹ Il serait plus juste de l'appeler le *siècle de Richelieu et de Louis XIII* : « Louis XIV termine le siècle ; il ne l'a pas inspiré, et il est loin de le représenter tout entier. Le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche nous offrent déjà les ouvrages de Corneille, de Descartes, de Pascal, etc. » (D. NISARD.)

ont atteint leur perfection idéale, et laissé aux âges futurs des modèles incomparables qu'il sera toujours nécessaire de connaître et d'étudier ».

TROIS SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES

L'épuration et le progrès du langage furent l'œuvre collective de trois sociétés littéraires : l'*hôtel de Rambouillet*, l'*Académie française* et *Port-Royal*.

L'Hôtel de Rambouillet.

L'hôtel de Rambouillet, « véritable palais d'honneur », fut ouvert, rue Saint-Thomas-du-Louvre, sous le règne de Henri IV, par Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, à « tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite », suivant les expressions de **Saint-Simon**.

Outre la marquise et le marquis de Rambouillet et leur fille aînée, Julie d'Angennes, on y remarque, dès le commencement (1610) : *Malherbe*, *Maynard*, *Racan*¹, *Balzac*, *Vaugelas*, *Richelieu*, *Chapelain*, *Voiture*, *Segrais*, etc. —

En 1630, l'hôtel de Rambouillet est dans tout son éclat. Aux premiers hôtes sont venus se joindre le *duc d'Enghien* (*Condé*), *La Rochefoucauld*, *Montausier*, *Georges de Scudéry*, *Mairet*, *Ménage*, *Fléchier*, *Rotrou*, *P. Corneille*, *Bossuet*¹, *Mme de Sévigné*, *Mme Deshoulières*, *Mlle de Scudéry*, *Mlle de Bourbon*, etc.

Jusqu'en 1648, cette société d'élite rendit d'incontestables services, soit aux mœurs, en réagissant contre les obscénités du théâtre et la licence des assemblées du Louvre ; soit aux lettres, en *dé vulgarisant*, la langue et en servant de public aux écrivains. Mais l'horreur du grossier et du trivial conduisit à l'afféterie, à la préciosité, au ridicule. Il ne fallut rien moins que le génie de Molière pour réprimer ces excès de délicatesse, et celui de Boileau pour ramener le bon goût.

¹ Bossuet, à l'âge de seize ans, y prononça, un soir, un discours improvisé : ce qui fit dire au spirituel Voiture qu'il n'avait jamais entendu prêcher *si tôt ni si tard*.

L'Académie Française.

Vers l'an 1630, quelques « gens de lettres, d'un mérite fort au-dessus du commun » : Chapelain, Balzac, Vaugelas, etc., s'assemblaient chez Conrart, rue Saint-Martin, à Paris, et là, se communiquaient leurs ouvrages, se critiquaient et s'encourageaient.

Richelieu, ayant appris ce qui se passait rue Saint-Martin, conçut à l'instant le dessein d'organiser cette société naissante en Académie régulière. Ces honnêtes gens, amateurs sincères de la vie privée et d'un loisir studieux, étaient bien tentés de refuser ; mais, comprenant *qu'ils avaient affaire à un homme qui ne voulait pas médiocrement ce qu'il voulait*¹, ils se mirent à la disposition de M. le cardinal (1634).

Après délibération, la compagnie adopta le nom d'*Académie Française*, établit un *président* directeur², un *chancelier* garde des sceaux, et un *secrétaire* perpétuel. — Toutes choses ayant été réglées, le roi Louis XIII délivra en 1635 les lettres patentes qui consacraient l'existence officielle de cette compagnie et limitaient à quarante le nombre de ses membres.

Les lettres patentes de 1635, et le projet qui avait précédé, exprimaient en termes très nets le but des études et l'objet des travaux de l'Académie ; l'espoir « que notre langue, plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes, pourrait bien enfin succéder à la latine, comme la latine à la grecque, si on prenait plus de soin qu'on avait fait jusque ici de l'*élocution*, qui n'était pas à la vérité toute l'éloquence, mais qui en faisait une fort bonne et fort considérable partie » ; que, pour cet effet, il fallait : « premièrement, régler les termes et les phrases par un ample *Dictionnaire* et une *Grammaire* exacte, qui lui donneraient une partie des ornements qui lui manquaient, et qu'ensuite elle pourrait acquérir le reste par une *rhétorique* et une *poétique*... De tout cela et des articles de ce premier programme, l'Acadé-

¹ Pellisson, *Histoire de l'Académie* (1652).

² Changé chaque trimestre. — Une séance solennelle annuelle est remarquable par la distribution des Prix littéraires, et plus encore par celle des Prix de vertu, dont les premiers furent fondés par Monthyon.

mie n'exécuta jamais et ne rédigea que le *Dictionnaire*. Joignez-y, si vous voulez, les *Remarques* de Vaugelas qu'elle adopta publiquement, et peut-être aussi la *Grammaire française* de Régnier-Desmarais, son secrétaire perpétuel, qui en fut comme chargé d'office. C'est assez, à le bien prendre, et dans cette voie elle a fait avec le temps ce qu'elle avait mission de faire. Quant à la *Rhétorique* et à la *Poétique*, elle s'en tint prudemment à la *Lettre* de Fénelon, qu'elle peut montrer à ses amis et à ses ennemis comme une charmante suite de questions et de projets : chacun là-dessus peut bâtir et rêver à son gré, sur la parole engageante du moins dogmatique des maîtres. » (Sainte-Beuve.)

Port-Royal-des-Champs.

Les *solitaires* de Port-Royal (Lancelot, Antoine Arnauld, Le Maître de Sacy, Nicole, Pascal, etc.), ainsi appelés parce qu'ils se réunissaient dans une ancienne abbaye de ce nom, située près de Versailles, rendirent aux lettres de signalés services. Ces hommes d'étude et de savoir introduisirent dans la prose française une sobriété et une clarté jusqu'alors inconnues.

« L'œuvre la plus importante de Port-Royal, c'est la *Grammaire générale et raisonnée*, dont le fond est dû à Arnauld, et qui fut rédigée par Lancelot (1660). Pour accorder l'écriture et la prononciation « et les mettre en leur perfection », cette grammaire recommandait quatre choses : 1° que toute figure marquât quelque son, c'est-à-dire qu'on n'écrivit rien qui ne se prononçât ; 2° que tout son fût marqué par quelque figure, c'est-à-dire qu'on ne prononçât rien qui ne fût écrit ; 3° que chaque figure ne marquât qu'un son, ou simple ou double ; 4° qu'un même son ne fût point marqué par différentes figures. » — On n'en est pas encore arrivé là au XXe siècle.

« Les travaux philologiques des pieux solitaires préparèrent le style qui devait permettre à nos écrivains de mettre en lumière les conceptions de leur génie. » (Aug. Noël.)

LA POÉSIE AU XVII^e SIÈCLE

La poésie française de la première période du XVII^e siècle n'a pas de caractère bien précis ni une renommée bien claire ; celle de la deuxième et de la troisième période, au contraire, est foncièrement originale, tout en s'inspirant de l'antiquité : chez les grands écrivains de ces deux périodes, l'imitation se change en inspiration, pas toujours cependant en inspiration suffisamment libre et spontanée : ce qui explique à cette époque la disette de poésie lyrique. Mais ils restent tous également fidèles au naturel, sans lequel il n'y a pas de beautés parfaites. Aussi compteront-ils à jamais parmi les princes de l'esprit humain, et seront-ils lus avec une égale admiration jusque dans les âges les plus reculés.

PREMIÈRE ET DEUXIÈME PÉRIODE

MALHERBE (1555-1628)

François de Malherbe, né à Caen, d'une famille noble, suivit d'abord la carrière des armes et se distingua dans le parti des ligueurs. Il révéla son talent pour la poésie lyrique dans la *Consolation à Du Périer* (1599) et dans une *Ode à Marie de Médicis* (1600) ; il avait alors quarante-cinq ans. Présenté à Henri IV comme le meilleur écrivain national de l'époque, il fut encouragé par ce monarque et pourvu d'une pension. C'est alors qu'il entreprit, avec ses disciples Maynard, Racan, Balzac, de « dégasconner la cour » et de réformer la langue poétique.

Ses réformes. — Écrivain peu fécond, mais d'un tact sûr et d'un goût délicat, Malherbe débarrassa la langue française des formes étrangères, des patois provinciaux, des métaphores boursoufflées, des comparaisons inexactes, des inversions forcées, des épithètes banales, des pensées incomplètes, contradictoires, disparates ; il proscrivit de la versification l'hiatus, l'enjambement, la mauvaise césure, la rime d'une longue avec une brève, du milieu du vers avec la fin, du simple et du composé (*temps, printemps*) ; il réagit contre les tendances exagérées

de la *Pléiade*¹ et donna le premier, dans ses écrits, le modèle d'un style noble, harmonieux et correct.

Boileau juge ainsi le réformateur normand :

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber. (*Art poét.*, ch. 1.)

Les rigueurs outrées de ce « tyran des mots et des syllabes » ont peut-être appauvri notre langue ; mais du moins elles ont contribué à la fixer et à l'épurer, au bénéfice des grands écrivains qui vont s'en servir. C'est ainsi que Malherbe a préparé le siècle de Louis XIV, et c'est là sa gloire.

Œuvres. — Malherbe a composé des *odes*, des *élégies*, des *sonnets*, des *stances*, des *épigrammes*, des *paraphrases de psaumes*, un poème : *Les Larmes de saint Pierre*, et des *lettres en prose*.

CHOIX. — *Ode à Henri IV*, sur son voyage en Limousin (1605) ; *Ode sur la mort de Henri IV* (1610) ; *Ode à Louis XIII*, sur l'expédition de la Rochelle (1627) ; *Stances à Du Périer*, sur la mort de sa fille ; *Paraphrase du psaume CXLV*.

RÉGNIER (1573-1613)

Mathurin Régnier, né à Chartres, est notre premier poète satirique véritable. Il excellait à saisir les ridicules et à les mettre en relief. « C'est le poète, dit Boileau, qui a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » Il imite fréquemment et avec succès les auteurs latins : Horace, Juvénal, Ovide. Que n'eût pas produit ce « disciple ingénieux » de l'antiquité, s'il avait su régler sa conduite ! Il expia cruellement ses excès par une fin prématurée, précédée, toutefois, d'une pénitence tardive et d'un repentir sincère, s'il faut en croire sa propre confession :

¹ Il annota, biffa, réduisit à néant les œuvres de Ronsard et de ses partisans, surtout celles de Desportes, à qui (dînant chez lui) il dit crûment que son potage valait mieux que ses psaumes.

Mes esprits éperdus frissonnent de terreur,
 Ne voyant de salut que par la pénitence ;
 Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
 Et me hays tellement que je me fais horreur.

Régnier resta, comme son oncle Desportes, fidèle à Ronsard ; mais, suivant le précepte de Du Bellay, il usa des langues anciennes pour enrichir la langue française, et non pour la transformer.

Œuvres. — Nous avons de lui seize *satires*, trois *épîtres*, quelques *élégies*, des *odes*, des *stances* et des *épigrammes*.

La poésie de Régnier est vive, énergique, originale, profonde même, sous une apparente frivolité. « Lui aussi, en n'ayant pas l'air d'y songer, s'est créé une langue propre, toute de sens et de génie, qui, sans règle fixe, sans évocation savante, sort comme de terre à chaque pas nouveau de la pensée et se tient debout, soutenue du seul souffle qui l'anime. Les mouvements de cette langue inspirée n'ont rien de solennel ni de réfléchi ; dans leur irrégularité naturelle, dans leur brusquerie piquante, ils ressemblent aux éclats de voix, aux gestes rapides d'un homme franc et passionné qui s'échauffe en causant. »

(Sainte-Beuve.)

On blâme avec raison ce « moraliste sans morale » d'avoir si souvent offensé dans ses écrits les lois de la délicatesse et de la décence.

Choix. — Signalons de Régnier deux satires : *Le Critique outré*, dirigée contre la réforme de Malherbe et son école, et *Macette*, contre l'hypocrisie.

RACAN

Honorat de Racan (1580-1670), le meilleur élève de Malherbe, naquit au château de la Roche-Racan, en Touraine. Inférieur à son maître par le style, il lui est supérieur par l'inspiration. La Fontaine les appelle tous deux : « nos maîtres ».

Il a laissé *Arthénice ou les Bergeries*, sorte de comédie pastorale en cinq actes, et des *Psaumes*. Ses *Bergeries* sont vantées par Boileau dans l'*Art poétique* :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
 Racan chanter Philis, les bergers et les bois.

Ses traductions de *Psaumes* ne rendent pas la haute poésie de l'original et manquent de fidélité, parce qu'elles sont ordinairement une amplification et souvent une interprétation de la pensée du Prophète-Roi.

Autres Poètes célèbres de la première période.

François Maynard (1582-1646), né à Toulouse, disciple de Malherbe, président au présidial d'Aurillac, se distingua dans l'*épigramme*. L'une de ses pièces, adressée à un écrivain qui manquait de clarté, se termine par ces vers bien connus :

Ce que ta muse produit
Est couvert de trop de voiles ;
Ton discours est une nuit
Veuve de lune et d'étoiles.

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence.

Vincent Voiture (1598-1648), né à Paris, fut, par ses poésies et par ses aimables lettres, l'oracle de l'Hôtel de Rambouillet et le type de la préciosité, inspirée des *concetti* du Marinisme italien et de l'emphase du Gongorisme espagnol, mais ramenés à l'élégance française. Le sonnet sur *Uranie* donna lieu à la querelle des *Uranistes* et des *Jobelins*, ceux-ci partisans du sonnet sur *Job* de Benserade. Un sonnet de Corneille trancha le débat en couronnant ironiquement les deux concurrents.

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour,
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile,
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Suivant son petit jugement,
Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé,
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Quel est l'un et quel est l'autre ? *Job* ou *Uranie* ?

Tel est le sonnet de Corneille, qui vaut assurément mieux que les deux autres.

Jean Chapelain (1595-1674), né à Paris, excellent prosateur et critique judicieux, eut tort de se croire poète. Il nous a laissé *La Pucelle d'Orléans*, poème en vingt-quatre chants, qui n'a rien d'épique, et, en prose, les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*, « une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet », dit, non sans excès, La Bruyère.

Desmarests de Saint-Sorlin (1596-1676), né à Paris, poète dramatique, est l'auteur de la comédie des *Visionnaires*, de la tragi-comédie de *Scipion* et du poème de *Clovis*, que Boileau livra au ridicule.

Georges de Scudéry (1601-1676), né au Havre, composa des tragédies et le poème d'*Alaric ou Rome vaincue*, que gâtent la recherche et l'in vraisemblance. — Malgré le jugement sévère de Boileau, certains passages descriptifs de ce poème ont d'incontestables mérites.

Jean Mairet (1604-1686), né à Besançon, poète tragique, a laissé douze tragédies, dont les principales sont *Cléopâtre*, *Sylvie* et *Sophonisbe*, qui inspira Corneille.

Paul Scarron (1610-1660), né à Paris, créa le genre burlesque, qui eut une vogue éphémère. Parmi ses œuvres, nous citerons le *Typhon* ou *Guerre des géants* et l'*Enéide travestie*, deux poèmes qui n'ont de remarquable qu'une grossière bouffonnerie, et, en prose, le *Roman comique*, où il raconte les aventures d'une troupe de comédiens nomades ; c'est son meilleur ouvrage : « encore faut-il reconnaître qu'il est d'une composition bien lâche, et que les inventions qui le remplissent sont souvent peu variées et peu délicates ».

Théophile de Viau, **Saint-Amant** et **Cyrano de Bergerac** furent, dans ce genre que Boileau appelle « effronté », les émules de Scarron.

LE THÉÂTRE AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

[En France, le vrai théâtre classique n'existait pas avant Corneille.] Aux miracles et aux mystères du moyen âge avaient succédé les traductions et les paraphrases de pièces grecques ou latines, et à celles-ci les emprunts faits au théâtre italien et au théâtre espagnol. **Alexandre Hardy**, né à Paris, fut, de 1600 à 1630, le représentant à peu près unique du théâtre français ; il ne fournit pas moins de six à sept cents pièces aux comédiens de la capitale, empruntées un peu partout, aux anciens et aux modernes. Le manque de goût et de style est le moindre défaut de ce fatras énorme, qui servit cependant de transition entre le théâtre populaire et le théâtre savant.

Pyrame et Thisbé (1617), pastorale de **Théophile de Viau**, dont la bizarrerie grotesque s'apparente au burlesque de *Cyrano* ; *Arthénice*, de **Racan** ; *Sylvanire* et *Sophonisbe* (1629) de **Mairet**, qui fut le théoricien de la tragédie ; la comédie *Les Visionnaires*, de **Desmarets**, marque un progrès dans l'art dramatique ; mais aucune de ces œuvres ne mérite d'être lue aujourd'hui : la trivialité, l'affectation, l'emphase, les coups de théâtre, les aventures extraordinaires, les imbroglios inextricables, le style dur et incorrect, les déparent toutes, même les plus applaudies, ce qui a fait dire à Racine, dans son *Eloge* de Pierre Corneille : « En quel état se trouvait la scène française lorsqu'il commença à travailler ! Quel désordre ! quelle irrégularité ! Nul goût, nulle connaissance des véritables beautés du théâtre. Les acteurs aussi ignorants que les spectateurs ; la plupart des sujets extravagants et dénués de vraisemblance ; la diction encore plus vicieuse que l'action... ; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées... »

Il était réservé au grand Corneille de trouver le premier, parmi nous, le véritable but de l'art dramatique, de montrer par des préceptes, et plus encore par des exemples, comment il fallait développer un sujet, le partager, en lier les parties, les combiner, les graduer, selon l'intérêt et le point de vue de la pièce ; comment il fallait séparer les actes sans les isoler, amener et remplir les scènes, dessiner les caractères, peindre les mœurs dans les actions et dans les discours.

Dans la tragédie française du XVII^e siècle, l'action est toute morale, générale. C'est l'histoire d'une âme qui se joue sur la scène, ce sont les développements d'un sentiment, les luttes intérieures et les aventures cachées du cœur qui font le nœud, l'intrigue, le dénouement, qui soutiennent l'intérêt.

« Le XVII^e siècle ne se lassait pas d'exploiter l'âme de toutes les manières, et faisait bon marché du reste. La comédie porte ce caractère, la poésie aussi, Il y avait pour les hommes de ce siècle un attrait singulier à suivre la marche du sentiment dans le cœur, attrait qui témoigne d'un esprit élevé. Rien de plus émouvant pour eux que ces péripéties toutes morales ; ils trouvaient cela bien plus attachant que les aventures de n'importe quel personnage, ou que les tableaux déroulés de n'importe quelle catastrophe. Aussi ces tendances, qui ont donné son caractère de grandeur à la littérature française, ont laissé leur supériorité empreinte sur le goût français. »

(A. Tonnelé.)

CORNEILLE (1606-1684)

*une his-
toire*

Pierre Corneille naquit à Rouen, le 6 juin 1606. Son père, maître particulier des eaux et forêts, le destinait au barreau. Il fit de brillantes études au collège des jésuites de sa ville natale, et, en 1624, il prêta serment comme avocat au parlement de Rouen. Mais cette profession ne répondant pas à ses aptitudes, il y renonça bientôt et s'adonna tout entier à la poésie. En 1629, il faisait représenter une comédie intitulée *Mélite*, dont le succès dépassa toutes ses espérances. « On y découvrit, dit Fontenelle, un caractère original, et, sur la confiance qu'on eut au nouvel auteur qui paraissait, il se forma une nouvelle troupe de comédiens. » Plusieurs autres comédies (*Clitandre*, 1632 ; *La Veuve*, 1633 ; *La Galerie du Palais*, 1633 ; *La Suivante*, 1634 ; *La Place royale*, 1634), suivirent *Mélite* et réussirent grâce à leur naturel et à leur langage bienséant et distingué, celui « des honnêtes gens ».

Ces heureux débuts attirèrent sur Corneille l'attention de Richelieu, qui l'enrôla parmi les poètes auxquels il faisait écrire, pour son théâtre du Palais-Cardinal, des pièces dont il donnait le plan¹. Corneille s'affranchit bientôt de toute contrainte et

¹ Les Cinq-Auteurs : Colletet, Rotrou, Boisrobert, de l'Estoile, Corneille,



donna sa première tragédie, *Médée* (1635), écrite, de son aveu, « d'un style fort inégal », mais qui renferme déjà de grandes beautés et un mot sublime :

Nérine.

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

Médée.

Moi, dis-je, et c'est assez.

Moi,
(*Acte I, Sc. v.*)

Cette pièce était imitée de Sénèque. Un ancien secrétaire de Marie de Médicis, M. de Châlon, retiré à Rouen, conseilla au jeune poète d'étudier le théâtre espagnol. Corneille en tira d'abord *l'Illusion comique*, puis le *Cid* (1636), son premier chef-d'œuvre, qui fut reçu avec enthousiasme par le public.

Les poètes rivaux s'émurent de ce triomphe, et « les rues ne retentirent plus que du bruit des vendeurs de pamphlets » ; Richelieu lui-même eut la faiblesse de partager leur jalousie et d'entrer dans la fameuse « querelle du *Cid* ». Corneille répondit à leurs attaques par de nouveaux chefs-d'œuvre : *Horace* (1640), *Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643).

L'illustre poète ne sut pas s'arrêter à temps ; les pièces qui vinrent après *Polyeucte* : *Pompée* (1643), le *Menteur*, la *Suite du Menteur* (1644), *Rodogune* (1644), *Théodore, vierge et martyr* (1645), *Héraclius* (1647), *Don Sanche d'Aragon* (1650), *Nicomède* (1651), soutinrent parfois sa réputation sans l'augmenter. L'échec de *Pertharite* en 1652 l'éloigna du théâtre, et c'est dans ces années de retraite qu'il donna sa belle et lyrique traduction de *l'Imitation*. Il y revint en 1659, sur la prière de Fouquet, avec *Œdipe*. La *Toison d'or*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, *Tite et Bérénice*, en même temps que Racine faisait jouer sa *Bérénice*¹, *Pulchérie*, *Suréna* (1674), « n'offrent plus que des éclairs passagers d'un génie qui s'éteint », et qui, malgré des traits vigoureux et des essais de renouvellement, devait abdiquer devant le goût nouveau et la jeune gloire de Racine.

Successivement pensionné par Richelieu, Mazarin, Fouquet et Louis XIV, Corneille mourut à Paris, en 1684, non pas dans la pauvreté comme on l'a dit, mais bien dans une honnête

¹ Il n'est pas prouvé qu'Henriette d'Angleterre ait suggéré le sujet aux deux poètes.

aisance un peu voisine de la gêne¹. — Dangeau écrivit dans son *Journal* : « Jeudi on apprit à Chambord (où était la cour) la mort du *bonhomme* Corneille. »

Corneille, en effet, n'avait rien dans ses manières qui parlât en sa faveur : « Il ressemblait, disent les contemporains, à un marchand plus qu'à un poète » ; il était gauche, timide et d'une ennuyeuse conversation ; il ne savait même pas réciter ses propres vers, comme il l'avouait ingénument dans une lettre à Pellission :

L'on ne peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Mais ces défauts naturels étaient rachetés par la bonté de son cœur, la sublimité de son esprit et par toutes les qualités qui font l'honnête homme et le fervent chrétien : « Il montra toujours, dit Fontenelle, un attachement sincère à la religion et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. » C'est ce que prouvent à la fois ses fonctions de marguillier et ses poésies religieuses, moins estimées qu'elles ne le méritent parce que la langue en a un peu vieilli.

Jugement sur Corneille. — La grandeur est le trait dominant du génie de Corneille, comme l'héroïsme est l'inspiration générale de ses tragédies : l'héroïsme de la piété filiale et de l'honneur dans le *Cid*, l'héroïsme du patriotisme dans *Horace*, l'héroïsme de la clémence dans *Cinna*, l'héroïsme de la foi dans *Polyeucte*, l'héroïsme de la valeur guerrière dans *Nicomède*. Son théâtre est une école de grandeur d'âme, qui provoque une admiration bienfaisante : « Admirer la grandeur d'âme avec ferveur, avec larmes, c'est le commencement de bien agir. » (V. de Laprade.) « Si Corneille vivait encore, disait Napoléon I^{er}, je le ferais prince, car ses tragédies échauffent l'âme, élèvent le cœur, peuvent et doivent créer des héros. »

Les principales qualités qu'on remarque dans ses œuvres sont : le sublime dans les idées, l'élévation dans les sentiments, la profondeur dans les intrigues politiques, la vérité et la force

¹ La misère de Corneille a été aussi fort exagérée.

dans les raisonnements, la noblesse dans les sujets, la dignité et la variété dans les caractères.] Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations n'a-t-il pas représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes et jamais ne se ressemblant les uns les autres !

Aux peintures des hautes vertus dont notre nature est capable, Corneille savait toujours allier le sens historique. Chez lui revivent l'Espagne féodale et Rome républicaine ou impériale. Ses personnages ont l'âme, les mœurs, l'esprit, la langue de l'époque à laquelle ils appartiennent, et les mots qu'il leur prête : le *Moi* de Médée, le *Meurs ou tue* de don Diègue, le *Qu'il mourût* du vieil Horace, sont de sublimes traits de caractère.

Corneille a le mouvement oratoire, l'ampleur de la période, la logique des déductions ; il est incomparable dans certains dialogues où les répliques s'opposent et s'entre-choquent avec une vivacité et une précision qui a fait donner à ce genre de riposte le nom de cornélien (*dialogue cornélien*). Sous ce rapport, nul ne l'a surpassé, pas plus que pour l'énergie et la vigueur de ses belles pièces. Enfin dans sa langue, souvent obscure et confuse¹, on trouve quantité de vers *bien frappés*, c'est-à-dire d'un relief net et grave, qui laissent leur empreinte profonde dans la mémoire, et qui peuvent être admis et conservés comme proverbes.

[« Son premier chef-d'œuvre (*Le Cid*) et les trois pièces qui le suivirent offrent partout la preuve de deux vérités trop méconnues : la première, c'est que Corneille connaissait le langage de la tendresse, et qu'il excellait à l'exprimer dans ce qu'elle a de plus pur et de plus légitime ; la seconde, c'est qu'il n'a pas, comme on le dit, peint des êtres d'une nature supérieure à la nôtre et presque en dehors de la mesure et des conditions de l'humanité. Il a peint ce qu'il y a de plus grand et de plus simple à la fois : l'effort que la volonté soutenue par la conscience oppose aux affections les plus fortes. C'est par là qu'il nous a remplis

¹ A l'époque du plus grand éclat de Corneille, la langue française n'avait pas encore acquis la richesse, la souplesse et la pureté de la fin du XVII^e siècle.

du sentiment de notre dignité morale et qu'il a mérité la glorieuse popularité qui est restée attachée à son nom. » (H. Tivier.)

On reproche à Corneille d'être trop absolu dans la peinture des sentiments (ses héros sont tout bons ou tout mauvais), de donner à ses héroïnes un caractère trop viril, de pousser parfois l'analyse jusqu'à la subtilité, l'amour de l'effet jusqu'à l'emphase, d'être plus orateur que poète, plus énergique qu'harmonieux. Mais pardonnons-lui des défauts qui viennent en partie du temps « en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent » (Mme de Sévigné), et qui arrachaient des larmes au grand Condé à la représentation de *Cinna*.

Œuvres principales. — Le théâtre de Corneille renferme en tout trente-trois pièces. Après les quatre tragédies du premier ordre : le *Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*, nommons les tragédies de *Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, *Nicomède*, et la comédie du *Menteur*. — Ses poésies diverses contiennent la traduction en vers français de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1651-56), et de l'*Office de la Sainte Vierge* (1670), l'épître intitulée *Excuse à Ariste* (1637), plusieurs *Épîtres au roi*. — Ses principaux ouvrages en prose sont : les trois *Discours* sur le *poème dramatique*, sur la *tragédie* et sur la *règle des trois unités* (1660), les *Examens de ses pièces*, et les *Épîtres dédicatoires*.

Le Cid (1636).

Sujet. — Le sujet moral du *Cid* est le triomphe du point d'honneur sur l'égoïsme des intérêts personnels, ou encore l'héroïsme de la piété filiale. + Le sujet historique est emprunté à Guilhem de Castro, poète espagnol, qui lui-même l'avait trouvé dans les légendes de son pays.

Le héros de la pièce, *Rodrigue de Bivar*, surnommé le *Cid*, est un personnage historique. Il naquit à Burgos vers 1040, fut élevé à la cour de Ferdinand I^{er}, roi de Castille et de Léon, et s'illustra dans les guerres contre les Maures. Le *Romancero* espagnol (recueil de cantilènes, de légendes et de chants épiques du moyen âge) ajoute que, pour venger une injure faite à son père, il ne balança pas à provoquer en duel le comte de Gormas,

112

dont il devait épouser la fille, et le tua. L'amour des deux fiancés, traversé par la querelle de leurs pères, servit de thème à la tragédie de Guilhem de Castro, intitulé *Les Exploits de la Jeunesse du Cid*. — Corneille a suivi le même plan, mais en modifiant de la manière la plus indépendante tout ce qui, dans la pièce espagnole, manquait de goût, tout ce qui paraissait romanesque ou forcé. Dans la pièce espagnole, par exemple, l'insulte a eu lieu dans la salle même du palais, en présence du roi ; dans la pièce de Corneille, elle s'accomplit au sortir du conseil, dans quelque antichambre du palais : ce qui est moins inconvenant. Dans la première, don Diègue, pour éprouver le courage de ses fils, leur serre les mains ou leur mord les doigts ; dans la seconde, cette épreuve toute physique est remplacée par ce mot chevaleresque : *Rodrigue, as-tu du cœur ...*, etc. †

× Cette pièce est dédiée à la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu.

PERSONNAGES. — *Don Diègue*, père de Rodrigue ; *don Gomès*, comte de Gormas, père de Chimène ; *Rodrigue* ; *Chimène*, sa fiancée ; *don Fernand Ier*, roi de Castille, et l'*Infante*, sa fille ; *don Sanche*, prétendant sacrifié ; *Elvire*, gouvernante de Chimène ; *Léonor*, gouvernante de l'Infante ; *don Arias* et *don Alonze*, gentilshommes castillans.

Résumé. — La scène est à Séville, tantôt sur une place publique, tantôt dans la maison du comte de Gormas, tantôt dans le palais du roi. — L'action a lieu vers la fin du XI^e siècle.

Acte Ier. — *Querelle de don Diègue et du comte.* — Les maisons des deux chevaliers don Diègue et don Gomès vont être unies par l'hymen de leurs enfants, Rodrigue et Chimène. Rodrigue a été préféré à don Sanche : le comte de Gormas « se promet du fils ce qu'il a vu du père ». Mais, au sortir du conseil du roi, don Gomès se prend de querelle avec don Diègue, qui vient d'être nommé gouverneur de l'Infant, honneur que don Gomès prétend seul mériter. Dans la vivacité de la dispute, le comte donne un soufflet à don Diègue. Le vieillard outragé tire l'épée ; mais, affaibli par l'âge, il est aussitôt désarmé par son adversaire. Alors il exhale sa douleur dans un véhément monologue :

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?...

Puis il a recours à son fils, et lui demande de le venger. Rodrigue hésite un instant : « de rudes combats » se livrent dans son cœur :

Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?

Mais, comprenant que ses espérances doivent être sacrifiées à l'honneur de son père, il accepte.

Acte II. — *Duel de Rodrigue et du comte.* — Le comte a refusé, même sur les instances du roi, de faire des excuses à don Diègue. Sur ces entrefaites, Rodrigue arrive, le provoque en duel et le tue. Don Fernand apprend successivement l'invasion subite des Maures et la mort du comte. Dès que Chimène a connaissance du funeste événement, elle renonce, elle aussi, à son mariage, et demande justice au roi. Don Diègue, au contraire, intercède en faveur de son fils :

Chimène.

Je demande justice.

Don Diègue.

Entendez ma défense.

Chimène.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence :
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

Don Diègue.

Il a vengé le sien.

Chimène.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

Don Fernand remet la décision de cette affaire à son conseil.

Acte III. — *Rodrigue vient s'offrir aux coups de Chimène.* — En attendant le résultat de la délibération, Rodrigue vient trouver Chimène pour recevoir la mort de sa main. Chimène est partagée entre la haine et l'amour :

Ah ! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.

Mais l'honneur l'emporte : elle congédie Rodrigue, tout en se promettant de le poursuivre par devoir. Rodrigue rencontre son père, qui, après l'avoir comblé d'éloges, l'encourage à la grandeur d'âme et l'envoie combattre les Maures pour terminer sa vie d'une manière plus glorieuse, ou pour « forcer par sa vaillance,

Le monarque au pardon, et Chimène au silence. »

Acte IV. — *Rodrigue triomphe des Maures.* — Rodrigue défait les infidèles sous les murs de Séville et revient avec ses prisonniers qui lui donnent le surnom de *Cid* (de l'arabe *sidy*, chef, seigneur). Il raconte à Fernand ses glorieux exploits.

Chimène annonce à l'Infante qu'elle s'obstine à perdre Rodrigue :

Il a sauvé la ville, il a servi son roi...
 Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
 Et malgré mon amour va poursuivre sa mort ;

et elle vient de nouveau demander justice. Le roi, pour l'éprouver, lui tend un piège : il lui affirme que Rodrigue est mort de ses blessures. La douleur de Chimène est grande ; mais, tirée de son erreur, elle persiste dans sa vengeance, Fernand lui permet de recourir au duel judiciaire, et de choisir qui elle voudra pour champion. Don Sanche s'offre aussitôt et obtient d'aller mesurer son épée avec celle de Rodrigue.

Acte V. — *Don Sanche est désarmé.* — Le Cid déclare à Chimène qu'il ne se défendra pas :

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
 Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

Chimène désire, au contraire, qu'il fasse son devoir en homme de cœur : « Va, lui dit-elle,

Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre ! »

Mais, ne pouvant lui faire abandonner sa funeste résolution, elle se décide à l'aveu définitif qui doit l'emporter :

Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche...
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Fort de cette promesse, Rodrigue s'élance au combat. Don Sanche est vaincu, et condamné à porter à Chimène l'épée du Cid. Chimène, trompée, est au désespoir. Mais le roi lui apprend bientôt que Rodrigue vit encore, et qu'elle pourra l'épouser quand le temps aura essuyé ses larmes.

Caractères des principaux personnages. — « Les personnages du *Cid* sont esclaves de l'honneur et s'immolent au devoir. Ce devoir est mal compris : l'Évangile et les lois sont d'accord pour défendre à chacun de se faire justice à soi-même. » (Tivier.) Mais, dans cette erreur morale, il y a quelque chose de grand, de généreux, de digne d'une meilleure cause.

✕ **Rodrigue** est le type de l'héroïsme chevaleresque ; loyal, désintéressé, courageux, il sacrifie son amour pour sa fiancée à son devoir de fils et à l'honneur de sa maison : « Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. »

Son courage ne faiblira pas devant le terrible comte :

A qui venge son père, il n'est rien d'impossible.

Il a préféré, non sans déchirement, « l'honneur à Chimène ». L'honneur sauf, il préfère « Chimène à la vie », et il court à de nouveaux combats, autant pour mourir que pour vaincre. ✕

Chimène a des qualités analogues à celles de Rodrigue. Venger son père est aussi son devoir, son point d'honneur.

Cependant, de l'aveu même de Corneille, « elle fait de faux pas qui prêtent à la critique » ; ne s'oublie-t-elle pas jusqu'à dire à Rodrigue, encore teint du sang de son père : « Va, je ne te hais point. » Mais, rappelée au devoir par Rodrigue, qui lui répond : « Tu le dois », elle poursuit impitoyablement sa vengeance.

Don Diègue est un gentilhomme tout féodal ; il aime tendrement son fils, mais la pureté de son blason passe avant tout : « Meurs ou tue ! » s'écrie-t-il, et que le châtiment soit aussi prompt que l'outrage ! La tendresse paternelle ne se montre que dans la joie du triomphe, qui l'a sauvé, lui de la honte, et son fils du péril :

Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te voie...
 Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur.

Son fils, à son tour, peut racheter son honneur à force de bravoure, et il l'envoie contre les Maures. — Va, lui dit-il,

...forcer par ta vaillance
 Le monarque au pardon, et Chimène au silence.

Don Gomès est le type de ces barons du moyen âge, braves, magnanimes, scrupuleux du point d'honneur, et tout dévoués à leur suzerain. Il a rendu à son pays des services incontestables, mais il a tort d'en tirer vanité devant celui qui, plus d'une fois, lui donna l'exemple de la vaillance sur les champs de bataille :

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille...

Il a tort surtout d'insulter un vieillard et de le railler après l'avoir insulté.

Son orgueil nous déplaît, sa brutalité nous irrite, sa mort nous laisse indifférents. Don Gomès est un de ces hommes qui, malgré les plus belles qualités, ne sont et ne seront jamais sympathiques.

Don Fernand est un prince équitable : il exige du comte la réparation de son insulte ; il accorde, à la prière de Chimène, l'épreuve du duel ; mais on pourrait le taxer d'imprévoyance ; il ne prend aucune précaution pour repousser l'invasion des Maures ; s'ils sont battus, ce sera sans lui.

Appréciations sur cette pièce. — « Le *Cid* est une pièce de jeunesse, un beau commencement, — le commencement d'un homme, — le recommencement d'une poésie et l'ouverture d'un grand siècle. Les vers de premier mouvement et d'un seul jet y sortent à chaque pas ; c'est grandiose, c'est transportant !... Ceux qui, comme Mme de Sévigné et Saint-Evremond, avaient admiré le *Cid* encore nouveau, et étant eux-mêmes dans leur première jeunesse, ne lui comparaient rien et souffraient difficilement que l'on comparât personne à Corneille. » (Sainte-Beuve.) Mairet, Scudéry, Desmarets et Richelieu osèrent seuls attaquer ce chef-d'œuvre. Le cardinal ordonna même à l'Académie d'en faire la critique. Les *Sentiments de l'Académie sur*

le *Cid* (rédigés par Chapelain), mélange d'observations sensées et de critiques injustes, ne satisfirent personne, ni les amis de Corneille ni ses ennemis.

Corneille répondit :

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit ;
Pour me faire admirer je ne fais point de ligue,
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue...

(*Excuse à Ariste.*)

Le poète manqua peut-être de prudence en choisissant un sujet chevaleresque et espagnol au moment où Richelieu s'obstinait à détruire les derniers vestiges de la féodalité, au moment où il venait d'interdire le duel sous peine de mort (1626) et de battre les Espagnols à Corbie (1636). Quoi qu'il en soit, l'Académie eut beau censurer, le public s'obstina dans son admiration au point qu'il était passé en proverbe de dire d'une belle chose : « beau comme le *Cid*. »

« De toutes les pièces de Corneille, c'est le *Cid* qui a le moins perdu ; il enlève toujours son public. Les parties faibles ou de remplissage, on les subit avec indulgence ; on sait bien qu'un fier élan va relever l'œuvre. Les personnages sont jeunes, ardents, généreux, plus grands que nature, mais dans la nature. Dans le train ordinaire de la vie, nous ne sommes pas à leur niveau ; mais qu'une secousse violente se produise, et il nous semble que nous ne serions pas incapables de cet héroïsme. C'est un portrait flatté : mais c'est nous, nous à certaines heures, dans l'épanouissement du meilleur de nous-mêmes. »

(Paul Albert.)

« Si le style du *Cid* offre encore quelque inégalité, il est impossible de n'y pas admirer le mélange du naturel et de la grandeur, et la souplesse d'un talent qui passe sans effort du ton le plus aisé, de l'entretien confidentiel, à l'expression des plus tragiques douleurs, ou à ce récit de bataille qui semble détaché de quelque épopée perdue. La peinture de la nature est aussi, dans cette pièce, le plus fidèle interprète de l'histoire. Le moyen âge adouci, mais non faussé, y revit tout entier dans le souvenir de ces grandes batailles où la présence d'un chevalier renommé suffisait à décider de la victoire, dans ces duels ou plutôt ces tournois tranchant les querelles des hommes au nom

de la justice de Dieu... Le XVII^e siècle se reconnaissait à son tour dans cette susceptibilité de l'honneur blessé par un mot, dans cette solidarité des membres d'une même famille, atteints avec leurs ancêtres par un seul outrage, dans ce dévouement au prince et à l'État. » (H. Tivier.)

On reproche généralement à cette pièce l'inutilité du rôle de l'Infante, dont la passion sert pourtant à relever le mérite du héros, mais qui complique l'intrigue ; le manque de liaison entre quelques scènes du même acte, conséquence d'une factice unité de lieu ; la monotonie de plusieurs scènes entre Chimène et Rodrigue, où ce dernier offre continuellement de mourir ; enfin l'invraisemblance de tant d'actions accomplies en vingt-quatre heures, suite de la fausse règle de l'unité de temps.

X SCÈNES PRINCIPALES. — La querelle du comte et de don Diègue (acte I, scène II). Le monologue du vieillard désarmé (acte I, scène III). Le soin de la vengeance confié à Rodrigue (acte I, scène IV). Le défi de Rodrigue au comte (acte II, scène II). Le récit de la défaite des Maures (acte IV, scène III). La scène des adieux (acte V, scène I). X

Horace (1640).

Sujet. — Le sujet moral d'*Horace* est le triomphe du patriotisme sur l'amour paternel. — Le sujet historique est la victoire de Rome sur Albe. Il est tiré d'une page de l'*Histoire romaine*, où Tite-Live rapporte le combat des Horaces et des Curiaces, qui mit fin à la guerre de Rome et d'Albe (667 av. J.-C.).

Trois pièces existaient déjà sur ce sujet : l'*Orazia* (la *Sœur d'Horace*, 1546), de l'Arétin ; l'*Horace trigémme* (les *trois Jumeaux*, 1596), de Pierre Delaudun d'Aigaliers, et *El Honrado hermano* (le *Frère vengé*), de Lope de Véga ; mais dans la tragédie de Corneille on ne découvre aucune trace d'imitation¹. Aussi la tragédie d'Horace ferma-t-elle la bouche aux envieux qui accusaient Corneille de plagiat et de manque d'invention à propos du *Cid*.

¹ Ces pièces d'ailleurs n'étaient pas pour le tenter. Voici, dans toute sa richesse, le dialogue que Pierre d'Aigaliers prête aux champions d'Albe et de Rome pendant le combat : « Cà, ça, tue, tue, tue. — Cà, ça, tue, tue, pif, paf ! »

Afin de rendre les situations plus pathétiques, Corneille suppose que les deux familles romaine et albaine sont déjà unies par le mariage d'Horace avec Sabine, sœur des Curiaces, et prêtes à s'unir encore par le mariage d'un des Curiaces avec Camille, sœur des Horaces.

Cette pièce est dédiée à Richelieu, qui faisait au poète, malgré le dépit que lui avait causé le succès du *Cid*, une pension de cinq cents écus de ses propres deniers.

PERSONNAGES. — Le vieil *Horace*, chevalier romain ; *Horace*, son fils, époux de Sabine ; *Camille*, sœur d'Horace et fiancée de Curiace ; *Curiace*, Albain, prétendant de Camille ; *Sabine*, sœur de Curiace et femme d'Horace ; *Valère*, chevalier romain ; *Tulle* (Tullus Hostilius), roi de Rome ; *Julie*, confidente de Sabine et de Camille ; *Flavian*, soldat albain ; *Procule*, soldat romain.

Résumé. — La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

Acte Ier. — *Espoir de Camille et de Sabine.* — Le jour de la bataille décisive est arrivé. Sabine se plaint à sa confidente de la rigueur du sort qui a mis aux prises Albe, sa ville natale, et Rome, sa patrie adoptive.

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain ;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.

Camille joint ses plaintes aux siennes :

De pareilles frayeurs mon âme est alarmée,
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.

Un oracle avait rassuré Camille ; mais un songe horrible qu'elle a fait renouvelle toutes ses craintes. Cependant Curiace vient lui apprendre que la bataille n'aura pas lieu ; que, pour éviter l'effusion du sang, on va nommer trois combattants de part et d'autre.

Acte II. — *Rome et Albe ont choisi leurs guerriers.* — Le sénat romain a désigné les trois Horaces. Pendant que Curiace félicite son beau-frère de l'honneur qui lui est fait, on vient annoncer que la ville d'Albe a choisi les trois Curiaces. Les champions sont prêts à marcher au combat, mais le prétendant

de Camille gémit d'avoir à lutter contre les Horaces : « En l'état où nous sommes, dit-il,

Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité. »

L'époux de Sabine, au contraire, ne voit plus dans ses beaux-frères que des ennemis à combattre :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

Sabine et Camille essayent d'empêcher les guerriers de remplir leur mission. Le vieil Horace survient, ranime les courages et envoie les héros au champ d'honneur.

Acte III. — *Le combat.* — Julie vient apprendre à Sabine et à Camille que les adversaires étaient en présence mais que les deux armées, saisies de pitié, se sont opposées à leur lutte fratricide ~~et qu'elles~~

Demandent la bataille ou d'autres combattants.

Le vieil Horace apporte à ses filles la fâcheuse nouvelle que les dieux, consultés par ordre de Tulle, ont ratifié le choix de Rome et d'Albe, et que leurs frères « sont aux mains » : Julie assiste de loin au combat. Dès qu'elle voit tomber deux des Horaces et le troisième prendre la fuite, elle accourt annoncer que Rome est vaincue. Alors le vieil Horace s'indigne de la lâcheté de son fils. « Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? lui dit Julie. — Qu'il mourût ! » répond le vieillard, et il jure de laver la honte des Romains dans le sang de ce fils dégénéré.

Acte IV. — *Horace tue sa sœur.* — Mais bientôt Valère qui a attendu la fin de la lutte, explique la conduite du dernier champion de Rome :

... Apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.

Les Curiaces sont vaincus. Allégresse du vieil Horace : désespoir de Camille, qui épuise toute son indignation contre son frère et sa patrie, quand soudain, le vainqueur se présente. Le jeune héros, transporté de colère, souille sa victoire par un crime : il perce sa sœur d'un coup d'épée, en s'écriant :

Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

Acte V. — Jugement du fratricide. — Horace offre sa vie à son père pour expier le meurtre qu'il a commis :

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître.

Tulle cependant vient féliciter Horace de son triomphe. Valère accuse ce dernier devant le roi et demande sa mort. Le fratricide s'abandonne à la justice du roi ; mais le vieil Horace plaide pour son fils et obtient sa grâce.

Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome ?...
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Ou tu penses choisir un lieu pour son supplice.
Sera-ce entre ces murs, que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux et dans ce champ d'honneur,
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?

Caractères des principaux personnages. — Le **vieil Horace**, type d'honneur et de patriotisme est le personnage le plus dramatique de la pièce. Il domine, en effet, tous les autres par la majesté du vieillard, l'autorité du père, le dévouement du citoyen. Ce Romain des premiers temps est sublime de calme, de noblesse et de générosité ; il est à la fois énergique et tendre ; il aime ses enfants, mais il sacrifie ses affections les plus chères aux intérêts de sa patrie :

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments,

dit-il à ses fils en les envoyant au combat ;

Moi-même, en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

A la nouvelle de la mort de deux d'entre eux et de la fuite du troisième, il se réjouit de la glorieuse destinée des premiers :

Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.

Il accable l'autre de reproches et de menaces :

Avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

Ce langage est de tout point conforme aux lois romaines, qui donnaient au père droit de vie et de mort sur ses enfants.

Mais, apprenant que son fils a fait triompher Rome, le vieillard laisse éclater son amour paternel, un moment comprimé par le devoir patriotique. Mon fils, dit-il,

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

Le **jeune Horace** personnifie le soldat romain dans les premiers temps de la République, c'est un héros ; mais il n'a que du courage et pas assez d'affection, il en fait l'aveu :

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.

Ce caractère farouche, ce dévouement aveugle à la patrie, rendent plus vraisemblable le crime qui déshonore sa victoire. Rien cependant ne saurait excuser l'action atroce de ce fratri-cide, qui va, presque de sang-froid, poignarder sa sœur.

Curiace a autant de bravoure et plus de cœur que le jeune Horace ; chez lui, l'humanité tempère le patriotisme. Pour son pays, il accepte tous les sacrifices, mais il s'afflige d'avoir à combattre des personnes qui lui sont chères :

Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur.

Après avoir reproché à Horace une fermeté qui tient un peu du barbare, il ajoute :

Je rends grâce aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Camille représente l'amour égoïste ; elle est violente, emportée, sans aucune sorte de tempérament. Elle est plus ou moins Romaine aux divers moments de la pièce ; son rôle, commencé par une exaltation de sentiments dignes de son père et de son frère, finit, au IV^e acte, par des anathèmes contre Rome. Sa passion éclate dans la célèbre imprécation :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !...

Sabine montre plus de résignation et de tendresse. Son langage contraste, par sa bienséante mélancolie, avec la rage et la fureur de Camille :

Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Valère, qui paraît au IV^e acte pour s'applaudir de la mort de Curiace son rival, et au Ve pour accuser Horace, est aussi ridicule que l'Infante dans le *Cid*, et aussi odieux que Maxime dans *Cinna*.

Appréciations sur cette pièce. — « *Horace* est sans doute la production la plus vigoureuse, la plus originale du génie de Corneille. Là, tout est substance, force et lumière. Dans un cadre de médiocre étendue, l'art du poète évoque la famille romaine avec la pureté de ses mœurs, la gravité de sa discipline, la diversité des membres qui la composent, et la cité elle-même tout entière avec les institutions et les vertus qui la destinaient à l'empire du monde. Quelle simplicité dans les ressorts ! quelle variété dans les caractères ! Voyez comment l'annonce successive de deux décisions simultanées produit deux scènes admirables : il suffit que le choix des Curiaces ne soit connu qu'après celui des Horaces pour que l'intérêt naissant du drame se prolonge et croisse ; l'empressement fort naturel d'une femme timide venant annoncer comme complet un fait inachevé produit la plus neuve et la plus émouvante des péripéties. » (Gérusez.)

D'aucuns prétendent que la pièce d'*Horace* manque d'unité d'action, qu'elle devrait finir après le troisième acte. Cette critique n'est pas fondée : les deux nouvelles actions qui remplissent le quatrième et le cinquième acte, outre qu'elles sont imposées par l'histoire, étaient nécessaires pour peindre l'esprit romain dans la famille et dans la cité. Mais il faut convenir que l'unité d'intérêt se trouve compromise : après le meurtre de Camille, l'intérêt passe, en effet, du jeune Horace au vieil Horace. Il y a aussi des longueurs, de la déclamation, du remplissage dans les conversations et les monologues de Sabine et de Camille, et le cinquième acte, tout en discours, manque d'action proprement dite.

Malgré ces défauts, l'habile opposition des caractères, la vraisemblance historique et le beau rôle du vieil Horace, dont le patriotisme inébranlable constitue l'unité morale de la pièce, conserveront toujours à cette tragédie la place qu'elle occupe parmi les chefs-d'œuvre du théâtre français.

SCÈNES PRINCIPALES. — L'exposition du sujet par Sabine (acte I, scène 1). Le dialogue entre les deux beaux-frères (acte II, sc. 1 et II). Les adieux du vieil Horace (acte II, scène VIII). La douleur du père (acte III, scène VI). Les imprécations de Camille (acte IV, scène V). Le plaidoyer du vieil Horace (acte V, scène III).

Cinna ou la clémence d'Auguste (1640).

Sujet. — Le sujet moral de *Cinna* est la victoire de la clémence sur la vengeance. — Le sujet historique est tiré du *Traité de la Clémence* (liv. I, ch. IX), où Sénèque rapporte que la fille de Toranius, Émilie, ne pouvant pardonner à Auguste d'avoir proscrit son père, chargea Cinna de former une conjuration contre la vie de l'empereur. Le complot fut découvert, mais l'empereur réprima sa colère et pardonna généreusement à tous les coupables.

Le héros véritable est donc Auguste, et non pas Cinna. C'est, du reste, ce que semble indiquer le double titre de la pièce.

PERSONNAGES. — *Octave César Auguste*, premier empereur de Rome ; *Livie*, impératrice ; *Cinna*, petit-fils de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste ; *Maxime*, autre chef de la conjuration ; *Émilie*, fille de Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat ; *Fulvie*, confidente d'Émilie ; *Euphorbe*, affranchi de Maxime ; *Polyclète*, affranchi d'Auguste ; *Evandre*, affranchi de Cinna.

Résumé. — La scène est à Rome, dans différentes salles du palais d'Auguste.

Acte Ier. — *La conjuration est organisée.* — Émilie expose dans un monologue d'abord, puis dans un entretien avec sa confidente, le dessein qu'elle a formé de venger la proscription de son père. Elle promet sa main à Cinna, à la condition qu'il se chargera d'arracher à l'empereur le pouvoir et la vie. Mais à quels dangers elle l'expose !

Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
Dans sa ruine même il peut t'envelopper.

Cinna organise le complot, et vient rendre compte à Émilie de la résolution des conjurés :

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.

Soudain l'empereur mande auprès de lui Cinna et Maxime. Ils tremblent que tout ne soit découvert.

Acte II. — *L'empereur veut abdiquer le pouvoir.* — On s'était alarmé trop tôt : Auguste ignore la conjuration. Il consulte ses deux confidents sur le projet qu'il a formé d'abdiquer le souverain pouvoir :

J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes...

Maxime lui conseille d'abdiquer ; Cinna, au contraire, le supplie de garder l'empire ; car, pour vivre en paix, le monde a besoin d'un maître :

Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire.

Auguste se rend à l'avis de Cinna. — Resté seul avec ce dernier, Maxime lui reproche de parler contre sa pensée. Cinna lui révèle alors que le prix de la mort du tyran est la main d'Émilie.

Acte III. — *Hésitations de Cinna.* — Maxime devient jaloux de Cinna. Euphorbe décide son maître à trahir la conjuration. Cependant Cinna, troublé par le remords, est plein d'hésitation à l'approche du moment fatal :

Émilie et César, l'un et l'autre me gêne ;
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.

Émilie survient, relève le courage de Cinna et le décide. Il part, mais avec la résolution de se frapper lui-même après avoir immolé sa victime.

Acte IV. — *Trahison de Maxime.* — Euphorbe prévient l'empereur, de la part de Maxime, et lui fait croire en même temps que, ne pouvant survivre au double crime du complot et de la délation, son maître s'est jeté dans le Tibre :

Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

Auguste, stupéfait, s'interroge dans un beau monologue, et délibère sur le parti qu'il doit prendre. Livie lui conseille de pardonner :

... La clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

Cependant Maxime, que l'on croyait mort, paraît devant Émilie et la supplie de fuir avec lui. « Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre », répond Émilie. Maxime insiste et finit par lui dire :

Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime ;
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez.

Émilie repousse ses vœux avec mépris ; car, sous les paroles de l'amant, elle a deviné le traître :

L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté...
Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.

Maxime, resté seul, exhale son dépit d'avoir cédé aux conseils d'Euphorbe, qu'il se propose de punir de mort avant de mourir lui-même.

Acte V. — *Clémence d'Auguste.* — Décidé à prendre le parti de la clémence, Auguste fait venir Cinna, lui rappelle longuement tous les bienfaits dont il l'a comblé, et termine par ces mots qui forment contraste :

Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner !

Cinna se récrie ; mais Auguste lui montre qu'il connaît tous les détails du complot. Émilie paraît et revendique la responsabilité de la conspiration. Cinna proteste et s'attribue la principale part du forfait :

Elle n'a conspiré que par mon artifice ;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

Arrive Maxime, qui avoue ses trahisons. Auguste alors, par un effort héroïque de générosité, pardonne à tous les coupables :

Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma dernière victoire !
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Tant de bonté désarme les conjurés. Émilie elle-même oublie sa haine, « qu'elle croyait immortelle », et Livie, inspirée par les dieux, prédit à son époux que désormais l'empire ne comptera que des sujets dociles, et que Rome « n'a plus de vœux que pour la monarchie ».

Caractères des principaux personnages. — Auguste est vraiment le héros de la pièce. Son dessein d'abdiquer, attribué à sa modération et à son patriotisme, le grandit à nos yeux ; et, par une progression constante, on le voit triompher de sa colère et s'élever jusqu'au sublime de la clémence :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin...

Auguste n'est jamais odieux, pas même dans ce monologue du quatrième acte, où il rappelle ses crimes ; car ce n'est que pour nous apprendre qu'il les déteste et qu'il voudrait se les faire pardonner :

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné.
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné.

« La sympathie s'attache à Auguste dès qu'il paraît au second acte ; elle croît de scène en scène et finit même par se concentrer tout entière sur ce personnage, que Corneille nous a dépeint plus grand encore qu'il n'apparaît dans l'histoire : le poète a idéalisé son héros. » (L. Bénard.)

Émilie, cette « adorable furie », comme l'appelait Balzac, est l'âme de la conspiration, sinon de la tragédie. Elle poursuit la mort d'Auguste avec une obstination peut-être exagérée : « Il y a vingt ans que son père a succombé dans les proscriptions. Or, si cette perte cruelle légitime des représailles, on ne peut cependant oublier qu'Auguste a tout fait pour réparer un malheur dont la guerre civile est responsable. Aussi n'entrons-nous pas facilement dans les colères de sa fille adoptive, surtout en voyant qu'elle accepte les bienfaits de celui qu'elle veut assassiner, autant par fanatisme que par piété filiale. » (G. Merlet.) Sa piété filiale, d'ailleurs, n'est-elle pas poussée jusqu'au fanatisme.

Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

« Les reproches qu'on peut faire à Émilie s'adressent au personnage et non au poète. Corneille assurément condamnait la conduite de cette héroïne à laquelle il a donné les seuls charmes qu'elle pouvait avoir à nos yeux, une énergie éloquente, de magnifiques élans de haine, des dédains superbes et une force d'âme qui met en relief les faiblesses de Cinna. » (L. Bénard.)

Cinna n'est pas plus sympathique qu'Émilie. Son caractère se soutient mal. D'abord on le prendrait pour un patriote ardent, désintéressé, armé contre un usurpateur et un tyran par le plus pur amour de la liberté. Au second acte, ce n'est plus qu'un conspirateur de bas étage qui donne perfidement à Auguste le conseil de garder l'empire, afin d'être plus certain de pouvoir l'assassiner, pour un seul motif d'intérêt personnel.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche :
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche...
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de naître ;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

Ce n'est pas Rome qui parle ainsi, c'est l'égoïsme d'un faux Brutus. « Qu'il y a loin de lui à la sublime figure du Brutus de Shakespeare !... Cinna est un conspirateur un peu au-dessus

du vulgaire, mais ce n'est pas un héros ; on pourrait lui dire, sans être trop injuste, ce qu'il dit de lui-même avec assez peu de pudeur :

Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute.

« Le trait de clémence qui termine la pièce amoindrit considérablement Cinna. Un héros n'a pas besoin ou n'accepte pas de pardon. » (V. de Laprade.)

Maxime est un personnage « qui nous montre l'effet de la jalousie dans une âme bien née ». S'il fut sincère, lorsque pour éviter un crime il conseilla l'abdication, ses odieuses trahisons et ses tentatives ridicules l'avalissent et le font descendre au niveau d'un personnage de comédie.

Appréciations sur cette pièce. — « Cette tragédie est une des pièces les plus régulières de Corneille ; les trois unités y sont observées ; les scènes y sont liées entre elles avec art ; l'action ne finit qu'avec la pièce. Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce et qui sont le sublime de la grandeur d'âme, ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénouement, de laisser au spectateur une dernière impression, qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille ; et si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave ; cette autre scène si théâtrale, où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner ; les idées profondes et l'énergie du style qu'on remarque dans ce dialogue, aussi frappant à la lecture qu'au théâtre ; le monologue d'Auguste au quatrième acte ; la fierté du caractère d'Émilie, et les traits heureux dont il est semé, cette préférence paraît suffisamment justifiée. »

Cette appréciation de **La Harpe** rapprochée de celle qu'on va lire de **Laprade**, montre comment le XIX^e siècle a modifié assez sensiblement les opinions du XVIII^e. Aujourd'hui, *Cinna* n'occupe plus que le quatrième rang parmi les chefs-d'œuvre cornéliens.

« Si nous ne plaçons pas *Cinna* au premier rang des chefs-d'œuvre de Corneille, ce n'est pas sans rendre hommage aux éclatantes beautés de la pièce, notamment au style. Inférieure comme action dramatique au *Cid* et à *Polyeucte* ; modèle de cette tragédie, oratoire plutôt que poétique, où l'on entend se succéder des discours plutôt que des personnages vivants, *Cinna*, comme style, est du meilleur de Corneille, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand dans notre langue... L'infériorité relative de *Cinna* n'est donc pas dans le discours ni même dans l'action du drame, elle est dans le fond moral des choses. Quand on s'interroge sur l'impression qu'on emporte de cette pièce, on est moins satisfait, on sent son cœur moins haut et moins fort qu'au sortir du *Cid*, d'*Horace* et de *Polyeucte*. On n'éprouve pas le désir d'être soi-même un des personnages que l'on vient de voir et d'entendre ; l'admiration, toujours mêlée du plaisir d'imiter, est par conséquent moins complète après *Cinna* qu'après les autres chefs-d'œuvre du maître. »

Le défaut ordinaire de Corneille, la déclamation, tient encore trop de place dans cette tragédie, notamment dans le monologue qui y sert d'exposition. On peut signaler aussi le déplacement de l'intérêt au deuxième acte, et le manque d'unité des caractères. Maxime s'avilit ; *Cinna* tombe vaincu aux pieds d'Auguste ; la vindicative Émilie elle-même dément sa prétendue grandeur d'âme, en se rendant enfin à l'irrésistible puissance de la générosité.

La tragédie de *Cinna* eut néanmoins un grand succès parce qu'elle est une étude approfondie du cœur humain, et qu'elle parut au moment où Richelieu faisait tout plier sous sa main de fer. Elle plut tout à la fois aux adversaires du pouvoir par les intrigues politiques qu'elle renferme, et aux partisans du pouvoir par le triomphe de l'autorité.

SCÈNES PRINCIPALES. — Le récit de la conjuration (acte I, scène III). La délibération (acte II, scène I). La conversation entre Émilie et *Cinna* (acte III, scène IV). Le monologue d'Auguste (acte IV, scène II). L'interrogatoire (acte V, scène I). Le pardon (acte V, scène III).

Polyeucte (1643).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est le triomphe de la foi sur les attachements terrestres, même les plus légitimes. — Le sujet historique est le *martyre de saint Polyeucte*. Il est tiré de la *Vie des saints*, de Surius (chartreux allemand du XVI^e siècle), complétée par Mosander, autre écrivain allemand du même siècle.

Polyeucte, gendre de Félix, servait dans les légions romaines. Converti à la foi catholique par son ami Néarque, il fut martyrisé à Mélitène, vers l'an 251. Corneille a modifié sensiblement les données de l'histoire : il suppose que Polyeucte reçut le baptême effectif ; les biographies le font mourir catéchumène ; il transforme Félix, simple commissaire impérial, en gouverneur d'Arménie. Enfin il a inventé le personnage de Sévère, le sacrifice ordonné pour la victoire de Décius, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline.

Cette pièce est dédiée à la reine Anne d'Autriche, régente du royaume pendant la minorité de son fils Louis XIV.

important
PERSONNAGES. — *Félix*, gouverneur d'Arménie ; *Polyeucte*, seigneur arménien, gendre de Félix ; *Pauline*, fille de Félix et femme de Polyeucte ; *Néarque*, ami de Polyeucte ; *Sévère*, chevalier romain, ancien prétendant de Pauline ; *Stratonice*, confidente de Pauline ; *Albin*, confident de Félix ; *Fabian*, domestique de Sévère ; *Cléon*, domestique de Félix ; gardes.

Résumé. — La scène est à Mélitène, capitale de l'Arménie, dans le palais du gouverneur.

Acte Ier. — *Songe de Pauline.* — Le chrétien Néarque presse son ami Polyeucte de recevoir le baptême. Polyeucte hésite ; il craint de déplaire à sa femme, qu'un songe a effrayée.

Quoi ! vous vous arrêtez aux songes d'une femme !

dit Néarque à Polyeucte, qui se décide à partir malgré les larmes de Pauline. Celle-ci exhale ses plaintes devant sa confidente, et lui raconte qu'elle a vu en songe celui qu'elle voulait d'abord épouser, mais qui fut éconduit à cause de son peu de fortune :

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.

Déjà une partie de son rêve se réalise ; Sévère, qu'on disait mort, vient d'arriver à Mélitène, où il doit présider un sacrifice. Félix, redoutant sa vengeance, ordonne à Pauline de le recevoir s'il se présente, et d'apaiser ses ressentiments.

Acte II. — *Idoles renversées.* — Sévère, qui est devenu le favori de l'empereur, se présente en effet ; mais Pauline le supplie de ne plus la revoir : elle a cessé d'être libre. En acceptant l'époux que son père lui a donné, elle a suivi son devoir :

Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.

Cependant Polyeucte, fortifié par la grâce du baptême, entraîne son ami Néarque au temple, dans l'intention de montrer leur foi. Ils y renversent les idoles.

Acte III. — *Emprisonnement de Polyeucte.* — Stratonice raconte à Pauline « l'horrible profanation » que viennent de commettre Polyeucte et Néarque. Félix annonce qu'il a fait saisir les coupables, et que, sur leur refus d'apostasier, il a envoyé Néarque au supplice et jeté Polyeucte en prison. Pauline demande grâce pour son époux, mais Félix craint le courroux de l'empereur, comme il le dit à Albin :

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter...
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.

D'ailleurs, il se pourrait que le trépas de Polyeucte lui donnât dans Sévère un gendre et un protecteur puissant :

Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis.

Acte IV. — *Sacrifice de Polyeucte.* — Polyeucte est averti, dans sa prison, que Pauline veut lui parler. Avant de la voir, il fait demander Sévère, et, en attendant, il exprime dans de belles stances les joies qui remplissent son âme, car il aspire au martyre ; et il conclut :

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

Pauline met tout en œuvre pour sauver son mari ; au lieu de se laisser ébranler, Polyeucte prie Dieu de convertir sa femme :

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne :
Elle a trop de vertus, pour n'être pas chrétienne.

Sévère entre à son tour ; Polyeucte lui confie Pauline et demande aux gardes d'être conduit à la mort. Pauline, loin d'accepter la pensée d'une union possible, avec Sévère, le supplie d'intervenir en faveur de Polyeucte. Sévère, n'écoutant que sa générosité naturelle, va faire une démarche auprès de Félix.

Ainsi dans ces trois scènes l'héroïsme des trois personnages s'élève aux plus purs sommets du sacrifice.

Acte V. — *Martyre et conversions.* — Félix prend l'intervention de Sévère pour un piège :

Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur ;
De ce qu'il me demande, il m'y ferait un crime.

Il tente une dernière fois de ramener son gendre au paganisme : « Adore les dieux, lui dit-il, ou renonce à la vie. — Je suis chrétien ! » répond Polyeucte ; on le conduit au supplice.

Pauline, qui a vu mourir son époux, revient auprès de Félix, lui reproche sa barbarie, et lui déclare qu'elle est chrétienne. Sévère, irrité de l'inutilité de son intervention, menace de se venger. Mais Félix lui-même se convertit, renonce à ses dignités et se montre prêt à mourir. Sévère, « touché de pareils changements », conseille à Félix de garder son pouvoir et promet de défendre les chrétiens auprès de l'empereur.

Caractères des principaux personnages. — Polyeucte est le type des premiers chrétiens, si fortement attachés à leur religion. Avant le baptême, il est faible, hésitant ; les larmes de Pauline ébranlent son cœur ; il a besoin des conseils de Néarque. Mais le baptême le transforme ; plutôt que de trahir sa foi, il sacrifie ses richesses, son rang, et renonce à toutes les affections humaines : « Je vous aime bien plus que moi-même, dit-il à Pauline, mais beaucoup moins que mon Dieu », et, joyeux, il court au martyre en s'écriant :

Monde, pour moi tu n'as plus rien :
 Je porte en un cœur tout chrétien
 Une flamme toute divine...
 Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;
 De vos sacrés attraits les âmes possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
 Vous promettez beaucoup, et donnez davantage.
 Vos biens ne sont point inconstants ;
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage,
 Pour nous introduire au partage
 Qui nous rend à jamais contents.

« Ce chant de Polyeucte, cet hymne en chœur de ses pensées, — imité ensuite par Rotrou dans *Saint Genest*, et qui avait ses précédents lyriques dans le théâtre espagnol et chez les Grecs, — est le premier prélude, un jet éloquent des chœurs, ensuite déployés, d'*Esther* et d'*Athalie*. » (Sainte-Beuve.)

~~« Quant aux excès qui étonnent ici la mollesse de nos courages, ils ne sont qu'un trait de vérité morale et historique. Au lieu de railler, comme Voltaire, louons donc la clairvoyance de Corneille ressuscitant si fidèlement le chrétien de l'Église militante, de ce temps où le royaume des cieux n'appartenait qu'aux violents. » (G. Merlet.)~~

Pauline représente l'héroïsme de l'amour conjugal : « Un cœur à l'autre uni, dit-elle, jamais ne se retire, et pour l'en séparer, il faut qu'on le déchire. » Avant de devenir l'épouse de Polyeucte, elle a aimé Sévère par *inclination* ; mais elle a tourné court dès qu'il l'a fallu, dès que son père l'a commandé ; elle a aimé Polyeucte par devoir ; et maintenant son cœur s'élevant avec son admiration pour le héros, elle chérit Polyeucte de toute son âme, et ne gardera d'estime à Sévère que s'il le sauve de la mort. Aussi lorsqu'au quatrième acte, Polyeucte, près de mourir, la voudra rendre à Sévère, elle refusera avec indignation, dans une tirade dont le premier mot dit tout :

Mon Polyeucte touche à son heure dernière !...

Pauline a vraiment « trop de vertu pour n'être pas chrétienne ». Le martyr de Polyeucte dessille ses yeux, et elle s'écrie :

Je vois, je crois, je sais, je suis désabusée !

Sévère, à qui Pauline avait autrefois promis sa main, est le type de l'honnête homme. Il mérite cet éloge par sa générosité et sa modération : sur la prière de Pauline, il se défend d'espérer, et sollicite avec instances la grâce de Polyeucte ; le sentiment de sympathie et d'impartialité avec lequel il juge la religion naissante et la compare à celle de l'empire est doublement louable dans un païen au service d'un César persécuteur :

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense,...
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons.

~~Néanmoins, ce philosophe à la Marc-Aurèle manque singulièrement de logique en admettant que « toutes les religions sont bonnes ».~~

Félix est la personnification du fonctionnaire égoïste et servile. Pour lui, la famille compte peu ; il sacrifie son gendre pour conserver sa place. Ses calculs, on l'a vu, sont d'une bassesse révoltante ; il se les reproche amèrement, mais l'ambition parle plus haut. L'empereur, les dieux, sa charge, sa vie, l'emportent sur l'amour sincère qu'il a pour sa fille et son gendre ; et il se croit un habile politique en refusant les offres de Sévère.

La conversion d'un homme de cette trempe n'est peut-être pas suffisamment préparée ; aussi, quoique miraculeuse, cause-t-elle plus de surprise que de plaisir.

Néarque est un chrétien qui, par sa résolution inébranlable et sa fidélité patiente, « sert à donner la mesure du progrès de son ami dans le christianisme. Avant le baptême de Polyeucte, il marche devant lui pour l'entraîner ; après le baptême du néophyte, il marche derrière lui, cherchant à le retenir ». Cette noble amitié dans le bien, si bien peinte par le poète, est une des beautés les plus touchantes de la tragédie. Absolument désintéressée, elle provoque un enthousiasme qui allie le beau idéal à l'idéal chrétien.

PROFESSION DE FOI DE POLYEUCTE

POLYEUCTE

Vos résolutions usent trop de remise :
 Prenez la vôtre enfin puisque la mienne est prise.
 Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
 Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers,
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieus :
 La prostitution, l'adultère, l'inceste,
 Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
 J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
 Je le ferais encore, si j'avais à le faire,
 Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
 Même aux yeux du Sénat, aux yeux de l'Empereur.

FÉLIX

Enfin, ma bonté cède à ma juste fureur :
 Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire.

Chère Pauline, adieu : conservez ma mémoire.

PAULINE

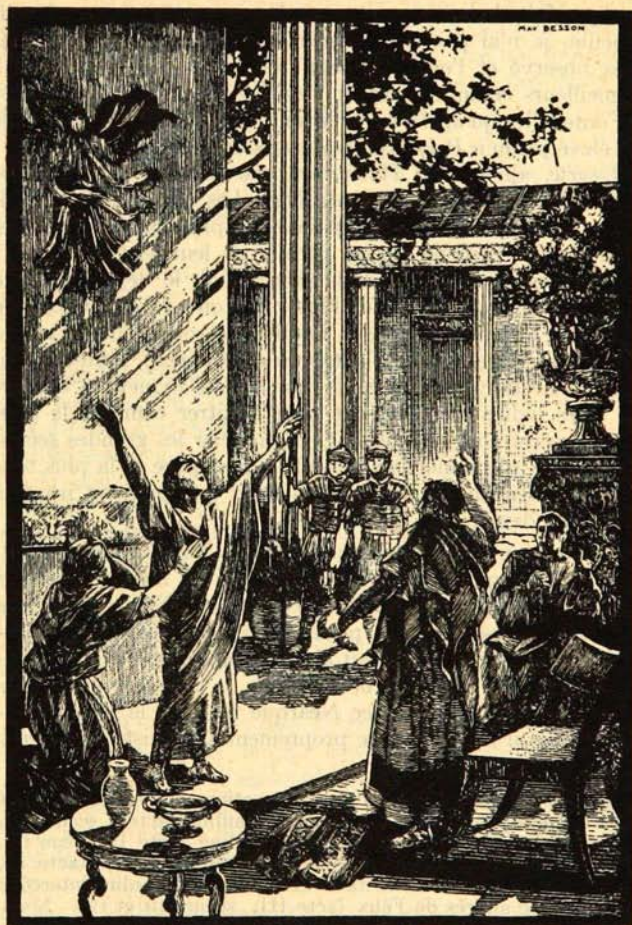
Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux et que l'on m'obéisse.
 Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.



POLYEUCTE VA AU MARTYRE

PAULINE

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX

— A la mort.

POLYEUCTE

— A la gloire.

Appréciations sur cette pièce. — « A mon gré, dit Corneille, je n'ai pas fait de pièce où l'ordre du théâtre soit mieux observé et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. » Les meilleurs critiques sont de l'avis de Corneille. « Je crois, dit Fontenelle, qu'après avoir atteint jusqu'à *Cinna*, Corneille s'est élevé jusqu'à *Polyeucte*, au-dessus duquel il n'y a rien. » — « *Polyeucte*, ajoute M. Tivier, est une tragédie parfaitement conduite et d'un dessin très régulier. Les cinq actes y représentent, pour chacun des personnages principaux, l'une des phases de l'événement qui va décider de leur sort. Ce sont : pour Polyeucte, le baptême, le sacrifice ou le départ pour le temple, la profession de foi, l'interrogatoire et le combat, le supplice et le triomphe ; pour Pauline, le songe qui lui révèle confusément son malheur, l'entrevue avec Sévère, l'intercession en faveur de Polyeucte, le refus d'un second hymen, la conversion. Ces indications suffisent pour montrer combien le plan de la pièce est conçu fortement, et rappeler les grandes scènes où l'auteur a su donner l'expression la plus pure et la plus touchante aux sentiments les plus généreux que puissent inspirer la raison, le devoir et la foi. »

Contrairement aux appréhensions de l'*hôtel de Rambouillet*, cette tragédie, qui a renouvelé et éclipsé en même temps les Mystères du moyen âge, eut un plein succès. Une circonstance propre à intéresser à cette pièce, ce fut la doctrine de Port-Royal sur la grâce, qui divisait alors les jansénistes et les catholiques : Polyeucte, en effet, ne triomphe de la nature que par la grâce, et ses discussions avec Néarque mettent le fait en évidence. Mais il n'y a rien de proprement janséniste dans leurs discours.

SCÈNES PRINCIPALES. — La conversation entre Néarque et Polyeucte (acte I, scène 1). Le songe de Pauline (acte I, scène III). La première entrevue de Sévère et de Pauline (acte II, scène II). Polyeucte se rend au temple pour renverser les idoles (acte II, scène VI). Récit de Stratonice (acte III, scène II). Pauline intercède pour Polyeucte auprès de Félix (acte III, scènes III et IV). Mort de Néarque (acte III, scène V). Polyeucte est emmené au supplice (acte V, scène III).

Nicomède (1651).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragi-comédie est le triomphe du patriotisme sur les intrigues d'ennemis redou-

tables. — Le sujet historique est la lutte de Rome contre la Bithynie. Ici, c'est la fierté d'un héros de l'Asie qui, par exception, tient en échec les maîtres du monde. Le but de Corneille « a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comment ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés ».

PERSONNAGES. — *Prusias*, roi de Bithynie ; *Arsinoé*, sa femme, et leur fils *Attale* ; *Nicomède*, autre fils de *Prusias*, issu d'un premier mariage, prétendant de *Laodice* ; *Laodice*, reine d'Arménie, pupille de *Prusias* ; *Flaminius*, ambassadeur de Rome, etc.

Résumé. — La scène est à Nicomédie, capitale de la Bithynie.

Acte Ier. — *Retour de Nicomède.* — *Arsinoé* cherche à brouiller *Nicomède* avec *Prusias*. Elle a envoyé deux émissaires pour assassiner le vaillant *Nicomède*. Le prince quitte aussitôt son armée d'Asie pour venir demander justice au roi. *Arsinoé* se justifie sans peine, et la démarche du prince est taxée d'intrigue et de jalousie. Cependant *Nicomède* et *Laodice* s'assurent mutuellement de leur fidélité. Mais *Arsinoé* prétend réunir les deux sceptres d'Arménie et de Bithynie dans les mains de son fils *Attale*, par la perte de *Nicomède* :

Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.

Voilà donc le jeune *Attale*, nouvellement revenu de Rome où il a été élevé, rival d'un frère qu'il ne connaît pas encore.

Acte II. — *Les artifices d'Arsinoé commencent à avoir leur effet.* — *Prusias*, très monté contre *Nicomède*, lui reproche d'avoir quitté l'armée sans ordre, et de donner ainsi un exemple pernicieux à ses sujets. Mais voici l'ambassadeur romain *Flaminius* ; il vient plaider les intérêts du jeune *Attale*, le protégé de Rome. Au fond, il vient « diviser pour régner ». Il conseille à *Prusias* de partager ses États, de donner la Bithynie et la Cappadoce à *Nicomède*, lequel abandonnerait généreusement à son frère la main de *Laodice* et la couronne d'Arménie. *Nicomède* réplique à *Prusias* :

De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État ?
Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après ou Rome ou la nature.

Acte III. — *Résistance de Laodice.* — Flaminius, pour intimider Laodice et la faire condescendre à ses projets, lui rappelle que « l'unique moyen de régner, c'est d'être alliée de Rome ». Il n'y réussit point. La résistance est aussi forte et non moins éloquente en Laodice qu'en Nicomède. Flaminius se retire en menaçant. Attale et Nicomède se sont enfin rencontrés et reconnus. Nicomède est surpris de trouver chez son frère tant de courtoisie et de délicatesse de sentiments. Arsinoé fait reproche à Nicomède des griefs qu'il a formulés contre elle.

Acte IV. — *Arrestation de Nicomède.* — Prusias mande le prince. Arsinoé, tout en feignant de le défendre, l'accable de mille traits accusateurs. Nicomède riposte à sa belle-mère avec une froide ironie. Le roi, dominé par des influences diverses, nomme Attale son héritier et met Nicomède en état d'arrestation. Cette mesure ne satisfait point Flaminius : Rome veut le partage de l'empire asiatique.

Acte V. — *Emeute. Triomphe de Nicomède.* — Le peuple est pour Nicomède et Laodice ; mais Prusias, Arsinoé et Flaminius décident d'embarquer Nicomède sur une galère romaine. Attale délivre son frère, qui reste le maître et prétend s'affranchir de la servitude de Rome.

Caractères des principaux personnages. — Nicomède est un héros tout cornélien, c'est-à-dire vaillant, indomptable, dédaigneux des finesses et des artifices, allant droit devant lui, à l'obstacle, au danger, au combat, à la mort, à la gloire, ne comptant que sur sa conscience, son honneur et son épée. Il a donc le droit de dire, en faisant allusion à Annibal dont il est l'élève :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

Prusias est le type de ces rois avilis qui finissaient par ne plus sentir le poids de la servitude, tant ils s'étaient accoutumés au joug. Il tremble sous l'ascendant de Rome, sous la domination d'Arsinoé et sous la supériorité morale de son fils. C'est un homme de la trempe de Chrysale, dans les *Femmes savantes*, moins le bon sens.

Arsinoé est une femme hautaine et ambitieuse qui, pour faire asseoir son fils sur le trône royal, ne craint pas de recourir à l'imposture la plus grossière ; elle se prétend calomniée par celui-là même auprès duquel elle a aposté deux misérables pour le perdre et l'accuser du crime de trahison. Puis, afin d'exciter la jalousie du père, elle prend ironiquement le ton de la supplication et s'écrie :

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui !
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grâce...

Appréciations sur cette pièce. — « Cette pièce est un peu plus compliquée qu'il ne le faut, et presque confuse comme composition. Elle appartient à cette troisième époque du génie de Corneille où le grand poète, après une période de simplicité, de clarté et de sobriété tout antiques (*Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*), revenait à son penchant initial, qui est un défaut, le goût de la complexité, de l'intrigue savamment enveloppée. Le complot d'Arsinoé est la moitié de la pièce au point de vue de la composition, et l'autre moitié c'est le dessein de Flaminus...

« *Nicomède* est une de ces pièces dont le public néglige l'intrigue et ne garde que la situation. La situation est si forte, du reste, qu'elle suffit. Il en résulte toutefois que *Nicomède* sera toujours tenu pour un drame inégal, pour une de ces pièces où l'attention languit à certains moments pour être brusquement ressaisie, reprise, captivée et entraînée à certains autres. Des scènes du premier ordre éclatent au milieu d'une histoire un peu confuse, telle est l'impression sommaire. — Voici un critérium : la pièce fatigue peu à l'audition, intéresse à la lecture, et enfin, lue par fragments choisis dans un recueil de « morceaux », elle paraît la plus belle peut-être de toutes. — Il reste qu'elle est au moins très originale, très curieuse, très neuve, soulevée par moments d'une magnifique passion d'héroïsme et de vaillance chevaleresque ; elle marque, au moment où le déclin commence, une singulière puissance de renouvellement dans le génie du grand tragique. » (E. Faguet.)

CHOIX. — Acte II, scène III, Nicomède brave Flaminius devant Prusias consterné. — Acte III, scène II, Flaminius essaie en vain d'intimider Laodice. — Acte IV, scène III, Nicomède essaie de remonter le courage de son père. Scène VI, monologue d'Attale gagné à Nicomède. — Acte V, scène VII, Attale a sauvé son frère.

Le menteur (1642).

Sujet. — Le sujet de cette pièce est l'embarras où se jette le menteur Dorante. — C'est la première comédie de caractère qui ait paru sur notre théâtre ; elle est imitée d'une pièce espagnole, *La Verdad sospechosa* (La Vérité suspecte), de Jean de Alarcon.

« J'ai fait le *Menteur*, dit Corneille, pour contenter l'humeur des Français qui aiment le changement, et ceux qui, après tant de poèmes graves dont notre scène est déjà enrichie, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servit qu'à les divertir. » Le grand tragique revenait avec plaisir au genre qui lui avait procuré ses premiers succès.

PERSONNAGES. — *Géronte* et son fils *Dorante* (le Menteur) ; *Clarice* et *Lucrèce* ; *Alcippe*, prétendant de *Clarice* ; *Philiste*, ami de *Dorante* et d'*Alcippe* ; *Isabelle*, femme de chambre de *Clarice* ; *Sabine*, femme de chambre de *Lucrèce* ; *Cliton*, valet de *Dorante*.

Résumé. — La scène est à Paris.

Acte Ier. — *La rencontre et la collation sur l'eau.* — *Dorante*, sorti de l'école de droit de Poitiers, rentre à Paris avec l'intention « de s'y bien divertir ». *Cliton* offre ses services à son jeune maître et le prévient que, pour se mettre en crédit dans la capitale, il faut être généreux mais adroit, car

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Voici deux dames (on est sur la promenade des Tuileries) ; *Dorante*, qui ne sait même pas leur nom, adresse la parole à l'une d'elles et prétend la connaître depuis plus d'un an, « depuis qu'il a quitté les guerres d'Allemagne ». — « Vous extravaguez, lui dit tout bas *Cliton* ; vous venez de Poitiers ! » Arrivent *Philiste* et *Alcippe* ; ils causent d'une fête qui a été donnée hier soir sur l'eau. *Dorante*, sans la moindre hésitation, se dit l'auteur de ce « divertissement », dont il imagine la description

la plus pompeuse : quatre chœurs de musique, six services, décors, etc. Nouveaux reproches de Cliton.

Acte II. — *Le mariage supposé.* — Géronte, voulant marier son fils, fait les premières démarches auprès du père de Clarice. Avant d'arrêter son choix, celle-ci désire connaître Dorante, « le connaître dans l'âme ». Mais elle ne peut lui parler elle-même, de peur de déplaire à Alcippe.

Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien.

Dorante, informé de ce projet, se hâte de le rompre en faisant accroire à son père qu'il est déjà marié ; qu'il a épousé Orphise, fille d'Armédon, de Poitiers.

Acte III. — *Le menteur est découvert.* — Cependant Alcippe, jaloux, a provoqué Dorante en duel ; mais Philiste, leur ami commun, intervient et les réconcilie. D'autre part, Clarice découvre que le fils de Géronte est ce même inconnu qui lui en a tant conté ce matin aux Tuileries. C'est un fourbe, dit-elle à sa confidente ; il dupe Alcippe.

Il était marié sans que l'on en sût rien,
Et son père a repris sa parole du mien.

Dorante est mandé chez Lucrèce, où ces dames se promettent de le confondre et de rire à ses dépens. D'abord elles lui tendent un piège, et il y tombe : Clarice lui adresse la parole la première ; il la prend pour Lucrèce et lui offre sa main. Alors Clarice et Lucrèce lui font l'énumération de tous ses mensonges : ses campagnes d'Allemagne, son festin sur l'eau, son mariage de Poitiers ; après quoi elles le congédient.

Acte IV. — *Le ressuscité.* — Dorante se rappelle le secret de Cliton, la libéralité ; il en usera « pour servir de remède au désordre arrivé ». Ce désordre toutefois ne le corrige point de sa mauvaise habitude. A Cliton, il raconte qu'hier il s'est battu en duel avec Alcippe et que, « le perçant à jour de deux coups d'estocade », il l'a « mis hors d'état d'être jamais malade ». Quelqu'un entre, c'est Alcippe. Cliton ne peut en croire ses yeux :

Il est mort ! Quoi ! monsieur, vous m'en donnez aussi ?

Dorante répond sans vergogne que la guérison d'Alcippe n'a rien d'étonnant ; qu'il suffit, pour se ressusciter, d'employer « la poudre de sympathie ».

Acte V. — *Le menteur est confondu.* — Philiste, condisciple de Dorante à Poitiers, affirme à Géronte qu'il *en tient* comme tous les autres, que son fils l'a trompé, que cette Orphise et cet Armédon (le prétendu beau-père)

Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.

Géronte, indigné, s'efforce de rappeler son fils à la bonne foi et à l'honneur. Ce n'est pas être gentilhomme, lui dit-il, de mentir comme tu le fais.

... Qui vous dit que je mens ? — Qui me le dit, infâme
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme...
Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie ;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours...

Et Cliton de s'exclamer :

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse

Caractères des principaux personnages. — Dorante ment par habitude et par hâblerie plutôt que par un calcul malhonnête. D'ordinaire, on déguise la vérité par intérêt, et l'on trompe les gens pour surprendre leur estime. C'est ainsi que l'imposture de Tartufe tend des pièges à l'imbécile Orgon. Mais Dorante, plus amuseur que fourbe, débite ses contes par vanité, par nécessité ou pour le plaisir de mentir, comme s'il ne pouvait résister à la tentation de donner cours à sa verve. Il ne s'en cache pas, et confesse son faible en ces vers :

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire.
Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.

« Bien que natif de Poitiers, il est donc surtout un Gascon, un compatriote de M. de Crac, et ses écarts viennent de l'esprit plus que du cœur. »

« **Géronte** est un de ces grands vieillards cornéliens, chez « qui l'indignation n'étouffe point la tendresse ». Quand il ap-

prend la fourberie d'un indigne, sa colère égale la complaisance qu'il avait mise à se laisser abuser. Le vieil Horace ne fut pas plus solennel contre le fils qu'il croyait lâche. Don Diègue n'est pas plus imposant lorsque, pour venger son injure, il s'écrie : *Rodrigue, as-tu du cœur ?* Non, il n'y a pas moins de fierté douloureuse dans cette apostrophe de Géronte :

Êtes-vous gentilhomme ?

C'est le même appel au sentiment de l'honneur... Pourtant, après ces légitimes transports, la nature reprend ses droits ; et, d'autant plus affligé qu'il avait témoigné plus de faiblesse pour les fredaines de celui qu'il aime, il redevient père, dans des plaintes qui ouvrent la voie au repentir. » (G. Merlet.)

Appréciations sur cette pièce. — L'intérêt de cette pièce est tout entier dans la peinture des caractères de Dorante et de Géronte. Pour l'intrigue, Corneille est resté au-dessous d'Alarcon.

Cette œuvre n'est donc pas un modèle, mais elle est l'indication de la vraie comédie. Ainsi Corneille a eu la gloire d'inaugurer la comédie, comme il avait inauguré la tragédie. « Sans le *Menteur*, a dit Molière, j'aurais sans doute composé des comédies d'intrigue, mais peut-être n'aurais-je pas fait le *Misanthrope*. »

« Le vice que cette comédie attaque y est présenté du côté plaisant et comique ; la censure est fine, enjouée, délicate ; l'esprit est égayé sans que le cœur soit révolté. Les fables du menteur ne font de mal à personne, le rire qu'elles excitent est innocent ; mais il est dans cette pièce un genre de beauté supérieur à toutes les plaisanteries : c'est l'indignation d'un père justement irrité, qui reproche à son fils son ingratitude et sa bassesse. » Après les nobles leçons de ses tragédies, Corneille se devait de ne point avilir le caractère paternel ; et son Géronte, supérieur à son Félix et à son Prusias, n'a rien des Orgon, des Harpagon, des Chrysale et autres vieillards ridicules de Molière.

CHOIX. — Acte I, sc. v. Le festin sur l'eau. — Acte IV, scènes II, III. Le mort ressuscité. — Acte V, scène III. Les reproches du père.

ÉMULES ET DISCIPLES DE CORNEILLE

Mairet avait été un précurseur, il resta un rival ainsi que **Scudéry**, tous deux déjà nommés plus haut. Racine viendra plus tard, en disciple d'abord, puis en émule et en rival vainqueur, apportant une nouvelle formule, la tragédie pathétique. En attendant, le frère de Corneille ainsi que son ami **Rotrou** furent pour lui deux disciples et deux émules d'un réel mérite. Il faut y joindre **Du Ryer** et **Tristan l'Ermite**.

Thomas Corneille (1625-1690), né à Rouen, habitait la même maison et vivait avec son frère d'une commune vie de famille, dont les détails sont charmants et même touchants :

Les enfants se prêtaient leurs jeux
Les pères se prêtaient leurs rimes.

« Thomas avait le travail plus facile que Pierre ; et quand celui-ci cherchait une rime, il levait une trappe et la demandait à son frère, qui la lui donnait aussitôt. »

Thomas fut un auteur très fécond (43 pièces) et très applaudi. Les meilleures de ses tragédies sont *Timocrate*, *Ariane*, *Stilicon*, *Le Comte d'Essex*. Il a fait aussi des comédies, comme *Le Festin de Pierre*, et des opéras.

Jean de Rotrou (1609-1650), né à Dreux, écrivain dramatique de talent. Les plus estimées de ses tragédies sont : *Wenceslas*, imitée des anciens, et le *Martyre de saint Genest*, où l'on trouve des pages dignes du *Polyeucte* de Corneille, et un éloge curieux quoique anachronique des chefs-d'œuvre cornéliens placé dans la bouche du comédien martyr. « Le génie de Rotrou eût peut-être égalé celui de Corneille, s'il eût été fortifié par le travail et réglé par la discipline et la réflexion. » (Aug. Noël.)

Rotrou, comme les sublimes héros de Corneille, mourut victime du devoir. Lieutenant au bailliage de Dreux et chargé, à ce titre, de l'administration, il ne voulut pas abandonner cette ville, que désolait une maladie contagieuse : « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit grand, répondait-il à son frère

qui le pressait de s'éloigner, puisqu'au moment où je vous écris, on sonne pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Le fléau ne tarda pas à l'atteindre : il succomba, âgé seulement de quarante ans. « En lui l'homme valait le poète. »

(Saint-Marc Girardin.)

Pierre Du Ryer (1605-1658), né à Paris, historiographe de France et poète dramatique, auteur de *Scévola*, plusieurs fois réimprimé ; de *Lucrèce* et de *Saül*, la meilleure de ses pièces.

TROISIÈME PÉRIODE

Les deux premières périodes, dont nous avons parlé dans la vue d'ensemble de la Littérature au XVII^e siècle, s'achèvent.

Quatre grands poètes sont nés, ont subi l'influence de Malherbe, de Corneille et de tous les milieux littéraires de l'époque ; et voici que, depuis 1660 environ, paraissent leurs chefs-d'œuvre.

On les a nommés les quatre amis, et le plus âgé d'entre eux a tracé leurs portraits, a-t-on dit, dans un de ses romans. La Fontaine s'y serait peint lui-même auprès de Molière, Boileau et Racine. Cette opinion est maintenant contestée, mais le fait de l'amitié des quatre demeure.

A la date de 1667 nous trouvons la publication des premiers livres des *Fables*, de *Tartufe*, de plusieurs *Satires*, d'*Andromaque*, œuvres proprement psychologiques mais tout à la fois éminemment poétiques.

De ces quatre poètes, La Fontaine, qui joint, pour ainsi dire, la génération de Malherbe et celle de Corneille à celle de Racine et de Fénelon, est aussi, à sa façon, un poète épique, lyrique et dramatique, le plus immortel peut-être de nos écrivains.

LA FONTAINE (1621-1695)

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry, en Champagne. Ses premières études furent médiocres, et de bonne heure il montra son penchant à se laisser aller à ses caprices ou à l'impression du moment. A dix-neuf ans, il se crut appelé à l'état ecclésiastique et entra au séminaire, d'où il sortit au bout d'un an. Il avait vingt-six ans, lorsque son père lui céda sa charge de maître des eaux et forêts et lui fit épouser la fille du lieutenant-général de La Ferté-Milon.

Il remplit cette charge dix ans, avec assez de zèle, et le contact avec la nature forestière ne fut pas inutile au développement de son génie poétique. D'autre part, une ode de Malherbe sur la mort de Henri IV lui avait, dit-on, donné des désirs de gloire littéraire.

Après avoir imité quelque temps les conteurs du moyen âge et les poètes de la Renaissance, il se remit à l'étude des grands écrivains de l'antiquité, vendit sa charge et alla se fixer à Paris, où il débuta (1654) par la traduction en vers d'une comédie latine de Térence, qui lui donna des amis et des protecteurs. Parmi les premiers, les plus illustres furent Boileau, Molière et Racine. Les « quatre amis » se réunissaient chez Boileau, rue du Vieux-Colombier, et là ils causaient de tout : de science, de littérature, des anciens, des modernes, du théâtre, de leurs ouvrages. La Fontaine fut toujours un gai compagnon, très goûté dans les meilleures compagnies, et dans de moins bonnes aussi, hélas ! Le portrait qu'en donne La Bruyère est démenti par toute sa vie. Quelquefois rêveur, il ne se montrait pas moins aimable et tendre.

Fouquet lui fit une pension, dont il devait acquitter chaque quartier par une ballade. Les premiers vers de génie qu'il composa lui furent inspirés par la reconnaissance, c'est la touchante *Élégie aux Nymphes de Vaux*, sorte de plaidoyer en faveur du malheureux surintendant disgracié (1661).

Incapable de se suffire à lui-même, ayant mangé son fonds avec son revenu, séparé de sa femme et ayant pourvu aux besoins de son fils, La Fontaine eût été bien embarrassé si personne,

après Fouquet, ne lui fût venu en aide. La duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, le recueillit d'abord chez elle (1664-68) ; de là il passa chez la duchesse d'Orléans, veuve de Gaston (1668-72), puis chez Mme de la Sablière (1672-93), et enfin chez M. et Mme d'Hervart, qui eurent pour « le vieil enfant » les attentions les plus délicates.

Peu réglé dans sa conduite et trop libre dans certains de ses écrits, La Fontaine avait souvent promis d'être sage et longtemps différé avant de tenir sa parole. Mais dans les dernières années de sa vie, il se convertit, désavoua publiquement ses *Contes* et mourut en chrétien pénitent. Quand on le mit au cercueil, on trouva sur son corps une large ceinture de crin : ce qui a fait dire à Louis Racine, dans son épître à J.-B. Rousseau :

« Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans la pénitence à la fin de ses jours,
Du Maître qui s'approche il prévient la justice,
Et l'auteur de *Joconde* est armé d'un cilice. »

Deux mois avant sa mort, La Fontaine écrivait au poète Maucroix, chanoine de Reims, le billet suivant : « Le meilleur de tes amis n'a plus à compter que sur quinze jours de vie... Hier, il me prit une si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ! Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Ouvrages. — La Fontaine a laissé : 1° la *Vie d'Esope le Phrygien*, des *Épîtres dédicatoires*, des *lettres*, le roman de *Psyché*, etc. ; 2° en vers : des *comédies*, des *élégies*, des *ballades*, des *épigrammes* ; *Philémon et Baucis*, poème descriptif, imité d'Ovide ; la *Captivité de saint Malc*, poème chrétien ; les *Contes*, imités de Boccace, œuvre dangereuse pour les mœurs, qu'il a lui-même condamnée, et les *Fables* qui font sa véritable gloire et dont nous parlerons seulement ici.

Le Fabuliste.

Les **Fables de La Fontaine**, au nombre de 239, sont réparties en douze livres. Le recueil des six premiers livres, publié en 1668 (sous le titre modeste de *Fables choisies d'Ésope, mises en vers par M. de La Fontaine*), est dédié au grand Dauphin, l'élève de Bossuet ; le recueil des cinq livres suivants, paru en 1678, débute par une pièce de vers à l'adresse de Mme de Montespan ; le douzième livre, composé pour le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, ne vit le jour qu'en 1694.

Étude d'ensemble. — Profond observateur, La Fontaine excelle à peindre les mœurs des hommes et les travers de la société, à donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables et le fait reconnaître par tous, à effleurer les ridicules innocents, à laisser deviner au lecteur la finesse d'une arrière-pensée comique, à philosopher à la dérobée, sous forme de badinage, avec bonne humeur et sans intention méchante.

On peut envisager en La Fontaine l'imitateur, l'écrivain et le moraliste.

L'imitateur. — La Fontaine n'a rien inventé ; presque toutes ses fables sont imitées, et cependant ce poète est le plus original de nos écrivains : c'est que son imitation « n'était point un esclavage » ; il ne prenait que l'idée, dont il découvrait l'expression et la poésie. Au reste, ses prédécesseurs : Ésope, Phèdre, Pilpay¹, Aviénus², Abstémios³, Pogge⁴ et les auteurs des *fabliaux*, avaient indiqué, plutôt qu'exploité, le genre que La Fontaine a renouvelé. Ésope est sec, Phèdre, abstrait ; les *fabliaux* ne sont que des récits grossiers ; dans le *Roman de Renart* les hommes sont plus ou moins bien déguisés sous le masque des animaux. [La Fontaine a donné l'âme et la vie à tout ce qu'il a emprunté ; il a poétisé les maximes de morale d'Ésope,

¹ Pilpay ou Bidpay, fabul. indien (III^e s. av. J.-C.).

² Avianus, poète italien (IV^e s. ap. J.-C.).

³ Abstémios, poète italien (XV^e s.).

⁴ Pogge, poète italien (XV^e s.).

égayé de son enjouement les sentences chagrines de Phèdre, ramené les poèmes symboliques du moyen âge à l'objet de la fable. Il a donc surpassé ses modèles, et son œuvre est bien à lui. — Voici comment il l'a définie :

J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers. (L. V. f. 1.)

L'écrivain. — Le style de La Fontaine se distingue par la simplicité de la forme, par la naïve finesse des expressions et par le pittoresque des épithètes. Sa *manière* consiste à s'affranchir de toute entrave, et à mêler tous les genres, tous les tons, toutes les couleurs. On trouve dans ses recueils de *Fables*, souvent dans le même apologue, la narration, la description, l'idylle, l'épître, la satire, le dialogue, le portrait, le caractère, le discours, l'anecdote, le drame, des traits de la plus haute poésie, et de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire.

La souplesse de sa langue est merveilleuse : aucun poète n'a su, comme lui, employer et arranger les vers français de toutes mesures, depuis le vers monosyllabe jusqu'à l'alexandrin ; avec vingt sortes de rimes : redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées. Son rythme est aussi varié que son allure : « Diversité, c'est sa devise. » — Ajoutons : « diversité avec agrément. Toutes les grâces de son style sont légères. Il s'est comparé lui-même à l'abeille, au papillon qui va de fleur en fleur, et ne se pose qu'un instant au bord des roses poétiques. Tous les sentiments chez lui sont tour à tour effleurés, puis quittés ; un air de tristesse, un éclair de malice, un mouvement d'abandon, un élan d'éloquence, vingt expressions passent en même temps sur cet aimable visage... Il se moque sans qu'on s'en doute, au passage, sans insister ni appuyer... Souvent il prend une mine sérieuse, continue le discours convaincu, semble approuver son personnage ; tout à coup, au dernier vers, une chute révèle l'ironie. » (H. Taine.)

Et cependant il appartient, lui aussi, comme Bossuet, Racine et Boileau, à l'école de la *longue patience* : de la première ébauche de sa fable *Le Renard, les Mouches et le Hérisson* que l'on a retrouvée, deux vers seulement ont passé dans la rédaction définitive. Mais ces lenteurs de son esprit ne l'empêchent jamais d'être naturel, gracieux, abandonné, sublime, quand le sujet l'exige ; en un mot, « aussi poète que les anciens le furent jamais ». (Villemain.)

C'est surtout dans le talent de peintre que triomphe La Fontaine. Dans ses esquisses, tous les traits ont une justesse qui donne la sensation même de l'objet. D'un mot, il en dit plus que n'en ferait une analyse. On voit ces souris *qui mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête* ; la tortue *aller son train de sénateur* ; l'hirondelle *caracoter, friser l'air et les eaux* ; le héron *aux longs pieds et au long bec emmanché d'un long cou*, côtoyer la rivière ; nous reconnaissons toujours le chat hypocrite en son *humble contenance*, le renard fripon et courtisan, le singe hâbleur et charlatan, le coq turbulent et orgueilleux, le lapin étourdi et gourmand, la chèvre vive et capricieuse, le loup efflanqué, le bœuf pacifique, etc.

Le moraliste. — Le moraliste, chez La Fontaine, est inférieur à l'écrivain. Contrairement à la plupart de ses devanciers, qui visaient uniquement à la leçon morale, La Fontaine, lui, se préoccupe avant tout des détails du récit, de la vraisemblance et de la vérité des caractères et des mœurs. « La fable, dit Sainte-Beuve, n'a été chez lui le plus souvent qu'un prétexte au récit, au conte, à la rêverie ; la morale s'y adapte comme elle peut. »

Pourtant il est certain qu'il avait l'intention de moraliser et il le répète à diverses reprises, soit dans sa préface, soit dans les débuts ou les conclusions de certaines fables, mais il arrive que sa morale est quelquefois sous-entendue, quelquefois intéressée ou équivoque, lorsqu'elle n'est pas une simple constatation.

Aussi ne doit-on pas dire, avec Jean-Jacques Rousseau et Lamartine, que La Fontaine enseigne plutôt le mal que le bien. La Fontaine a décrit ce qu'il voyait : sa morale est tout expérimentale, il a peint la société telle qu'elle était au XVIII^e siècle,

laissant parfois à ses lecteurs le soin de dégager de ses fables les leçons qu'elles renferment.

La Fontaine n'est point le poète de l'héroïsme, il est celui de la vie commune, de la sagesse pratique. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. A dire vrai, La Fontaine ne nous apprend guère qu'à mieux nous connaître, nous et nos semblables, et cet enseignement n'est pas sans utilité.

Appréciations de quelques fables de La Fontaine. —

Le Loup et l'Agneau. Cette fable est un modèle de narration. Tous les détails du récit concourent parfaitement au but que s'est proposé l'auteur : stigmatiser la force brutale et montrer qu'il n'y a pas de justice à attendre des méchants quand ils sont les plus forts. Les situations sont vraisemblables, et les caractères bien marqués : il était naturel de prêter au loup un langage violent, dur, brisé, parce qu'il est dans son tort, et de faire parler l'agneau avec calme et douceur, parce qu'il est innocent. La morale n'est qu'une constatation ironique et attristée.

(Liv. I.)

Le Chêne et le Roseau réunit tout ce qu'on peut désirer pour une fable parfaite. Le chêne, orgueilleux, plaint le roseau de sa faiblesse. Son discours est insultant pour le fond, mais de la plus riche poésie pour la forme. Le roseau n'accepte pas la pitié cruelle du chêne. Son discours est simple, modeste, mais plein de finesse et de bon sens. Le style est partout correct, vif, élégant, sublime. Point de détails inutiles ; tout tend au dénouement : la punition de l'orgueil. La morale se dégage sans qu'elle ait eu besoin d'être exprimée.

(L. I.)

Le Meunier, son Fils et l'Ane est une vraie comédie. Cette fable se fait remarquer par l'entrain du récit, la vivacité du dialogue, le pittoresque de l'expression et par sa morale qui est passée en proverbe : *On ne peut contenter tout le monde et son père.*

(L. III.)

Le Vieillard et ses Enfants. Cette fable est remarquable par la noblesse soutenue du style et par l'importance de la leçon qu'un vieillard donne à ses enfants : leçon d'union.

L'Alouette, ses Petits et le Maître d'un champ. Encore un chef-d'œuvre du genre : c'est une suite de tableaux pleins de mouvement, de naturel et de vérité ; tout y est action et image. (L. IV.)

Le Laboureur et ses enfants est d'une haute moralité. Le laboureur ne se borne pas à conseiller le travail à ses enfants : ce serait peut-être peine perdue ; il prend un moyen détourné pour leur montrer, sans qu'ils s'en doutent, tout le prix d'un travail persévérant. (L. V.)

Phébus et Borée offre, dans un tableau achevé, un contraste entre la vaine fureur du vent et la douceur victorieuse du soleil. La morale : *Plus fait douceur que violence*, est devenue proverbiale. (L. VI.)

Le Lièvre et la Tortue est une leçon à l'adresse de ceux qui ne savent jamais partir à temps : *Rien ne sert de courir, il faut partir à point*. (L. VI.)

Le Charretier embourbé contient un enseignement des plus utiles. Le dernier vers : *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, est le meilleur conseil à suivre dans tous les actes de la vie. (L. VI.)

Les Animaux malades de la peste est un des chefs-d'œuvre de notre langue. La peste sévit parmi les animaux. Le lion et les puissants de sa cour décident, pour conjurer le fléau, de sacrifier le plus coupable d'entre eux. Le premier, le lion confesse ses fautes : elles sont graves, mais le renard les excuse. Les méfaits du loup et de l'ours ne sont pas recherchés. L'âne avoue en toute franchise qu'il a pris chez autrui quelques brins d'herbe. Il est déclaré coupable d'un crime digne de la pendaison. A remarquer : 1° la description de la peste ; 2° l'art avec lequel le lion fait la confession de ses crimes ; 3° la confession de l'âne, où toutes les circonstances atténuent sa faute. — Tout juge prévenu et intéressé ne sera jamais qu'un mauvais juge. (L. VII.)

Le Héron, côtoyant une rivière, voit force petits poissons ; il les dédaigne. Finalement, il est *tout heureux de rencontrer un limaçon*. A remarquer : 1° le portrait du héron ; 2° l'exposition de son dédain et de ses prétentions ; 3° la morale : *Ne soyons pas si difficiles*. (L. VII.)

Le Coche et la Mouche. La mouche prétend qu'à elle seule elle a fait avancer la voiture, et demande aux chevaux son salaire. A remarquer : 1° la description du chemin ; 2° le va-et-vient de la mouche ; 3° la morale : *Ainsi certains gens, faisant les empressés... partout importuns, devraient être chassés*. (L. VII.)

Le Chat, la Belette et le petit Lapin. Une belette s'est emparée du terrier d'un jeune lapin. D'où contestation entre le propriétaire et l'usurpatrice. Ne pouvant s'entendre à l'amiable, ils s'adressent à un juge peu scrupuleux, qui les met d'accord en les croquant l'un et l'autre. A remarquer : 1° le tableau du matin ; 2° la discussion sur le droit de propriété ; 3° le portrait du juge. (L. VII.)

La Mort et le Mourant est la plus grave et la plus pathétique des Fables de La Fontaine. Le ton du prologue de cette fable est touchant comme il devait l'être sur un sujet qui intéresse tous les hommes. Il renferme des traits de la plus haute éloquence. (L. VIII.)

Les deux Pigeons est une touchante peinture de l'amitié. A remarquer : 1° Les exhortations et la sollicitude du pigeon casanier ; 2° les différentes aventures du voyageur. (L. IX.)

L'Homme et la Couleuvre est un procès fait à l'humanité au nom des animaux et même des plantes. On remarquera les discours de la vache, du bœuf et de l'arbre. (L. X.)

Le Berger et le Roi. C'est un des plus beaux types des contes orientaux parsemés dans les six derniers livres. Contre l'ambition, on n'y trouve pas seulement la moralité d'un beau drame humain, mais aussi, habilement enchâssée, une fable proprement dite : le serpent pris pour un fouet. Le style est d'une bonhomie et d'une mélancolie admirables. (L. X.)

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de Roi. Apologue indien qu'on peut bien nommer *social* : à la gloire du travail plus encore que de la solidarité humaine. Tout l'avantage est donné au bon sens, à l'activité populaire, au labeur des mains. Beaucoup de mouvement et d'entrain, d'élégance et de facilité. (L. X.)

Le Lion, le Singe et les deux Anes. Composition supérieurement ordonnée : deux fables concentriques. Le lion à l'école de morale apprend de maître Singe quel est le ridicule de l'amour-propre, sur l'exemple de deux ânes, mais le magister renvoie à plus tard sa leçon sur l'injustice. (L. XI.)

Le Paysan du Danube est moins une fable qu'un éloquent plaidoyer contre les oppresseurs, contre l'abus de la puissance ; c'est un des chefs-d'œuvre de notre littérature. Un Barbare attaque, devant le Sénat, l'avidité des gouverneurs romains. A remarquer le portrait pittoresque du paysan et son éloquence grave, énergique, pressante :

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome...,
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère, etc...

La morale de cette fable sera toujours vraie :

Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. (L. XI.)

Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat. Le chef-d'œuvre des fables sur l'amitié. Comment quatre amis se soutiennent dans l'adversité, malgré leurs défauts. On en ferait, dit le Bonhomme, un poème épique : il l'a fait en raccourci comme toujours. Quelle psychologie et quel art dramatique ! (L. XII.)

Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire. La dernière fable du Recueil. « Par où saurais-je mieux finir ? » dit La Fontaine à son ultime vers. En effet : magnifique apologue où le Fabuliste met la vie solitaire et contemplative au-dessus des besognes nécessaires de la vie active. « Apprendre à se connaître est le premier des soins qu'impose à tout mortel la Majesté suprême. » Ton élevé et sublime dans sa bonhomie. (L. XII.)

LA COMÉDIE AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

[La comédie est la représentation d'un ridicule pris dans la vie commune, et intrigué de manière à faire ressortir les caractères des personnages mis en jeu]

Or, dans la comédie française avant Molière, au lieu de « caractères, on trouve des situations ; au lieu des ridicules de la nature, des ridicules imaginaires ; au lieu de personnages, les types de certaines professions ; au lieu de la vraisemblance dans l'action, un auteur employant tout ce qu'il a d'esprit à la violer. Ce ne sont que rencontres impossibles, confusions de noms, générosités tombées du ciel, pardon où l'on attendait des vengeances, cachettes dans les murailles, derrière les tapisseries, *apartés* pour unique moyen des effets de la scène ; un mélange grossier de traditions grecques et latines, espagnoles et italiennes ; et pour la part de la France, de gros sel gaulois, la seule chose qui ait quelque saveur dans le ragoût. » (D. Nisard.)

La France en était encore à la farce, qui n'avait cessé d'être représentée à l'hôtel de Bourgogne par des acteurs populaires, *Gros-Guillaume*, *Gauthier-Garguille*, *Turlupin*. Pourtant la comédie de mœurs avait été inaugurée par les *Visionnaires* (1637), de Desmarets, et la comédie de caractère par le *Menteur* (1642), de Corneille. Mais, dans le *Menteur*, la complication de l'intrigue est encore un des principaux sujets d'intérêt, et l'imbroglio va jusqu'à l'incompréhensible. C'est, en effet, la comédie d'intrigue qui était surtout exploitée par nos écrivains, imitateurs de l'Italie ou de l'Espagne. Dans leurs pièces, remplies de mystifications bouffonnes, on ne trouvait ni observation de la vie réelle, ni peinture de mœurs et de caractères.

[Molière ramena le théâtre comique du goût de l'extraordinaire au goût du naturel et atteignit la perfection. Il est le véritable créateur de la comédie française.]

MOLIÈRE (1622-1673)

Jean-Baptiste Poquelin dit **Molière** naquit à Paris. Il exerça quelque temps, au sortir de ses classes, la profession de son père, qui était tapissier valet de chambre de Louis XIII. Mais, à vingt-trois ans, cédant au goût qui l'entraînait vers le théâtre, il s'engagea dans une société de comédiens, dont il devint le chef, prit le nom de Molière et partit pour la province. Après treize ans de vie nomade, composant et jouant ses *farces* et ses comédies d'intrigue, parmi lesquelles on distingue l'*Etourdi* (Lyon, 1653) et le *Dépit amoureux* (Béziers, 1656), à l'époque où il jouait à Pézenas lors de la réunion des États de Languedoc, il revint à Paris en 1658 { et le succès des *Précieuses ridicules* lui valut la protection de Louis XIV. Par cette pièce, Molière entra dans la voie de la haute comédie, celle qui peint les mœurs et les caractères.

L'activité de Molière était incroyable. Pendant les quinze années qui précédèrent sa mort, il ne manqua jamais de suffire aux exigences les plus diverses, aux ordres du roi comme aux plaisirs du public, aux intérêts de sa troupe comme à ceux de sa gloire. Malheureusement la vie de notre grand comique ne fit pas toujours honneur à son génie. Il était bon, serviable, généreux : « mais il avait les mœurs d'un homme de théâtre, très libres et relâchées ». (E. Faguet.) De là, chez lui, le manque d'élévation morale et, trop souvent, de délicatesse chrétienne¹.

Épuisé de fatigue et rongé par les chagrins domestiques², il mourut presque subitement d'une convulsion de poitrine, qui le prit pendant une représentation du *Malade imaginaire*³, assisté par deux sœurs de charité.

¹ Bossuet blâme les impiétés et les équivoques grossières de ses pièces ; Fénelon lui reproche « d'avoir donné un tour gracieux au vice et une austérité ridicule à la vertu » ; J.-J. Rousseau l'accuse « d'avoir fait rire aux dépens de la vertu » ; Bourdaloue, Geoffroy, L. Veuillot, V. de Laprade, Charaux, etc., ne sont pas moins sévères.

² La légèreté et la coquetterie de sa femme, Armande Béjart, le rendirent, dit-on, profondément malheureux.

³ Voy. ci-après, p. 191.

Jugement sur Molière. — « Molière est un génie de tradition purement française et gauloise. Ses ancêtres ne sont ni les Grecs, comme pour Racine, ni les Romains et les Espagnols, comme pour Corneille ; ce sont nos vieux conteurs, les auteurs de fabliaux et de farces, les Rabelais et les Régnier. Leur inspiration circule à travers toute son œuvre et se retrouve dans ses pièces les plus importantes, aussi bien que dans les moindres.

« Cette parenté avec les écrivains gaulois, on la trouverait dans la liberté des allures. Molière a pour les règles prétendues un grand mépris : « Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours... Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire. » Elle est surtout dans la façon de concevoir la vie et de n'apercevoir de l'humanité que ses vilains côtés. » (L. Bénard.)

Mais est-il vrai que l'esprit gaulois fut un esprit satirique et sans idéal ? Il y a bien autre chose dans l'esprit français, témoin nos chansons de geste et nos romans de chevalerie, plus populaires que les romans de Renart et de la Rose.

Molière, comme La Fontaine, « prit son bien » partout où il le trouvait, sans assez de scrupule parfois. Il épura son goût et enrichit sa veine par une étude approfondie des théâtres anciens et modernes, auxquels il fit de nombreux emprunts : « Le plus créateur, le plus inventif des génies, dit Sainte-Beuve, est peut-être celui qui a le plus imité de partout. » Mais la source où s'alimenta son génie plus encore que dans la lecture, ce fut l'*observation*. On le surnomma le *Contemplateur*.

Outre les ridicules passagers de son siècle, Molière a peint les ridicules et les vices inhérents à la nature humaine. Il a mis en scène toutes les classes, toutes les conditions de la société : la cour, la ville, la province, les bourgeois, les marquis, les paysans, les marchands, les médecins, les notaires, les servantes, les valets et les maîtres ; il a représenté au vif tous les caractères : les pédants, les fâcheux, les misanthropes, les fanfarons, les fripons, les dupeurs et les dupés, le bel esprit, le faux savoir, l'avarice, la prodigalité, la coquetterie, la naïveté rustique,

l'égoïsme, l'entêtement, la malveillance, la vanité, la sottise, la jalousie, le libertinage, l'irrégion, l'hypocrisie.

Molière voulait, « par des leçons agréables, reprendre les défauts des hommes » ; finalement il n'a rien corrigé, sauf peut-être quelques travers, qui d'ailleurs reparaissaient bientôt sous une autre forme¹. On chercherait vainement dans tout son théâtre une leçon sérieuse de morale ; car ce n'en est pas une de faire rire du mal sans le faire détester, et sans indiquer le moyen de le corriger. Les dernières paroles que ses principaux personnages prononcent en se retirant prouvent bien qu'ils ne sont pas convertis. Exemple : Alceste, Tartufe, Harpagon, Philaminte, etc. Le peu de morale qu'on trouve dans son œuvre se réduit, pourrait-on dire, « à quelques observations aisées que le bon sens a faites ».

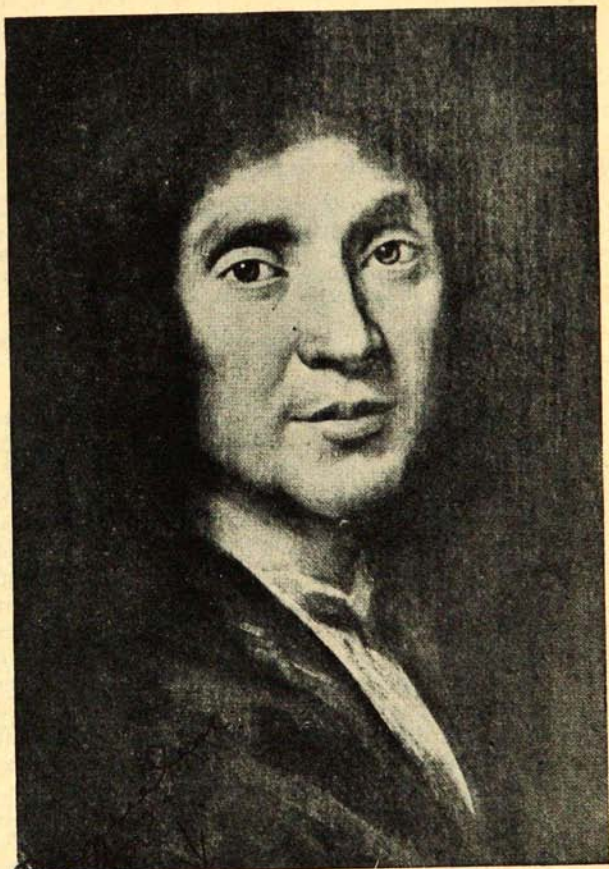
Œuvres principales. — Molière a abordé tous les genres de comédie : la farce, la comédie d'intrigue, la comédie-ballet, la comédie pastorale, la comédie de mœurs, la comédie de caractère. Durant son séjour à Paris (1658-73), il donna trente pièces au théâtre. Voici les principales, ramenées à trois genres assez distincts :

1° Comédies d'intrigue (la complication des incidents en fait tout l'intérêt), en vers : *Sganarelle* (1660), *Les Fâcheux* (1661) ; *Amphitryon* (1668) ; en prose : *Le Médecin malgré lui* (1666), *M. de Pourceaugnac* (1669), *Les Fourberies de Scapin* (1671), *Le Malade imaginaire* (1673).

2° Comédie de mœurs (mise en scène des ridicules d'une classe d'individus ou d'une époque), en vers : *L'Ecole des maris* (1661), *L'Ecole des femmes* (1662), *Les Femmes savantes* (1672) ; en prose : *Les Précieuses ridicules* (1659), *Le Bourgeois gentil-homme* (1670).

3° Comédies de caractère (personnification d'un des travers généraux de l'humanité), en vers : *Le Misanthrope* (1666), *Le Tartufe* (1667) ; en prose : *Don Juan* (1665), *L'Avare* (1668).

¹ Le théâtre, a dit de Bonald, corrige les *manières* et corrompt les *mœurs*. C'est bien à propos du théâtre qu'on peut rappeler ce mot du même auteur : « La littérature est l'expression de la société. » Mais on jugerait trop mal la société du XVII^e siècle si on la jugeait uniquement par Molière.



MOLIÈRE

Les Précieuses ridicules (1659).

Sujet. — La comédie des *Précieuses ridicules* est une satire du *faux bel esprit* et du *pédantisme*, c'est-à-dire du galimatias sentimental, des compliments énigmatiques, de la galanterie ampoulée, de la recherche des jeux de mots et de tout ce jargon de mauvais goût, alors à la mode parmi le beau monde de la cour et de la ville. — Cette pièce est écrite en prose.

PERSONNAGES. — *Gorgibus*, bon bourgeois ; sa fille *Madelon* et sa nièce, *Cathos*, deux précieuses ; *Marotte*, servante des précieuses ; *Almanzor*, laquais des précieuses ; *La Grange* et *du Croisy*, prétendants de *Madelon* et de *Cathos* ; le marquis de *Mascarille*, valet de *La Grange* ; le vicomte de *Jodelet*, valet de *du Croisy*, etc.

Résumé. — La scène est à Paris, dans la maison de *Gorgibus*.

Acte unique. — Deux gentilshommes de mérite, *La Grange* et *du Croisy*, s'étant présentés chez *Gorgibus*, sont éconduits par les précieuses. Les deux prétendants rebutés jurent de tirer vengeance de ce mépris injurieux. *Gorgibus*, qui a vu les deux seigneurs sortir « mal satisfaits », reproche à sa fille et à sa nièce leurs dépenses frivoles et leur froideur pour ces messieurs. *Madelon* se retranche derrière « le procédé irrégulier de ces gens-là », qui ne savent « débiter ni beaux sentiments » ni rien « traiter dans les belles manières » ; *Cathos* gage « qu'ils n'ont jamais vu la carte du *Tendre*, et que *Billets-Doux*, *Petits-Soins* et *Jolis-Vers* sont des terres inconnues pour eux », *Gorgibus* ne peut rien comprendre à ce baragouin. On annonce le marquis de *Mascarille*. Les précieuses se hâtent de consulter « le conseiller des grâces » et de préparer « les commodités de la conversation ».

Les compliments échangés entre les précieuses et le marquis sont de tous points dignes des beaux esprits, c'est-à-dire absolument ridicules. *Mascarille* se flatte de faire des vers à souhait : chanson, sonnet, épigramme, énigme, portrait, rien ne lui coûte ; *Madelon* est « furieusement pour les portraits », *Cathos* « aime terriblement les énigmes » ; *Mascarille* a, de plus, composé une comédie ; elle sera jouée par les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; eux seuls savent « faire valoir les choses ; les autres

sont des ignorants, qui récitent comme l'on parle ». Il n'est pas jusqu'à la mise de Mascarille qui ne mérite d'être admirée : en attachant sur ses gants « la réflexion de l'odorat », on trouve qu'ils « sentent terriblement bon ».

Voici le vicomte de Jodelet. Décidément les précieuses commencent « d'être connues ». Ce jour sera « marqué dans leur almanach ». On mande des violons, « ces âmes des pieds », et l'on organise un bal à la hâte. Mais La Grange et du Croisy viennent troubler la joyeuse assemblée, et confondre les précieuses en leur dévoilant le piège ; les prétendus marquis et vicomte, si bien reçus par ces dames, ne sont que des laquais déguisés. « O ciel ! quelle insolence ! s'exclame Madelon. — Ah ! quelle confusion ! » s'écrie Cathos. Et Gorgibus de maudire les romans et les sottes billevesées qui sont cause de toutes ces folies.

Caractères des principaux personnages. — **Gorgibus** est un type de bourgeois, aux allures et aux façons de parler un peu rustiques, mais qui sait dire : « Je veux. » Il est honnête ; il a du bon sens, et néanmoins il souffre la visite d'aventuriers qui se disent marquis et vicomte. Pardonnons à Molière cette invraisemblance « en faveur de l'excellente critique qu'on trouve dans cette pièce du mauvais goût qui régnait alors dans les petits bureaux du faux bel esprit ». (Geoffroy.)

Madelon et Cathos sont deux imprudentes et deux sottes : elles reçoivent, sans recommandation aucune, le marquis de Mascarille et le vicomte de Jodelet, et se laissent faire, par ces deux quidams, des compliments absolument ridicules.

Mascarille et Jodelet sont deux caricatures, mais les originaux se devinent : les marquis et les vicomtes aux airs maniérés, prétentieux, qui infestaient alors la société.

Appréciations sur cette pièce. — Cette pièce révéla le véritable talent de Molière. « Pour la première fois, dit La Harpe, on vit sur la scène le tableau d'un ridicule réel... Un comédien corrigea la cour et la ville, et fit voir que c'est le bon esprit qui enseigne le bon ton, que ceux qu'on appelle les gens du monde croient posséder exclusivement. Il fallut convenir que Molière avait raison ; et quand il montra le miroir, il fit rougir ceux qui

s'y regardaient. Tout ce qu'il avait censuré disparut bientôt, excepté les jeux de mots, sorte d'esprit trop commode pour que ceux qui n'en ont pas d'autre puissent se résoudre à y renoncer. »

Le Misanthrope (1666).

Sujet. — La comédie du *Misanthrope* est la peinture d'un homme, d'ailleurs honnête, qui se rend ridicule par excès de franchise et par manque d'indulgence. — Ce n'est à proprement parler qu'une comédie de caractère sans intrigue.

PERSONNAGES. — *Alceste*, misanthrope, prétendant de Célimène ; *Philinte*, ami d'Alceste, homme sociable, mais complaisant à l'excès ; *Célimène*, jeune veuve qui cherche à plaire par vanité ; sa cousine *Eliante*, et son amie *Arsinoé* ; *Oronte*, *Acaste* et *Clitandre*, marquis ridicules ; *Dubois*, valet d'Alceste, etc.

Résumé. — La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

Acte Ier. — *La querelle du sonnet.* — Alceste, prétendant de Célimène, est venu lui réitérer sa demande. Il gronde contre Philinte, un de ses amis, qu'il a rencontré en chemin, faisant à un inconnu des démonstrations exagérées d'amitié.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

lui demande Philinte.

Laissez-moi, je vous prie,

répond Alceste.

Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser...

Philinte le plaisante doucement :

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande...

et lui donne ce conseil de bon sens :

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable.
A force de sagesse on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Survient un second prétendant, Oronte, grand amateur de sonnets, qui, en attendant que Célimène reçoive, prie ces

messieurs d'en écouter un de sa façon. Philinte le trouve des mieux tournés :

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

Alceste dissimule d'abord sa pensée, puis il critique indirectement et finit par déclarer que le sonnet est détestable. Oronte se fâche et sort en menaçant : première rupture. « Pour être trop sincère, lui dit Philinte,

Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire. »

Acte II. — *Le salon de Célimène.* — Alceste a vu Célimène. Leurs explications sont interrompues par l'arrivée successive d'Acaste, de Clitandre, d'Eliaute et de Philinte. On s'assied, et la conversation s'engage sur le compte du prochain. Indigné de tant de médisances. Alceste éclate :

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour !
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.

Après avoir déchargé sa bile, notre misanthrope insiste pour que Célimène prononce entre lui et les autres prétendants. Mais tout à coup apparaît un garde ; il vient chercher Alceste et le somme de comparaître à l'instant devant le tribunal de la maréchaussée, pour régler sa querelle avec Oronte. Le misanthrope suit le garde, mais il est bien résolu de n'avoir jamais de « lâche complaisance » :

Je n'en démordrai point, les vers sont exécrables.

Acte III. — *Assaut de reproches.* — Acaste et Clitandre devisent entre eux de leurs avantages réciproques et, à leur tour, demandent à Célimène de fixer son choix. On annonce Arsinoé. Avant qu'elle ne paraisse, Célimène a dessiné son portrait :

Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude...
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache...
Elle est impertinente au suprême degré.

Les marquis s'éloignent et laissent aux prises les deux amies, qui, sous forme de conseils charitables, s'adressent les plus

cruelles injures. Alceste est de retour ; Célimène se retire pour aller « écrire un mot de lettre ». Arsinoé profite de cette absence pour persuader à Alceste qu'il est dupe, que Célimène le trompe, et promet de lui en fournir la preuve.

Acte IV. — *La lettre de Célimène.* — Philinte annonce que l'affaire du sonnet s'est terminée à l'amiable. Alceste entre furieux, tenant en main une lettre écrite par Célimène à Oronte :

... Ah ! tout est ruiné ;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné !

Calmé par les fines railleries de Célimène, il veut poursuivre l'entretien ; mais on l'appelle chez lui en toute hâte pour répondre à un homme de loi. Il s'agit d'un procès.

Acte V. — *Rupture définitive.* — Alceste a perdu ce procès, qu'il avait complètement négligé parce que sa cause était bonne. Nouveau motif pour lui de « pester contre la nature humaine,

Et de nourrir pour elle une immortelle haine ! »

D'autre part, Acaste et Clitandre ont trouvé certaines missives de la coquette, où eux et Alceste sont habillés de la plus jolie façon. Les marquis disparaissent les uns après les autres. Alceste persiste ; il promet à Célimène de tout oublier si elle consent à l'épouser et à le suivre à la campagne ; elle refuse. Alors seulement le misanthrope se retire et va chercher, « sur la terre, un endroit écarté,

Ou d'être homme d'honneur on ait la liberté. »

Caractères des principaux personnages. — Alceste, le misanthrope, est un homme franc, honnête, loyal, qui voudrait trouver chez les autres les qualités qu'il possède lui-même. Mais ne voyant dans le genre humain que grimace, intrigue, fourberie et mensonge, il s'est mis à le mépriser, à le haïr à tel point, que, n'y tenant plus, il prend la résolution de fuir :

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Il a pourtant ses défauts, lui aussi, et des « défauts réels dont on n'a pas tort de rire » : humeur atrabilaire, impatience, bizarrerie, égoïsme, vanité, il ne voit que les travers d'autrui, et pas du tout les siens propres.

« Il est comique, quand il poursuit de la même haine les mauvais vers et les vices honteux, les peccadilles et les crimes ; quand il prend des pavés pour écraser des mouches. » (Horion.)

Bref, Alceste est puni de ses bizarreries par l'isolement, et récompensé de son honnêteté en n'épousant pas la médisante Célimène.

Philinte a, comme Alceste, son bon et son mauvais côté ; il est sociable, pacifique, homme de bon conseil et ami véritable ; il sait fort bien ce que vaut le monde, et il le dit à Alceste :

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ;

mais il pousse la philanthropie jusqu'à l'indifférence, sous prétexte que nous devons être indulgents : l'indulgence n'est pas toujours permise, ou tout au moins elle a des limites.

Célimène est un type d'artifice, de duplicité, de coquetterie ; c'est, dit-on, le portrait de Mlle Béjart, femme de Molière. Elle a de l'esprit, mais elle le fait briller aux dépens de la réputation d'autrui. Son travers, comme celui d'Alceste, sera tôt ou tard puni par l'isolement.

Arsinoé personnifie la sagesse affectée, la pruderie ; elle porte partout de bons avis, et ne donne nulle part le bon exemple ; oubliée, délaissée, cette ancienne coquette se venge par le dénigrement de celles qui ont la faveur.

Oronte, Acaste et Clitandre sont des types de fatuité et de frivolité ; leur légèreté forme contraste avec le sérieux du misanthrope.

Appréciations sur cette pièce. — Cette pièce, à vrai dire n'est que la peinture de quelques vices réduits aux proportions de simples travers ; mais les incidents qui la remplissent sont si

habilement ménagés pour achever d'exaspérer le misanthrope ; la moquerie est si fine, si piquante, le style si correct, si incisif, qu'elle est considérée comme la plus belle des comédies de caractère qui existent dans notre langue.

« Ce que nous avons dit de cette habitude de Molière de s'emparer des caractères les plus généraux est vrai de tout son théâtre, et n'est pas vrai ici. Il s'est donné la récréation de faire ce que d'ordinaire il a laissé à ses successeurs, une étude des petits côtés de l'homme, brusquerie dans la droiture, scepticisme mondain et léger, coquetterie, pruderie, vanité d'auteur dans un homme bien élevé, fatuité d'homme à la mode dans des seigneurs du reste aimables. C'est là l'originalité charmante du *Misanthrope*, ce qu'il a d'inattendu dans Molière, et de toujours nouveau dans notre théâtre. » (E. Faguet.)

« Cependant, lorsqu'on écoute attentivement les admirateurs du *Misanthrope*, on s'aperçoit assez vite que le sens du poème leur paraît enveloppé. Chacun croit bien deviner ce que l'auteur a voulu faire ; au bout du compte, nul n'en est certain. Qu'est-ce qu'un misanthrope ? Alceste est-il misanthrope ? Est-ce Alceste ou Philinte, qu'il faut qu'on admire ? Cela reste fort embrouillé.

« Au demeurant, les voyants n'y voient pas plus que le gros vulgaire, lequel ne découvre qu'une satire élégante, agréable de forme, médiocre dans le fond. Convenons-en tout de suite, le sonnet d'Oronte, la fatuité des petits marquis, la fausse vertu d'Arsinoé, la coquetterie de Célimène, ce sont de toutes petites choses, de tout petits traits de l'homme, de tout petits accidents de la vie frivole et inutile. La pièce nous met simplement sous les yeux une collection d'oisifs qui s'amuse ou qui se désennuient à médire, et elle serait beaucoup plus logiquement intitulée : *Les Médisants*.

« La médisance est un des travers, un des grands et redoutables vices du genre humain. Mais s'il s'agit d'une peinture de l'humanité, l'humanité est au delà. Elle est autre chose que médisante. Supposons que la comédie porte le titre indiqué plus haut, son vrai titre, qui oserait prétendre que Molière y a voulu peindre l'humanité, ou seulement l'homme ? Encore une fois, il n'a peint qu'un vice, et encore l'a-t-il réduit aux propor-

tions d'un simple travers : il ne l'a saisi qu'en passant, dans un coin, dans un moment, dans un monde de Paris. » (L. Veuillot.)

SCÈNES PRINCIPALES. — Conversation d'Alceste avec Philinte (acte I, scène I). Le sonnet (acte I, scène II). Scène des portraits tracés par Célimène (acte II, scène V). Seconde explication d'Alceste et de Célimène (acte IV, scène III). Rupture définitive (acte V, scène VI).

Tartufe ou l'Imposteur (1667).

Sujet. — Le sujet de la comédie du *Tartufe* est l'hypocrisie religieuse démasquée et confondue¹.

Le *Roman de la Rose*, la *Macette* de Régnier, et les *Hypocrites* de Scarron, ont dû fournir quelques traits à Molière.

PERSONNAGES. — *Mme Pernelle*, mère d'Orgon ; *Orgon*, mari d'*Elmire* et leurs enfants, *Damis* et *Marianne* ; *Valère*, prétendant de *Marianne* ; *Cléante*, beau-frère d'Orgon ; *Tartufe*, faux dévot ; *Dorine*, suivante de *Marianne* ; *M. Loyal*, sergent (huissier), etc.

Résumé. — La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

Acte Ier. — *Confiance aveugle d'Orgon.* *Mme Pernelle* gronde tout le monde : *Elmire*, sa bru ; *Damis*, son petit-fils ; *Marianne*, sa petite-fille ; *Dorine*, sa servante. Elle « ne mâche point ce qu'elle a sur le cœur ». Aux uns elle reproche des airs trop mondains ; aux autres, leur froideur pour le saint homme, *M. Tartufe*, qui loge céans. Elle a beau réprimander et faire l'éloge du « saint homme », elle ne convertit personne ; les discours et l'exemple d'Orgon, qui ne se règle plus que sur le vil intrus, ne réussissent pas davantage. *Dorine*, avec son franc parler, dit tout haut ce que chacun pense tout bas de *M. Tartufe* ; elle se « scandalise

¹ Comme toute la verve est dans l'attaque et la faiblesse dans la défense, on pourrait croire que le but véritable, quoique désavoué, est la satire de la véritable dévotion.

Voici le passage de la préface du *Tartufe* où Molière cherche à se justifier :

« Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elles ne tendent nullement à jouer les choses que l'on doit révéler... ; que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrisie du vrai dévot. » Soit ; mais alors « pourquoi, remarque Sainte-Beuve, le vrai dévot apparaît-il là pour la forme, tandis que le faux dévot y est tout à fait dégagé et mis en saillie ? »

De voir qu'un inconnu céans s'impatronise ;
 Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
 Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
 En vienne jusque-là que de se méconnaître,
 De contrarier tout et de faire le maître...
 Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Le premier soin d'Orgon, après une absence de deux jours, est de s'enquérir de la santé de Tartufe. Dorine lui apprend qu'il est « gros et gras », qu'il « mange fort dévotement les perdrix », qu'il dort sans trouble du soir « jusques au lendemain ». — *Le pauvre homme !* s'écrie Orgon, et il ne tarit pas en éloges sur le « pauvre homme ».

Acte II. — *Timidité respectueuse de Marianne.* — Orgon veut donner sa fille à Tartufe. La timide Marianne n'ose résister à son père. Dorine intervient ; Orgon se fâche et sort. Dorine lui lance ce joli mot :

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez !

et elle profite de ce moment pour donner du cœur à sa maîtresse et l'engager à repousser cet hypocrite de Tartufe. Valère survient en récriminant. Il veut se retirer ; mais Dorine le retient et opère la réconciliation.

Acte III. — *L'hypocrite se trahit.* — Tartufe se présente et ose faire à la femme de son bienfaiteur une déclaration d'amour. Elmire repousse ses avances avec indignation. Toutefois elle promet le secret, à la condition que Tartufe favorisera l'union de Marianne et de Valère. Mais Damis a tout entendu et tout raconté à son père. Celui-ci n'en croit rien et s'obstine dans son admiration pour le « saint homme », qui, au lieu de se défendre, enchérit sur l'accusation et s'avoue « le plus grand scélérat qui ait jamais existé ». Orgon, dupé encore une fois, chasse son fils, et n'est que plus décidé à prendre Tartufe pour gendre. En attendant, il lui fait « donation entière » de tous ses biens.

Acte IV. — *L'hypocrite tombe dans le piège.* — Cléante engage Tartufe à solliciter le pardon de Damis. Le faux dévot refuse ; il interviendrait de grand cœur,

Mais l'intérêt du ciel n'y saurait consentir.

Cependant Orgon vient donner lecture du contrat. Les supplications de sa fille n'y changeront rien. Elmire se charge de prouver à son mari que Tartufe est un imposteur. Pour cela Orgon n'a qu'à se cacher et à écouter, et elle mande l'hypocrite. Celui-ci se trahit de nouveau, et le trop crédule Orgon reconnaît enfin que Tartufe est « un abominable homme ». Il veut le chasser sur-le-champ de la maison. « C'est à vous d'en sortir, » répond le misérable :

La maison m'appartient, je le ferai connaître...

et il part en emportant l'acte de donation et une cassette remplie de papiers.

Acte V. — *L'hypocrite est puni.* — Orgon est désolé. Quel usage va faire Tartufe de l'acte de donation et des pièces compromettantes renfermées dans la cassette ? Arrive M. Loyal ; il vient

De la part de monsieur Tartufe, pour son bien,

il somme Orgon de « céder la place à d'autres ». La consternation est grande dans cette famille, surtout lorsqu'on apprend que les papiers de la cassette, les papiers du conspirateur Argas, sont entre les mains du roi. Orgon veut fuir, il est trop tard. Heureusement Louis XIV a pénétré le fourbe, et c'est Tartufe qui est arrêté.

Caractères des principaux personnages. — Tartufe, selon certains critiques, serait moins un hypocrite qu'un escroc de la plus sotte comme de la plus vile espèce, qui se laisse prendre au piège. On ne peut imaginer Tartufe, tel que le peint Molière, dans une autre maison que celle de l'inepte Orgon. Il faut l'entière et rare imbécillité de ce bourgeois pour que le fourbe ne perde pas aussitôt tout crédit. La Bruyère a autrement saisi le vrai type de l'hypocrisie : « Onuphre ne dit point *ma haine* et *ma discipline* ; au contraire, il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite ; et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot. »

Quoi qu'en disent ces critiques, Tartufe est bien le type du faux dévot qui se sert du masque de la religion pour vivre aux dépens d'autrui. Il gagne facilement la confiance d'Orgon, s'introduit dans sa maison, où il censure tout et brouille tout

le monde. On l'attend, il n'a pas encore paru : les deux premiers actes sont achevés : jusque-là, il n'a été question que de lui, mais on ne l'a pas encore vu en personne. Le troisième acte commence, Tartufe vient ; son premier mot est :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline...

« Ce *Laurent, serrez ma haire...*, dit Sainte-Beuve, est le plus admirable début dramatique et comique qui se puisse inventer. De tels traits emportent le reste et déterminent un caractère. »

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partagé les deniers.

Cet homme si désintéressé va, sans scrupule, s'emparer de la fortune d'Orgon.

Orgon, bourgeois crédule, entêté, fanatique, est la personification achevée de la bêtise. Mais on a peine à croire qu'il soit assez idiot pour déshériter son fils et faire à un étranger donation complète de tous ses biens. Et cet homme sans yeux, sans jugement, représente le vrai dévot, par opposition au faux dévot, qui est Tartufe ! Sa dévotion semble, en outre, bien facile à ébranler. Quand l'imposteur est découvert, Orgon s'emporte, et, ne gardant plus de mesure, il s'écrie :

C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable !

Elmire est inébranlable sur l'honneur et le devoir. Femme d'esprit et de jugement, elle garde le silence, après l'impudente déclaration de Tartufe, et ménage l'occasion de désillusionner son mari.

Mme Pernelle est un caractère acariâtre, elle gronde sans cesse, disant à chacun son fait. Et cependant cette vieille médisante se pique sincèrement de dévotion.

Dorine est une servante un peu trop forte en gueule ; elle se mêle de ce qui ne la regarde pas ; mais elle a du bon sens, de l'esprit, et sa fidélité pour ses maîtres est à tout épreuve.

Cléante est honnête, sociable, d'une grande droiture d'esprit ; il sait

Du faux avec le vrai faire la différence ;

c'est l'antithèse d'Orgon. Ennemi de tout excès, il débite force maximes sur la modération :

Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux censeurs une pleine licence,...

dit-il à Mme Pernelle, et à Tartufe :

... Ne regardez point aux intérêts humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.

Mais sa morale est plutôt philosophique que chrétienne.

Appréciations sur cette pièce. — Si la perfection d'une comédie dépendait uniquement de l'action, de l'intérêt dramatique, le *Tartufe* disputerait au *Misanthrope* l'honneur d'être le chef-d'œuvre du genre. Mais « l'art et la raison exigent davantage. Ils exigent que le poète rassemble des caractères variés dans une action prompte, qui ne s'écarte pas de la vraisemblance, et qui laisse au spectateur une utile leçon. Il faut que les hommes s'y montrent, que les événements s'y passent comme dans l'ordinaire de la vie, que toutes les péripéties, jusqu'à la dernière, soient amenées non par des aventures fortuites, mais par le jeu naturel et logique des caractères et des passions, et qu'enfin le dénouement donne satisfaction au sentiment de la justice sans faire violence à la vérité... Si les caractères sont faux ou violemment outrés, si les événements paraissent chimériques, l'auteur esquive les difficultés qu'il fallait vaincre ; et le spectateur, jeté dans un monde de fantaisie qu'il ne connaît plus, ne prend à ce qu'il voit qu'un plaisir stérile et dangereux... »

Or le caractère de Tartufe est forcé, celui d'Orgon presque invraisemblable ; l'hypocrisie n'est pas du domaine de la comédie : il y a, dit Geoffroy, une si grande affinité avec la religion et l'abus qu'on peut en faire, que Tartufe a su réjouir les impies beaucoup plus qu'il n'affligeait les hypocrites. « Tartufe, ajoute M. Charaux, nous fait douter de la vraie dévotion, par le penchant naturel que nous avons à généraliser le mal. Mieux il est peint et de traits sensibles, plus nous risquons, grâce à la vive

impression qu'il nous laisse, surtout lorsque nous sommes travaillés par un désir qui contredit la dévotion, de voir l'hypocrisie peinte sur tous les visages de tous les dévots¹. »

Bref, on regrette de ne pas trouver dans cette pièce les « dévots de cœur », les vrais gens de bien dont le contraste serait indispensable si Molière, sincèrement, n'avait voulu décrier que l'imposture. De plus le drame est triste et odieux en dépit de la verve comique.

CHOIX. — Acte I, sc. iv. Dorine donne des nouvelles du « pauvre homme ». — Acte II, scène II. Dorine défend Marianne contre son père. — Acte III, scène vi. Tartufe abuse Orgon par une audacieuse humilité. — Acte IV, scène vii. Orgon désabusé, mais chassé de sa maison. — Acte V, scènes III, iv et vi. Mme Pernelle sottement incrédule.

L'Avare (1668).

Sujet. — La comédie de l'*Avare* est la peinture de ceux qui ne vivent que pour l'argent ; elle nous montre le trouble et le désordre que la lésine d'un chef de famille a introduits dans sa maison. Ce sujet est emprunté à Plaute, à Larivey, et aussi, croit-on, à des souvenirs de la propre famille de l'auteur.

Dans la pièce intitulée *Aulularia* (la Marmite), le poète latin se contente de représenter un avare qui cache, dans une petite marmite, le trésor qu'il a trouvé ; Molière, lui, entasse dans son Harpagon tous les genres d'avarice. — Cette pièce est écrite en prose.

PERSONNAGES. — Harpagon (l'avare), son fils Cléante et sa fille Elise ; Anselme, son fils Valère et sa fille Marianne ; Maître Jacques (cuisinier et cocher), dame Claude, Brindavoine et la Merluche, domestiques d'Harpagon ; la Flèche, valet de Cléante ; Frosine, entremetteuse, Simon, courtier.

Résumé. — La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

Acte Ier. — *Trésor caché. Mariages projetés.* — Valère, déguisé en intendant, cherche à calmer les scrupules d'Elise

¹ « Le libertin, dit saint Jean Chrysostome, ne manque jamais de se prévaloir de la fausse piété pour se persuader qu'il n'y en a point de vraie. » Tel est le danger que signalait Bourdaloue du haut de la chaire chrétienne, à l'occasion du *Tartufe* de Molière. (Voy. le *Sermon pour le VIIIe Dim. après la Pent.*, 1re part.)

qui lui a fait des promesses de mariage à l'insu de son père. Survient Cléante ; il fait part à sa sœur du dessein qu'il a formé d'épouser Marianne ; cette jeune personne n'est pas riche, mais elle est honnête et dévouée. Il souffre de ne pouvoir secourir cette vertueuse famille à cause de l'avarice de son père. Cependant Harpagon chasse la Flèche, accusé de fureter de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler. Ses enfants eux-mêmes sont traités en ennemis : « ils dépensent trop pour ne pas dérober. »

Au moment où Élise et Cléante vont lui parler de leurs projets de mariage, Harpagon leur apprend qu'il est dans l'intention d'épouser Marianne et que leur établissement à eux est prêt : à Cléante il destine une riche veuve ; à Élise, le seigneur Anselme, qui « s'engage à la prendre sans dot ». « Il n'y a pas à répliquer à cela », déclare Valère, choisi pour arbitre et qui veut temporiser.

Acte II. — *L'emprunt. L'usurier démasqué.* — Cléante veut emprunter quinze mille livres ; le courtier Simon a trouvé la somme demandée, mais à des conditions assez dure. Cléante ne recevra que douze mille livres en espèces ; le reste sera représenté par une collection de vieux meubles : le tout à vingt-cinq pour cent d'intérêt.

Le piquant de l'affaire, c'est que le courtier s'est adressé à Harpagon, et, sans le vouloir, lui a fait connaître l'emprunteur. Le père et le fils s'adressent de violents reproches. Frosine fait diversion ; elle vient annoncer à Harpagon que la mère de Marianne consent à lui donner sa fille ; en même temps elle réclame un petit secours d'argent pour assurer le gain d'un procès. « Je m'en vais, répond l'avare, voilà qu'on m'appelle... »

Acte III. — *Préparatifs du festin.* — Harpagon, voulant recevoir Anselme et Marianne à souper, distribue les emplois à ses domestiques : dame Claude nettoiera partout, et prendra « garde de ne pas trop frotter les meubles, de peur de les user » ; Brindavoine et la Merluche donneront à boire, « mais seulement lorsqu'on aura soif » ; Élise aura « l'œil sur ce que l'on desservira » ; maître Jacques apprêtera le souper et « fera faire bonne chère avec peu d'argent ».

Maître Jacques dit franchement sa façon de penser, et résigne l'emploi de cuisinier. En tant que cocher, — il est à la fois cocher et cuisinier, — il refuse de conduire à la foire : les chevaux sont si mal nourris, qu'ils ne peuvent plus marcher. Puis, dans un mouvement d'humeur, il reproche à son maître toutes ses laderies, ce qui lui attire une volée de coups de bâton. Il reçoit pareil traitement de Valère, et jure de se venger.

Acte IV. — *Cléante, rival d'Harpagon. La cassette dérobée.* — Cléante veut à tout prix empêcher le mariage de son père. Dans ce but, il essaye de lui faire accroire que cette Marianne est une franche coquette, assez gauche et d'un esprit très ordinaire. Le père soupçonne un piège ; Cléante lui révèle le fond de sa pensée. Harpagon le menace du bâton, le déshérite et lui donne sa malédiction. S'apercevant tout à coup de la disparition d'une cassette pleine d'or, il oublie ses beaux projets, crie « au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! » et veut aller quérir la justice, faire pendre tout le monde, et, s'il ne trouve son argent, se pendre lui-même après.

Acte V. — *La cassette est retrouvée.* — Le commissaire arrive. Maître Jacques, interrogé, accuse faussement l'intendant Valère. Celui-ci entre, Harpagon le traite d'infâme, et, sans autre explication : « Je veux, lui dit-il, que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée. » Le jeune homme, croyant qu'il s'agit d'Élise, répond : « Je ne l'ai point enlevée, elle est encore chez vous. » Le quiproquo, comiquement prolongé, cesse enfin, et l'on découvre que Valère est fils du seigneur Anselme et frère de Marianne.

Ce n'est pas tout ; par suite du malentendu, Valère a dévoilé son intention, tenue secrète jusque-là, d'épouser Élise. Harpagon, loin de souscrire à ce mariage, somme Valère et Anselme, solidairement, d'avoir à lui rendre son argent. Cependant Cléante promet de faire retrouver la cassette si on le laisse libre de s'établir à sa volonté. Rentré en possession de « sa chère cassette », l'avare consent à tout, mais à la condition qu'Anselme n'exigera point d'argent pour le double mariage de Cléante avec Marianne et d'Élise avec Valère, et que pour les noces on lui fera un habit.

La comédie se termine par le mot d'Harpagon : « Allons voir ma chère cassette ! »

Caractères des principaux personnages. — Harpagon est le type accompli de l'avare : langage, costume, habitudes, emploi du temps, devoirs de la vie domestique, relations sociales, tout en lui concourt à faire ressortir sa lésine. Il a tant d'aversion pour le mot « donner », qu'il ne dit jamais : « Je vous donne », mais : « Je vous prête le bonjour. » Il est inquiet, agité, soupçonneux ; il voit partout des voleurs ; ses chevaux sont exténués, ses valets manquent d'habits, ses enfants eux-mêmes sont privés du nécessaire, et il ne songe qu'à s'en défaire sans qu'il lui en coûte un sou ; enfin il est usurier, intraitable, sans cœur. A ces ridicules plus ou moins répugnants, Harpagon en ajoute un autre : il veut se marier, malgré son grand âge, parce que, pour lui, le mariage est un trafic avantageux.

Cléante n'est pas le modèle des fils. Molière l'a fait dissipateur et insolent pour montrer comment, en ce monde, les vices sont punis les uns par les autres : ici la sordide avarice d'un père est punie par la dissimulation, le mépris et la prodigalité de ses enfants.

Élise manque essentiellement de franchise envers son père, et elle oublie la réserve et les convenances en tolérant sans raison les fourberies de son prétendant.

Valère joue un rôle équivoque et même malhonnête : il s'est introduit chez Harpagon pour le tromper.

Appréciations sur cette pièce. — *L'Avare* fut reçu froidement et n'eut que onze représentations : on trouvait, non sans raison, le sujet trop triste. Aujourd'hui, tout le monde convient que cette étude du cœur humain est profonde et vigoureuse. « Son unique défaut, c'est de finir par un roman postiche, mais il est reconnu que les dénouements sont la partie faible de l'auteur. A cette faute près, quoi de mieux conçu que cet Avare, auquel l'amour ni la flatterie ne peuvent rien arracher ? Quelle leçon plus humiliante pour lui, et plus instructive pour tout le monde, que le moment où il se montre faisant le

métier du plus vil usurier vis-à-vis de son fils, qui fait celui d'un jeune homme à qui son père refuse l'honnête nécessaire ! Molière n'a rien oublié pour faire détester la passion de l'avarice. Son avare est haï, méprisé de tout le monde : il est odieux à ses enfants, à ses domestiques, à ses voisins ; et l'on est forcé d'avouer que rien n'est plus juste. » (La Harpe.)

« Si je voulais dans un sermon, dit Saint-Marc-Girardin, dépeindre l'avarice et la rendre odieuse ; si je disais que cette passion fait tout oublier, l'honneur, l'amitié, la famille ; que l'avare préfère son or à ses enfants ; que ceux-ci, réduits par l'avarice de leur père aux plus grandes nécessités, s'habituent bientôt à ne plus le respecter, et que cette révolte des enfants est le châtiment de l'avarice du père ; si je disais tout cela, qui s'en étonnerait ? Molière... n'a fait autre chose que de mettre en action le sermon que j' imagine. »

J.-J. Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*, a écrit que l'*Avare* « est une école de mauvaises mœurs ». L'impression d'ensemble peut être immorale, mais l'idée ne l'est certainement pas. « Molière ne prend parti ni pour le fils insolent, ni pour le père vicieux... Il nous met sous les yeux les résultats de ses observations et un tableau de la vie réelle. Il déduit toutes les conséquences de l'avarice et nous abandonne le soin de conclure. » (R. Doumic.)

SCÈNES PRINCIPALES. — Harpagon chasse la Flèche (acte I, scène III). Mémoire de l'usurier (acte II, scène 1). Distribution des emplois pour le souper (acte III, scène v). Disparition de la cassette (acte IV, scène VII). Interrogatoire de maître Jacques (acte V, scène II).

Le Bourgeois gentilhomme (1670).

Sujet. — Le sujet du *Bourgeois gentilhomme* est la vanité ambitieuse. Molière y ridiculise un ancien marchand enrichi qui veut trancher du grand seigneur. — Cette comédie-ballet est écrite en prose.

PERSONNAGES. — *M. Jourdain*, bourgeois ; *Mme Jourdain*, sa femme, et leur fille *Lucile* ; *Nicole*, servante ; *Cléonte*, prétendant de *Lucile* ; *Covielle*, valet de *Cléonte* ; *Dorimène*, marquise ; *Dorante*, comte, prétendant de *Dorimène* ; un Maître de musique ; un Maître à danser, un Maître d'armes ; un Maître de philosophie, un Maître tailleur.

Résumé. — La scène est à Paris, dans la *maison* de M. Jourdain.

Acte Ier. — *La sérénade.* — On voit sur la scène un groupe d'artistes qui préparent une sérénade. Le maître de musique se félicite d'avoir trouvé, en ce M. Jourdain, « un homme généreux ». Le maître à danser le voudrait plus connaisseur.

Arrive le bourgeois enrichi, dont le naturel grossier contraste plaisamment avec le langage et les manières qu'il veut affecter. Il commence par monter sa toilette, « car il s'est fait habiller aujourd'hui comme les gens de qualité », et demande ensuite l'air de musique qu'il a commandé. Il en sait un tout à fait joli, qu'il s'empresse de chanter, « sans avoir appris la musique ». Le maître de musique lui conseille de l'apprendre. M. Jourdain accepte, « pour faire comme les gens de qualité », bien qu'il ait déjà un maître de danse, un maître d'armes et un maître de philosophie, « qui doit commencer ce matin ». Après la sérénade, où M. Jourdain trouve « des dictons assez jolis », commence le ballet du maître de danse.

Acte II. — *Dispute des professeurs.* — Les professeurs exploitent à qui mieux mieux la crédulité de notre bourgeois, ils l'engagent à se payer des concerts chez lui. M. Jourdain aura des concerts toujours pour trancher du gentilhomme. Suivent les leçons comiques de danse, de politesse et d'escrime. Mais, par jalousie, les professeurs ne tardent pas à se disputer.

Le maître de philosophie intervient. Il se met à discourir sur la colère, et finit par placer la science qu'il enseigne bien au-dessus de ces « métiers misérables de gladiateur, de chanteur et de baladin ». Son dédain lui attire de mauvais traitements. L'émotion est vite calmée : « un philosophe sait recevoir comme il faut les coups », et il commence sa leçon : la risible leçon de prononciation des voyelles et des consonnes.

Au maître de philosophie succède le maître tailleur, qui apporte à notre parvenu « le plus bel habit de cour et le mieux assorti ». Les garçons tailleurs le lui passent avec force cérémonies, et n'oublient pas de réclamer le pourboire.

Acte III. — *Récriminations de Mme Jourdain.* — M. Jourdain veut aller « un peu montrer son habit par la ville ». Mme Jourdain gronde, et ce n'est pas sans motif. Elle reproche à son mari ses folles dépenses, et surtout la fréquentation de ce Dorante, qui le trompe de la belle façon. Nicole se met de la partie, et toutes deux, elles accablent d'épigrammes le pauvre bourgeois, qui leur répond d'un air triomphant : « Taisez-vous, vous êtes des ignorantes. » Et il veut leur apprendre la philosophie et l'escrime.

Voici Dorante. Après les compliments d'usage, il demande sa note à M. Jourdain, — pour en arriver à un nouvel emprunt, — et lui annonce la visite de la marquise Dorimène, qui doit venir « tantôt ici pour le ballet et le repas ». Le pauvre fou ne comprend pas qu'il est joué par le gentilhomme escroc. Il ne comprendra pas davantage le singulier tour qu'on lui prépare pour marier sa fille à celui qu'il a refusé.

Acte IV. — *Mme Jourdain trouble la fête.* — Dorimène trouve le repas « tout à fait magnifique ». Le bourgeois se met en frais de compliments ; « jamais il se n'était senti tant d'esprit ». Mme Jourdain entre tout à coup dans la salle du banquet. Elle éclate en reproches contre son mari, — qui l'avait envoyée à la campagne « pour cette belle affaire », — contre Dorante et contre cette grande dame, qui vient mettre la discorde dans un ménage. Dorimène décampe au plus vite, suivie du comte.

Sur ces entrefaites, arrive Covielle, déguisé. Il vient demander la main de Lucile pour le fils du Grand Turc. Si M. Jourdain accepte, il sera fait *mamamouchi* (paladin). Le vaniteux bourgeois donne tête baissée dans le panneau, et l'on procède immédiatement à la cérémonie turque.

Acte V. — *M. Jourdain mamamouchi.* — M. Jourdain, costumé en Turc, paraît devant Mme Jourdain, qui ne peut en croire ses yeux. « Qui vous a fagoté comme cela ? » s'écrie-t-elle. Et M. Jourdain de répondre gravement : « Je suis mamamouchi. » Cependant le comte et la marquise viennent féliciter le bourgeois de sa nouvelle dignité et du mariage de sa fille. Lucile a refusé d'abord ; mais, ayant reconnu Cléonte, elle se

rend aussitôt. Mise au courant du stratagème, Mme Jourdain s'empresse de consentir, et l'on va chercher le notaire.

Caractères des principaux personnages.—**M. Jourdain** est un bourgeois prétentieux, crédule et sot à l'excès. Le comique de ce personnage naît de l'extrême disproportion, du contraste frappant de ses idées, de ses sentiments, de sa tournure, avec le ton, les airs et les manières qu'il veut prendre ; c'est la mascarade d'un rustre déguisé en homme d'importance ; sa gaucherie dans tous ses exercices, son langage trivial, sa grossièreté vaniteuse, qui le rendent le jouet de ses valets, en font un objet très plaisant pour le public. Un de ses premiers ravissements est d'apprendre que tout ce qui n'est pas vers est prose, et que tout ce qui n'est pas prose est vers ; d'où il conclut que « toute sa vie il a fait de la prose sans le savoir ».

« Le sens droit de **Mme Jourdain**, ainsi que sa naïve brusquerie ; les complaisances intéressées et basses de **Dorante**, la gaieté ingénue de **Nicole**, le bon esprit de **Lucile**, la noble franchise de **Cléonte**, la subtilité féconde et gaie de **Covielle**, et la burlesque vanité des différents maîtres d'arts et de sciences, jettent à l'envi le jour le plus heureux sur le ridicule principal de M. Jourdain. »

Appréciation sur cette pièce.— Le *Bourgeois gentil-homme* est, malgré quelques négligences de style, une des meilleures pièces de Molière. « Les trois premiers actes offrent des scènes du plus haut comique ; les deux derniers baissent visiblement. La ruse finale n'est qu'une mascarade qui rappelle les théâtres de la foire. Elle offre d'ailleurs par trop d'in vraisemblance. Prenez le bourgeois le plus entiché des habitudes du grand monde ; est-il vraisemblable qu'on lui fasse croire que le fils du Grand Turc recherche sa fille et qu'il se laisse persuader de la lui donner en mariage ? » (P. M.)

C'est une charge, mais la comédie de caractère et la comédie de mœurs est de premier ordre. La farce turque était une actualité ; elle était demandée par Louis XIV que vexaient les prétentions d'un ambassadeur turc. Les ballets relient ingénieusement les actes et font de la pièce un spectacle continu.

« On ne voit pas d'autre comédie où le ridicule soit si soutenu, car une action parfaitement appropriée le met constamment en jeu ; si pur, car il ne se laisse même pas effleurer par le sombre ou l'odieux ; si naïf, car il est presque tout en postures et se passe de commentaires ; si généreux, car il repose en somme sur une aspiration qui n'est point basse et se peut pousser à l'extrême sans risquer d'atteindre les régions dangereuses de l'âme ; si compréhensible, car rien n'est aussi commun que cette démesure et que ce déclassement par la vanité ; si franc, car il jaillit toujours des traits les plus terre-à-terre, et en même temps si poétique, car il est conduit à l'absurde par des traits étincelants. » (Jacques Copeau.)

SCÈNES PRINCIPALES. — Acte I, scène II. La musique et la danse. — Acte II, scènes III, IV et V. Querelle des maîtres. La philosophie. — Acte III, scène IV. Le courtisan emprunte au bourgeois.

Les Femmes savantes (1672).

Sujet. — Le sujet de cette comédie est le *pédantisme féminin* et le préjudice qu'il peut porter à toute une famille.

Dans les *Précieuses ridicules*, Molière avait déclaré la guerre au jargon des fausses précieuses. Dans les *Femmes savantes*, il s'attaque à une autre catégorie de précieuses, à celles qui négligent leur ménage pour s'occuper de philosophie, de mathématiques, d'astronomie.

PERSONNAGES. — Le bourgeois *Chrysale*, sa femme *Philaminte*, ses filles *Armande* et *Henriette*, sa sœur *Bélise* et son frère *Ariste* ; *Clitandre*, prétendant d'*Henriette* ; *Trissotin* et *Vadius*, deux pédants ; *Martine*, servante, etc.

Résumé. — La scène est à Paris, dans la maison de *Chrysale*.

Acte Ier. — *Discussion entre les deux sœurs.* — La pédante *Armande* conseille à sa sœur *Henriette* de renoncer « au vulgaire dessein qu'elle a formé de se marier », et d'être plus « sensible aux charmantes douceurs de l'étude ».

Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux...

Henriette la soupçonne de jalousie. Une explication a lieu devant Clitandre, qui tranche la question en déclarant net que « les femmes docteurs ne sont point de son goût ».

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante,
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.

Il n'estime pas davantage le pédant Trissotin,

Ce benêt dont partout on siffle les écrits ;

et comme, pour obtenir la main d'Henriette, il demande à Bélise son suffrage, celle-ci prend pour elle-même le discours de Clitandre.

Acte II. — *Expulsion de Martine.* — Ariste est chargé de négocier, auprès de son frère, le mariage de Clitandre avec Henriette.

Le prétendant est pauvre de biens ; mais

Il est riche en vertu, cela vaut des trésors.

Chrysale l'accepte pour gendre ; c'est une « chose faite », et il va le notifier à sa femme « sans délai ».

A ce moment, et malgré lui, Philaminte donne son congé à Martine, non pour avoir cassé des porcelaines ou dérobé des plats d'argent, « cela ne serait rien », mais pour avoir offensé la grammaire

Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

Chrysale s'indigne contre « les gens à latin », qui remplissent la maison ; mais il n'est pas le maître, et il cède en résumant ses plaintes par un mot significatif :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage,

Malgré Chrysale encore, l'impérieuse Philaminte veut marier sa fille Henriette à un soi-disant poète dont elle est entichée, au pédant Trissotin. Ariste conseille à son frère de résister et de s'affranchir du despotisme qui pèse sur lui.

Acte III. — *Dispute à propos d'un sonnet.* — Les pédantes Philaminte, Armande et Bélise s'extasient sur les moindres détails d'un sonnet sur la fièvre de la princesse Uranie, que Trissotin vient leur débiter. Le madrigal sur un carrosse de couleur amarante a le même succès. Henriette seule demeure indifférente.

Les savantes n'ont encore rien écrit, mais elles se proposent d'approfondir les sciences et de former, comme les hommes, de doctes académies. Voici le savantissime Vadius. Trissotin le présente à ces dames en leur annonçant « qu'il sait du grec autant qu'homme de France » et qu'il fait merveille en vers et en prose. Nos deux beaux esprits échangent tout d'abord force compliments. Puis Vadius ayant critiqué le malheureux sonnet de la princesse Uranie sans en connaître l'auteur, les deux pédants se jettent à la tête de grosses injures. Vadius se retire, lançant à son adversaire cette terrible provocation :

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

Pour consoler Trissotin de cette avanie, Philaminte lui accorde la main d'Henriette. Chrysale, au contraire, veut fiancer sa fille à Clitandre.

Acte IV. — *Obstination de Philaminte.* — Philaminte, outrée de dépit, jure de rompre le projet formé par son époux et d'imposer ses volontés à Henriette :

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme ou la matière.

On apporte une lettre de Vadius accusant Trissotin de convoiter la fortune de Chrysale ; Philaminte crie à la calomnie et envoie chercher le notaire. Chrysale, plus courageux, annonce qu'il ne cédera pas.

Acte V. — Intervention d'Ariste. — Henriette se moque de Trissotin ; Chrysale tempête, et s'adressant à sa fille :

Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère ;
Et pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents,
Martine que j'amène et rétablis céans.

Philaminte entre, suivie du notaire et de Trissotin. Le moment venu de désigner le futur, Philaminte nomme Trissotin, et Chrysale, Clitandre. Philaminte se fâche. La vieille Martine vient au secours du bonhomme :

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je *somme*
Pour céder là-dessus en toute chose aux hommes.

Philaminte s'obstine ; Chrysale va céder, quand arrive fort à propos son frère Ariste. Il apporte la fause nouvelle que Chrysale est ruinée par la perte d'un procès et deux banqueroutes. Trissotin aussitôt tourne les talons ; son égoïsme est démasqué. Chrysale chante victoire, et les vœux du généreux Clitandre sont exaucés.

Caractères des principaux personnages. — Chrysale est un homme de bon sens et d'excellent caractère. Il a toujours raison ; malheureusement il n'a jamais de volonté. « Son travers est d'avoir peur de sa femme et de s'imaginer qu'il ne la craint pas. Il cède toujours en croyant ne faire que ce qu'il veut. Il obéit à haute voix pour se persuader qu'il commande. »
(D. Nisard.)

Philaminte, « que du nom de savante on honore en tous lieux », est une femme impérieuse, sans aucune nuance de sensibilité ; elle personnifie tous les abus du bel esprit ; elle néglige ses devoirs de famille et gouverne sa maison de la manière la plus despotique. A peine est-elle éclairée au dénouement par l'attitude intéressée de Trissotin.

Armande est à la fois dédaigneuse et jalouse. La science la rend orgueilleuse, et l'orgueil, hypocrite. Sous son platonisme, elle cache un véritable dépit de n'être plus aimée de Clitandre, outré de ses prétentions.

Bélise a l'esprit gâté par les romans de Mlle de Scudéry ; elle se croit admirée et recherchée de tout le monde, et personne ne peut la tirer de son erreur.

Henriette est un modèle de modestie, d'honnêteté, de droiture ; elle ne manque pas d'esprit, mais elle n'aime point à en faire étalage comme sa mère et sa sœur. Elle n'a pas

... la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante.

Mais la nécessité de se mettre en défense contre son milieu lui donne un ton de dédain excessif, qui paraît fâcheux et qui ne montre que mieux la répercussion de la conduite maternelle.

Clitandre est un homme intelligent et de bonne compagnie, qui méprise les pédants et sait s'en moquer. En lui, Molière a entrepris de créer le type idéal, quoique humain, de l'homme accompli, d'un « homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite » (acte II, sc. II).

Trissotin est le pédant du grand monde ; il personnifie, d'une manière générale, les sots gonflés d'orgueil de tous les temps et de tous les pays. Ce grotesque personnage est homme pratique : il exploite la manie du bel esprit chez les bourgeois pour faire un riche mariage. Trissotin est un second Tartufe. M. Nisard l'a défini : « un de ces sots qui le sont en toutes choses, sauf sur leur intérêt ».

Vadius est le pédant érudit, mais gauche et épais, « nullement homme du monde ; c'est bien pour cela que Trissotin l'introduit et le produit dans le salon où il règne. Il croit n'en avoir rien à craindre, et d'ailleurs a raison en cela ; car l'algarade de Vadius ne produit sur les admiratrices de Trissotin aucun effet déplorable à celui-ci ». (E. Faguet.)

Martine, servante dévouée, se distingue par son bon sens populaire et sa franchise toute gauloise. Son langage émaillé de solécismes et de proverbes est autrement savoureux que celui des pédantes.

Appréciations sur cette pièce. — « *Les Femmes savantes* sont l'un des trois grands chefs-d'œuvre de Molière. Il y a même dans cette pièce plus de profondeur et de portée que dans le *Tartufe* lui-même. Molière a voulu y montrer l'intime connexion qui existe entre les défauts de l'esprit et les défauts

du cœur. Ce n'est pas par défaut d'esprit, comme Cathos et Madelon, que Philaminte et Bélise arrivent à tous les ridicules de la préciosité et du pédantisme, c'est par imperfection morale, c'est par une inspiration de cet *orgueil* qui, quelquefois, pousse les femmes à vouloir égaler les hommes par l'esprit, au lieu de se contenter de les surpasser par le cœur. Il y a là un véritable vice et non pas seulement une erreur, un vice subtil qui peut devenir très pernicieux. Il convient de rappeler la femme à ses vrais emplois, c'est-à-dire à ses vraies vertus. Il convient de lui montrer la famille, et la famille seule, comme son vrai domaine, son vrai empire, et, simplement, comme sa vraie place. »

(E. Faguet.)

« Le *goût* et l'*instruction*, voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la science », à écrit J. de Maistre.

« Une femme savante de profession est odieuse, disait Sainte-Beuve ; mais une femme instruite, sensée, doucement sérieuse, qui entre dans les goûts, dans les études d'un mari, d'un frère ou d'un père, qui, sans quitter son ouvrage d'aiguille, peut s'arrêter un instant, comprendre toutes les pensées et donner un avis naturel, quoi de plus simple et de plus désirable ? » C'était la pensée de Molière.

On a quelquefois reproché à cette comédie le peu d'intérêt de l'intrigue et le manque de naturel du dénouement. En outre, la querelle de Trissotin et de Vadius, dans l'appartement d'une femme, est contraire aux convenances. De plus cette scène, entièrement épisodique, ne tient pas à la pièce.

Mais la verve du dialogue, la vérité des caractères, la raison qui parle par la bouche de Clitandre, de Chrysale, d'Henriette et de Martine, font de cette pièce une œuvre de haut comique, et peut-être la plus aimable comme la plus honnête de Molière.

SCÈNES PRINCIPALES. — Philaminte congédie Martine (acte II, scène VI). Le sonnet (acte III, scène II. Ce sonnet est tiré des poésies de Cotin). Dispute de Trissotin et de Vadius (acte III, scène V).

LES PÉDANTS CHEZ LES FEMMES SAVANTES

Acte III, scène v.

TRISSOTIN, *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame :
Il peut tenir son coin parmi les beaux esprits.

PHILAMINTE

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec, ô ciel ! du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

BÉLISE, *à Armande.*

Ah ! ma nièce ! du grec !

ARMANDE.

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE.

Quoi ! Monsieur sait du grec ! Ah ! permettez, de grâce
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse,
(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)

HENRIETTE, *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.
(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec, on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.



Les Pédants chez les femmes savantes.

Trissotin présente Vadius. Tandis que Philaminte et Bélise accueillent avec enthousiasme le savant helléniste, Armande tente en vain d'attirer sur lui l'attention de sa sœur Henriette. On voit bien que celle-ci ne sait pas le grec.

VADIUS.

Le défaut des auteurs dans leurs productions,
 Est d'en tyranniser les conversations,
 D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,
 De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
 Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens,
 Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens ;
 Qui, des premiers venus, saisissant les oreilles,
 En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
 On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
 Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
 Qui, par un dogme exprès, défend à tous les sages
 L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
 Voici de petits vers pour de jeunes amants
 Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des éloges d'un style
 Qui passe en doux attrait Théocrite et Virgile.

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
 Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes.

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix.

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

(*Les compliments continuent, puis font place aux invectives lorsque Vadius ayant méprisé par maladresse le sonnet de Trissotin, celui-ci ne veut point entendre la ballade du Grec. Tout le monde connaît cette longue scène si habilement menée et qui achève le ridicule du salon de Philaminte.*)

Le Malade imaginaire (1673).

Sujet. — Cette *comédie-ballet* est une charge contre les médecins ignorants et routiniers. Molière, alors très souffrant, semble s'y jouer de la médecine et de ses propres maux. Mais il y a, à côté de la farce, une étude de caractère et de mœurs qui est frappante de vérité universelle. — Cette pièce est écrite en prose.

PRINCIPAUX PERSONNAGES. — *Argan*, malade imaginaire ; *Béralde*, son frère, et *Angélique*, sa fille ; *Cléante*, prétendant d'Angélique ; *Diafoirus*, médecin, et son fils Thomas Diafoirus ; *Purgon*, médecin d'Argan ; *Fleurant*, apothicaire ; *Toinette*, servante, *Béline*, femme d'Argan, et *Louison*, sa fille, etc.

Résumé. — La scène est chez Argan.

Acte Ier. — *Argan* se fait droguer du matin au soir par son médecin *Purgon* et son apothicaire *Fleurant*.

« Se voyant infirme et malade comme il est », *Argan* veut se ménager « un gendre et des alliés médecins » ; en conséquence, il donnera sa fille en mariage au neveu de M. *Purgon*, « qui est le fils de son beau-frère le médecin, M. *Diafoirus* ». *Angélique* n'entend pas de cette oreille-là.

Acte II. — A ceux qui félicitent *Argan* sur sa bonne mine, *Toinette*, qui veut gagner les bonnes grâces de son maître pour mieux servir les intérêts d'Angélique, se hâte de répondre : « Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit malade. » Et *Argan* d'ajouter : « Cela est vrai. » Aussi ne renonce-t-il pas au dessein d'avoir un gendre attaché à la Faculté.

Voici M. *Diafoirus* ; il vient présenter son fils dont les compliments ampoulés récités de mémoire n'obtiennent aucun résultat : Angélique persiste dans son refus.

Acte III. — Béralde reproche à son frère de se laisser embéguiner des apothicaires et des médecins : « Je ne vois point d'homme, ajoute-t-il, qui soit moins malade que vous... Si vous n'y prenez garde, ils vous enverront dans l'autre monde. » Il oblige Fleurant à s'en retourner avec son clystère, et finit par brouiller Argan avec M. Purgon, qui se retire en menaçant le malade de « bradypepsie, de dispepsie, d'aepsie, de dysenterie, d'hydropisie. »

Argan se croit perdu. On le désillusionne, et l'on conclut à l'ignorance absolue des Purgon et des Diafoirus. Angélique épousera Cléante, et Argan se fera médecin pour se guérir lui-même. La farce de sa réception par la Faculté termine la pièce.

Nota. — C'est en prononçant le fameux *Juro*, dans cette parodie d'une réception officielle, que Molière (il jouait le rôle d'Argan) fut pris d'une convulsion, qu'il déguisa par un éclat de rire ; mais quelques heures plus tard il expirait en vomissant le sang.

CHOIX. — Acte I, scène 1. Monologue du malade. Comptes d'apothicaire. Scène v. Toinette tient tête à Argan. — Acte III, scène III. Discussion sur la médecine et les médecins. Scène IV. Toinette en médecin.

BOILEAU (1636-1711)

Nicolas Boileau, surnommé **Despréaux**¹, né à Paris, le 1er novembre 1636, était fils d'un greffier au parlement. Ses classes terminées, il fut condamné à l'étude du droit et destiné au barreau ; mais ses goûts étaient ailleurs. A la mort de son père (1657), il résolut de suivre son inclination pour la poésie, « car son astre en naissant l'avait formé poète » et poète satirique. Il renonça au barreau pour *errer*, comme il le dit, sur le *Parnasse*.

Préparé de longue main par la lecture d'Horace, de Juvénal et de Régnier, Boileau se donna pour mission de combattre

¹ Nicolas passa une partie de son enfance à la maison de campagne sise à Crosne (près de Villeneuve-Saint-Georges). Cette maison était enclavée dans un petit pré : d'où le surnom de *Despréaux*, que ses parents donnèrent au futur poète, pour le distinguer, dit-on, de ses frères.

le faux goût et les écrivains médiocres de son siècle. A vingt-quatre ans (1660), il osa leur déclarer ouvertement la guerre, en publiant sa première *satire* ; huit autres la suivirent de 1660 à 1668 (période militante). Elles furent déchirées avec fureur par « cette nation farouche de mauvais poètes » qu'elles attaquaient ; mais la justesse de vue du critique triompha de toutes les colères et de tous les préjugés.

Notre Aristarque consolida sa victoire, de 1668 à 1678 (période de maturité), par la composition de neuf *Épîtres*, des quatre premiers chants du *Lutrin* et de l'*Art poétique*. De 1678 à 1711 (période de déclin), il donna les deux derniers chants du *Lutrin*, trois satires, trois épîtres.

Boileau, — du moins avant ses précoces infirmités (il devint sourd et presque aveugle), — avait l'humeur fort gaie ; il aimait passionnément à rire et à contrefaire les ridicules ; ses conversations ne tarissaient pas de fines reparties, de piquantes anecdotes. Dans sa maison d'Auteuil, « où se réunissaient souvent ceux dont on a fait nos graves et solennels classiques, Boileau était de tous celui qui dépensait le plus de joyeuse humeur. La Fontaine rêvait, Molière observait et pensait, Racine écoutait soupirer son cœur, Boileau seul s'abandonnait à l'heure présente. On plaisantait, on improvisait épigrammes et parodies ; Boileau fournissait sa bonne part. »

La gaieté ne va guère sans la franchise. Boileau était franc et courageux. Louis XIV l'avait admis à la cour, nommé son historiographe avec Racine, en 1677, et fait admettre, en 1684, à l'Académie, malgré les rancunes que ses satires lui avaient attirées de plusieurs de ses nouveaux collègues. Or, un jour, le roi lui montre des vers de sa composition : *Sire, avoue le poète, rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a parfaitement réussi*. Il était bon et désintéressé : le célèbre avocat Patru est réduit par la gêne à vendre sa bibliothèque ; Boileau l'achète un tiers de plus qu'elle ne vaut et lui en laisse la jouissance ; de même il offre au roi le sacrifice de sa pension en échange de celle de Corneille, qui avait été momentanément supprimée, et que cette intervention lui fit rendre.

La mort de son intime ami Racine (1699) accrut cette misanthropie qui avait, pour une scène, servi de type à Alceste ;

mais une nouvelle et sûre amitié, celle de Brossette, adoucit la fin de sa carrière, couronnée par une mort chrétienne.

Sa vie privée fut, comme son œuvre, celle d'un honnête homme. Boileau « aima la vertu » et la prêcha d'exemple aux écrivains de son siècle. En mourant, il se félicitait à bon droit de n'avoir jamais offensé les mœurs dans ses écrits.

Jugement sur Boileau. — « Boileau n'eut qu'une passion vive, la haine des sots écrits ; qu'un goût, celui du bon sens et du vrai ; qu'un idéal, l'antiquité, bien qu'il ne la connût pas à fond. De là les mérites et les défauts de son *Art poétique* : il y exagère l'importance et l'invariabilité des règles : il ne distingue pas l'épopée primitive et spontanée de l'épopée artificielle et d'imitation ; il fait une loi au poète chrétien de l'emploi de la mythologie païenne ; il rabaisse la poésie lyrique à des proportions mesquines ; il parle du rondeau et oublie la fable ; enfin il ignore et méprise notre vieille littérature. Mais, en dehors de ces points, quelle rectitude dans ses jugements ! quelle sûreté de goût, quelle raison lumineuse ! quelle sage noblesse dans ses conseils ! » (E. Tagon.)

« La connaissance qu'il eut de la nature de son esprit explique l'infailibilité de ses jugements sur les contemporains... Boileau a dit avant nous de Molière qu'il est le plus grand poète du siècle de Louis XIV ; de Pascal, qu'il est le prosateur le plus achevé ; d'*Athalie*, que c'est le chef-d'œuvre de Racine. Il parlait ainsi de Molière, alors qu'on imprimait des recueils de poésie où Molière figurait à côté des Gomberville, des d'Urfé, des Benserade, des Scudéry, au même titre d'auteur célèbre du temps ; de Pascal, malgré la défaveur du jansénisme, qui rendait suspectes les *Lettres provinciales* ; d'*Athalie*, malgré le doute de Racine, qui fut près de se faire un tort de la froideur du public pour ce chef-d'œuvre. Mais ne craignons pas d'accorder aux censeurs de Boileau qu'il lui a manqué l'imagination qui crée les événements pour l'épopée et les caractères pour le théâtre, la sensibilité qui sait faire parler les passions. L'imagination, dans Boileau, n'est que la faculté de recevoir des impressions très fortes des vérités morales et littéraires, ainsi que des ridicules ; elle éclate dans les détails plutôt que dans les plans, qui

ne sont que des développements logiques, ornés d'une main habile. » (D. Nisard.)

Œuvres principales. — Parmi les œuvres poétiques de Boileau, on distingue : neuf *Satires*, douze *Épîtres*, l'*Art poétique* (1673), le *Lutrin* (1674), l'*Ode sur la prise de Namur*, froide et emphatique et qui montre bien qu'il n'avait point le génie lyrique ; et un certain nombre de poésies fugitives : épigrammes, épitaphes, etc., la plupart piquantes, et on le comprend.

Ses œuvres en prose comprennent : le *Dialogue sur les héros de roman*, la traduction du *Traité du sublime de Longin*, et ses *Lettres*, adressées pour la plupart à ses amis, Racine et Brossette.

Les Satires (1658...).

Leur objet. — Boileau, dans quatre de ses *Satires*, attaque les mauvais écrivains pour les déconsidérer en faisant ressortir leurs défauts ; dans les autres, il censure les travers et les mœurs de ses contemporains. Il y a donc : les satires *morales* (la Ire, la IVe, la Ve et la VIIIe), les satires *humoristiques* (la IIIe et la VIe), et les satires *littéraires* (la IIe, la VIIe et la IXe). Voici leurs titres et le résumé des principales :

Ire. Adieux d'un poète à la ville de Paris (1658). — *IIe. Accord de la rime et de la raison* (1663). — *IIIe. Description d'un repas ridicule* (1663). — *IVe. Les Folies humaines* (1663). — *Ve. La Noblesse* (1663). — *VIe. Les Embarras de Paris* (1661). — *VIIe. Le Genre satirique* (1662). — *VIIIe. L'Homme* (1667). — *IXe. A mon Esprit* (1666).

Nous n'avons pas classé les trois dernières (Xe. *Les Femmes*, (1693). — XI. *L'Honneur* (1700). — XIIe. *L'Équivoque*). Œuvres de la vieillesse de Boileau, malgré de grandes beautés, ces pièces rebutent par leur longueur et par de regrettables exagérations. « Il manqua à ce sage la sagesse la plus rare, celle de savoir finir à propos. » (D. Nisard.)

Résumés. — Satire II. — *Accord de la rime et de la raison.* — Cette satire est adressée à Molière, dont Boileau loue l'habileté à trouver la rime :

Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime,
et il avoue les difficultés que lui présente le travail de la correc-

tion (sous ce rapport il gagne Molière, dont il a, du reste, retouché plusieurs œuvres) :

Aussi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Satire III. — *Le Repas ridicule*. — Ce repas, donné par « un fat », était ridicule : par la salle, où le soleil irrité

Formait un poêle ardent au milieu de l'été ;

par les convives :

Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans ;

par le manque de place : on doit être « plus au large assis, en un festin,

Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin

par les mets : les lapins

Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.

enfin par les disputes littéraires qui le finissent.

Satire VI. — *Les Embarras de Paris*. — Paris n'est pas habitable : La nuit, les chats, les souris et les rats s'entendent pour tapager :

Plus importuns, pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.

Le matin, ce sont les ouvriers, les charretiers, les marchands, les « cloches émues » qui,

Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Si l'on sort, on rencontre mille obstacles : enterrements, pavés, troupeaux.

On n'entend que des cris poussés confusément.

Le soir, les voleurs s'emparent de la ville :

Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.

Au moment du coucher, on crie au feu.

Satire VII. — *Le genre satirique*. — Boileau délibère avec sa muse pour savoir s'il doit aller plus avant dans la carrière satirique ; elle est fatale à l'écrivain qui s'y engage :

S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un héros, parmi cet univers,
Digne de notre encens et digne de nos vers.

Mais à ce grand effort en vain je vous anime :
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.

Pour le blâme, au contraire, les vers coulent de source :

Alors, certes, alors je me connais poète...
Faut-il peindre un fripon fameux en cette ville ?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.
Faut-il d'un sot parfois montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal :
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur vous peindre la manie ?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier.

Il continuera donc : sa plume ne peut faire grâce à aucun méchant écrivain.

Satire IX. — *A mon esprit.* — Boileau commence par faire la leçon à son esprit qui lui inspira ses satires :

Vous avez des défauts que je ne puis celer.

Il lui reproche son goût pour la satire, sa folle prétention
D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
son penchant à médire :

Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault.
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?

Au reste, on le paye de la même monnaie : si vous saviez
« comme on vous traite » ?

L'esprit répond :

Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?

Qui n'en fait autant ? J'attaque les écrits, mais je respecte
la personne.

La satire venge la raison, et fait pâlir la sottise :
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Mais

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.

Et il tourne adroitement en ridicule tous les auteurs qui se plaignaient de ses critiques. Cette satire est le chef-d'œuvre du genre.

Appréciation générale. — « Boileau est satirique de naissance et par instinct ; il le restera toujours, et l'*Art poétique*, œuvre de théorie sereine, contiendra des passages de pure satire, tels que la fin du premier chant et le début du quatrième... Dans la satire sociale, il a échoué presque complètement. Il ne voit dans la société que l'extérieur et ne tente même point de pénétrer jusqu'aux défauts réels et aux vices profonds. Il ne sait pas mieux traiter les lieux communs de morale et les rajeunir par l'agrément de la forme et le piquant des observations. C'est dans la satire littéraire qu'il excelle. Sa nature l'y portait. Il nous dit lui-même qu'il eut « dès quinze ans la haine d'un sot livre ». Et nous voyons en effet que, dès le début, il a trouvé la doctrine qui restera toujours la sienne : celle de la perfection, obtenue à force de patience, doctrine enseignée jadis par Malherbe... » (René Doumic.)

« Les satires ont sauvé la poésie française des dangers urgents qui la menaçaient tout au début du règne de Louis XIV : emphase d'un côté, préciosité de l'autre. »

(F. Brunetière.)

Les Épîtres (1666...).

Leur but. — Après avoir démolì toutes les fausses célébrités au profit des hommes de génie, Boileau adoucit l'aigreur de ses attaques, et, dans ses *Épîtres*, il essaye de montrer comment on doit écrire. Elles peuvent se diviser en épîtres au roi (Ire, IVe, VIIIe), en épîtres *morales* (Ile, IIIe, Ve, VIe, IXe, XIe, XIIe), et en épîtres *littéraires* (VIIe, Xe). Nous donnons seulement leurs titres et le résumé des plus importantes :

Ire. Avantages de la paix (1667). — *Ile. La Manie des procès* (1666). — *IIIe. La Fausse honte* (1670). — *IVe. Le Passage du Rhin* (1672). — *Ve. La Connaissance de soi-même* (1676). — *VIe. Les Plaisirs des champs* (1676). — *VIIe. L'utilité des ennemis* (1667). — *VIIIe. Les Délassements pendant la paix* (1677). — *IXe. Rien n'est beau que le vrai* (1673). — *Xe. A mes vers* (1693). — *XIe. A mon jardinier* (1694). — *XIIe. L'Amour de Dieu* (1695).

Résumés. — Épître Ire. — Cette épître, sur les *Avantages de la paix*, fut composée à la demande de Colbert, et adressée à Louis XIV, après le traité d'Aix-la-Chapelle (1668). Le poète laisse à d'autres le soin de raconter les exploits guerriers ;

il aime mieux chanter les douceurs de la paix. Il ne veut pas sans doute un roi fainéant, mais un roi qui mette sa gloire à faire le bonheur de ses sujets. Il termine par un éloge des plus délicats de Louis XIV :

Je n'ose de mes vers vanter ici le prix.
 Toutefois, si quelqu'un de mes faibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs,
 Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
 On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
 Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité,
 Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
 A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire.

Épître VI. — Cette épître, sur les *Plaisirs des champs*, est adressée à M. de Lamoignon. — Description du village d'*Hautile* (près de Mantes) et des plaisirs de la campagne : promenades, lectures, pêches, repas assaisonnés par l'appétit ; ennuis de la ville : on est encombré de solliciteurs, accablé de nouvelles, de compliments, etc.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
 Et contre eux la campagne est mon unique asile !
 Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
 D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines...

Épître VII. — Cette épître, sur l'*Utilité des ennemis*, est adressée à Racine ; elle témoigne à la fois du bon goût et du bon cœur de Boileau. Racine alors était en butte aux attaques d'une cabale qui parvint pendant quelques jours à faire croire à la supériorité de la *Phèdre* de Pradon sur celle de Racine. Boileau, pour rassurer et consoler son ami, lui rappelle :

1° que tous les poètes de génie sont exposés de leur vivant aux critiques de l'envie :

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent ;
 Des rivaux obscurcis autour de lui croassent.

2° que les ennemis stimulent le génie et l'obligent à faire mieux :

Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
 Mais par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté :
 Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
 Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance ;
 Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus,
 Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

3° qu'il doit avoir seulement confiance dans le jugement de la postérité. — Cette épître est regardée comme le modèle du genre.

Appréciation générale. — Les *Epîtres* « sont, dit Voltaire, des chefs-d'œuvre de poésie autant que de raison ». Postérieures pour la plupart aux *Satires*, les *Epîtres* sont le fruit d'un talent plus mûr : elles sont plus variées ; la versification y est plus douce, plus flexible, plus gracieuse ; des pensées plus fortes, plus étroitement enchaînées, y sont exprimées avec plus de couleur et d'énergie. Dans l'*épître*, Boileau est vraiment l'émule d'Horace.

L'Art poétique (1673).

Sujet. — L'*Art poétique* est un poème didactique, en quatre chants, qui trace les règles de l'art d'écrire et celles des divers genres de poésie.

Boileau s'est inspiré de la *Poétique* d'Aristote et surtout de l'*Epître* d'Horace aux Pisons.

Résumé. — Chant Ier. — Le premier chant peut se diviser en trois parties :

1° *Préceptes généraux de l'art d'écrire.* Avant tout, le poète doit avoir une vraie vocation :

Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
 Dans son génie étroit il est toujours captif.

Il doit, de plus, examiner la portée de son talent, écouter la raison, éviter la prolixité :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Varier ses discours :

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !

Se garder de tomber dans le trivial, le burlesque et l'emphase ; observer la cadence, les lois de l'hémistiche, éviter l'hiatus :

Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

2° *Coup d'œil sur l'histoire de la poésie française* depuis ses origines jusqu'à Malherbe. Cette rapide esquisse est très inexacte. Boileau ne connaissait pas suffisamment le moyen âge ; aussi les œuvres poétiques de cette époque sont-elles mal jugées par lui. A l'en croire,

Durant les premiers ans du Parnasse français
Le caprice tout seul faisait toutes les lois...

Il juge superficiellement Villon et Marot. Villon sut, le premier, Débrouiller l'*art confus* de nos vieux romanciers ;

Marot

Tourna des triolets, rima des mascarades.

— Or Villon n'a rien débrouillé : toutes les formes poétiques qu'il a employées étaient connues bien avant lui ; Marot n'a rimé ni triolets ni mascarades, il a fait des épigrammes, des madrigaux et de charmantes épîtres, dont Boileau ne parle pas.

L'école de Ronsard est trop dénigrée ; justice est rendue à Desportes et à Bertaut ; Malherbe est loué sans réserve : « Enfin Malherbe vint... »

3° *Retour aux préceptes généraux.* Nécessité de la clarté, du travail patient, de l'ordre, de l'harmonie, de la correction, du respect de la langue, de l'utilité d'un censeur :

Surtout qu'en vos écrits la langue réverée,
Dans vos plus grands excès, vous soit toujours sacrée...
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

Chant II. — Le second chant donne la définition et les règles des genres suivants : l'*idylle*, l'*élégie*, l'*ode*, le *sonnet*, l'*épigramme*, le *rondeau*, la *ballade*, le *madrigal*, la *satire* et le *vaudeville*.

L'*idylle*, qui

Chante Flore, les champs, Pomone, les vergers.

doit être simple, sans trivialité ni platitude ; — la plaintive *élégie* demande une émotion profonde et vraie ; — l'*ode*, qui « élève jusqu'au ciel son vol audacieux », est un poème plein de fougue et de feu ; — le *sonnet*, poème de quatorze vers, aime le nombre et la cadence ; — l'*épigramme* est plus libre, les pointes y sont admises ; — le *rondeau*, né gaulois, veut de la naïveté ; — l'antique *ballade*, n'est qu'un jeu de rimes ; — le *madrigal*, compliment en vers, est « plus simple et plus noble en son tour » ; — la *satire*, hardie, enjouée, mordante, censure les vices et venge la vertu ; — le *vaudeville* est un chant joyeux, mais il ne doit offenser ni la pudeur ni la religion.

La fausse conception que Boileau avait de la poésie lyrique, ou du moins de son importance, lui suggère ce mélange, qui n'est un classement, ni pour les formes ni pour le fond des sujets, et qui reste incomplet,

L'ode, l'élégie, la chanson, qui sont des *chants* proprement dits et qui expriment les plus profonds sentiments de la nature, devraient être mis en tête et en évidence.

La poésie pastorale, l'idylle et l'églogue, qui offrent des récits ou des actions, doivent se ranger avec l'épopée et le drame dont ils ne sont que des diminutifs.

La satire, en tant que poésie didactique (car elle peut être lyrique), devrait être reliée aux autres branches de ce genre, et en particulier à la fable qui joint la narration à l'enseignement, et que Boileau semble ignorer, lui, l'ami de La Fontaine.

Quant au sonnet, à la ballade, au rondeau, à l'épigramme, au madrigal, ce sont des formes matérielles, qui expriment d'ordinaire le *lyrisme*, mais peuvent se prêter à la *narration* et à l'*enseignement*, voire au *drame* : aux quatre genres littéraires.

Chant III. — Le troisième chant, le plus étendu et le plus important de tous, est consacré à la *tragédie*, à l'*épopée* et à la *comédie*. — L'épopée, qui est le genre le plus ancien, devrait passer avant la tragédie.

1° *Tragédie*. — L'*imitation* est le principe de la tragédie, et l'*émotion* de la terreur ou de la pitié,

Qui va chercher le cœur, l'échauffe et le remue,
en est l'âme et le ressort.

L'exposition doit être simple, claire et brève ; la règle des trois unités :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli,

rigoureusement observée ; la *vraisemblance*, toujours respectée ; l'*intérêt*, progressif jusqu'au *dénouement*.

Ce que fut la tragédie : chez les Grecs (Euripide est oublié) ; en France au moyen âge, « le théâtre fut un plaisir ignoré » (ici Boileau se trompe) ; durant la Renaissance, imitation des sujets antiques ; alors (et ce bon Français, ce bon chrétien a le tort de s'en réjouir) :

On voit renaître Hector, Andromaque, Ilion ;

enfin au XVII^e siècle, la tragédie commence à briller : respect de la vérité historique, point de fadeur ni de héros de roman.

Il faut conserver à chaque personnage « son caractère propre » :

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

2° *Epopée*. — Le *merveilleux* est une des conditions du poème épique. « Ce vaste récit d'une longue action

Se soutient par la fable et vit de fiction. »

— Mais, par une singulière inconséquence, Boileau n'admet d'autre source du merveilleux que la mythologie, « qu'il célèbre sans la bien comprendre ». (G. Merlet.)

Le héros doit être intéressant :

On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire ;

le *récit*, vif et rapide ; les *descriptions*, riches et larges ; le *début*, simple et naturel :

N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ? . . .

Homère, « qui jamais ne lasse » reste le modèle des poètes épiques.

3° *Comédie*. — Histoire de la comédie grecque : elle naquit de la tragédie (assertion douteuse¹), et fut satirique sous Aristophane et morale sous Ménandre.

L'observation de la nature est le premier devoir du poète « qui prétend aux honneurs du comique » :

Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.

Il importe de bien connaître les caractères différents des trois âges de la vie : de la jeunesse, de l'âge mûr et de la vieillesse (l'enfance est oubliée) :

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Il faut éviter la bassesse. Condamnation des *farces* de Molière (critique un peu sévère).

Chant IV. — Le quatrième chant renferme les conseils les plus sages sur le caractère et les mœurs de l'écrivain. Il s'ouvre par une satire à l'adresse des méchants poètes. Dans les autres métiers, on peut être plus ou moins habile ;

Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Le poète doit se défier des flatteurs, faire choix d'un censeur éclairé ; il doit être honnête, car

En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Il doit éviter la jalousie :

C'est un vice qui suit la médiocrité.

Action bienfaisante de la poésie sur les mœurs. Éloge de Louis XIV, dont

... la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence.

¹ C'est Susarion (VI^e s. av. J.-C.), et non Thespis, qui le premier aurait promené dans les bourgs de l'Attique des acteurs barbouillés de lie. (Ch. III, v. 67.)

Appréciations sur ce poème. — L'*Art poétique* est un chef-d'œuvre de raison, de goût et de poésie : il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles. « Que ceux qui veulent écrire, dit La Harpe, méditent l'*Art poétique*. Ils y trouveront marqués d'une main également sûre, les principes de toutes les beautés qu'il faut chercher, et celui de tous les défauts dont il faut se garantir. »

On reproche à Boileau de n'avoir pas parlé du travail de l'*invention*, de s'être trop étendu sur le *sonnet*, d'avoir oublié la *fable*, confondu l'origine de la tragédie avec celle de la comédie, méconnu le succès des mystères du moyen âge et, proscrire le *merveilleux chrétien*, sous le faux prétexte que l'Évangile n'offre

Que pénitence à faire et tourments mérités.

« Il déclare très haut que les « terribles mystères » de notre foi d'*ornements égayés ne sont point susceptibles*, n'en déplaît au Tasse, dont le succès ne le désarme pas. — Avouons que ces arrêts sont sujets à revision. Sans rappeler le *Génie du Christianisme*, où Chateaubriand venge victorieusement une poétique méconnue, il suffit de nommer Dante, Milton et Klopstock, pour démentir une thèse ingrate et rétrograde. Mais, au lieu de traiter avec irrévérence une opinion que partageaient tous les honnêtes gens du XVIII^e siècle, mieux vaut en voir la cause dans le goût d'un bon esprit qui venait de lire, non le *Paradis perdu*, dont il ignore les beautés, mais *Clovis* et la *Pucelle*. Ajoutons qu'à la prévention littéraire s'associèrent les scrupules du croyant, aux yeux duquel est coupable l'indiscrète confusion de la fable et de la vérité. » (G. Merlet.)

« On a cru que Boileau avait tracé les limites définitives de l'art : on l'a trop appelé le *législateur du Parnasse*. Il fut plutôt le précepteur de son siècle, et, dans son siècle même, il instruisit moins les écrivains que le public. Sans doute ses conversations durent être précieuses pour ses illustres amis, à qui il apprenait à être mécontents d'eux-mêmes et à *rimer difficilement* ; mais ses écrits ont surtout pour but de former des lecteurs, et ils sont parfaitement appropriés à cette tâche. Sa critique est nette, simple, accessible à tous, plutôt négative qu'inspiratrice ; elle réduit les principes de l'art à ceux du sens commun. Elle est

piquante, railleuse, médisante, toute relevée de noms propres ; enfin elle coule ses préceptes dans des vers impérissables, aussi brillants d'images que de raison : elle en fait des proverbes, et les impose bon gré mal gré à la mémoire. » (J. Demogeot.)

Le Lutrin (1674).

Sujet. — Le *Lutrin* est un poème héroï-comique, en six chants, composé sur un léger différend entre le *chantre* et le *trésorier* de la Sainte-Chapelle de Paris, à l'occasion d'un pupitre que celui-ci avait fait rétablir dans le chœur et que le premier enleva de sa propre autorité.

A part la donnée fournie par le démêlé, tout est fiction dans ce poème. Tous les personnages y sont inventés ou dépeints sous des traits directement opposés aux traits de ceux qui desserviraient cette église, « dont la plupart, et principalement les chanoines, étaient tous gens, non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit¹ ». Ce poème est dédié au président de Lamoignon, qui avait défié Boileau de rien tirer d'une matière si stérile.

Les héros. — Les héros du *Lutrin* sont : le *prélat trésorier*², le *chantre* et tous les *chanoines* de la Sainte-Chapelle ; *Gilotin*, aumônier du prélat ; *Sidrac*, vieux chapelain-clerc ; *Brontin*, sous-marguillier ; *Giro*t, huissier ; *Boisrude*, sacristain, *Didier-l'Amour*, perruquier, etc. — Personnages allégoriques : la *Discorde*, la *Chicane*, la *Mollesse*, la *Piété*, la *Nuit*, etc.

Résumé. — Chant Ier. — La Discorde a résolu de troubler la paix profonde qui règne dans la Sainte-Chapelle ; elle va trouver le prélat trésorier, lui reproche de dormir tandis que le chantre usurpe toutes les fonctions :

Tu dors, prélat, tu dors ! et là-haut à ta place
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace...

Le prélat fait rassembler ses partisans et prend leur avis. Sidrac conseille de tirer de la sacristie un vieux lutrin et de le remettre à son ancienne place, où il cachera l'orgueilleux chantre aux regards de la foule. Pour exécuter ce hardi projet, le sort désigne trois hommes : le sous-marguillier Brontin, le perruquier l'Amour et le sacristain Boisrude.

¹ Boileau. Avis au lecteur. — ² Claude Auvry.

Chant II. — Nos trois champions, après s'être donné du cœur par d'amples libations, s'arment d'une cognée, d'une scie, d'un maillet, d'un marteau, de longs clous, et partent sur le soir à la faveur des ténèbres.

La Discorde s'applaudit de son ouvrage et, de joie, pousse un cri qui va réveiller la Mollesse dans Cîteaux :

La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble,
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle :
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.

Après ce triste discours, « qu'un long soupir achève », la Mollesse invoque le secours de la Nuit pour conserver le repos à la Sainte-Chapelle.

Chant III. — La Nuit vole aussitôt à Montlhéry, y prend un vieux hibou et va le cacher dans le pupitre. Au moment où les trois guerriers, « pleins de vin et d'audace », veulent s'emparer de la fatale machine, « l'oiseau sort en courroux, » et,

De ses ailes dans l'air secouant la poussière,
Dans la main de Boistrude il éteint la lumière.
Les guerriers à ce coup demeurent confondus ;
Ils regagnent la nef, de frayeur éperdus.

La Discorde les arrête, les harangue, les raffermir et les renvoie « où l'honneur les appelle ». Ils rallument leur bougie éteinte ; ils rentrent dans la sacristie ; l'oiseau sort, et l'escadron

Rit du honteux départ d'un si faible ennemi.

Le pupitre est heureusement placé sur son pivot :

Aussitôt dans le chœur la machine emportée
Est sur le banc du chantré à grand bruit remontée.

Chant IV. — Cependant le chantré rival, effrayé par un songe, se réveille tout en sueur, se lève, court à la Sainte-Chapelle et voit le pupitre devant sa stalle.

D'abord pâle et muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille ;
Mais sa voix s'échappant au travers des sanglots,

Dans sa bouche, à la fin, fit passage à ces mots :
 « Le voilà donc, Girot...
 Ce pupitre fatal qui me doit ombrager ! »

Les chanoines sont réunis et consultés : l'un veut qu'on plaide et qu'on écrive ; l'autre aime mieux qu'on abatte d'abord le pupitre. Ce dernier avis l'emporte, et

Sur l'ennemi commun ils fondent en tumulte ;
 Ils sapent le pivot, qui se défend en vain ;
 Chacun sur lui d'un coup veut honorer sa main.
 Enfin sous tant d'efforts la machine succombe,
 Et son corps entr'ouvert chancelle, éclate et tombe.

Chant V. — Instruit de ces voies de fait, le prélat s'élance impétueux hors de son lit, et, suivi de ses partisans, il va consulter la *Sibylle* (la Chicane), qui habite au Palais un des piliers de la grande salle. La Sibylle annonce que le lutrin sera remplacé mais qu'il « faut des combats ».

Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente,
 Et dans leurs cœurs brûlants de la soif de plaider,
 Verse l'amour de nuire et la peur de céder.

Informés « de l'oracle rendu », le chantre et ses partisans courent à leur tour au Palais. Les deux troupes rivales se rencontrent près de la boutique du libraire Barbin. D'abord on se menace des yeux, puis le combat s'engage à coups d'in-folio, dont l'auteur ne manque pas la satire.

Le chantre ne tarde pas à perdre courage :

Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit,

et sa brigade se disperse.

Chant VI. — La Piété va se plaindre à Thémis (la Justice) que tout le monde l'abandonne :

J'apprends que dans ce temple, où le plus saint des rois
 Consacra tout le fruit de ses pieux exploits,
 Et signala pour moi sa pompeuse largesse,
 L'implacable Discorde et l'infâme Mollesse,
 Foulant aux pieds les lois, l'honneur et le devoir,
 Usurpent en mon nom le souverain pouvoir.
 Souffriras-tu, ma sœur, une action si noire ?

Thémis l'adresse à Ariste (Lamoignon), « cet homme incomparable, dont le ciel et Louis ont fait choix ». Ariste oblige le chantre à rétablir lui-même le pupitre. Mais le prélat, satisfait,

ordonne de l'enlever à l'instant. — La victoire demeure à la *Piété*, secondée par *Ariste*.

Appréciations sur ce poème. — Il n'existe rien dans notre langue de plus parfait, quant à la versification, que les cinq premiers chants du *Lutrin* : récits, discours, portraits, tableaux, descriptions des moindres objets, choix des termes, emploi des images, sel de la bonne plaisanterie, tout y est vraiment admirable. Le ton sérieux du dernier chant, qui contraste avec l'enjouement des autres, et la disproportion entre le sujet du poème et la richesse de l'art, sont les seuls défauts de ce chef-d'œuvre.

« On regrette en effet que Boileau, un esprit si viril, qui a enseigné l'art de travailler lentement, s'épuise à peindre un lutrin, à allumer poétiquement une chandelle, à parodier les plaintes de Didon dans le discours d'une perruquière, et les paroles d'or de Nestor dans la harangue de la Discorde aux amis du trésorier ; à décrire un combat à coups d'in-folio, arrachés à la boutique de Barbin : et l'on revient aux *Satires*, aux *Epîtres* et à l'*Art poétique*. » (D. Nisard.)

RACINE (1639-1699)

Jean Racine naquit en 1639, à la Ferté-Milon, où son père exerçait la charge de contrôleur du grenier à sel. Resté orphelin de père et de mère à l'âge de quatre ans, il fut recueilli par ses grands-parents et envoyé d'abord au collège de la ville de Beauvais, puis à l'école des solitaires de Port-Royal (1655), dirigée par Lancelot et Le Maître, où il se prit d'un goût tout particulier pour les poètes grecs. De là il passa au collège d'Harcourt (1658), où il termina ses études. Il se fit connaître, à vingt ans, par une ode : *La Nymphé de la Seine* (1660), composée pour le mariage de Louis XIV, qui lui valut une gratification royale.

Encouragé par ce premier succès, le jeune poète voulut écrire pour le théâtre. Mais sa famille, effrayée de ses goûts, l'envoya près d'un oncle, vicaire général d'Uzès, qui lui promettait un bénéfice (1661). Il revint bientôt à Paris, et fit représenter par la troupe Molière : *La Thébàïde ou les frères ennemis* (1664) et *Alexandre* (1665). Dans ces deux essais dramatiques,

Racine cherchait à imiter la manière de Corneille. *Andromaque* (1667) révéla son véritable talent. Cette pièce inaugurait sur la scène française la tragédie pathétique, comme le *Cid* avait inauguré la tragédie héroïque.

Racine avait trouvé sa voie, et, plus heureux que son devancier, il ne connut pas le déclin. Il ne semble pas que ce soit l'échec passager de *Phèdre* qui ait éloigné Racine du théâtre. Cette pièce approuvée par les solitaires de Port-Royal, qui y voyaient une sorte d'illustration de leurs doctrines et de leur morale, dans la peinture des remords d'une conscience coupable, mettait le comble à la gloire du poète ; et celui-ci était armé et assez protégé pour tenir tête à ses ennemis, ainsi qu'il l'avait fait tant de fois. Mais les ordres formels du roi l'appelaient avec Boileau à la charge d'historiographe pour laquelle il devait tout quitter. Profitant de cet « établissement illustre », Racine abandonna le milieu peu édifiant où il avait vécu ; et, rappelant le souvenir de sa pieuse adolescence, se maria avec Catherine Romanet, et mena depuis une vie régulière et sincèrement chrétienne.

Vivant dans le monde officiel, il lui fallait une occasion pour reprendre sa plume de poète tragique. Elle lui fut offerte, cette occasion, par Mme de Maintenon, qui, après avoir fait jouer *Andromaque* à Saint-Cyr, demanda à Racine des pièces mieux adaptées à ce milieu. Racine composa *Esther* (1689) et *Athalie* (1690), où il s'éleva à son apogée.

« Pendant les vingt dernières années de sa vie, Racine appartient tout entier à ses affections de famille, à ses devoirs d'historiographe du roi, à ses relations avec la cour, où il jouit, en dépit d'une disgrâce passagère, d'une constante faveur. » (R. Doumic.) Ses sympathies jansénistes avaient refroidi l'amitié que le roi lui témoignait ; son extrême sensibilité y vit une disgrâce et ses derniers jours en furent attristés. Il mourut à Paris, en 1699, âgé de cinquante-neuf ans. Ses cendres reposent dans les caveaux de l'église Saint-Étienne-du-Mont.

Jugement sur Racine. — Racine est un artiste créateur dans toute la force du terme ; il est incomparable pour l'unité de ses plans, la simplicité de l'action, la progression de l'intérêt,



Edelbach Sculp. C.F.R.

Jean Racine
de l'Académie Française

Librairie Armand Colin Paris

l'enchaînement des péripéties et le style, qui ne peut être plus juste, plus varié, plus harmonieux.

Son génie dramatique diffère essentiellement de celui de Corneille. Lorsqu'ils ont eu le même but, comme dans *Polyeucte* et *Athalie*, ou qu'ils ont traité le même sujet, *Bérénice*, qui, a-t-on cru, leur fut imposé par la duchesse d'Orléans, ces deux poètes ont suivi des routes tout opposées. Ils diffèrent par le point de vue moral de leurs tragédies : les héros de Corneille sont récompensés pour avoir sacrifié la passion au devoir ; ceux de Racine sont punis pour avoir sacrifié le devoir à la passion. — Le premier nous intéresse à des âmes vaillantes et nous fait parcourir toute la gamme de l'héroïsme ; le second nous charme par l'expression des sentiments naturels du cœur humain. Corneille a plus de force, Racine plus de sensibilité ; l'un élève, instruit, étonne : son ressort dramatique est l'admiration ; l'autre émeut les cœurs par la pitié : son ressort dramatique est l'attendrissement. Celui-là excelle à tracer les caractères d'hommes, celui-ci à tracer ceux de femmes. La versification de Corneille est plus hardie ; celle de Racine plus soutenue, plus variée, plus harmonieuse.

Œuvres principales. — Les principales œuvres poétiques de Racine sont : 1° les tragédies : d'*Andromaque* (1667), de *Britannicus* (1669), de *Bérénice* (1670), de *Bajazet* (1672), de *Mithridate* (1673), d'*Iphigénie* (1674), de *Phèdre* (1677), d'*Esther*, d'*Athalie* ; — 2° la comédie des *Plaideurs* (1668) ; — 3° des *Odes*, des *Epigrammes*, des *Cantiques spirituels* pour Saint-Cyr, qui sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique. — En prose il a laissé : des *Discours académiques*, un *Mémoire* au roi sur la misère du peuple (1697), des fragments historiques, des *Lettres familières*, regardées comme des modèles du genre.

Andromaque (1667).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est le triomphe de la foi conjugale et de l'amour maternel. — Le sujet historique est une épisode des événements qui suivirent la guerre de Troie. Il est tiré du troisième livre de l'*Enéide* de Virgile, et de l'*Andromaque* d'Euripide.

Racine avait compris que la politique et l'héroïsme n'étaient pas toute la tragédie. Il chercha de nouveaux sujets d'émotion et les trouva dans la peinture des faiblesses du cœur. *Andromaque* fut le premier essai de cette tragédie nouvelle, « pleine de sensibilité et de naturel, d'expression et de vérité », dont le succès prodigieux excita la critique jalouse des cornéliens. Le jeune poète y répondit par des chefs-d'œuvre toujours plus parfaits.

Il y a deux actions dans *Andromaque* : l'amour de Pyrrhus pour Andromaque, sa captive, et celui d'Oreste pour Hermione ; ces deux actions, également tragiques, sont conduites avec tant d'art, elles concourent si directement à lier et à délier le nœud principal, qui est le mariage de Pyrrhus et d'Andromaque, qu'elles ne nuisent ni à la clarté ni à l'unité d'intérêt.

Cette pièce qu'on nomma *Le Cid de la nouvelle Cour*, est dédiée à Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

PERSONNAGES. — *Andromaque*, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus ; *Pyrrhus*, fils d'Achille, roi d'Épire ; *Oreste*, fils d'Agamemnon ; *Hermione*, fille d'Hélène et de Ménélas, fiancée à Pyrrhus ; *Pylade*, ami d'Oreste ; *Céphise*, confidente d'Andromaque, etc.

Résumé. — La scène est à Buthrote (Épire), dans une salle du palais de Pyrrhus.

Acte Ier. — *Ambassade d'Oreste.* — Oreste est envoyé par les Grecs à la cour de Pyrrhus pour réclamer le fils d'Hector. Il y rencontre son ami Pylade, qui l'instruit des hésitations du roi entre Hermione et Andromaque. L'ambassadeur présente la demande des Grecs ; Pyrrhus la repousse et promet à Andromaque de défendre la vie de son fils Astyanax, si elle veut accepter ses offres :

Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père.

Andromaque est inflexible. La colère de Pyrrhus éclate aussitôt :

Le fils me répondra des mépris de la mère,
dit-il en s'éloignant. Hélas ! s'écrie l'infortunée captive,

Hélas ! il mourra donc ; il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence.

Acte II. — *Jalousie d'Hermione.* — Hermione a reçu de son père l'ordre de revenir avec les Grecs, si Pyrrhus refuse de livrer Astyanax. Pyrrhus refuse. Hermione ne partira point : elle est jalouse d'Andromaque. Toutefois elle se laisse ébranler un instant par la constance d'Oreste, son ancien prétendant. Celui-ci s'applaudit déjà de son succès :

Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne ;
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne.

Mais Pyrrhus change tout à coup de résolution ; il va livrer aux Grecs le fils d'Hector et épouser Hermione.

Acte III. — *Terrible perplexité d'Andromaque.* — Oreste est au désespoir, Hermione à la joie. Andromaque, en pleurs, supplie cette dernière de sauver son fils. Repoussée avec mépris, elle court se jeter aux pieds de Pyrrhus, qui consent à lui rendre Astyanax, si elle veut aller au temple, où il l'attendra :

Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

Ce n'est plus une offre à dédaigner : « il faut périr ou régner. » Andromaque, éperdue, va consulter Hector sur son tombeau.

Acte IV. — *Résignation d'Andromaque.* — Pour sauver son fils, Andromaque se résigne à épouser le meurtrier de sa famille ; mais aussitôt après elle se donnera la mort. Céphise, sa suivante, veut mourir aussi. Andromaque lui conseille de vivre, dans l'intérêt d'Astyanax, qu'elle soutiendra auprès de Pyrrhus, et à qui elle fera connaître les héros de sa race :

Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

Hermione, furieuse, demande à Oreste de la venger en immolant Pyrrhus. Après bien des hésitations, Oreste promet d'obéir.

Acte V. — *Mort de Pyrrhus et d'Hermione.* — Oreste se rend au temple avec les Grecs, consomme le meurtre et vient tout

raconter à Hermione. Celle-ci le reçoit avec dédain, le traite de perfide, de parricide :

Va faire chez les Grecs admirer ta fureur,
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur...
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?

et, folle de désespoir, elle va se poignarder sur le cadavre du roi. Oreste, poursuivi par les furies, voit partout du sang, sa raison s'égarer ; il s'évanouit, « et la toile tombe sur ces tragiques horreurs ».

Caractères des principaux personnages. — **Andromaque** est le type de la tendresse maternelle et de la foi conjugale. Captive d'un fier vainqueur, dont elle méprise les avances aussi bien que les menaces, Andromaque ne songe qu'à une chose, sauver la vie de son fils au prix de tous les sacrifices. « Tout ce qu'il y a de dévouement dans la mère, Racine en a doué Andromaque... Elle est sublime sans être au-dessus de l'humanité, héroïque sans cesser d'être femme. » (D. Nisard.)

« Les sentiments les plus touchants de l'Andromaque de Racine, dit Chateaubriand, émanent pour la plupart du poète chrétien. L'Andromaque de l'*Illiade* est plus épouse que mère, celle d'Euripide a un caractère à la fois rampant et ambitieux qui détruit le caractère maternel ; celle de Virgile est tendre et triste ; mais c'est moins encore la mère que l'épouse. L'Andromaque de Racine est plus sensible, plus intéressante que l'Andromaque antique. » — « Elle ressemble, ajoute Fontanes, à ces veuves des premiers siècles, où l'idée d'un second mariage eût semblé presque coupable ; à ces Paule, à ces Marcelle, qui, retirées dans un cloître, indifférentes à tous les spectacles du monde et toujours vêtues de deuil, ne regardaient plus que le tombeau de l'époux à qui elles avaient promis leur foi, et le ciel où leurs premiers nœuds devaient les réunir éternellement. » Un seul trait la dépare, la pensée du suicide, au IV^e acte.

Pyrrhus est un prince fier et violent, mais généreux et sincère ; pour toucher Andromaque, il promet tout, rien ne lui coûte ; il sauvera le fils, lui servira de père, l'instruira lui-même à venger les Troyens, ira punir les Grecs, relever les murs d'Ilion,

etc., et l'on sent qu'il est capable de faire ce qu'il promet. Un moment après, offensé d'un refus, il se laisse aller à toute sa colère et ne met point de bornes à ses menaces.

Ces alternatives et ces contrastes sont naturels à la passion.

Hermione est jalouse et emportée. Ses fureurs sont du moins légitimes : « elle a reçu la foi de Pyrrhus, elle réclame ses droits. » — « Hermione, dit La Harpe, est une des plus étonnantes créations de Racine... Où avait-on vu avant lui ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et ce reflux si continuels, si orageux, de toutes les passions qui peuvent bouleverser une âme altière et blessée, ces mouvements opposés et rapides qui se croisent comme des éclairs » ?

Oreste remplit parfaitement l'idée que nous en donnent les traditions mythologiques. Il semble poursuivi par une fatalité invincible : il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé et qui sont comme attachés à son nom... On plaint ce malheureux plus qu'on ne le condamne. L'amitié qui l'unit à Pylade répand sur lui une sorte d'intérêt qui nous porte encore à excuser son crime. On sent confusément qu'un homme à qui il reste un ami peut bien être coupable, mais n'est pas irrévocablement méchant. (La Harpe.)

Appréciations sur cette pièce. — « C'est un pur chef-d'œuvre que cette tragédie, que ce chaste drame d'héroïque piété conjugale et maternelle entrelacé à ce terrible drame d'amour farouche et meurtrier !... Que de beaux vers, simples, harmonieux et doux, qui traduisent, sous la forme la plus limpide et la plus noble, les sentiments les plus tendres, les plus fiers, les plus douloureux ! » (J. Lemaître.)

« Je me figure l'impression d'un spectateur éclairé, revenant de la première représentation d'*Andromaque*. Sous une fable brillante et populaire, il vient de reconnaître des événements de la vie réelle. Sous les noms de la Grèce héroïque, il a vu l'homme de tous les temps. Sa conscience approuve le triple châtiment qui ôte la raison ou la vie à trois des personnages principaux, coupables d'avoir sacrifié le devoir à la passion. Mais son cœur est ému de pitié au souvenir de leurs combats,

du prix dont ils payent les passagères douceurs de leurs espérances : car, dans cet admirable ouvrage, la peine suit d'aussi près la faute que l'ombre suit le corps, et ces tristes cœurs ne goûtent pas un moment de joie qui soit pur de regret ou de crainte. Notre spectateur les a blâmés et les a plaints. La seule Andromaque lui a paru admirable par cette fidélité à son devoir qui met dans sa dépendance les trois personnages qui ont manqué au leur. » (D. Nisard.)

Les défauts d'*Andromaque* sont ceux du temps où elle a été composée : quelques *fadeurs romanesques*, un peu d'affectation et de recherche dans les rôles de Pyrrhus et d'Oreste, quelques naïvetés trop familières, quelques nuances de coquetterie maniérée dans Hermione, surtout le mélange de la brutalité et de la galanterie dans le personnage de Pyrrhus : voilà, d'après le critique Geoffroy, tout ce qu'on peut raisonnablement reprocher à cette tragédie.

SCÈNES PRINCIPALES. — Acte I, scène II. L'ambassade; scène IV. Première entrevue de Pyrrhus et d'Andromaque. — Acte II, Le revirement de Pyrrhus, scènes IV, V. — Acte III, Seconde entrevue de Pyrrhus et d'Andromaque, délibération de l'héroïne, scène VI, VII, VIII. — Acte IV, scènes I et IV. Décisions d'Andromaque et d'Hermione. — Acte V, scènes III et V. Fureurs d'Hermione et d'Oreste.

Britannicus (1669).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est la peinture d'un « monstre naissant ». — Le sujet historique est la disgrâce d'Agrippine et la mort de Britannicus, empoisonné par Néron. Il est tiré des XII^e et XIII^e livres des *Annales* de Tacite.

Néron, dominé par sa mère depuis le jour où, par l'intrigue et le crime, elle l'a fait asseoir sur le trône, veut enfin secouer le joug. Pour intimider un ingrat et relever son crédit, l'ambitieuse Agrippine projette de marier Britannicus, l'héritier légitime, à Junie, descendante d'Auguste. Mais tous ses plans sont déjoués par Néron. Junie enlevée pendant la nuit, est retenue prisonnière dans le palais, et la mort de Britannicus est résolue.

Cette pièce est moins un tableau d'histoire qu'une admirable étude psychologique, et c'est par là qu'elle a mérité d'être appelée la *pièce des connaisseurs*.

La lutte entre le bien et le mal se livrant dans le cœur de Néron, la pièce devrait être intitulée *Néron* au lieu de *Britannicus*. Mais Racine a sans doute préféré donner à son œuvre le nom de la victime que celui du bourreau.

PERSONNAGES. — *Néron*, fils d'Agrippine et de Domitius Ænobarbus ; *Britannicus*, fils de l'empereur Claude et de Messaline ; *Agrippine*, veuve de Domitius et, en secondes noces, veuve de l'Empereur Claude ; *Junie*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, fiancée à Britannicus ; *Burrhus*, gouverneur de Néron ; *Narcisse*, esclave affranchi, gouverneur de Britannicus et confident de Néron ; *Albine*, confidente d'Agrippine.

Résumé. — La scène est à Rome, dans le palais de Néron.

Acte Ier. — *Agrippine exhale son dépit.* — Agrippine, devançant le jour, vient demander à son fils des explications sur l'enlèvement de Junie. Britannicus le gêne, dit-elle à sa confidente, et

Je sens que je deviens importune à mon tour...
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Le temps n'est plus où Néron se reposait sur elle de tout l'État. Il ne la voit même plus sans témoins :

En public, à mon heure, on me donne audience.

Elle veut aujourd'hui le surprendre.

... Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui ?

Agrippine, irritée, l'accuse avec violence :

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur ?...
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire...
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition,
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.

Burrhus se justifie avec respect et se retire en déclarant qu'il est

De ceux que l'empereur a consultés le moins.

Survient Britannicus, étonné de la disparition de Junie ; Agrippine lui promet son appui. Narcisse détermine Britannicus à faire cause commune avec elle :

... Elle se sent comme vous outragée ;
 A vous donner Junie elle s'est engagée :
 Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.

Acte II. — *Perfidie de Néron.* — Prévenu par le traître Narcisse qu'Agrippine et Britannicus sont réunis chez Pallas, Néron ordonne l'exil de Pallas, conseiller d'Agrippine, et forme tout à coup le dessein d'épouser Junie. Mais il n'ose répudier Octavie. Ce qui l'arrête, c'est

... Agrippine, Burrhus,
 Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.

Narcisse combat ses craintes. Junie comparait devant Néron, qui lui fait une brusque déclaration d'amour et lui offre la place d'Octavie. Elle refuse. Néron, menaçant, la condamne à congédier elle-même Britannicus :

Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
 Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux...
 Et soit par vos discours, soit par votre silence,
 Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
 Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

Et, durant l'entretien qu'il leur ménage, il se cache derrière une tapisserie afin de tout entendre et de s'assurer s'il est obéi :

Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
 J'entendrai des regards que vous croirez muets.

L'entrevue a lieu en présence de Narcisse. Au moment où Britannicus va parler à Junie des crimes de Néron :

— Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance :
 Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux,

lui dit-elle. Le jeune homme, ne comprenant pas, continue ses confidences dangereuses. Junie, sans sortir de sa froide réserve, lui ordonne de se retirer :

Retirez-vous, seigneur, l'empereur va venir.

Britannicus se croit trahi.

Acte III. — *Arrestation de Britannicus.* — Burrhus s'efforce de détourner l'empereur de ses projets coupables ; mais son élève lui échappe, et il pressent de terribles malheurs. Survient

Agrippine, furieuse de l'exil de Pallas. Elle avoue à Burrhus les crimes qu'elle a commis pour son fils :

On saura les chemins par où je l'ai conduit...
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même...

Burrhus cherche inutilement à l'apaiser. Survient Britannicus, il expose à Agrippine qu'il a trouvé des partisans : la moitié du sénat s'intéresse à sa querelle. Junie arrive à propos pour désabuser Britannicus. Néron, averti par Narcisse, les surprend et fait arrêter Britannicus, en même temps que, par ses ordres, Agrippine est retenue aussi dans le palais.

Acte IV. — *Feinte réconciliation.* — Agrippine demande à se justifier. Dans un discours éloquent, elle rappelle à son fils tout ce qu'elle a fait pour lui :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir...

Néron semble touché ; il consent à embrasser son frère. Burrhus le félicite de sa résolution ; Néron avoue qu'elle n'est pas sincère.

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Burrhus est assez heureux pour changer les dispositions du « monstre naissant » ; mais le perfide Narcisse, avec un art infernal, vient tout détruire :

Quoi donc ? Ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire ;
« Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
« Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
« Pour toute ambition, pour vertu singulière,
« Il excelle à conduire un char dans la carrière,
« A disputer des prix indignes de ses mains,
« A se donner lui-même en spectacle aux Romains... »
Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

La mort de Britannicus est résolue.

Acte V. — *Empoisonnement de Britannicus.* — Celui-ci, toujours confiant malgré les craintes fondées de Junie, se rend à un festin auquel Néron l'invite. Agrippine rassure Junie :

Je réponds d'une paix jurée entre mes mains :
 Néron m'en a donné des gages trop certains...
 Il m'a renouvelé la foi de ses promesses...
 Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus.
 Que peut-on faire ?

Burrhus paraît et annonce la fatale nouvelle :

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

Et il raconte à Agrippine la scène de l'empoisonnement.

Mais voici Néron. Agrippine l'accuse ouvertement.

... Britannicus est mort empoisonné :
 Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

Poursuis, ajoute-t-elle,

Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
 Ta main a commencé par le sang de ton frère,
 Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère...

Et elle l'accable de ses malédictions. Restée seule avec Burrhus, Agrippine le supplie de lui pardonner ses « injustes soupçons ». Albine annonce que Junie s'est échappée du palais et réfugiée parmi les vestales ; que Narcisse a été massacré par le peuple ; que Néron, furieux, désespéré, agité par le remords, menace d'attenter à ses jours.

Caractères des principaux personnages. — Néron est le type de ces âmes perverses qui, après avoir louvoyé quelque temps entre le bien et le mal, se décident pour le mal et y marchent à grands pas. Les germes de tous les crimes se trahissent déjà dans cette confidence à Burrhus du projet fratricide :

... C'en est trop ; il faut que sa ruine
 Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine ;
 Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
 Elle m'a fatigué de ce nom ennemi...

Pourtant il hésite encore, et ses hésitations lui permettent de recevoir successivement les conseils du vertueux Burrhus et les incitations du détestable Narcisse. Finalement il cède aux mauvaises influences, et, de crime en crime, il ira jusqu'au parricide. Le premier forfait de Néron n'est point puni ; mais comme l'a remarqué La Motte, ce qu'Agrippine lui présage lui tient lieu de châtiment ; et cet avenir affreux qui attend le coupable nous console de son impunité présente.

Agrippine est le type de la femme ambitieuse. « C'est elle, dit Racine dans sa seconde préface, que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. » Elle est égoïste, emportée, insatiable de pouvoir. Il faut à tout prix qu'elle commande, qu'elle règne publiquement. Elle veut siéger au sénat, distribuer des emplois, et se montrer dans Rome avec la pompe des Césars. — Peu scrupuleuse dans le choix des moyens, elle a fait déshériter Britannicus et hâter la mort de Claude. Aussi sa fureur ne connaît-elle point de borne, quand elle apprend que Burrhus instruit Néron à gouverner par lui-même.

Son ambition la rend hypocrite et lui fait jouer devant Néron la comédie du sentiment maternel ; elle feint de l'affection pour Octavie, pour Junie et Britannicus, qui lui sont indifférents.

La nature féminine se trahit dans Agrippine par de puérils mouvements de dépit, par des imprudences qui compromettent le succès à peine obtenu, par le besoin d'abuser du pouvoir avant même de l'avoir reconquis :

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace... (IV, II).

Burrhus est le modèle du ministre franc, loyal, intègre. Il plaide la cause du devoir avec désintéressement et sincérité ; il évite d'offenser, mais ne craint pas de déplaire ; il s'efforce de maintenir la paix entre le fils et la mère, et de ramener son élève dans la voie du bien. Il n'est pas dupe d'Agrippine, mais il croit trop peut-être aux hypocrites résolutions de Néron ; on sent qu'il finira par subir l'ascendant de son élève, comme l'histoire le prouve. — Le poète l'a choisi de préférence à Sénèque, parce qu'il était plus spécialement chargé de l'éducation politique et morale de Néron.

Narcisse, l'avocat du mal, nous montre comment de vils flatteurs savent excuser les vices d'autrui pour contenter leur propre ambition. Plein d'astuce et de dangereuse adresse, il pousse Néron au crime par tous les motifs d'intérêt personnel et au nom de toutes les mauvaises passions ; il trahit son jeune

maître sans pitié, sans scrupule, sacrifiant tout à sa fortune, ainsi qu'il se le dit à lui-même dans un monologue révoltant :

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?
Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Narcisse complète le tableau des mauvais temps de Rome, sous l'empire.

Britannicus est un jeune homme plein de franchise, de générosité, de hardiesse ; il a toutes les qualités de son âge ; il en a aussi les défauts : il est confiant jusqu'à l'excès. La défiance, dit-il lui-même,

Est toujours d'un grand cœur la dernière science.

Junie est un type de modestie, de candeur, de vertu, qui contraste avec la corruption générale de la cour. « Racine n'a rien inventé de plus pur et de plus généreux que cette jeune fille qui s'attache en raison du malheur, et qui montre à la fin tant de prévoyance et de dignité, qui tient tête à Néron sans donner aucun prétexte à sa colère, et refuse si noblement de partager son trône. » (H. Tivier.)

Appréciations sur cette pièce. — Cette tragédie fut d'abord accueillie froidement. Boileau presque seul, avec son bon sens et son tact ordinaire, dit en plein théâtre à son ami : « Voilà ce que vous avez fait de mieux. » Les *connaisseurs* ne tardèrent pas à ramener le public, et, comme l'a dit Voltaire, on admira dans la peinture de la cour de Néron toute l'énergie de Tacite exprimée en des vers dignes de Virgile.

Comme dans toutes les pièces de Racine, la règle des trois unités est parfaitement observée dans *Britannicus* : l'unité de *lieu* : l'action se passe tout entière dans le palais de Néron ; l'unité de *temps* : les événements s'accomplissent en douze heures ; l'unité d'*action* : tous les incidents concourent à un seul fait, le meurtre de Britannicus.

« Racine mit Néron sur la scène, non pas à l'époque où ses passions et ses cruautés ne connaissaient plus aucun frein, mais dans cette période d'innocence relative qui comprend les cinq premières années du règne de ce prince. C'est pourtant à cette

période que se rapporte la mort de Britannicus. Prenant ce premier meurtre pour objet du problème moral qu'il veut résoudre, allant au-devant des objections qu'on devait faire à son principal personnage, jugé trop bon par les uns et trop méchant par les autres, Racine montre comment on devient tyran, comment s'accomplit par une première faiblesse la transformation qui fait apparaître un monstre dans l'adolescent, contenu jusque-là par l'influence de sa mère et de ses précepteurs. Le poète se rencontre avec les moralistes chrétiens dans l'explication de ce fait, et l'analyse de son œuvre est dans cette division d'un discours de Massillon sur les *Tentations des grands* : « Le plaisir commence à leur corrompre le cœur ; « l'adulation « leur ferme toutes les voies à la vérité ; l'ambition consomme « l'aveuglement. » (H. Tivier.)

« On reproche à cette tragédie le manque de pathétique : à ce point de vue, *Andromaque* est supérieure. Cette absence d'émotion tragique provient de l'importance donnée aux personnages les moins sympathiques de la pièce : Néron, Agrippine et Narcisse. De plus, le *cinquième acte* n'est pas à la hauteur du quatrième : à part le récit de la mort de Britannicus et les imprécations d'Agrippine, l'action est languissante. Enfin le *ton galant* des entrevues de Britannicus et de Junie paraît peu naturel dans ce drame terrible. » (P. Caruel.)

SCÈNES PRINCIPALES. — Menaces d'Agrippine à Burrhus (acte I, scène II). Junie congédie Britannicus (première entrevue, acte II, scène VI). Seconde entrevue de Britannicus et de Junie (acte III, scène VII), de Néron et d'Agrippine (acte IV, scène II). Burrhus ramène Néron à de meilleurs sentiments (acte IV, scène III), Narcisse entraîne Néron (acte IV, scène IV). Récit de l'empoisonnement de Britannicus et fureurs d'Agrippine (acte V, scène V).

Mithridate (1673).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est le danger auquel la jalousie de Mithridate expose Monime, et le triomphe de l'orgueil royal sur l'amour. — Le sujet historique est les derniers jours de la résistance du roi de Pont contre les Romains. Il est tiré des histoires de Plutarque, de Tite-Live, etc.

PERSONNAGES. — *Mithridate*, roi de Pont ; ses fils *Pharnace* et *Xipharès* ; *Monime*, fiancée contre son gré au vieux roi de Pont, etc.

Résumé. — La scène est à Nymphée, port sur le Bosphore.

Acte Ier. — *Le roi passe pour mort.* — Mithridate a résisté, durant quarante ans, aux généraux les plus intrépides de Rome ; mais le bruit court qu'il vient d'être surpris par l'armée ennemie et qu'il est au nombre des morts. Ses fils, Pharnace et Xipharès, « ne s'accordent pas » ; le premier est allié secret des Romains, et le second leur « conserve une haine immortelle » ; de plus, ils aspirent l'un et l'autre à la main de Monime, que le vieux roi s'était réservée :

Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

Monime, qui hait Pharnace, implore contre lui la protection de Xipharès. On leur annonce tout à coup l'arrivée de Mithridate. Pharnace propose la révolte.

— Quand mon père paraît, je ne sais qu'obéir,
répond Xipharès.

Acte II. — *Le roi est instruit de la conduite de ses fils.* — Profondément irrité contre ses fils, Mithridate dissimule sa colère, annonce à Monime que le temps est venu d'assurer leur « foi mutuelle », et il s'éloigne. Monime se résout à cette union par respect pour l'ordre de son père :

Seigneur, vous pouvez tout : ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire ;
Et, quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

Xipharès la rencontre : « Que faire ? lui dit-il. — Ne plus me voir, répond Monime ; le roi est vivant, je ne vous connais plus. »

Acte III. — *Piège tendu à Monime.* — Mithridate fait connaître à ses fils le dessein qu'il a formé d'envahir l'Italie :

C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher...

Xipharès le suivra ; Pharnace ira épouser la fille du roi des Parthes et continuera la guerre en Asie :

Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
 Consent de succéder à ma juste fureur :
 Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
 Il me demande un fils pour époux à sa fille.
 Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous.

Pharnace refuse. « Je comprends ce refus, » s'écrie Mithridate, et il le fait arrêter. Pour sortir d'incertitude, il mande Monime et feint de vouloir l'unir à un de ses fils. Après un instant d'hésitation, l'infortunée princesse avoue qu'elle sera heureuse d'avoir Xipharès pour époux. Pour mieux se venger, Mithridate dissimule.

Acte IV. — *Les Romains investissent la ville.* — Le roi médite une triple vengeance. Xipharès voudrait connaître le perfide qui les a trahis, lui et Monime. « Ah ! je vous ai perdu, répond Monime,

Et je m'en punirai si vous me pardonnez. »

Elle reproche à Mithridate un stratagème dont « sa foi et son amour ne seront point le prix ».

Après cela, jugez. Perdez une rebelle ;
 Armez-vous du pouvoir qu'on vous donne sur elle.
 J'attendrai mon arrêt ; vous pouvez commander.

Sur ces entrefaites, on apprend que les Romains assiègent la ville. Mithridate ordonne le supplice de Monime et court aux remparts.

Acte V. — *Xipharès triomphe des ennemis.* — Sur le point d'être vaincu, Mithridate se perce de son épée ; cependant Xipharès repousse les Romains. Un serviteur arrive à temps pour sauver la vie de Monime et lui apprendre que Mithridate expirant la lègue au héros de Nymphée. Apporté au palais, le vieux roi meurt content, puisqu'il a vu fuir ses ennemis :

A mon fils Xipharès je dois cette fortune ;
 Il épargne à ma mort leur présence importune.
 Qui ne puis-je payer ce service important
 De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
 Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne.
 Vous seule me restez : souffrez que je vous donne,
 Madame ; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
 Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

Caractères des principaux personnages. — *Mithridate* conserve dans cette tragédie sa figure historique. « Racine a idéalisé son caractère, mais sans le fausser. Il a peint le roi de Pont d'un côté avec sa haine du nom romain, son indomptable énergie, sa constance dans les revers, ses gigantesques projets ; d'un autre côté, avec sa férocité barbare, ses fureurs sanguinaires, sa jalousie et ses cruelles vengeance, qui le poussent à immoler ses femmes et ses enfants... »

Monime est un des plus beaux caractères de femmes tracés par Racine : douce et résignée, elle accepte un supplice injuste, que la mort de *Mithridate* lui épargne soudain.

Appréciation de la pièce. — « La pièce de *Mithridate* passe pour la meilleure des tragédies du second ordre de Racine. On blâme la longueur du discours de *Mithridate*, malgré sa beauté, la ruse à laquelle il a recours pour découvrir l'amour de Monime et de Xipharès, et aussi quelques traits de galanterie que l'on trouve jusque dans la bouche du roi de Pont, et qui conviennent peu à son caractère. » (Blanlœil.)

CHOIX. — Xipharès et Monime (acte II, scène iv). Discours de *Mithridate* (acte III, scène i). Dissimulation de *Mithridate* (acte III, scène v). Monologue et dévouement de Monime (acte IV, scènes v, vi et vii). — Dénouement (acte V, scène v).

Iphigénie (1674).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est le péril d'Iphigénie. — Le sujet historique est un épisode des événements qui précédèrent la guerre de Troie. Il est emprunté à Euripide.

Les Grecs, sous la conduite d'Agamemnon, roi d'Argos et de Mycènes, vont faire le siège de Troie (1270 av. J.-C.). Leur flotte, retenue par le calme dans le port d'Aulis, n'obtiendra des vents favorables que si une victime est immolée sur l'autel de Neptune ; et la victime désignée, c'est la fille d'Agamemnon. Mais, au dernier moment, Diane soustrait Iphigénie à la mort en lui substituant une biche.

Dans sa pièce, Racine a modifié la fable : ce n'est pas une biche qui est immolée, c'est une autre Iphigénie, fille d'Hélène, connue sous le nom d'Ériphile.

PERSONNAGES. — *Agamemnon*, roi d'Argos et de Mycènes ; *Clytemnestre*, femme d'Agamemnon, et leur fille *Iphigénie* ; *Achille*, prince grec ; *Ulysse*, roi d'Ithaque ; *Eriphile*, fille d'Hélène et de Thésée ; *Arcas* et *Eurybate*, serviteurs d'Agamemnon ; *Egine*, femme de la suite de Clytemnestre ; *Doris*, confidente d'Eriphile.

Résumé. — La scène est à Aulis (ville maritime de la Béotie), dans la tente d'Agamemnon.

Acte Ier. — *Iphigénie* est mandée à Aulis. — La flotte grecque est depuis longtemps enchaînée dans le port d'Aulis. L'oracle consulté a répondu que les vents ne souffleraient qu'après le sacrifice d'une fille de sang royal. Agamemnon, surpris et consterné, jure d'abord de ne pas obéir aux dieux :

Non, tu ne mourras point ; je n'y puis consentir.

Mais, ajoute-t-il bientôt,

De quel front immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille ?

Il mande à Clytemnestre de lui envoyer sa fille, sous prétexte de lui faire épouser Achille, à qui elle a été promise. Bientôt, vaincu par la tendresse paternelle, il envoie un contre-ordre. Achille cependant réclame sa fiancée ; Ulysse, au contraire, presse Agamemnon de hâter le sacrifice. Celui-ci promet d'immoler sa fille.

Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
Et si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.

Mais il espère bien qu'elle ne viendra pas. Son espoir est déçu, Ulysse cherche à le consoler en faisant briller à ses yeux la gloire immense qui lui reviendra de la chute de Troie.

Acte II. — *Troubles et chagrins d'Agamemnon.* — Agamemnon reçoit sa fille avec embarras ; il ne sait comment la préparer à son malheur. Iphigénie s'étonne du froid accueil et de la tristesse de son père :

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine ;
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

Cependant Clytemnestre a reçu le second message d'Agamemnon ; elle vient annoncer à sa fille que le mariage a été différé, qu'il faut repartir pour Argos :

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.

Toutes deux s'en prennent à Ériphile, et l'accusent d'avoir tout brouillé.

Acte III. — *Arcas dévoile le secret.* — Clytemnestre, démentrée par Achille, n'a pas quitté l'Aulide. Elle vient demander à Agamemnon l'explication de « ce bruit imposteur » qui a causé tant de trouble. Agamemnon répond :

Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille ;

mais il lui défend de l'accompagner, en lui donnant cet étrange conseil :

M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

Sur ces entrefaites, Arcas vient chercher Iphigénie pour être immolée. Le mystère est découvert. Clytemnestre, saisie d'étonnement et d'horreur, tombe aux pieds d'Achille, implorant son appui. Iphigénie, résignée à mourir, supplie son fiancé d'épargner son père et de ne pas la venger :

Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père !

Acte IV. — *Trahison d'Eriphile.* — Achille menace, car il est indigné de l'usage qu'on a fait de son nom. Clytemnestre est furieuse ; Agamemnon vient chercher Iphigénie :

Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée,

dit-il à Clytemnestre. La mère et la fille se mettent à pleurer, Agamemnon reconnaît alors qu'il a été trahi. Il résiste aux reproches de Clytemnestre comme aux menaces d'Achille. Tout à coup il est pris d'un remords ; sa fille vivra, mais elle ne sera pas à Achille. Il rend donc Iphigénie à sa mère, et lui donne l'ordre de fuir secrètement. Malheureusement cet ordre est donné en présence d'un témoin intéressé à le faire échouer, en présence de la jalouse Ériphile, qui pour perdre sa rivale court en avertir Calchas, le sacrificateur.

Acte V. — *Calchas corrige son premier oracle.* — Tout le camp des Grecs s'oppose au départ des deux fugitives. Iphigénie se résigne à la mort. Survient Achille, qui jure de la défendre. Clytemnestre elle-même la défendra contre toute l'armée.

Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides ! contentez votre soif sanguinaire.

Au dernier moment, les dieux révèlent à Calchas que la victime dont ils exigent le sacrifice n'est pas la fille d'Agamemnon, mais bien Ériphile. Celle-ci, de désespoir, se tue elle-même au pied de l'autel. Aussitôt les vents enflent les voiles, et les Grecs s'apprentent à lever l'ancre. Iphigénie pleure la mort de son ennemie.

Caractères des principaux personnages. — Dans les personnages de cette tragédie, on trouve les sentiments nobles et élevés, la dignité soutenue, l'exquise élégance dont se piquaient les grands du temps de Louis XIV.

Agamemnon, dans Racine, est moins père et plus roi que dans Euripide. L'ambition, chez lui, comprime trop l'amour paternel, il sacrifie sa fille, non à sa patrie ni à la volonté des dieux, mais à « ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce qui chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse ». Dans ses entretiens avec Iphigénie et au moment des derniers adieux, il ne s'attendrit point, il ne perd rien de cette dignité froide qui arrête toute émotion. « Ma fille, lui dit-il, il faut céder, votre heure est arrivée.

Allez, et que les Grecs qui vont vous immoler
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

Iphigénie est un modèle accompli de générosité, de tendresse, de modestie. Fille de noble race, elle ne démentira pas son illustre origine :

Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous.

Et quelle obéissance envers son père !

Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi ;
Quand vous commanderez, vous serez obéi.

Son rôle ne laisse rien à désirer.

Achille est « ardent, colère, implacable, impétueux, il se révolte contre les lois et les oracles, et n'en appelle qu'aux armes ». Il dit à Iphigénie :

Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, madame...
 A ma juste fureur tout sera légitime ;
 Le prêtre deviendra ma première victime.
 Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.

C'est un brillant chevalier, mais qui n'a rien de commun avec l'Achille d'Euripide, encore moins celui d'Homère ; on lui trouve des manières et un langage trop modernes.

Clytemnestre est une mère et une reine ; elle aime tendrement sa fille ; mais, jusque dans ses supplications aux pieds d'Achille, elle conserve la dignité qui convient à son rang, et ne craint pas de flétrir comme ils le méritent les motifs intéressés de son époux :

Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer
 Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place!

Appréciation de la pièce. — « L'exposition de cette pièce est une des plus heureuses que l'on connaisse au théâtre ; les combats de la nature contre l'ambition, de la religion et de la crainte contre la pitié et la tendresse paternelle ; ces mouvements opposés, qui entraînent tour à tour Agamemnon ; cette joie qui éclate à l'arrivée de la mère et de la fille, et qui, dans un pareil moment, est si déchirante pour le cœur d'un père ; cette scène si naïve et si touchante entre Agamemnon et Iphigénie ; cette nouvelle foudroyante apportée par Arcas :

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier ;

l'hymen d'Achille, faussement prétexté ; le désespoir de Clytemnestre, qui tomba aux pieds du seul défenseur qui reste à sa fille ; la noble indignation du jeune héros, dont le nom est si cruellement compromis ; les reproches que Clytemnestre adresse à un époux inhumain ; la résignation de la victime et les prières qu'elle mêle à l'expression de son obéissance : tout cela appartient plus ou moins à Euripide ; mais tout cela est plus ou moins embelli, et quelquefois même les beautés sont substituées aux défauts. » (La Harpe.)

SCÈNES PRINCIPALES. — L'exposition (acte I, scène 1). Le discours d'Ulysse (acte I, scène v). Première entrevue d'Aga-

memnon et d'Iphigénie (acte II, scène II). Révélation du secret (acte III, scène V). Plaintes d'Iphigénie (acte IV, scène IV). Invectives de Clytemnestre contre Ériphile (acte V, scène IV).

Esther (1689). / 74. *racine*

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est la délivrance des Juifs. — Le sujet historique est un épisode du règne d'Assuérus. Il est tiré de l'Écriture sainte (livre d'*Esther*).

Cette charmante élogie tragique fut composée par Racine, à la prière de Mme de Maintenon, pour le pensionnat de Saint-Cyr, qu'elle avait fondé en faveur de deux cent cinquante jeunes filles nobles et sans fortune. Elle fut jouée devant la cour avec un succès extraordinaire. Pour varier le spectacle, le décor y change à chaque acte. Le Chœur y joue le même rôle que dans les pièces grecques, en s'associant à l'action.

PERSONNAGES. — *Esther*, Juive, épouse d'Assuérus ; *Mardochée*, oncle d'*Esther* ; *Assuérus*, roi de Perse ; *Aman*, favori d'Assuérus ; *Zarès*, femme d'Aman ; *Elise*, confidente d'*Esther* ; *Hydaspe* et *Asaph*, officiers d'Assuérus ; *Thamar*, Israélite de la suite d'*Esther* ; gardes du roi Assuérus ; le Chœur des jeunes filles israélites. — La *Piété* fait le prologue.

Résumé. — La scène est à Suse, dans le palais d'Assuérus

X **Acte Ier.** — *Aman a fait signer au roi l'édit fatal.* — *Esther* raconte à *Elise*, sa confidente, comment elle a succédé à l'altière *Vasthi*, et lui expose la situation générale de sa nation. Le Chœur chante les malheurs de Jérusalem.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

Survient *Mardochée*, qui apporte à sa nièce la terrible nouvelle de la proscription des Juifs et la presse d'intervenir :

Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit,
Et le roi trop crédule a signé cet édit...
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

MARDOCHÉE

Le péril est imminent. Esther, dans une touchante prière, s'adresse à Dieu pour obtenir le courage qui lui est nécessaire. — Le Chœur exprime ses craintes et ses espérances.

Acte II. — *Songe d'Assuérus ; invitation d'Esther.* — Aman dévoile à l'officier du palais, Hydaspes, les motifs de sa haine contre Mardochée et son infâme projet de massacrer tous les Juifs :

L'insolent devant moi ne se courba jamais...
C'était trop peu pour moi d'une telle victime :
La vengeance trop faible attire un second crime...
Il faut des châtimens dont l'univers frémisses.

Cependant Assuérus, troublé par un songe, s'est fait lire les annales de son règne. Il y a trouvé consigné le récit d'un complot contre sa vie, découvert par un Juif. Comme ce service n'a pas été récompensé, le roi consulte Aman sur les honneurs qu'il doit rendre à un sujet qu'il estime. Aman, croyant qu'il s'agit de lui, expose le plan d'un triomphe magnifique. Mais, hélas ! le roi lui ordonne aussitôt de faire pour Mardochée tout ce qu'il vient de dire :

Aux portes du palais prends le Juif Mardochée :
C'est lui que je prétends honorer aujourd'hui,
Ordonne son triomphe, et marche devant lui.
Que Suse par ta voix de son nom retentisse,
Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.

Sur ces entrefaites, Esther vient prier Assuérus de se rendre chez elle avec Aman : elle désire le recevoir à sa table. — Le Chœur chante la première victoire de la reine sur la tyrannie du roi, qu'elle a bravé en se présentant devant lui malgré sa défense, et qu'elle a touché par sa crainte même et par son innocente douceur.

Acte III. — *Supplice d'Aman.* — Zarès, effrayée des honneurs qui viennent d'être rendus à Mardochée, conseille à son mari exaspéré de s'éloigner de la cour ; mais, aveuglé par l'orgueil, Aman ne soupçonne rien et s'empresse d'accompagner le roi chez Esther. Celle-ci révèle alors à son royal époux sa nationalité et les perfidies d'Aman :

... Esther, seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglants vous savez la rigueur...
Et quel autre, grand Dieu, qu'un Scythe impitoyable
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?

Assuérus, indigné, s'éloigne un moment pour réfléchir. Le favori se jette aux pieds de la reine et la supplie de lui pardonner. Assuérus rentre et le condamne à mort :

Qu'à ce monstre à l'instant l'âme soit arrachée ;
Et que devant sa porte, au lieu de Mardochée,
Apaisant par sa mort et la terre et les cieux,
De mes peuples vengés il repaisse les yeux.

Les Juifs sont sauvés, Mardochée reçoit les biens et les dignités d'Aman. — Le Chœur chante le triomphe d'Esther et la chute de l'impie.

Caractères des principaux personnages. — Esther est un modèle de modestie, de vertu et de charité. Sa fortune et les honneurs de la cour ne lui font oublier ni la religion de ses pères, ni le triste sort de ses frères. Elle s'incline humblement devant Dieu, le prie dans le secret de son cœur avec ses jeunes compagnes, au milieu de qui elle aime à se cacher ; mais, quand le moment est venu, elle le proclame ouvertement, et ne craint pas de braver la colère du roi pour soustraire les Juifs au péril qui les menace. — C'était le portrait de Mme de Maintenon que Racine avait tracé.

Mardochée, avec son zèle religieux, sa confiance calme et résignée, représente le peuple juif écrasé sous la servitude et l'opprobre, mais inébranlable dans sa foi comme dans ses espérances.

Aman est un parvenu dont l'orgueil insensé précipite la perte. La moindre opposition l'irrite : « Un ambitieux au faite des honneurs, nourri d'encens et de flatteries, mesure sa vengeance, non pas sur la grandeur de l'offense, mais sur sa propre grandeur, qui lui paraît infinie. » (Geoffroy.)

Assuérus personnifie les mœurs orientales ; c'est un monarque barbare, capable de tous les excès auxquels peut se porter un despote. Il s'entoure d'un appareil terrible pour imposer le respect. Cependant l'Assuérus de Racine a d'excellentes qualités ; il est grand et généreux : il sait reconnaître les services et punir les crimes.

Appréciations sur la pièce. — Voltaire et La Harpe ne voyaient « rien de tragique dans la pièce d'*Esther* ». Les critiques contemporains en ont jugé autrement. « Le véritable intérêt théâtral, dit Geoffroy, consiste dans le sentiment qui nous attache au sort des personnes vertueuses, qui nous fait pleurer sur leurs malheurs et trembler sur leurs dangers. Il consiste dans la terreur qu'inspirent les grands attentats contre l'humanité, les grandes révolutions, les catastrophes éclatantes ; dans la satisfaction que nous cause la punition des grands scélérats et le triomphe de la vertu sur le crime ; enfin dans cet étonnement et cette admiration délicate que font éprouver à tous les esprits bien faits, à tous les cœurs bien nés, les actions généreuses et sublimes, les sentiments héroïques, les grands caractères revêtus de la magnificence et de l'éclat de la poésie. Tel est l'intérêt que présente *Esther*, intérêt vraiment tragique et théâtral. »

Cette pièce est une mélodie ravissante, un hymne enchanter de piété et de poésie. « *Esther*, dit Sainte-Beuve, ne laisse rien à désirer. Ce délicieux poème si rempli de pudeur, de soupirs et d'onction, me semble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie de Racine. C'est l'épanchement le plus pur de cette âme tendre, qui ne savait assister à la prise d'habit d'une novice (sa fille) sans se noyer de larmes. » Les chœurs sont des chefs-d'œuvre de poésie lyrique.

Les rapprochements que les contemporains faisaient d'Assuérus et de Louis XIV, d'*Esther* et de Mme de Maintenon, d'Aman et de Louvois, contribuèrent encore au succès de cette pièce, qui fut complet dès la première représentation.

SCÈNES PRINCIPALES. — Le prologue. L'exposition (acte I, scène I). Le discours de Mardochée. La prière d'*Esther* (scène III, IV). La peinture de l'orgueil et des souffrances d'Aman (acte II, scène IV). Seconde entrevue d'*Esther* et d'Aman (acte III, scène IV).

Esther (propre)

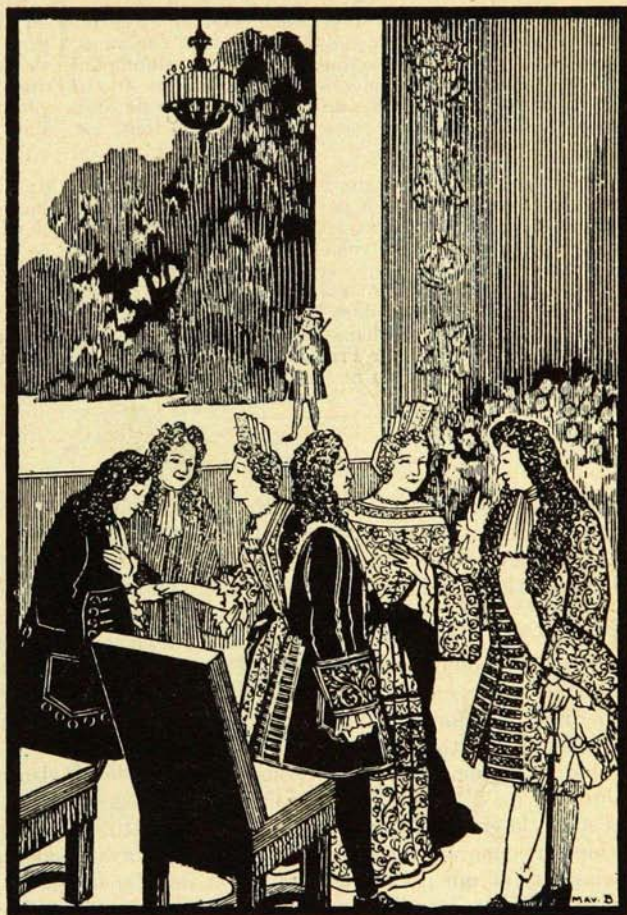
LETTRE DE MADAME DE SÉVIGNÉ

sur la Représentation d'ESTHER

(A Madame de Grignan, sa fille.)

A Paris, lundi 21 février 1689.

Il est vrai, ma chère fille, que nous voilà bien cruellement séparées l'une de l'autre, *aco fa trembla*. Ce serait une belle chose si j'y avais ajouté le chemin d'ici aux Rochers ou à Rennes : mais ce ne sera pas si tôt ; Mme de Chaulnes veut voir la fin de plusieurs affaires, et je crains seulement qu'elle ne parte trop tard, dans le dessein que j'ai de revenir l'hiver prochain, par plusieurs raisons dont la première est que je suis très persuadée que M. de Grignan sera obligé de revenir pour sa chevalerie, et que vous ne sauriez prendre un meilleur temps pour vous éloigner de votre château culbuté et inhabitable et venir faire un peu votre cour avec M. le Chevalier de l'Ordre, qui ne le sera qu'en ce temps-là. Je fis la mienne l'autre jour à Saint-Cyr, plus agréablement que je n'eusse pensé. Nous y allâmes samedi, Mme de Coulanges, Mme de Bagnols, l'abbé Têtu et moi. Nous trouvâmes nos places gardées : un officier dit à Mme de Coulanges que Mme de Maintenon lui faisait garder un siège auprès d'elle ; vous voyez quel honneur. Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choisir ; je me mis avec Mme de Bagnols au second banc derrière les duchesses. Le maréchal de Bellefonds vint se mettre par choix à mon côté droit, et devant c'étaient Mmes d'Auvergne, de Coislin et de Sully ; nous écoutâmes, le maréchal et moi, cette tragédie avec une attention qui fut remarquée, et de certaines louanges sourdes et bien placées qui n'étaient peut-être pas sous les *fontanges* de toutes les dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée : c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès : on est attentif et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce : tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect ; tous les chants convenables aux paroles qui sont tirées des Psaumes et de la *Sagesse*, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le roi vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi, et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup, mais en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles



A la Représentation d'Esther.

Dans un entr'acte, Louis XIV aborde Mme de Sévigné qu'accompagne le maréchal de Bellefonds. Tandis qu'ils échangent leurs impressions, Racine, escorté de son ami Boileau, reçoit les félicitations de Mme de Maintenon.

entrent dans le sujet, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » — « Ah ! pour cela, reprit-il, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, le Roi eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. M. le Prince et Mme la Princesse vinrent me dire un mot : Mme de Maintenon un éclair ; elle s'en allait avec le roi : je répondis à tout, car j'étais en fortune.

Nous revînmes le soir aux flambeaux : je soupai chez Mme de Coulanges, à qui le Roi avait parlé aussi avec un air d'être chez lui, qui lui donnait une douceur trop aimable. Je vis le soir M. le Chevalier, je lui contai tout naïvement mes petites prospérités, ne voulant point les cachotter sans savoir pourquoi, comme de certaines personnes ; il en fut content et voilà qui est fait ; je suis assurée qu'il ne m'a point trouvée dans la suite, ni une sotte vanité, ni un transport de bourgeoisie, demandez-lui. M. de Meaux (*Bossuet*) me parla fort de vous, M. le Prince aussi : je vous plaignis de n'être pas là ; mais le moyen ? on ne peut pas être partout... (1)

Athalie (1691).

Sujet. — Le sujet moral de cette tragédie est le triomphe de l'innocence et de la justice. — Le sujet historique est le rétablissement de Joas sur le trône de Juda par la mort violente de l'usurpatrice Athalie. Il est tiré de l'Écriture sainte (IVe liv. des *Rois*).

Cette pièce, comme la précédente, fut composée pour Saint-Cyr, à la sollicitation de Louis XIV et de Mme de Maintenon ; mais elle y fut jouée avec moins de splendeur. La prudente directrice renonçait même dès lors à procurer à ses élèves ces succès trop flatteurs devant la cour.

Joram, roi de Juda, avait épousé Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, roi d'Israël. Leur fils Ochosias ne régna qu'un an. A sa mort, la cruelle Athalie fit périr tous ses petits-fils, à l'exception du jeune Joas, que Josabeth, sa tante, avait soustrait au massacre et qui fut élevé secrètement dans le temple sous le nom d'Éliacin jusqu'au jour où le grand prêtre le rétablit sur le trône de Juda.

¹ La lettre continue par une page entière d'autres nouvelles de la cour et de la ville. Cette partie, avec son joli et touchant début, et ce mot de langue d'oc entendu en Provence : « *Aco fa trembla. Ca fait trembler* », est d'une finesse et d'un naturel inimaginables. Et quel sens critique délicieux !

PERSONNAGES. — *Athalie*, veuve de Joram, mère d'Ochosias ; *Joas*, fils d'Ochosias ; *Joad*, grand prêtre ; *Josabeth*, épouse de Joad, tante de Joas ; *Abner*, ancien officier des rois de Juda, général d'Athalie ; *Mathan*, prêtre apostat, sacrificateur de Baal ; *Zacharie*, et sa sœur *Salomith*, enfants de Joad et de Josabeth ; *Nabal*, confident de Mathan, etc. ; lévites, Chœur de jeunes filles, etc.

Résumé. — La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

Acte Ier. — *Confiance du grand prêtre.* — Abner vient au temple célébrer la fête de la Pentecôte. Il déplore le malheur des temps. Autrefois,

Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.

L'audace d'Athalie a tout changé ; c'est à peine si quelques Juifs restent fidèles. Abner craint même qu'Athalie, conseillée par Mathan, ne s'attaque à Joad :

Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

Joad le rassure par ces magnifiques paroles :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Il ranime le zèle du guerrier et l'invite à se retrouver au temple à la troisième heure :

Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais,

lui donnant à entendre qu'il reste encore un héritier légitime du trône. Il annonce ensuite à Josabeth son dessein de proclamer roi le jeune Joas. — Le Chœur chante la puissance et les bienfaits de Dieu.

Acte II. — *Le songe et l'interrogatoire.* — Le jeune Zacharie rapporte à sa mère Josabeth ce qui vient de se passer au temple : Athalie, effrayée par un songe, a voulu pénétrer dans le sanctuaire réservé ; le grand prêtre lui en a interdit l'entrée.

La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche ;

mais « sa langue à l'instant s'est glacée,

Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner ;
Surtout Eliacin paraissait l'étonner. »

Seule avec Abner et Mathan, Athalie leur raconte le songe qui l'a effrayée :

Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée :
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !
« Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi,
« Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
« Ma fille ! » En achevant ces mots épouvantables,
Som ombre vers mon lit a paru se baisser.
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.
... Dans ce désordre, à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.

Or, ô surprise ! ô terreur ! le jeune lévite qu'elle vient d'apercevoir dans le temple des Juifs ressemble à cet enfant. Par lui Athalie subira le sort de Jézabel.

Mathan lui conseille d'immoler ce lévite, quel qu'il soit ; Abner l'engage à le voir et à l'interroger. Une entrevue a lieu ; les réponses d'Éliacin (nom d'emprunt de Joas) la mettent en fureur après l'avoir un instant émue.

Le Chœur chante le bonheur de l'innocence et flétrit les vains plaisirs des méchants.

Acte III. — *Le péril augmente.* — Mathan vient réclamer Éliacin à Josabeth, comme gage de paix entre la reine et le grand prêtre. Chassé honteusement, il s'éloigne en menaçant

et va de ce pas éveiller les soupçons d'Athalie. Le péril est imminent. Joad, plein de confiance en Dieu, rassure Josabeth et, transporté de l'esprit divin, il prédit la destinée de Joas et la fondation de l'Église chrétienne, assurée par la venue du Messie liée au sort de l'unique héritier de David.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez...
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

Puis il active les préparatifs du couronnement, relève le courage des lévites, et les arme pour la défense du temple. — Le Chœur exprime la crainte et l'espérance.

Acte IV. — *Le couronnement et le serment.* — Le grand prêtre dévoile au jeune prince le secret de son origine :

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

Il l'instruit de ses devoirs et le couronne en présence des lévites, qui jurent de mourir, s'il le faut, pour la cause du descendant de David. Mais déjà l'armée d'Athalie cerne le temple. Josabeth tremble pour les jours de Joas. Le grand prêtre harangue les lévites ; chacun est à son poste. — Le Chœur entonne un hymne au Dieu des combats.

Acte V. — *Mort de l'usurpatrice.* — Abner est envoyé à Joad pour lui poser les dernières conditions : Athalie réclame Eliacin et le trésor caché dans le temple. « Qu'elle vienne les prendre elle-même, » répond Joad ; puis il fait préparer un trône pour Joas. Athalie se présente avec une faible escorte et pénètre dans le lieu saint :

Cet enfant, ce trésor, qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?

dit-elle. On lui montre Joas assis sur un trône : c'est tout ce qui reste du trésor de David. Athalie s'irrite, crie à la trahison, appelle au secours. Mais ses soldats, au dehors, saisis de panique, se sont dispersés. Les lévites l'arrêtent, l'entraînent dans le

vestibule, où elle trouve le châtiment de ses crimes. Joad, s'adressant à Joas, termine ainsi le drame :

Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Caractères des principaux personnages. — Les personnages d'*Athalie* ne laissent rien à désirer ; leurs caractères sont admirablement tracés en vue de l'action.

Joad est le principal personnage de la pièce. Sa foi religieuse, son attachement à son roi, la hauteur de ses vues, l'énergie de son caractère, en font un prophète et un libérateur d'Israël, *comptant sur Dieu, qui doit tout faire*, Dieu le premier personnage de la tragédie,

Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance.

Il prend en main la défense de l'autel et du trône avec un courage et une confiance que rien ne peut ébranler.

Athalie, digne fille d'Achab et de Jézabel, est le type de l'ambition et de la cruauté ; elle a fait massacrer tous ses petits-fils pour régner seule. « Aigrie par un songe que rendent plus vraisemblable sa situation, son esprit violent, ses sanglants souvenirs, elle est en proie aux remords ; elle flotte, elle hésite, elle expie d'avance les crimes qu'elle payera bientôt de sa vie : car, selon la loi juive, elle n'a droit qu'au châtiment. »

Joas, enfant de neuf à dix ans, intéresse par ses dangers, dont il n'a pas conscience, et par la candeur et les grâces de son âge ; mais comme il est courageux et habile à déjouer les ruses d'Athalie ! C'est qu'il n'est pas un enfant ordinaire : Dieu lui dicte ses réponses, selon le Psalmiste. Aussi n'est-il jamais pris en défaut.

Abner est un soldat loyal et vertueux, qui, par sa fidélité au vrai Dieu et à ses rois légitimes, par l'obéissance aux puissances établies en tout ce qui n'est pas contraire à sa foi, représente la partie la plus saine de la nation et de la classe militaire qui conserve une fidélité muette au sang de ses rois.

Dans les conseils de la reine, il cherche à neutraliser les mauvais desseins de Mathan, ce qui fait mieux ressortir la perfidie du prêtre apostat ; il sert de plus « à relever la fermeté d'âme et la pieuse confiance de Joad, qui, pouvant se servir d'un homme si brave et si accrédité, ne s'en sert pas, parce qu'il attend tout de Dieu seul ». (La Harpe.)

C'est donc bien à tort que l'on reproche à Racine de n'avoir pas donné à ce personnage un rôle plus agissant.

Mathan, ce digne serviteur de l'orgueilleuse Athalie, personnifie l'apostasie ambitieuse et jalouse : après avoir renié sa foi par dépit, il sert par intérêt un dieu auquel il ne croit pas. Il sait qu'il a mal agi ; mais, au lieu de l'amener à repentance, ses remords ne font que l'aigrir.

Ce temple l'importune, et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

« Sa haine personnelle pour Joad, sa malignité cruelle et avide de vengeance, excite sans cesse la cruauté d'Athalie, éveille ses soupçons, et par conséquent augmente le péril. »

(La Harpe.)

Le rôle de Mathan, dans *Athalie*, rappelle celui de Narcisse dans *Britannicus*.

Josabeth est un modèle de dévouement maternel. Ses appréhensions, ses inquiétudes, forment un contraste intéressant avec la foi si robuste de Joad.

Appréciations sur cette pièce. — *Athalie* est non seulement ce que Racine a produit de plus parfait ; c'est la plus belle de toutes les tragédies anciennes et modernes : tout y est sublime. L'intérêt, sans cesse excité par la pitié, l'émotion, la terreur, fait plus que se soutenir durant les cinq actes ; il prend une force toujours croissante jusqu'au dénouement. Les chœurs sont des chefs-d'œuvre lyriques ; le style est plein d'harmonie, de richesse, de variété. « On est sous le charme quand on lit ces beaux vers, que Voltaire admira soixante ans, jusqu'au jour où il eut la faiblesse d'en vouloir à *Athalie* d'être un sujet chrétien ; mais on est saisi d'étonnement lorsque, dépouillant la pièce de ce magnifique vêtement, on l'étudie dans son plan,

dans son nœud, dans les entrées et les sorties, dans la convenue et l'à-propos du langage de chacun des acteurs, dans le rapport de l'action au temps et au lieu ; en un mot, quand on compare l'art à la vie. Là, le personnage qui entre ne vient pas seulement pour remplacer celui qui sort ; l'action, en se personnifiant dans le premier, ne quitte pas pour cela le second, elle le suit, et, dans le même temps qu'on est occupé de ce qui se passe sur la scène, on est inquiet de ce qui se prépare au dehors. Nul ne se retire sans que l'action l'y force ou ne revient sans qu'on l'attende ; au lieu d'éprouver un effet de surprise, le spectateur voit se réaliser ses pressentiments.

« C'est ainsi que Racine, en rapprochant de plus en plus l'art de la réalité, a fini par les confondre et a surpassé les anciens en appliquant leurs règles. Tout ce qu'il leur avait pris, il le perfectionna. Les anciens lui avaient donné le chœur ; il le lia plus étroitement à l'action, et l'y intéressa par des sentiments plus personnels... Il ne moralise pas froidement sur ce qui se passe ; il souffre, il craint, il espère ; il a sa part des dangers, il est menacé par la catastrophe. Ses chants expriment tour à tour l'espérance, la crainte et la prière, continuent l'action et prolongent, pour ainsi dire, chaque acte jusqu'à l'acte suivant. » (D. Nisard.)

« Ajoutons que, dans *Athalie*, ce n'est pas seulement le beau qui émeut l'esprit, c'est le divin qui pénètre le cœur. Ainsi Racine, pour qui *Athalie* fut un acte de foi plus qu'une œuvre d'art, n'est pas seulement arrivé à la beauté, ce ravissement de l'intelligence, mais à la sainteté, ce ravissement de l'âme. Glorifions-nous donc à jamais d'être d'une nation qui a produit Racine, et de parler une langue où l'on a pu écrire *Athalie*. » (Lamartine.)

« *Athalie*, poème religieux. » — Sous ce titre, Henri Brémond reprend et discute le jugement de Sainte-Beuve : « le sentiment de l'éternel, dominant et unique de la pièce ». Ce *sentiment chrétien de l'Éternel*, Brémond l'appelle « la musique ineffable et inentendue, le chant muet d'*Athalie*... Il fait l'originalité, l'essence même de ce chef-d'œuvre... Je voudrais qu'on l'expliquât aux enfants de nos collèges, non pas en classe mais à la chapelle... Pour figurer parmi les grandes compositions

liturgiques, que manque-t-il à *Athalie* sinon la sanction officielle de l'Église ?... *On est jusqu'au bout dans une transe religieuse, l'esprit, le cœur et la chair possédés par le Dieu Vivant.* »

Le mérite de cet incomparable chef-d'œuvre fut pourtant méconnu des contemporains. Boileau seul, représentant la postérité, n'avait cessé de dire à son ami : « *Athalie* est votre plus bel ouvrage ; le public y reviendra. » Il y revint, en effet, sous la régence, en 1716, et le succès fut complet.

SCÈNES PRINCIPALES. — L'exposition (acte I, scène 1). Le récit du massacre des enfants d'Ochosias (acte I, scène 11). Le songe d'Athalie (acte II, scène v). Entrevue d'Athalie et de Joas (acte II, scène VII). La prophétie de Joad (acte III, scène VII). Le couronnement de Joas (acte IV, scène III). Athalie au temple (acte V, scène v).

Les Plaideurs (1668).

Sujet. — La comédie des *Plaideurs* est une satire risible, mais inoffensive, contre les juges, les avocats et les plaideurs. — Racine s'est inspiré dans cette pièce des *Guêpes* d'Aristophane.

PERSONNAGES. — *Dandin*, juge, et *Léandre*, son fils ; *Chicaneau*, bourgeois, et sa fille *Isabelle* ; la *comtesse* ; *Petit-Jean*, portier ; *l'Intimé*, secrétaire.

Résumé. — La scène est dans une ville de Basse-Normandie.

Acte Ier. — *Le faux exploit.* — Petit-Jean, dans un long monologue, nous fait connaître ce Perrin-Dandin, qui s'est brouillé le cerveau par un exercice trop assidu de ses fonctions.

C'est dommage ; il avait le cœur trop au métier...

Je lui disais parfois : « Monsieur Perrin Dandin,

Tout franc, vous vous levez tous les jours trop matin ;

Qui veut voyager loin ménage sa monture. »

Depuis qu'il a fait couper la tête à son coq pour l'avoir éveillé trop tard, son fils ne lui permet plus d'aller au palais. Un beau matin, se croyant seul, Dandin saute par la fenêtre. Appréhendé aussitôt par Petit-Jean, il est ramené de force, malgré ses cris et ses protestations. A Léandre qui le prie de se coucher, il répond :

J'irai ; mais je m'en vais vous faire enrager tous
Je ne dormirai point.

Léandre confie à l'Intimé, qui lui servira d'entremetteur, son dessein d'épouser Isabelle, fille de Chicaneau, l'un des meilleurs clients de Perrin-Dandin. Arrive Chicaneau, qui veut parler à son juge. Petit-Jean lui ferme la porte au nez. Voici la comtesse de Pimbésche, autre plaideuse invétérée. Chicaneau lui apprend qu'on n'entre plus. Et pourtant nos deux solliciteurs ont des affaires pressantes sur les bras. Rien de plus naturel que de se les conter mutuellement. Chicaneau plaide depuis vingt ans, pour le fait d'un baudet :

Depuis quinze ou vingt ans en ça,
Au travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.

La comtesse est en instance contre toute sa famille ; elle allait terminer ses procès ; il ne lui en restait plus que quatre ou cinq petits :

L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfants.

Mais on lui défend de poursuivre. Chicaneau lui donne des conseils, qui sont mal reçus ; et ils finissent par se quereller.

Acte II. — *Signature du contrat.* — La comtesse charge l'Intimé d'assigner Chicaneau pour injures : belle occasion pour négocier le mariage projeté. L'Intimé, déguisé en huissier, remet à Isabelle un billet de Léandre et donne à Chicaneau lecture de l'assignation. Celui-ci le traite de fripon et le frappe. « Bon, dit l'Intimé, c'est de l'argent comptant. » Et il se met à rédiger, non le procès-verbal, mais un contrat de mariage, Léandre arrive bientôt en robe de commissaire. Isabelle, accusée d'avoir déchiré un exploit, est interrogée la première, et, dans un langage à double sens, elle promet d'être « constante en ses dispositions ». Chicaneau signe sans examen le papier qu'on lui présente, et se met en devoir de suivre le commissaire chez Dandin. Mais celui-ci, trompant la vigilance de ses gardiens, est sorti de sa chambre. On ne sait où le trouver. Il se montre tout à coup à une lucarne du toit. Enfermé dans une salle basse, il réparait au soupirail. Chicaneau court lui demander audience, et par mégarde roule dans la cave, entraînant le juge avec lui. Dandin sort en boitant ; il veut aller à l'au-

dience. On lui propose de juger sur place un chien qui vient d'enlever un chapon. Il ne demande pas mieux que de rendre des arrêts. — Allons nous préparer, dit-il ; surtout point d'intrigue !

Fermons l'œil aux présents, et l'oreille à la brigue.
Vous, maître Petit-Jean, serez le demandeur ;
Vous, maître l'Intimé, soyez le défendeur.

Acte III. — *Procès de Citron (le chien). Le consentement.* — Chicaneau veut intenter un procès à l'huissier. Léandre lui conseille de cesser des poursuites ruineuses : le jeune homme cherche toujours à obtenir le consentement désiré. En attendant, on instruit l'affaire du chien voleur. Les deux avocats prennent tour à tour la parole. Le discours sans fin de l'Intimé fait bâiller le juge. Sommé de conclure, l'Intimé reprend :

Avant la naissance du monde...

Et Dandin de lui crier :

Avocat, ah ! passons au déluge.

L'audience est interrompue par l'entrée de Chicaneau, qui vient pour un procès. Il amène sa fille : « elle parlera mieux que lui. » Léandre croit le moment favorable pour traiter de son mariage. Dandin donne aussitôt son consentement ; Chicaneau refuse le sien. On lui montre le contrat signé de sa main ; il s'incline, non sans protester :

Je vois qu'on m'a surpris ; mais j'en aurai raison.
De plus de vingt procès ceci sera la source.

Finalement, il accepte. Dandin, qui a trouvé l'audience un peu longue, renvoie Citron absous, et se retire en disant :

Allons nous délasser à voir d'autres procès.

Appréciation de la pièce. — Cette comédie, que Racine fit pour se venger de la perte d'un procès « que ni ses juges ni lui n'entendirent », est remarquable par les qualités du style et du dialogue. « Jamais on n'a prodigué avec plus d'aisance et de goût le sel de la plaisanterie ; presque tous les vers sont des traits, et tous sont si naturels et si gais, que la plupart sont devenus proverbes. » (La Harpe.)

Les silhouettes de **Dandin**, de **Chicaneau**, de **Léandre**, de la **comtesse** et des deux avocats sont admirablement dessinées. Mais, d'un autre côté, l'intrigue est un peu faible : le procès du chien est une farce ; le juge, une caricature ; la plaidoirie, une amplification. La pièce ne se soutient que par la gaieté des détails et le comique des personnages. « Racine, dit Sainte-Beuve, avait tellement atteint du premier coup le style de la vraie comédie, qu'on peut s'étonner qu'il s'en soit tenu à cet essai. »

SCÈNES PRINCIPALES. — Acte I, scène 1. Monologue de Petit-Jean. Scène iv. Protestations de Dandin. Scènes vi, vii, viii. La querelle des plaideurs. — Acte II, scènes x, xi. La lucarne et le soupirail. — Acte III, scène iii. Le jugement de Citron.

AUTRES POÈTES DU XVII^e SIÈCLE

J. de Segrais (1625-1701), né à Caen, auteur de *poésies pastorales* et d'*églogues* qui ne manquent ni de naturel, ni de délicatesse, ni de naïveté, et d'une traduction de l'*Enéide*, dont il reconnaissait lui-même la faiblesse.

Mme Deshoulières (1634-1691), née à Paris, se distingua surtout dans l'*idylle* et dans l'*églogue*. Mais le ton de ses *poésies* est généralement fade et monotone. Tout le monde connaît sa délicate supplique à Louis XIV : *Dans ces prés fleuris*, etc.

Philippe Quinault (1635-1688), né à Paris, auteur de tragédies, dont quelques-unes furent très applaudies : *Tibérinus*, *Astrate*. Il composa aussi des opéras très estimés : *Roland*, *Armide*, *Thésée*, *Alceste*, *Athys*, *Proserpine*, etc. — Ses œuvres présentent souvent des beautés de premier ordre, mais la morale n'y est pas toujours respectée.

Jean-François Regnard (1655-1709), né à Paris, auteur des comédies *Le Joueur*, *Le Légataire universel*, *Le Distrain*, qui lui donnent la première place après Molière.

Quoique très inférieures comme *vis comica*, comme force comique, à celles de Molière, elles lui semblent antérieures pour le style et même pour la langue, et se rattachent, pour celle-ci et pour le genre, à la première manière de Corneille.

Leur gâté a pourtant quelque chose de naïf qui leur donne un charme propre.

Le travesti du *Légataire universel*, comédie de mœurs, rappelle celui du *Malade imaginaire* ; il est peut-être plus amusant et la réplique-refrain : « C'est votre léthargie » fait souvenir des traits moliéresques : « Je ne dis point cela. — Le pauvre homme ! — Sans dot. »

Quant au *Joueur*, c'est une vraie comédie de caractère, aussi réussie, plus drôle peut-être et plus vraiment morale que le *Menteur*, à laquelle elle s'apparente parfois visiblement.

Mais il en est de Regnard par rapport à Molière, comme il sera dit de Florian par rapport à La Fontaine : la marque du génie, la griffe du lion, le style en un mot, le style fortement original sont à cent lieues. En revanche la moralité semble parfois plus nette, plus franche.

Nous devons citer à cette place, sans le reléguer à la prose, un autre dramaturge, ou plutôt deux autres :

Brueys et Palaprat, qui sont un des premiers exemples de cette collaboration théâtrale aujourd'hui si fréquente :

David-Auguste de Brueys (1640-1723), né à Aix, protestant converti par Bossuet, auteur de plusieurs ouvrages de controverse contre ses anciens coreligionnaires, et, avec la collaboration de son ami **Palaprat**, né à Toulouse (1650-1721), de plusieurs comédies, dont les plus connues sont : le *Grondeur* et l'*Avocat Patelin*, cette dernière imitée d'une des meilleures farces du moyen âge. (V. ci-dessus, p. 50.)

ROMANCIERS

C'est encore ici la place d'un genre entré presque entièrement dans le domaine de la prose, mais poétique par essence. L'imagination créatrice ou descriptive et la sensibilité sont les facultés maîtresses de ce genre du roman, qu'on appelle un genre hybride ou mêlé (histoire, philosophie, satire, etc.), mais qui reste la plus ancienne et la plus abondante de nos productions littéraires.

Les Romanciers du XVIIe Siècle, continuant la tradition des âges précédents, en transformant les genres, nous offrent les types principaux des romans modernes : *idéalistes*, sous la forme pastorale, historique ou héroïque ; *réalistes*, populaires ou burlesques ; *psychologiques* et proprement pathétiques.

Honoré d'Urfé (1558-1625) est l'auteur de *L'Astrée*. C'est le nom de l'héroïne. Le héros est Céladon. Bergers et bergères parlent, aux bords du Lignon (Forez), le langage précieux de la chambre d'Arthénice. — **La Calprenède** (1609-1663) composa *Cassandre*, puis *Cléopâtre*, romans pseudo-historiques et idéalistes dans le genre de ceux de la Table-Ronde. — **Gomberville** (1600-1674) adopta un genre analogue, mais avec des héros purement imaginaires, dans *Polexandre*.

Madeleine de Scudéry (1608-1701) avait un salon de Précieuses. Elle fut la collaboratrice de son frère Georges dans de très longs romans à clefs (10 volumes) où, sous des noms de héros antiques, sont portraicturés les personnages de l'époque : *Artamène ou le Grand Cyrus*, *Clélie* (où se trouve la *Carte de Tendre*, géographie allégorique). — **Furetière** (1626-1688) auteur d'un *Dictionnaire*, qui précéda celui de l'Académie, écrivit le *Roman bourgeois*, où il peint avec gaîté les mœurs du temps. Son réalisme ne fut point poussé au burlesque comme dans le *Roman comique* de Scarron.

Mme de La Fayette (1634-1693), l'amie de La Rochefoucauld et de Mme de Sévigné, collabora avec Segrais. Son chef-d'œuvre est *La Princesse de Clèves*, qui montre, par de profondes analyses, la volonté triomphante de la passion. C'est l'idéal cornélien, et c'est déjà le pathétique racinien.

LA PROSE AU XVII^e SIÈCLE

La prose, au XVII^e siècle, ne le cède pas à la poésie. Sous la plume de nos grands prosateurs de ce siècle, la langue française acquiert toute sa force, toute sa souplesse, toute sa grâce. Chez eux, comme chez nos poètes, la pensée est large, mais toujours nette ; l'expression est concise sans cesser d'être riche ; les images n'interviennent que pour faire ressortir l'idée, sans jamais l'obscurcir. Ce qui caractérise cette brillante époque de notre littérature classique, c'est l'éloquence : le style devient périodique, calme, noble, soutenu ; en un mot, la forme oratoire domine presque tous les genres.

CLASSIFICATION

En adoptant les trois périodes ou générations d'écrivains indiquées plus haut : 1600, 1630, 1660, nous aurions, pour la prose, ces noms caractéristiques :

1. De 1600 à 1630 : Balzac, Descartes, Pascal, qui sont les initiateurs ;

2. De 1630 à 1660 : Bossuet, qui synthétise ces trois maîtres, dont il s'inspire, et qui, dans tous les genres, y compris le lyrisme et l'épopée, élève notre langue au plus haut sommet qu'elle ait atteint.

3. De 1660 à 1715 : La Bruyère, Fénelon, Massillon, qui ouvrent des voies nouvelles à l'art et à la pensée.

D'autre part, d'après les genres dominants, nous pouvons suivre, sans dévier sensiblement dans chacune de l'ordre chronologique, ces trois séries :

A. — **Philosophes, moralistes, sermonnaires** : Balzac, Descartes, Malebranche, Arnauld, Nicole, Pascal, La Rochefoucauld, saint Vincent de Paul, Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Mascarón, Fénelon, Massillon, La Bruyère, Fontenelle.

B. — **Mémorialistes et épistoliers** : Voiture, De Retz, Mme de Sévigné, Mme de Maintenon, Saint-Simon.

C. — **Historiens et critiques** : En dehors des grands noms déjà parus plus haut (Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Fontenelle, etc.) Mézeray, Pelisson, Mabillon, Fleury, Saint-Evremond.

A. PHILOSOPHES, MORALISTES, SERMONNAIRES

Nous signalons d'abord cet initiateur, Balzac, l'oracle de l'Hôtel de Rambouillet, dont la prose a déjà tous les caractères de celle de Bossuet. En lisant certaines pages, on croit à un pastiche de l'Aigle de Meaux. Et c'est le contraire. Bossuet est l'imitateur et pour ainsi dire l'élève de Balzac, élève qui, et de beaucoup, a fait oublier le maître. Mais quelle gloire pour celui-ci !

Jean-Louis de Balzac (1597-1654), né à Angoulême, célèbre épistographe, regardé comme le père de la prose française. Comprenant un des premiers que notre langue pourrait se suffire à elle-même, il réagit contre le goût des pédants pour les *concetti* italiens et l'enflure espagnole. Ses *lettres*, ses *dissertations littéraires*, ses petits traités : *Aristippe ou la cour*, le *Prince* (apologie de Richelieu), le *Socrate chrétien*, etc., se distinguent par l'élégance et l'harmonie du style ; mais l'auteur s'y montre prétentieux et raffiné à l'excès.

DESCARTES (1596-1650)

René Descartes, né à la Haye (Touraine), a été surnommé le *Père de la philosophie moderne*. Il fit ses études chez les jésuites de la Flèche, et embrassa la carrière des armes. A vingt-quatre ans il quitta le service, parcourut l'Europe pour « lire dans le grand livre du monde », suivant son expression, et se proposa de réformer la philosophie. Dans ce dessein il se retira en Hollande, y passa vingt ans dans la retraite la plus absolue¹, et y publia ses principaux ouvrages. En 1649, cédant aux instances de la reine Christine, il se rendit à Stockholm, où il mourut après quelques mois de séjour, victime de la rigueur du climat.

Œuvres. — Les principaux ouvrages de Descartes sont : le *Discours sur la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, intitulé d'abord *Histoire de mon esprit* (1637), les *Essais de philosophie*, et les *Méditations métaphysiques*. — Nous ne parlons pas des travaux qui en font le rival en mathématiques de Leibnitz et de Newton.

¹ Sa devise était : *Bene qui latuit, bene vixit*. « Celui qui a été bien caché a bien vécu. »

Discours sur la Méthode (1637).

Sujet. — Dans le *Discours sur la Méthode*, Descartes expose les règles qu'il a suivies pour arriver à la vérité dans l'étude des sciences et de la philosophie. Voici le plan de cet ouvrage, tel que l'a tracé Descartes :

« Si ce discours semble trop long pour être lu en une fois, on le pourra distinguer en six parties : et en la première on trouvera diverses considérations touchant les sciences ; en la seconde, les principales règles de la méthode que l'auteur a cherchée ; en la troisième, quelques-unes de celles de la morale qu'il a tirée de cette méthode ; en la quatrième, les raisons par lesquelles il prouve l'existence de Dieu et de l'âme humaine, qui sont les fondements de sa métaphysique ; en la cinquième, l'ordre des questions de physique qu'il a cherchées, et particulièrement l'explication du mouvement du cœur et de quelques autres difficultés qui appartiennent à la médecine, puis aussi la différence qui est entre notre âme et celle des bêtes ; et en la dernière, quelles choses il croit être requises pour aller plus avant en la recherche de la nature qu'il n'a été, et quelles raisons l'ont fait écrire. »

Résumé. — Ire Partie. — La première partie renferme des considérations diverses sur les sciences et sur les difficultés que présente la découverte de la vérité. Descartes déclare n'être satisfait d'aucune des sciences connues de son temps, parce qu'elles ne reposent sur aucun principe solide et qu'on n'en voit point l'utilité.

Ile Partie. — Descartes suppose incertaines toutes les connaissances humaines et forme le dessein d'en trouver par lui-même les principes fondamentaux. A cette fin il doit : 1° éviter la précipitation et la prévention, et ne tenir pour vrai que ce qui est *évident* ; 2° diviser les difficultés pour mieux les résoudre ; 3° aller en toute chose du moins au plus, du simple au composé ; 4° ne rien omettre d'essentiel dans ses dénombrements.

IIIe Partie. — La troisième partie contient les règles de la morale que Descartes se prescrit à lui-même. La première est de garder fidèlement la religion catholique dans laquelle

il est né, et d'obéir aux lois de son pays ; la seconde, d'être ferme et résolu dans toutes ses actions ; la troisième, de se vaincre soi-même ; la quatrième, de travailler sans relâche à la culture de la raison.

IVe Partie. — Après avoir douté volontairement de tout (doute méthodique), Descartes essaye de douter de sa propre existence. Mais douter, c'est penser, et penser, c'est exister : *Je pense, donc je suis*. Ce n'est pas le corps qui pense, qui doute, qui entend ; donc *l'âme existe*. Je me connais imparfait : j'ai donc l'idée d'un être parfait ; donc *Dieu existe*.

Ve Partie. — Dans la cinquième partie, Descartes applique sa méthode aux sciences physiques et naturelles.

VIe Partie. — Dans la sixième, il se propose d'étudier la médecine et de méditer longuement dans la solitude avant que de rien donner au public. Il termine en exposant les raisons qui l'ont porté à écrire.

Appréciation. — La méthode de Descartes accomplit une importante réforme en philosophie par la substitution de la raison à la routine. Mais son doute, même fictif, n'est pas sans danger pour l'esprit. « On ne fait pas sa part au doute, a dit Royer-Collard ; quand il entre dans l'âme humaine, il l'envahit tout entière. » En affranchissant l'esprit de toute autorité, le *cartésianisme* a conduit à la liberté illimitée de juger, c'est-à-dire au *rationalisme* contemporain. « La méthode de Descartes, prise à la lettre, n'était bonne que pour Descartes, » disait Silvestre de Sacy.

L'influence de Descartes, quoique moindre dans les lettres, a néanmoins été considérable ; aussi bien donna-t-il le premier modèle d'un style grave, juste et précis. « Dès que le *Discours sur la Méthode* parut, à peu près en même temps que le *Cid*, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis, on ne parla plus que celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais sur un fond invariable devenu le patrimoine et la règle de tous. »

(Victor Cousin.)

Nicolas Malebranche (1638-1715), né à Paris, théologien et philosophe de l'école cartésienne. Ses ouvrages les plus remarquables sont : la *Recherche de la vérité*, les *Méditations chrétiennes* et les *Entretiens de métaphysique*, où il se montre écrivain supérieur et parfois philosophe profond, mais où il professe aussi des systèmes erronés qui les ont justement discrédités.

Antoine Arnauld (1612-1694), né à Paris, fut le « soldat militant » du jansénisme. A Paris, à Port-Royal, en Hollande, à Liège, où il mourut, il dépensa, par ses innombrables écrits de polémique religieuse, cette « science du sacré et du profane, amassée pendant près de quatre-vingts ans ». (Nisard.)

Il composa avec Nicole la *Logique de Port-Royal* (1661), le seul de ses ouvrages qui soit resté classique.

Pierre Nicole (1625-1695), né à Chartres, l'un des plus célèbres écrivains de Port-Royal, auteur des *Essais de morale*, de la *Logique de Port-Royal*, de la *Perpétuité de la foi touchant l'Eucharistie*, etc. Son style est pur, élégant ; mais il manque d'énergie et de vivacité.

PASCAL (1623-1662)

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand, montra dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques. A vingt-cinq ans, il avait achevé de parcourir le cercle des connaissances humaines, et déjà enrichi les sciences de plusieurs découvertes. Un accident de voiture qui mit ses jours en danger (1654) le frappa tellement, qu'il renonça pour jamais aux études profanes, et se livra tout entier aux exercices de la pénitence la plus rigoureuse. Retiré chez les *Solitaires* de Port-Royal-des-Champs¹, il publia, sous le pseudonyme de Louis de Montalte, ses fameuses *Lettres provinciales* contre les jésuites, qui les premiers avaient dénoncé les doctrines jansénistes d'Antoine Arnauld².

¹ V. ci-dessus, p. 81.

² Le jansénisme est une doctrine erronée touchant la grâce, le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, le bienfait de la rédemption, formulée d'abord au Ve siècle par Pélage, sectaire breton, renouvelée au XVI^e siècle par Luther, Calvin et Baïus, et que l'évêque d'Ypres, Jansénius, au siècle suivant, renferma dans un ouvrage intitulé *Augustinus*. De cet ouvrage, qui dénaturait les écrits de saint Augustin sur la grâce, on tira cinq propositions hérétiques.

Accablé par les austérités et par les souffrances physiques, cet homme extraordinaire termina sa courte existence à trente-neuf ans, regrettant de ne pouvoir achever une apologie de la religion, qu'il avait longtemps méditée, et dont il ne reste que des fragments : ce sont les *Pensées*.

Œuvres. — Pascal a laissé, — outre les *Provinciales* (qu'on appela souvent les *petites Lettres*) et les *Pensées*, — quelques *opuscules de philosophie et de morale*, *des traités de mathématiques* et *des expériences de physique*.

Les Provinciales (1656-57).

Sujet. — Les *Provinciales*, au nombre de dix-huit, parurent successivement du mois de janvier 1656 au mois de mars 1657, sous ce titre : *Lettres de Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites, sur la morale et la politique de ces Pères*. Elles se divisent en deux classes : les trois premières et les deux dernières se rapportent directement à la question de la grâce, qui faisait le différend devant la Sorbonne ; les autres s'attaquent directement aux théologiens de la Compagnie de Jésus.

Résumé. — Dans sa **première lettre**, Pascal met son ami, — de province, — au courant des disputes de la Sorbonne, qu'il réduit à une querelle de mots au sujet du *pouvoir prochain*, sur le sens duquel on ne peut s'entendre, et ridiculise la faculté de théologie.

Dans la **deuxième**, il traite de la *grâce suffisante*, et prend à partie les thomistes.

Dans la **troisième**, il défend son ami, le grand Arnauld, condamné par la Sorbonne.

Dans la **quatrième**, il transporte le débat sur le terrain de la morale, et engage avec un adversaire supposé, — un jésuite, — une discussion pleine d'ironie et d'enjouement sur les *péchés d'habitude*. Trompé par les artifices de son interlocuteur, le pauvre jésuite s'embrouille et s'enferme de lui-même.

tiques qui furent condamnées malgré les récriminations des habitués de Port-Royal, les partisans les plus illustres de la secte.

Arnaud tenait pour hérétiques les cinq propositions condamnées, mais il insinuait qu'elles n'étaient pas contenues dans l'*Augustinus*, que l'Église, infaillible dans les questions de *dogme*, ne l'est point dans les questions de *fait*. Sur son refus de se rétracter, la Sorbonne le condamna et le retrancha de la liste des docteurs (1656).

Dans la **cinquième**, il dévoile le dessein prétendu des jésuites, qui est de dominer toute la chrétienté. Pour les *tièdes*, ils ont des casuistes très relâchés; pour les *austères*, ils en ont de sévères. Ce sont des menteurs, ou, si l'on veut, des *probabilistes* : il faut jeûner, c'est une opinion *très probable* ; mais, si le jeûne incommode, on peut s'en dispenser, c'est encore une opinion *très probable*, etc.

De cette lettre à la dix-septième, il n'est question que de la *casuistique* et de la *morale relâchée* des jésuites.

Dans la **treizième**, il réfute les casuistes *jesuites*, auxquels il fait dire que l'homicide pour insulte est permis en *spéculation* mais dangereux en *pratique*, à cause « des meurtres nuisibles à l'État qui en pourraient arriver ».

Dans la **quatorzième**, il accuse les jésuites de permettre l'homicide *pour vol, pour affront, pour un écu*, ce qui est contraire aux lois de l'Église et de l'État. Il répond en passant à quelques-unes de leurs prétendues calomnies, et compare leur doctrine avec la forme qui s'observe dans les jugements criminels.

Dans les deux dernières, il revient à la question de la *grâce*.

Appréciation générale. — Les *Provinciales* font époque dans notre littérature par ce style clair, précis, enjoué, vigoureux, dont on n'avait pas encore d'exemple. La prose française leur est donc redevable d'un progrès sensible ; mais on regrette que ce beau style soit mis au service de l'erreur et qu'il ne recouvre que le mensonge. Bourdaloue a fait cette spirituelle critique du procédé de Pascal : « Ce qu'un seul a mal dit, tous l'on dit ; et ce que tous ont bien dit, nul ne l'a dit. » — « Tout ce livre, ajoute Voltaire, portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la Société les opinions extravagantes de plusieurs jésuites espagnols et flamands... Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. » (*Siècle de Louis XIV.*)

Condamnées par l'Église dès leur apparition, ces lettres ne sont plus guère lues maintenant. La monotonie de la discussion lasse vite le lecteur : « C'est toujours la même chose, » écrivait Mme de Grignan. Toutefois elles demeureront comme des modèles achevés du pamphlet.

Les Pensées (publiées en 1670).

Sujet. — Les *Pensées* sont des notes, des fragments épars de l'ouvrage que Pascal voulait écrire à la gloire de la religion chrétienne. Son but (il l'a exposé lui-même dans un entretien avec ses amis de Port-Royal) était de confondre les libertins, les sceptiques, les incrédules, et de réjouir au contraire ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, en montrant : 1° que ni les *philosophies* ni les *religions anciennes* n'avaient expliqué le mystérieux problème qui contient le secret de notre vie présente et de notre destinée future ; 2° que la *religion chrétienne* seule donne la solution vainement cherchée par la raison humaine. On a classé les *Pensées* suivant divers plans, car l'on ignore quel aurait été celui de Pascal.

On peut ramener le plus grand nombre de ces fragments à deux ordres d'idées : 1° *Misère de l'homme sans Dieu* ; 2° *Félicité de l'homme avec Dieu*.

Misère de l'homme sans Dieu. — L'homme déchu est petit, misérable :

1° *En face de l'univers* : « Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant, sans retour !... Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye... Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout... »

2° *En lui-même* : L'homme a des facultés infinies dans leurs tendances, bornées dans leur action. « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers... Toutes ces misères-là mêmes prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. »

3° *Dans la société* : L'homme veut vivre d'une vie imaginaire dans l'esprit de ses semblables. Son amour-propre travaille sans cesse à tromper les autres sur sa valeur. « Il y a différents degrés dans cette aversion pour la vérité ; mais on peut dire qu'elle est dans tous à quelque degré, puisqu'elle est inséparable de l'amour-propre. »

Ce que Pascal dit à propos du *divertissement*, par lequel l'homme cherche à se distraire de sa misère, est frappant.

Félicité de l'homme avec Dieu. — L'homme ne trouve le bonheur que dans la possession de Dieu. La chute originelle, principe de tout mal, appelait un Réparateur. Jésus-Christ, le Réparateur annoncé par les prophètes, est venu établir une religion dont la perpétuité et la sainteté prouvent la divinité.

« Sans le mystère de la chute, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme : l'homme n'est qu'un roseau, et le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant... Sa grandeur réside dans l'âme, et sa dignité est dans la pensée. Travaillons donc à bien penser : c'est le principe de toute morale... Que l'homme maintenant s'estime son prix ! Qu'il s'aime, car il a en lui une nature capable de bien... La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. »

S'adressant aux libertins, c'est-à-dire aux athées, Pascal cherche à éveiller en eux l'inquiétude religieuse en leur proposant ce qu'il nomme le *pari* ou les *partis*.

« Dieu est ou il n'est pas. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile... Il faut parier : cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse (expose) le moins. Vous avez deux choses à perdre, le vrai et le bien ; et deux choses à engager, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir, l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé ; mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix, que Dieu est. Estimons ces deux cas ; si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. »

Et il continue la discussion, répondant, dans la forme dialoguée, à toutes les objections, montrant que le vrai bonheur même ici-bas est pour les chrétiens fidèles, et que le sacrifice des vains plaisirs est insignifiant : « Vous reconnaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné. »

Appréciation générale. — « La méthode que Pascal emploie dans ses *Pensées* pour combattre l'incrédulité, et surtout pour exciter l'indifférent, pour lui mettre au cœur le désir, est pleine d'originalité et d'imprévu. On sait comment il débute. Il prend l'homme au milieu de la nature, au sein de l'infini ; le considérant tour à tour par rapport à l'immensité du ciel et par rapport à l'atome, il le montre alternativement grand et petit, suspendu entre deux infinis, entre deux abîmes. La langue française n'a pas de plus belles pages que les lignes simples et sévères de cet incomparable tableau. Poursuivant l'homme au dedans comme il l'a fait au dehors, Pascal s'attache à démontrer dans l'esprit même deux autres abîmes : d'une part une élévation vers Dieu, vers le beau moral, un mouvement de retour vers une illustre origine, et d'une autre part un abaissement vers le mal et une sorte d'attraction criminelle du côté du vice. C'est là, sans doute, l'idée chrétienne de la corruption originelle et de la chute ; mais, à la manière dont Pascal s'en empare, il la fait sienne en quelque sorte, tant il la pousse à bout et la mène loin : il fait de l'homme tout d'abord un monstre, une chimère, quelque chose d'incompréhensible. Il fait le nœud et le noue d'une manière insoluble, afin que plus tard il n'y ait qu'un Dieu, tombant comme un glaive, qui puisse le trancher. » (Sainte-Beuve.)

Au point de vue doctrinal, l'erreur janséniste et un mysticisme faux et excessif ont vicié cette apologétique de Pascal. Refusant trop à la nature et à la raison pour trop donner à la grâce et au sentiment, il trouble et épouvante au lieu d'éclairer et d'encourager. L'homme n'est pas le monstre qu'il prétend.

Les *Pensées* sont écrites dans un style particulièrement original, que l'on reconnaît à sa vigueur, à sa magnificence, à sa logique pressante, à la vivacité des contrastes et à sa parfaite simplicité.

« Il y a de tous les styles dans le style de Pascal, dit M. Nisard, parce qu'il y a de tous les hommes dans l'écrivain. Je ferais toucher du doigt, dans les *Provinciales* et les *Pensées*, des passages qu'on dirait de Bossuet, pour la magnificence solide et l'audace toujours sensée, ou de Bourdaloue, pour la suite d'un discours sévère à la fois et passionné, ou de La Bruyère pour l'éclat des couleurs et la vivacité des contrastes, ou de Voltaire, pour la facilité de l'enjouement. »

CHOIX. — Citons, des œuvres de Pascal, les articles sur la *Philosophie*, la *Géométrie*, l'*Art de persuader*, les considérations sur la *Misère de l'homme* et la *Condition des grands*, les articles intitulés *Marques de la véritable religion* et les *Pensées sur la mort*.

LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

François de la Rochefoucauld, né à Paris, fut mêlé de bonne heure à toutes les intrigues qui troublèrent la France durant la minorité de Louis XIV. Rendu à la vie privée par le rétablissement de la paix, il consola ses disgrâces en écrivant des *Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche* (1662) et des *Réflexions ou Maximes morales* (1665), son véritable titre littéraire.

Le livre des **Réflexions ou Maximes morales** est composé de trois cent seize pensées détachées, dont la doctrine pessimiste est souvent injuste : La Rochefoucauld calomnie l'humanité, la rabaisse et l'avilit en rapportant toutes nos actions à l'intérêt et à l'amour-propre. Il n'a que peu de foi à la vertu. *Nos vertus*, a-t-il écrit en tête de son recueil, *ne sont le plus souvent que des vices déguisés*. « Le pénitent n'est pas moins vain à ses yeux que le philosophe. Partout l'orgueil, partout le moi, sous la haire du trappiste comme sous le manteau du cynique... Vous croyez être bon ? vous n'êtes qu'un égoïste raffiné. Vous croyez aimer ? vous n'aimez que vous-même. Vous sacrifiez vos intérêts ? Oui, mais à un intérêt supérieur, celui de votre vanité. Vous méprisez la mort ? c'est-à-dire que vous dérobez la vue de la mort sous l'éclat d'une fausse bravoure. Allez dans les cloîtres les plus sombres, fuyez au fond des déserts pour y combattre vos goûts et vos penchants. Vous croyez avoir arraché jusqu'à la dernière racine de l'amour-propre ? c'est encore l'amour-propre qui combat lui-même et qui goûte une cruelle

volupté à se détruire ! » (S. de Sacy.) « L'erreur de La Rochefoucauld, a dit M. Nisard, c'est d'avoir étendu à tous ce qui peut se trouver vrai de quelques-uns, d'avoir fait de l'humanité une Fronde agrandie. »

Mais, si la pensée générale du livre prête à de graves critiques, combien de maximes ne pourrait-on pas citer qui dénotent une connaissance approfondie de la nature humaine, mélangée de bien et de mal ! En voici quelques-unes :

« Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

« Nous n'avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

« Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

« Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

« L'esprit est toujours la dupe du cœur.

« La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

« On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

« Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler. »

Comme écrivain, on met La Rochefoucauld avant Descartes. Son style est remarquable de sobriété, de justesse et de fermeté.

LES PRÉDICATEURS

On trouvera à l'article sur les Sermons de Bossuet quelques lignes sur l'état de la prédication à l'époque où son grand exemple changea le mauvais goût régnant. Mais cet exemple, Bossuet l'avait pris lui-même de saint Vincent de Paul. A celui-ci nous devons consacrer quelques lignes. Sa *petite méthode*, comme il l'appelait modestement, fut l'origine de la réforme que ses Prêtres de la Mission popularisèrent et que Bossuet immortalisa.



SAINT VINCENT DE PAUL

Saint Vincent de Paul (1580-1660) fut le rénovateur des études et des mœurs ecclésiastiques, avec Bérulle et Olier, et le réformateur de la prédication. Bossuet, devenu son ami, fut formé à son école. Parmi ses nombreux écrits, ses Lettres brillent de bon sens, d'esprit et de cœur. Il lutta contre le faux mysticisme janséniste.

BOSSUET (1627-1704)

Jacques-Bénigne Bossuet, né à Dijon, d'une famille de magistrats, commença ses études chez les jésuites de sa ville natale, et les acheva au collège de Navarre, à Paris. Il manifesta de bonne heure la supériorité de son esprit et ses talents oratoires : à seize ans, il émerveillait l'hôtel de Rambouillet par une improvisation sur un texte proposé ; à vingt et un, il soutenait avec le plus grand éclat sa thèse de théologie, et quatre ans plus tard il recevait le grade de docteur. Ordonné prêtre la même année (1652), et déjà pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Metz, il se rendit aussitôt dans cette ville pour satisfaire aux obligations de sa charge. Là il se remit à l'étude de l'Écriture sainte et des Pères, fit ses débuts dans la chaire sacrée, et commença, contre le schisme et l'hérésie, la lutte qui devait occuper sa vie tout entière. De 1657 à 1669, il prêcha, dans les églises de la capitale et à la cour, des panégyriques, des *Avents* et des *Carêmes* fort remarquables : l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* mit le comble à sa réputation.

A partir de 1669, il fut successivement évêque de Condom (1669-1670), précepteur du Dauphin (1670-1680), évêque de Meaux (1681-1704).

Bossuet conserva jusqu'à son dernier jour la vigueur de son incomparable intelligence. « Chaque nuit, dit son historien, le cardinal de Bausset, ce vieillard de soixante-dix ans interrompait son sommeil et donnait de longues heures à ses grands travaux ; on eût dit qu'il attendait l'éternité pour se reposer. Il mourut comme il avait vécu, avec grandeur et simplicité, les yeux tournés vers le Dieu qu'il avait servi. »

Jugements sur Bossuet. — Bossuet, que La Bruyère saluait de son vivant du beau nom de *Père de l'Eglise*, a été

en effet, au XVII^e siècle, le réformateur de communautés, la terreur de toutes les sectes, le négociateur dans d'importants débats pour l'unité de la discipline et de la doctrine ecclésiastiques. « Ajoutons que, ramenant toute chose aux principes d'une foi sage et inébranlable, cet homme de toutes les sciences et de tous les talents, suivant l'expression de Massillon, n'est resté étranger à aucune des questions qui pouvaient préoccuper un homme de son temps, et qu'il mérite d'être admiré comme philosophe, comme historien, comme controversiste. Mais comme écrivain et comme orateur, il ne le cède à personne, non pas même à un Démosthène ou à un Cicéron. » (A. Cahen.)

« Nulle parole humaine n'eut plus d'autorité. C'est que sa vie et ses discours se confondent : l'une ajoute aux autres la force des exemples. Tous ses écrits furent des actes par lesquels il se dévouait à l'exercice d'une fonction, à l'accomplissement d'un devoir. Jamais il n'eut souci de l'éloge. Édifier, éclairer, diriger les âmes fut son unique ambition, et c'est de lui qu'on peut dire : « Il ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Dans cette éloquence si saine, si substantielle et si forte, on voit rayonner la beauté morale d'un caractère. Charmés par sa simplicité, transportés par ses accents sublimes, étonnés par ses hardiesses, nous aimons en même temps sa candeur, sa modération, sa droiture, sa bonté, sa raison et son bon sens. L'homme est égal à l'écrivain, et sa gloire si pure doit rester toujours une des religions de la France. »
(G. Merlet.)

« Bossuet ne se montre nulle part avec la même physionomie ; il prend, pour ainsi dire, celle de chaque sujet. Qu'il s'agisse de la vérité religieuse ou de la vérité humaine, il paraît toujours saisi, comme malgré lui, de quelque objet qui est hors de lui, et qu'il n'est pas libre de ne pas voir tel qu'il est. De là ces mouvements si naturels, si soudains, si peu attendus, à mesure que le voile se lève et lui découvre quelque partie cachée de la vérité. Il n'a pas une forme particulière, un procédé. Si son sujet l'amène à méditer sur le néant des choses humaines, sur la mort, sur les révolutions des empires, sur la force de l'Église écrasant les hérésies, les images, les expressions fortes abondent sous sa plume. Descend-il au ton de l'instruction familière, dans le détail de la vie domestique, de nos humeurs, de nos

défauts, une clarté douce, égale, des expressions modérées remplacent ces hardiesses de langage où le portent les grands sujets. La preuve qu'il ne s'y plaît pas exclusivement, c'est qu'on n'en rencontre jamais dans les sujets qui ne les inspirent pas. Et de même qu'il s'élève sans effort, c'est sans contrainte, et sans le moindre air de déroger, que le pasteur de l'Église de Meaux approprie ses instructions à l'intelligence de son humble troupeau... Jamais écrivain plus élevé n'a fait moins d'efforts pour l'être et n'a su plus facilement descendre. C'est par là qu'il est varié. Au lieu de donner sa forme aux choses, ce sont toutes les choses tour à tour qui lui donnent la leur. » (D. Nisard.)

« Bossuet, c'est le génie hébreu, étendu, fécondé par le christianisme, et ouvert à toutes les acquisitions de l'intelligence. De geste et de ton, il tient d'un Moïse ; il y mêle dans la parole des élans du prophète-roi, des mouvements d'un pathétique ardent et sublime. Il est la voix éloquente par excellence, la plus simple, la plus forte, la plus brusque, la plus familière, la plus soudainement tonnante. Il roule en son cours des trésors d'éternelle morale humaine. Il est unique pour nous, et, quel que soit l'emploi de sa parole, il reste le modèle de l'éloquence la plus haute et de la plus belle langue. » (Sainte-Beuve.)

« Grand homme, ta gloire vaincra toujours la monotonie d'un éloge tant de fois entendu. Le privilège du sublime te fut donné, et rien n'est inépuisable comme l'admiration que le sublime inspire. Soit que tu racontes les renversements des États, et que tu pénètres dans les causes profondes des révolutions ; soit que tu verses des pleurs sur une jeune femme mourante au milieu des pompes et des dangers de la cour ; soit que ton âme s'élance avec celle de Condé, et partage les ardeurs qu'elle décrit ; soit que, dans l'impétueuse richesse de tes sermons à demi préparés, tu saisisse, tu entraînes toutes les vérités de la morale et de la religion, partout tu agrandis la parole humaine, tu surpasses l'orateur antique ; tu ne lui ressembles pas. Réunissant une imagination plus hardie, un enthousiasme plus élevé, une fécondité plus originale, une vocation plus haute, tu sembles ajouter l'éclat de ton génie à la majesté du culte public, et consacrer encore la religion elle-même. » (Villemain.)

Œuvres. — Bossuet a composé de nombreux ouvrages dans tous les genres : le *Discours sur l'Histoire universelle* (1681), — le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, — la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, — la *Logique*, — l'*Exposition de la foi catholique* (1671), — l'*Histoire des Variations des églises protestantes* (1690), — les *Elévations sur les mystères*, — les *Méditations sur l'Evangile*, — des *Oraisons funèbres*, — des *panégyriques de saints*, — des *sermons*, — des *lettres*, etc. Les quatre premiers de ces ouvrages furent écrits pour l'éducation du Dauphin, fils de Louis XIV.

Discours sur l'Histoire universelle (1681).

Objet. — Le *Discours sur l'Histoire universelle* est une démonstration, par l'histoire, de l'action de Dieu sur le monde. Il se divise en trois parties : les *Epoques, ou la Suite des temps*, la *Suite de la religion* et la *Suite des empires*.

Résumé. — Ire Partie. — *Suite des temps.* — La première partie résume l'histoire du monde, depuis la création jusqu'au commencement du règne de Charlemagne. Elle se subdivise en douze époques : 1° Adam, ou la création ; 2° Noé, ou le Déluge ; 3° Abraham, ou l'Alliance de Dieu avec les hommes ; 4° Moïse, ou la Loi écrite ; 5° la Prise de Troie ; 6° Salomon ou la fondation du Temple ; 7° Romulus, ou la Fondation de Rome ; 8° Cyrus, ou la Fin de la captivité ; 9° Scipion, ou Carthage vaincue ; 10° la Naissance de Jésus-Christ ; 11° Constantin, ou la Paix de l'Eglise ; 12° Charlemagne, ou le Nouvel empire d'Occident.

Ile Partie. — *Suite de la religion.* — La seconde partie renferme l'histoire de la religion depuis Adam jusqu'à l'établissement de l'Eglise. On y voit Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, Hérode, agir sans le savoir pour le triomphe de l'Evangile, « la vérité toujours victorieuse ; les hérésies renversées ; l'Eglise, fondée sur la pierre, les abattre par le

seul poids d'une autorité si bien établie, et s'affermir avec le temps¹ ».

IIIe Partie. — *Suite des empires.* — Dans la troisième partie, Bossuet recherche les causes qui ont amené l'agrandissement, puis la chute des empires. Il passe successivement en revue les Égyptiens, les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs, Alexandre, les Romains. Il étudie le caractère, les lois, les mœurs et les institutions des peuples, compare Athènes et Lacédémone, Rome et Carthage, et conclut qu'il faut tout rapporter à une Providence.

Appréciations. — « Le *Discours sur l'Histoire universelle* est la véritable épopée des temps modernes, celle dont Dieu est le poète, et l'humanité le héros. A ce magnifique récit, rien ne manque des splendeurs de l'antique épopée : l'unité d'action, la grandeur d'intérêt, l'intervention merveilleuse d'une main divine, un langage rapide, étincelant, sublime, tout s'y trouve. Les siècles se pressent, se coordonnent dans ce vaste ensemble ; les trônes et les empires tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres, et, au milieu de cette mobilité des institutions humaines, se dresse l'Empire du *Fils de l'homme*, empire auquel seul l'éternité est promise... Ce sont les fastes du genre humain aperçus du haut du Sinaï. » (Demogeot.)

« Quelle admirable revue Bossuet fait de tous les peuples ! dit Saint-Marc-Girardin, comme ils viennent tour à tour devant lui témoigner de leur faiblesse et avouer que Dieu seul est grand ! C'est en vain qu'ils veulent s'arrêter et faire halte. Marche ! marche ! dit-il à l'Égypte, et le trône majestueux des Pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave et sérieux, passe et disparaît bientôt. Marche ! marche ! dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs, avec tous ses chefs-d'œuvre et ses trophées, va se perdre dans le gouffre de la puissance romaine. Marche ! marche ! dit-il à Rome elle-même, et ce peuple invincible, qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera à son tour effacé de la terre, qu'il

¹ Bossuet, *Lettre à Innocent XII.*



BOSSUET

n'aura conquise que pour Jésus-Christ. Ainsi Dieu est partout : il change et renouvelle à son gré la figure du monde ; et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu, qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré. » — Ce passage est imité d'une page célèbre de Bossuet lui-même sur la brièveté de la vie.

Il est regrettable que Bossuet n'ait pas eu le temps de compléter ce chef-d'œuvre par l'histoire des événements qui ont suivi Charlemagne.

PASSAGES REMARQUABLES. — Origine de la civilisation ; la loi de Moïse ; le temple de Salomon ; les Grecs ; Alexandre ; les Romains ; causes de leur grandeur. Conclusion : tout rapporter à la Providence, etc.

Les Oraisons funèbres.

Comme orateur, Bossuet a excellé dans l'oraison funèbre, où il reste inimitable. Il en a prononcé onze. On cite celles de :

- 1669 *Henriette de France*, reine d'Angleterre (1669) ;
- 1670 *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans (1670) ;
- 1683 *Marie-Thérèse d'Autriche*, reine de France (1683) ;
- 1685 *Anne de Gonzague*, princesse palatine (1685) ;
- 1686 *Michel Le Tellier*, chancelier de France (1686) ;
- 1687 *Louis de Bourbon*, le grand Condé (1687).

« Dans la chaire chrétienne, l'oraison funèbre tient beaucoup du sermon, et doit être, comme lui, fondée sur une doctrine céleste, qui ne connaît de vraiment bon, de vraiment grand, que ce qui est sanctifié par la grâce et qui foudroie toutes les grandeurs du temps avec le seul mot d'éternité. Il en résulte pour l'orateur un double devoir ; il faut que, pour remplir son sujet, il exalte magnifiquement ce que fut son héros, selon le monde, et que, pour remplir son ministère, il termine tout son héroïsme au néant, selon la religion, si la piété ou la pénitence ne l'a pas consacré devant Dieu. » (Marmontel.)

C'est ce qu'a fait Bossuet : « Il a raconté les faits ou jugé les acteurs avec une franchise aussi ferme que décente. Voilà ce qu'attestent les passes périlleuses qu'il sut en maintes rencontres franchir sans faiblesse. Quant au souci de convertir

les âmes, il éclate dans toutes les parties de son discours, mais surtout en ses péroraisons, où sa charité fait, pour ainsi dire, des sommations incessantes à ces auditeurs profanes qu'il veut ramener au pied de la Croix, confondus et repentants. »

(Merlet.)

« Que dirons-nous de Bossuet comme orateur ? A qui le comparerons-nous ? Et quels discours de Cicéron et de Démosthène ne s'éclipsent point devant ses oraisons funèbres ?... Trois choses se succèdent continuellement dans les discours de Bossuet : le trait de génie ou l'éloquence ; la citation si bien fondue avec le texte qu'elle ne fait plus qu'un avec lui ; enfin la réflexion ou le coup d'œil sur les causes de l'événement rapporté. » (Chateaubriand.)

Oraison funèbre de Henriette de France (1669)¹.

Résumé. — Exorde. — L'exorde : — « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons... » — et le développement de cette pensée que *Dieu instruit les rois par la bonne et par la mauvaise fortune.*

La reine d'Angleterre a entendu ces deux leçons si opposées : dans les grandeurs, « elle a été bienfaisante » ; dans les revers, « elle s'est montrée invincible ».

Ire Partie. — *Henriette a usé chrétiennement de la prospérité.* La reine d'Angleterre était grande par sa naissance, son alliance et ses qualités personnelles. Elle consacra son crédit, sa foi, son patriotisme, au bien de ses sujets, de l'Église et de la France.

Ile Partie. — *Henriette a usé chrétiennement de l'adversité.* Histoire des malheurs de la reine. Causes de la révolution d'Angleterre : l'hérésie et les sectes unies par Cromwell. Négociations de la reine, ses voyages, son courage dans la lutte, son exil, sa résignation, sa vie au couvent de Chaillot.

¹ Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, avait épousé Charles Ier, roi d'Angleterre, en 1625. Proscrite par la révolution qui conduisit à l'échafaud le roi son mari (1649), elle mourut à Colombes, près de Paris, en 1669.

Péroraison. — Ses disgrâces font maintenant sa félicité ; elle reçoit la récompense promise à ceux qui pleurent.

Appréciation. — « Bossuet a montré dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre jusqu'où la pensée et la parole de l'homme peuvent s'élever, sans qu'il leur soit peut-être jamais donné de monter plus haut. Ce discours offre l'histoire dans toute sa grandeur et sa majesté ; il réunit les plus hautes leçons de la religion et de la politique au récit des plus grandes catastrophes qui avaient jusqu'alors épouvanté l'imagination des hommes. Il a été le sujet de la méditation profonde des hommes religieux et des hommes d'État. Jamais l'alliance de la religion et de la politique, le danger des innovations religieuses et les terribles conséquences des maximes anarchiques n'avaient été présentés sous des caractères plus frappants. » (De Bausset.)

PASSAGES REMARQUABLES. — L'exorde, le portrait de Charles Ier et celui de Cromwell ; la description des voyages de la reine ; la péroraison.

Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre (1670)¹.

Résumé. — Exorde. — Bossuet entre brusquement dans le sujet : « J'étais donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à la très haute et très puissante princesse *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans...* » Il rappelle deux souvenirs touchants et tristes : l'oraison funèbre de la *mère*, prononcée il y a dix mois devant la *filles* alors si attentive.

Le discours se divise en deux parties : Tout est *vain* en l'homme, si nous regardons le cours de la vie mortelle ; tout est *grand*, si nous regardons le terme où elle aboutit.

Ire Partie. — *Néant de l'homme du côté de la terre.* — Dans cette princesse qui réunissait la haute naissance, une alliance illustre, les qualités de l'esprit et du cœur..., tout a été anéanti par une mort soudaine et terrible.

¹ Henriette-Anne d'Angleterre était fille de Charles Ier et de la précédente ; elle épousa, en 1661, Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. A peine de retour d'une négociation importante auprès de Charles II, son frère, elle mourut subitement à Saint-Cloud, en 1670, à l'âge de vingt-six ans. — On sait que, protocolairement, le frère du roi était appelé *Monsieur* et son épouse *Madame*. C'est pourquoi ce discours s'intitule aussi : Oraison funèbre de *Madame* : Bossuet emploie le mot couramment.

Ile Partie. — *Grandeur de l'homme du côté du ciel.* — L'homme est grand par son âme et par les dons de la grâce. L'âme est grande parce que, venant de Dieu, elle doit retourner à Dieu. La princesse a reçu les deux grâces nécessaires au salut : la foi et la persévérance finale. Qu'importe que le temps ait été court ! Elle a remporté la victoire suprême ; elle est morte dans l'amitié du Seigneur.

Péroraison. — Elle résume le discours : Méprisons les faveurs du monde, résignons-nous à la volonté de Dieu, et faisons pénitence.

Appréciation. — « Bossuet avait fait parler son génie dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, il laissa parler son âme tout entière dans celle de la princesse sa fille. Cette oraison funèbre seule prouve qu'il n'était point aussi étranger qu'on pourrait le croire à ces douces affections de l'âme, à ce langage du cœur, à ces expressions sensibles dont le charme est toujours si puissant, parce qu'elles sont la voix de la nature gémissant sur les malheurs de la condition humaine. On croirait entendre Fénelon... Mais, au milieu de ces épanchements d'une âme pleine de sa douleur, on reconnaît Bossuet à ces traits fiers et hardis, à ces pensées justes et profondes, qui sont le véritable caractère de son génie. » (De Bausset.)

PASSAGES REMARQUABLES. — L'exorde ; le récit de la mort de Madame ; la piété de la princesse à ses derniers moments.

Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche (1683)¹.

Résumé. — Exorde. — L'exorde : — « Quelle assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paraître ! Ce grand prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre... l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui... C'est dans cette troupe innocente et pure que la reine a été placée », — est solennel et pathétique.

¹ Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, avait épousé Louis XIV en 1660. Elle mena à la cour une vie de solitude et de piété, qui lui mérita l'estime et le respect de tous, et mourut en 1683, âgée de quarante-cinq ans.

Dieu a élevé Marie-Thérèse au faite des grandeurs humaines, afin de rendre sa vie plus exemplaire.

Ire Partie. — *Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne* : sa naissance, son éducation, son mariage : « Une reine si grande par tant de titres, le devenait tous les jours par les grandes actions du roi. »

Ile Partie. — *Il n'y a rien que de pur dans sa vie* : foi ardente, humilité, prières incessantes, délicatesse de conscience, fréquentation des sacrements. La mort l'a trouvée prête, comme elle a trouvé Anne d'Autriche. « N'attendons pas ce coup terrible ! Le glaive qui a tranché les jours de la reine est encore levé sur nos têtes. » La préparation à la mort doit être l'œuvre de toute la vie.

Appréciation. — « Dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse* Bossuet ne s'élève pas sans doute à la même hauteur que dans celle de la reine d'Angleterre et de Madame Henriette ; mais, au lieu de lui en faire un reproche, on doit approuver son goût et sa réserve. Cette reine, respectable par ses vertus et sa bonté, n'avait aucune influence sur les affaires, ni même sur l'opinion. Elle ne laissait ni vide ni regrets à aucune ambition, à aucun intérêt, à aucune espérance ; elle décorait le trône plus qu'elle ne l'occupait, et on aurait été étonné d'entendre Bossuet parler avec pompe et fracas d'une vie et d'une mort à laquelle la génération qui en a été témoin a été aussi indifférente que celle qui l'a suivie. » (De Bausset.)

Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, princesse palatine (1685)¹.

Résumé. — Exorde. — L'exorde : — « Je voudrais que toutes les âmes éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même..., tous ceux enfin qui

¹ Anne de Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers, épousa le prince palatin du Rhin (1648), fréquenta la cour et joua un rôle important dans les intrigues de la Fronde. Veuve à quarante-sept ans, elle reparut à la cour et donna du scandale par la légèreté de sa conduite. Elle mourut en 1684, dans sa soixante-huitième année, après douze ans d'une pénitence exemplaire.

Ce fut à la prière du grand Condé, dont le fils était devenu le gendre d'Anne de Gonzague, que Bossuet prononça cette oraison funèbre.

désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présents à cette assemblée..., » — tient, ainsi que l'œuvre entière, plus du sermon que de l'oraison funèbre.

Dieu a ramené la princesse de ses longs égarements, afin de mieux manifester sa miséricorde.

Ire Partie. — *D'où la main de Dieu a retiré la princesse.* — Histoire rapide d'Anne de Gonzague ; sa vie mondaine, ses intrigues politiques, ses qualités purement naturelles, sa dissipation, son incrédulité au temps de son veuvage.

Ile Partie. — *Où la main de Dieu l'a élevée.* — Conversion de la princesse à la suite d'un *double songe* : sa vie nouvelle ; ses austérités, sa foi, sa bienfaisance, sa mort chrétienne.

Que les pécheurs profitent de l'exemple de la princesse.

Appréciation. — « Dans l'*Oraison funèbre de la princesse Anne de Gonzague*, le tableau change. Ce n'est plus la candeur de l'innocence, c'est la beauté plus sévère d'une pénitence chrétienne que Bossuet avait à représenter... Toute l'histoire de la conversion de cette princesse, et des états par lesquels passa son âme, est quelque chose de merveilleux dans le récit de Bossuet. Il n'y a pas là de grandes aventures, le roman est dans le cœur. Nous avons tous dans l'âme un roman comme celui-là, dont les péricépéties ne nous échappent que parce que nous ne savons pas nous étudier nous-mêmes. Quel est le cœur où ne se passe pas une lutte entre la voix qui nous rappelle à notre origine céleste et le monde qui nous retient ? Au XVII^e siècle, le dénouement presque toujours chrétien de cette lutte s'appelait une conversion. — Je préfère pourtant à la description admirable de la conversion d'Anne de Gonzague celle de sa vie pénitente. Je ne connais rien qui fasse mieux sentir, en fait d'art et d'éloquence, l'alliance intime du beau et du sévère. » (De Sacy.)

Oraison funèbre de Michel Le Tellier (1686)¹.

Résumé. — Exorde. — L'exorde : — « En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles et honore les vertus..., » — expose l'idée générale du

¹ Michel Le Tellier, né en 1603, fut successivement conseiller, procureur du roi, maître des requêtes, secrétaire de la guerre, et mourut, en 1685, chancelier de France. C'est le père de Louvois.

discours : l'éloge de la sagesse véritable, « celle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs ». Michel Le Tellier a connu cette sagesse :

1° *Sa modération dans les grandeurs* : « Élevé sans empressément aux premiers honneurs, il a vécu aussi modeste que grand. »

2° *Son amour du bien public* : « Dans ses importants emplois, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public. »

3° *Son désir des biens éternels* : « Il a vu disparaître toute sa grandeur avec sa vie, sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir. »

Ce triple caractère de la véritable sagesse se montre dans les différentes phases de la vie de Michel Le Tellier : dans le *magistrat*, dans la *politique*, dans le *chancelier*.

Appréciation. — « Cette oraison funèbre est une belle histoire, et Bossuet s'y montre en beaucoup d'endroits le rival de Tacite ; il inspire même plus de confiance que Tacite ; il juge les événements et les hommes sans amertume, comme sans amour et sans haine...

« Son sujet lui traçait impérieusement les limites où il devait se renfermer. Le caractère de l'homme dont il avait à parler était donné et connu. La vérité et les convenances lui interdisaient toutes les fictions et toutes les exagérations mensongères. Il était défendu, pour ainsi dire, à Bossuet de rien créer, de rien imaginer. Mais, par bonheur pour Bossuet et pour nous, le chancelier *Le Tellier* avait été associé à des événements et à des personnages célèbres, et Bossuet a fait de l'histoire d'un homme sage, prudent et calme, l'histoire la plus fidèle d'un temps remarquable par de grands mouvements et de grandes vicissitudes. » (De Bausset.)

Oraison funèbre du prince de Condé (1687)¹.

Résumé. — Exorde. — L'exorde : — « Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de *Louis*

¹ Louis de Bourbon, prince de Condé, né à Paris, en 1621, fut nommé général à vingt-deux ans (1643), et défait successivement les Espagnols à Rocroy (1643), les Impériaux à Fribourg (1644), à Nordlingen (1645) et à Lens (1648). Après la mort de Turenne (1675), il se retira à Chantilly, où il accueillit souvent les illustrations du siècle : Bossuet, Fénelon, Corneille, Racine, Boileau, Molière, La Bruyère, Mabillon, etc. Il mourut en 1686, avec le courage d'un héros et le calme d'un chrétien. — Bossuet prononça son éloge funèbre à Notre-Dame.



FÉNELON

(Gravure d'Audran, d'après Vivien, 1714; Bibliothèque Nationale.)

“Un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent et une physionomie qui ne se pouvait oublier quand une fois on l'avait vu”, tel le dépeint Saint-Simon avec une grande exactitude.

de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité de travail... » — est grave et imposant. L'orateur s'effraye de la grandeur du sujet et de l'inutilité de la louange qui « languit auprès des grands noms ».

Le discours se divise en deux parties : ce qui fait le héros ne serait qu'illusion, si la *piété* n'y était jointe.

Ire Partie. — *Le héros.* — *Qualités de l'esprit et du cœur du prince.* — Condé avait toutes les qualités qui font les héros : valeur précoce, modestie, générosité, dévouement, bonté, activité, audace, prévoyance, inspiration soudaine. Mais ces qualités ne sont rien sans la *piété*, qui est le tout de l'homme.

Ile Partie. — *Le chrétien.* — *Piété du prince.* — A ces qualités naturelles, Condé joignait la *piété* qui fait le chrétien, et les vertus que Jésus-Christ louera au dernier jour : charité, bon exemple, justice, miséricorde. Sa foi se montra surtout à l'approche de la mort.

Péroraison. — Dans cette péroraison fameuse qui commence ainsi : « Venez peuples, venez maintenant..., » l'orateur invite les peuples, les princes, les guerriers, à venir autour du monument funèbre pour s'instruire, pleurer et prier. Il y viendra lui-même, après tous les autres, apprendre à bien mourir, car « ses cheveux blancs l'avertissent qu'il doit bientôt aller rendre compte à Dieu de son ministère ».

Appréciation. — « Bossuet fut tellement inspiré par l'amitié qui l'unissait au prince de Condé, que cette oraison funèbre est regardée comme le chef-d'œuvre du genre. Il s'anime d'un enthousiasme guerrier pour suivre son héros aux plaines de Fribourg et de Rocroy ; il raconte la guerre avec la précision d'un vieux capitaine, il semble s'enivrer un instant de l'odeur de la poudre et de la fumée de la gloire ; mais c'est pour l'immoler à son Dieu qu'il pare la victime. C'est ici surtout qu'éclate dans toute sa sublimité le contraste des grandeurs éphémères de ce monde avec la grandeur éternelle. C'est ici que s'épanche, avec un charme pénétrant, la tendresse d'âme de Bossuet, quand, à la suite des peuples en deuil, des princes et des princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France,

mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de leur douleurs comme d'un voile, il s'avance lui-même avec ses cheveux blancs qui l'avertissent de sa fin prochaine, et vient avec les restes d'une voix qui tombe dire un dernier adieu aux cendres de son illustre ami. » (J. Demogeot.)

PASSAGES REMARQUABLES. — Le récit de la bataille de Rocroy ; le parallèle de Turenne et de Condé ; la péroration.

Les Sermons.

De graves défauts s'étaient glissés jusque-là dans la chaire chrétienne, notamment l'abus de la forme syllogistique, des citations profanes, et les trivialités de langage inventées par le pédantisme et le bel esprit : « La chaire, a dit Massillon, semblait disputer ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école. » Bossuet paraît, et, s'inspirant des conseils de S. Vincent de Paul, son ami, il a atteint la limite de la perfection.

Les sermons de Bossuet sont divisés en trois groupes. Il y a les *sermons de Metz* (1652-1659), les *sermons de Paris* (1659-1669) et les *sermons de Meaux* (1685-1740). Les premiers ne sont que des ébauches encore imparfaites, mais où l'on trouve des morceaux qui font pressentir un grand orateur. Les seconds comprennent huit stations d'Avent et de Carême. Ici Bossuet dépasse tout : « Ses discours sont conduits avec une vigueur irrésistible de raisonnement et écrits avec une force et un éclat de style qui nous subjugue et nous entraîne, sans que l'auteur semble prendre le moindre souci de l'harmonie de sa phrase, ni même de la régularité de la construction. » (Aug. Noël.) Des troisièmes, il ne nous reste que des fragments : Bossuet ne les a pas écrits en entier.

Appréciation générale. — « L'histoire de l'éloquence religieuse (au XVII^e siècle) dans le sermon a trois époques, marquées par trois grands noms : Bossuet, Bourdaloue, Massillon.

« Bossuet, le premier en date, est le plus excellent. Comme Corneille dans la tragédie, en créant le sermon, il en a donné le modèle. Cependant un préjugé, que n'a pu détruire encore la critique, le met au troisième rang, après Bourdaloue et Massillon.

Pour être juste avec Bossuet, il faut le faire passer du dernier rang au premier ; Bourdaloue restera au second, et cet ordre des grands noms de la prédication en France indiquera la marche et les changements de cet art, où, parmi les nations chrétiennes, la nôtre est sans rivale.

« Dans les sermons de Bossuet, la *doctrine* tient plus de place que la *morale*. Cette seule proportion est déjà du génie. L'important, c'est le dogme, qui fait obéir à la morale. Mettez-moi d'abord en paix sur l'origine et la sanction de la morale, apprenez-moi au nom de qui vous l'enseigniez ; persuadez-moi qu'une autre vie m'attend, où il me sera fait selon mes mérites. C'est par là que doit commencer le prédicateur chrétien... Forcer ma raison à être attentive aux preuves de la foi, l'étonner, la troubler par le développement des mystères et des preuves du dogme, tel doit être l'objet principal du sermon, — c'est celui des sermons de Bossuet.

« Il ne traite pas toutes les difficultés avec la même méthode ; chaque difficulté a la sienne. Tantôt il regarde le mystère en face, et il se porte impétueusement au plus épais des saintes obscurités, avec le généreux courage d'un soldat qui se jette dans une mêlée. Tantôt il s'arrête, troublé, ébloui, contraint de baisser la vue, et il demande « à remettre ses sens étonnés. » Ailleurs il décide d'enthousiasme, il ordonne, il enjoint, et cet « instinct qui le pousse », plus convaincant que la logique de l'école, plus habile que toutes les adresses de la rhétorique, lui suggère des preuves inattendues et saisissantes. Enfin, si les preuves manquent, cherche qui voudra à contenter la curiosité des hommes, s'épuise qui voudra à pénétrer les causes des secrets jugements de Dieu ; pour lui, il chantera à jamais ses miséricordes. Logique sublime, qui tire de son impuissance même ses plus fortes preuves...

« Qu'y a-t-il dans ces sermons qui puisse nous émouvoir ?... La vérité sur nous-mêmes. Elle est là tout entière et sous toutes les formes : vive et familière, quand elle descend au détail particulier de notre conduite, de nos mœurs, de nos intérêts mondains ; subtile et pressante, lorsqu'elle va nous chercher jusqu'au fond de nous, à travers les faux-fuyants de notre amour-propre ; grande et solennelle, quand elle parle en termes généraux de Dieu, de l'homme, des vices et de la vertu, de la vie et de la mort. » (D. Nisard.)

CHOIX. — *Panegyriques de saint Bernard* (1656), — de *saint Paul* (1657), — de *sainte Thérèse* (1667).

SERMONS sur l'*Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise*, prêché en 1659, à la demande de saint Vincent de Paul, devant une assemblée de dames, en faveur d'une maison de refuge, — sur l'*Honneur du monde*, prêché aux Minimes, carême de 1660, — sur la *Parole de Dieu*, prêché au Louvre, pendant le carême de 1661, — sur l'*Ambition*, prêché au Louvre, carême de 1662, — sur la *Mort*, prêché au Louvre pendant le carême de 1662, — sur la *Divinité de la religion*, prêché devant la cour le deuxième dimanche de l'Avent de 1665, — sur la *Justice* (1665), — pour la *Fête de tous les Saints* (1669), — pour la *Profession de Mme de la Vallière*, prêché au Carmel de Paris (1675), — pour le jour de *Pâques* (1671), — discours sur l'*Unité de l'Eglise*, prononcé devant l'assemblée générale du clergé de France (1681), « que mille écrivains, dit J. de Maistre, nous présentent sérieusement comme l'expression même de la consécration des quatre articles, tandis qu'il en est l'antidote », — sur la *Passion* (1660), — sur l'*Assomption* (1660).

Sermon sur l'Eminente dignité des pauvres dans l'Eglise.

Ce sermon se divise en trois points :

1° Les pauvres, qui sont les derniers dans le monde, sont les premiers dans l'Eglise ; les riches doivent donc honorer leur condition ; 2° les riches ne sont dans l'Eglise que pour servir les pauvres ; ils doivent soulager leurs misères ; 3° dans le monde, les privilèges ne sont que pour les puissants et les riches ; dans l'Eglise, les grâces et les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilèges que par leur moyen.

Sermon sur l'Honneur du monde.

Bossuet compare l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem à celle des consuls vainqueurs dans Rome. A ceux-ci un esclave était chargé de dire : « Souviens-toi que tu es homme ! » A Jésus, dont le cortège est si modeste, on serait tenté de crier : « Souviens-toi que tu es Dieu ! »

L'orateur accuse l'honneur du monde : 1° « de flatter la vertu et de la corrompre ; 2° de déguiser le vice et de lui donner du crédit ; d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu et de les enrichir s'il pouvait, de ses dépouilles. »

BOURDALOUE (1632-1704)

Louis **Bourdaloue**, né à **Bourges**, fit ses études chez les Jésuites de sa ville natale, et entra dans leur société (1648). Les vingt premières années de sa vie religieuse furent employées soit à l'étude, soit au professorat, soit à la prédication. A trente-sept ans (1669), il parut dans les chaires de la capitale et justifia pleinement la réputation qu'il avait déjà conquise en province. Louis XIV l'invita dix fois de suite à prêcher à la cour des *Avents* ou des *Carêmes*, aimant mieux, disait-il, entendre ses *redites* que les choses nouvelles d'un autre. — « Il était d'une force à faire trembler les courtisans, dit Mme de Sévigné, et s'exprimait avec la liberté d'un apôtre, disant des vérités à bride abattue. » — « C'était, ajoute Villemain, l'athlète de la raison combattant pour la foi. » Vinet a fait de lui ce bel éloge : « Il prêcha, il confessa, il consola, puis il mourut. »

Jugement sur Bourdaloue. — Bourdaloue se distingue par la régularité de ses plans, la sévérité de son style et la rigueur de sa logique. Il n'a ni l'ampleur de Bossuet ni l'harmonie de Massillon, mais il excelle dans l'art de convaincre ; il enchaîne ses preuves, les fortifie l'une par l'autre, et, ne laissant au pécheur ni excuse ni prétexte, il le réduit au silence et le condamne au repentir. « On pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui semblent s'exclure, qu'il est sublime en profondeur comme Bossuet en élévation. » (La Harpe.)

Œuvres. — Bourdaloue a laissé des *sermons*, des *panégyriques*, des *oraisons funèbres*.

CHOIX. — On cite de lui, comme particulièrement remarquables, les *SERMONS* sur la *Conception*, — sur la *Passion*, — sur la *Résurrection*, — sur le *Pardon des injures* et sur l'*Ambition* (pour le XXI^e dimanche après la Pentecôte).

Sermon sur l'Ambition.

Exorde. — Les faux docteurs de la loi voulaient partout se distinguer et dominer. Parabole du festin.

Proposition et division. — Les caractères de l'ambition se réduisent à trois : l'*aveuglement*, la *présomption* et l'*envie* qu'elle excite.

I^{er} Point. — *L'ambition est aveugle dans ses recherches.* Elle se propose le bonheur et ne trouve que le chagrin ; elle aspire à la grandeur et n'aboutit qu'à la honte.

II^e Point. — *L'ambition est présomptueuse dans ses sentiments.* L'ambitieux se croit capable de tout, et il le croit sans s'être auparavant éprouvé.

III^e Point. — *L'ambition est odieuse dans ses suites :* odieuse dans la poursuite de la grandeur, odieuse dans l'usage de la grandeur.

Péroration. — Bienheureux les humbles ! Ils possèdent à la fois le cœur de Dieu et le cœur des hommes.

FLÉCHIER (1632-1710)

Esprit Fléchier, né à Pernes, près de Carpentras, entra dans les ordres et se rendit célèbre par ses *sermons*, surtout par ses *oraisons funèbres*, qui lui assurent la première place après Bossuet. Il occupa successivement les sièges de Lavaur et de Nîmes où sa douceur et sa charité furent bénies même des protestants.

Jugement sur Fléchier. — « Fléchier procède plutôt de Balzac que de Bossuet : le choix des mots, l'harmonie du langage, le tour heureux de la pensée, l'art de placer des figures et de trouver des mouvements oratoires convenables aux sentiments qu'il exprime, produisent quelquefois chez cet habile orateur des effets de la grande éloquence. On se tromperait si l'on ne voyait dans Fléchier qu'un rhéteur ingénieux qui simule l'éloquence avec adresse : Fléchier est réellement orateur ; mais il a le tort de montrer avec coquetterie le talent qu'il emploie, et de détourner l'attention sur la parure dont il couvre des pensées solides. » (Gérusez.)

L'élégance, la pureté, la justesse et la délicatesse des idées ; une diction ornée, fleurie, cadencée : telles sont les qualités

dominantes de Fléchier. Mais il prodigue l'antithèse, l'harmonie mécanique, les tournures ingénieuses, et c'est là son défaut.

Œuvres. — On doit à Fléchier les Oraisons funèbres de Turenne (1675), — de la duchesse et du duc de Montausier (1676, 1690), — l'*Histoire du cardinal Ximénès*, — l'*Histoire de Théodose le Grand*, — les *Grands jours d'Auvergne*, — des panégyriques et des sermons.

Oraison funèbre de Turenne (1675)¹.

Résumé. — Exorde. — L'exorde : « Je ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir... » — présente, sous le nom de Machabée, le tableau du héros de ce discours, de cet homme puissant qui triomphe des ennemis de l'État par sa valeur, des passions de l'âme par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété.

Ire Partie. — Turenne fut : 1° *Un grand capitaine*. La gloire de sa naissance est effacée par celle de ses actions.

Ile Partie. — 2° *Un homme sage*. On ne peut attribuer ses victoires qu'à sa prudence, et ses défaites qu'à la fortune.

IIIe Partie. — 3° *Un chrétien fervent*. Son zèle pour la défense de la sainte doctrine, sa charité, son humilité.

Appréciation. — Cette oraison funèbre est le chef-d'œuvre de Fléchier. L'exorde surtout est un des morceaux les plus finis qui soient sortis de sa plume. « L'endroit où il peint la mort du héros, auprès duquel « fume encore la foudre qui l'a frappé », est très pathétique et très touchant, quoique l'art y paraisse peut-être d'autant plus que l'orateur semble vouloir le repousser. Tous les gens de goût savent par cœur ces morceaux, dans lesquels le talent de Fléchier s'élève à la hauteur des plus grands

¹ Turenne, né à Sedan (1611), d'une famille protestante, devint maréchal de France, s'illustra par la campagne des Pays-Bas et la défense de l'Alsace. Il fut tué à Salzbach, en 1675. Converti à la religion catholique par Bossuet, il avait abjuré le protestantisme depuis 1668.

génies ; et en général cette oraison funèbre mérite la place éminente qui lui est assignée parmi les plus célèbres compositions oratoires. » (Dussault.)

PASSAGES REMARQUABLES. — L'exorde ; le récit de la mort de Turenne ; les funérailles.

Jules Mascarón (1634-1703), né à Marseille, entra dans la congrégation de l'Oratoire, prêcha à la cour l'Avent de 1666 et l'oraison funèbre d'*Henriette d'Angleterre* (1670), concurremment avec Bossuet. Il prononça aussi celle de *Turenne* en 1675, qui est son chef-d'œuvre. Il mourut évêque d'Agen. — Son style conserve quelque chose de la rudesse et du mauvais goût du siècle précédent.

FÉNELON (1651-1715)

François de Salignac de la Mothe-Fénelon, né au château de Fénelon, en Périgord, fit de brillantes études à Cahors, puis à Paris, au collège du Plessis, et au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans (1675), il voulut se consacrer aux missions lointaines ; mais divers obstacles l'empêchèrent de réaliser son généreux dessein. Il fut bientôt (1678) chargé de l'instruction des *nouvelles catholiques* (protestantes converties), puis, en 1685, de la direction des missions de la Saintonge et du Poitou. En 1689, le roi le choisit pour précepteur du duc de Bourgogne, fils du grand Dauphin. Nommé à l'archevêché de Cambrai (1695), il eut à soutenir avec Bossuet une polémique ardente à propos du *quiétisme*. La condamnation de son livre des *Maximes des Saints*, et surtout la publication furtive du *Télémaque* (1699), où Louis XIV crut voir des allusions offensantes, amenèrent sa disgrâce. Éloigné à tout jamais de la cour, Fénelon se consacra dès lors entièrement à ses fonctions pastorales, et se fit chérir par une bienfaisance devenue proverbiale. La mort du duc de Bourgogne (1712), son élève et son ami, attrista ses derniers jours. Il rendit son âme à Dieu, le 7 janvier 1715.

Jugements sur Fénelon. — « Ce prélat était un grand homme, maigre, bien fait, pâle, avec deux yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait

tout, et les contraires ne s'y combattaient pas. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté ; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur ; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. » (Saint-Simon.)

« On comprend aisément toute la puissance d'attrait qu'exerçait une telle nature et qu'a subie Saint-Simon. De ses écrits, de ses lettres surtout, « il émane, dit Sainte-Beuve, comme un parfum qui prévient et s'insinue ; la physionomie de l'homme parle d'abord pour l'auteur ; il semble que le regard et le sourire s'en mêlent, et, en l'approchant, le cœur se met de la partie, sans demander un compte bien exact à la raison ». Et si le cœur demande un compte exact, l'éclat de l'intelligence, l'élévation morale, la générosité chrétienne, l'amour passionné de la France, les luttes dramatiques d'une âme aux prises avec elle-même et se dépouillant peu à peu de ses imperfections, justifieront près des juges les plus exigeants l'admiration et la sympathie. »

(P. Chauvin.)

« Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, dit Villemain, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie... Il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent, du fond de son âme. »

Dans l'ouvrage de M. Henri Brémond, intitulé *Apologie pour Fénelon*, on prend une juste idée de la querelle du Quiétisme où tout l'excès n'était pas du côté de Fénelon.

Œuvres. — Nous avons de Fénelon : le *Traité de l'éducation des filles* (1687), composé pour Mme de Beauvilliers ; des *Fables en prose*, les *Dialogues des morts*, le *Télémaque* (1699) et le *Traité de l'existence de Dieu* (composés pour l'éducation

du duc de Bourgogne) ; la *Lettre sur les occupations de l'Académie française* (1714), les *Dialogues sur l'éloquence*, des sermons, des lettres de piété, de direction, etc.

En rapport avec l'illustration qui suit, nous plaçons ici une fable de La Fontaine. La légende de la gravure et les notes expliquent la raison de ce rapprochement des fabulistes, si différents par ailleurs mais qui s'estimaient fort, et qui ont collaboré dans cette fable :

LE LOUP ET LE RENARD

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Hé ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un Prince en fable ait mis la chose¹
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poète
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange² en est plus complète

De la chanter sur la musette
C'est mon talent ; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

¹ On trouve à la Bibliothèque Nationale (n° 8511, fol. 30) ces *Thèmes manuscrits* du duc de Bourgogne. Ce devoir de l'élève de Fénelon a été imprimé dans Robert : *Fables inédites*, t. II, p. 340 : *Vulpes pœnitens*. Les deux maîtres fabulistes avaient un digne élève ; mais le devoir fut certainement revu par le professeur.

² La louange, c'est-à-dire la gloire du royal écolier, était méritée, mais il faut faire la part de la flatterie. Cette flatterie va s'accroître encore. Hélas ! le jeune prince qui donnait de si belles espérances aux précepteurs et au pays, mourut trop tôt pour faire des exploits dignes de la trompette épique, tels que croit les voir, en astrologue plaisant, le Bonhomme.

Je ne suis pas un grand prophète :
 Cependant je lis dans les cieux
 Que bientôt ses faits glorieux
 Demanderont plusieurs Homères ;
 Et ce temps-ci n'en produit guère¹.

Laissant à part tous ces mystères,
 Essayons de conter la fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : « Notre cher, pour tout mets,
 J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
 C'est une viande qui me lasse.
 Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :
 J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
 Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce ;
 Rends-moi le premier de ma race
 Qui nourrisse son croc de quelque mouton gras :
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
 — Je le veux, dit le Loup ; il m'est mort un mien frère ;
 Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
 Il vint et le Loup dit : « Voici comme il faut faire,
 Si tu veux écarter les mâtins du troupeau. »
 Le Renard, ayant mis la peau,
 Répétait les leçons que lui donnait son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien ;
 Puis enfin il n'y manqua rien².
 A peine il fut instruit, autant qu'il pouvait l'être,
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court
 Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
 Tel, vêtu des armes d'Achille,
 Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
 Mères, brus et vieillards au temple couraient tous :
 L'ost du peuple bëlant crut voir cinquante loups :
 Chien, berger et troupeau, tout fuit vers le village
 Et laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là,
 Il entendit chanter un Coq du voisinage.
 Le disciple aussitôt droit au Coq s'en alla
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent.

¹ Ce début gracieusement rimé renforce l'Épître dédicatoire du XIIe livre, en prose celle-ci, et qui relève les talents précoces du Prince (né en 1682 et qui mourut en 1712).

La Fontaine avait soixante-treize ans et l'on était en 1694. Le Duc avait donc douze ans. A ce moment-là, il avait lu Tite-Live et César et il traduisait Tacite, sous la direction de Fénelon et du duc de Beauvilliers.

² Maxime éducative souvent citée et bonne à dire au royal élève.



Deux Fabulistes et leur royal élève.

La Fontaine vient de remettre au jeune duc de Bourgogne, en présence de Fénelon, précepteur du petit Dauphin, le XII^e livre des Fables.

Les quatre héros de la fable ci-contre encadrent la gravure. La baie laisse voir le paysage cher aux deux fabulistes.

Que sert-il qu'on se contrefasse
 Prétendre ainsi changer est une illusion
 L'on reprend sa première trace
 A la première occasion.
 De votre esprit que nul autre n'égale
 Prince, ma Muse tient tout entier ce projet :
 Vous m'avez donné le sujet,
 Le dialogue et la morale¹.

Traité de l'Éducation des filles (1687).

Ce livre est un chef-d'œuvre de délicatesse et de raison. « Il réunit dans un petit volume plus d'idées justes et utiles, plus d'observations fines et profondes, plus de vérité pratique et de saine morale, que tant d'ouvrages volumineux écrits depuis. » (De Bausset.)

Résumé. — Chap. Ier. — *Importance de l'éducation des filles.* — Les femmes ont des devoirs considérables à remplir : maison à régler, enfants à bien élever, etc. ; or, pour remplir ces devoirs, elles ont besoin de culture intellectuelle et morale.

Chap. II. — *Inconvénients des éducations ordinaires.* — L'ignorance dégoûte les jeunes personnes des occupations sérieuses. De là l'indifférence, la paresse, l'amour des amusements, les rêveries, la curiosité.

Chap. III. — *Premiers fondements de l'éducation.* — Les impressions les plus profondes se font dans le premier âge. Il faut préparer dans les enfants les inclinations vertueuses, ménager leur santé, ne pas presser l'instruction, seconder leur curiosité naturelle.

Chap. IV. — *Imitation à craindre.* — L'ignorance des enfants les porte à imiter tout ce qu'ils voient. Il faut tourner cette disposition vers ce qui est bon, la détourner de ce qui est mauvais.

¹ Beaucoup de flatterie encourageante et trop de modestie dans ces quatre vers d'épilogue. L'élève avait mis en vers latins la prose française de Fénelon. La Fontaine a multiplié dans le livre XII de tels passages, au début ou à la fin des Fables. La morale de celle-ci, c'est la sincérité, le naturel, l'amour de son état, la lutte contre les passions et l'envie qui en détournent. Heureux quand on y revient par inclination.

Chap. V. — *Instructions indirectes*. — L'enfance n'est pas propre au raisonnement. Répondre simplement à ses questions, redresser ses erreurs et passer outre. Ne pas négliger l'éducation du cœur.

Les **chapitres VI, VII et VIII** ont pour objet l'enseignement de la religion.

Dans les **chapitres IX et X**, Fénelon signale plusieurs défauts à combattre chez les jeunes personnes, entre autres la timidité, la mollesse du caractère, la vanité dans les ajustements.

Les **chapitres XI et XII** complètent le premier. Le **XIII^e** et dernier traite des qualités des gouvernantes.

Télémaque (1699).

Sujet. — Le *Télémaque* est tout à la fois un roman, un poème épique, un traité d'éducation, de politique et de morale, embelli par tous les charmes du style. Cet ouvrage, dont la fiction est empruntée à l'*Odyssée* d'Homère, se divise en dix-huit livres.

Résumé. — Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope, conduit par la Sagesse, sous la figure de Mentor, navigue sur toutes les mers d'Orient à la recherche de son père, que la colère des dieux éloigne pendant dix ans de l'île d'Ithaque, son royaume. Il traverse la Grèce et fait naufrage sur les côtes de la Sicile. Capturé, en quittant ce pays, par la flotte de Sésostris, il est condamné à garder un troupeau dans le désert d'Oasis, et Mentor est vendu comme esclave. De l'Égypte, Télémaque est conduit à Tyr et de là à Chypre, où il retrouve Mentor. Ils font voile ensemble pour l'île de Crète. Les Crétois, révoltés contre Idoménée, offrent la couronne à Télémaque. Un second naufrage le jette dans l'île de Calypso.

C'est à ce naufrage que commence le livre. Ce qui précède est l'objet d'un récit de Télémaque à Calypso.

Cependant Mentor arrache Télémaque aux plaisirs et aux dangers de la passion qui l'arrêtent dans cette île et l'engage à retourner dans sa patrie. Le pilote, par erreur, aborde à Salente, ville fondée en Italie par Idoménée après la révolution de Crète.

Les Salentins sont en guerre contre les Manduriens. Mentor rétablit la paix et, pendant qu'il apprend à Idoménée l'art de gouverner, Télémaque se couvre de gloire dans une guerre contre les Dauniens, et va, sans résultat, chercher son père dans les enfers. La guerre terminée, Mentor conseille à Télémaque de partir pour Ithaque, où il retrouvera son père. Avant d'arriver, le mystérieux conducteur se fait connaître à Télémaque, lui donne ses dernières instructions et disparaît.

Appréciations. — Le *Télémaque*, publié par un copiste infidèle, eut un succès immense ; mais son apparition mit le comble aux ressentiments de Louis XIV, dont cet ouvrage critiquait évidemment l'absolutisme. Il était aisé de voir la cour de Louis XIV dans celle d'Idoménée.

« Il est plus que probable, dit M. Godefroy, que Fénelon avait composé ce livre, si propre à prémunir son élève contre les doctrines du despotisme et contre les pièges de la volupté, non pour le lui mettre immédiatement dans les mains, mais dans l'intention de le lui présenter quand son intelligence serait pleinement formée. »

« Suivant les moralités de ce poème, nous y trouverons tous les devoirs des rois, développés par les situations presque autant que par les préceptes : l'amour de la justice, dans le gouvernement de Sésostris ; la constance au milieu de l'infortune, lorsque Télémaque est esclave en Égypte ; le châtiment de la tyrannie, dans le remords de Pygmalion ; la protection qu'exige le commerce, dans l'histoire de Tyr ; le respect dû à la vérité, quand le fils d'Ulysse aime mieux mourir que de se permettre un mensonge ; les causes du bonheur public, dans l'interprétation des lois de Minos ; l'amour de la patrie, quand Télémaque sacrifie le trône de Crète et la contrée d'Arpi au petit royaume d'Ithaque ; les ravages de la guerre, dans les défaites de Bocchoris ; les avantages de la paix, dans la réconciliation d'Idoménée avec les Manduriens ; les lois du commerce fondées sur la liberté ; les inconvénients du luxe ; les règlements d'une bonne police ; les bienfaits immenses de l'agriculture, reconnue pour le fondement de la grandeur des États, dans la description de la constitution de Salente ; le caractère d'un mauvais ministre, dans le portrait de Protésilas ; les dangers de la prévention, dans l'exil de Baléazar et dans le

rappel de Philoclès ; enfin l'humanité due aux vaincus, dans la conduite de Télémaque envers Épiclès et Hippas... » (Maurv.)

Les idées politiques et économiques de Fénelon sont d'un libéralisme modéré, généralement pratiques et justes, mais parfois aussi chimériques. Rousseau et les révolutionnaires les ont admirées, mais souvent défigurées. L'ensemble du poème offre une peinture intéressante de l'antiquité, d'une antiquité fortement embellie et dont la mythologie est christianisée.

« L'impression générale que doit recevoir de la lecture du *Télémaque* tout jeune homme intelligent est un mélange d'appréhension et de résolution, qui le prépare efficacement aux luttes de la vie. » (D. Nisard.)

Le style de ce livre se recommande par la clarté, la souplesse, l'élégance et l'harmonie. Il abonde en métaphores, en allégories, en images, en comparaisons, en récits, en descriptions, qui méritent d'être étudiés.

PASSAGES REMARQUABLES. — Jeux célébrés en Crète pour l'élection d'un roi (liv. Ier) ; la ville de Tyr (liv. III) ; les douceurs de la vie champêtre (liv. X) ; la guerre (liv. XIII) ; brièveté de la vie (liv. XIV) ; bonheur des justes dans les Champs Élysées (liv. XIV) ; le luxe (liv. XVII).

Lettres à l'Académie (1714).

Objet. — Dans cette lettre, adressée à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, Fénelon développe ses idées sur les divers travaux littéraires qu'il propose à la docte assemblée.

Résumé. — La *Lettre à l'Académie* renferme dix chapitres qui traitent :

Le Ier. — *Du dictionnaire.* Un bon dictionnaire sera utile aux étrangers, « qui sont curieux de notre langue » ; à nous-mêmes, quand un terme nous échappe ; à la postérité, quand la langue aura vieilli, pour l'intelligence de « tant de bons livres » qui deviendront aussi difficiles à comprendre que les chroniques « de Villehardouin et de Joinville ».

Le IIe. — *D'un projet de grammaire.* Une grammaire simple, « courte, facile », rendrait service à tout le monde, et « diminuerait peut-être les changements capricieux de la langue ».

Le IIIe. — *Du projet d'enrichir la langue.* Notre langue n'est pas assez variée, assez harmonieuse, assez riche. Il faut « multiplier les synonymes, ne perdre aucun terme et en acquérir de nouveaux », former des mots composés, emprunter, sans scrupule, mais avec discernement, aux langues étrangères.

Le IVe. — *D'un projet de rhétorique.* On ferait une excellente rhétorique en choisissant « la fleur de la plus pure antiquité ». — « Chez les Grecs, tout dépendait de la parole » ; en France, les « assemblées ne sont que des cérémonies et des spectacles... Tout se décide en secret dans le cabinet des princes. Faute de liberté, nous en sommes réduits à l'éloquence du barreau et à celle de la chaire ».

Le Ve. — *D'un projet de poésie.* La poésie est d'origine religieuse : elle a civilisé les hommes. Aussi doit-on chérir et admirer les vrais poètes. Les caractères essentiels de la poésie sont la clarté, la simplicité, le naturel.

Le VIe. — *Du projet d'un traité sur la tragédie.* « Chez les Grecs, la tragédie était entièrement indépendante de l'amour profane » ; chez nous, au contraire, elle ne se soutient qu'à la faveur de quelque intrigue galante ; c'est un premier défaut. En voici un autre : nos meilleurs tragiques sont ampoulés, invraisemblables, affectés, témoin les stances du *Cid*, le début de *Cinna*, le récit de la mort d'Hippolyte dans *Phèdre*.

Le VIIe. — *Du projet d'un traité sur la comédie.* La comédie doit s'éloigner de la bassesse et du grotesque. Molière a du génie, mais il est blâmable d'avoir outré les caractères et donné souvent un tour gracieux au vice.

Le VIIIe. — *Du projet d'un traité sur l'histoire.* « Très peu d'historiens sont exempts de grands défauts », parce qu'ils manquent ou d'impartialité, ou de sobriété, ou d'ordre, ou qu'ils ne connaissent qu'imparfaitement les coutumes, les mœurs, les institutions des peuples dont ils écrivent l'histoire. Jugements sur les historiens anciens.

Le IXe. — *Des objections qui pourraient être soulevées contre ces divers projets.* Les auteurs, dira-t-on, ne voudront pas se soumettre au jugement de l'Académie. Mais l'Académie

n'imposera pas ses idées ; elle se contentera d'encourager les écrivains et de leur donner des conseils qu'ils seront libres de suivre.

Le Xe. — *De la querelle des anciens et des modernes.* La querelle des anciens et des modernes divisait alors l'Académie : Ch. Perrault, Lamotte, Fontenelle, soutenaient que les seconds l'emportaient sur les premiers ; Boileau, Racine, Dacier, défendaient les anciens et prétendaient qu'on ne peut les surpasser. Fénelon rend justice aux uns et aux autres. « Il y a peu d'auteurs excellents chez les anciens ; il y en a d'excellents parmi les modernes. » Éloges d'Homère et de Virgile.

Appréciations. — Cet ouvrage est un modèle de critique littéraire. « Sans s'écarter des traditions de pureté classique, qui sont l'heureux caractère de la littérature au XVII^e siècle, Fénelon ouvre à l'art des perspectives nouvelles. Il est, en littérature, comme en politique, sagement novateur ; il voit dans l'art non seulement ce que l'art ancien ou moderne a donné, mais encore ce qu'il peut donner ; il n'est pas une tentative littéraire, un besoin de notre langue, que Fénelon n'ait indiqués ou prévus ; regrets du vieux langage, réforme du génie timide de la versification française, caractère plus philosophique de l'histoire, nos vœux et nos essais contemporains, tout s'y trouve. »
(Charpentier.)

On reproche à Fénelon : 1° d'exagérer (ch. III) la pauvreté de notre langue, et de proposer des moyens qui, au lieu de l'enrichir, l'encombreraient de termes inutiles et lui feraient perdre son homogénéité et sa pureté ; 2° d'être un peu dur (ch. IV) pour les orateurs modernes : les Patru, les Pellisson, les orateurs des états de 1614 et maintes doléances courageuses méritaient au moins un souvenir ; 3° de se montrer sévère (ch. VI) en parlant de notre théâtre, et de ne pas rendre à Corneille, à Racine et à Molière, la justice qu'ils méritent. Mais ces légères erreurs « sont d'un écrivain visant à l'idéal... L'ouvrage est plein de jugements courts et complets sur les genres, et de portraits frappants des auteurs célèbres ».

(D. Nisard.)

Les **Dialogues des morts** (1712) font connaître d'une manière ingénieuse les hommes les plus remarquables du monde ancien et du monde moderne. Ce sont des leçons d'histoire et de morale en action.

Le **Traité de l'existence de Dieu** (1712) est à recommander « à ceux qui n'ont pas le bonheur de croire ; ils y trouveront une puissance de raisonnement capable de les convaincre, et un charme de style fait pour les persuader ». (Mennechet.)

Les **Dialogues sur l'Éloquence** en s'élevant contre les abus de la prédication du temps recommandent la simplicité, le naturel, la chaleur et le mouvement qu'on ne trouve vraiment que dans l'inspiration d'une âme fortement émue.

Fénelon a pratiqué lui-même avec succès l'improvisation. Moins vigoureux, moins pressant que Bossuet, il est insinuant et pathétique. On admire surtout son beau *Sermon sur la fête de l'Épiphanie* ; c'est du reste à peu près le seul que nous possédions intégralement.

Tous les écrits de Fénelon se reconnaissent à la simplicité, à la grâce, à la clarté, à l'harmonie du style et à la richesse des figures.

MASSILLON (1663-1742)

Jean-Baptiste Massillon, né à Hyères, en Provence, fit ses études chez les oratoriens et entra dans leur congrégation (1681). Employé d'abord à l'enseignement, puis à la prédication, il s'effraya de ses premiers succès, et se retira dans le monastère de Sept-Fons, près de Moulins. Ses supérieurs l'ayant fait sortir de sa retraite, il prêcha le *Carême* de 1699, à l'Oratoire de Paris, et devant la cour, à Versailles, l'*Avent* de 1699 et les *Carêmes* de 1701 et de 1704. Il remplit si bien son devoir d'apôtre, que Louis XIV lui dit : « Mon Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; mais toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi-même. » Nommé, en 1717, à l'évêché de Clermont, il revint à Paris l'année suivante, à la demande du régent, et prêcha les sermons de son *Petit Carême* devant Louis XV, alors âgé de neuf ans. Dans son diocèse, il mena la vie exemplaire d'un évêque, donnant tous ses soins au peuple que la Providence lui avait confié.

Œuvres. — Massillon a laissé des *Oraisons funèbres*, entre autres celles du Dauphin (1711) et de Louis XIV (1715), célèbre par l'impressionnant début : « Dieu seul est grand, mes frères... » ; des *Conférences ecclésiastiques*, des *Discours synodaux*, le *Petit Carême* et une centaine de *sermons*, dont les plus remarquables sont : le sermon sur le *Petit nombre des élus* (grand Carême), sur la *Vérité* (sermon pour l'Épiphanie), sur l'*Aumône* (grand Carême), sur le *Monde* (Avent), sur la *Passion de Jésus-Christ*, etc.

Petit Carême (1718).

Le *Petit Carême*, composé en moins de trois mois, fut prononcé, devant toute la cour, dans la chapelle des Tuileries. Voici les sujets qui y sont traités :

1° *Des exemples des grands* ; — 2° *Tentations des grands* ; — 3° *Respect que les grands doivent à la religion* ; — 4° *Malheurs des grands qui abandonnent Dieu* ; — 5° *Humanité des grands envers le peuple* ; — 6° *Caractère de la grandeur de Jésus-Christ* ; — 7° *Fausseté de la gloire humaine* ; — 8° *Écueils de la piété des grands* ; — 9° *Obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands* ; — 10° *Triomphe de la religion*.

Appréciation. — Le *Petit Carême* est un beau modèle de style et de langage ; c'est le plus populaire des ouvrages de Massillon, mais ce n'est pas son principal titre de gloire ; la plupart des critiques le mettent bien au-dessous de son grand *Carême* et de son *Avent*. Là, en effet, l'évêque est un docte et élégant moraliste, un écrivain pur et ingénieux ; mais il n'est point un de ces apôtres envoyés aux nations pour faire retentir la parole sainte.

« Il y a dans le *Petit Carême* tout ce qui peut flatter le goût d'un auditoire académique ; il n'y a rien de ce qui peut entraîner une assemblée de chrétiens. Dans ses grands sermons, au contraire, on trouve l'orateur qui cède avant tout au besoin de convaincre et de toucher les hommes, de répandre la vérité et de faire triompher l'Évangile. » (Lefranc.)

« En général, les plans de Massillon sont fort simples et ses divisions peu compliquées. Mais il possède à un haut degré l'art « d'amplifier son sujet en l'ornant » ; ce qui, aux yeux de Cicéron, est le comble et la perfection de l'éloquence. Son style a d'ailleurs une richesse, une ampleur, une allure toute cicéronienne. L'heureux choix des mots le nombre et l'harmonie des

périodes cadencées avec art, la beauté et le naturel des images qui se présentent d'elles-mêmes sans affectation ni recherche, la facilité et l'abondance de l'expression, tout donne à ce style une grâce et une douceur inimitables. « Il a la même diction dans la prose que Racine dans la poésie, » disait Mme de Maintenon. Aussi l'a-t-on appelé le *Racine de la chaire*. » (A. Blanlœil.)

Comme Bourdaloue, Massillon excellait à peindre les faiblesses du cœur, mais avec moins de force dans les preuves et moins de vigueur dans les pensées.

LA BRUYÈRE (1645-1696)

Jean de La Bruyère, né à Paris, exerçait à Caen l'office de trésorier des finances, lorsque, en 1684, sur la recommandation de Bossuet, il fut chargé d'enseigner l'histoire au petit-fils du grand Condé. Cette éducation terminée, La Bruyère ne quitta plus la maison de Condé : le prince se l'était attaché en qualité d'homme de lettres. L'indépendance de sa position lui permit de continuer à loisir l'étude des travers et des ridicules de l'esprit humain et de tracer impunément de malins portraits. « On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, comme un philosophe qui ne songeait qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres. » Il fut, dit Saint-Simon, « illustre par son esprit, par son style et par la connaissance des hommes ». La Bruyère mourut subitement à Versailles, d'une attaque d'apoplexie.

Jugement sur La Bruyère. — La Bruyère est un de ces auteurs charmants qu'on ne se lasse pas de relire « Ses portraits, dit La Harpe, sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement. Dans l'espace de peu de lignes, il met ses personnages en scène de vingt manières différentes ; et, en une page, il épuise tous les ridicules d'un sot, ou tous les vices d'un méchant ou toute l'histoire d'une passion, ou tous les traits d'une ressemblance morale. »

Cependant, quoique grand observateur, La Bruyère est moins un philosophe qu'un physionomiste : il ne cherche pas les principes et les causes des actions humaines ; il ne descend pas au fond des cœurs ; il se tient à la surface, comme Mon-

taigne, Molière, Boileau, La Fontaine. Où il est particulièrement sévère et tranchant, c'est dans ses attaques contre l'athéisme, l'impiété, le vice. « Tout ce qui est vilain, tout ce qui est lâche, il le flagelle sans pitié jusqu'au sang. Quelle belle idée ses *Caractères* seuls vous donnent de la noblesse de son âme ! »

(Fréd. Godefroy.)

Les qualités distinctives de son style sont l'énergie, les tours vifs, les métaphores ingénieuses, les contrastes accumulés, les expressions originales, les piquantes alliances de mots. Ce style coupé, concis, varié, prépare et annonce une nouvelle manière d'écrire, celle du XVIII^e siècle.

Quelques délicats reprochent à La Bruyère de manquer d'aisance, de naturel, de viser trop continuellement à l'effet.

Œuvres. — La Bruyère a traduit du grec les *Caractères de Théophraste* (1687) et composé les *Caractères et Mœurs de ce siècle* (1688). Son *discours de réception à l'Académie française* mérite d'être lu, ainsi que la préface qui le précède.

Les Caractères (1688).

But. — Le livre des *Caractères* est un recueil de portraits, de maximes de morale, de pensées sur la religion, la littérature, etc. L'auteur s'y propose pour unique fin de *rendre les hommes meilleurs* en leur présentant l'image de leurs défauts et en mettant à découvert les sentiments secrets d'où proviennent leur malice et leurs faiblesses : « On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction. » (*Préface des Caractères.*)

Plan. — Cet ouvrage est divisé en seize chapitres, qui se suivent sans ordre apparent. Mais, dans son discours de réception à l'Académie française, La Bruyère nous en explique lui-même le plan et l'économie. « Les quinze premiers chapitres, dit-il, s'attachent à découvrir le *faux* et le *ridicule* qui se rencontrent dans les objets des passions humaines, et à ruiner tous les obstacles qui affaiblissent d'abord et qui éteignent ensuite dans les hommes la connaissance de Dieu ; le seizième et dernier chapitre prend à partie l'*athéisme*, le démasque, le confond, et défend la Providence contre l'incrédulité. »

Résumé. — Chap. Ier. — *Des ouvrages de l'esprit.* — Dans ce chapitre on trouve de très judicieuses réflexions sur la littérature et les hommes de lettres, ainsi qu'une appréciation des meilleurs écrivains de l'antiquité et des temps modernes. « Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public... Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre. Moïse, Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images ; il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement... Les lettres de Balzac et de Voiture peuvent former de bons prosateurs. Malherbe est noble, élégant. Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits. » Magnifique parallèle de Corneille et de Racine.

Chap. II. — *Du mérite personnel.* — On tire vanité des qualités personnelles. Et cependant « qui peut, avec les plus rares talents, et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ? » Le fat recherche les éloges ; l'honnête homme se contente de la satisfaction du devoir accompli. Le vrai mérite est inséparable de la modestie. Éloge du grand Condé, sous le nom d'Émile.

Chap. III. — *Des femmes.* — Critique exagérée des travers, des ridicules et des défauts des femmes du XVIIe siècle.

Chap. IV. — *Du cœur.* — Étude approfondie du cœur humain. Parallèle entre l'amour et l'amitié.

Chap. V. — *De la société et de la conversation.* — Il est difficile d'y faire bonne et parfaite figure. « Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable. » En effet, que de défauts à éviter : l'importunité, la puérilité, un langage affecté, la plaisanterie trop multipliée, la familiarité, la prétention de tout savoir, l'inattention, l'infatuation de son propre mérite, le sans-gêne, l'ambition, le trop d'abandon, le purisme, la vanterie, la brusquerie, la rudesse, le trop de rigueur sur l'étiquette ! « C'est une grande misère de n'avoir pas assez d'esprit pour parler, ni assez de jugement pour se taire. » *Arrias*, l'universel ; *Théodecte*, le sans-gêne ; *Troïle*, l'intrigant ; *Hermagoras*, l'érudit ; *Cydias*, le bel esprit ; la petite ville.

Chap. VI. — *Des biens de la fortune.* — Les richesses ne donnent pas le bonheur et n'ajoutent rien au mérite. Le riche vaniteux est inabordable ; le philosophe, au contraire, est accessible à toute heure et toujours disposé à vous rendre service. Une honnête aisance est la meilleure des conditions : le pauvre se chagrine de tout ce qui lui manque ; le riche s'irrite de ce que la moindre chose puisse lui manquer. Portraits du riche (*Giton*), et du pauvre (*Phédon*).

Chap. VII. — *De la ville.* — Critique des gens frivoles, poseurs, vaniteux. Inutilité des visites, ignorances des choses rurales.

Chap. VIII. — *De la cour.* — Critique de ce « pays (la cour) où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels ». Portraits des courtisans : « Prenez-les, tordez-les ; ils dégouttent l'orgueil... » Louange délicate à l'adresse de Louis XIV.

Chap. IX. — *Des grands.* — Satire de la légèreté, de la dureté, de la vanité des grands. Parallèle entre la noblesse et le peuple.

Chap. X. — *De la république.* — Satire contre la guerre et les ministres. Le bon prince assure la paix intérieure, qu'il préfère à la gloire militaire. Portrait de Louis XIV. *Démophile*, l'optimiste, et *Basilide*, le pessimiste.

Chap. XI. — *De l'homme.* — Appréciation du stoïcisme, qui n'est qu'un « jeu d'esprit ». Portrait du distrait et du malade qui veut se guérir de la vieillesse. Misères et faiblesses humaines : gourmandise, insensibilité, misanthropie. « Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre. »

Chap. XII. — *Des jugements.* — Entraînés par la vogue et la faveur populaire, « nous louons ce qui est loué bien plus que ce qui est louable ». Portraits de La Fontaine et de Corneille.

Chap. XIII. — *De la mode.* — La mode, « chose folle qui démontre bien notre petitesse ». Caractères bizarres de l'amateurs de fleurs, de fruits, de médailles, d'estampes, de bâtiments, d'oiseaux et d'insectes. Encore un triomphe de la mode : le duel.

Chap. XIV. — *De quelques usages.* — Épigrammes contre le blason de quelques nobles, les abus des gens d'église, des magistrats, des médecins. Caractères du testataire, de l'amateur de chiens et de chevaux. Remarques sur la langue.

Chap. XV. — *De la chaire.* — Critique de certains abus de l'éloquence sacrée. L'auteur souhaite que les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, les portraits finissent et fassent « place à une simple explication de l'Évangile, jointe aux mouvements qui inspirent la conversion ».

Chap. XVI. — *Des esprits forts.* « Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ?... L'esprit fort, c'est l'esprit faible » ; c'est le libertin qui, après s'être affranchi des lois de la morale, cherche à nier Dieu, l'âme, l'éternité. « Je voudrais voir, dit La Bruyère, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt ; mais cet homme ne se trouve point. » L'athéisme est impossible. La pensée humaine et les merveilles de l'univers suffisent à prouver l'existence de Dieu.

Appréciation. — « Depuis longtemps le public s'est rallié tout entier à l'admiration sans réserve des *Caractères* ; on n'a pas plus d'esprit, plus d'agrément, plus de finesse que La Bruyère ; la lecture de son livre est une source de plaisirs exquis, de surprises renaissantes, de perpétuelles découvertes dans le monde infini de l'analyse morale du cœur et de ses passions. Il n'a pas seulement peint son temps et les hommes qu'il a vus ; il a été si avant dans l'étude de l'âme, qu'il a retrouvé, sous les différences superficielles propres à son époque, ce fond commun et permanent de la nature humaine sur lequel chaque siècle jette sa bigarrure ; il ne tient qu'à nous de nous reconnaître encore dans les *Caractères*. » (Petit de Julleville.)

Les *Ménalques* distraits d'à présent, les *Hermagoras* érudits, les *Acis* prétentieux, les *Onuphres* hypocrites, les *Ménippes* vaniteux, les *Théophiles* intrigants, les *Démocèdes* maniaques, les *Démophiles* nouvellistes, les *Clitiphons* affairés, les *Gnathons* égoïstes, les *Critons* gourmands, les *Narcisses* musqués, les

Gitons arrogants, les *Phédons* timides, les *Timons* misanthropes, etc., ne diffèrent nullement de ceux qui ont posé devant La Bruyère.

FONTENELLE (1657-1757)

Bernard de Fontenelle, né à Rouen, était neveu de Corneille. Il composa, dès l'âge de treize ans, un poème latin sur l'*Immaculée Conception*, qui fut couronné par l'Académie de sa ville natale. Ayant échoué dans la poésie dramatique, il se tourna vers la prose, et trouva enfin sa vie dans la littérature philosophique et scientifique. Reçu à l'Académie des sciences en 1697, il y exerça pendant quarante ans les fonctions de secrétaire perpétuel, et contribua puissamment à vulgariser les sciences. Fontenelle subit l'influence du XVIII^e siècle. Néanmoins il respecta la religion catholique, et, sur son lit de mort, il pouvait se rendre le consolant témoignage de « n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu ».

Œuvres. — Fontenelle a écrit la *Vie de Corneille*, les *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), l'*Histoire des oracles* (1687), l'*Histoire de l'Académie des sciences* (1666-1699), les *Éloges des académiciens* (1690-1742), des *Dialogues des morts* (1680), des *pastorales*, des *églogues*, etc.

Appréciations. — Les **Éloges** de Fontenelle sont des modèles du genre. « Grâce à la libre composition de l'Académie, cette belle revue offre tour à tour des noms de tous les pays, des représentants de la science sous toutes les formes et dans toutes les fortunes, souverains, généraux, hommes de guerre et d'action, contemplateurs paisibles, vastes génies qui ont tout parcouru en jetant la lumière, opiniâtres et patients esprits qui n'ont éclairé que quelque coin obscur du champ des découvertes. »

Le style de Fontenelle n'est pas toujours exempt d'affectation, il se distingue surtout par l'élégance et la clarté.

CHOIX D'ÉLOGES. — Éloges de Vauban, de l'abbé Galois, de d'Argenson, de Tournefort, de Malebranche, de Leibnitz, de Newton.

B. — MÉMORIALISTES ET ÉPISTOLIERS

Vincent Voiture (1598-1648), originaire d'Amiens, prosateur et poète fort goûté à l'hôtel de Rambouillet. Ses *lettres* sont pleines d'enjouement, mais gâtées par l'affectation ; elles n'ont guère d'autre mérite que d'avoir contribué à la formation de la langue.

RETZ (1614-1679)

Paul de Gondî, cardinal de **Retz**, né à Montmirail (Champagne), eut pour précepteur saint Vincent de Paul, et fut destiné à l'Église. Mais entraîné par la fougue de son caractère, il étudia simultanément la théologie et les factions, et à dix-huit ans il publia son premier ouvrage : la *Conjuration du comte de Fiesque*, où perçait déjà son goût pour l'intrigue. Il se distingua dans la prédication et devint coadjuteur du cardinal de Gondî, son oncle, archevêque de Paris. Son ambition et son antipathie pour Mazarin le jetèrent dans le parti de la Fronde, dont il fut l'âme et l'un des principaux agents. Enfermé à Vincennes, puis au château de Nantes, il s'évada, s'enfuit à l'étranger et ne put rentrer en France qu'en 1664. Dès lors sa vie fut calme et digne ; il la termina dans la pénitence à l'abbaye de Saint-Denis, employant les loisirs de sa retraite à la composition de ses *Mémoires*, qui sont un des livres les plus originaux de la littérature française.

Les **Mémoires** ont pour sujet les aventures de jeunesse de leur auteur et ses intrigues de chef de parti. Ils s'arrêtent à l'année 1655.

De Retz déploie une grande sagacité dans l'appréciation des événements de la Fronde ; il peint en maître les grands et le peuple, qu'il connaissait à fond ; il aime surtout à se mettre en scène de la façon la plus pittoresque, semant çà et là son récit d'admirables tableaux, n'épargnant personne dans ses impitoyables railleries, ni ses adversaires, ni ses amis, ni lui-même ; mais trop souvent il juge les hommes et raconte les faits sous l'empire des préventions et de la rancune ; plus

souvent encore il invente des circonstances qui n'ont jamais existé que dans son imagination. Aussi ne faut-il pas chercher la vérité absolue dans les *Mémoires* du cardinal de Retz.

Son style est original, souvent incorrect, mais plein de vie et de mouvement.

Mme DE SÉVIGNÉ (1626-1696)

Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, naquit à Paris, le 5 février 1626. Son père, le baron de Chantal, fils de sainte Chantal, fut tué (1627), au service de la France, en combattant les Anglais, et sa mère mourut cinq ans plus tard. Alors la jeune orpheline passa sous la tutelle de son oncle maternel, le « bon abbé » de Coulanges¹, qui lui fit donner une solide instruction. Elle fréquenta l'hôtel de Rambouillet, sans en prendre les travers, et se distingua dans la conversation et le genre épistolaire. Restée veuve de bonne heure du marquis de Sévigné, et séparée de sa fille, mariée en 1669 au comte de Grignan, qui fut nommé peu après lieutenant général au gouvernement de Provence, elle entretenait avec sa chère absente, pendant vingt-cinq ans, une *correspondance* toujours aussi empressée, aussi tendre, aussi naturelle que le premier jour. Écrire à sa fille était « la première affaire de sa vie ».

« Cette femme, a dit Saint-Simon, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, en donnait par sa conversation à qui n'en avait pas, extrêmement bonne d'ailleurs, et savait extrêmement de toutes choses, sans vouloir jamais paraître savoir rien. »

Les Lettres.

Mme de Sévigné ne songeait pas sans doute à écrire pour la postérité ; mais on conçoit que sa fille et ses amis aient conservé, avec la pensée de les publier un jour, des *lettres* si riches de renseignements importants et de mérites littéraires. Un

¹ M. de Coulanges était maître des requêtes et abbé commendataire de l'abbaye de Livry, près Paris.

premier recueil, très incomplet, parut en 1726. Depuis, les éditions se sont succédé toujours plus complètes et plus fidèles. Actuellement les **Lettres** de Mme de Sévigné forment quatorze volumes.

Appréciation générale. Les mérites les plus divers du conteur, de l'historien et du moraliste, se trouvent dans les lettres de Mme de Sévigné. On y voit, comme dans la meilleure des chroniques, l'esprit de la société du XVII^e siècle, la cour, l'Église, le théâtre, la guerre.) En les lisant, on assiste aux fêtes de Versailles, au procès de Fouquet, au départ de la cour de M. de Pomponne disgracié, à la mort de Turenne, de Louvois, de Condé ; aux sermons de Bourdaloue, qui la « font frissonner » ; à ses lectures enthousiastes de saint Augustin, de MM. de Port-Royal et de La Fontaine ; aux représentations des pièces de Corneille, qui la « transportent », à celle d'*Esther* où le roi lui parle, etc.

On a tout dit sur la souplesse, la variété, la grâce, le naturel et l'abandon des lettres de Mme de Sévigné. « Elle écrit comme elle parle, disait d'elle Mlle de Scudéry, c'est-à-dire le plus agréablement possible. Son style, juste et court, a toujours une rapidité entraînante. On sent partout la vérité de ce qu'elle dit quelque part : « J'écrirais jusqu'à demain ; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole... »

« Mme de Sévigné aimait beaucoup les champs ; elle allait faire de longs séjours à Livry, chez l'abbé de Coulanges, ou à sa terre des *Rochers*, en Bretagne ; et il est piquant de connaître sous quels traits elle a vu et peint la nature : « Je suis venue ici (à *Livry*) achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres ; elles n'ont fait que changer de couleur ; au lieu d'être vertes elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus riche que du vert, quand ce ne serait que pour changer. » Et quand elle est aux *Rochers* : « Je serais fort heureuse dans ces bois, si j'avais une feuille qui chantât. Ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante ! » Et comme elle nous peint encore le triomphe du mois de mai quand le rossignol, le coucou, la fauvette ouvrent le printemps dans nos forêts ; comme elle nous fait sentir et presque

toucher ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids. Quand son fils, pour fournir à de folles dépenses, fait jeter bas les antiques bois de Buron, elle s'émeut, elle s'afflige avec toutes ces *dryades* fugitives et ces *sylvains* dépossédés ; Ronsard n'a pas mieux déploré la chute de la forêt de Gastine, ni M. de Chateaubriand celle des bois paternels. » (Sainte-Beuve.)

CHOIX. — *Procès de Fouquet* (à M. de Pomponne, 4-17 décembre 1664). — *L'incendie* (à Mme de Grignan, 20 février 1671). — *Réception de Louis XIV à Chantilly* (à Mme de Grignan, 26 avril 1671). — *La fénaison* (à M. de Coulanges, 22 juillet 1671). — *La vie et la mort* (à Mme de Grignan, 16 mars 1672). — *Un grand seigneur* (à la même, 5 février 1664). — *Visite au Buron* (à la même, 27 mai 1680). — *Le jardin* (à la même, mai 1689). — *Mort de Louvois* (à M. de Coulanges, juillet 1691), tout le *Voyage aux Rochers* (1680), etc.

Mme DE MAINTENON (1635-1719)

Françoise d'Aubigné, Marquise de Maintenon, née à Niort, était fille d'un gentilhomme huguenot et petite-fille d'Agrippa d'Aubigné. Elle « partage avec Mme de Sévigné le privilège d'être comptée parmi nos meilleurs écrivains, sans avoir jamais prétendu à la réputation d'auteur.

« Nous ne raconterons point la vie de cette femme illustre, qui naquit dans une prison, occupa presque un trône et mourut dans un cloître (à Saint-Cyr). Nous dirons seulement que dans toutes les situations où elle se trouva, elle fit preuve d'un caractère supérieur aux événements, et que la piété la plus sincère fut toujours la règle de sa conduite. La fondatrice de Saint-Cyr (1685) est une des gloires de la France et de son sexe. Une chose suffirait seule pour recommander sa mémoire : sans l'ascendant qu'elle exerça sur Racine, nous n'aurions jamais eu ni *Esther* ni *Athalie*. » (Vallery-Radot.)

Œuvres. — Mme de Maintenon a laissé des *Lettres* et des *Entretiens sur l'éducation*, des *Conseils aux jeunes filles*, etc.

Appréciation générale. — Les *Lettres* de Mme de Maintenon se distinguent par la clarté, la précision et le bon sens. Napoléon les préférerait à celles de Mme de Sévigné, « parce qu'elles disent plus de choses ». Mme de Maintenon dit en effet

plus de choses, mais avec moins de charme que Mme de Sévigné. Ce n'est point la vivacité de l'esprit, la mobilité de l'imagination, qui dominent chez elle ; c'est la rectitude du jugement, c'est la raison. Aussi quelle justesse dans la pensée et dans l'expression ! quelle sagesse persuasive dans tout ce qu'elle écrit !

CHOIX. — A *Mme de Glapion* : « Vous ne serez jamais contente... » (1702) ; — à *Mlle d'Aubigné, sa nièce* : « Je vous aime trop... » ; — à *Mme Veilhan* : « Ignorez-vous... » (1692) ; — à *Mme de Caylus* : « Vous me parlez pour le gouvernement... » (1705) ; — à *Mme la duchesse de Bourgogne* : « La crainte de Dieu... » ; — à *Mme de Dangeau* : « J'aime fort... » (1709) ; — à *M. d'Aubigné, son frère* : « On n'est malheureux que par sa faute... » (1676) ; — à *M. le duc de Nouailles* : « J'ai à répondre à deux lettres... » (1706) ; — à *M. l'abbé Gobelin* : « Il est vrai que j'ai peu de loisir... » (1686).

SAINT-SIMON (1675-1755)

Louis de Rouvray de Saint-Simon, né à Paris, se distingua d'abord dans les armes à Fleurus et à Nerwinde ; mais, à vingt-sept ans, il quitta le service sous prétexte d'un passe-droit. Dédaigneux, frondeur, mécontent, « ne sachant pas tenir sa langue », le duc de Saint-Simon ne fréquenta guère la cour que vers la fin du grand règne, et n'eut d'influence que sous le duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il rentra dans la vie privée et mit la dernière main à ses fameux *Mémoires* sur le règne de Louis XIV et sur la Régence.

Appréciation de l'ouvrage. — « Saint-Simon, dit Sainte-Beuve, est comme l'espion de son siècle : voilà sa fonction, et dont Louis XIV ne se doutait pas. Mais quel espion redoutable, rôdant de tous côtés avec sa curiosité affamée pour tout saisir. « J'examinais, moi, tous les personnages *des yeux et des oreilles*, » nous avoue-t-il à chaque instant. Et ce secret qu'il cherche, et qu'il arrache de toutes parts, jusque dans les entrailles, il nous le livre et nous l'épale dans un langage parlant, animé, échauffé jusqu'à la furie, palpitant de joie ou de colère, et qui n'est autre souvent que celui qu'on se figurerait d'un Molière faisant sa pâture de l'histoire. »

Rien n'est vivant comme les scènes que Saint-Simon nous retrace dans ses **Mémoires** et les personnages dont il burine les

portraits ; mais il faut se défier de ses jugements, qui sont tous plus ou moins passionnés.

Son style est souvent incorrect ; sa phrase est surchargée de mots, ses périodes sont enchevêtrées, ce qui ne l'empêche pas d'être mordant, pittoresque, entraînant. « Il écrit à la diable pour l'immortalité, » a dit Chateaubriand.

CHOIX. — *Mort du grand Dauphin*. — *Enfance du duc de Bourgogne*. — *Catinal*. — *Fénelon*.

C. — HISTORIENS ET CRITIQUES

François Mézeray (1610-1683), né à Mézeray, près d'Argentan (Normandie), est l'auteur de plusieurs pamphlets contre Mazarin, d'une *Histoire de France* (jusqu'à Louis XIII) et d'un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*. — Son style est clair et naturel, mais il a beaucoup vieilli.

Paul Pellisson (1624-1693), né protestant à Béziers, mort catholique à Paris, se fit connaître par d'éloquents *Mémoires* pour la défense de Fouquet, son ancien protecteur. On lui doit encore une *Histoire de l'Académie française* (1653) et une *Histoire de Louis XIV* jusqu'à la paix de Nimègue (1660-1781).

Jean Mabillon (1632-1707), né près de Vouziers, savant bénédictin, qui fut chargé par Colbert de recueillir en Allemagne et en Italie tout ce qui pourrait servir à l'histoire de France. Ses principaux ouvrages sont : *Acta Sanctorum* et la *Diplomatique*, où il explique l'origine des chartes et des diplômes.

L'abbé **Claude Fleury** (1640-1723), né à Paris, fut reçu avocat à dix-huit ans et s'adonna à la jurisprudence. Il entra dans les ordres en 1667, et devint précepteur du prince de Conti et collaborateur de Fénelon dans sa mission du Poitou (1685) et dans l'éducation des petits-fils de Louis XIV (1689).

On remarque parmi ses ouvrages : un *Catéchisme historique* (1679), les *Mœurs des Israélites* (1681), les *Mœurs des chrétiens* (1682), un *Traité du choix et de la méthode des études* (1686),

une *Histoire ecclésiastique* (1691), en vingt volumes, « œuvre d'érudition, mais qui s'inspire trop des doctrines gallicanes. — Le style de Fleury, sobre et naturel, ne manque pas d'agrément ; il a un caractère de candeur et de simplicité qui, sans abaisser l'écrivain, fait aimer et estimer l'homme. » (Ragon.)

Saint-Evremond (1613-1703), né près de Coutances, servit d'abord sous le grand Condé ; mais son penchant pour la satire le brouilla avec ce prince, et, ce qui était plus grave, avec Mazarin, alors premier ministre. Disgracié, peut-être à cause d'une lettre mordante sur la paix des Pyrénées, il se retira en Angleterre (1661). C'était un épicurien et un sceptique, plein d'esprit et fort goûté en société. Il n'a laissé que des fragments, des morceaux d'histoire, de critique littéraire et de philosophie, des lettres et des vers. Son œuvre principale, *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*, se distingue surtout par la justesse et l'élévation de la pensée.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE AU XVII^e SIÈCLE

POÈTES

GENRE ÉPIQUE	{	Saint-Amand, <i>Moïse sauvé</i> ; — G. de Scudéry, <i>Alaric</i> ; — Boileau, <i>Lutrin</i> ; — Chapelain, <i>la Pucelle</i> .	
GENRE DRAMATIQUE	{	Tragédie	Hardy ; — Mairet ; — Duryer, <i>Lucrece</i> , <i>Saül</i> ; — Corneille, <i>le Cid</i> , <i>Horace</i> , <i>Cinna</i> , <i>Polyeucte</i> , etc. ; — Rotrou, <i>Wenceslas</i> , <i>Martyre de saint Genest</i> ; — Thomas Corneille, <i>Ariane</i> ; — Quinault, <i>Tibérius</i> ; — Racine, <i>Andromaque</i> , <i>Britannicus</i> , <i>Iphigénie</i> , <i>Esther</i> , <i>Athalie</i> , etc.
		Comédie	Corneille, <i>le Menteur</i> ; — Molière, <i>le Misanthrope</i> , <i>le Tartuffe</i> , <i>les Femmes savantes</i> , etc. ; — Racine, <i>les Plaideurs</i> ; — Regnard, <i>le Joueur</i> , <i>le Légataire universel</i> , <i>le Distrait</i> .
		Opéra	Quinault, <i>Roland</i> , <i>Armide</i> , <i>Thésée</i> , etc.

GENRE DIDACTIQUE	}	La Fontaine, <i>Fables</i> .
		Malherbe, <i>Épigrammes</i> ; — Régnier, <i>Satires</i> , <i>épigrammes</i> ; — Maynard, <i>Épigrammes</i> ; — Boileau, <i>Satires</i> , <i>Épîtres</i> , <i>Art poétique</i> .
GENRE LYRIQUE	}	Malherbe, <i>Odes</i> , <i>stances</i> , <i>psaumes</i> ; — Régnier, <i>Odes</i> ; — Racine, <i>Odes</i> , <i>chœurs d'Esther</i> et <i>d'Athalie</i> , <i>Cantiques</i> .
		Malherbe, <i>Élégies</i> ; <i>sonnets</i> ; — Racan, <i>Berge- ries</i> ; — Segrais, <i>Poésies pastorales</i> , <i>églogues</i> ; — M ^{me} Deshoulières, <i>Idylles</i> , <i>églogues</i> ; — La Fontaine, <i>Élégie aux Nymphes de Vauz</i> ,
GENRE PASTORAL ET POÉSIES FUGITIVES	}	

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE	}	Eloquence de la chaire	Bossuet, <i>Sermons</i> , <i>Oraisons fu- nèbres</i> , <i>Panégryriques</i> ; — Bourdaloue, <i>Fléchier</i> , <i>Masca- ron</i> , <i>Fénelon</i> , <i>Massillon</i> , <i>Petit Carême</i> .
		Barreau	Pellisson et Patru, <i>Plaidoyers</i> . Académie : Fontenelle, <i>Éloges</i> .
GENRE HISTORIQUE	}		Mézeray, <i>Histoire de France</i> ; — cardinal de Retz, <i>Mémoires</i> ; — Pellisson, <i>Histoire de Louis XIV</i> et de l' <i>Académie</i> ; — Fleury, <i>Histoire ecclésiastique</i> ; — Bossuet, <i>Discours sur l'Histoire universelle</i> , <i>Histoire des varia- tions des églises protestantes</i> ; — Fléchier, <i>Histoire du cardinal Ximénès</i> , — Saint- Simon, <i>Mémoires</i> .
			Descartes, <i>Discours sur la Mé- thode</i> ; — Pascal, <i>Provinciales</i> , <i>Pensées</i> ; — Bossuet, <i>Traité de la connaissance de Dieu</i> et de soi-même ; — Nicole, <i>Essais de morale</i> ; — Arnauld, <i>Lo- gique de Port-Royal</i> ; — Male- branche, <i>Recherche de la vé- rité</i> ; — Fénelon, <i>Traité de l'existence de Dieu</i> ,
GENRE DIDACTIQUE	}	Philosophie	
		Morale	La Rochefoucauld, <i>Maximes</i> ; — La Bruyère, <i>Caractères</i> .
		Critique	Chapelain, <i>Sentiments de l'Aca- démie sur le Cid</i> ; — Fénelon, <i>Lettre à l'Académie</i> ; — Cor- neille, <i>Examen de ses pièces</i> , <i>Discours sur la poésie</i> ; — Saint-Evremond, <i>Reflexions</i>

GENRE DIDACTIQUE	}	Critique	{ sur les divers génies du peuple romain ; — Boileau, <i>Traité du Sublime de Longin</i> .
		Mabillon, <i>Diplomatique</i> ; — Fénelon, <i>Télé- maque</i> , etc ; — Fontenelle, <i>Entretiens sur la pluralité des mondes</i> ; — Romanciers : d'Urfé M. de Scudéry, La Calprenède, Fu- retière, M ^{me} de la Fayette.	
GENRE ÉPISTOLAIRE	}	Malherbe, Balzac, Voiture, M ^{me} de Sévigné, Bossuet, M ^{me} de Maintenon, Boileau, Racine, Fénelon.	



SAINT MATTHIEU, ÉVANGÉLISTE

Son Évangile qui est le plus étendu, « le plus complet et le plus équilibré », rapporte largement le *Sermon sur la Montagne* et cinq autres discours de Jésus notre Seigneur, ses principales paraboles et œuvres miraculeuses.

L'intention apostolique et apologetique est visible dans la belle ordonnance orientale de cet ouvrage. Exposition et démonstration, documents et raisonnements tendent à prouver aux Juifs incrédules la réalité du Message de l'Homme-Dieu, Messie annoncé par les Prophètes. Aussi est-ce le plus souvent cité des quatre Évangiles, le vade-mecum des docteurs et des prédicateurs.

N'est-il pas juste de regarder saint Matthieu comme le Patron des sermonnaires ?

IVe Époque: XVIIIe SIÈCLE

Vue d'ensemble.

TROIS INFLUENCES

« La littérature du XVIIe siècle, dit Villemain, s'était formée sous trois influences : la religion, l'antiquité, la monarchie de Louis XIV. De ces causes fort diverses et de l'élan spontané d'une nation jeune et forte, sortit cette grande école de goût et d'éloquence qu'on ne surpassera pas. Les influences qui dominent la littérature du XVIIIe siècle sont, au contraire, la philosophie sceptique, l'imitation des littératures modernes (de la littérature anglaise particulièrement) et l'esprit d'indépendance. »

La révolution qui, à cette époque, s'opère lentement dans les idées et dans les mœurs est funeste à la littérature, surtout à la haute poésie, qui voit son idéal s'abaisser. Divers genres de poésie sont négligés, d'autres ne font aucun progrès, quelques-uns cependant sont cultivés avec un éclat tout nouveau, et les sciences agrandissent leur domaine. (Voy. plus loin : *La Prose au XVIIIe siècle.*)

TROIS PÉRIODES

On peut diviser le XVIIIe siècle littéraire (1715-1802) en trois périodes :

La première, qui correspond à la Régence, frivole et corrompue, va jusqu'au milieu du siècle (1715-1750) : Montesquieu, celui des *Lettres persanes*, y règne.

La deuxième est la période de l'*Encyclopédie*, où Voltaire, Rousseau, Diderot, etc., mènent la lutte contre la société chrétienne et française. Il faut y distinguer l'influence aristocratique de Voltaire, plus sceptique, de l'influence démocratique de Rousseau, plus déiste.

La troisième, la période révolutionnaire, est la ruine même de la littérature comme de toute l'ancienne France.

Les admirateurs des Philosophes prétendent nommer le XVIII^e siècle, « *le grand siècle* ». Il ne fut en réalité « ni classique, ni français, ni chrétien », ni grand. Il maintint cependant et accrut l'influence française en Europe et dans le monde, mais en lui donnant un caractère regrettable.

LA POÉSIE AU XVIII^e SIÈCLE

La poésie, au XVIII^e siècle, dégénère tristement des grands modèles du XVII^e siècle ; elle n'est le plus souvent qu'un jeu d'esprit ou de sentiment, tantôt élégant, tantôt licencieux et immoral. Les petits vers, les épigrammes, les légers badinages abondent ; mais l'inspiration fait défaut. La poésie lyrique, la poésie épique, la poésie dramatique, ne comptent pas une incontestable œuvre de génie. L'affectation de la forme cherche à déguiser la pauvreté du fond : c'est le siècle de l'antithèse, du faux brillant, de l'emphase. La décadence est évidente. Voltaire lui-même ne cesse d'en gémir. « N'espérez pas rétablir le bon goût, écrivait-il. Nous sommes en tout dans le temps de la plus horrible décadence. Ah ! quel siècle ! quel siècle ! Est-il possible qu'on soit tombé si vite du siècle de Louis XIV dans le siècle des Ostrogoths ?... Jamais la raison n'eut plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talents. »

PRINCIPAUX POÈTES DU XVIII^e SIÈCLE

VOLTAIRE (1694-1778)

François-Marie Arouet de Voltaire, né à Paris, fit ses études au collège Louis-Le-Grand, dirigé par les jésuites. Leur éducation fut impuissante à corriger cette nature déjà pervertie par les mauvaises lectures et la fréquentation d'une société d'épicuriens où l'avait introduit l'abbé de Châteauneuf, son parrain. Du collège, le jeune Arouet passa aux écoles de droit ; mais son goût pour les vers le ramena bientôt à la culture des lettres. Enfermé à la Bastille en 1717, pour une satire contre le Régent, il en sortit bientôt et reçut de ce prince une gratification de mille écus. C'est alors que, « pour tromper le destin », il prit le nom de *Voltaire*¹, et qu'il publia sa tragédie d'*Œdipe* (1718). Une dispute avec le duc de Rohan lui valut encore six mois de séjour à la Bastille (1726). Rendu à la liberté, il passa en Angleterre, mettant à profit les trois années qu'il y resta pour étudier la littérature anglaise et accroître sa fortune par des spéculations commerciales. Il revint en France, en 1720, avec la *Henriade* imprimée, les matériaux de son *Histoire de Charles XII* et le plan de plusieurs tragédies. A partir de cette époque, on le trouve successivement à Paris, à Cirey, en Champagne, chez Mme du Châtelet ; à la cour de Versailles, avec le titre de gentilhomme ordinaire et d'historiographe du roi, et à Potsdam, en qualité de chambellan de Frédéric II (1750-1753). S'étant brouillé avec le roi-poète, il rentra en France et se fixa définitivement à Ferney, sur la frontière suisse (1758-1778). C'est de là qu'il dirigea la campagne des philosophes contre le catholicisme, et qu'il lança pendant vingt ans, dans toute l'Europe, ses productions les plus immorales et les plus anti-religieuses. Il se rendit à Paris, en 1778, pour assister à la représentation d'*Irène*, une de ses dernières pièces, et y mourut trois mois après son arrivée, « abandonné de Dieu et des hommes », ainsi qu'il le criait dans la terreur de son désespoir :

¹ Anagramme de Arouet le Jeune (*Arouet l. J. — u = v, j = i*). « J'ai été, disait-il, trop malheureux sous mon véritable nom ; je veux savoir si celui-ci me réussira mieux. »

c'est le témoignage du duc de Richelieu et de Tronchin, son médecin ordinaire¹.

Jugements sur Voltaire. — « Son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la hauteur où l'appelait la nature, et ses ouvrages, excepté ses poésies fugitives, sont demeurés au-dessous de son véritable talent : exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière des lettres. Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contrepoids de la religion ; il a prouvé que les mœurs graves et une pensée pieuse sont encore plus nécessaires dans le commerce des muses qu'un beau génie. »

(Chateaubriand.)

Que dire de tant d'œuvres obscènes, de tant de productions scandaleuses qui sont tombées de sa plume ; de son oubli des devoirs patriotiques, dans ce poème déshonoré sur Jeanne d'Arc, et cette lettre à Frédéric II, pour le féliciter de ses victoires sur les Français ; de son mépris pour les classes inférieures de la société : « La canaille ne mérite pas d'être instruite » ; de son astuce, alors que, faisant la traite des nègres, il se posait en défenseur de quelques victimes de regrettables erreurs judiciaires ; de sa jalousie contre les gens de lettres : « Il les a tous déchirés de sa griffe cruelle, » remarque M. Pretté ; de sa sordide avarice : « L'amour de l'argent vous tourmente, lui écrivait Mme Denis, sa nièce, en 1754 ; ne me forcez pas à vous haïr. Vous êtes le dernier des hommes par le cœur » ; de sa haine satanique contre le christianisme : « Écrasons l'infâme », ne cessait-il de répéter à ses amis.

Bref, il y a dans sa vie des taches qui ne s'effaceront pas, comme dans ses écrits des torts que ses séductions ne sauraient faire oublier. Sainte-Beuve a dit de lui : « Je le comparerais

¹ Les adeptes de la philosophie : d'Alembert, Diderot, Marmontel, qui avaient empêché l'abbé Gautier et M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice, de voir le malade et de lui offrir leurs services, emportèrent son cadavre la nuit, dans une chaise de poste, et le conduisirent à l'abbaye de Scellière, dont M. Mignot, son neveu, était commendataire. Ils y annoncèrent que leur chef était mort en chemin d'une manière très chrétienne. Le prieur, ainsi trompé, procéda à l'enterrement, avant d'avoir reçu la défense de l'évêque de Troyes, informé de cette manœuvre.

volontiers à ces arbres dont il faut choisir les fruits, mais craignez de vous asseoir sous leur ombre. »

Œuvres. — Les principaux ouvrages de Voltaire poète sont : le poème de la *Henriade* (1728) ; les tragédies d'*Œdipe* (1718), de *Brutus* (1730), de *Zaïre* (1732), de la *Mort de César* (1732), d'*Alzire* (1736), de *Mahomet* (1742), de *Mérope* (1745) ; la comédie de *Nanine* (1749), des *épîtres*, *satires*, *contes badins*, *discours* et le *Temple du Goût*, mêlé de prose et de vers.

(Voir plus loin Voltaire prosateur.)

La Henriade (1728).

Sujet. — Le sujet de ce poème est le siège de Paris, commencé par Henri III et achevé par Henri IV. Il se divise en dix chants.

Appréciation. — La *Henriade*, dont le plan rappelle celui de l'*Enéide*, est moins une épopée qu'une œuvre philosophique et politique ; on y trouve toutes les humeurs, toutes les rancunes de Voltaire, qui vise bien plus à flétrir la Ligue qu'à glorifier Henri IV. « Avec cette duplicité d'intention, dit M. Gérusez, nous n'avons ni unité d'action ni unité d'intérêt. A défaut d'ensemble, il faut donc nous contenter de morceaux brillants... Mais les beaux vers, si nombreux qu'ils soient, ne suffisent pas pour consommer un poème épique. Il faut une pensée unique et féconde, une intention droite, une foi sincère, le goût du merveilleux, le sentiment profond de la grandeur humaine et des beautés de la nature. Une épopée est un monde. La *Henriade* n'est donc pas une épopée... »

Les Tragédies.

Remarques sur le théâtre de Voltaire. — « Comme on doit s'y attendre, l'influence de la philosophie contemporaine domine sur le théâtre de Voltaire ; non seulement elle y jette ces tirades déclamatoires, ces vers à effet, applaudis au XVIII^e siècle et froids aujourd'hui comme des brûlots éteints, mais encore elle pousse de plus en plus sur la pente où glissait déjà la tragédie française ; elle la précipite dans l'abstraction. L'his-

toire, la couleur locale, les caractères individuels, s'effacent de plus en plus et laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite dans le vide, comme un problème de mathématiques attendant sa solution. L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et de la politique du XVIII^e siècle, éclate également dans son théâtre. Ses personnages sont des situations, tout au plus des caractères, presque jamais des hommes. » (J. Demogeot.)

« Chez Corneille et Racine, le devoir et la passion avaient lutté et vaincu tour à tour, selon le point de vue particulier du poète ; et l'un et l'autre spectacle avait eu son enseignement moral. Voltaire cessa de mettre la passion aux prises avec le devoir ; il la peignit, le plus souvent du moins, en elle-même, et ne chercha d'autre effet que d'émouvoir... Le principe moral, triomphant dans Corneille, combattu par la passion dans Racine, apparut à peine sur le théâtre de Voltaire ; de telle sorte que la tragédie française a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. » (A. Henry.)

Zaïre (1732).

Sujet. — Le sujet historique de cette tragédie est un souvenir des croisades ; une jeune chrétienne, sur le point d'épouser un musulman, retrouve son père et son frère qui la supplient de recevoir le baptême. Cette pièce renferme une imitation de l'*Othello* de Shakespeare.

PERSONNAGES. — *Orosmane*, soudan de Jérusalem, prétendant de Zaïre ; *Lusignan*, prince du sang des rois de Jérusalem ; sa fille *Zaïre* et son fils *Nérestan*, captifs tous les trois du Conquérant Saladin ; *Charillon*, chevalier français ; *Fatime*, esclave du soudan, etc.

Résumé. — La scène est à Jérusalem.

Acte Ier. — *Mise en liberté de cent prisonniers.* — Zaïre fait confidence à Fatime de son futur mariage avec le soudan : Fatime lui rappelle qu'elle est chrétienne. Nérestan, qui avait obtenu la permission d'aller en France chercher sa rançon et celle de dix prisonniers, est de retour ; il demande à Orosmane la liberté de Zaïre, de Fatime et de dix chevaliers. Le soudan, touché de tant de générosité, lui en accorde cent ; mais ni Zaïre ni Lusignan ne sont du nombre.

Acte II. — *Lusignan reconnaît ses enfants.* — Zaïre veut donner à Nérestan un témoignage de sa reconnaissance : elle obtient d'Orosmane la délivrance de Lusignan. Mis en liberté, celui-ci reconnaît ses enfants : Zaïre a une croix qu'elle a conservée, Nérestan a la cicatrice d'une blessure. Sa douleur est grande quand il apprend que sa fille est musulmane. Zaïre se jette au cou de son père et lui promet de se faire chrétienne.

Acte III. — *Zaïre n'épousera pas Orosmane.* — Nérestan va trouver sa sœur, lui annonce la mort de Lusignan, et lui conseille de se faire baptiser sans retard. Elle y consent, et jure de ne point épouser Orosmane. Bientôt celui-ci vient la prendre pour la conduire à la mosquée ; elle demande un délai et s'enfuit.

Acte IV. — *Terrible situation de Zaïre.* — Orosmane rencontre Zaïre et lui accorde un délai d'un jour. Sur ces entrefaites, Nérestan écrit à sa sœur de sortir par une porte secrète et de se sauver. Orosmane, qui a vu le billet de Nérestan, ne doute plus que ce chrétien ne soit un rival. Les mesures sont prises pour l'arrêter.

Acte V. — *Fin tragique de Zaïre et d'Orosmane.* — A la faveur des ténèbres, Zaïre se rend à l'endroit convenu et appelle son frère. Survient Orosmane, qui poignarde Zaïre. Nérestan est traîné auprès du cadavre de Zaïre. « Ah ! ma sœur ! » s'écrie l'infortuné frère. Orosmane reconnaît son erreur et se tue de désespoir.

Appréciation. — « Les caractères de Lusignan et de Nérestan sont des créations poétiques d'une beauté naturelle et profondément touchante. Zaïre et Orosmane manquent de couleur locale : aux sentiments qu'ils expriment, on croirait qu'ils ont fréquenté les salons du XVIII^e siècle. De plus, ce sultan, si généreux, si tendre, passe en un moment au dernier transport de la fureur sur la foi d'un billet, sur un soupçon qu'il n'éclaircit pas. »

SCÈNES PRINCIPALES. — Lusignan est rendu à la liberté (acte II, scène III). Nérestan obtient la permission de voir sa sœur (acte III, scène IV).

Alzire (1736).

Sujet. — La tragédie d'*Alzire* est une peinture de l'héroïsme chrétien. L'auteur, se reportant à l'époque de la conquête du Pérou, met en contraste les Espagnols civilisés et les Américains sauvages ; il oppose un idolâtre que la vengeance pousse au crime à un chrétien qui meurt et qui pardonne. — En dépit de ses préjugés, Voltaire rend ici un hommage réel au christianisme.

PERSONNAGES. — *Don Gusman*, gouverneur du Pérou, et son père *Alvarez* ; *Zamore*, chef péruvien ; *Montèze*, autre chef péruvien et sa fille *Alzire*, devenue chrétienne, etc.

Résumé. — La scène est à Lima.

Acte Ier. — *Don Gusman* demande la main d'*Alzire*. — En cédant le pouvoir à don Gusman son fils, le vieil Alvarez lui demande la liberté des esclaves arrêtés la veille sous les murs de la ville. Don Gusman ne peut refuser ; mais, en retour, il prie son père de lui obtenir la main d'*Alzire*, fille de Montèze. *Alzire* déclare qu'elle est fiancée à *Zamore*. Pour vaincre sa résistance, don Gusman lui fait croire que *Zamore* a péri dans un combat.

Acte II. — *Projet de vengeance de Zamore.* — Alvarez rend la liberté aux prisonniers. *Zamore* est du nombre. Ayant rencontré Montèze, qui ne lui donne que de vagues réponses touchant *Alzire*, *Zamore* conclut qu'elle est dans les fers, et il forme une nouvelle conjuration contre les oppresseurs de son pays.

Acte III. — *Arrestation de Zamore.* — Un des captifs délivrés par Alvarez demande à parler à *Alzire* ; c'est *Zamore*. *Alzire* lui apprend que, le croyant mort, elle vient d'épouser don Gusman. On avertit que les ennemis marchent sur la ville. Don Gusman fait arrêter *Zamore* et vole aux remparts.

Acte IV. — *Assassinat de don Gusman.* — Alvarez supplie son fils de faire grâce à *Zamore*. Don Gusman suspendra seule-

ment sa colère, c'est tout ce qu'il accorde. Mis en liberté par Alzire, qui lui conseille de sauver sa vie par la fuite, Zamore se rend au palais et assassine don Gusman.

Acte V. — *Don Gusman pardonne à celui qui l'a frappé* — Le conseil condamne à mort Zamore et Alzire. Alvarez, chargé d'exécuter la sentence, offre le pardon à Zamore s'il veut se faire chrétien ; Zamore préfère mourir. On apporte don Gusman. Il vient pardonner à son meurtrier.

Appréciation. — Cette pièce est une des meilleures du théâtre de Voltaire, quoique les incidents n'y soient pas toujours vraisemblables. Zamore personnifie le sauvage encore libre ; Montèze, le sauvage dompté ; Alvarez, la douce charité du chrétien ; don Gusman, l'orgueil insolent du vainqueur et les triomphes de la foi.

SCÈNES PRINCIPALES. — Alvarez rend la liberté à Zamore (acte II, scène II). La vengeance d'un chrétien (acte V, scène VIII).

Mérope (1743).

Sujet. — Le sujet moral de la tragédie de *Mérope* est le triomphe de l'amour maternel. — Le sujet historique est l'avènement d'Égisthe au trône de Messénie.

Euripide et le poète italien Maffei avaient traité le même sujet. Voltaire a beaucoup emprunté au dernier.

PERSONNAGES. — *Mérope*, veuve de Cresphonte, roi de Messénie, et leur fils *Egisthe* ; *Polyphonte*, assassin de Cresphonte, tyran de Messène ; *Narbas*, serviteur de Cresphonte, etc.

Résumé. — La scène est à Messène (Péloponèse).

Acte Ier. — *Polyphonte aspire au trône.* — Une confidente conseille à Mérope de faire valoir ses droits à la couronne, mais la reine ne soupire qu'après le retour du fils que Narbas a sauvé du massacre. Polyphonte, qui a su cacher son crime pendant quinze ans, aspire au trône ; les vœux du peuple l'y appellent. Pour légitimer son usurpation, il demande la main de Mérope. Celle-ci refuse et revendique les droits de son fils. Polyphonte envoie des assassins à la recherche d'Égisthe.

Acte II. — *Le prétendu meurtrier d'Egisthe.* — Un jeune homme, accusé de meurtre, est amené au palais. Mérope, qui craint pour son fils, veut voir le prévenu et l'interroger elle-même. Il répond avec tant de candeur et de sincérité, qu'elle n'a pas le courage de le condamner. Cependant le bruit court qu'Egisthe est mort, et que l'assassin n'est autre que ce jeune étranger. Comme preuve, on apporte l'armure de la victime. Désespoir de la reine.

Acte III. — *Mérope s'arme d'un poignard.* — Heureusement Narbas arrive à point pour arrêter le bras de cette mère infortunée, qui, tout en croyant venger Égisthe, allait l'immoler ; il lui fait connaître le vrai meurtrier de Cresphonte.

Acte IV. — *La mère se trahit.* — Polyphonte s'étonne que l'accusé vive encore. Ce jeune homme excite ses soupçons. Voyant Mérope qui arrive, il ordonne aussitôt à ses gardes de frapper le jeune étranger. Mérope ne peut plus se contenir : « Barbares, leur crie-t-elle, il est mon fils ! »

Acte V. — *Egisthe venge son père et affranchit sa mère.* — Pour sauver son fils, l'infortunée Mérope consent à épouser l'assassin de son époux. Égisthe vient en aide à sa mère ; le jour du mariage il se rend au temple, et, avec la hache du sacrificeur, abat Polyphonte au pied de l'autel. La foule, après un moment d'hésitation, acclame le fils de ses rois.

Caractères des principaux personnages. — Mérope n'est pas le type parfait de la mère ; cependant elle en a les traits essentiels ; son amour est vrai, naturel, héroïque même, dans la scène où elle dispute la vie de son fils à la fureur du tyran, à qui elle ose dire :

... Je suis mère. Hélas ! mon amour m'a trahie...
 Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture ;
 Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.
 Ton cœur nourri de sang n'en peut être frappé.
 Oui, c'est mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

Mais ses larmes sont trop prolongées, et il est invraisemblable que, de sang-froid, une femme ose égorger elle-même le meurtrier de son fils.

Egisthe soutient noblement sa double fortune ; il ne s'abaisse pas à implorer la protection de Polyphonte, et ne le remercie pas de lui avoir épargné la vie.

Polyphonte est un traître et un ambitieux. Il a réussi à tromper le peuple par de belles paroles et l'expression de sentiments affectés ; mais on s'explique difficilement que, depuis quinze ans, il ait passé aux yeux de tous pour le vengeur du roi.

Appréciation sur la pièce. — On s'accorde généralement à regarder cette pièce, dont l'amour maternel fait tout l'intérêt, comme le chef-d'œuvre de Voltaire. S'inspirant des anciens plutôt que de « ce goût frelaté et efféminé introduit parmi nous » ¹, il a eu soin de ne pas altérer le caractère de Mérope, en mêlant à la tendresse maternelle des affections qui lui sont étrangères. Quant au style, peu s'en faut qu'il ne soit aussi négligé dans cette pièce que dans les trois œuvres qui précèdent. Un critique y a compté vingt-deux fois le mot *tyran*, quatorze fois le mot *monstre*, *affreux* et *triste* huit fois, *horrible*, *juste*, *victime*, encore davantage. « On trouve dans les tragédies de Voltaire des exemples de toutes les qualités du style, force, douceur, délicatesse, coloris poétique. On y cherche un style. » (D. Nisard.)

SCÈNES PRINCIPALES. — A la vue du tyran, Mérope dissimule (acte I, scène III). Interrogatoire du meurtrier (acte II, scène II). Reconnaissance d'Égisthe par sa mère (acte III, scène IV). Polyphonte presse Mérope d'immoler Égisthe (acte IV, scène II).

Satires, Epîtres, Discours, etc.

Voltaire a écrit une foule de *poésies légères* où l'esprit, la malice, la flatterie et souvent la licence plus ou moins voilée, prennent un tour badin et parfois délicat. C'est un poète de salon que l'on rapproche de son contemporain Chaulieu.

¹ Voltaire, *Lettre au prince royal de Prusse* (1732).

Parmi ses *satires* et ses *épigrammes*, on cite **Le Mondain**, **Le Pauvre Diable**, etc. ; dirigées contre ses ennemis, Fréron, J.-B. Rousseau, Lefranc de Pompignan.

L'Épître à Boileau est aussi une satire de l'époque.

Dans l'**Épître à Horace**, où Voltaire fait sa propre apologie :

J'ai fait un peu de bien : c'est mon meilleur ouvrage,

il se montre assez ouvertement ce qu'il est : sensuel et impie. — Et tout au contraire, c'est dans **Épître à l'Auteur du livre des Trois Imposteurs**, que Voltaire prouve l'existence de Dieu et prend à partie l'athéisme :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Les **Discours sur l'homme** sont une série de sept poèmes philosophiques où les idées de liberté, d'égalité, de modération, de bonheur, de bienfaisance, sont présentées habilement, mais froidement, sans élan, ni éclat, ni véritable idéal.

Un **Poème sur la Loi naturelle** prêche une morale indépendante de toute religion.

Le **Poème sur le Désastre de Lisbonne** (le tremblement de terre de 1756) discute la Providence et tantôt l'accuse, tantôt la défend. De cet ouvrage, de Maistre a fait une très judicieuse critique dans les *Soirées*, près du cinglant portrait de Voltaire. Les beaux vers suivants sont à retenir contre le fatalisme :

Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes :
O rêves des savants, ô chimères profondes !
Dieu tient en main la chaîne et n'est point enchaîné :
Par son choix bienfaisant tout est déterminé ;
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.

Mais ensuite le problème du mal est posé, et c'est l'ironie et le blasphème qui osent le résoudre. Le sceptique a ainsi des éclairs de bon sens, puis la haine inféconde vient, qui tue sa poésie.

GILBERT (1751-1780)

Nicolas-Joseph Gilbert, né à Fontenay-le-Château, en Lorraine, est un poète lyrique et satirique du premier ordre. Il débuta par une poésie intitulée *Le Poète malheureux* et par une ode magnifique sur le *Jugement dernier*, qui furent mal accueillies. Blessé dans son amour-propre et révolté contre les mœurs de la société d'alors, il publia deux satires : le *Dix-huitième Siècle* et *Mon apologie*, où les philosophes et les encyclopédistes ne sont pas épargnés. Ces deux satires, quoique déclamatoires parfois, ont acquis à leur auteur une réputation durable.

Malheureusement ce nouveau Juvénal n'eut pas le loisir de donner à son talent toute la maturité désirable : une chute de cheval le conduisit au tombeau à l'âge de vingt-neuf ans. — On connaît l'ode si touchante qu'il composa huit jours avant sa mort : les *Adieux à la vie* :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
 Il a vu mes pleurs pénitents ;
 Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
 Les malheureux sont ses enfants.
 Mes ennemis riant ont dit dans leur colère :
 « Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »
 Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
 « Leur haine sera ton appui... »
 Soyez béni, mon Dieu, Vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil,
 Vous qui pour protéger le repos de ma cendre
 Veillerez près de mon cercueil...
 Au banquet de la vie infortuné convive,
 J'apparus un jour et je meurs ;
 Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
 Nul ne viendra verser des pleurs.
 Salut, champs que j'aimais, et vous douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois !
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois !
 Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée
 Qu'un ami leur ferme les yeux !

Les neuf strophes où l'on sent déjà le souffle lamartinien lui assurent l'immortalité.

FLORIAN (1755-1794)

Jean-Pierre Claris de Florian naquit à Florian (Gard). D'abord page du duc de Penthièvre, puis officier de dragons, il céda à son goût pour les lettres, et débuta par des pastorales en prose. Il doit surtout sa réputation à des **fables**, qui lui donnent la première place après La Fontaine.

Emprisonné en 1793, il fut sauvé de l'échafaud par le 9 thermidor ; mais il ne put résister aux secousses de telles épreuves, et mourut peu de temps après.

Malgré les funestes exemples d'un grand nombre de littérateurs de son temps, cet écrivain respecte ordinairement la morale et la religion. — Son style se distingue par le naturel, la pureté, la grâce et la sensibilité.

Ses fables les plus estimées sont : *Les Deux Bacheliers*, *Le Perroquet*, *Le Singe qui montre la lanterne magique*, *La Brebis et le Chien*, *L'Aveugle et Le Paralytique*, *Le Château de cartes*, *Le Savant et le Fermier*, *Le Roi et les deux Bergers*, *Le Lapin et la Sarcelle*.

ANDRÉ CHÉNIER (1762-1794)

André Chénier, né à Constantinople, d'un père français et d'une mère grecque, fit ses études au collège de Navarre, à Paris, et montra de bonne heure de grandes dispositions pour la poésie. D'abord partisan de la Révolution, il fut indigné de ses excès, et osa les blâmer hautement dans le *Journal de Paris*. Traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 25 juillet 1794, quarante-huit heures avant la chute de Robespierre.

Œuvres. — Nous avons de ce poète des *idylles*, des *églogues*, des *Odes*, le poème de *l'Invention*, des *iambes satiriques* contre ses « bourreaux barbouilleurs de lois », et divers fragments de prose et de poésie.

André Chénier, que Sainte-Beuve appelle « notre plus grand classique en vers depuis Racine et Boileau », méditait de régénérer la poésie du XVIII^e siècle, en apprenant à ses contemporains à faire « des vers antiques sur des pensers nouveaux ». Il avait de l'imagination, de la sensibilité, du naturel ; mais le

sentiment religieux lui fit défaut, son inspiration est toute païenne.

Choix. — *Le Jeu de Paume, L'Hymne à la France ou à la Justice, Le Jeune malade, L'Aveugle, Le Mendiant, La Jeune captive, Versailles, Le Dernier iambe*, dont voici quelques vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre,
 Animent la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre :
 Peut-être est-ce bientôt mon tour.
 Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,
 Ait posé sur l'email brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
 Peut-être, en ces murs effrayés,
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres,
 Où seul dans la foule, à grands pas
 J'erre, aiguissant ces dards persécuteurs du crime,
 Du juste trop faibles soutiens,
 Sur mes lèvres, soudain, va suspendre la rime :
 Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice,
 Toi, vertu, pleure si je meurs.

LA JEUNE CAPTIVE

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
 Boit les doux présents de l'aurore ;
 Et moi, comme lui belle et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux pas mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
 Moi, je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord,
 Je plie et relève ma tête ;
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
 D'une prison, sur moi, les murs pèsent en vain :
 J'ai les ailes de l'espérance.

Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance.

« Est-ce à moi de mourir ? tranquille je m'endors
Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine ;
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encore pleine.

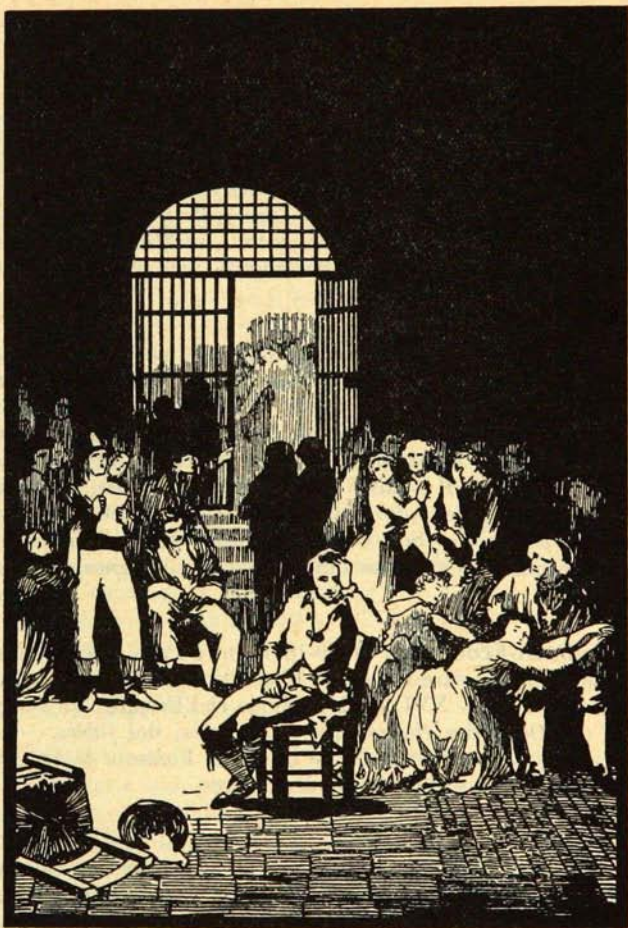
« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

« O Mort, tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi :
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts
Les vallons des échos, les Muses des concerts :
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle était cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours ;
Et comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle¹.

¹ C'était Mlle de Coigny : elle eut la bonne fortune d'échapper à la mort et montra par la suite qu'elle n'avait pas l'âme d'une martyre. Ses douces plaintes ont quelque chose de païen qui n'a rien d'héroïque. Le XVIIIe siècle était, hélas ! trop païen, même dans les prisons de la Terreur. André Chénier mourut du reste héroïquement.



L'Appel des dernières victimes de la Terreur.

Partie centrale du tableau de Muller interprétée par Maurice Besson — André Chénier va entendre avec fermeté le sinistre appel, tandis que la Jeune Captive anxieuse et pâmée sera oubliée dans cette liste du 8 Thermidor.

AUTRES POÈTES DU XVIII^e SIÈCLE

a) Lyriques.

J.-B. Rousseau (1671-1741), né à Paris, débuta au théâtre par des comédies qui n'eurent pas de succès. Il s'adonna à la poésie lyrique et composa des *odes*, des *cantates*, — genre qu'il a introduit dans notre langue, — des *épîtres*, des *épigrammes* et des *poésies diverses*. Ses *Odes sacrées*, imitées des Psaumes, qu'on a seules retenues, lui ont mérité une place honorable parmi nos bons poètes lyriques.

Lefranc de Pompignan (1709-1784), né à Montauban, quitta la charge de premier président de la cour des aides de cette ville pour cultiver la poésie. Son talent et surtout ses principes religieux lui méritèrent la haine de Voltaire et de quelques autres philosophes, qui l'accablèrent d'épigrammes et de calomnies. Il a laissé une tragédie de *Didon*, imitée de Virgile, des *odes*, des *épîtres*, des *poésies familières* et des *traductions de psaumes*. — Son *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau* renferme quelques strophes qui ne sont pas indignes du genre lyrique

Lebrun-Écouchard (1729-1807), né à Paris, poète lyrique surnommé le Pindare français. L'ambition lui fit chanter successivement Louis XVI, la République et l'Empire. Il a composé des *Odes*, des *élégies*, des *épigrammes*, des *fables*. — Ses *odes* sur le *Désastre de Lisbonne* et sur le *Vaisseau le Vengeur* passent pour les meilleures de ses œuvres

Parnay (1753-1814). Ce poète, le plus licencieux et le plus impie de l'époque voltairienne, a pourtant une certaine grâce de style et une mélancolie légère qui le firent goûter de ses « sensibles » et voluptueux contemporains. Lamartine devait s'inspirer de ce genre sentimental, mais en l'ennoblissant.

Rouget de l'Isle (1768-1836) né à Lons-le-Saulnier, auteur de la *Marseillaise*. Emprisonné pendant la Terreur, il ne dut son salut qu'à l'événement du 9 Thermidor.

b) Dramatiques.

Lamotte-Houdart (1672-1731), né à Paris, poète, critique et auteur dramatique. Il s'essaya dans tous les genres « avec une confiance qui le trompait, dit La Harpe, et avec des succès qui durent le tromper encore davantage ». Les plus estimées de ses œuvres sont : *Inès de Castro* (tragédie), *Le Magnifique* (comédie) et un recueil de *Fables*.

Prosper Jolyot de Crébillon (1674-1762), né à Dijon, fut destiné à la robe ; mais ses aptitudes le dirigèrent vers le théâtre plutôt que vers le palais. Il a composé de nombreuses tragédies, dont la plupart sont tombées dans un juste oubli. Les plus connues sont : *Atrée et Thieste*, *Electre*, *Rhadamiste et Zénobie*. — Son ressort tragique est la terreur, qu'il pousse jusqu'à l'atroce : « Corneille, disait-il, avait pris le ciel, Racine la terre ; il ne me restait que les enfers : je m'y suis jeté à corps perdu. » — Son style est dur, incorrect et boursoufflé.

Philippe Destouches (1680-1754), né à Tours, est un de nos meilleurs comiques du second ordre. Ses principales pièces sont : *Le Glorieux* et *Le Dissipateur*. — Ce poète manque de verve et de force comique ; mais il est moral dans ses peintures, aisé dans son dialogue, élégant et correct dans son style.

A côté de Destouches on doit nommer **Piron** (1689-1773), l'auteur de la *Métromanie*.

Louis Gresset (1709-1779), né à Amiens, se fit connaître à vingt-quatre ans, par le poème badin de *Vert-Vert*, où, sous prétexte de chanter les aventures d'un perroquet, envoyé par les visitandines de Nevers à leurs sœurs de Nantes, il fait une peinture malicieuse des occupations de ces religieuses. Ce conte fut suivi du *Lutrin vivant*, de *Ma Chartreuse*, de plusieurs *épîtres* et d'une comédie de caractère, *Le Méchant*, « peinture fidèle, dit Villemain, de cette société du XVIII^e siècle sans âme et sans poésie ».

Pierre de Belloy (1727-1775), né à Saint-Flour, abandonna le barreau pour le théâtre. Ses tragédies : le *Siège de Calais*, *Gaston et Bayard*, *Pierre le Cruel*, etc., eurent le plus

grand succès. « De Belloy, qui voulait imiter Corneille, a du mouvement, de la noblesse ; mais il pêche par un style déclamatoire, et il abuse des coups de théâtre ; l'un des premiers, il a osé traiter des sujets nationaux. » (L. Grégoire.)

Jean-François Ducis (1733-1819), né à Versailles, auteur des tragédies de *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Othello*, etc., imitées de Shakespeare, dont il a révélé le théâtre à la France, *Œdipe chez Admète*, imitée de Sophocle et d'Euripide. *Abufar ou la Famille arabe* est la seule tragédie de son invention ; c'est aussi la meilleure de ses pièces. — Ses *poésies fugitives* et ses *lettres* font estimer son caractère autant que son talent.

Fabre d'Églantine (1755-1794), né à Carcassonne, fut l'un des principaux rédacteurs du calendrier républicain. Il donna au théâtre une douzaine de comédies, entre autres le *Philinthe ou la suite du Misanthrope* et l'*Intrigue épistolaire*, qui eurent du succès. — Il porta sa tête sur l'échafaud en 1794, le même jour que Danton et Camille Desmoulins.

Collin d'Harleville (1755-1806), né près de Chartres, auteur de nombreuses comédies. Les cinq suivantes méritent d'être mentionnées : *L'Inconstant*, *L'Optimiste*, *Les Châteaux en Espagne*, *Le Vieux célibataire* et *M. de Crac*.

Marie-Joseph Chénier (1764-1811), né à Constantinople, frère d'André Chénier, fut membre de la Convention et de toutes nos assemblées politiques jusqu'en 1802. Imbu des idées qui agitaient et passionnaient ses contemporains, il composa dans cet esprit les tragédies de *Charles IX*, de *Henri VIII*, de *Calas*, de *Caïus Gracchus*, etc., qui exercèrent une funeste influence sur la multitude exaltée par les haines révolutionnaires. Les meilleures de ses œuvres sont la tragédie de *Tibère*, l'hymne patriotique le *Chant du Départ*, et l'épître intitulée *La Calomnie*.

c) Philosophique.

Louis Racine (1692-1763) né à Paris, fils de Racine, le grand poète tragique. Il est l'auteur d'un poème sur la *Grâce*, d'un autre sur la *Religion*, qui est son principal titre de gloire,

et de *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, « qui sont un monument élevé par le meilleur des fils au plus digne des pères ».

(d'Arsac.)

d) Descriptifs.

Jacques Delille (1738-1813), né à Aigueperse, en Auvergne, débuta dans la carrière des lettres par sa belle traduction des *Géorgiques* de Virgile (1769). Il donna ensuite le poème des *Jardins*, qui eut beaucoup de succès ; celui de *l'Imagination*, qui pêche par le plan ; un *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, une traduction de *l'Enéide*, *l'Homme des champs*, les *Trois règnes de la nature*, le poème de la *Pitié*, une traduction en vers du *Paradis perdu* de Milton, etc. — Le génie et l'invention manquèrent peut-être à Delille, mais il est au premier rang pour l'art de la versification et de la traduction. On reproche spécialement à Delille l'abus de la périphrase.

Jean-Antoine Roucher (1745-1794), né à Montpellier, auteur du poème des *Mois*, en douze chants, qui renferme d'excellents morceaux. — Il périt sur l'échafaud en 1794 le même jour que Chénier.

LA PROSE AU XVIII^e SIÈCLE

La prose, au XVIII^e siècle, est supérieure à la poésie. *L'histoire*, la *critique littéraire*, *l'économie politique*, *l'éloquence du barreau* et *l'éloquence de la tribune* sont créées ou renouvelées ; les sciences mathématiques, physiques et naturelles, deviennent l'objet de travaux considérables, quoique moins puissants et moins originaux que ceux de Pascal et de Descartes, au temps de Newton et de Leibniz. Mais, au XVIII^e siècle, l'incrédulité fait des progrès d'autant plus rapides, qu'elle est propagée avec ardeur par une nuée d'écrivains, dont quelques-uns ont un grand talent et même du génie, et faiblement combattue par les prédicateurs médiocres, plus occupés à développer, dans un style académique, quelques lieux communs d'une morale quasi séculière, qu'à défendre le dogme menacé. Le pouvoir lui-même, trop souvent complice des philosophes, ferme les

yeux sur la diffusion des mauvaises doctrines ou la favorise sous main. D'irrélégieuse, la philosophie devient nécessairement matérialiste ; la ruine des mœurs suit bientôt celle des croyances, et une grande partie de la nation glisse dans la boue avant de glisser dans le sang. Le goût s'altère avec les mœurs et les croyances, à tel point que Voltaire ne voit dans les écrivains les plus distingués de l'époque que « de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV ».

« Sous prétexte de revendiquer les droits de l'esprit humain, ces « écoliers », Voltaire et Rousseau à leur tête, attaquent sans respect toutes les questions, soutiennent les paradoxes les plus funestes en politique, en morale, en religion, et préparent les excès d'une révolution dont les réformes auraient pu être le résultat d'un progrès paisible et régulier. » (Noël.)

On doit signaler parmi les initiateurs du scepticisme le calviniste relaps Pierre **Bayle**, l'auteur du *Dictionnaire historique et critique*. En posant les questions et en éludant les réponses, en rapprochant le pour et contre, il fait naître avec une infernale habileté une foule de doutes.

L'influence des Anglais Bacon, Locke et Newton se fit sentir à la plupart de nos écrivains.

PRINCIPAUX PROSATEURS DU XVIII^e SIÈCLE

MONTESQUIEU (1689-1755)

Charles Secondat, baron de Montesquieu, né au château de la Brède, près de Bordeaux, montra de bonne heure un goût très vif pour les études littéraires et philosophiques. Destiné à la magistrature, il étudia le droit, devint conseiller au parlement de Guyenne et, bientôt après, président à mortier (1716). Il se fit connaître à trente-deux ans par la publication de ses *Lettres persanes*¹ (1721), satire moqueuse et hardie, sous des dehors frivoles, de la société au temps de la Régence. Le succès de ce livre et le dégoût de la procédure le déterminèrent à vendre sa charge (1726).

¹ Ainsi appelées parce que l'auteur les suppose écrites par un Persan voyageant en France à ses amis de Perse.

Après quatre années de voyages à travers l'Europe, d'études et d'observations, il donna les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* (1734), le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* (1745), nouveau chapitre de l'histoire romaine, l'*Esprit des lois* (1748), des lettres.

Si Montesquieu n'a pas entièrement échappé à la contagion du philosophisme du XVIII^e siècle, il a su du moins se tenir à l'écart de Voltaire, et, dans ses écrits, il a généralement respecté la religion chrétienne : « Chose admirable, a-t-il dit quelque part, cette religion, qui semble ne promettre la félicité que dans un autre monde, fait encore notre bonheur dans celui-ci. » — *Parallèle de Rousseau et de Montesquieu*, p. 305.

Considérations sur les causes de la grandeur, etc. (1734).

Sujet. — Le livre des *Considérations* est un abrégé philosophique de l'histoire de Rome depuis ses fabuleuses origines jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs ; il comprend vingt-trois chapitres. « Dans les sept premiers se trouve, pour ainsi dire, fondu et concentré tout l'esprit de vie qui animait le colosse de la puissance romaine ; dans les autres, tous les poisons rongeurs qui, après l'avoir longtemps consumé, le firent tomber en lambeaux sous les coups de tant de nations réunies contre lui. » (La Harpe.)

Résumé. — 1^o *Causes de la grandeur.* — Montesquieu attribue la grandeur des Romains à l'amour de la liberté, du travail et de la patrie ; à la constance dans le malheur ; à la politique de ne faire la paix qu'après des victoires, et de n'entreprendre jamais deux guerres à la fois.

2^o *Causes de décadence.* — Il attribue leur décadence à l'étendue de l'empire, aux guerres éloignées, au droit de bourgeoisie accordé à tant de nations, à la corruption des mœurs introduite dans l'État par le luxe de l'Asie, aux ambitions personnelles, aux guerres civiles, à la tyrannie de la plupart des empereurs, à l'abandon de la religion par les hautes classes, enfin au partage de l'empire.

Appréciation. — Les *Considérations* nous instruisent à fond du détail des institutions qui donnèrent à Rome l'empire du monde. « On n'avait encore vu nulle part, si ce n'est chez Bossuet, une intelligence si perspicace de l'histoire du peuple-roi. Nulle part n'avaient été tracés des portraits si vivants des grands personnages de Rome. — Cependant cet ouvrage est loin d'être parfait. Non seulement il offre des lacunes, mais il présente des vues fausses et des erreurs qui tiennent surtout à ce que l'auteur s'est trop laissé passionner par son sujet. L'excès de son admiration pour les Romains le porte à exalter bien des choses que condamnent la raison et la morale. Par une conséquence inévitable, son engouement pour l'antiquité païenne le rend injuste à l'égard des âges chrétiens. »

(Fréd. Godefroy.)

Deux choses méritent d'être louées sans réserve dans cet ouvrage : l'unité du plan et la diction, qui est partout simple, claire, grave, précise, vigoureuse et toujours digne du sujet.

CHOIX. — Parallèle de Rome et de Carthage (ch. iv). Politique des Romains (ch. vi). Portraits de César et de Pompée (ch. ix).

L'Esprit des Lois (1748).

Sujet. — Cet ouvrage, qui est le chef-d'œuvre de Montesquieu, est une étude analytique et philosophique sur les lois, les coutumes, l'état social de tous les peuples de la terre.

Résumé. — *L'Esprit des lois* peut se résumer ainsi :

Livre Ier. — Tous les êtres créés ont leurs lois ; les peuples ne traversent point l'état sauvage et n'en sortent point par une convention arbitraire ou contrat social. Les lois qu'ils se donnent doivent être conformes à la nature des choses. Par les lois positives, les êtres intelligents se rappellent eux-mêmes à leurs devoirs.

Liv. II et III. — Il y a trois espèces de gouvernement : *monarchie*, *république*, *despotisme*, reposant le premier sur *l'honneur* ou *l'ambition*, le second sur la *vertu* ou le patriotisme et le troisième sur la *crainte*.

Liv. IV-XIII. — C'est de ces principes que découlent pour chaque peuple les lois relatives à l'éducation, les lois civiles et criminelles, les lois somptuaires, militaires, politiques, financières, religieuses.

Liv. XIV-XIX. — *La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent. La liberté ne se trouve que dans les Etats modérés, c'est-à-dire dans ceux où les trois puissances, législative, exécutive et judiciaire, sont nettement séparées.* Influence du climat sur l'état social d'un peuple.

Liv. XIX-XXV. — Rapports que les lois ont avec les mœurs, le commerce, la monnaie, le chiffre de la population, la religion établie. Rien n'est arbitraire dans la société. Les lois des Romains sur les successions. Les lois civiles en France ; les principes de la féodalité ; l'établissement et les révolutions de la monarchie française. La conclusion, que l'auteur ne donne pas, ressort assez de tout cet ensemble : c'est que l'idéal d'un bon gouvernement est le régime monarchique constitutionnel, analogue à celui qui se pratique chez les Anglais.

Appréciation. — Par cet ouvrage, si riche de vues ingénieuses et solides, de considérations sages et élevées, Montesquieu s'est placé au premier rang des écrivains politiques. — Il y a des réserves à faire sur ses divisions générales de gouvernement, sur le principe qu'il assigne à chacun d'eux, sur des systèmes contraires aux faits les plus avérés, et surtout sur la puissance exagérée qu'il attribue à l'influence des climats et aux conditions physiques.

VOLTAIRE

(Voir la notice ci-dessus, p. 275.)

Les principaux ouvrages en prose de Voltaire sont : *l'Histoire de Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV*, *l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, et ses *Lettres*. — Parmi ses œuvres de critique littéraire, le *Commentaire sur Corneille* manque d'impartialité. Le *Temple du Goût*, mêlé de prose et de vers a plus de mérite. Les romans et pamphlets ne valent guère que par le style.

Histoire de Charles XII (1731).

L'Histoire de Charles XII, roi de Suède, se divise en huit livres.

Résumé. — Liv. Ier. — *Aperçu de l'histoire de la Suède jusqu'à Charles XII.* — Climat, premières populations, constitution politique. Gustave Wasa ; Gustave-Adolphe. Christine. Éducation de Charles XII (né en 1682, roi en 1697) ; ses ennemis : Frédéric IV, roi de Danemark ; Auguste II, roi de Pologne, Pierre Alexiowitz, czar de Russie. Digression sur les mœurs des Russes et les réformes de Pierre Ier.

Liv. II. — *Guerre contre le Danemark et la Pologne.* — Le 8 mai 1700, Charles XII, âgé de dix-huit ans, attaque Frédéric IV, et termine la guerre de Danemark en six semaines. A Narva, avec huit mille Suédois, il défait quatre-vingt mille Moscovites. Il entre en Pologne, bat l'armée saxonne près de Varsovie, fait déposer Auguste II (1704) et élève à sa place Stanislas Leczinski.

Liv. III. — *Lutte de Stanislas Leczinski et d'Auguste II.* — Battu par Charles XII, le général saxon Schulembourg sauve derrière l'Oder les débris de son armée. Pierre le Grand vient au secours d'Auguste. Arrestation et supplice de Patkul, ministre plénipotentiaire du czar. Charles XII envahit la Saxe, puis il retourne ses armes contre la Russie.

Liv. IV. — *Guerre contre la Russie.* — Charles XII, vainqueur des Russes sur la Bérésina et à Smolensk (1703), fait alliance avec Mazeppa et s'enfonce dans l'Ukraine. Battu et blessé à Pultava (1709), il se réfugie chez les Turcs.

Liv. V. — *Charles XII en Turquie.* — Son séjour à Bender, ses intrigues. Auguste II remonte sur son trône ; les Russes assiègent Riga, les Danois envahissent la Suède. Charles XII fait déclarer la guerre au czar par la Porte. Le czar est battu sur le Pruth, mais son armée est sauvée par les intrigues du grand vizir.

Liv. VI. — *Le grand vizir notifie à Charles XII qu'il ait à partir sans délai.* — Dans la crainte de quelque trahison, Charles XII refuse de quitter sa retraite de Varnitza. Il soutient un

siège avec quarante domestiques contre une armée de janissaires. Il est fait prisonnier (1713).

Liv. VII. — *Retour en Suède*. — Charles XII est transporté à Démirtash, puis à Démotica, où il reste dix mois au lit. Anarchie en Suède. Charles quitte Démotica, traverse l'Allemagne et arrive à Stralsund (1714).

Liv. VIII. — *Lutte de la Suède, attaquée de toutes parts*. — Les Danois et les Prussiens assiègent Stralsund. Charles XII se sauve en Suède. Négociations du baron de Gortz, son premier ministre. Invasion de Charles XII en Norvège, sa mort au siège de Frédérickshall (11 décembre 1718).

Appréciation. — *L'Histoire de Charles XII* est la première entreprise historique de Voltaire. Il l'a composée, dit-il dans la préface, « sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII et de Pierre le Grand ».

Cet ouvrage ne satisfait pas à toutes les exigences du genre (méthode critique, choix et groupement des faits, connaissance des mœurs des hommes et du milieu où ils vivent). Voltaire excelle à saisir le nécessaire et à le grouper ; sa critique est sagace et patiente ; mais il manque d'impartialité : entraîné par sa passion, « il lui est très difficile de ne pas faire tourner l'histoire, quelquefois, à l'œuvre polémique et au pamphlet. Insensiblement il arrive, au lieu de raconter, à juger, à attaquer ou à louer avec une chaleur qui n'est plus celle de l'histoire véritable ». (E. Faguet.)

Ce livre offre un modèle de style clair et précis, et plusieurs des pages qui le composent sont des narrations parfaites.

PASSAGES REMARQUABLES. — Guerre contre le Danemark. Guerre contre la Pologne. Belle retraite de Schulembourg. Bataille de Pultava. Charles XII à Bender. Combat de Bender. Siège de Stralsund.

Le Siècle de Louis XIV (1751).

But de l'auteur. — « Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire, dit Voltaire au commencement du premier chapitre ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de *peindre* à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé

qui fut jamais. » C'est donc un *tableau* de tout ce qui fait la vie et la grandeur d'une nation : événements politiques et militaires, gouvernement intérieur, état des arts et des sciences, de la cour et de l'Église, que l'auteur veut mettre sous nos yeux. — *Le Siècle de Louis XIV* renferme trente-neuf chapitres ; mais l'édition classique n'en compte que trente-quatre : on a supprimé les cinq chapitres relatifs aux querelles religieuses. Les vingt-quatre premiers chapitres traitent des *affaires extérieures* ; les dix derniers, des *affaires intérieures*.

Résumé. — Du chap. Ier au chap. XXIVe : *Affaires extérieures*. — Coup d'œil rétrospectif sur les trois grands siècles littéraires qui ont précédé celui de Louis XIV ; esquisse rapide des États de l'Europe avant Louis XIV ; minorité de Louis XIV et victoires des Français sous le grand Condé ; la Fronde et la fin de la guerre avec l'Espagne ; guerre de dévolution ; guerre de Hollande ; guerre de la ligue d'Augsbourg ; changements survenus en Angleterre ; guerre de la succession d'Espagne ; portraits du cardinal de Retz, de Mazarin, de don Louis de Haro, de Condé, de Turenne, de Cromwell, de Charles II d'Angleterre, de Christine de Suède.

Du chap. XXVe au chap. XXXIVe : *Affaires intérieures*. — Vie privée de Louis XIV ; particularités de la cour ; histoire des réformes dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, la marine, les finances, la jurisprudence ; monuments, colonies ; progrès des arts, des sciences et des lettres en France et en Europe du temps de Louis XIV ; les savants en Europe : Bacon, Huyghens, Rømer, Cassini, Galilée, Torricelli, Newton, Dryden, Milton, Leibniz, Maffei ; principaux écrivains du siècle de Louis XIV.

Appréciation. — « Cet ouvrage, dit Villemain, est, par l'élégance même de la forme, une image du siècle mémorable dont il offre l'histoire. On y voudrait seulement plus de grandeur et d'unité. L'historien aime mieux diviser son sujet par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord et de suite toutes les guerres, depuis la bataille de Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstedt, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, etc. Mais les guerres ne se comprennent pas bien sans les finances, et l'un et l'autre sans l'esprit général. On voudrait voir grandir au milieu de la France ce

jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. La vérité, comme l'intérêt, aurait gagné à un récit moins morcelé. Les fêtes se seraient mêlées aux guerres, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout. On aurait suivi toutes les formes à la fois, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur dernier effort. On s'étonne que Voltaire, qui voulait dans l'histoire une exposition, un nœud et un dénouement, comme dans une tragédie, n'ait pas saisi ce plan si dramatique et si simple que lui offrait la suite même des faits. » Ébloui par la partie extérieure de cet âge fameux, il n'a vu que la décoration et les acteurs ; l'âme du tout lui a échappé, faute de sens moral et religieux. De là son infatuation pour le luxe, ses ménagements pour les courtisans, son inintelligence de ce qu'il y avait de grandeur dans les querelles religieuses, qu'il ridiculise avec tant de légèreté. Du grand siècle il ne voudrait retrancher qu'une seule chose, non pas la guerre, non pas même le pouvoir absolu, mais cet esprit chrétien qui était si intimement lié à tout ce qu'il admire. En un mot, Voltaire a manqué de vue d'ensemble et de profondeur.

Malgré ses défauts, le *Siècle de Louis XIV* reste un tableau très vivant. Le style de cet ouvrage se distingue par la clarté, la vivacité, l'élégance, l'harmonie ; mais il se rapproche parfois un peu trop du ton simple et familier des mémoires.

PASSAGES REMARQUABLES. — État de l'Europe à l'avènement de Louis XIV (ch. II). Bataille de Rocroy (ch. III). Passage du Rhin (ch. X). Dernières années de Condé (ch. XII). Prise de Valenciennes (ch. XIII). Siège de Turin (ch. XX). Disgrâce de Fouquet (ch. XXI).

Essai sur les mœurs et l'esprit des nations (1756). — Dans cet ouvrage, Voltaire a voulu « faire connaître les peuples, — de Charlemagne à Louis XIV, — par les usages mêmes de ces peuples ». Mais comme il n'a guère envisagé l'humanité que par ses côtés défectueux, son œuvre n'est qu'un *tableau de la sottise humaine*, ou, suivant l'expression de Faguet, un *réquisitoire contre l'influence morale du christianisme*. C'est le contrepiéd du *Discours sur l'histoire universelle*.

Lettres.

Voltaire a été en correspondance avec tous les personnages éminents ou obscurs qui jouèrent un rôle au XVIII^e siècle : avec des souverains, des magistrats, des commerçants, des nobles, des hommes d'État, des religieux, des littérateurs, des savants, des femmes du monde ; et, dans ses *lettres* innombrables, il prend toutes les formes, touche à tous les sujets : à la philosophie, à la morale, aux lettres, aux arts, aux sciences, à l'histoire, à la politique, aux finances, à l'agriculture, à l'économie domestique, etc. « Ce serait avec jalousie qu'il verrait quelque chose au monde sur quoi il n'eût pas donné son avis, exprimé ses préférences, indiqué une solution...

« On compare d'ordinaire la correspondance de Voltaire à celle de Cicéron et à celle de Mme de Sévigné. Il n'est pas douteux que pour le fond, l'intérêt des sujets, l'importance des questions traitées, Voltaire n'égale Cicéron et ne l'emporte sur Mme de Sévigné. Pour l'esprit, il en a autant que tous deux, sans qu'on puisse dire lequel des trois on doit considérer comme supérieur en cela, ni exprimer sur ce point autre chose que des préférences et des inclinations personnelles. Comme écrivain, il convient donc de mettre Voltaire sur le même rang, au moins dans le genre épistolaire, que les deux illustres écrivains du siècle de César et du siècle de Louis XIV. Peut-être, si nous sortions de la question du style, trouverions-nous, avec M. Nisard (pour ce qui est de Cicéron), que quelque chose manque à cette correspondance de Voltaire, que l'on trouve avec émotion dans les lettres de Cicéron, et nous ajoutons, nous, dans celles de Mme de Sévigné ; à savoir précisément l'émotion, la tendresse intime, l'effusion profonde du cœur. » (E. Faguet.)

Rien n'est plus varié, plus abondant de pensée, que la volumineuse *correspondance* de Voltaire ; ajoutons que rien n'est plus capable d'exciter le mépris, l'indignation même des âmes vraiment honnêtes, des esprits sages et bien faits. Si l'écrivain s'y montre toujours admirable de grâce, de souplesse, de légèreté, de facilité, d'éclat, que l'homme y paraît petit, faible, pétri de passions qui le dégradent, vain, emporté, calomniateur, hypocrite, ingrat, vindicatif, ambitieux, avare, intolérable, fanatique ! Il y paraît même cruel envers ses ennemis, cet apôtre de

l'humanité dont les écrits d'apparat sont remplis de sentences si imposantes. Bref, la masse de ses lettres constitue, dit Brunetière « l'acte d'accusation le plus terrible qu'un homme ait jamais laissé derrière soi ».

CHOIX. — *Au R. P. Porée* (pour le remercier de sa collaboration à l'*Histoire de Charles XII*, 1732). — *A M. Thériot* (satire à l'adresse d'un désœuvré, 1735). — *A M. Helvétius* (conseils à un poète, 1758). — *A Mme Denis* (il informe sa nièce que le roi de Prusse l'a fait chambellan, 1750). — *A M. Hénault* (au sujet du *Siècle de Louis XIV*, 1742). — *A M. Bertrand* (sur la perte d'un ami, 1755). — *A M. J.-J. Rousseau* (réfutation du Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, 1755). — *A Mme Dupuis* (sur les ouvrages qu'elle doit lire, 1756). — *A M. Darget* (son raccommodement avec Frédéric II, description de sa maison de Lausanne, 1758). — *A M. Deodati de Tovazzi* (sur l'excellence de la langue française, 1761). — *A M. de la Harpe* (au sujet des œuvres de Corneille, 1764). — *A l'abbé d'Olivet* (sur la corruption de la langue, 1767). — *A Catherine II* (pour la féliciter de ses succès militaires, 1770). — *A M. Tronchin* (Voltaire est à Paris pour y assister à une représentation d'*Irène*. Malade, il écrit au célèbre médecin de venir le voir, hôtel Villèle, février 1778).

Romans et pamphlets.

Dans la multitude de ces œuvres qui prennent toutes les formes de la facétie, de l'ironie, de la bouffonnerie, et qui justifient le surnom de « singe de génie » qu'elles ont spécialement mérité à Voltaire, on cite :

Les Lettres anglaises ou Lettres philosophiques (1734), où l'auteur étudie l'Angleterre en déversant une perpétuelle satire contre la France.

Zadic ou la Destinée (1748), recueil d'histoires satiriques placées dans le cadre oriental.

Micromégas (1752), voyage dans les astres, tissu d'impiétés.

Candide (1759), voyage à travers le monde : aux réclamations pessimistes universelles, on n'oppose que la théorie de l'égoïsme jouisseur, car l'Eldorado, pays du bonheur, n'existe pas.

Jeannot et Colin (1764), agréable nouvelle, qui met en parallèle les satisfactions d'une vie de modeste et honnête travail avec l'orgueil et les dégoûts de la vie mondaine.

Le Dictionnaire philosophique (1764). Philosophique au sens voltairien, arme de guerre contre le catholicisme ; il traite dans une série d'articles disparates les plus graves sujets avec la légèreté la plus grossière.

BUFFON (1707-1788)

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, né à Montbard en Bourgogne, se fit connaître de bonne heure par des savants *Mémoires* sur l'agriculture, la physique et les mathématiques. Au retour de ses voyages en Italie et en Angleterre, il fut nommé par Louis XV intendant du Jardin des Plantes (1739). C'est alors qu'il commença son *Histoire naturelle*, à laquelle il travailla pendant les cinquante dernières années de sa vie, en collaboration avec Daubenton, Guéneau et l'abbé Bexon.

Cette sorte d'*encyclopédie*, qui devait embrasser tous les règnes de la nature, ne comprend que les minéraux et une partie des animaux (quadrupèdes, insectes, oiseaux) ; les révolutions primitives du globe sont traitées dans un volume supplémentaire, les *Époques de la nature*, le plus remarquable de tous.

Jugement sur Buffon. — D'une figure noble et d'une taille imposante, Buffon avait dans ses habitudes privées comme dans son style une gravité un peu compassée. Son élocution était assez négligée ; mais sa patience au travail était telle, qu'il copia onze fois ses *Époques de la nature*, en les corrigeant toujours : « Le génie, disait-il souvent, n'est qu'une longue patience. »

Buffon a surtout recherché la noblesse, la majesté, l'harmonie du style, et c'est pour cela qu'il recommande toujours l'emploi des termes les plus généraux.

Au point de vue de la science, Buffon fut un initiateur, grâce à sa patiente observation et à son esprit de généralisation. Si un certain nombre de ses hypothèses et classifications ont dû être abandonnées, il a émis plusieurs des idées fondamentales que vérifie la science moderne : l'unité des forces physiques, l'unité d'origine des planètes de notre système solaire, l'unité de plan du règne animal où il est un précurseur de Darwin,

l'unité des races humaines, etc. Quant au style, ses ouvrages occuperont une des premières places parmi les œuvres littéraires. Ses descriptions des animaux sont des modèles du genre.

Étranger aux cabales qui agiterent de son temps l'État et la littérature, ne répondant jamais aux critiques que l'on faisait de ses écrits, assurant son repos par des prévenances envers les hommes et les corps en crédit, Buffon mena une vie tranquille et à peu près sans incident.

On peut prendre une idée de sa manière de composer dans le *Discours* qu'il prononça le jour de sa réception à l'Académie française.

Discours sur le style (1753).

Sujet. — Après avoir remercié ses nouveaux confrères, Buffon leur annonce qu'il va exposer *quelques idées sur le style puisées dans leurs propres ouvrages.*

Résumé. — Ce discours, intitulé après coup *Discours sur le style*, se divise en deux parties :

I. — *Nécessité de l'ordre et du plan.* — Buffon commence par distinguer la véritable éloquence de « cette facilité naturelle de parler » qu'il qualifie, un peu trop dédaigneusement, de talent vulgaire. Il n'aime pas le « ton véhément et pathétique, les gestes expressifs et fréquents, les paroles rapides et tonnantes » ; en un mot, il n'aime pas les poètes et les orateurs passionnés. — Ses goûts sont ici très discutables. — Puis vient la définition du style : *Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* L'ordre s'établit par un *plan général* où n'entrent « que les pensées essentielles à son sujet... Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base... De l'ordre naît le mouvement (c'est plutôt la passion qui en est la source), qui donne de la vie à chaque expression ». Toute œuvre de génie doit être « fondue d'un seul jet ».

II. — *Considérations sur le style.* — « Le bon style suppose l'exercice de toutes les facultés intellectuelles. Les idées seules en forment le fond ; l'harmonie n'en est que l'accessoire et ne dépend que de la sensibilité des organes... Le ton n'est que la

convenance du style à la nature du sujet... Voir clairement l'ordre de ses pensées, posséder pleinement son sujet, ne point s'en écarter, c'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité. » Éviter avec soin l'emploi des *pensées fines*, des *traits saillants* et *brillants*, qui sont contraires au naturel. « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. » Les connaissances, les faits, les découvertes, sont hors de l'homme et appartiennent à tout le monde ; mais la manière de les mettre en ordre et de les exprimer est personnelle : *Le style, c'est l'homme même.*

CHOIX. — *L'Homme, la Nature sauvage et la Nature cultivée, le Blé, les Volcans, le Cheval, l'Ane, le Cerf, le Castor, le Chien, le Cygne, le Rossignol, la Fauvette, l'Oiseau-Mouche, etc. — Discours sur le style.*

ROUSSEAU (1712-1778)

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève de parents français d'origine, perdit sa mère en venant au monde. Son père, qui était horloger, ne prit aucun soin de son éducation. Il se passionna de bonne heure pour les livres d'imagination, et, de son aveu, « ces livres lui donnèrent, sur la vie humaine, des notions bizarres et romanesques dont il n'a jamais bien pu se guérir ». Tour à tour clerc d'un greffier, apprenti graveur, catéchumène (il abjura le protestantisme pour quelques louis), laquais (chassé pour vol), musicien ambulant, précepteur, vagabond, etc., il se détermina enfin, à trente ans, à partir pour Paris. Là il se mit en relations avec Diderot et d'autres encyclopédistes, et végéta néanmoins dans la gêne et l'obscurité jusqu'au jour où le hasard fit tomber sous ses yeux cette question, proposée par l'académie de Dijon (1749) : *Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Rousseau, mécontent de lui comme des autres, prend parti contre la civilisation, qu'il condamne au nom de la vertu, et remporte le prix. Bientôt, dans un autre *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1755), il fait le procès à la société elle-même, donne la préférence à l'état sauvage sur l'état civilisé, et, rapportant tous les maux et tous les crimes à la propriété individuelle, il maudit « celui qui le premier, ayant enclos un

terrain, s'avisa de dire ; *Ceci est à moi.* » Dès lors il ne cessa plus d'attaquer les institutions civiles et religieuses. Son imagination malade, son orgueil sans bornes, « sa vie pleine de choses que la morale reprouve », le jetèrent dans une noire misanthropie qui le rendit insupportable : il voyait partout des ennemis. La mort le frappa subitement à Ermenonville, près de Paris, le 2 juillet 1778.

Jugement sur J.-J. Rousseau. — Dans ses écrits, J.-J. Rousseau a prouvé le pour et le contre avec la même force et la même originalité. On dirait qu'il a cédé au besoin de se singulariser. Par système ou par instinct, il s'élevait contre les spectacles, et il composait des opéras et des romans des plus dangereux ; il imposait aux mères l'obligation de nourrir leurs enfants, et il envoyait les siens (d'ailleurs illégitimes) à l'hospice des Enfants-Trouvés ; il écrivait de belles pages sur la divinité de Jésus-Christ, et il se bornait au culte de l'Être suprême.

Rousseau partage avec Voltaire la responsabilité d'avoir propagé les plus pernicieuses erreurs sociales et religieuses. « Il est un de ces hommes séduisants et dangereux chez qui l'imagination et la sensibilité dominant et étouffent la raison, le sens commun, les facultés de réflexion, d'analyse et d'observation. » (E. Faguet.)

Comme écrivain, on le place à côté de nos plus grands prosateurs ; il excellait à peindre les beautés de la nature et les charmes de la solitude. Son style, très personnel, se distingue par le coloris, la chaleur, la force, la vie. On lui reproche l'abus du paradoxe et de la prosopopée.

Rousseau et Montesquieu (parallèle). « Rousseau était tout fait pour les révolutionnaires, sans avoir même besoin d'être compris. Il blâme universellement ce qui est : c'était assez pour eux. Il imagine sans cesse ce qui devrait être, sans même s'inquiéter si ce qu'il propose est possible. Rien au monde n'est plus aisé que de blâmer ou d'imaginer ainsi : les spéculations ne trouvent pas d'obstacles sur le papier...

« Montesquieu est loin de se mettre à l'aise comme Rousseau ; il ne heurte rien il examine tout. Il explique les raisons de ce qui est, et cette explication est une haute leçon, du moins

pour le bon sens, en faisant voir comment ce qui est subsiste malgré ses imperfections, et pourquoi il doit subsister, comment on peut balancer la tendance naturelle au mal, et fortifier le principe du bien contre l'abus, qui n'est jamais une raison pour attenter au principe. Il a lui-même exposé son dessein dans un passage de la préface de l'*Esprit des lois*, qui marque les rapports de son caractère à son esprit. « Je me croirais bien « récompensé de mon travail si, après m'avoir lu, chacun trouve « vait dans mon livre de nouvelles raisons d'aimer le pays où « il est né, et le gouvernement sous lequel il vit. » (La Harpe.)

Œuvres. — Les principaux écrits de Rousseau sont, outre les deux discours cités plus haut : la *Lettre sur les spectacles* (1758) et la *Nouvelle Héloïse* (1776), qui sont aussi des œuvres de destruction de la société conventionnelle qu'il critique.

Puis viennent les œuvres où il prétend la reconstruire en ramenant l'homme à ce qu'il appelle l'état de nature : l'*Emile* (1762), le *Contrat social* (1762).

Enfin les *Confessions* et les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, où il peint avec orgueil, en lui-même, le véritable homme de la nature.

Lettres sur les spectacles.

Cette lettre, adressée à d'Alembert, est pleine de force et de logique. Rousseau préoccupé de plaire à l'austérité genevoise et de combattre ses ennemis, Diderot, Voltaire, etc., y démontre tous les dangers du spectacle dramatique et cherche à prouver que la comédie, même la plus morale, est nuisible aux mœurs publiques.

Voltaire, accusé dans cette lettre d'avoir corrompu la Suisse avec ses théâtres de Ferney et des Délices, ne pardonna jamais à Rousseau cette attaque personnelle. Aux qualificatifs de « fanfaron d'impiété, d'âme basse... », que lui donnait le *citoyen de Genève*, Voltaire répondait par les gracieuses épithètes de « polisson malfaisant, d'archi-fou, de malheureux sophiste, de chien de Diogène, de bête féroce, qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux et ne toucher qu'avec un bâton... ».

Émile (1762).

Sujet. — « *L'Emile*, dit Rousseau, est une espèce de traité d'éducation plein de mes rêveries accoutumées. » Cette *espèce de traité* repose sur ce principe faux : « L'homme naît bon, mais la société le déprave ; » c'est encore un plaidoyer contre la civilisation. *L'Emile* comprend cinq livres.

Résumé du Livre II. — Ce livre traite de l'éducation de l'enfant, de deux à douze ans.

Education physique. — La première éducation de l'enfant sera toute « négative ». Le vrai maître est la nature. Point de précautions ni de punitions excessives, mais des jeux bien choisis. Si Émile pleure, s'il tombe, s'il se blesse, ne pas accourir avec inquiétude, ne pas s'empresser autour de lui. « Le bien-être de la liberté rachète beaucoup de blessures. »

Education morale. — Même procédé que pour le corps : la liberté et le laisser-aller, sous prétexte que « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ». — C'est la négation de la faute originelle. — L'enfant ne doit être ni un esclave ni un despote. « Les mots d'obéir et de commander, de devoir et d'obligation, seront proscrits de son dictionnaire, mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance et de contrainte y doivent tenir une grande place. »

Autorité. — Le gouverneur ne commandera jamais rien à son élève ; les faveurs, il les accordera sans condition ; les refus seront irrévocables. Émile est élevé à la campagne. Point de leçons orales ni de beaux discours, mais des exemples et des leçons de choses. Quelques fèves, par exemple, plantées dans le jardin, serviront à lui donner l'idée de la propriété.

Culture intellectuelle. — Nulle encore, dans la crainte « d'épuiser les forces de l'enfant pour les avoir voulu trop exercer ». Pas de lecture, ni d'écriture, ni d'exercices de mémoire, ni d'histoire, ni de géographie, ni de fables de La Fontaine. L'important est de savoir temporiser.

Exercices du corps. — Gymnastique, natation, éducation du toucher, de la vue, du goût, de l'odorat.

Appréciations. — L'*Emile* renferme beaucoup de vérités de détail ; mais l'ensemble du système, en admettant qu'il fût pratique, — aboutirait à coup sûr au plus triste des résultats. « A la fin de la seconde période de la vie, Émile est un gros garçon fort robuste, quoique un peu rustique. » (Paroz.)

« Il saura courir, sauter, apprécier les distances. Mais il ne sera nullement préparé à devenir un adolescent studieux.. N'ayant pas pris dans ses premières années l'habitude de penser, il sera, j'en ai peur, incapable de la prendre plus tard... Rousseau se donne pour l'apôtre de la nature, et il supprime dans l'éducation les influences naturelles, la famille, la vie sociale... De peur de contrarier la nature, il ne l'aide pas... Émile ignore même que les hommes existent... A plus forte raison ne connaîtra-t-il pas Dieu, dont la révélation est remise à beaucoup plus tard. » (Compayré.)

« L'auteur de l'*Emile*, dit Mgr de Beaumont dans le mandement portant condamnation de ce livre, propose un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le christianisme, n'est pas même propre à former des citoyens ni des hommes. »

Le Contrat social.

Le *Contrat social*, que Voltaire appelait le « contrat insocial de l'insociable Jean-Jacques », reprend et systématise les idées du *Discours sur l'inégalité*. Voici les principales : L'homme est né libre et indépendant ; l'État s'est formé, à l'origine, par un contrat en vertu duquel chaque citoyen a fait à la société l'abandon de tous ses droits ; le peuple est le seul souverain, et ses décisions sont sans appel ; le pouvoir, le chef, le magistrat, qui maintiennent l'ordre social, ne sont pas irrévocables, le peuple peut les destituer quand il lui plaît.

La fausseté, l'absurdité de cette doctrine est manifeste. La liberté de l'homme est plus fictive que réelle ; il est soumis tout au moins à la loi divine ; le contrat social primitif, dont parle Rousseau, est une hypothèse sans fondement ; si l'État est la somme de tous les droits, il est tout, l'individu n'est

rien ; si le peuple est la seule autorité souveraine, infaillible, l'individu est soumis, corps et âme, au plus oppressif des despotismes ; si le peuple peut à volonté modifier, limiter, changer l'autorité, c'est l'anarchie, l'instabilité, la ruine du bien public. « Jamais, dit M. Vapereau, la liberté n'eut moins de place que dans cette prétendue restauration de la liberté individuelle... Le *Contrat social* est le préambule de la politique absolutiste de la Convention. Il donne la théorie, Robespierre et les Jacobins se chargeront de la pratique. »

Les Confessions.

Dans cette biographie d'une sincérité cynique mais pleine d'une vaniteuse illusion, Rousseau étale son moi et ses vices en dramatiques récits, et pose comme le meilleur des hommes et le prophète d'une société nouvelle. Une imagination et une sensibilité sans frein donnèrent une séduction à ses utopies insensées.

Le sentiment de la nature, dans ce livre, dans son roman qui prêche ennuyeusement une fausse vertu, dans les *Rêveries* surtout, où il est plus calme, est une des caractéristiques de Rousseau. Il s'enivre et s'endort, dans l'enchantement que lui procurent les spectacles qu'il décrit. Cette note passionnée fera la fortune du romantisme au siècle suivant.

CHOIX. — L'innocence du jeune âge (*Emile*). L'île de Saint-Pierre (*Rêveries*). Le lever du soleil (*Emile*). Le duel, le suicide. L'ombre de Fabricius aux Romains (*Disc. à l'acad. de Dijon*) ; Jésus-Christ, l'Évangile (*Emile*).

VAUVENARGUES (1715-1747)

Luc de Vauvenargues naquit à Aix, en Provence. Il entra dans la carrière des armes et fit la campagne de Bohême, en 1742-1743, qui ruina sa frêle santé. Obligé de quitter le service à vingt-huit ans, il vécut dans la retraite et la méditation. De là sortirent d'excellents ouvrages, qui lui firent un nom dans la philosophie : une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Conseils à un jeune homme*, des *Caractères* et des *Réflexions*. — Quoique mêlé aux philosophes incrédules du XVIII^e siècle, ce penseur loyal conserva toujours un respect sincère pour la religion et la morale, et mourut en chrétien.

Vauvenargues n'a pas la profondeur de Pascal, ni le tour spirituel de La Bruyère, ni la concision expressive de La Rochefoucauld ; mais il est élégant par l'âme, par ce ton de candeur et de vérité qui subjugue : « Le plus grand éloge qu'on puisse faire de ses écrits, c'est qu'il est impossible de les lire sans devenir meilleur... La Rochefoucauld nous désole ; Pascal nous effraye ; il arrive à Nicole de nous assoupir ; Montaigne nous déconcerte et nous trouble en nous divertissant ; Vauvenargues attache, console, épure et fortifie. » (Gérusez.)

CHOIX. — Clazomène ou la Vertu malheureuse (*Caractères*) ; Du bon sens ; Du courage ; lettre à Louis XV.

AUTRES PROSATEURS DU XVIII^e SIÈCLE

a) Dramaturges et Romanciers.

Alain-René Lesage (1668-1747), né près de Vannes, auteur de *Turcaret*, le financier véreux, et autres comédies satiriques en prose, et de romans dans le goût espagnol, tels que le *Bachelier de Salamanque*, le *Diable boiteux*, *Gil Blas*, où toutes les conditions sociales paraissent sur la scène « pour recevoir ou pour donner une leçon ». (La Harpe.)

« Il ne faut pas aller chercher dans le *Gil Blas* une morale fort scrupuleuse ; notre héros est un aventurier de la race des valets ; mais ce médiocre souci de la morale est encore un des traits qui rattachent Lesage aux écrivains du XVIII^e siècle. »
(R. Doumic.)

Marivaux (1688-1763), né à Paris, s'exerça tour à tour dans le roman et la comédie. Il a composé de nombreuses pièces en prose, parmi lesquelles on cite encore le *Jeu de l'amour et du hasard*, les *Fausse confidences*, le *Legs*. — Le genre de Marivaux est tout l'opposé de celui de Molière. Celui-ci peint à grands traits les caractères et les ridicules ; celui-là les analyse finement, d'une façon précieuse et subtile. Sa manière a reçu le nom de « marivaudage ».

Nivelle de la Chaussée (1692-1754) doit être nommé comme le créateur de la *comédie larmoyante*, qui devait conduire

au drame moderne. Quelques scènes attendrissantes se mêlent aux scènes comiques dans le *Préjugé à la mode*, qui est la meilleure de ses pièces.

Sedaine (1719-1797), réalisera mieux que Diderot le vrai drame bourgeois, ou tragédie domestique qui peint non des caractères, mais des conditions. Son chef-d'œuvre, *Le Philosophe sans le savoir*, est une pièce honnête et saine autant que touchante. Il est aussi le créateur de l'opéra comique, qu'il nommait *comédie en prose et en vers*, ceux-ci chantés.

L'abbé **Jean-Jacques Barthélemy** (1716-1795), né en Provence, — prit l'habit ecclésiastique, mais n'entra pas dans les ordres, — archéologue, numismate et littérateur distingué. Il a composé de nombreux *Mémoires* et le *Voyage du jeune Anarcharsis en Grèce*, ouvrage de grande érudition, qui fit à l'auteur une réputation européenne, mais qui garde la trace des doctrines philosophiques du temps.

Augustin de Beaumarchais (1732-1799), né à Paris, publiciste et auteur dramatique. Il a laissé de curieux *Mémoires* et deux pièces : *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*, comédies satiriques des abus et des travers de l'époque, et dans lesquelles la verve se mêle au cynisme et à la bouffonnerie : « Il y a, disait-il lui-même, quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès. »

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), né au Havre, eut, comme l'auteur d'*Emile*, une existence rêveuse et vagabonde. Il entreprit, jeune encore, de longs voyages à travers le monde : à la Martinique, en Allemagne, en Russie, à l'Ile-de-France, cherchant partout la réalisation de projets chimériques de philanthropie, et reportant finalement sur la nature l'amour qu'il croyait devoir refuser aux hommes. Ses principaux ouvrages sont : les *Etudes de la nature*, qui commencent par une prière et où l'on trouve d'admirables descriptions, mais aussi des erreurs scientifiques et des théories absurdes ; *Paul et Virginie*, conte pastoral dont le but est de faire aimer la vie simple, et les *Harmonies de la nature*, qui complètent les *Etudes*. — Ces ouvrages se ressentent plus ou moins du philosophisme de leur auteur.

b) Historiens et Critiques.

Charles Rollin (1661-1741), né à Paris, professeur d'éloquence, recteur de l'Université. Il écrivit dans sa vieillesse un excellent *Traité des études*, une *Histoire ancienne* et une *Histoire romaine*. — On l'a surnommé l'Abeille de la France, « sans doute, dit M. Gérusez, à cause du miel qui décollait des lèvres de ce vieillard vénéré ».

Henri-François d'Aguesseau (1668-1751), né à Limoges, savant juriconsulte, surnommé le Massillon du barreau. Ses *Discours judiciaires*, ses *Mercuriales*, ses *Instructions* à ses enfants, sont remarquables par l'élégance et la pureté du style, non exempt toutefois d'une certaine affectation.

Denis Diderot (1713-1784), né à Langres, littérateur et philosophe, a laissé de nombreux opuscules sur toutes sortes de sujets, où brillent quelques éclairs, mais où rien n'est soutenu, suivi, réglé : un *Essai sur le mérite et la vertu*, des drames, une *Correspondance littéraire*, les *Salons*, dont certaines pages peuvent être citées comme modèles de la critique des beaux-arts, des théories sur l'art dramatique, des *drames bourgeois*, plutôt ennuyeux, où il voulut répandre ses thèses, des romans immoraux, les *Pensées philosophiques*, où il prêche l'athéisme. Il fut l'instigateur et le principal rédacteur de l'*Encyclopédie*. Voy. plus loin.

L'abbé **Antoine Guénée** (1717-1803), né à Étampes, professeur de rhétorique au collège du Plessis et chanoine d'Amiens, fut le plus habile adversaire de Voltaire, dont il relève toutes les erreurs dans un ouvrage célèbre qui a pour titre : *Lettres de quelques Juifs* (1679). « Le secrétaire des Juifs, disait Voltaire, n'est pas sans esprit et sans connaissances ; mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main. »

Fréron (1719-1776) fut le principal adversaire de Voltaire. D'un incontestable talent, il mena bonne guerre dans ses pamphlets et dans l'*Année littéraire* contre les Encyclopédistes. Voltaire se vengea dans la comédie l'*Ecossaise*.

Jean-François Marmontel (1723-1799), né à Bort, dans le Limousin, littérateur et auteur dramatique. Ses principaux écrits sont : le roman des *Incas ou la Destruction de l'empire du Pérou*, qu'on ne lit plus ; les *Eléments de littérature*, recueil des divers articles qu'il avait fournis à l'Encyclopédie, et ses *Mémoires*, où l'on trouve des pages pleines de charme et d'intérêt. — Toutes ses productions sont empreintes d'un levain de philosophisme qui en ternit le mérite. Il revint à de meilleurs sentiments sur la fin de sa vie, et défendit avec éloquence les saines doctrines à la tribune du conseil des Anciens, dont il faisait partie.

Antoine-Léonard Thomas (1732-1785), né à Clermont-Ferrand, littérateur et critique, se fit connaître, en 1759, par son poème de *Jumonville*, qui eut du succès ; mais sa réputation lui vient de ses éloges académiques : *Eloges du maréchal de Saxe* (1759), de *d'Aguesseau* (1760), de *Duguay-Trouin* (1761), de *Sully* (1763), de *Descartes* (1765), de *Marc-Aurèle* (1770), et d'un *Essai sur les éloges* (1773). — Thomas était un écrivain de talent et d'une grande noblesse de sentiments. Son style est majestueux, mais peu flexible et très boursoufflé.

Jean-François de la Harpe (1739-1803), né à Paris, s'était d'abord jeté dans la philosophie voltairienne et avait applaudi les débuts de la Révolution. Plus tard, il défendit les croyances religieuses et fut emprisonné, en 1794, pour ses opinions antirévolutionnaires. Il a laissé quelques tragédies, *Warwick*, *Coriolan*, qui eurent des succès variés ; les *Eloges* de Racine, de Fénelon et de Catinat, qui furent couronnés par l'Académie ; de belles *Etudes sur les Livres saints* et le *Cours de littérature* ou le *Lycée* en seize volumes.

La partie du *Cours de littérature* qui traite des anciens est incomplète ; le moyen âge est étudié trop superficiellement, le XVII^e siècle laisse moins à désirer ; les pièces de Racine sont bien jugées ; il n'en est pas de même de toutes celles de Corneille ni de Molière, ni des œuvres en prose ; le XVIII^e siècle manque d'impartialité. « En général, La Harpe fait mieux l'analyse du détail que la synthèse littéraire ; il ne s'élève pas à ces vues générales et ingénieuses où excellent plusieurs de nos critiques actuels. Il ne faut pourtant pas trop dédaigner son *Cours de*

littérature, ouvrage bien écrit, qu'il y a encore profit à lire aujourd'hui. » (Bourgeault.)

Louis Geoffroy (1743-1814), né à Rennes, célèbre critique et publiciste, rédacteur de l'*Année littéraire* (1776-1782) et de l'*Ami du roi*. Ses analyses des pièces de théâtre furent réunies après sa mort sous le titre de *Cours de littérature dramatique*.

c) Épistoliers.

Marie de Vichy-Chambon, marquise du Deffand (1697-1798), née à Paris, a laissé des *Lettres* adressées à Voltaire, à d'Alembert, à Montesquieu, à Hénault, à Walpole (fils du ministre anglais Robert Walpole), etc., où l'on trouve de précieux renseignements sur la société du XVIII^e siècle. Aveugle à l'âge de cinquante ans et sans foi religieuse, cette pauvre femme « fut toute sa vie, et de plus en plus, en proie à ce mal affreux et dévorant, dont elle parle elle-même si souvent et si amèrement : l'ennui ». (A. Cahen.)

Marie-Jeanne Roland (1754-1793), née à Paris, puisa dans les ouvrages de Plutarque et de Rousseau les idées républicaines qui furent la règle de sa conduite. Engagée dans le parti girondin, elle partagea la disgrâce de ses amis et mourut sur l'échafaud, après cinq mois de captivité. Elle a laissé des *Mémoires* et des *Lettres*, qui ne manquent pas d'intérêt, mais dont le style est souvent emphatique.

Parmi les femmes qui dirigèrent les salons du XVIII^e siècle, et qui furent des épistolières, on cite : Mme du Tencin, de Lambert, du Deffand, Geoffrin, de Lespinasse. Necker.

L'ENCYCLOPÉDIE

L'*Encyclopédie* est un ouvrage en vingt-deux volumes in-folio qui a pour titre : *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres, mis en ordre par Diderot, et, quant à la partie mathématique, par d'Alembert*. La composition de ce vaste répertoire dura vingt ans (1751-1772).

Les principaux inspirateurs ou rédacteurs de l'*Encyclopédie* furent : **Diderot**, **d'Alembert** (1717-1783, Paris) qui fit le discours préliminaire, **Voltaire**, **Condillac** (1715-1881, Grenoble), **Condorcet** (1743-1794, Saint-Quentin), **Helvétius** (1715-1771, Paris), **d'Holbach** (1723-1789, Palatinat), **La Mettrie** (1709-1751, Saint-Malo), **Buffon**, **Montesquieu**, **Marmontel**, **Grimm** (1723-1807, Ratisbonne), **Necker** (1732-1804, Genève), etc.

Appréciation. — L'*Encyclopédie* est l'expression la plus fidèle de l'esprit matérialiste et sceptique du XVIII^e siècle. Rien de plus incohérent que ce répertoire, où toutes les connaissances humaines : *physique et grammaire, commerce et belles-lettres, mathématiques et religion*, sont jetées pêle-mêle suivant le hasard des initiales. « L'édifice de la science fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière ; l'âge de Bacon et de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, celui des encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire. » (J. Demogeot.)

Les écrivains honnêtes s'étant bientôt retirés, on prit de toute main pour achever cet ouvrage, que d'Alembert comparait à un habit d'arlequin, « où il y a, disait-il, quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. » — Aujourd'hui l'*Encyclopédie* est complètement inconnue du public.

Les *encyclopédistes* trouvèrent de puissants auxiliaires dans les *économistes*. On appelle ainsi les écrivains qui, au XVIII^e siècle, abordèrent les premiers les questions de l'impôt et du revenu des terres. Les principaux économistes de cette époque sont : **Quesnay** (1694-1774, près de Paris), **Vaubin**, **Vauban** (1633-1707, Nivernais), **Raynal** (1713-1796, Rouergue), **Turgot** (1727-1781, Paris).

CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE SOUS LA RÉVOLUTION

« Cette époque d'agitation, de troubles et de déchirements, qu'on appelle la Révolution française, n'était point favorable à la culture des lettres. Au moment où la vieille société, prête à s'écrouler, tremblait sur ses bases, où la passion politique comme une sorte de fièvre, s'était emparée de toutes les âmes, quelle place pouvait rester pour les travaux de l'esprit ? La philosophie, les sciences, l'histoire, la poésie même, étaient devenues des armes. Le besoin de l'action entraînait tous les esprits : il s'agissait d'attaquer ou de se défendre, d'éviter l'échafaud pour soi-même ou d'y pousser ses ennemis. On voit reparaître alors cette éloquence, autrefois connue sur les places publiques de Rome ou d'Athènes, et qui n'avait pas trouvé moyen de s'exercer dans une société réglée par des lois incontestées, soumise à l'autorité d'un gouvernement régulier et durable. Elle se manifeste sous deux formes principales : le discours dans les assemblées politiques et les journaux. Les grands prosateurs de la Révolution sont les orateurs et les journalistes. Ils ont sans doute peu de souci du style ; mais, comme après tout le langage n'est que l'expression de la pensée, qu'il en reproduit la nature et le mouvement, il arrive parfois que, sous l'empire des circonstances et l'influence de la passion, la parole s'élève à des hauteurs qui rappellent les souvenirs des beaux monuments de l'antiquité.

« Quant au fond des idées, aujourd'hui que l'éloignement de cette époque terrible nous permet de la juger avec sang-froid, nous reconnaissons qu'elles restent presque toutes dans le cercle tracé par les développements philosophiques des auteurs de l'*Encyclopédie*. Les théories de Voltaire et de Rousseau sur l'autorité absolue de la raison, la liberté de la pensée, l'affranchissement de tout lien religieux, la souveraineté du peuple, les droits de l'humanité, une sorte de culte de la nature substitué à la morale fondée sur les espérances d'une vie future : tel est l'aliment éternel des déclamations, plus ou moins éloquentes, qui retentissent à la tribune, sur la scène ou dans les feuilles publiques...

« Tous les partis qui divisent, ou plutôt déchirent la patrie à cette époque, comptent des personnalités illustres. Chez tous nous avons à signaler la puissance, la force ou la violence dans la pensée, mais l'absence presque complète du style, c'est-à-dire de ce mérite qui seul peut rendre les œuvres durables. Ils ont agi par la parole, cela est vrai ; quelques-uns des résultats de leurs discours leur ont survécu, mais les discours eux-mêmes ont péri. Ils ont laissé pour l'histoire littéraire des noms, mais point de monuments. » (Noël.)

Les principaux orateurs de la Révolution furent : Mirabeau, Maury, de Sèze et Vergniaud.

MIRABEAU

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de **Mirabeau** (1749-1791), né au château de Bignon (Seine-et-Marne), d'une famille provençale qu'il déshonorait, fut le plus puissant orateur de la Constituante. Rejeté par la noblesse à cause de son inconduite, et nommé député du tiers état aux États généraux de 1789, il se montra d'abord le plus audacieux des réformateurs et le plus implacable ennemi de l'ancien régime ; mais, s'apercevant qu'il travaillait à « une vaste destruction », il se rapprocha de la cour et voulut arrêter la marche des événements. Il était trop tard ; d'ailleurs, les fatigues de la lutte et les excès de sa vie avaient épuisé ses forces. Il avait, dans l'espace de vingt-deux mois, prononcé cent cinquante discours à l'Assemblée constituante. Il mourut en 1791, à quarante-deux ans.

Jugements sur Mirabeau. — « On ne peut lire les discours de Mirabeau comme on lirait une œuvre écrite à loisir par un écrivain de profession. » Son style est incorrect, heurté ; ses termes sont impropres, ses images incohérentes... « Il faudrait, si l'on voulait bien lire de pareils morceaux, se représenter le monstre lui-même rugissant, pour appliquer à Mirabeau le mot d'Eschine sur Démosthène, et se laisser entraîner par le mouvement de son éloquence, en fermant les yeux sur mille imperfections du style d'un orateur qui veut, non pas se faire admirer, mais convaincre. » (A. Cahen.)

« Dès qu'il aborde le débat, dès qu'il entre dans le cœur de la question, il est substantiel, nerveux, logicien autant que Démosthène ; il s'avance dans un ordre serré, impénétrable ; il fait la revue de ses preuves, dispose leur plan d'attaque et les range en bataille. Couvert des armes de la dialectique, il sonne la charge, fond sur ses adversaires, les saisit, les frappe au visage et ne les lâche pas qu'il ne les ait forcés, le genou sur la gorge, à s'avouer vaincus ; s'ils tournent le talon, il les poursuit, il les bat par devant et par derrière, il les presse, il les pousse, et il les ramène invinciblement dans le cercle impérieux qu'il leur a tracé, comme ces marins qui, sur le pont d'un étroit navire, pris à l'abordage, placent un ennemi sans espérance entre leur glaive et l'Océan.

« J'ai dit que ce qui a élevé Mirabeau, sans aucune comparaison, au-dessus des autres orateurs, c'est la profondeur et l'étendue de ses pensées, la solidité de sa dialectique, la véhémence de ses improvisations ; mais c'est surtout la fortune inouïe de ses reparties... Jamais Mirabeau ne reculait devant aucune objection ni devant aucun adversaire. Il bravait à la tribune les préjugés, les objurgations sourdes et les impatiences frémissantes de l'assemblée. Immobile comme un roc, il croisait les bras et il attendait le silence. Il ripostait à l'instant même, coup sur coup, à tous et sur tout, avec une rapidité d'action et une justesse d'à-propos surprenantes. » (Timon, pseudonyme de M. de Cormenin dans le *Livre des Orateurs*.)

« Pour un homme public, rien ne remplace l'ascendant d'une bonne renommée. Mirabeau en est un mémorable exemple ; car les fautes de sa jeunesse pesèrent sur toute sa vie. Son histoire nous offre le douloureux spectacle d'un génie puissant qui lutte en vain contre la défiance des partis, se débat sous de noires calomnies auxquelles son passé donne prétexte, se sent isolé jusque dans ses triomphes et meurt sur la brèche, sans avoir conquis cette autorité morale qui est le plus efficace auxiliaire de la persuasion. » (G. Merlet.)

Œuvres. — Ses écrits politiques les plus remarquables sont : l'*Adresse au roi pour le renvoi des troupes campées à Versailles*, les *Discours sur la banqueroute*, sur la *constitution civile du clergé*, et sur la *sanction royale*.

L'abbé **Maury** (1746-1817), né à Valréas (Vaucluse), écrivain et orateur célèbre. Élu, en 1789, député du clergé aux États généraux, il défendit avec une grande fermeté les intérêts de la monarchie et de l'Église de France, et lutta, souvent avec avantage, contre Mirabeau. Ses meilleurs ouvrages sont l'*Essai sur l'éloquence de la chaire* et le *Discours contre la constitution civile du clergé*. — « S'il n'a pas l'impétuosité de son rival, il a souvent pour lui la supériorité du raisonnement et celle de la pureté et de l'élégance du style. » (Aug. Noël.)

Raymond de Sèze (1748-1828), né à Bordeaux, avocat et magistrat célèbre. Sa *défense de Louis XVI*, quoique rédigée à la hâte, renferme des traits de la plus haute éloquence.

Vergniaud (1759-1793), né à Limoges, avocat au parlement de Bordeaux, député à l'Assemblée législative et à la Convention, où il fut le chef du parti girondin. Il essaya de lutter contre Robespierre et Marat ; mais il fut vaincu et périt sur l'échafaud, avec la plupart de ses amis. On lui reproche d'avoir voté la mort de Louis XVI.

Nommons encore **Cazalès** (1758-1805), **Camille Desmoulins** (1760-1794), **Barnave** (1761-1793), **Mounier** (1758-1805), **Malouet** (1740-1814), **Guadet** (1758-1794), **Gensonné** (1758-1793), **Cambacérès** (1753-1824), **Lally-Tollendal** (1751-1830).

Nous passons sous silence les noms de *Danton* et de *Robespierre* : « Ils ne peuvent avoir rien de commun avec l'histoire de la littérature. » (J. Demogeot.)

Leur éloquence passionnée, méthodique chez Robespierre, désordonnée chez Danton, obtint souvent les résultats qu'elle visait avec une violence et une audace célèbres.

On a nommé plus haut les poètes : Rouget de l'Isle, Parny et les deux Chénier.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE AU XVIII^e SIÈCLE

POÈTES

GENRE ÉPIQUE		Voltaire, <i>La Henriade</i> .
GENRE DRAMATIQUE	Tragédie	Lamotte-Houdard, <i>Inès de Castro</i> ; — Crébillon, <i>Électre</i> , <i>Atrée</i> ; — Voltaire, <i>Mérope</i> , <i>Œdipe</i> , <i>Zaïre</i> , etc. ; — P. de Belloy, <i>le Siège de Calais</i> , etc. ; — Ducis, <i>Hamlet</i> , <i>Macbeth</i> ; — Joseph Chénier, <i>Tibère</i> .
	Drame en prose	Diderot, Sedaine, <i>La Chaussée</i> .
	Comédie	Destouches, <i>le Glorieux</i> , <i>le Dissipateur</i> ; — Gresset, <i>le Méchant</i> ; — Fabre d'Églantine, <i>Philinte</i> , <i>Intrigue épistolaire</i> ; — Collin d'Harleville, <i>l'Inconstant</i> , <i>l'Optimiste</i> , <i>les Châteaux en Espagne</i> , etc. ; — Beaumarchais et Marivaux (prose).
GENRE DIDACTIQUE	Fable	Éc.-Lebrun ; — Florian ; — Lamotte.
	Satire	J.-B. Rousseau ; — Lebrun, <i>Épigrammes</i> ; — Voltaire, <i>Satire</i> ; — Gilbert, <i>Mon apologie</i> ; — A. Chénier, <i>Satires</i> .
		J.-B. Rousseau, <i>Épîtres</i> ; — Louis Racine, <i>la Grâce</i> , <i>la Religion</i> ; — de Pompignan, <i>épîtres</i> ; — Gresset, <i>la Chartreuse</i> , <i>Vert-Vert</i> ; — Delille, <i>les Jardins</i> , <i>l'Imagination</i> , etc. ; — Roucher, <i>Les Mois</i> .
GENRE LYRIQUE		J.-B. Rousseau, <i>Odes sacrées</i> , <i>cantates</i> ; — Le Franc de Pompignan, <i>Odes</i> , <i>cantiques</i> ; — Lebrun, <i>Odes</i> ; — Gilbert, <i>Odes</i> ; — André Chénier, <i>Odes</i> .
GENRE PASTORAL ET POÉSIES FUGITIVES		Florian, <i>Pastorales</i> ; — Lebrun, <i>Élégies</i> ; — Gilbert, <i>Élégies</i> ; — André Chénier, <i>Idylles</i> , <i>élégies</i> .

PROSATEURS

GENRE ORATOIRE	Éloquence de la chaire	{ Maury, Sermons.
	Éloquence de la tribune	{ Mirabeau, Maury, Vergniaud, Cazalès, Desmoulins, Barnave, Mounier, Malouet, Lally-Tollendal, Discours politiques.
	Éloquence du barreau	{ d'Aguesseau, de Sèze, Discours judiciaires.
	Éloquence académique	{ Thomas, Éloges académiques.
GENRE HISTORIQUE		{ Rollin, Histoire ancienne, Histoire romaine ; — Voltaire, Charles XII, Siècle de Louis XIV
GENRE DIDACTIQUE	Philosophie	{ Montesquieu, Lettres persanes, Grandeur des Romains, Esprit des lois ; — J.-J. Rousseau, l'Émile, le Contrat social.
	Morale	{ Vauvenargues, Réflexions et Maximes, etc. ; — Duclos, Considérations sur les mœurs du XVIII^e siècle.
	Critique.	{ Buffon, Discours sur le style ; — La Harpe, Cours de littérature — Geoffroy, Cours de littérature dramatique ; — Diderot, les Salons.
		{ Rollin, Traité des études ; — Lesage, Gil Blas (Roman) ; — Marivaux, les Fausses confidences, etc. ; — d'Aguesseau, Instructions ; — Buffon, Histoire naturelle ; — Barthélemy, Voyage du jeune Anacharsis ; — Guénée, Lettres de quelques Juifs ; — Marmontel, Éléments de littérature, Mémoires ; — Beaumarchais, Mémoires, comédies satiriques ; — Bernardin de Saint-Pierre, Études et Harmonies de la nature ; — Cardinal Maury, Essai sur l'éloquence de la chaire ; — M^{me} Roland, Mémoires ; — les auteurs de l'Encyclopédie.
GENRE ÉPISTOLAIRE		{ Montesquieu, Voltaire, M^{me} du Deffand, Buffon, J.-J. Rousseau, M^{me} Roland.



SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE

Un critique contemporain, blasphémateur célèbre, n'a pas craint pourtant d'affirmer que, pour la composition et le style, l'Évangile de Saint Luc est « le plus beau livre qu'il y ait ».

Le récit détaillé de l'Enfance de Jésus, ces trois cantiques : *Benedictus*, *Magnificat*, *Nunc dimittis*, lui font un délicieux prologue. Les paraboles et les épisodes nous révèlent à l'envi la douceur et la bénignité du Sauveur du monde.

Quant aux *Actes des Apôtres*, ce tome II, aussi bien composé, c'est la plus captivante des chroniques, principalement des voyages de saint Paul dont saint Luc fut le compagnon. On peut nommer saint Luc le patron des historiens.

Ve Époque: XIX et XXe Siècle.

Vue d'ensemble.

Au sortir du cataclysme révolutionnaire, la littérature française poursuit lentement son évolution, livrée à plusieurs courants d'idées qui ont réagi les uns sur les autres et se sont même compénétrés chez certains écrivains. Nous allons énumérer les principaux de ces courants littéraires.

I. — Chateaubriand, dès 1802, trace de nouvelles voies à tous les genres de poésie, d'éloquence et d'histoire, « en rouvrant la grande nature fermée et en restaurant la cathédrale gothique ». Son *Génie du Christianisme* qui paraît à la date du Concordat, par le fait qu'il démontre les beautés artistiques de la religion chrétienne et ses profonds accords avec l'âme humaine, est l'affirmation d'un renouveau catholique, d'une réaction contre le décret de Boileau.

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Ce n'est pas que Chateaubriand s'insurge contre les règles classiques, il veut seulement chercher son inspiration dans les sujets chrétiens et modernes ; et, pour mettre en pratique sa théorie il les oppose, dans *Atala*, *René* et les *Martyrs*, aux sujets d'inspiration païenne et antique.

II. — Mme de Staël, en 1810, dans son livre *De l'Allemagne*, préconise l'imitation des littératures septentrionales et lance le « premier manifeste romantique ». Ce terme de *romantique*, emprunté à l'anglais et déjà admis dans cette acception, devient le mot d'ordre d'une école qui se réclamera de l'inspiration individuelle contre les règles *classiques*. Le romantisme sera une sorte de « lyrisme sentimental et pittoresque », vaguement spiritualiste, comme Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre en avaient déjà donné le type. Le mot se rencontre même dans leurs œuvres. Mme de Staël, disciple de Rousseau, et comme lui imbuë de philosophisme et de protestantisme, retrouvait en Allemagne chez Goethe (1749-1832), Klopstock (1723-1803), Wieland (1733-1813), Schiller (1759-1805), et en Angleterre, chez Walter Scott (1771-1832), Young (1681-1765) et Byron (1788-1824), sans remonter à Shakespeare et à Milton, des types d'écrivains nationaux libérés de l'imitation servile des Grecs et des Latins.

III. — Cette double influence, spiritualiste mais favorable à 1789 chez Mme de Staël, catholique mais rousseauiste et anglaise chez Chateaubriand, plus catholique encore et nettement antirévolutionnaire chez les grands philosophes J. de Maistre et Bonald, produit, après les guerres de l'Empire et sous le gouvernement réparateur de la Restauration, un réveil littéraire dont Lamartine et Victor Hugo, dans leur première manière, seront les plus brillants représentants entre 1820 et 1830.

Il ne faut pas se faire illusion sur l'étiquette chrétienne du mouvement romantique. Comme celui de la Renaissance, tous deux sont des mouvements individualistes. Et si l'esprit païen de la Renaissance fut à demi christianisé au XVII^e siècle, l'esprit chrétien du Romantisme fut plus encore paganisé au XIX^e siècle, tous deux ayant subi l'influence du libéralisme protestant, le premier par les Réformés et les Jansénistes, le second par Rousseau, les Anglais et les Allemands, leurs admirateurs et leurs disciples.

IV. — La Révolution de 1830 coïncida avec le Romantisme outrancier, vrai libéralisme littéraire, dont Victor Hugo publia le manifeste dans la préface de *Cromwell* (1827) et qui s'appa-

rentait avec une philosophie absolument libérale, l'éclectisme plus ou moins germanique de Victor Cousin. De même que le libéralisme philosophique met sur le même pied la vérité et l'erreur, le bien et le mal, et leur accorde les mêmes droits (sauf, dans la pratique, à faire des restrictions), de même le beau et le laid, le grotesque et le sublime, recevaient du romantisme des droits égaux dans l'art. Ce furent alors les succès disputés des œuvres théâtrales, l'*Othello* de Vigny (1829), la bataille d'*Hernani*, de Hugo (1830), les drames et romans d'Alexandre Dumas père, les poèmes de Musset, de Théophile Gautier, de Sainte-Beuve.

V. — Les excès des vainqueurs romantiques appelaient une revanche : ce fut celle de l'école dite *du bon sens* qui fit le succès de la *Lucrèce* de Ponsard et la chute des *Burgraves* de Hugo en 1843. — Le nouveau courant qui se forma bientôt substitua à la littérature *subjective*, c'est-à-dire personnelle et purement lyrique, une littérature *objective*, descriptive et historique.

Ce nouveau courant refléta la philosophie positiviste d'Auguste Comte, Taine et Renan. Ainsi à l'idéalisme succédait un réalisme, légitime sans doute dans de justes bornes, en histoire surtout, mais qui devait descendre, au théâtre et dans le roman, jusqu'au dernier degré du matérialisme. Le chef de la nouvelle école fut Leconte de Lisle. Par opposition au mépris des règles professé par les Romantiques, les nouveaux poètes préconisèrent le culte de la forme. On les nomma les *Parnassiens*, du titre d'un recueil de poésies : *Le Parnasse contemporain*, où furent d'abord publiées leurs œuvres. Quant aux romanciers, ils prirent le nom de *Naturalistes* avec Flaubert, d'*impressionnistes* avec Alphonse Daudet.

Victor Hugo, mort en 1885, avait suivi, dans son œuvre, la plupart de ces modes littéraires, quand il ne les avait pas suggérées.

VI. — Vers 1890, commença une triple réaction contre ce courant devenu abject. La première, excessive, prit le nom de *Symbolisme* et montra peu de respect pour la langue et le bon sens, perdue qu'elle était dans le rêve : son chef fut Verlaine. La deuxième, régionaliste, qui est le fait des poètes rustiques

tels que Mercier, Theuriet, Aicard, pouvait se réclamer de Lamartine et de Brizeux et surtout du grand classique provençal Frédéric Mistral. La troisième, qu'on pourrait nommer nationaliste, reprit dès 1870, puis vers 1900, les traditions françaises du grand siècle sans abandonner les légitimes réformes d'un romantisme modéré ; elle s'affirma soit au théâtre, soit dans la poésie lyrique, avec Bornier, Déroulède, Coppée, Rostand, soit dans le roman avec Bourget, Barrès, Bazin, Bordeaux, Bertrand, par des œuvres saines qui luttent peu à peu contre le flot du naturalisme encore puissant, en 1930, au moment du centenaire du romantisme.

VII. — La littérature catholique qui a sa place dans ce dernier mouvement, avait conservé dans le milieu du siècle, malgré les défections libérales de 1830 et la poussée des positivistes, une part de succès et d'influence avec des orateurs et des écrivains de premier ordre : Lacordaire, Montalembert, Veuillot, Gratry, Ozanam, Albert de Mun, Brunetière, et des historiens et biographes éminents.

Classification.

Après cette vue d'ensemble qui peut servir de fil conducteur, nous grouperons les écrivains suivant les genres littéraires principaux en suivant, pour chaque catégorie, à peu près l'ordre chronologique.

La production littéraire du dernier siècle a été énorme. Cela tient en grande partie peut-être au régime de la liberté de la presse, à peu près complète depuis 1830. Cette liberté est devenue une licence effrénée. Le bon sens dit cependant qu'elle devrait être sagement réglée dans une société, au moins au même titre que la fabrication des armes, des explosifs, des boissons alcooliques et des poisons. Un certain contrôle existe pourtant, et c'est ainsi que les tribunaux civils peuvent juger des délits de presse, de même que l'Église conserve son tribunal de l'*Index*.

Pour mettre de l'ordre dans l'étude de cette surabondance d'imprimés nous distinguerons :

A. — *La littérature de pensée et d'action*, celle des **Philosophes, Apologistes, Moralistes et Publicistes**.

Elle a pour but l'expression de la vérité, sa recherche, sa défense, sa propagation, dans l'ordre de la spéculation, de la religion, de la morale, de la politique.

On connaît le mot de Fénelon : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » La parole pour la pensée et l'action n'exclut pas l'art, au contraire : et c'est l'éloquence, qui s'efforce de plaire au cœur pour convaincre l'esprit et persuader la volonté.

B. — *La littérature d'agrément*, celle des **Poètes, Dramaturges et Romanciers**.

Chanter, raconter, fondre chant et récit dans le drame : tels sont les trois aspects de cette Littérature purement artistique, celle qui recherche le beau dans la parole. C'est à elle qu'on donne spécialement le nom de Littérature : elle est souvent le domaine de la fiction, mais chante le vrai aussi bien que le vraisemblable et le merveilleux. Poésie (ode et épopée), drame et roman, ont été cultivés très souvent à notre époque par les mêmes écrivains ; certains même ont eu, par ailleurs, l'ambition parfois exagérée, parfois utile, de passer de l'art à l'action. Tel Lamartine, et c'est lui qui a dit : « Le poète n'est pas tout l'homme comme l'imagination et la sensibilité ne sont pas l'âme tout entière... La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là tout l'homme. »

C. — *La littérature historique ou scientifique*, celle des **Historiens, des Critiques et des Savants**.

L'Histoire a pour but de fixer l'état des faits humains, et aussi, par conséquent, des connaissances humaines, aux différentes époques. C'est par l'histoire de la pensée humaine que la Critique ou Histoire littéraire, que l'Histoire naturelle et ses différentes branches depuis l'astronomie jusqu'à la microbiologie, que l'Enseignement en général, entrent, pour la compléter, dans l'Histoire des événements religieux et politiques, des mœurs et des coutumes, sur lesquels d'autre part, influent

notablement tout art et toute science. Du reste, l'Histoire est aussi un art, et elle est un instrument puissant de pensée et d'action morale. Quant à ce qu'on nomme aujourd'hui proprement la Science, elle a protesté contre le dilettantisme, qui ne pense qu'à son plaisir, aussi bien que contre l'utilitarisme intéressé, par son plus éminent organe contemporain. C'est Pasteur qui a dit : « Heureux celui qui porte en soi un idéal de beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. »

Comme certains auteurs sont des polygraphes ayant écrit dans des genres et sous des modes variés, nous les classerons dans la catégorie où ils se sont le plus distingués.

A. — LA LITTÉRATURE DE PENSÉE ET D'ACTION

Philosophes, Apologistes, Moralistes, Publicistes.

La Philosophie. — La littérature subit l'influence de la philosophie. Sans faire l'histoire de celle-ci au cours du XIXe siècle, indiquons les doctrines professées par les grands écrivains.

Chateaubriand, le premier, réagit contre le matérialisme de l'âge précédent et se pose en apologiste de la foi catholique. Mme de Staël est également spiritualiste, quoique publiciste révolutionnaire. De Bonald et J. de Maistre sont des métaphysiciens et des politiques traditionalistes. Joubert fut un moraliste.

Royer-Collard et Jouffroy soutinrent un spiritualisme libéral ; Cousin, un spiritualisme éclectique, teinté d'idéalisme et de panthéisme allemands ; Saint-Simon, Fourier et Proudhon propagèrent le socialisme.

Lamennais d'abord traditionaliste tomba du libéralisme au socialisme. Ses disciples Lacordaire et Montalembert, restés orthodoxes, professèrent un libéralisme catholique ainsi que Dupanloup et Gratry. Veuillot défendit les pures doctrines romaines soutenues par ses guides Mgr Gerbet, le Cardinal Pie.

Ernest Hello fut un psychologue et un mystique ; Mgr Gay, un théologien ascétique ; Le Play fonda l'Économie sociale sur le Décalogue.

Auguste Comte et Littré établirent le positivisme et Taine le déterminisme, et ils donnèrent ainsi le branle aux écoles réalistes.

Au collectivisme internationaliste de Jaurès s'oppose l'école sociale catholique d'Albert de Mun, l'antisémitisme de Drumont et le nationalisme de Maurras et Daudet. La doctrine de Bergson qui met en relief cette idée que la vie est changeante donne sa théorie à l'école symboliste.

Dans la chaire de Notre-Dame, après Frayssinous et Lacordaire, les Pères de Ravignan et Félix combattirent le scepticisme et montrèrent dans le christianisme la voie du progrès ; Monsabré y exposa en thomiste le dogme, et le P. Janvier la morale à la suite de Mgr d'Hulst. Le P. Sanson parla de *l'Inquiétude religieuse* aux rationalistes modernes, Mgr Baudrillart de la vitalité de l'Église en France, le P. Pinard de la Boullaye établit historiquement le personnage du Christ.

L'Éloquence. — L'éloquence au XIX^e siècle a eu d'illustres représentants aussi bien dans la chaire chrétienne qu'à la tribune parlementaire et au barreau, dans les académies et les universités. Il est à remarquer de plus que le monde politique s'est beaucoup recruté parmi les avocats et les professeurs, mais aussi parmi les journalistes, car c'est une tribune que la Presse moderne.

Le journal et aussi la revue, qu'on a longtemps nommée *magazine*, sont, il est vrai, tous deux des magasins, souvent des bazars, où la marchandise littéraire de bonne qualité est plutôt rare, mais où elle est variée. Le journal est, avant tout, un instrument d'information rapide ; mais il est aussi une agence électorale et donc une arme de combat pour la conquête du pouvoir ; il est encore un moyen de répandre ses propres idées et de discuter celles des autres, dans tous les domaines, et donc un forum, une école, un salon, où les polémiques de tout genre se donnent libre carrière ; enfin, il est un simple cabinet de lecture où l'on trouve, avec des chroniques, des contes, des

poésies, des romans en feuilletons, et voire des leçons de science et de religion, sans oublier la finance, la cuisine et la mode.

Si le journal, à cause de la hâte qu'il exige dans sa composition, a vulgarisé et industrialisé la littérature, et souvent abaissé la langue, s'il est cause de la dispersion de l'esprit par l'abus que l'on en fait, et s'il a d'autres inconvénients moraux, il fut pour nombre d'écrivains un moyen de formation et de célébrité, et pour quelques-uns même de gloire.

Voici par catégories, les principaux orateurs et journalistes. Après ce qui a été remarqué, on ne s'étonnera pas des redites de noms.

Les Orateurs politiques. — *Sous l'Empire*, les jurisconsultes du Conseil d'État et du Sénat, comme Portalis, sont des orateurs plutôt effacés. Mais les Proclamations de Napoléon sont des types de l'éloquence militaire.

Sous la Restauration : Chateaubriand, de Serre, Villèle, Berryer, comme ultra-royalistes ; Martignac, Decazes, Royer-Collard, Benjamin Constant, Foy, Manuel, comme libéraux.

Sous la Monarchie de Juillet et la République de 48 : Guizot, Cousin, Villemain, contre Thiers, Lamartine, Hugo, mais tous plus ou moins libéraux ; et, du côté des catholiques, Montalembert.

A la fin du Second Empire et pendant la Troisième République : Émile Ollivier, Gambetta, Jules Favre, Jules Simon, Keller, Jules Ferry, Étienne Lamy, Mgr Freppel, de Mun, Déroulède, Piou, Chesnelong, Jaurès, Clémenceau, Raymond Poincaré, Briand, etc.

Les Orateurs de la Chaire. — Frayssinous, Lacordaire, Ravignan, Combalot, Félix, Dupanloup, Mgr Pie, Monsabré, Olivaint, Didon, Janvier, Coubé, Mgr d'Hulst, Mgr Touchet, le P. Samson, Mgr Baudrillart, le P. Pinard de la Boullaye, etc.

Les Professeurs. — Fontanes, Lacretelle, Guizot, Cousin, Michelet, Quinet, Ozanam, Brunetière, Ollé-Laprune, Lapparent, Pasteur, etc., qu'on retrouvera la plupart aux historiens, aux critiques ou aux savants.

Les Journalistes. — Chateaubriand et Bonald au *Mercur*, puis au *Conservateur* avec Lamennais. Celui-ci, avec Gerbet, Lacordaire et Montalembert, à l'*Avenir*.

Au *Journal des Débats*, Bertin, un grand nombre d'académiciens, parmi lesquels on remarque Prévost-Paradol.

Au *Constitutionnel* et au *National*, Thiers et Armand Carrel.
A la *Paix*, à la *Charte de 1830*, Guizot.

A l'*Univers*, fondé par Migne et Du Lac, Louis Veuillot, Eugène Veuillot, Pierre et François Veuillot, Tavernier, etc.

Au *Siècle*, Havin ; à la *Presse*, Émile de Girardin ; au *Figaro*, Villemessant.

Au *Pays* et l'*Autorité*, les Cassagnac.

A la *Libre Parole*, Drumont, puis Bazire.

A l'*Humanité*, Jaurès. A l'*Homme libre*, Clémenceau. A l'*Echo de Paris*, De Mun et Barrès, etc. A la *Croix*, le P. Bailly, Jean Guiraud, Pierre l'Ermite, etc. A l'*Action Française*, Maurras et Léon Daudet ; etc., etc.

CHATEAUBRIAND (1768-1848)

François-René de Chateaubriand, né à Saint-Malo, passa au château paternel de Combourg une enfance triste et rêveuse, employée à des lectures de toutes sortes. Officier au régiment de Navarre quand éclata la Révolution, il partit en 1791 pour un voyage en Amérique où il satisfit son goût d'aventures et l'idée de contempler la vie sauvage dont il s'était engoué en lisant Rousseau. Revenu en France en 1792, il se maria, alla se joindre aux émigrés de Coblenz, fut blessé au siège de Thionville, et passa en Angleterre où il vécut péniblement en donnant des leçons. C'est là qu'il publia, en 1797, son premier ouvrage : *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*. Il s'y montrait incroyant, mais déjà inquiet de retrouver la vérité perdue. La mort de sa mère et de sa sœur, que son scepticisme avait tant affligées, le ramenèrent

à la foi : « J'ai pleuré et j'ai cru », dira-t-il plus tard. Dès lors il résolut d'écrire pour la défense de la religion.

Rentré en France après le 18 Brumaire, il publia, en 1801, *Atala*, épisode romanesque, qu'il détacha par avance de son grand ouvrage, *Le Génie du Christianisme*, lequel parut en 1802. Rallié au Consulat, il accepta des fonctions diplomatiques à Rome en 1803, mais l'exécution du duc d'Enghien (1805) le tourna contre Napoléon qu'il combattit depuis.

En 1805, il détacha l'épisode de *René* du *Génie*, puis il entreprit un voyage d'études en vue des *Martyrs*, qui parurent en 1809 et qui furent suivis du surplus de ses notes sous le titre d'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811).

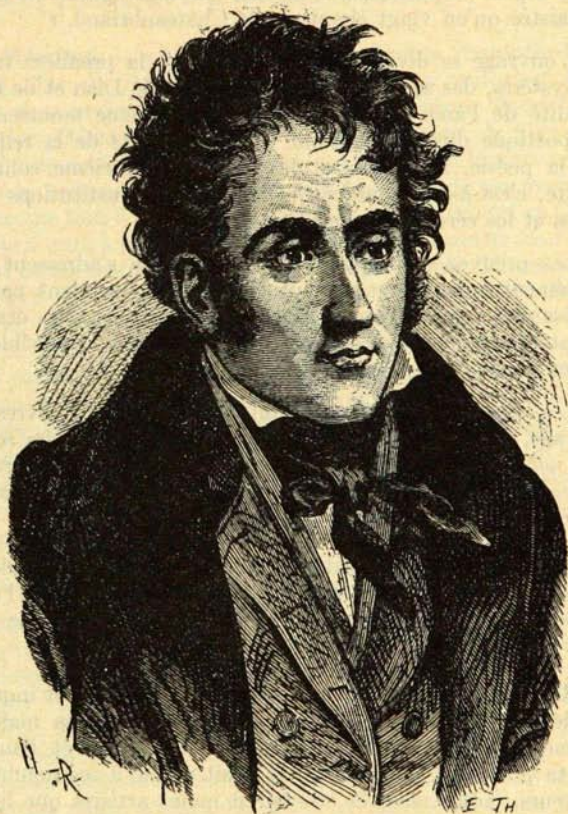
Élu à l'Académie, il ne put prononcer son discours de réception, censuré par l'Empereur, et celui-ci l'exila à Dieppe.

Sous la Restauration il joua un grand rôle politique surtout à propos du Congrès de Vérone et de la guerre d'Espagne ; plusieurs fois ministre et ambassadeur, il fut, à cause de la mobilité de son caractère, « souvent aussi embarrassant pour ses amis que redoutable à ses ennemis ». Orateur et polémiste, ses discours, brochures et articles furent principalement remarquables par « le mordant, le pathétique et l'éclat ».

En 1830, il protesta contre l'avènement de Louis-Philippe, puis rentra dans la vie privée et publia ses derniers ouvrages : les *Natchez*, le *Dernier des Abencérages*, l'*Essai sur la Littérature anglaise*, la *Vie de Rancé*. Il mit enfin la dernière main aux *Mémoires d'Outre-Tombe* qui parurent immédiatement après sa mort survenue pendant la Révolution de 1848.

Œuvres. — **Le Génie du Christianisme**, ou *Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*. — On l'a vu, l'intention de l'auteur était bonne. Comme le procédé fut habile et le moment opportun, le but fut atteint, et le succès, immense, soit auprès des amis qui virent dans cet ouvrage un moyen de renaissance religieuse approprié à l'état des esprits, soit auprès des ennemis, les tenants du philosophisme du XVIII^e siècle, absolument battu en brèche.

Cependant le plan et les idées ne sont pas absolument irréprochables. « J'irai même jusqu'à avouer, dit Léon Gautier,



CHATEAUBRIAND

que cette apologie me semble parfois d'une rare faiblesse, et qu'il y a plus de puissance et de nerf en vingt lignes de Joseph de Maistre qu'en vingt chapitres de Chateaubriand. »

L'ouvrage se divise en quatre parties : la première traite des mystères, des sacrements, de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme ; le deuxième et la troisième montrent le côté poétique du christianisme, ou les rapports de la religion avec la poésie, les lettres et les arts ; la quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les institutions religieuses et les cérémonies de l'Église.

Les preuves développées par l'auteur ne s'adressent pas précisément à la raison, devant laquelle elles seraient parfois insuffisantes, mais à l'imagination et au cœur, et elles étaient présentées comme il convenait aux hommes « sensibles », suivant l'épithète à la mode d'alors.

Les deux courts romans qui formaient deux livres de l'ouvrage, *Atala* ou *l'harmonie du christianisme avec les scènes de la nature, les passions du cœur humain* ; *René*, ou *le vague des passions, les ravages des passions dans l'âme privée de la foi*, en furent par la suite totalement détachés.

Atala est un souvenir de la savane américaine. L'opulence et l'éclat des tableaux de cette nature vierge se mêlent à l'analyse des beaux caractères de l'héroïsme du missionnaire, le père Aubry, et du héros Chactas.

René, le jeune désenchanté à l'orgueil immense et inquiet, aux désirs inassouvis, à la mélancolie fatale, exerça malheureusement une fâcheuse séduction sur les âmes, et l'auteur regretta plus tard l'exemple qu'il avait donné à ses nombreux imitateurs, moins mesurés et surtout moins artistes que lui.

En résumé, la thèse du *Génie du Christianisme* fut acceptée ; le style riche et harmonieux des descriptions, l'autorité et l'ingéniosité de la critique des ouvrages anciens et modernes révélaient un maître qui allait, du reste, confirmer ses théories littéraires par un exemple.

Les Martyrs. — Ce livre est un poème épique en prose, dont le but est de démontrer que le christianisme est plus

favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. L'action se passe vers la fin du III^e siècle, sous le règne de Dioclétien.

Résumé. — « Un jeune chrétien, *Eudore*, rencontre *Cymodocée*, fille de *Démodocus*, prêtre d'Homère, qui s'est égarée avec sa nourrice, et la reconduit chez son père. Pour l'en remercier, *Démodocus* ne tarde pas à aller avec sa fille visiter la famille chrétienne de *Lasténès*, qui est celle d'*Eudore*. Celui-ci, à la prière de ses hôtes, leur fait le récit de ses aventures. Il raconte tour à tour ce qu'il a vu à Rome, en Italie et en Gaule ; il a pris part à un grand combat des Romains contre les Francs, il est même resté prisonnier des barbares ; mais, délivré bientôt après, il s'est rendu en Armorique, où il a été témoin des pratiques superstitieuses des druides et de la mort de *Velléda*, une de leurs prêtresses ; enfin, avant de rentrer dans sa patrie, il a visité l'Égypte et les pieuses solitudes de la Thébaïde. *Cymodocée*, charmée du récit d'*Eudore* et frappée des merveilles du christianisme, se déclare chrétienne. Elle est fiancée au jeune héros. Mais bientôt la persécution éclate et les sépare. Ils se retrouvent à Rome, dans l'amphithéâtre, confessent courageusement la foi, et hâtent par l'effusion de leur sang le triomphe de l'Église. »

Appréciation. — Les beautés de détails abondent : la rencontre d'*Eudore* et de *Cymodocée*, *Démodocus* chez *Lasténès*, les combats des Romains contre les Francs dans les plaines de la Batavie, la description du camp des barbares, leur chant de guerre : *Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée...*, le combat singulier d'un descendant de Vercingétorix avec *Mérovée*, l'intervention de la légion chrétienne, l'attaque du camp barbare défendu par les Francs et par leurs femmes, sont des pages admirables, où Chateaubriand a mis tout ce qu'il avait de richesse dans son imagination et de coloris dans son style. On regrette ce qu'il y a de factice et de convenu dans cette œuvre, et en particulier dans la manière d'envisager et de traiter le merveilleux chrétien : il ne semble, par endroits, qu'une fâcheuse imitation de la mythologie antique ; néanmoins la prééminence de nos dogmes lui confère une véritable supériorité esthétique. Ce qu'on ne saurait trop louer, c'est le talent avec lequel l'auteur a évoqué l'époque lointaine qu'il décrit. Cette

couleur locale devait renouveler la manière d'écrire l'histoire. On sait l'enthousiasme qu'éprouva le jeune Augustin Thierry à la lecture de l'admirable Livre VI, et qui devait décider de sa vocation historique.

LA LÉGION CHRÉTIENNE

« Les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef était le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que par cette mort l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passait aux Francs : ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier, et le proclament roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivait de l'œil les mouvements des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne : « Braves soldats, la fortune de Rome est entre vos « mains. Marchons à l'ennemi. »

« Aussitôt les fidèles abaissent devant César leurs aigles surmontées de l'étendard du salut. Victor commande : la légion s'ébranle et descend en silence de la colline. Chaque soldat porte sur son bouclier une croix entourée de ces mots : « Tu vaincras par ce signe. » Tous les centurions étaient des martyrs couverts des cicatrices du fer et du feu. Que pouvait contre de tels hommes la crainte des blessures et de la mort ? O touchante fidélité ! Ces guerriers allaient répandre pour leurs princes les restes d'un sang dont ces princes avaient presque tari la source. Aucune frayeur, mais aussi aucune joie ne paraissait sur le visage des héros chrétiens. Leur valeur tranquille était pareille à un lis sans tache. Lorsque la légion s'avança dans la plaine, les Francs se sentirent arrêtés au milieu de leur victoire. Ils ont conté qu'ils voyaient à la tête de cette légion une colonne de feu et de nuées et un cavalier vêtu de blanc armé d'une lance et d'un bouclier d'or. Les Romains qui fuyaient tourment le visage ; l'espérance revient au cœur du plus faible et du moins courageux : ainsi, après un orage de nuit, quand le soleil du matin, paraît dans l'orient, le laboureur rassuré admire l'astre qui répand un doux éclat sur la nature ; sous les lierres de la cabane antique le jeune passereau pousse des cris de joie ; le vieillard vient s'asseoir sur le seuil de la porte : il entend des bruits charmants au-dessus de sa tête, et il bénit l'Éternel.

« A l'approche des soldats du Christ, les barbares serrent leurs rangs, les Romains se rallient. Parvenue sur le champ de bataille, la légion s'arrête, met un genou en terre, et reçoit de la main d'un ministre de paix la bénédiction du Dieu des armées. Constance lui-même ôte sa couronne de lauriers, et s'incline. La troupe sainte se relève, et, sans jeter ses javelots, elle marche l'épée haute à l'enne-



LA LÉGION CHRÉTIENNE

Les guerriers chrétiens viennent de se relever après la bénédiction du prêtre. Ils s'avancent contre les barbares que terrifie la vision céleste. Gaulois et Francs, après d'autres luttes mémorables, fraterniseront devant les autels du Christ.

mi. Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des barbares ; Romains, Grecs et Gaulois, nous entrons tous à la suite de Victor dans l'enceinte des Francs, rompus... »

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem, en passant par la Grèce et en revenant par l'Afrique et l'Espagne, est une « suite ou un commentaire des *Martyrs* ». — Dans ce livre, l'auteur a usé de moins d'apprêt, et cette relative simplicité relève ses autres qualités, car si l'imagination et le sentiment ne sont pas moindres, on les sent plus vrais.

Les Mémoires d'Outre-Tombe sont une autobiographie flattée à l'excès, mais où les qualités de l'écrivain brillent au plus haut degré.

Chateaubriand a écrit en vers la tragédie de *Moïse* et d'agréables romances parmi lesquelles : *Le montagnard émigré* ; *Combien j'ai douce souvenance...*, qu'il a insérée dans sa jolie nouvelle : **Le dernier des Abencérages**.

Jugement sur Chateaubriand. — Chateaubriand a exercé sur les esprits de ses contemporains une influence considérable : non seulement il a commencé la restauration morale et religieuse du XIX^e siècle, mais il a rafraîchi les sources et a élargi les voies de la littérature. Ce n'est pas qu'il ait rompu avec la tradition classique ; au contraire, il en a renoué la chaîne en associant à l'inspiration du génie chrétien l'imitation des modèles de l'antiquité, surtout de l'antiquité grecque. Mais en même temps il explorait les monuments du moyen âge, et mettait en lumière les chefs-d'œuvre des littératures étrangères ; par là, il ouvrait aux esprits des perspectives jusqu'alors inconnues ou dédaignées. C'est ainsi qu'il a été novateur, et qu'il a puissamment contribué à fonder un art, une science, une poétique toutes modernes. Quant au mérite intrinsèque de son œuvre, il ne répond pas toujours à l'importance de son rôle. Dans les sujets de pure imagination, on peut lui reprocher de l'exubérance, du vague, de l'enflure ; ses descriptions sont trop chargées de couleurs et d'images ; « la nature, a dit Lamartine, y disparaît trop sous l'artifice ». Mais, dans les récits historiques, son style

se dégage des faux brillants, sans rien perdre de sa richesse et de son harmonie ; là, Chateaubriand se montre admirable écrivain. (*Passim.*)

Mme DE STAËL (1766-1817)

Mme Germaine de Staël, née à Paris, était fille du banquier Necker, qui fut ministre de Louis XVI. Elle eut pour principale école le salon de son père, où se réunissaient les illustrations de l'époque. A vingt ans elle épousa le baron de Staël, ambassadeur de Suède. Obligée de quitter la France pendant la tourmente révolutionnaire et sous le Consultat, elle parcourut l'Allemagne et ne revint qu'après la chute de Napoléon (1815).

Familiarisée avec les œuvres de Montesquieu et surtout de Rousseau, elle publia des « Lettres sur les écrits et le caractère » du philosophe genevois dont elle se montre disciple enthousiaste. Aussi, quoique attachée à la monarchie, elle a préconisé et défendu toutes les idées révolutionnaires.

Elle devina, dès les débuts, le destin de Napoléon et se montra son adversaire irréductible. Exilée par lui, elle vécut à Weimar où elle connut Goethe, Wieland et Schiller. Elle séjourna ensuite à Coppet, en Suisse, à partir de la mort de son père, voyagea en Italie, où Silvio Pellico et Manzoni étaient déjà de grands poètes romantiques, et ne rentra à Paris, dont elle avait la nostalgie, qu'après la chute de l'Empire.

Œuvres. — *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800). — *Delphine*, roman (1802).

Corinne, ou *L'Italie* (1807), œuvre originale, roman à demi autobiographique qui tient du poème et du traité philosophique, et où l'écrivain se montre psychologue et peintre de mœurs.

De l'Allemagne. La première édition parue en 1810 fut saisie et détruite par Napoléon ; le livre ne reparut qu'en 1814. C'est là que Mme de Staël attaque les littératures du Midi, inspirées des Grecs et des Latins, comme entachées d'imitation excessive et de paganisme, et qu'elle oppose à ces *Classiques*, les *Romantiques*, nom qu'elle donne aux littératures du Nord, inspirées du christianisme et restées nationales. Elle fait connaître ces dernières, en conseille l'étude et celle de notre moyen âge, et par là s'associe au mouvement inauguré par Chateaubriand, mais avec outrance et en préparant sa déviation vers le libéralisme littéraire, frère de son libéralisme politique et religieux.

Les Considérations sur la Révolution française, apologie filiale de Necker, et la *Correspondance*, parurent après sa mort en 1818 et en 1821, par les soins de son fils.

Appréciation générale. — Mme de Staël fut une intelligence élevée, mais gâtée par le philosophisme et le protestantisme. « Il y a dans ses livres assez de talent pour sortir du commun, pas assez pour être de l'élite. » (D. Nisard.)

Son style a généralement peu de relief et de couleur, mais de la clarté, de la chaleur et de l'éloquence. L'influence de cette femme célèbre est mêlée comme son œuvre. Par le bon côté, elle partage avec Chateaubriand la gloire d'avoir ramené les lettres aux sources chrétiennes et au passé national.

JOSEPH DE MAISTRE (1753-1821)

Né à Chambéry, d'une famille originaire du Languedoc, le comte de Maistre était sujet du roi de Sardaigne pour lequel il montra une exemplaire fidélité ; mais sa sympathie pour la France et son talent d'écrivain dans notre langue lui ont mérité une place importante dans notre littérature et dans notre mouvement catholique et antirévolutionnaire.

Après une jeunesse studieuse, il devint membre du Sénat de Savoie à Turin. Au moment de l'invasion de son pays, en 1792, il se réfugia en Suisse ; et c'est à Lausanne qu'il écrivit

ses premiers ouvrages, parmi lesquels les *Considérations sur la France* (1797) remplies de prévisions que l'avenir réalisa, mais à plus longue échéance qu'il n'avait peut-être supposé. L'ouvrage eut un immense succès. Bonaparte en fut frappé, lui dont la destinée trompa, pour un temps, les conjectures de l'auteur, en retardant leur exécution.

Régent de la Chancellerie de Sardaigne de 1799 à 1802, il fut alors nommé par Victor-Emmanuel I^{er}, son ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg où il séjourna jusqu'en 1817. Durant ces quatorze ans, honoré de la faveur d'Alexandre et très recherché pour son esprit dans la haute société, quoique vivant fort à l'étroit et presque dans la gêne, il écrivit ses principaux ouvrages. Un seul fut publié en 1809 ; les autres ne parurent qu'après la tourmente ; quelques-uns même sont posthumes.

De 1817 à sa mort, il fut ministre d'État à Turin, consolé de son long exil par la vie de famille, dont ses lettres nous ont révélé l'intimité, et par la reconnaissance peut-être tardive de son souverain, qu'il avait servi dans l'infortune avec le plus complet désintéressement. Catholique fidèle à ses convictions, homme d'un grand caractère autant qu'aimable, père et ami tendre et dévoué, ce génie vaste et puissant fait grand honneur à notre foi et à notre langue.

Œuvres. — Les *Considérations sur la France* (1797) exposent le caractère à la fois providentiel et satanique de la Révolution française. Dieu tire le bien du mal : tel est, dès cet ouvrage, le thème du philosophe chrétien. Ses vues sur la guerre et sur le rôle de l'Église, ses conjectures sur la Restauration, surtout sa confiance dans le génie et les destinées de la France, sont exprimées avec une éloquence d'une vigueur qui n'exclut pas l'esprit et le pittoresque.

Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines (1809). Ce principe, c'est la religion. Dieu seul est la source de l'autorité comme il est l'auteur de la société. L'auteur raille, dans cet opuscule, les constitutions écrites d'où Dieu est absent, et dont son siècle et le nôtre ont vu l'éphémère vanité.

Du Pape (1819). De Maistre voit dans l'autorité pontificale la clef de voûte de la société. Le dogme de l'infaillibilité du Saint-Siège s'impose, en dehors même des preuves théologiques, par un fait rationnel connu : toute souveraineté possède ce privilège nécessaire à la sécurité sociale, laquelle exige un juge en dernier ressort. Le mouvement doctrinal créé par cette première partie de l'ouvrage devait aboutir, cinquante ans après, à la définition précise, donnée par le Concile du Vatican.

Les rapports des Papes avec les souverainetés temporelles et avec la civilisation et le bonheur des peuples font l'objet des 2e et 3e parties, les plus brillantes de ce chef-d'œuvre. L'histoire en main, De Maistre prouve l'influence bienfaisante de la Papauté. — Enfin les rapports avec les Églises schismatiques présentent des vues pénétrantes sur la Russie et sur l'Angleterre.

De l'Eglise gallicane dans ses rapports avec le Souverain Pontife (1821). C'est un supplément du précédent ouvrage : Pascal, les Jansénistes, Bossuet et les Gallicans sont pris à partie et réfutés d'une manière aussi savante que spirituelle et respectueuse.

Les Soirées de Saint-Pétersbourg ou *Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* (1821). Cet ouvrage, où le métaphysicien catholique a déclaré avoir « versé sa tête », est, en même temps qu'un haut traité philosophique, une œuvre d'art remarquable, dans la manière des Dialogues de Platon. Trois interlocuteurs : le Comte (l'auteur lui-même), le Sénateur (un Russe) et le Chevalier (un jeune Français), discutent sur le problème du mal et justifient la Providence qui, somme toute, donne une plus grande somme de bonheur même terrestre aux justes qu'aux méchants. Les justes échappent aux châtimens du bourreau et à la plupart des maladies et des malheurs conséquences du péché. Par la prière, ils se préservent d'une foule d'autres ; et si les calamités et surtout la guerre, suites funestes de la prévarication originelle ou de la condition humaine, ne les épargnent point, les idées d'expiation, de sacrifice, de réversibilité des mérites, fondemens du christianisme, font tourner à leur profit moral et surnaturel, et souvent même à leur bonheur d'ici-bas, les maux qu'ils supportent avec résignation.

Les onze dialogues sont parsemés, comme au hasard de la conversation, de digressions littéraires et historiques, descriptions, portraits, anecdotes, fruits d'une érudition immense, qui font de cet ouvrage sérieux un des plus agréables et des plus éducatifs qui soient. Le style prend tous les tons sans sortir du ton distingué, tour à tour familier, piquant, virulent, touchant et mélancolique parfois, toujours élevé, souvent sublime.

Joseph de Maistre a encore écrit : *Les Délais de la Justice divine dans la punition des coupables*, traduit de Plutarque et commenté ou mieux développé dans le sens chrétien ; les *Lettres d'un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole* ; et nombre d'opuscules parmi lesquels d'amusants *Paradoxes*. Le paradoxe est un de ses procédés ; mais l'auteur ne veut pas qu'on s'y laisse tromper ; et il suggère par des exemples (*le jeu est la plus utile des choses*) qu'on doit prendre seulement la part de vérité qu'un paradoxe montre, contrairement à des opinions communes trop absolues.

Correspondance. — Soit qu'il s'adresse à Bonald son ami, soit qu'il écrive à ses filles Adèle et Constance, ses *Lettres*, « le plus aimable et le plus original de ses ouvrages, ont révélé dans ce penseur absolu, dans ce logicien inexorable, un père presque plus père que les plus tendres ». (D. Nisard.)

Appréciation générale. — S'il y a de l'outrance dans quelques théories de Joseph de Maistre, cette outrance tient surtout à la forme paradoxale dont il ne craint pas d'user contre Voltaire et Rousseau qui en avaient abusé ; cette forme, il est vrai, permet à des adversaires de mauvaise foi de prendre le change, mais les exagérations et même les erreurs de détail que ceux-ci ont exploitées contre le grand penseur n'atteignent point dans le fond son orthodoxie catholique. Quant au style, on en a parlé plus haut ; il est très souvent fulgurant, et ses éclairs illuminent les plus hautes questions et les plus palpitantes, et ses foudres n'ont pas peu contribué à briser les idoles du philosophisme. Mais si son ironie fouette dur, sa grâce n'est pas moindre que celle des plus délicats.

Louis Gabriel, vicomte de Bonald (1754-1840), né à Milhau, partage avec J. de Maistre et Chateaubriand la gloire d'avoir inauguré en France la réaction catholique contre le philosophisme du XVIII^e siècle. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, *Législation primitive* (1802). Ce dernier est comme l'antithèse du *Contrat social* de J.-J. Rousseau.

Son style très ferme au service d'une logique inflexible, est souvent tendu et sec, mais vigoureux et profond. La famille, la société, les droits de Dieu, n'ont pas eu de défenseur plus convaincu que Bonald.

Ses *Pensées morales* sont d'un observateur animé du zèle de la vérité et du bien. N'a-t-il pas dit lui-même : « Il faut croire au bien pour le pouvoir faire. » — Quelques-unes de ses théories traditionalistes sont discutables et en partie erronées, ou du moins excessives.

Il faut nommer, après lui, comme philosophes catholiques : **Maine de Biran**, **Ballanche** et **Blanc de Saint-Bonnet**.

Joseph Joubert (1754-1824), né à Montignac (Dordogne), écrivain et moraliste distingué, après s'être lié avec Marmontel, La Harpe, d'Alembert, Diderot, et avoir ressenti comme ses contemporains les atteintes du scepticisme, en sortit bien vite, devint l'ami de Chateaubriand sans toutefois entrer comme lui dans la lutte et la politique, et chercha par tous les moyens et en toutes choses le vrai, le beau, le juste, ne gardant de son commerce avec les libres-penseurs du XVIII^e siècle que « ce qui pouvait étendre et perfectionner son goût littéraire et sa conception de l'art ».

Ses *Lettres* se distinguent par la grâce et la sensibilité ; ses *Critiques littéraires*, par une exquise délicatesse ; ses *Pensées et Maximes*, par la force et la justesse d'observation. « Nul livre, a dit Sainte-Beuve en parlant des *Pensées*, ne couronnait mieux cette série française, ouverte aux *Maximes* de La Rochefoucauld, continuée par Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, et qui se rejoint par cent retours à Montaigne. »

Napoléon Bonaparte (1769-1821). Napoléon mérite dans la Littérature une place digne de son génie politique et militaire. S'il n'a pas su, comme Louis XIV, attirer les grands écrivains, s'il n'a eu pour lui, suivant son expression, que la petite littérature, il a goûté la grande, surtout Corneille ; et de plus, il a inspiré les maîtres de l'âge suivant. Mais, de même que celle de Louis XIV (dont la *Correspondance royale* est un monument très honorable au point de vue littéraire), la plume de Napoléon a eu des éclairs comparables à ceux de son épée.

« L'éloquence militaire n'a rien produit de supérieur aux Proclamations de Napoléon. La fierté, la grandeur, l'élan, l'enthousiasme, tout y est. » De ce genre, il restera le modèle. Ses *Proclamations* à l'armée d'Italie, de Cherasco, d'Austerlitz, etc., renferment des traits d'éloquence dignes de l'antiquité. « Il faut même en convenir, quand nous lisons dans les écrivains de l'antiquité les harangues des plus renommés capitaines, nous sommes tentés souvent de n'y admirer que le génie des historiens. Ici le doute est impossible, les monuments existent, l'histoire n'a plus qu'à les rassembler. » (J. Chénier.)

Le *Mémorial de Sainte-Hélène*, dicté par le grand proscrit principalement à Montholon et à Gourgaud, qui l'ont publié, rappelle les *Commentaires* de César. Le héros y raconte, avec une « simplicité qui n'exclut pas la grandeur », quelques-unes de ses immortelles campagnes. Tout lettré y peut goûter du plaisir autant que tout militaire du profit. On sait comment nos vainqueurs de la Grande Guerre, Foch en tête, ont reconnu en Napoléon, à l'occasion du centenaire de sa mort, leur maître incontesté.

L'abbé de Frayssinous (1765-1842), né à Curières (Aveyron), prédicateur célèbre, dont les *Conférences sur la religion*, faites depuis 1801, soit aux Carmes, soit à Saint-Sulpice, exercèrent une influence salubre sur la foule de ses auditeurs, surtout sur la jeunesse. — Les *Conférences* ont été publiées en 1825, sous le titre de *Défense du christianisme*.

Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), né à Paris, célèbre avocat, la plus pure gloire peut-être du barreau français. Il y défendit Ney, Cambronne, Lamennais, Chateaubriand, Louis-Napoléon, etc... « Voilà une grande puissance », dit Royer-

Collard, la première fois qu'il entendit Berryer à la Chambre. C'est l'honneur de Berryer de n'avoir mis cette puissance qu'au service de l'ordre et de la morale, inviolablement fidèle à ses convictions politiques et à sa foi religieuse, noble défenseur, sous la Restauration, du trône et de l'autel.

Paul-Louis Courier (1772-1825), né à Paris, ancien officier de l'Empire et adversaire acharné du gouvernement de la Restauration, auteur de pamphlets politiques : *Pétition aux deux Chambres*, *Pamphlet des pamphlets*, etc., et de *Lettres*, qui ne manquent ni d'esprit ni de grâce, mais où le travail se fait trop sentir ; car, helléniste et lettré raffiné, il voulait donner le tour le plus élégant même à une *Pétition de villageois*.

Pierre Royer-Collard (1763-1845), né à Sommepeuis (Marne), homme d'État et philosophe. Président de la Chambre des députés de 1828 à 1830 et chef du parti doctrinaire (c'est-à-dire constitutionnel selon la Charte, mais avec de fortes tendances libérales), il se distingua par sa modération, son éloquence et sa dialectique puissante. Il a laissé des *Discours politiques* et des *Fragments philosophiques* publiés par Jouffroy.

Théodore Jouffroy (1796-1842), né aux Pontets (Jura). Il a raconté dans une page fameuse comment il perdit la foi à l'École Normale en 1814. Élève de Cousin, puis rédacteur au *Globe*, il y écrivit l'article retentissant : *Comment les dogmes finissent* (1822). Professeur, il fit connaître en France la philosophie écossaise de Reid, et enseigna un spiritualisme stoïcien et kantien. « Psychologue sagace et délicat, âme sympathique qui se débat dans les angoisses du doute et regrette la foi perdue, Jouffroy est en même temps un écrivain clair, éloquent, ému. » Auteur d'un *Cours de droit naturel*, d'un *Cours d'esthétique*, de *Mélanges philosophiques*.

Victor Cousin (1792-1867), né à Paris, a partagé, comme professeur, les triomphes de Guizot et de Villemain. Il se livra passionnément à l'étude la philosophie, et devint le chef de l'école éclectique ou du juste milieu : doctrine qui consiste à choisir dans les différents systèmes de philosophie ce qui paraît le plus conforme à la raison. Son œuvre principale est le *Traité du vrai, du beau et du bien*.

Son style rappelle celui des maîtres du XVII^e siècle ; mais ses conclusions philosophiques sont indécises ou incohérentes : la raison seule, « toujours courte par quelque endroit », comme dit Bossuet, ne peut résoudre tous les problèmes : elle a besoin du secours de la révélation et de la foi.

Saint-Simon (Comte de), (1760-1825). Descendant de l'auteur des *Mémoires*, économiste fondateur du socialisme français, particulièrement dans ses ouvrages : *Le système industriel* et le *Nouveau christianisme*. Son école devait se développer beaucoup de 1830 à 1850, et influer sur nombre d'écrivains. C'est à ce titre seulement que nous le citons, ainsi que **Fourier** (1772-1837), le fondateur du Phalanstère avec **Considérant** (1802-1893), et **Proudhon** (1809-1865). Ce dernier fut le plus puissant écrivain et orateur de cette école. Il a, dans une foule d'ouvrages et d'articles, fait la satire violente et souvent contradictoire de son époque, prêché la Révolution économique et sociale, la lutte des classes et l'anarchie. Il contribua, ainsi que Louis **Blanc**, à la révolution de 1848. Celui-ci, historien et politique militant, avait déjà participé à celle de 1830 et devait coopérer à celle de 1870. — Nous allons voir l'école catholique sociale fournir des hommes d'un mérite bien supérieur et d'un apostolat non moins fécond, lorsqu'il n'a point dévié.

LAMENNAIS (1782-1854)

Né à Saint-Malo, Félicité-Robert de La Mennais, frère de Jean-Marie fondateur des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploermel, montra une intelligence précoce. A douze ans, il avait lu Plutarque, Tite-Live, et surtout Rousseau. Inspiré par les théories de l'*Emile*, il ne voulut faire sa première Communion qu'à vingt-deux ans. Ame inquiète et exaltée, vraiment romantique, il subit pourtant l'ascendant de la sainteté de son frère ; et, tout en se préparant à l'état ecclésiastique, il publia, avec sa collaboration, des *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France au XVIII^e siècle*, ouvrage censuré par la police impériale à cause de ses opinions ultramontaines. Exilé à Londres pour ses attaques contre l'Université, il ne rentra à Saint-

Sulpice qu'en 1816, pour être ordonné prêtre à trente-quatre ans.

C'est alors qu'il publia son *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817-1823) dont le premier volume, chef-d'œuvre de logique et de style, révélait un apologiste de génie digne de Pascal et de Bossuet. « Ce fut, dit de Maistre, comme un tremblement de terre sous un ciel de plomb. » « En un seul jour, ajoute Lacordaire, Lamennais se trouva investi de la puissance de Bossuet. » En effet, l'ouvrage fit un bruit considérable et lui attira des disciples fervents, la plupart intelligences d'élite, qui travaillèrent sous sa conduite, dans son château de La Chesnaie, près de Dinan. Parmi les principaux, citons Montalembert, Lacordaire, Gerbet, de Salinis, Guéranger, Rohrbacher, de Carné, de Coux, d'Alzon, et même Sainte-Beuve.

Le succès de son ouvrage obligea le chef de l'École mennaisienne à des polémiques dans le *Conservateur*, qu'il fonda avec Bonald et Chateaubriand, puis dans le *Défenseur*, la *Quotidienne*, et le *Mémorial catholique* de Bailly. Jusque-là il défendait avec fougue l'autorité contre la liberté, et les doctrines romaines contre le gallicanisme.

La révolution de 1830 modifia ses idées, et dans le journal *L'Avenir*, il lutta pour la liberté des peuples opprimés : Pologne, Belgique, Irlande, Italie du Nord ; mais surtout, il préconisa une démocratie catholique, la séparation de l'Église et de l'État, la liberté de l'enseignement et de la presse ; il tenta enfin une conciliation des idées libérales avec le catholicisme, sur la base de la liberté absolue de celui-ci et l'arbitrage du Pape. Dans cette voie périlleuse il allait s'égarer. S'il avait bien des admirateurs, il s'était fait aussi des ennemis dans l'Église même. Seize propositions de son journal furent déferées à Rome où il se rendit avec Montalembert et Lacordaire, en « pèlerins de la liberté » (comme ils se nommaient), et tenta de se justifier. Grégoire XVI l'accueillit favorablement ; il hésitait à le frapper. Lamennais avait quitté Rome quand le Pape se décida à lancer l'Encyclique *Mirari vos* qui, sans nommer l'*Avenir* et ses rédacteurs, condamnait leurs doctrines.

Ils se soumièrent ; mais bientôt Lamennais emporté par son esprit d'indépendance, et malgré ses amis qui ne purent rien sur son caractère absolu et mobile, publia *Les Paroles d'un croyant*, livre qu'on a appelé « l'Évangile de la sédition ». Il y convie les peuples à s'unir contre les rois. Sans doute, les souverains de l'époque étaient peu sympathiques, et les déclamations du prophète restaient bien dans le vague, mais elles avaient le tort de fausser l'interprétation des maximes évangéliques.

Nombre de pages, détachées de cet ouvrage et dépouillées de leur intention subversive, sont devenues classiques comme pastiches réussis du style de la Bible : *le rocher, la prière, la mère et la fille, les deux nids, le jeune soldat, l'exilé...*

Une nouvelle Encyclique, condamnant nommément ce livre, trouva Lamennais révolté ; et dès lors il abandonna l'Église après avoir publié, sous le titre : *Affaires de Rome*, un long pamphlet contre cette Papauté dont il avait cru faire la tête du mouvement démocratique.

Entré dans l'école socialiste avec Louis Blanc, il écrivit *Le livre du peuple* et des articles violents que le Gouvernement de Louis-Philippe fit punir d'un an de prison (1840). Membre de la Constituante en 1848, il ne joua qu'un rôle effacé, et, après avoir publié encore *l'Esquisse d'une philosophie*, dont un volume : *De l'Art et du Beau*, est un remarquable cours d'esthétique chrétienne, il finit sa vie tourmentée dans la misère. Ame peut-être sincère mais mal équilibrée, Lamennais a écrit avec la même plume éclatante, le pour et le contre sur la Révolution. Quoi qu'il en soit, il fut l'organe d'un utile mouvement religieux qui, grâce à la Providence, n'a été que ralenti un instant par sa défection orgueilleuse ; et maint catholique français garde pour lui de la reconnaissance et l'espoir d'une grâce dernière de salut.

LACORDAIRE (1802-1861)

Henri Lacordaire, né à Recey, près de Châtillon-sur-Seine, fit ses études au lycée de Dijon et à la faculté de droit de Paris. A l'âge de vingt-deux ans, il quitta le barreau où son

éloquence avait déjà attiré l'attention de Berryer, entra au séminaire de Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre en 1827 et nommé aumônier au collège de Juilly, puis au collège Henri IV.

En 1830, collaborateur de Lamennais à l'*Avenir*, il y réclama les droits de l'Église, fut poursuivi, parut trois fois en justice où son éloquence le fit un jour acquitter. Après l'Encyclique de Grégoire XVI, sur les doctrines libérales du journal, il se soumit, quitta Lamennais et redevint aumônier de la Visitation à Paris.

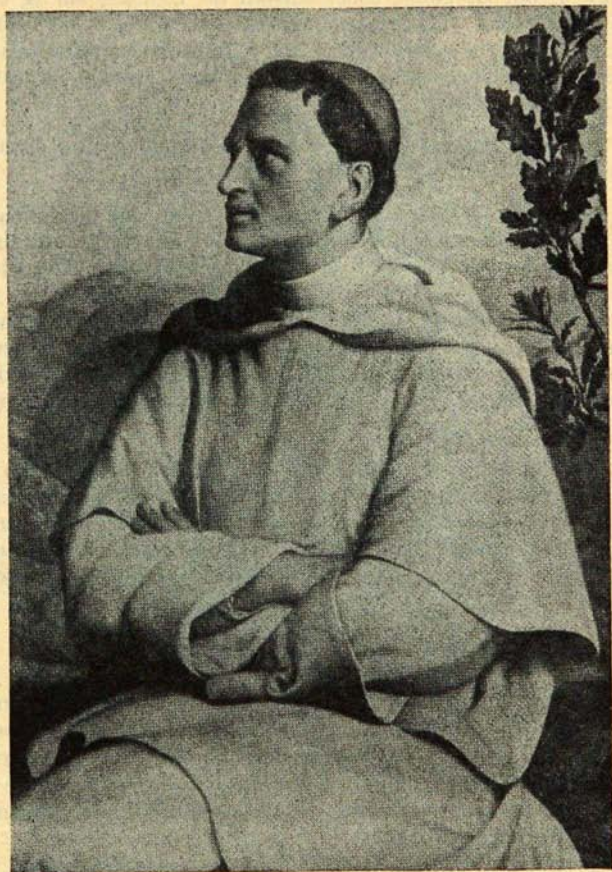
En 1831, fondé sur les promesses de la Charte, il ouvrit avec Montalembert, son ami, et M. de Coux une *Ecole libre*. Déféré à la Cour des Pairs, il s'y défendit brillamment, ce qui n'empêcha ni sa condamnation ni la fermeture de son école. Mais la question de la liberté d'enseignement était posée devant l'opinion ; c'était le réveil de la conscience catholique.

Peu après, en 1834, Lacordaire donna aux jeunes gens du collège Stanislas, des conférences qui eurent du retentissement, grâce à la nouveauté de son apologétique et de son éloquence. Mgr de Quélen l'appela à les continuer en 1835 et 1836 dans la chaire de Notre-Dame. Le succès fut immense. Le caractère d'actualité de ses discours, le tour romantique même de ses tableaux et de ses mouvements, exercèrent une véritable séduction sur son auditoire d'hommes et de jeunes gens.

En 1840, pour affermir sa vocation d'orateur chrétien, Lacordaire alla à Rome, entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs et reparut, après un an, dans la chaire de Notre-Dame sous l'habit de Saint-Dominique. Il y prononça son grand discours sur la **Vocation de la nation française** plein d'un lyrisme d'épopée, d'une vigueur tout apostolique et d'une flamme d'ardent patriotisme.

Il publia ensuite la *Vie de saint Dominique*, obtint le rétablissement de son ordre en France, et reprit ses Conférences de Notre-Dame de 1843 à 1851 avec le même succès.

En 1848, élu membre de la Constituante, il siégea à la Montagne, mais ne tarda pas à donner sa démission, ayant sans doute perdu quelques-unes de ses généreuses illusions libérales.



LACORDAIRE

Avec la série des **Conférences** de Notre-Dame, celles de Nancy, Lyon, Grenoble, celles surtout de Toulouse sur la vie chrétienne (1854), les *Oraisons funèbres* de Drouot et d'O'Connell, enfin son discours de réception à l'Académie française où il remplaçait Tocqueville en 1860, forment l'œuvre oratoire de Lacordaire.

La vibration intense de son verbe émut profondément tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre.

La lecture ne saurait donner qu'une faible idée du prestige qu'exerçaient l'improvisation et l'action du grand Dominicain. Montalembert le comparait « à un fleuve impétueux et limpide, bouillonnant et irrésistible comme un torrent des Alpes ». Cette voix puissante raviva le mouvement religieux, surtout parmi les jeunes gens, chez qui elle suscita d'ardentes convictions et de saints enthousiasmes pour l'Église et son divin Fondateur, Jésus-Christ, à qui elle chantait des hymnes vraiment inspirés.

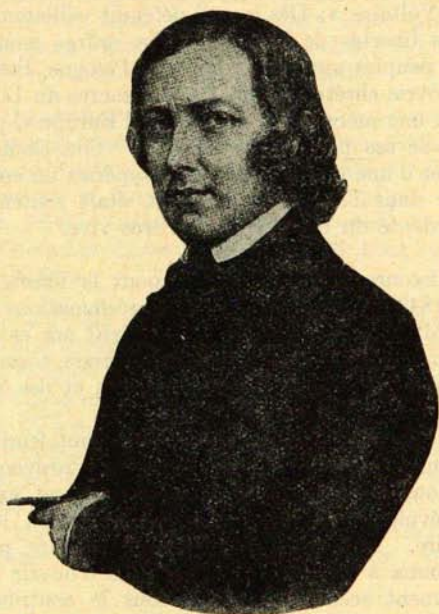
Lacordaire termina sa carrière à l'École de Sorrèze (Tarn), une école secondaire *libre enfin*, de cette liberté d'enseignement pour laquelle il avait si vaillamment combattu. Là il se montra un grand éducateur. Ses *Lettres* à des jeunes gens, débordantes de tendresse surnaturelle, sont un de ses plus précieux ouvrages.

MONTALEMBERT (1810-1870)

Charles Forbes de Tryon, comte de Montalembert, naquit à Londres. Il était fils d'un émigré et d'une Écossaise. Son père, membre de la Chambre des Pairs en 1819, plus tard ambassadeur à Stockholm, et qui avait pris une part active à la politique de la Restauration, mourut en 1831, lui laissant son titre de pair héréditaire.

Charles, à peine ses études finies, se lia avec Lacordaire et Lamennais. On sait qu'il les suivit à Rome lors de la condamnation de l'*Avenir*.

Soumis comme Lacordaire, on a vu qu'il subit bientôt avec lui le *Procès de l'École libre*. Ce fut son début oratoire à la Chambre des Pairs, où il fut jugé et condamné à une amende



MONTALEMBERT

de 100 francs, mais où il affirma les droits catholiques avec une éloquence qui frappa de stupeur tous les voltairiens du Gouvernement de Juillet. Il s'écriait : « Au milieu d'un peuple libre, nous catholiques, nous ne voulons pas être des ilotes... Nous sommes les fils des Croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire. » Dès lors, il défendit vaillamment au Parlement les libertés de l'Église et des ordres monastiques, et celles des peuples opprimés : Irlande, Pologne, Suisse du Sonderbund, Syrie chrétienne lors des massacres du Liban. « L'Église, c'est une mère, c'est la mère de l'Europe », proclamait-il dans une de ses plus belles envolées. Son éloquence, d'une franchise et d'une impétuosité que tempérerait un constant souci d'élégance dans l'action et le débit, était soutenue par une passion ardente du bien et une foi très vive.

Ses discours et ses brochures pour la liberté d'enseignement en 1843 et 44, corroborant les réclamations épiscopales, celles de Mgr Parisis en particulier, furent mis en lumière par la campagne de Louis Veuillot dans l'*Univers*, mais se butèrent à la résistance des Villemain, des Cousin et des Thiers.

Après la chute de Louis-Philippe, Montalembert entra à la Constituante, puis à la Législative où il provoqua l'expédition de Rome pour le rétablissement du Pape, exilé à Gaète par la Révolution, puis combattit à nouveau le monopole universitaire. C'est alors que la loi présentée par son ami Falloux donna à tout citoyen la faculté d'ouvrir des collèges d'enseignement secondaire libres, sous le contrôle de l'Université qui se réservait d'imposer les programmes et de conférer les grades. Malgré ces fâcheuses restrictions, l'enseignement catholique s'empessa de créer des établissements où furent sauvegardées la foi et les mœurs de la jeunesse chrétienne et d'où sont sortis des hommes du plus haut mérite.

Rallié à l'Empire en 1851, Montalembert entra dans l'opposition en 1857. Il fut mêlé aux campagnes moins heureuses du libéralisme catholique et prit parti à la veille de sa mort contre l'infailibilité discutée au Concile du Vatican : illusions et excès de langage dus à l'emportement de son caractère mais qui n'atteignent pas la sincérité de sa foi et de ses bonnes intentions.

Œuvres. — Outre ses **Discours politiques**, Montalembert a publié de beaux ouvrages historiques où le moyen âge chrétien est peint dans sa vie privée, sa vie monastique et son art ogival. Ce sont : **Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie** avec son *Introduction* magistrale sur le XIII^e siècle, **Les Moines d'Occident** depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard ; **Le Vandalisme dans l'art**. Une érudition solide, un goût délicat, un style pur, en rendent la lecture attachante.

Félix Dupanloup (1802-1878), né à Saint-Félix, en Savoie, évêque d'Orléans, éducateur distingué, orateur illustre, écrivain fécond, polémiste ardent. Son traité sur l'*Éducation*, l'*Oraison funèbre de Lamoricière*, les *Panégryriques de Jeanne d'Arc* (1855, 1869), l'*Athéisme et le péril social*, les *Lettres sur Voltaire*, à l'occasion du centenaire de 1878, sont les plus estimées de ses œuvres.

On sait qu'il joua un rôle considérable dans les luttes pour la liberté d'enseignement, soit comme rédacteur en chef de l'*Ami de la religion*, soit comme membre de la Commission pour la loi Falloux en 1850, soit comme membre de l'Assemblée nationale en 1875 pour la loi sur les Facultés catholiques libres. Chef des catholiques libéraux, quoiqu'il eût défendu le *Syllabus*, son intervention au Concile du Vatican contre l'opportunité de la définition de l'infaillibilité fut retentissante. Toutefois il se soumit aux décisions du Concile. Sa démission de l'Académie française à la réception de Littré en 1871 fit aussi du bruit.

Gratry (Le Père) (1805-1872), né à Lille. — Il était élève de Polytechnique lorsqu'il se convertit du scepticisme à la foi. Devenu prêtre et professeur, il rétablit la Congrégation de l'Oratoire. C'est un grand philosophe catholique et un apologiste qui s'imposa par sa science, lorsque, aumônier de l'École Normale (1842), il engagea une controverse avec Vacherot qui en était le Directeur. Écrivain d'un style noble et qui sait unir la poésie aux plus hautes spéculations, il possédait une âme mystique et généreuse qui a embrassé l'utopie pacifiste, en particulier dans *La Morale et la loi de l'Histoire*. Ses principaux ouvrages sont : un *Cours de Philosophie* (1855-1857), la *Philosophie du Credo*, les **Sources**. Ce dernier petit livre est un remarquable programme de haute éducation intellectuelle.

Gustave de Ravignan (1795-1858), né à Bayonne, jésuite, prédicateur illustre, remplaça le Père Lacordaire à Notre-Dame de Paris. Outre ses *Conférences*, il a laissé encore : des *Retraites*, des *Entretiens spirituels*, *Clément XIII* et *Clément XIV*.

La parole à la fois grave, originale et puissante du Père de Ravignan avait surtout le don de convaincre. Il y a profit pour l'esprit, le cœur et la piété, à lire les ouvrages de cet éloquent et saint religieux.

Le Père **Félix** (1810-1892), né à Bouchain (Nord), membre de la Compagnie de Jésus, célèbre prédicateur de Notre-Dame de Paris. Dans ses *Conférences sur le progrès*, il a étudié, avec une logique inflexible, les questions sociales les plus importantes.

LOUIS VEUILLOT (1813-1883)

Fils d'un tonnelier de Boynes en Gâtinais (Loiret), Louis Veillot suivit sa famille à Paris et fut élevé dans un milieu honnête mais qui avait perdu les traditions de foi des ancêtres. Au sortir de l'école primaire de Bercy, il entra comme clerc dans l'étude d'avoué de Fortuné Delavigne, frère du poète, où des camarades lettrés l'aidèrent à compléter ses études et le signalèrent à Guizot, pour le compte de qui il rédigea des journaux ministériels conservateurs à Rouen, à Périgueux et à Paris même. Il compléta en même temps sa formation littéraire, en autodidacte, par l'étude sérieuse des écrivains du XVII^e siècle. C'est alors que des amis l'entraînèrent à Rome où il se convertit et n'aspira plus qu'à exercer un apostolat (1838). Il devait le trouver bientôt dans le journalisme catholique. En attendant, attaché au cabinet de Guizot, il remplit une mission en Algérie en 1841 dans l'état-major de Bugeaud. A son retour, il quitta le ministère et ne tarda pas à entrer



LOUIS VEUILLOT

comme rédacteur à l'*Univers*. Ce journal devint entre ses mains une arme puissante au service de l'Église. Il y soutint de nombreuses polémiques contre les feuilles de la libre-pensée, surtout le *Siècle*, le *Constitutionnel* et les *Débats*, y mena la campagne pour la liberté d'enseignement durant laquelle il fut condamné à un mois de prison, y combattit les thèses et les intrigues du catholicisme libéral, y défendit le Saint-Siège en toute circonstance, et en particulier lors des usurpations des États Pontificaux. C'est à cette occasion que son journal, pour avoir publié l'Encyclique du Pape, fut supprimé par le gouvernement du Second Empire (1860). La plume du vaillant écrivain ne resta pas inactive et produisit des brochures et des ouvrages importants, jusqu'à ce que, après sept ans de proscription, en vertu de la Constitution de 1868, put revivre l'*Univers*. Pendant le Concile, Veillot envoya de Rome des chroniques fameuses, où il soutenait les partisans de l'infailibilité. Ses articles parisiens pendant la guerre de 1870 sont d'un patriotisme aussi généreux que clairvoyant. Souvent béni et glorifié par Pie IX, il mena encore plusieurs années le bon combat. Lorsque, à l'aube du pontificat de Léon XIII, la maladie vint abattre le vaillant athlète, de nouvelles persécutions s'apprêtaient pour l'Église, mais il pouvait espérer que le mouvement catholique auquel il avait tant contribué allait continuer à produire des œuvres fécondes.

Lors du centenaire de sa naissance, en 1913, au moment où paraissait le tome IV et dernier de sa vie par son frère Eugène Veillot, qui y a raconté pertinemment toute l'histoire des luttes de l'Église au XIX^e siècle, le Pape Pie X écrivait une lettre qui est un magnifique et autorisé panégyrique de toute l'œuvre de Louis Veillot. Nous en détachons ce passage :

« Avec la flamme de son zèle d'apôtre, il entra dans la lice orné des dons précieux qui font l'écrivain, l'artiste et le penseur de génie, par lesquels il a égalé et surpassé les maîtres les plus illustres, car, dans les saintes batailles de la défense des principes sacrés, sa plume était à la fois un glaive tranchant et un lumineux flambeau. Ce qui entraînait la vigueur de son esprit, ce qui l'enveloppait de lumière, ce qui en centuplait l'énergie, c'était, avec sa foi profonde, l'amour de l'Église dont il désirait le triomphe, et l'amour de la patrie qu'il voulait fidèle à Dieu. »

Œuvres. — 1° **Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires.** Sous ce titre, Louis Veuillot a réuni ses principaux articles et la plupart de ses brochures. Ces 22 volumes de *Mélanges* contiennent l'histoire des luttes catholiques de 1843 à 1878. On y remarque : la *Lettre à Villemain*, sur le monopole universitaire, l'*Esclave Vindex*, les articles sur la *guerre de Crimée*, l'*illusion libérale*, *Waterloo*, la querelle des *Classiques chrétiens*, le *Fond de Giboyer* contre la pièce d'Augier qui calomniait le journaliste désarmé, de pénétrantes études sur *Victor Hugo*, *Rome pendant le Concile*, *Paris pendant les deux sièges*, etc., etc. (Dans la nouvelle édition des *Œuvres complètes*, on a détaché des *Mélanges* et imprimé à part plusieurs de ces ouvrages.)

2° Parmi les autres ouvrages du fécond polygraphe, on distingue d'abord ceux dont le cadre est un récit de voyage, forme commode où l'auteur fait entrer, dans un pêle-mêle agréable, une foule de digressions historiques et morales, artistiques et littéraires, politiques et religieuses. Tels sont :

Les Pèlerinages de Suisse (1839) et **Rome et Lorette** (1841), les livres de sa conversion où le nouveau chrétien dit sa joie d'avoir retrouvé la maison du Père de famille, et, tout en commençant à combattre pour la grande cause, promène son juvénile enthousiasme dans des paysages enchanteurs et des sanctuaires vénérés.

Çà et là (1859). C'est une série de petits voyages où les noms propres sont démarqués, et qui commence par celui de ses noces, petit roman autobiographique d'un charme chrétien très délicat. Les seize autres livres racontent des villégiatures en Bretagne ou en Alsace, sur la montagne ou au bord de l'Océan, et partout l'amitié y tient de délicieuses conversations sur tous les thèmes, au sein d'une nature décrite d'un pinceau à la fois sobre et riche. « Vie chrétienne, vie heureuse », telle est la morale de ces deux aimables volumes où une prose poétique s'entremêle parfois de beaux vers, telles la touchante élogie *Le Cyprès* et l'*Epilogue*, son testament.

Le Parfum de Rome (1860). Les douze livres de cet ouvrage ont le caractère de l'épopée, et l'on y sent en maints endroits l'inspiration dantesque. C'est le poème de la Papauté, le tableau de ses luttes et de ses triomphes, dans ce cadre de la Ville éternelle dont mille aspects nous sont présentés comme au hasard des visites du pèlerin. Deux principaux personnages de fantaisie l'y accompagnent : Fra Gaudenzio, un moine enthousiaste, et Coquelet, le type du libre-penseur. Leurs conversations avec l'auteur ajoutent à l'ouvrage un intérêt dramatique. Écrit au moment où se posait la Question romaine, le poème se fait satirique en même temps qu'apologétique, et l'exaltation du chantre de Rome s'y répand en versets lyriques, tantôt débordants de foi et d'amour, tantôt prophétiques et vengeurs.

3° Les romans et nouvelles : **Pierre Saintive**, **Agnès de Lauvens**, **Historiettes et Fantaisies**, (**Les Nattes et Petite Philosophie**), **Corbin et d'Aubecourt**, **L'honnête femme**. Ces deux derniers surtout, d'un art spirituel et distingué qu'ont admiré hautement des critiques comme Sainte-Beuve et Jules Lemaitre, ont de plus le mérite rare de présenter la vie sous son véritable aspect, et de défendre les droits de la morale, sans rien perdre néanmoins de leur grâce pénétrante.

4° Œuvres de satire sociale où Louis Veillot est un rival de La Bruyère et de Molière, avec les avantages d'une éloquence qu'on n'a pas craint de comparer à celle de Bourdaloue et de Bossuet :

Les Libres-Penseurs (1848), peinture vigoureuse des mœurs, de la politique et des lettres dans la société du temps de Louis-Philippe.

Les Odeurs de Paris (1865), tableau hardi et courageux des milieux littéraires et mondains sous le Second Empire, ouvrage qui fut célèbre au moment de son apparition et qui sonnait la débâcle du régime.

Le Lendemain de la Victoire (1848). Vision, sous la forme d'un drame aux tableaux shakespeariens, de ce que deviendrait la France aux mains des socialistes. En rééditant cette œuvre après la Commune, l'auteur constatait avec regret que, si une partie de sa vision fatale s'était réalisée, on ne voyait

point venir ce réveil du droit social chrétien que peignaient ses désirs de patriote catholique.

Il faut ajouter à ces ouvrages deux volumes de vers : **Les Satires** et **Les Coulevres**, où abondent des traits de bon sens et d'esprit que Boileau n'eût point désavoués, et qui l'emportent à bien des égards sur les œuvres du Législateur du Parnasse.

5° Des ouvrages historiques : *Les Français en Algérie* (1846), *La Guerre et l'Homme de guerre* (1854), *Le Droit du Seigneur*, *La Vie de sainte Germaine Cousin*, qui renferment des pages de grande histoire et même d'érudition, comme on en trouve d'ailleurs des milliers dans les *Mélanges*.

Enfin la **Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ**, que Louis Veillot composa pour faire la contre-partie du fameux ouvrage de Renan. Sans entrer dans la réfutation du roman blasphémateur, faite par vingt autres écrivains, le fervent chrétien fit un livre de grand art et de sincère piété où la figure du divin Maître est peinte avec amour et présentée comme le centre de l'histoire et le sommet de l'humanité.

6° **La Correspondance** de Louis Veillot dont neuf volumes ont déjà paru (et que les *Œuvres complètes* classent, en y ajoutant beaucoup de lettres, dans l'ordre chronologique) est au moins égale et, sur bien des points, supérieure à celles de Mme de Sévigné, de J. de Maistre et de Voltaire.

Les lettres de Veillot, comme celles de la célèbre marquise qu'il admirait, et comme celles du publiciste catholique qu'il a éditées, révèlent chez le terrible lutteur, non seulement une grande force de jugement, mais encore une vive gaieté, une exquise délicatesse de cœur, une profonde et chrétienne tendresse, une admirable résignation dans l'épreuve, tous les sentiments nobles dont l'expression gracieuse ou piquante, éloquente ou attendrie, est toujours neuve et vibrante. Par la variété des questions traitées, par la qualité des correspondants, prélats et hommes politiques, gentilshommes et grandes dames, simples instituteurs et curés de campagne, et des amis de choix, et son frère Eugène et sa sœur Élise et ses enfants ; par la diversité du ton, toujours approprié, par l'esprit et le bon goût, la Correspondance de Louis Veillot mise en parallèle avec

celles de Voltaire, signale une fois de plus l'antithèse des deux écrivains dont le talent, analogue sur plusieurs points, a exercé, quoique dans un sens diamétralement opposé, une influence aussi considérable ; mais la passion de la vérité chez le fier croyant est d'une tout autre grandeur que la rage du mensonge chez l'impie audacieux.

Appréciation générale. — Louis Veuillot s'apparente aux noms les plus célèbres de notre Littérature. Mille témoignages des partisans et des ennemis en font foi. Vingt volumes d'études élogieuses publiées à l'occasion de son centenaire, et plusieurs par d'éminents critiques, ont rompu à son égard une certaine conspiration du silence qui ne l'empêchera pas de rester au rang de nos grands classiques. La violence de ses polémiques, plus modérées, à y regarder de près, que celles de ses adversaires, et plus loyales sans comparaison, s'efface déjà dans le recul de l'histoire ; et les leçons du penseur, de l'apôtre, de l'artiste, demeurent. De même qu'on a dit « qu'il eut toujours pour lui *le Pape et la Grammaire* », on appliquera à son génie l'un de ses vers :

Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français.

LA FLEUR DU COLISÉE

Depuis quelques jours je n'avais pas vu le Colisée ; depuis quelques jours le printemps est venu à tire-d'aile.

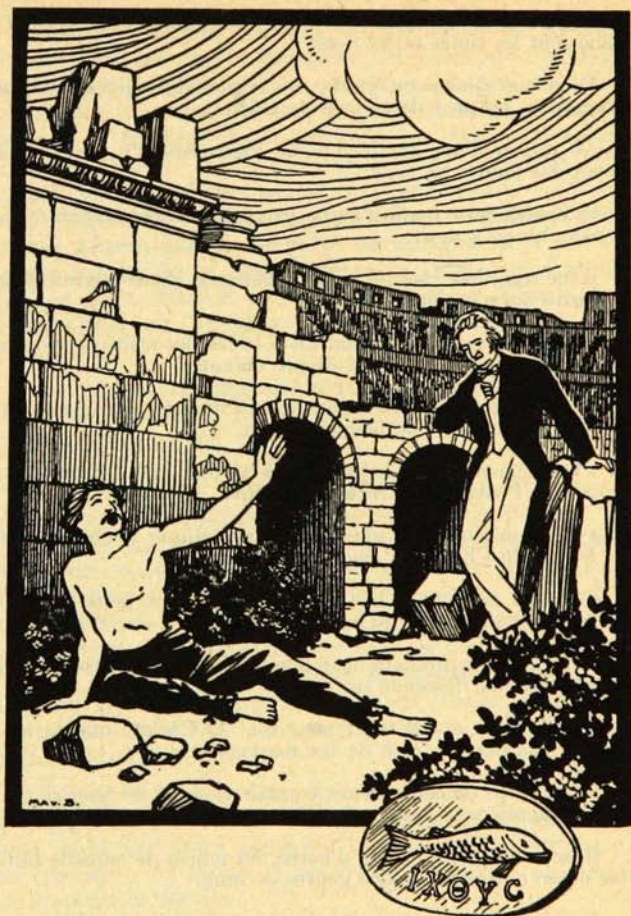
Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyre a premièrement fleuri, là naissent les premières fleurs.

Ce matin, j'y suis entré par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue, j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient : fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

Quel hosanna disaient les oiseaux ! quels parfums répandaient les fleurs ! que mon cœur était joyeux !

Un oiseau chantait sur la Croix. Au pied de la Croix, je vis une marguerite blanche tachetée de rouge.



UNE FLEUR DU COLISÉE

« O Christ, que ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes martyrs », s'écrie le Gaulois livré aux lions...

Louis Veuillot, ému devant la vision de son ancêtre, va cueillir la fleur du sacrifice qui parfamera sa combative existence.

La médaille antique porte le mot *Poisson*, en grec Ι Ch Th Y S, formé des initiales des cinq mots : Jésus, Christ, Dieu, Fils, Sauveur.

Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César :

Au milieu d'une touffe d'herbe vigoureuse j'y voyais briller comme une goutte de sang.

Et près de cette touffe d'herbe, je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

Il me regardait ; ses lèvres blanchissantes s'entr'ouvraient pour un sourire qui n'a point la vie.

Et sur son visage je retrouvais à la fois les traits de mon père et ceux de mon frère, et ceux de nos enfants.

Il me disait : « J'ai été amené captif du fond des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple romain.

« La clémence du Christ m'a visité dans ma prison : il m'a envoyé son Pontife ; j'ai reçu le baptême.

« César m'a offert la vie si je voulais abjurer le Christ ! préférant le don du Christ, j'ai choisi de mourir.

« Je suis mort pour le Christ ! je suis mort pour le Christ ! Que le Christ soit béni ! qu'il règne à jamais !

« J'ai laissé des fils dans ma pauvre cabane des Gaules. O Christ ! que ton baptême descende sur eux !

« O Christ ! je suis mort pour toi. O Christ ! que ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes martyrs ! »

Et ce corps ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de laquelle brillait cette chose qui semblait une goutte de sang.

Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules, aux pieds de César.

Ce que j'avais vu comme une goutte de sang était une fleur de l'herbe ; je l'emportai sur mon cœur.

Pierre, fils de mon frère, cette fleur est pour toi.

(*Le Parfum de Rome*, IX, XII.)

Olympe-Philippe Gerbet (1798-1864), né à Poligny (Jura), mort évêque de Perpignan, fit partie de l'école mennaisienne, écrivit les premiers articles de l'*Avenir* et du *Mémorial catholique*, mais demeura attaché aux doctrines romaines, abjurant et réfutant les théories de son ami qu'il nommait Tertullien tombé. Un long séjour à Rome lui permit de travailler à son bel ouvrage, œuvre d'art plus encore que d'érudition : **Esquisses de Rome chrétienne**. — **L'Essai sur le dogme générateur de la piété catholique** suivi des **Vues sur le dogme de la pénitence** où se trouve un magnifique dialogue entre Fénelon et Platon, rappellent le style de ces deux maîtres par l'ampleur, la souplesse délicate et la pureté de la langue.

Ses œuvres théologiques préparèrent le *Syllabus*. Il écrivit encore une réfutation, sous le titre *La Stratégie de Renan*, du célèbre blasphémateur.

Louis-Édouard Pie (1815-1880), né à Pontgoin, en Beauce (Eure-et-Loir), cardinal et évêque de Poitiers. Ce prélat, illustre par la doctrine et par l'éloquence, a dénoncé les erreurs contemporaines avec l'autorité d'un docteur de l'Église, dans ses *Mandements*, ses *Instructions synodales*, ses *Lettres pastorales*. Ses **Homélies** sont d'un art sobre qui n'exclut pas l'onction, mais qui revêt une sorte de majesté antique. Il réprouva avec une grande fermeté de caractère la politique de Napoléon III. C'est lui qui présenta au Concile, au nom de la Commission de la Foi, le rapport concluant à la définition de l'infaillibilité pontificale.

Auprès de lui Mgr **Gay**, son commensal et son ami, peut être cité comme le meilleur représentant, au point de vue littéraire, de la littérature ascétique de notre temps, surtout dans son ouvrage : *De la vie et des vertus chrétiennes* et celui sur *Les Mystères du Rosaire*.

Mgr de Ségur fut plutôt un apologiste populaire.

Ernest Hello (1828-1885), né à Lorient. Profond penseur au style original et puissant, mais parfois obscur et maniéré. Il a réuni dans un volume, intitulé **L'Homme**, des études brillantes et suggestives sur la nature humaine et sur les problèmes du temps. Son mysticisme et sa foi éclatent dans tous

ses ouvrages, mais surtout dans : *Paroles de Dieu, Physionomies de Saints*. Son sens critique et chrétien est remarquable, comme en témoignent ses idées sur le *Style* et son recueil *Le Siècle et les Hommes*, complément de son premier livre. Son journal avait pour titre : *Le Croisé*.

Frédéric Le Play (1806-1882), né à Rivière-Saint-Sauveur, près de Honfleur, savant professeur, économiste distingué, a parcouru toute l'Europe pour l'étudier au triple point de vue de l'ingénieur, de l'économiste et du moraliste. On lui doit de nombreuses études sur l'industrie et sur l'économie politique : *Les Ouvriers européens, La Réforme sociale, L'Organisation du travail, L'Organisation de la famille*, etc.

C'est le vrai fondateur de l'Économie sociale. Parti du Saint-Simonisme, il se convainquit bientôt, en appliquant aux phénomènes sociaux la méthode d'observation, de l'inanité des théories socialistes. Et il prouva, à la suite de ses monographies de familles ouvrières, que les vraies causes du bonheur, de la liberté et de la prospérité des peuples, sont dans la fidélité au Décalogue. Nul n'a mieux montré la funeste influence des faux dogmes révolutionnaires. *La Réforme sociale en France*, fondée surtout sur la réforme de la famille et l'affirmation des droits paternels, est un ouvrage qui a fait école. La clarté et la correction du style s'y allient souvent avec une véritable éloquence.

Auguste Comte (1789-1857) est le fondateur du positivisme dont il voulait faire la religion de l'Humanité. Son Cours de *Philosophie positive* a néanmoins de belles pages sur le christianisme. L'influence des doctrines positivistes codifiées par **Littré**, puis appliquées par **Taine** et **Renan**, a été grande et funeste dans la deuxième partie du siècle. En niant les faits prouvés de l'ordre surnaturel, cette école est contradictoire avec elle-même, elle n'est pas vraiment *positive*.

Charles-Émile Freppel (1827-1892), né à Obernai (Alsace), successivement professeur de philosophie à l'école des Carmes de Paris, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, évêque d'Angers, député plus de dix ans, auteur d'une

belle réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan, d'une étude historique intitulée : *La Révolution française*, de *sermons*, de *panégyriques*, de *discours politiques*, etc. « Rarement, a-t-on dit, depuis le commencement de ce siècle (le XIX^e), la chaire chrétienne et la tribune française ont entendu une éloquence aussi ferme et une logique aussi irréfutable. »

Albert de Mun (1841-1914), né à Lumigny (Seine-et-Marne). Orateur magnifique, défenseur, au Parlement, de l'Église, de la classe ouvrière et des plus hauts intérêts de la France. Son beau livre **Ma vocation sociale** raconte comment les malheurs de la guerre de 70, pendant laquelle, capitaine de cuirassiers, il fut prisonnier en Allemagne, lui inspirèrent la fondation des *Cercles catholiques d'ouvriers*. Sa carrière politique et sociale, si bien remplie, s'est achevée par son œuvre de journaliste au début de la grande guerre. Ses articles éloquents avaient prévu l'*heure décisive* ; ils ranimèrent, le moment venu, « la confiance nationale » dont il se proclamait le ministre.

Édouard Drumont (1844-1918). Journaliste, littérateur et sociologue influent. Ses articles dans la *Libre Parole* et ses ouvrages : *La France Juive*, *la Fin d'un monde*, etc., parfois outranciers, ont créé un beau mouvement nationaliste.

Louis Monsabré (1841-1896). Cet illustre dominicain a occupé, vingt ans durant, la chaire de Notre-Dame où il présenta avec élégance et clarté l'*Exposition du Dogme catholique*, d'après les doctrines de saint Thomas. Sa parole aux accents pénétrants a obtenu d'admirables succès.

Mgr d'Hulst (1841-1896). Philosophe et orateur. Recteur de l'Institut catholique de Paris. Ses *Conférences* sur le Décalogue à Notre-Dame sont remarquables par la profondeur de la pensée, la noblesse du style et l'actualité d'une doctrine sûre et lumineuse.

Auprès de lui, l'abbé **Paul de Broglie** publia de remarquables travaux scientifiques.

Léon Ollé-Laprune (1839-1898), né et mort à Paris, maître des Conférences à l'École Normale supérieure, est un des maîtres contemporains de la philosophie catholique. Son

livre intitulé : *Le prix de la vie*, présente une philosophie simple et claire de la destinée humaine, d'un point de vue pratique et chrétien. Il a écrit encore *Les sources de la paix intellectuelle*, *De la virilité intellectuelle*.

Un de ses disciples, **Maurice Blondel**, l'auteur de l'*Action*, offre de nouvelles ressources à l'Apologétique chrétienne, quoique certains de ses points de vue soient contestables.

Emmanuel Janvier (1860). Dominicain qui, en vingt Carêmes successifs à Notre-Dame, vient de faire l'*Exposition de la Morale catholique* en un langage dont on admire la sobriété dans l'abondance et souvent le superbe lyrisme.

A.-D. Sertillanges (1870). Professeur et orateur qui traite avec un tour très moderne les questions morales. Ses Conférences sur la *Vie héroïque* pendant la grande guerre sont à la fois très didactiques et pleines d'une belle émotion. Son ouvrage sur la *Vie intellectuelle* rappelle, avec des aperçus nouveaux, les *Sources* de Gratry. Son *Catéchisme des incroyants* est une très originale apologétique dans la forme des dialogues de Platon.

Mgr Touchet (Stanislas-Xavier), évêque d'Orléans, né à Solier (Calvados) en 1848. Orateur original et enthousiaste dont les nombreux discours, panégyriques et oraisons funèbres forment une œuvre importante. Il a eu l'honneur de faire aboutir la canonisation de Jeanne d'Arc, et son ouvrage *La Sainte de la Patrie*, est un des plus beaux qu'on ait écrit sur notre héroïne (1920).

Le Cardinal de Cabrières (François-Marie-Anatole de Rovérié), évêque de Montpellier, né à Beaucaire en 1830, mort en 1921. Orateur et écrivain d'un talent fait de distinction et de mesure jointes à une haute noblesse de caractère et à un patriotisme éclairé. Outre ses discours et mandements, on a de lui plusieurs biographies, et un livre de souvenirs de famille, *Cabrières et Veauve*, d'un charme délicat. Les qualités de son esprit et de son cœur sont mises en lumière dans la splendide oraison funèbre que lui a consacrée le Père Janvier.

Les Orateurs de Notre-Dame ont vu se prolonger leur lignée après la Grande Guerre qui, soit dit en passant, ne semble pas avoir déterminé encore une époque littéraire distincte.

De 1920 à 1930 on a entendu successivement devant des foules de 5,000 personnes à qui des haut-parleurs portaient toute la voix des orateurs, le R. P. Sanson, oratorien, sur *l'Inquiétude humaine et le Christianisme*, puis sur le *Message du Christ*, avec des accents d'autant plus pressants qu'ils étaient plus emplis de la charité évangélique ; puis Mgr Baudrillart, également de l'Oratoire, dans ses grandes fresques historiques : *la Vocation catholique de la France et sa fidélité au Saint-Siège à travers les âges*, discours qui succédaient de près à la reprise des relations de la France avec le Pape (nonciature et ambassade) interrompues en 1906 — et enfin le P. Pinard de la Boulaye, Jésuite, dans ses thèses d'exégèse sur *Jésus et l'Histoire*, d'une dialectique si éloquente et si lumineuse pour éclaircir les discussions suscitées par les renaniens attardés.

Mais le fait le plus original de l'Éloquence, c'est la diffusion radiophonique qui permet à tout l'univers de profiter de ses leçons et de ses accents, non seulement des Conférences de Notre-Dame, mais de bien d'autres discours, par exemple, les éloges funèbres de Foch et de Joffre par Poincaré et Barthou.

A cet égard, les sermons radiodiffusés le dimanche à midi, inaugurés par le R. P. Lhande, Jésuite, le R. P. Gillet, Dominicain, le R. P. Dieux, oratorien, font entendre l'*Évangile par dessus les toits* et au foyer domestique même.

B. — LA LITTÉRATURE D'AGRÉMENT

I. Poètes et Dramaturges.

DE 1800 A 1815 : LES PRÉCURSEURS

Louis de Fontaines (1757-1821), né à Niort, poète, homme politique et, sous l'Empire, grand maître de l'Université. Il a laissé quelques petits poèmes, tels que *La Chartreuse de Paris*, *Les Livres saints*, *Le Verger*, *Le Jour des Morts*, qui se recommandent par l'élégance et la pureté du style.

L'influence de Chateaubriand commence à se faire sentir chez cet écrivain, dont la *Chartreuse* fut citée dans une des éditions du *Génie*.

Charles-Hubert Millevoye (1782-1816), né à Abbeville, mourut à la fleur de l'âge d'une maladie de poitrine. Il a laissé quelques belles élégies : *Le Poète mourant*, *La Chute des feuilles*, *Priez pour moi*, *L'Anniversaire*.

On sent déjà le souffle lamartinien dans ces poésies, qui rappellent Gilbert et André Chénier, quoique celui-ci n'ait été vraiment édité et bien connu qu'en 1819.

François Andrieux (1759-1833), né à Strasbourg, se fit connaître dès l'âge de vingt-trois ans par de petites comédies : *Anaximandre*, *Les Etourdis*, etc., qui eurent du succès. Il a aussi composé des *fables* et des *contes*. Citons *Le Meunier de Sans-Souci* et *La Promenade de Fénélon*.

C'est le genre des derniers classiques du siècle précédent, sans éclat ni véritable inspiration, mais aimable et honnête.

Antoine Arnault (1766-1834), né à Paris, donna au théâtre, en 1819, la tragédie de *Marius à Minturnes*, qui eut du succès. Ses *fables*, satiriques pour la plupart, ne manquent ni d'esprit ni de malice. Nous citerons : *Les Eponges*, *La Feuille*, *Le Chêne et les Buissons*.

Son fils a aussi composé des tragédies interprétées par Talma.

Le théâtre avait évolué vers le drame depuis Diderot, La Chaussée et Sedaine. Il produisit encore quelques tragédies classiques assez faibles, dues surtout à **Népomucène Lemercier** auteur fécond, épique et satirique, qui traita des sujets modernes, *Saint Louis*, *Christophe Colomb*, et fit diverses innovations romantiques.

Alors parurent des pièces qui prirent le nom de mélodrames, parce qu'elles furent d'abord mêlées de musique. C'est **Pixérécourt** qui fut le père du mélodrame. Il en a composé cent onze : deux des plus célèbres sont *Céline ou l'Enfant du mystère* (1801), *Le Chien de Montargis ou la Forêt de Bondy* (1814). Situations violentes, péripéties imprévues, le mélodrame renfermait déjà, sauf le style, tout le drame romantique.

Alexandre Guiraud (1788-1847), né à Limoux, poète et prosateur distingué, auteur d'une tragédie des *Macchabées* qui fut applaudie, des *Poèmes et Chants élégiaques*, parmi lesquels on distingue *Le Petit Savoyard*, « qui a un charme attendrissant, dit le critique **Vinet**, mais d'une sentimentalité un peu mièvre ».

Alexandre Soumet (1788-1845), né à Castelnaudary, a composé des pièces dramatiques, *Clytemnestre*, *Saül*, des *élégies* parmi lesquelles *La Pauvre fille*, et des poèmes épiques : *Jeanne d'Arc*, et *La Divine épopée*. Le sujet de ce vaste poème est la rédemption des damnés par une nouvelle mort de Jésus-Christ dans les enfers, ce qui est contraire au dogme de l'éternité des peines. Soumet fut le poète officiel des fêtes de l'Empire.

APRÈS 1815 : LES ROMANTIQUES

LAMARTINE (1790-1869)

Alphonse de Lamartine, né à Mâcon, passa son enfance près de cette ville, au château de Milly, où sa mère lui apprit à lire dans la Bible. Ces pages inspirées, traduites « par les yeux plus ou moins sereins » de son intelligente éducatrice, ouvrirent en même temps son âme au sentiment religieux et à la poésie. Mis ensuite au petit séminaire de Belley, il y termina ses études, « non sans distractions ; car son esprit mobile et rêveur se portait avec d'indicibles élans vers ces près, vers ces bois, vers ces eaux..., qu'il contemplait, accoudé à la fenêtre du dortoir ». Lamartine, en effet, devait être le disciple de la nature vue et sentie, plus encore que des anciens et de nos grands classiques.

Après deux années de voyages en Italie (1811-1813), qui développèrent encore ses goûts poétiques, il entra dans les gardes du corps du roi Louis XVIII. Les Cent-Jours le rendirent à la poésie. Il visita la Savoie et les Alpes, et, en 1820, il publia ses premières poésies : les *Méditations*, qui furent accueillies avec admiration par les contemporains. « Leur grand charme consistait dans l'accent de vérité qu'on n'y pouvait méconnaître, dans ce son de voix qui va au cœur parce qu'il

vient du cœur. En même temps, cette sympathique parole exprimait les vérités dont la société sentait le plus vif besoin ; elle proclamait, sans parler au nom d'une Église, la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme. » (Demogeot.)

Lamartine a dit de lui-même : « J'étais le poète que le public attendait. » Il parut, en effet, à une époque où les doctrines spiritualistes reprenaient le gouvernement des âmes, où la foi rentrait dans les cœurs, où l'amour de la nature, le goût de la rêverie, la sympathie pour les douleurs humaines, demandaient un interprète. Il publia les *Nouvelles Méditations* en 1823, les *Harmonies poétiques et religieuses* en 1830 ; et, en 1832, il partit pour l'Orient. Revenu en 1835, il s'occupa de politique sociale, à sa manière qui répudiait toute école : s'inspirant de sentiments généreux et élevés, il prétendait « siéger au plafond » de la Chambre des députés. Il y prononça des discours très hostiles au gouvernement de Louis-Philippe. Il fut un des acteurs de la Révolution de 48, et devint même le chef du Gouvernement provisoire. Son discours du 25 février contre le drapeau rouge est resté célèbre ; mais, après son échec pour la présidence de la République, il rentra dans la vie privée. Ruiné par ses dépenses excessives, il condamna sa plume « aux travaux forcés littéraires », suivant son expression, pour rétablir sa fortune et payer ses dettes. Ces œuvres où se sent la hâte et la négligence compromirent sa réputation d'écrivain. Une pension du Gouvernement rendit l'aisance à ses derniers jours. Il mourut chrétiennement et fut enterré à Saint-Point près de Mâcon.

Œuvres. — Méditations poétiques (1820). On les a appelées depuis : *Premières Méditations*.

La *méditation lamartinienne* est une effusion lyrique personnelle en face de la nature et de Dieu. Le fond même de ce premier volume est d'un caractère élogiaque. Lamartine a aimé Elvire qui vient de mourir. Il se retire dans la solitude champêtre pour épancher : ses regrets (*L'Isolement*), ses désespoirs (*Le Désespoir*), ses espérances (*L'Immortalité*), ses souvenirs (*Le Lac*) ; et chercher des consolations : dans la nature même (*Le Vallon*, *L'Automne*) et en Dieu (*La Prière*). Quelques

méditations sont purement philosophiques : *L'Homme* adressé à lord Byron pour combattre son scepticisme.

Partout, dans ces poésies, le sentiment est vrai et profond, l'harmonie fraîche, spontanée, enchanteresse. Leur mélancolie rappelait celle de Chateaubriand. C'est, a-t-on dit, du Chateaubriand en vers. L'enthousiasme suscité par les *Méditations* fut l'occasion d'un groupement littéraire, formé dans le salon de Charles Nodier, à la Bibliothèque de l'Arsenal, et qu'on nomma le *Cénacle*.

Nouvelles Méditations (1823). Le poète, profitant de son extraordinaire succès, poursuit la même veine, avec plus de soin, mais un peu moins de spontanéité dans le sentiment. Ce volume contient, entre autres : *Le Crucifix*, d'une inspiration touchante et pieuse, — *Le Poète mourant*, — *Bonaparte*, belle étude sur la destinée du conquérant qui venait de mourir à Sainte-Hélène, — *Les préludes* : le poète va-t-il chanter l'idylle gracieuse ou la bataille épique ? Après s'y être essayé, il s'arrête à la rêverie champêtre et célèbre les souvenirs de sa vie rustique : *O vallons paternels...* — *La Poésie sacrée*, long dithyrambe qui interprète les plus beaux passages de Moïse, Job, Isaïe, Jérémie, résumant la destinée de l'homme depuis la création jusqu'au Christ.

Harmonies poétiques et religieuses (1830). « Reproduire des impressions de la nature et de la vie sur l'âme humaine » : tel est, d'après le poète lui-même, ce qu'il entend par *harmonies*. L'*harmonie* n'est plus seulement la méditation, c'est l'*hymne*. Dans ce recueil de 65 pièces, Lamartine, en pleine possession de son instrument, se livre à toute sa virtuosité. Le flot de sa poésie est intarissable et toujours de la même fluidité, parfois transparente, mais souvent un peu vague sinon trouble, comme celle du fleuve immense et profond. Les plus remarquables de ces harmonies sont :

Hymne de la nuit. Hymne du matin. Hymne de l'enfant à son réveil. Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes (grande variété de strophes et d'aspects). *Pensées des morts* (description de l'automne, souvenirs, prière, mélancolie délicieuse). *L'Infini dans les cieux* (C'est une nuit d'été... grandeur de l'homme,

petitesse de l'homme, prière : c'est du Pascal ou du Bossuet en vers). *La Source dans les bois*. *Le Chêne* (toute vie vient de Dieu). *Hymne à la Douleur* (Tu fais l'homme, ô douleur...). *Souvenir d'enfance ou la Vie cachée*. *Milly ou la terre natale* (poème imposant par son ampleur, sa vaste antithèse, le charme vécu des souvenirs, l'immortelle espérance).

Hymne au Christ : acte de foi au Dieu de l'Évangile :

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe

— On peut dire qu'en général la religion de Lamartine, dans ses poèmes, s'arrête au déisme : Dieu l'auteur de la nature ; et son christianisme paraît flottant ; il a erré positivement dans les épopées qui ont suivi les *Harmonies* ; mais, même alors, il a éloquemment repoussé l'accusation de panthéisme que quelques-uns ont voulu voir dans son œuvre, l'interprétant à la rigueur. Si ses idées religieuses ne sont pas l'expression exacte du dogme catholique, ce qui enlève au poète la force et la clarté, du moins ici, comme en maints endroits de ses épopées, c'est bien le Dieu personnel, le Christ vivant et éternel qu'il chante. Et plus loin, dans la magnifique *Cantate pour les enfants d'une maison de charité*, c'est bien de Jésus qu'il parle, avec une âme qui veut être chrétienne, qui se souvient des enseignements de sa mère et des Pères de la Foi. Ces accents sublimes, là et ailleurs, font regretter les écarts trop nombreux de Lamartine.

Au Rossignol (mélodie enchanteresse).

Le Premier regret : élégie sur Graziella. C'est le ton des premières Méditations.

Novissima verba, *Mon âme est triste jusqu'à la mort* ; longue méditation, paroles suprêmes dans la pensée de l'auteur, sur la vie, l'amour, la vérité, la nature, l'immortalité. — *Les Révolutions*, méditation sur l'histoire, grandiose et d'un sens chrétien. — *La mort de Jonathas* qui termine le volume est un fragment de tragédie biblique. Lamartine avait écrit des tragédies, œuvres de jeunesse sans grande valeur et qui n'ont pas été publiées de son vivant.

Jocelyn et la Chute d'un Ange sont deux épisodes (10,000 vers chacun) d'une épopée humanitaire qu'avait conçue Lamartine.

Ces deux ouvrages, outre qu'ils renferment des erreurs doctrinales qui les ont fait condamner par l'Église, présentent des aventures d'un romanesque tout à fait invraisemblable, et des caractères faux, en particulier celui de Jocelyn, curé de campagne, dont ce poème est le roman autobiographique. Lamartine a du reste cherché à s'excuser de cette erreur, sans la corriger néanmoins.

Les descriptions, apologues et discours de Jocelyn sont des fragments remarquables, surtout le magnifique chapitre : *Les laboureurs*, type de l'épopée rustique et familière, et qui a suscité bien des imitations, souvent heureuses.

La Mort de Socrate est un harmonieux poème philosophique inspiré du *Phédon* de Platon.

Le Dernier Chant du Pèlerinage de Child-Harold est l'épopée de l'Indépendance grecque, où Byron (Harold) mourut en héros au siège de Missolonghi.

Les Recueils poétiques (1839). Ce dernier recueil rassemble diverses poésies de circonstance. Il faut y admirer *La Vigne et la Maison*, très beau poème qui complète *Milly*. On doit signaler la célèbre *Marseillaise de la paix*, ode pacifiste, où l'Allemagne est traitée avec une extrême courtoisie et où l'idée de patrie est, hélas ! reniée.

Étrange illusion d'un homme qui avait un si intense sentiment de la terre natale.

La prose de Lamartine est éloquente et poétique comme celle de Chateaubriand, mais avec un cachet de simplicité et d'intimité mélancolique plus touchant.

Mettant à part ses brillants *Discours politiques*, on doit citer :

Voyage en Orient. C'est le récit de celui que fit le poète en 1834, à bord d'un vaisseau fastueusement gréé pour lui seul. Le retour fut attristé par la mort de sa fille. — Les rêves du

poète se substituent de façon trop arbitraire à la géographie et à l'histoire réelles, et aussi à la religion catholique. Ce dernier point a fait mettre le livre à l'Index.

Histoire des Girondins (1847). Du roman plutôt que de l'histoire. Lamartine regretta les mauvais effets de cette œuvre durant les émeutes de 48 : « Voilà, dit-il avec tristesse devant l'émeute, mon Histoire des Girondins qui passe. »

Parmi les romans de Lamartine nommons :

Le Tailleur de pierres de Saint-Point, dialogue sur la nature et sur Dieu. Il n'est pas toujours orthodoxe, quoique le sentiment religieux y soit sincère et même apologétique.

Les Confidences, roman autobiographique où les souvenirs d'enfance, le *Manuscrit de ma mère*, présentent de belles pages d'un charme noble et simple. Mais une vanité, naïve et inconsciente semble-t-il, gâte *Graziella* et *Raphaël*, histoires de passions fort légères, et qui, avec divers commentaires ajoutés par le poète à ses poésies, diminuent le caractère idéal de celles-ci. Par bonheur, la Correspondance de Lamartine corrige un peu cette mauvaise impression en prouvant qu'il s'est plutôt calomnié, dans ses romans, par vanité littéraire.

Geneviève, ou l'*Histoire d'une servante*, est le meilleur des romans de Lamartine : c'est une épopée rustique en prose, un chef-d'œuvre vraiment estimable.

Le Cours familial de Littérature (1856). Nombreux volumes, trop hâtivement écrits par fascicules mensuels, consacrés chacun à un grand écrivain antique ou moderne. Les opinions littéraires du grand poète ne sont certes pas négligeables, quoique toutes n'aient pas la même valeur. L'étude sur *Job* par exemple est d'une très grande envergure. Celle qui est consacrée à *Mireille*, de Mistral, a le mérite d'avoir révélé le plus grand poète épique moderne.

Jugements sur Lamartine. — « Lamartine est à coup sûr un poète lyrique du premier ordre. Nul n'égale sa facilité, son abondance inépuisable, son harmonie enchanteresse. Peut-être lui arrive-t-il trop souvent de se laisser bercer à la musique

de son vers et de sa strophe, et d'oublier le fond même de la pensée. Son goût n'est pas parfait ; sa phrase a dans ses contours quelque chose d'indécis et de fuyant qui reproduit les hésitations et les incertitudes de son âme... »

Il a des défauts sans doute, car il procède directement de Chateaubriand ; comme lui et plus que lui, il s'abandonne à la rêverie, il s'arrête à des idées vagues et incomplètes, il prodigue les images indéfinies et sensuelles, toutes choses dont abuseront ses imitateurs ; mais il a eu la gloire de faire, dans la poésie, la révolution que Chateaubriand avait commencée dans la littérature : il en a banni les sentiments et les images du paganisme. « Je suis le premier, dit-il dans la préface des *Méditations*, qui aie fait descendre la poésie du Parnasse et qui aie donné à ce qu'on nomme la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature... »

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Lamartine chanta, effectivement, toute sa vie ; et toujours il fut poète dans sa prose comme dans ses vers.

Malgré ses imperfections et ses erreurs, Lamartine restera toujours l'auteur inimitable des *Méditations* et des *Harmonies*. Là, du moins, le doute religieux ou la passion terrestre ne font qu'effleurer son âme, comme pour en faire jaillir avec plus de force l'hymne de la foi et de l'amour.

HUGO (1802-1885)

Victor Hugo naquit à Besançon. Son père, alors capitaine, l'emmena tout jeune, d'abord en Italie, puis en Espagne. De retour à Paris avec sa mère en 1812, et tandis que le général Sigisbert Hugo poursuivait de brillantes campagnes, il habita avec ses frères Abel et Eugène, qui furent des lettrés comme avait été leur père, cette calme maison des Feuillantines que Victor chantera avec émotion. Placé dans une institution préparatoire à l'École polytechnique, il s'y occupa plus de

poésie que de mathématiques, et se fit connaître, à quinze ans, par une pièce de vers sur les *Avantages de l'étude* (1817). Ce premier essai fut suivi de la *Statue de Henri IV*, de *Moïse sur le Nil* (1820) des *Odes et Ballades* (1822), qui lui valurent une pension de deux mille francs de Louis XVIII et la croix d'honneur. Dès lors son père le laissa embrasser la carrière littéraire, et celui qu'on nommait l'*Enfant sublime* ne cessa plus d'écrire et de publier de nouveaux ouvrages.

Membre du *premier Cénacle*, il y fut l'émule et le rival de Lamartine et de Vigny, y entra en contact avec Musset, Dumas, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, tous les champions du Romantisme. Hugo allait bientôt devenir le chef du *second Cénacle* en 1827. C'est cette année-là, dans *Cromwell* et sa tapageuse *Préface*, qu'il proclamait la révolution littéraire.

Aux âges révolus du lyrisme et de l'épopée, prétendait le réformateur, avait succédé l'âge du drame, inauguré par Shakespeare, et où le grotesque côtoyait le sublime et prenait le pas sur lui. Tout cela ne tient pas devant l'histoire, car Eschyle Sophocle, Euripide et les *Mystères* du moyen âge avaient devancé le poète anglais. Et puis l'affirmation était singulière sous la plume d'un poète surtout lyrique et épique. Les seules justes observations du manifeste romantique portaient sur la prétendue règle des unités absolues de temps et de lieu, et sur la trop grande monotonie du vers français. C'est Vigny qui eut, avec *Le More de Venise*, traduction d'*Othello*, les honneurs de la première bataille romantique, car *Cromwell* ne put être représenté. Quelques belles scènes, même avec le talent de Talma, n'auraient pu sauver l'ennui de ces 5,000 vers. Hugo vit arrêter *Marion Delorme* par la censure royale et ne livra la décisive bataille d'*Hernani* que l'année suivante (1830).

Presque en même temps paraissaient les *Orientales* (1829), les *Feuilles d'Automne* (1831), et le roman moyenâgeux de *Notre-Dame de Paris* (1831). Ces quatre volumes romantiques affirmaient l'influence, sinon la maîtrise désormais incontestée de Victor Hugo, dans les trois genres poétiques : ode, épopée, drame, et dans la prose comme dans les vers.

Pendant une douzaine d'années, drames et recueils se multiplièrent, du maître comme des disciples. Mais l'échec des

Burgraves, en 1843, et cette même année, la mort tragique de la fille de Victor Hugo parurent détourner celui-ci de la poésie.

Académicien et Pair de France en 1845, il semble tout entier à la politique comme, au même moment, Lamartine. L'éloquence parlementaire de Hugo, prétentieuse et nourrie d'antithèses à l'instar de sa poésie, prêta beaucoup à la critique, voire à la plaisanterie. Montalembert y riposta dédaigneusement et Louis Veillot ne l'épargna point. Hugo, qui prenait toujours le vent de l'opinion, abandonna Louis-Philippe comme il avait abandonné la Restauration, après les avoir chantés l'un et l'autre, devint de plus en plus libéral et démagogue, et fut élu à l'Assemblée Constituante de 1848. Il y vota avec la droite ; mais à la Législative, au contraire, rallié au parti socialiste, il fut l'orateur de la gauche démocratique et l'adversaire de Louis-Napoléon, dont il attendit vainement un ministère. Le coup d'État de 1851 le mit à la tête des listes de proscription. Passé à Bruxelles, puis à Jersey, enfin à Guernesey, il refusa toute amnistie et se fit une pose grandiose de son exil.

La solitude océanique allait effectivement retremper son génie et exalter jusqu'au paroxysme son imagination. Ouvrier infatigable, il ne perdit point son temps et grandit sa renommée et sa fortune. 1853, 1856, 1859, 1862, virent apparaître les œuvres puissantes de cette seconde manière où ses qualités et ses défauts s'accusaient, aux approches de la vieillesse, et prenaient tout leur épanouissement et toute leur outrance : *Les Châtiments*, *Les Contemplations*, *La Légende des Siècles*, *Les Misérables*. Chacun de ces livres était accueilli en France comme un événement littéraire, surtout lorsque, jouant à merveille son rôle d'exilé, il les faisait précéder d'une pathétique épigraphe comme celle de la *Légende* :

Livre, qu'un vent t'emporte
En France où je suis né !
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

La critique ne pouvait leur ménager ni la louange ni le blâme. Théophile Gautier et Augier le nommaient « le Père. » Louis Veillot, qui avait eu sa part copieuse d'insultes dans un

des *Châtiments*, publiait sur chacun de ces ouvrages des études remarquables : il les a condensées en un sonnet d'un jugement sûr, qui porte pour titre le pseudonyme olympien que le poète s'était donné. En tenant compte de l'exagération que lui donne la forme satirique, ce verdict, quant au fond, reste vrai. Il est à citer pour donner une idée de la satire judicieuse autant que de l'écrivain critiqué :

OLYMPIO

Je l'admire vraiment. — Et franchement, personne
Ne me rappelle mieux parfois le mardi-gras.
Quel porteur d'oripeau ! quel faiseur d'embarras !
Et que souvent il pèse ! et quel creux rauque il sonne !

On dit, et pour ma part j'accorde sans débats,
Que sa chère antithèse à contre-temps bourdonne ;
Qu'en ses meilleurs endroits la cheville foisonne,
Et que les bouts rimés y prennent trop d'ébats.

Mais comme lui, pourtant, qui sait chanter et peindre ?
Qui voit-on comme lui d'un seul coup d'aile atteindre
Ou le fond de l'abîme ou la hauteur des cieux ?

Nul n'a fait tant de vers ni si beaux ni si drôles :
Il est grand, il est bas ; il engraisse nos Gaules,
— Mais jusqu'à les crever, — d'un fumier précieux.

En 1870, rentré en France après la chute de l'Empire, Hugo puisa dans le siège de Paris l'occasion de son livre *L'Année terrible*, où il se montra fort à propos patriote, lui qui avait tant vanté l'Allemagne et demandé les États-Unis d'Europe. Dès lors et pendant les quinze ans qui lui restaient à vivre, il fut le dieu de la démocratie, multipliant les œuvres impies et révolutionnaires, blasphématoires et jacobines, fumier où l'on trouve des perles et, comme on a dit encore, « citrouille à demi remplie de diamants ». La hugolâtrie eut son comble aux funérailles nationales qui lui furent décernées à l'Arc de Triomphe, puis au Panthéon, d'où l'on chassa sainte Geneviève pour y transporter son cadavre. Son testament portait ces paroles : « Je refuse l'oraison de toutes les Églises, je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu. » Antithèse équivoque,

mais qui témoigne du moins que le poète, malgré ses palinodies, gardait un reste de foi et de dignité.

Œuvres. — On distingue :

1^o Les Recueils lyriques.

Odes, 3 volumes : 1822, 24, 25. Il y chanta le trône et l'autel, *la naissance du duc de Bordeaux*, le sacre de Charles X, tandis que Béranger et Delavigne rimaient pour l'opposition libérale.

Les Feuilles d'automne (1831), **Les Chants du crépuscule** (1835), **Les Voix intérieures** (1837), **Les Rayons et les Ombres** (1840), quatre recueils de la même série.

Malgré le scepticisme qui perce en maintes pages, malgré les opinions libérales qui vont croissant, ces ouvrages consacrés à chanter le foyer et les amis, — sa naissance : *Ce siècle avait deux ans...* ; — les enfants : *La prière pour tous : Ma fille va prier...* ; *Laissez, tous ces enfants sont bien là...* ; *Lorsque l'enfant paraît...* ; *Regard jeté dans une mansarde...* ; *A des oiseaux envolés* ; — les pauvres : *Dieu est toujours là...* ; *Pour les pauvres* ; — les sentiments intimes : *A un voyageur* ; *La Cloche* ; *à Louis B...* ; *Noces et festins* ; — la nature : *Soleils couchants* ; *Bièvre* ; — la destinée : *L'année en s'enfuyant* ; — enfin tous les thèmes lyriques, ont un accent d'intimité bien personnel, moins sentimental que celui de Lamartine, mais tout aussi vécu. Nous parlerons plus loin des pièces épiques de ces recueils.

Les Contemplations (1856). L'ouvrage résume toute la vie sentimentale du poète en deux parties : *Autrefois, Aujourd'hui*, c'est-à-dire *avant et après 1843*, date de la mort de sa fille. Maintes poésies rappellent les souvenirs de l'enfance de Léopoldine, morte presque au lendemain de son mariage, noyée avec son mari dans une promenade en bateau à Villequier, près de l'embouchure de la Seine : ces pièces groupées sous le titre *Pauca meæ* (*le peu qu'il m'en reste*), sont du lyrisme le plus émouvant. Il y a même des strophes de la plus parfaite résignation chrétienne. Par malheur, le ton ne se soutient pas, et

l'ouvrage même témoigne que le père s'était livré, se livrait encore à des affections moins pures. — De plus, avec un sentiment d'orgueil démesuré de *sa fonction de poète*, Hugo développe d'absurdes théories religieuses, néo-manichéennes, où le *voyant* vaticine que la lutte du bien et du mal, de Jésus et de Bélial, finira par leur réconciliation dans les bras de Dieu « père ébloui de joie ». Ainsi parlent, croit-il, les *Mages* de l'humanité dont il est le dernier.

C'est, du reste, dans ce livre, qu'on trouve les quatre beaux *Vers écrits au pied d'un Crucifix*.

Les Chansons des rues et des bois (1865). Poésies légères et la plupart licencieuses, parmi lesquelles ces deux tableaux célèbres : *Etoiles filantes* et *Saisons des semailles : le soir* : « Le geste auguste du semeur. »

L'Art d'être grand-père (1877). Le poète parle de ses petits-enfants qu'il aime et gâte sans mesure. Beaucoup de mièvreries et de puérilités à côté de peintures gracieuses. Victor Hugo, qui regarde les enfants en artiste, n'a pas prouvé qu'il eut le sens vrai de l'éducation virile et chrétienne. Le titre ne semble d'ailleurs qu'un prétexte et un cadre à une foule de récriminations, et à des attaques contre l'Église et les dogmes

2° Les Poésies épiques.

Les Ballades (1825) publiées à la suite des *Odes*. Il est à remarquer que dans les *Odes* mêmes plusieurs poèmes ne sont pas autre chose que des récits épiques, tels *Moïse sur le Nil*, le premier en date des chefs-d'œuvre de l'auteur (1820), *Louis XVII*, *Le Chant de fête de Néron*. Les plus curieuses des **ballades**, qui sont du genre de Schiller et de Goëthe et non de celui de Marot et La Fontaine, sont *La Fiancée du Timbalier*, *Le Pas d'armes du Roi Jean*, *La Chasse du Burgrave*.

Les Orientales (1820) où la virtuosité verbale, rythmique et rimique est déjà d'une prodigieuse variété, non moins que l'imagination visuelle et créatrice. *Le Feu du ciel* qui ouvre le volume, est une magnifique interprétation de la Bible : l'incendie de Sodome. Puis *Navarin*, *Mazeppa*, *Grenade*, *Les Djinns*, *L'Enfant grec* et les pièces qui font allusion à l'Indé-

pendance grecque. Il y a dans le recueil des pièces purement lyriques.

Les fragments qui, réunis, formeraient l'*Épopée napoléonienne*, à partir de ce Recueil et dans les suivants : *Lui*, *Les deux Iles*, *Napoléon II*, *A la colonne*, etc., doivent être mis à part.

Les Chatiments (1853). Œuvre satirique dans son fond, mais lyrique dans la forme et épique par le ton et surtout par le poème de l'*Expiation* qui la termine : *Retraite de Russie*, *Waterloo*, *Sainte-Hélène*, etc. Si la colère du poète est d'inspiration révolutionnaire et d'ailleurs lourde en général, il y a des morceaux, comme *Les abeilles du manteau impérial* ; *S'il n'en reste que mille* ; *On ne peut pas vivre sans pain, on ne peut pas non plus vivre sans la patrie* ; *Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée* ; qui sont d'un souffle et d'une véhémence extraordinaires, autant que d'un art merveilleux.

La Légende des Siècles parut en trois séries, en 1859, 77, 83, puis fut remaniée en un seul ouvrage, dans lequel il serait aisé de fondre les poèmes déjà cités. « C'est l'œuvre capitale de Hugo et une œuvre unique en notre langue », assurent tous les critiques. Elle renoue la tradition de nos *Chansons de geste*, perdue depuis trois siècles. La conception est vaste, quoique bien incomplète, et l'exécution magistrale, malgré les défauts ordinaires du poète. Le sous-titre, *Petites épopées*, indique le procédé adopté. C'est une série de tableaux dont les sujets sont pris à toutes les époques de l'histoire du monde, un peu arbitrairement sans doute, mais dans des proportions relativement équitables. Si l'on peut regretter le choix de certains sujets et l'oubli de plusieurs autres, ce défaut du plan et ce vice de l'esprit général, n'empêchent pas la grandeur de l'ensemble, ni surtout la beauté des pièces distinctes parmi lesquelles il faut citer :

Pour les temps bibliques : *D'Ève à Jésus* ; *La Conscience* (Caïn) ; *Les Lions* (Daniel) ; *Booz endormi* ; *Première rencontre du Christ avec le tombeau* (Lazare).

Pour l'Antiquité et la Grèce : *Les Trois cents*, *Les Sept merveilles du monde*, *L'Épopée du ver*.

Pour le moyen âge : *Le cycle héroïque chrétien* : *Le Parri-cide*, *Le Mariage de Roland*, *Aymerillot*, *Bivar* ; *Les Chevaliers errants*, *Le Petit roi de Galice*, *Eviradnus*, *L'Aigle du Casque*.

Pour la Renaissance et son paganisme : *Le Satyre*, prosopopée de Pan, *La Rose de l'Infante*.

Pour les temps présents : *Après la bataille*, *Le Cimetière d'Eylau*, *Les Pauvres gens*.

Pour l'avenir : *Pleine mer*, *Plein ciel*.

Il est évident qu'une inspiration chrétienne n'eût pas négligé de placer dans ce vaste cadre, pour l'Église et la France, des sujets comme : les Martyrs, les Croisades, Saint Louis, Jeanne d'Arc. Ni la Rome antique, ni la Rome chrétienne ne sont suffisamment représentées. Mais, quoique désordonnée et incomplète, l'œuvre est puissante : par l'imagination créatrice et par l'invention verbale elle marque l'apogée de Victor Hugo.

LES PAUVRES GENS

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
 Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
 Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
 Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
 Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
 Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
 On distingue un grand lit aux grands rideaux tombants.
 Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
 Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
 La haute cheminée où quelques flammes veillent
 Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
 Une femme à genoux prie, et songe et pâlit.
 C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
 Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
 Le sinistre océan jette son noir sanglot.

Le mari est à la pêche. La mer est mauvaise. Dans le bruit de la tempête, les pensées de Jeannie, (divins oiseaux du cœur), croisent celles du marin, en proie aux flots. — Au matin, la femme va voir une pauvre voisine, qu'elle trouve morte. Jeannie emporte de cette cabane deux gros paquets mystérieux qu'elle cache, troublée et confuse, au retour, sur son grand lit. Voici la fin de cet admirable poème de plus de 250 vers. Le pêcheur rentre bientôt et le dialogue s'engage :



LES PAUVRES GENS

Jeannie, émue mais rassérénée, prononce le sublime mot final : « Tiens, les voilà ! » répondant au magnifique mouvement de charité chrétienne du pauvre marin, si résolu dans son geste généreux.

— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise, Mais, vois-tu, je t'embrasse et me voilà bien aise.
 Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
 Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
 Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
 J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
 A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?
 Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
 — Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire
 J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
 J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. —
 Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
 Elle dit : A propos, notre voisine est morte.
 C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
 Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
 Elle laisse ses deux enfants qui sont petits.
 L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine ;
 L'un qui ne marche pas l'autre qui parle à peine.
 La pauvre bonne femme était dans le besoin.

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
 Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
 — Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
 Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
 Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
 De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
 Bah ! tant pis ! Ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
 Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
 Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
 C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
 Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
 Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
 Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
 Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
 C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;
 Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous.
 Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
 Ils vivront. Ils seront frère et sœur des cinq autres.
 Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
 Cette petite fille et ce petit garçon,
 Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
 Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
 C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
 D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

La Fin de Satan, poème posthume (1886) qui devait faire pendant à la *Légende*, a une unité factice mais originale : *La*

guerre, le gibet, la prison, sont les trois œuvres sataniques. Nemrod est le héros de la première partie : sa révolte contre le ciel est punie. La seconde partie, c'est la Croix : il y a là quelques milliers de vers qui retracent, d'une manière générale avec respect, la vie de Notre-Seigneur. Le poème est inachevé : on suppose qu'il aurait eu la conclusion odieuse indiquée dans les *Contemplations* : la synthèse du Bien et du Mal, comme l'optimisme béat et révolutionnaire du poète le fait présager.

Avant sa mort, Hugo avait publié une série d'ouvrages tous plus ou moins impies et socialistes où l'amas des absurdités l'emporte sur l'effort sénile de l'art : *Le Pape* (1878), la *Pitié suprême* (1879), *l'Ane* (1880), *Religion et Religions*.

L'Année terrible (1872), sorte de journal mensuel de la guerre et de la Commune, dépeint les espoirs et les angoisses de Paris depuis Sedan jusqu'en mai 71 ; le poète, à la faveur d'une distinction subtile entre la foule et le peuple, amnistie et glorifie celui-ci tout en blâmant les excès de celle-là.

3° Les drames.

En vers : *Cromwell* (1827), *Marion Delorme* (1829), *Hernani* (1830), *Le Roi s'amuse* (1832), *Ruy Blas* (1838), *Les Burgraves* (1843).

En prose : *Lucrèce Borgia* (1833), *Marie Tudor* (1833), *Angelo* (1835).

Absence de vérité historique et psychologique, invraisemblance de l'action et du dénouement, bizarrerie des sujets, mais situations violentes, parfois macabres, lyrisme éclatant, style riche en magnifiques images : telles sont les caractéristiques de ces poèmes qui ne diffèrent des mélodrames que par un moindre souci de faire triompher la vertu et par une plus haute science du verbe.

« Nos grands tragiques se plaisaient à nous faire voir la vertu récompensée et le vice puni. Lui, au contraire, prend à tâche de réhabiliter les monstres, en leur prêtant pour un instant une généreuse passion. Comme l'a dit Mme de Girardin : « Il montre l'homme dégradé par toutes les passions mauvaises, « par toutes les misères, par toutes les humiliations, par le

« vice, par la difformité ; séduit à son tour une heure par le « bien, luttant contre un passé horrible qu'il abjure, aspirant « vers le beau, comprenant les délicatesses les plus exquises, « mais abruti, mais dégradé, retombant bientôt dans son « abjection première malgré ses efforts courageux, parce que « sa pensée est à jamais flétrie, parce qu'une éducation, pour « ainsi dire malsaine, a gangrené son cœur. » Cette manière de concevoir le drame n'est ni vraie ni morale. D'ailleurs V. Hugo, trop appliqué à flatter les passions populaires, ne perd jamais l'occasion de flétrir le prêtre, d'avilir la royauté, de dégrader la noblesse. Le poète affiche une fidélité scrupuleuse à la vérité historique, et fait un grand étalage d'érudition. Il n'en est pas moins vrai de dire qu'il fausse l'histoire, en ne montrant qu'un coin du tableau, en forçant les traits et les couleurs... Il fait sans cesse dans ses drames la satire du passé, il travestit les hommes et rabaisse les institutions. » (Blancœil.)

Hernani, malgré tout, renferme l'expression de nobles sentiments, surtout dans la *Scène des Portraits* et le *Monologue de don Carlos*, et il mérite une étude à part. **Ruy Blas** et les **Burgraves** offrent des intrigues originales et de fiers caractères quoique d'un paradoxe hors nature. Les *Burgraves* ont le cachet d'une épopée médiévale. On sait pourtant que le public s'en dégoûta, et le poète abandonna cette voie. Il a laissé néanmoins *Torquemada* (1882) contre l'Inquisition. *Théâtre en liberté* (1886), et une des sections des *Quatre Vents de l'esprit* (1881) où le poète a groupé des poèmes de diverses époques : satire, drame, ode, épopée. On y a vu le désir de ne rien laisser perdre de sa production littéraire, dont il a tiré une fortune énorme. Ce souci qui n'était pas exempt, paraît-il, de convoitise et d'avarice, est plus manifeste encore dans sa production romanesque.

4° Les **romans** de Victor Hugo sont malsains et dangereux.

Han d'Islande, *Bug-Jargal* (1824) sont les premiers en date, sombres et tragiques.

Dans **Notre-Dame de Paris**, la fable, sinistre et odieuse, qui vilipende le prêtre, et comme toujours, glorifie la canaille, contraste avec ce qu'on a pu appeler l'épopée architecturale de la basilique, témoin et emblème de nos âges de foi et de vertu

chrétienne, singulièrement symbolisés et représentés d'autre part. On sait que cet ouvrage est à l'Index.

Est condamnée de même cette vaste épopée populaire :

Les Misérables (1862), œuvre socialiste, dont la première partie renferme des scènes pseudo-chrétiennes surtout avec le charitable quoique fataliste évêque Myriel, et l'épique description de la bataille de Waterloo, mais dont les quatre autres et l'ensemble sont la réhabilitation du vice et du crime dans des conditions souvent invraisemblables.

Les Travailleurs de la mer (1866), moins immoral, malgré ses violences ; *L'homme qui rit*, une nouvelle et monstrueuse antithèse de la beauté morale dans la laideur physique et vice-versa ; *Quatre-vingt-treize* (1873), tragique peinture de la guerre de Vendée dans un sens révolutionnaire, *Les Derniers jours d'un condamné* et *Claude Gueux*, contre la peine de mort.

Ajoutons **William Shakespeare**, essai de critique, *Le Rhin*, récit de voyage, *Choses vues*, journal posthume publié avec *Toute la lyre*.

La *Correspondance*, où dominant les plus mauvaises inspirations de la rancune et de la haine rappelle ce mot de Louis Veillot : « Victor Hugo fut une âme violente et grossière. »

Jugements sur V. Hugo. — Le génie littéraire de V. Hugo embrasse tous les genres et tous les sujets. Le trait distinct de ce génie, ce n'est ni l'*originalité*, ni la *vigueur* de la pensée. V. Hugo a peu d'idées, et elles ne s'élèvent pas au-dessus du commun : « Ses idées littéraires sont vagues et troubles ; ses idées philosophiques, politiques, sociales, son déisme, son républicanisme, son démocratisme, sont des idées moyennes, sans originalité, tout à fait imprécises et médiocrement cohérentes. » (Lanson). Ce n'est pas la *sensibilité* : chez V. Hugo, elle est quelquefois profonde ou violente, souvent factice, à fleur de peau. Ce n'est pas le *sentiment* : il manque, chez lui, de cet accent de sincérité qui nous émeut chez d'autres poètes. C'est l'*imagination*, l'imagination abondante, mais sans le contrepoids de la raison ; elle prédomine chez V. Hugo et l'empêche de voir les justes proportions des choses ; d'où son goût pour l'*immense* : la réalité humble et modeste n'est pas

faite pour lui ; on rencontre des géants, des titans, des héros et des monstres dans son œuvre, mais point d'hommes.

Toutes ses idées s'objectivent et tournent à l'image. Mais les défauts mêmes de son esprit deviennent souvent des qualités. Il a le don de l'expression, le talent de la narration large, l'invention du détail expressif et frappant. On doit lui reprocher l'abus du développement par énumération et de l'antithèse, l'incohérence des images, les digressions oiseuses, le manque de précision et de simplicité, surtout les calomnies, les immoralités, les blasphèmes extravagants qui fourmillent dans ses productions.

Où V. Hugo excelle, c'est dans la science de la versification, dans le rythme lyrique ; il serait « le plus habile artiste en vers que nous ayons, si La Fontaine n'existait pas ». (E. Faguet.)

Le trait dominant de sa physionomie morale, c'est la vanité : « Il a aimé la gloire jusqu'à croire que la popularité pouvait y ajouter quelque chose, jusqu'à ne jamais pardonner à quiconque ne reconnaissait pas la sienne et se permettait de la discuter... Il a répudié la monarchie et le catholicisme parce que, dans ces deux formes sociale et religieuse de l'État, il aurait toujours et inévitablement quelqu'un au-dessus de lui. Il eût accepté la monarchie, s'il avait pu arriver à être roi ; il eût persévéré dans le catholicisme, s'il avait pu arriver à être pape, à réunir en lui le pape et l'empereur. » (Al. Dumas).

« La critique, dit M. Bougeault, n'a jamais eu de prise sur V. Hugo : il se croyait infaillible, tant son génie lui inspirait de confiance en lui-même. Avec de telles dispositions on gâte les plus belles qualités et l'on érige en systèmes ses défauts au lieu de s'en corriger : on prend l'enflure pour la grandeur, on se croit vrai parce qu'on est violent ; on oublie qu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule. »

VIGNY (1799-1863)

Alfred de Vigny, né à Loches, d'une très ancienne famille, entra de bonne heure dans la carrière militaire et servit quatorze ans. Lassé de la vie de garnison et déjà connu dans le monde des lettres, il donna sa démission en 1828, et passa le reste de ses jours dans la solitude désolée que sa misanthropie

lui avait faite. La religion vint du moins calmer, à sa dernière heure, les cruelles angoisses de son âme.

De Vigny est un poète fin et délicat, sobre et vigoureux, quelquefois amer, toujours mélancolique dans ses œuvres posthumes. « Une tristesse native, poignante, inguérissable, déborde de tous ses sujets et sur tous ses tableaux ; toutes ses inspirations ont quelque chose de fatidique, et tous ses dénouements sont des catastrophes. » (Fréd. Godefroy.)

Œuvres. — Cet écrivain a laissé : le livre des *Poèmes antiques et modernes* (1822-1826), dont *Le Déluge*, *Moïse*, *Le Trappiste*, *La Neige*, *La Mort du loup*, *Le Cor*, etc., sont les morceaux les plus célèbres ; des drames : *Othello* (trad. de Shak.), *La Maréchale d'Ancre* (1830), *Chatterton* (1835), qui avec ceux de Hugo et d'Alexandre Dumas firent le triomphe de l'école romantique ; deux romans en prose : *Cinq-Mars* (1825) et *Stello* (1832), et deux récits : *Servitude et Grandeur militaire* (1835). Le recueil des poésies : *Les Destinées*, ne parut qu'après sa mort.

Eloa (1824). Triste poème qui présage les plus fâcheuses inspirations de la fausse pitié, laquelle animera la *Chute d'un ange* de Lamartine et nombre de pièces de Hugo dont Vigny fut le précurseur. *Eloa* est un ange-femme, né d'une larme du Christ, qui veut convertir Lucifer et que Lucifer pervertit.

Le Cor est le tableau de la mort de Roland encadré dans le paysage pyrénéen. C'est le vrai chef-d'œuvre de Vigny.

La Bouteille à la mer est un très beau poème, sur le dévouement à la science.

La Mort du loup prêche un stoïcisme pessimiste et peu chrétien, mais offre une narration vraiment épique. Ce poème comme les deux précédents et quelques autres sont les prototypes de la poésie *symboliste*.

MUSSET (1810-1857)

Alfred de Musset naquit à Paris. A peine sorti du collège, il fut introduit au *Cénacle*. A vingt ans, il publiait un premier recueil de vers, *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830) tout à fait

dans la manière de l'école romantique. Il ne tarda pas à rompre avec cette école et avec ses théories, pour rester ce qu'il était au fond, le plus classique des poètes de son temps. Dès lors son inspiration est plus originale et plus sincère. Toujours ému, toujours éloquent, il prend tous les tons avec la plus naturelle aisance. Dans les genres secondaires, et qu'on nomme légers, nul n'a plus d'esprit, de piquant et de grâce. Malheureusement, ce poète si bien doué a prématurément éteint son génie dans une vie de désordre, et gâté ses plus belles œuvres, *Poésies nouvelles, Drames, Comédies et proverbes*, etc., par un dévergondage déplorable. Il mourut d'une maladie de cœur, à peine âgé de quarante-sept ans. Il s'est fait justice à lui-même, quand il a dit :

... Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier constamment reconnaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi ;
Un seul ! Je le méprise. Et cet être, c'est moi !

Musset ne fut jamais plus poète que dans les rares circonstances où il écouta les sentiments honnêtes de son cœur, comme le prouvent **L'espoir en Dieu**, l'apostrophe à Voltaire dans **Rolla**, la **Lettre à Lamartine**, **La Nuit de décembre**, **Tristesse**.

Les Nuits (*de Mai, d'Août, d'Octobre, de Décembre*) sont des dialogues lyriques entre le Poète et la Muse. Celle-ci l'invite à chanter pour dissiper les douleurs où ses passions l'ont abandonné. Le poète refuse d'abord puis, comme le Pélican, il exhale ses sanglots et le sang de ses blessures en des chants désespérés. *La Solitude* le console et le *Souvenir* l'apaise. Ses douleurs paraissent se tourner en repentirs dans le poème de *L'espoir en Dieu*.

LES SEMI-ROMANTIQUES

DELAVIGNE (1793-1843)

Casimir Delavigne naquit au Havre. A la chute de Napoléon, il se fit l'écho de l'opinion publique, et chanta les malheurs de la patrie et les regrets du temps passé, dans des élégies intitulées *Les Messéniennes* (Bataille de Waterloo,

Dévastation du musée, Mort de Jeanne d'Arc, etc.) Au théâtre, ses tragédies : *Les Vêpres siciliennes*, *Les Enfants d'Édouard*, *Louis XI*, et ses comédies : *L'École des vieillards*, *La Popularité*, *Don Juan d'Autriche*, etc., eurent du succès, malgré leur peu de vigueur et d'originalité.

Si Delavigne ne fut pas un grand poète, il fut du moins un versificateur très habile et une belle intelligence servie par un talent facile et ingénieux. « Il occupe encore et gardera parmi les poètes secondaires un rang distingué. Persévérant et consciencieux, amoureux du travail et de la correction, il avait pour doctrine de penser juste, de peindre vivement et d'écrire avec pureté. » (Fréd. Godefroy.)

On peut dire que ce fut un semi-romantique. Ses *Messéniennes*, d'inspiration libérale, parurent de 1818 à 1822. Leur titre est une allusion à l'oppression des Messéniens par les Spartiates. La France vaincue de 1815 relevait le front dans des poèmes. Les *Odes* de Victor Hugo, qui parurent en même temps, en faisaient la contre-partie royaliste, au point de vue politique, et n'étaient pas moins patriotiques ; surtout elles dépassaient de beaucoup la rhétorique de Casimir Delavigne.

Ses drames sont aussi d'un genre semi-romantique, pondéré et sensé, à l'encontre des excès de ses illustres rivaux.

Jean-Pierre Béranger (1780-1857), né à Paris. Ennemi déclaré de la Restauration, il rencontra, en se faisant le chantre des idées libérales et des souvenirs de l'Empire, une popularité que nous avons peine à comprendre aujourd'hui. Ce que nous apprécions encore, c'est l'heureuse variété de tons et de sujets que Béranger sut donner à la chanson, avec l'habile maniement des rythmes et l'art de ramener un refrain presque toujours intéressant et expressif. Ce que nous blâmons, c'est la licence, l'immoralité d'un grand nombre de ses couplets. En résumé, son style classique se ressent de l'engouement du XVIII^e siècle pour les idées, les formes et les sentiments païens.

Voici les meilleurs morceaux de son volumineux recueil. *Le Bonheur*, *Les Hirondelles*, *Les Souvenirs du peuple*, *Le Roi d'Yvetot*, *Les Adieux de Marie Stuart*, *Souvenirs d'enfance*, *Le Vieux sergent*, *Les Enfants de la France*.

La chanson française a eu depuis de plus dignes représentants. On peut citer principalement : Désaugiers (1772-1827), auteur de *Paris à cinq heures de matin* ; Pierre Dupont (1821-1870), l'auteur des *Bœufs* ; Gustave Nadaud (1820-1893), l'auteur des *Deux Gendarmes*, *Carcassonne*, *La Garonne* ; et Théodore Botrel (1868-1925), le barde breton qui durant la Grande Guerre alla, tel Tyrtée à Sparte, donner des auditions aux soldats du front et aux blessés des hôpitaux.

Guillaume Viennet (1777-1868), né à Béziers. Il se montra l'adversaire mal inspiré des Romantiques et le tenant peu attitré des classiques dans son *Épître aux muses*, et plusieurs autres satires académiques.

Deux grands poèmes épiques, des tragédies et des comédies assurent moins son immortalité que son recueil de *Fables* d'un tour malicieux et piquant.

Auguste Barbier (1805-1882), né à Paris, poète satirique, a publié des iambes : *La Curée*, *La Popularité*, *L'Idole*, etc. ; *Les Chants civils et religieux*, etc., dont le succès fut immense. « Sous le titre menaçant d'*Iambes*, dit M. Nisard, d'admirables odes, sorties d'un cœur passionné pour l'honnête, éclataient en même temps que la révolution de 1830, et en dominaient un moment le tumulte, comme le clairon domine tous les bruits de la bataille. On se détourna du spectacle des événements pour entendre cette explosion de colère d'un pacifique. » — Juvénal ne fut ni plus violent ni plus audacieux.

Tout le monde connaît : *La Cavale*, fameuse allégorie de la France domptée et brisée par le « Corse aux cheveux plats ».

Jean Reboul (1796-1864), né à Nîmes, poète distingué, auteur des *Nouvelles poésies*, des *Traditionnelles*, etc. Son admirable élégie *L'Ange et l'Enfant* lui fit une réputation universelle, et lui valut la dédicace d'une ode de Lamartine : *Le Génie dans l'obscurité*. — On sait que Reboul était boulanger.

Auguste Brizeux (1806-1858), né à Lorient, poète élégiaque, auteur du poème de *Marie*, du poème des *Bretons*, des *Histoires poétiques* et d'une traduction en prose de la *Divine Comédie*. — « Épurer les cœurs et consoler les âmes, disait-il, c'est là toute ma poétique. »

C'est le premier en date parmi les illustres « poètes du terroir », les « Rustiques » qui relèvent de l'inspiration lamartinienne, puis mistralienne.

Joseph Autran (1813-1877), né à Marseille, poète narratif distingué, auteur des *Poèmes de la mer*, *Laboureurs et Soldats*, *La Vie rurale*, *Milianah*, *Le Médecin de Luberon*, etc., et d'une tragédie : *La Fille d'Eschyle*. — « Tous les dévouements qui honorent l'humanité ont fait vibrer son luth. »

LAPRADE (1821-1883)

Victor de Laprade naquit à Montbrison. « Ce fut des montagnes du Forez, dit M. Feugère, que V. de Laprade reçut ses premières impressions poétiques. Après Lamartine et V. Hugo, personne dans notre siècle n'a plus profondément senti et parfois célébré avec plus d'éclat les beautés de la nature, chanté dans un rythme plus large et plus mélodieux, les solitudes des Alpes, leurs vallées et leurs cîmes, leurs torrents et leurs chênes ; traduit dans une langue plus riche les hautes aspirations de l'âme. »

Son premier poème, *Psyché* (1842), commença à rendre son nom célèbre ; les *Odes et Poésies*, les *Poèmes évangéliques*, les *Symphonies*, les *Idylles héroïques*, *Pernette*, *Harmodius* (tragédie antique), les *Poèmes civiques*, le *Livre d'un père*, et des études en prose : *Questions d'art et de morale*, *du Sentiment de la nature avant le christianisme et chez les modernes*, qu'il publia successivement, soutinrent son essor et affermirent sa réputation.

« La poésie de Victor de Laprade est d'une noblesse un peu monotone ; elle manque de gaieté, sinon de charme. Du moins le poète n'a-t-il jamais voulu consacrer son talent qu'à célébrer les passions les plus pures, les sentiments les plus élevés, l'amour de Dieu, de la liberté, de la patrie, de la famille. » (A. Cahen.)

Laprade est peut-être le plus parfait parmi les lamartiniens, mais sa poésie semble trop apprêtée, ce qui sans doute vient de l'extrême sévérité de son goût classique imbu des lettres et des sentiments antiques. Les *Symphonies* (1855) et les *Voix du Silence* (1865) sont pénétrées du sentiment de la nature, d'ins-

piration un peu panthéiste d'abord, beaucoup plus chrétienne dix ans après. Les *Idylles héroïques* (1858) et *Pernette* (1868) marquent dans le genre épique la même nuance. **Pernette** est une jolie épopée rustique dont l'action se passe en 1814, date propice à l'épopée.

Les **Poèmes civiques** (1874) contiennent de bonnes satires politiques et des envolées patriotiques d'un tour cornélien.

Le Livre d'un Père est un vrai chef-d'œuvre, où le poète atteint le naturel, et où la gravité, la tendresse, la noble familiarité et l'enthousiasme sont dignes d'un véritable éducateur.

APRÈS 1840 : LES RÉALISTES

François Ponsard (1814-1867), né à Vienne (Isère), avocat, poète, donna au théâtre : *Lucrèce*, *Agnès de Méranie*, *Charlotte Corday*, *L'Honneur et l'Argent*, *La Bourse*, etc. — La plupart de ses pièces eurent un succès mérité.

Ce succès obtenu en 1843 avec *Lucrèce* contre les *Burgraves* de Hugo fut celui de l'École dite du bon sens que saluait, avec un peu d'illusion, la critique de Nisard. Ce mouvement éphémère n'était qu'une transition vers l'art réaliste des Parnassiens.

Eugène Scribe (1791-1861), né à Paris, a composé pour le théâtre de nombreuses pièces en vers et en prose. Citons parmi ses vaudevilles : *Une nuit de la garde nationale* et *Le Solliciteur* ; parmi ses comédies : *L'Ambition* ; parmi ses opéras, *Les Huguenots*, *Le Prophète*, *La Muette de Portici*, *Robert le Diable*, *la Juive*. — Scribe ne s'inquiète ni de l'histoire, ni de la vraisemblance, il ne songe qu'à amuser sans faire réfléchir.

Émile Augier (1820-1889), né à Valence en Dauphiné, est un auteur dramatique qui, en vers et en prose, a flétri avec bon sens les vices de son époque, et défendu la morale des honnêtes gens, mais sans s'élever à l'idéal chrétien qu'il ne respecte pas toujours. *Le Gendre de Monsieur Poirier* (1854) est la plus célèbre de ses comédies, et il s'y montre le digne héritier de l'auteur du *Bourgeois Gentilhomme*. On cite encore

Philiberte, Gabrielle (1849), *Les Lionnes pauvres* (1858), *Les Efrontés* (1861), *Maître Guérin* (1864), etc., etc. *Le Fils de Giboyer* (1862), présentait le type du bohème de lettres. Un des personnages, Déodat, était une allusion à Louis Veuillot, journaliste alors désarmé par le second Empire. Veuillot se défendit dans un dialogue où les personnages de la pièce font eux-mêmes la critique : c'est le *Fond de Giboyer*.

Alexandre Dumas. Le père (1803-1870), encore connu aujourd'hui comme romancier, fut le plus fécond des dramaturges romantiques. Il partagea les premiers triomphes de Vigny et de Hugo, avec les drames : *Henri III et sa cour* (1829) dont le succès précéda celui de *Hernani*, puis *Christine, Antony* (1831), *Napoléon Bonaparte* (1831), *Charles VII chez ses grands vassaux* (1831) et surtout *La Tour de Nesle* (1832) fantastique résurrection du moyen âge. Dans toutes ces productions et dans bien d'autres encore l'auteur dénature plus ou moins l'histoire et n'a que peu ou point de souci de la morale.

A. Dumas fils (1824-1895). Ses comédies de mœurs qui visent à moraliser, sans se tenir dans la vraie note chrétienne, sont remarquables par la vivacité et l'éloquence du dialogue, d'une prose spirituelle et saisissante. Les sujets et les thèses sont empruntés aux doctrines et aux vices de l'époque : *La Dame aux camélias* (1848-51), d'abord en roman puis en drame, *Le Demi-monde* (1855), *Les Idées de Mme Aubray* (1867), *Monsieur Alphonse* (1874), *Francillon* (1887), etc. Toutes ces pièces furent très discutées comme en témoignent les *préfaces*. On a résumé ce théâtre en deux mots : immoralité du spectacle, moralité de la conclusion. Encore faut-il des réserves à cette formule.

Eugène Labiche (1815-1888), né à Paris, auteur dramatique, a composé des comédies, des vaudevilles et des opéras comiques, pleins de verve et de gaieté. Citons entre autres : *Le Voyage de M. Perrichon*, *La Cagnotte*, *La Grammaire*.

Victorien Sardou (1831-1913) né à Paris, dramaturge populaire très fécond dans la comédie et dans le drame. Ses

comédies depuis *Les Pattes de mouche* (1860), *Nos intimes* (1861), *Nos bons villageois* (1866) jusqu'à *Madame Sans-Gêne* (1893) et vingt autres, sont remarquables par un dialogue aisé dans une action très vivante. Il fait rire et il émeut. De ses drames, *Patrie* (1869) et *Thermidor* (1891) sont les plus célèbres.

Meilhac et Halévy ont créé avec le musicien Offenbach le genre spirituel et très parisien de l'opérette. Les plus célèbres œuvres des deux collaborateurs sont *La Belle Hélène* (1864), *Froufrou* (1869), *L'Abbé Constantin* (1882). Ils ont fait aussi des livrets d'opéra.

Théophile Gautier (1811-1872), né à Tarbes, est un des écrivains les plus remarquables de la pléiade romantique. Ses poésies ne valent guère que par la richesse de la forme ; les pensées y sont rares, et le sentiment y fait souvent défaut. Aussi est-il le précurseur et même le premier représentant de l'*Ecole Parnasse*, qui préconise une poésie toute objective et froide. Ses principales œuvres en vers sont : *Albertus ou l'âme et le péché* (1832), *La Comédie de la mort* (1838), *Emaux et Camées* (1852) ; — en prose : *Le Capitaine Fracasse* (1863), des relations de *Voyages en Espagne et en Russie*, et des études critiques sur les arts.

Théodore de Banville (1823-1893), né à Moulins, habile versificateur, comme en témoignent les *Cariatides*, les *Odelettes*, les *Odes funambulesques* et les *Idylles prussiennes* (1871).

Disciple lui aussi des premiers romantiques, il leur a survécu et, comme Théophile Gautier, s'est rallié à l'École parnassienne. Ses nombreux recueils et comédies sont d'un travail toujours recherché jusqu'au maniérisme. Il a créé la rime ultra-riche. *Gringoire*, qui est en prose, est la meilleure de ses comédies.

Charles Leconte de Lisle (1820-1894), né à l'île Bourbon, auteur des *Poèmes antiques* (1852), des *Poèmes barbares* (1862), des *Poèmes tragiques* (1884). Leconte de Lisle est un poète païen ou plutôt athée. C'est le chef de l'École réaliste ou parnassienne, laquelle recherche la peinture exacte du réel et la perfection de la forme. Sa poésie, très travaillée, manque de

sentiment humain et s'inspire du positivisme le plus absolu et du plus décourageant pessimisme. Son œuvre, analogue à la *Légende des siècles*, est beaucoup plus scientifique, mais ne donne aucune part ou presque au Christianisme. En le recevant à l'Académie française (1887), Alexandre Dumas lui disait : « Quelle est la philosophie de votre trilogie colorée, puissante ? Le vide de l'être, l'apologie de la mort. Voilà ce que vous nous rapportez pour nous régénérer après trois mille ans de barbarie intellectuelle que nous avons traversés, selon vous, depuis Homère, Eschyle et Sophocle. »

José-Maria de Hérédia (1842-1905), né à Cuba, mais élevé à Paris où il étudia à l'École des Chartes. Aussi, le goût de la poésie lui venant ensuite, il devint le meilleur disciple et l'héritier de Leconte de Lisle. *Les Trophées* (1893), son seul livre, est un recueil de sonnets d'une forme très artistique et d'un style riche et coloré qui forment comme une *Légende des siècles* en miniature.

APRÈS 1870

Sully-Prudhomme (1839-1907), né à Paris. Poète sentimental, humanitaire, parnassien et scientifique, dont les œuvres sont nobles et délicates, mais inquiètes aussi, par manque d'une foi éclairée. Quoique sceptique, il parle en spiritualiste et le plus souvent en chrétien. Ses recueils, *Stances et poèmes* (1865), *Les Solitudes* (1869), *Les Vaines tendresses* (1875) témoignent des tristesses de sa vie d'orphelin délaissé et de cœur incompris. Ses poèmes : *La Justice* (1878), *Le Bonheur* (1888), font une part importante à la science moderne et aussi à l'utopie sociale, mais généreuse et honnête.

La guerre de 1870 a donné à ce poète et à ceux qui ont suivi une excitation salutaire et le désir de promouvoir le relèvement de la patrie.

COPPÉE (1842-1908)

François Coppée, un des premiers Parnassiens, mais qui a gardé le culte du sentiment, né à Paris, fut de son vivant l'un de nos écrivains les plus populaires et les plus sympathiques.

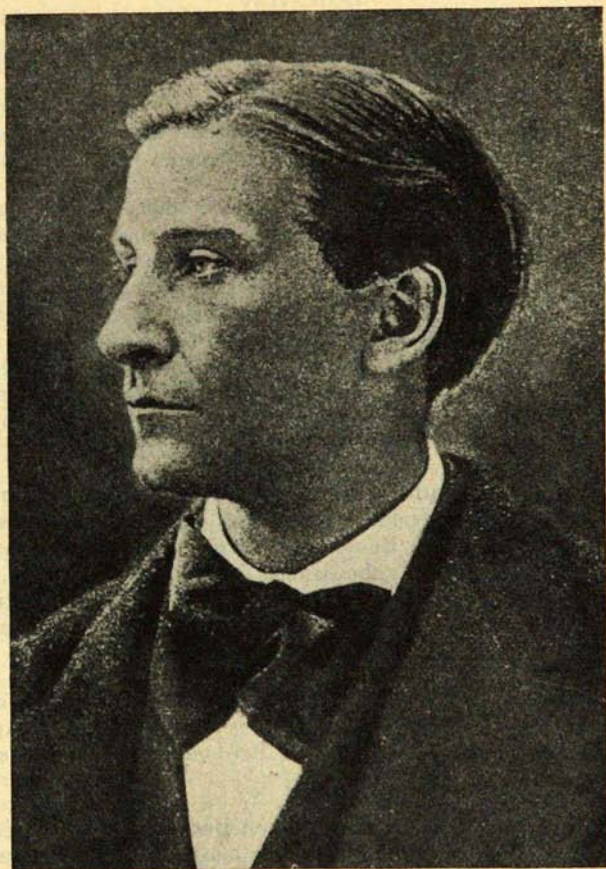
Il a publié, outre des contes et des nouvelles en prose, parmi lesquels *Les vrais riches*, plusieurs recueils de poésies, et fait représenter des drames et des comédies en vers. *Le Passant* (1869), petite comédie en un acte, fut son premier succès au théâtre ; d'autres l'ont continué depuis : *Deux douleurs, Fais ce que dois* (1872), *L'Abandonnée*, *Le Luthier de Crémone* (1876), *Le Trésor*, *Severo Torelli* (1883), *Les Jacobites* (1885), *Le Pater* (1888), *Pour la couronne* (1895).

Ce sont des drames semi-romantiques, bien construits et souvent d'un souffle cornélien, les trois derniers surtout. On sait que le *Pater* fut interdit par la censure pour avoir mis en scène un Communard. Ce beau drame dont le sujet est le pardon des injures est empreint du plus pur sentiment chrétien.

Quoique son œuvre soit très variée, François Coppée reste avant tout le poète de la vie parisienne et de ses milieux les plus modestes. Il excelle surtout à traduire les douleurs et les joies des petits, des faibles, des *Humbles*, comme il les appelle dans un de ces recueils. Chez lui, le prosateur égale le poète, et peut-être lui est supérieur. Il répand dans ses écrits une émotion discrète et communicative. — François Coppée est tombé parfois dans le réalisme, et la note générale de ses écrits ne fut pas toujours assez pure ni assez chrétienne ; mais « on y chercherait en vain un blasphème ». C'est ce qu'il a pu affirmer, quand, ramené à la plénitude de la foi et de la pratique chrétienne par la maladie, il publia un livre intitulé *La Bonne souffrance* (1898), où il raconte comment son âme soumise et reconnaissante, s'est tournée vers le Christ consolateur.

Le Reliquaire, *La Veillée*, *Le Naufragé*, *L'Epave*, *La Grève des forgerons*, *L'Angélus*, *La Bénédiction*, *La Lettre d'un mobile breton*, connus de tous, sont des récits épiques familiers, qu'on aime toujours à entendre.

Les derniers recueils : *Dans la prière et dans la lutte* et *Des Vers français*, témoignent de la foi et du patriotisme de Coppée. La lutte, il la mena vaillamment, les dix dernières années de sa vie, pour le nationalisme contre les antipatriotes ; et son éloquence populaire fut toujours vivement applaudie dans ce milieu parisien qui était le sien, et qu'il avait peint avec un réalisme si exact et si bienveillant à la fois.



FRANÇOIS COPPÉE

BORNIER

Henri de Bornier (1825-1901), né à Lunel (Hérault), a publié successivement plusieurs poèmes lyriques pleins de grâce et de fraîcheur : *Premières feuilles*, *La Sœur de Charité*, et des drames remarquables : *La Fille de Roland*, *Les Noces d'Attila*, *L'Apôtre*, *Mahomet*, *Le Fils de l'Arétin*, *France... d'abord*.

La Fille de Roland, en 1875 et en 1890, eut un magnifique succès à la Comédie-Française et l'a toujours conservé depuis. C'est le drame le plus français et le plus cornélien du siècle, celui qui, en profitant des réformes romantiques quant à la règle des unités et quant au choix des sujets nationaux, est resté le plus classique d'esprit, c'est-à-dire pleinement ordonné. Il mérite d'être étudié à l'égal des meilleures pièces du XVII^e siècle : c'est une réplique du *Cid*, mais qui n'en a aucune des imperfections, ni comme sujet moral, ni comme ordonnance dramatique.

Sujet historique. — Il est emprunté à la légende carlovingienne, car les Annales d'Eginhard ont quelques lignes à peine sur le paladin de Roncevaux. Le poète a même largement ajouté à la légende en supposant la survivance de Ganelon, et en créant les personnages de Berthe et de Gérald. L'invention de la fable est sublime, et ce drame est le plus bel épilogue à la *Chanson de Roland*, l'admiration de nos modernes lettrés.

Sujet moral. — C'est la grande loi de la réversibilité des fautes et des mérites. Par le sacrifice, le fils de Ganelon expie pleinement le crime de son père, pardonné lui-même de son ignoble trahison.

Personnages. — **Charlemagne** ; **Berthe**, sa petite-nièce, la fille de Roland ; **Ganelon** sous le nom d'**Amaury** ; **Gérald** son fils. (Ganelon avait épousé en secondes noces la veuve de Milon, sœur de Charlemagne et mère de Roland ; ainsi le fils de Ganelon, Gérald, est frère de Roland par sa mère ; il est par conséquent demi-oncle de Berthe, la fille de Roland et de la belle Aude). Le moine **Radbert** ; le duc **Nayme** ; le Saxon **Ragenhardt** ; le Sarasin **Noéthold** ; **Richard**, l'ancien écuyer de Roland ; **Geoffroy** et **Hardré**, chevaliers, **Théobald**, page.

Résumé. — *Aux deux premiers actes, la scène est au château de Montblois, aux bords du Rhin ; aux deux derniers, dans le palais impérial d'Aix-la-Chapelle.*

Acte premier. — *Scène I.* — Radbert enseigne à Théobald le *jeu des vertus* en attendant le retour du comte Amaury, qu'annonce soudain le jeune page. — *Sc. II.* Resté seul avec le moine qui le sauva jadis après son supplice, Ganelon raconte son pèlerinage expiatoire à Roncevaux, où, repentant mais accablé, il croit avoir entendu la malédiction de Roland ; Radbert l'engage à ne penser qu'à son fils Gérard qui, élevé dans l'honneur, rachètera la honte paternelle qu'il ignore. — *Sc. III.* Le son de l'oliphant annonce le retour de Gérard qui, durant sa chasse, a délivré des mains du Saxon Ragenhardt, Berthe surprise dans son pèlerinage à Fritzlär. Amaury accueille la jeune fille, félicite son fils et va faire prompte justice du Barbare, quand Berthe obtient la grâce du captif. Ce neveu de Witiking, saisi d'un soupçon en fixant le visage d'Amaury, consent à recevoir le baptême ; puis, pour répondre à la générosité de Berthe, l'avertit d'une nouvelle révolte de la Saxe et l'engage à rester à l'abri du château de Montblois. — *Sc. IV.* La jeune fille accepte l'hospitalité et, pour répondre à la courtoisie du comte, dépouille son incognito : elle est la fille de Roland. Stupeur d'Amaury prêt à se trahir ; enthousiasme de Gérard qui jure de n'être point pour elle un Ganelon. — *Sc. V.* Tandis que la défense s'organise, Berthe joue au *jeu des vertus* qui l'invite à la sincérité, à la pitié, à la reconnaissance.

Acte II. — *Scène I.* L'insurrection domptée et le chemin libre, Gérard se désole à la pensée du départ de Berthe ; il se résout à parler à son père. — *Sc. II.* Armaury reçoit la confidence de l'amour que l'ardent jeune homme a conçu pour la fille de Roland sans oser le lui avouer. Le père, épouvanté, fait jurer à Gérard, sans s'expliquer autrement, de renoncer à la pensée d'un tel mariage. — *Sc. III à VII.* Or voici le duc Nayme qui vient au nom de Charlemagne féliciter Gérard et son père. Au festin qu'on lui donne, Gérard dit la chanson des épées : *Joyeuse et Durandal*, et le vieux guerrier propose un toast à Charlemagne et à Roland. Ragenhardt refuse d'y faire raison et fait une allusion insultante à Ganelon. Nayme, excité, de-

mande que tous maudissent la mémoire du traître. Berthe et Gérard le maudissent à leur tour ; mais Radbert leur impose silence et tous se taisent à la voix du moine. Pourtant Nayme exprime son regret d'avoir jadis sauvé la vie au félon : il raconte qu'au moment où le roi saxon Morglan allait tuer Ganelon, celui-ci, secouru par lui, tua Morglan sous les yeux de son jeune fils. Après ce récit, Ragenhardt, qui a fixé Amaury très ému, déclare qu'il est le fils de Morglan, et demande au duc la permission d'aller en France ; chrétien et libre, il y a droit. Nayme, d'autre part, invite Gérard à la cour ; Amaury rappelle son serment au jeune homme et celui-ci refuse, à la stupéfaction de Berthe. — *Sc. VIII.* Tandis que sortent les chevaliers, Berthe s'approche de Gérard et lui déclare fièrement son noble amour pour lui, ayant cru comprendre que le jeune homme s'était tu par modestie. Gérard répond avec une généreuse passion aux avances de la princesse, mais lui révèle que son père le juge indigne d'un tel sort. — *Sc. IX. X.* Or, rentre justement le comte. C'est Berthe qui l'assure du mutuel amour. Angoisse d'Amaury qui s'en rapporte au jugement de Charlemagne. Berthe y consent et pour forcer le consentement de l'empereur, elle envoie Gérard combattre pour les grandes causes, ne voulant le revoir que fameux par ses exploits. Amaury accepte cette solution qui fait gagner du temps, et Berthe quitte Gérard et le château avec une émotion qui se double de la terreur de Ganelon.

Acte III. — *Sc. I.* L'écuyer Richard, après l'assaut d'esscrime des jeunes seigneurs, leur raconte le supplice de Ganelon : l'homme infâme, lié sur un cheval, fut lancé dans la forêt pour être la proie des loups. Richard a vu le corps de Ganelon en lambeaux emporté par des moines. Ragenhardt, qui écoute, comprend comment Radbert a sauvé le faux comte Amaury. Cependant l'écuyer excite Hardré et Geoffroy à reprendre l'exercice pour être prêts à lutter avec le Sarrasin qui, depuis trente jours, est venu offrir Durandal à celui qui le vaincrait en champ clos. Trente barons sont morts, frappés par l'épée de Roland aux mains de Noéthold. — *Sc. II.* Voici Charlemagne, on se retire. Accompagné de Berthe, l'empereur vient assister au combat journalier. Tant de revers le brisent : Berthe le console et présage le retour de Gérard. En des confidences

majestueuses et touchantes, Charlemagne rappelle modestement sa haute politique chrétienne et souhaite la grandeur de son pays :

Ta gloire ! oh ! puisse-t-elle, aux époques prochaines,
Croître en s'affermissant comme croissent les chênes,
Offrir l'abri superbe et l'ombre de son front,
Nation maternelle aux peuples qui naîtront,
Afin qu'on dise un jour selon mon espérance :
Tout homme a deux pays, le sien et puis la France !

— *Sc. III.* Noéthold vient renouveler son défi. Tous veulent le relever. Charlemagne s'y oppose, puis, devant l'insolence du Sarrasin, veut combattre lui-même. Mais, tout à coup, retentit la cloche d'argent, celle des chevaliers sans reproche qui ont une faveur à solliciter : c'est Gérard qui l'a sonnée. — *Sc. IV.* Gérard, avec des accents de sublime bravoure, réclame l'honneur de combattre, et l'empereur lui confie Joyeuse pour reconquérir Durandal. — *Sc. V.* Des fenêtres de la salle, le vieux conquérant suit les péripéties du duel qu'il décrit à Berthe : le Sarrasin est vaincu, et le magnanime vieillard de s'écrier :

O France ! douce France, ô ma France bénie,
Rien n'épuisera donc ta force et ton génie !
Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
Puisque malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire !

— *Scène VI.* Cependant Gérard rapporte Durandal et Joyeuse, et l'empereur enthousiasmé annonce pour le lendemain le mariage du vainqueur avec la fille de Roland. — *Sc. VII.* Tandis qu'ils vont à la chapelle remercier Dieu, Amaury jusqu'à perdu dans la foule et qui, mandé par l'empereur, n'a pu décliner l'invitation, exprime dans un monologue sa joie délirante. — *Sc. VIII.* Soudain, rentre Charlemagne qui, du premier regard, lui jette à la face son nom et son crime. — *Sc. IX.* Et voici Gérard empressé de retrouver son père. Celui-ci l'éloigne. — *Sc. X.* Ganelon aux pieds de l'empereur dit son histoire et son repentir. Charlemagne le relève et se consulte devant les cieux étoilés. — *Sc. XI.* Puis, rappelant Gérard, il lui annonce que son père a fait le vœu de partir le lendemain pour la Palestine. — C'est étrange ! songe le jeune héros.

Acte IV. — *Sc. I.* Le duc Nayme procède aux bans du mariage annoncé : « Quelqu'un s'oppose-t-il à cet hymen ? — « Oui, moi », s'écrie Ragenhardt ; et il ajoute qu'il n'est plus la haine mais la justice. — *Sc. II.* Ganelon a compris le fils de Morglan ; et c'est lui-même, tout le monde sorti, qui révèle à Gérald sa honteuse identité. Désespoir de Gérald qui, pourtant, se redresse en fils aimant et en héroïque chrétien. Adieux déchirants. — *Sc. III.* Tous savent maintenant que le Saxon a parlé ; et, devant Charlemagne juge, tous, Nayme, Hardré, fils d'Angelier, Geoffroy, neveu de Turpin, Richard, l'empereur enfin, clament à Gérald : « Sois fier ! » Et Berthe lui offre à nouveau sa main. Mais le héros se haussant aux idées les plus sublimes du sacrifice, de l'exemple, de l'expiation, du patriotisme, refuse :

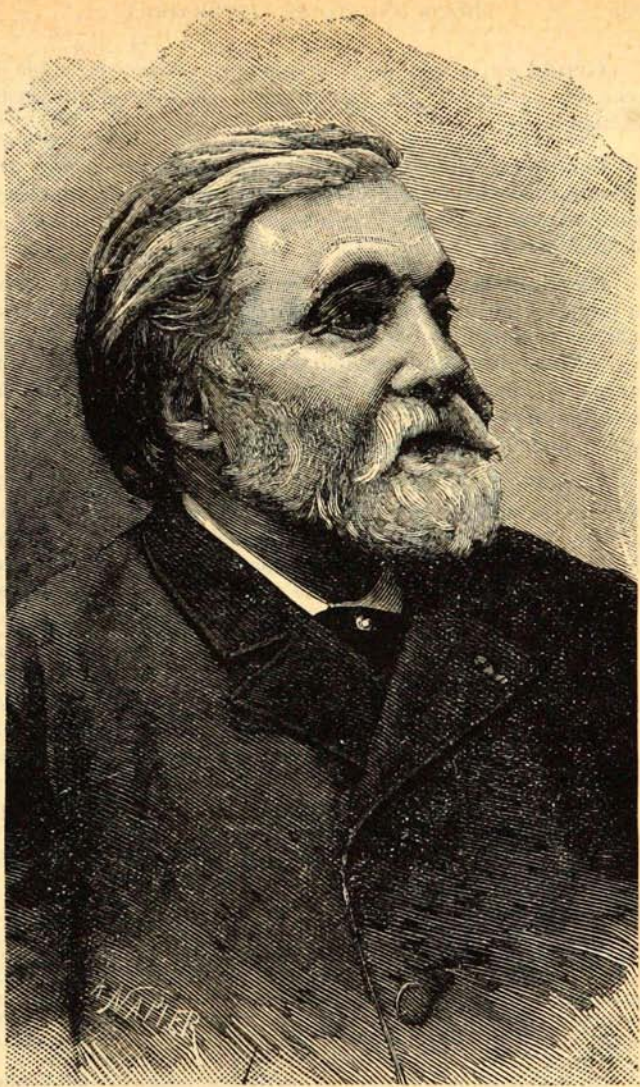
Sans cela l'on dirait en citant mon exemple
Que l'expiation ne fut point assez ample...
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon :
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison
Songez à vos enfants ! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime...

Gérald, armé de Durandal, dont lui fait présent Charlemagne, ira combattre les ennemis de la France et rapportera ensuite l'épée vengée au tombeau de Roland. Berthe se soumet.

Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble !

Et toutes les épées s'inclinent devant le fils de Ganelon à qui la fille de Roland montre le ciel.

L'action et les caractères. — Terreur et pitié, mais surtout admiration, sont les ressorts de ce drame magnifique. Vraisemblance et couleur locale lui conservent sinon la majesté de l'histoire, du moins le merveilleux moderne de l'épopée. Le spectacle est aussi théâtral que possible : pèlerinage, chasse, guerre, festin, champ clos, dans des décors de vieux manoir et de palais impérial. Les événements s'enchaînent dans un ordre rapide et naturel, les coups de théâtre sont impressionnants. Il y a de lyrisme ce qui largement convient, et le dialogue bien mené contient de vibrantes répliques ; le style est digne de celui des maîtres sans toujours l'égaliser. Quant aux caractères, ils s'accordent parfaitement aux situations, s'ils ne les font point naître nécessairement comme dans la tragédie classique.



HENRI DE BORNIER

Gérald est le frère de Rodrigue et de Nicomède, noble de cœur et de gestes, fils respectueux, patriote enthousiaste, chrétien fidèle.

Berthe est simple et fière, sans coquetterie et sans vile faiblesse, mais tendre, sensible et ardente pourtant, une chrétienne et une Française. Qu'a-t-elle à envier aux Chimène et aux Monime ?

Charlemagne est le grandiose et légendaire héros arrivé au terme de sa course et que l'histoire nous montre, en ce déclin, justement inquiet des destins de son empire. Son mâle courage, sa noble simplicité dans ses fonctions de roi et de juge, sa confiance en Dieu et son patriotisme rayonnent dans une splendeur tempérée par la virile tendresse paternelle, et d'une tout autre grandeur que celle des Auguste et des Mithridate.

Ganelon, que ses remords nous rendent sympathique dès le début, subit avec résignation les coups du sort ou plutôt de la Providence, et les angoisses qu'il a méritées. Il rappelle ces barons des âges de foi avides de réparer, à la voix des moines civilisateurs comme Radbert, les crimes où les ont entraînés les mœurs barbares de leur époque.

En résumé, ce drame national nous fait regretter que nos grands classiques, dévoyés par la Renaissance, n'aient pas compris notre Moyen Âge, et nous fait rendre grâce au Romantisme qui, malgré ses excès, a rendu possible un chef-d'œuvre qui peut se ranger honorablement auprès de *Polyeucte* et d'*Athalie*.

On sait qu'au lendemain de la guerre de 1870, ce drame, accepté du reste au Théâtre-Français depuis 1868, seconda le réveil de la race, comme feront plus tard ceux de Coppée, Déroulède et Rostand¹.

¹ Avec eux, dans cette renaissance du drame héroïque, on doit signaler la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, relevée des chœurs de Gounod, et qui, si elle ne donne pas le chef-d'œuvre rêvé par notre patriotisme, présente notre héroïne dans un spectacle digne et émouvant. On peut nommer encore les drames de collège des Pères Longhaye (*Bouvines*, *Connor O'Nial*, *Canossa*, *Terre d'asile*) et Delaporte (*Tolbiac*, *Patria*).

On peut signaler à ce sujet une véritable renaissance du théâtre populaire. Qu'est-ce autre chose que celui de milliers de patronages et d'écoles catholiques ? Là, ce ne sont pas des professionnels, c'est

France... d'abord met en scène la régence de Blanche de Castille et le couronnement de saint Louis au milieu d'une conspiration de la noblesse dont triomphe le patriotisme.

Le Fils de l'Arétin pose la question de la responsabilité, devant ses enfants, de l'écrivain impie et immoral. C'est une transposition, sur ce terrain, de la *Fille de Roland*. Henri de Bornier, fidèle à ses principes dans ses romans comme partout, a pu écrire, lui, très fièrement :

Jamais d'une lèvre flétrie
Je n'outrageai, pas même un jour,
La liberté, Dieu, la patrie,
L'art sévère et le chaste amour !

Paul Déroulède (1846-1913), né à Paris, poète, dramaturge et orateur, avant tout patriote. Ses recueils : *Chants du Soldat*, *Marches et sonneries*, *Chants du paysan*, ses discours nombreux, son *Clairon*, son *Quand même*, ses drames : *L'Hetman*, *La Moabite*, *Hoche*, surtout **Messire du Guesclin**, d'inspiration cornélienne comme la *Fille de Roland*, ont maintenu la flamme patriotique dans le demi-siècle qui a séparé l'Année terrible des terribles années de la Grande Guerre.

Edmond Rostand (1864-1918), né à Marseille. Avec les pièces de ce poète l'idéalisme a très brillamment repris ses droits sur la scène contemporaine où triomphe trop souvent un réalisme abject. *Les Romanesques*, *La Princesse lointaine*, *La Samaritaine*, et surtout *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque, qui sont d'un poète lyrique et dramatique, ont donné satisfaction aux sentiments chevaleresques de l'âme française. *L'Aiglon* et *Chantecler* furent de moindres succès. La préciosité et l'abus de l'esprit et du symbole ont déparé cette dernière œuvre. Rostand a donné, pendant la Grande Guerre, un grand nombre de poésies de circonstance réunies sous le titre de l'une d'elles : *Le Vol de la Marseillaise*. Un autre recueil porte le titre : *Le Cantique de l'aile*.

Jean Richepin (1849), né à Médéah (Algérie). Poète dont la vie tourmentée et romanesque a trop influé sur le talent

le peuple lui-même qui fournit les acteurs. Une littérature saine tend à leur présenter des spectacles honnêtes, chrétiens et divertissants. La Passion de Nancy, les pièces de Botrel et d'autres ont déjà obtenu de beaux et légitimes succès. On peut y saluer la reprise des traditions du moyen âge, arrêtées par le théâtre fermé de la Renaissance.

original et puissant. Recueils, romans et drames sont d'une truculence qui va jusqu'au blasphème et à l'ordure. Il a écrit pourtant des drames héroïques : *Par le glaive* et *Don Quichotte*, et des poèmes d'inspiration plus saine.

Jean Aicard (1848-1921). Né à Toulon. Interprète de sa région dans ses *Poèmes de Provence*, *Miette* et *Noré*, à l'instar d'un grand nombre d'autres, tous lamartiniens, à la suite de Brizeux et d'Autran. Nommons :

André Theuriet (Lorraine), **Gabriel Vicaire** (Bresse), **Arsène Vermeuouse** (Auvergne), **Charles de Pomairols** (Gévaudan), **Paul Harel** (Normandie), **François Fabié** (Rouergue), **Francis Jammes** (Béarn), **Louis Mercier** (Forez), le plus grand d'entre eux. A côté ou plutôt en tête de ces Rustiques, il faut placer :

Frédéric Mistral (1830-1914). Né et mort à Maillane. Le plus grand des poètes du Félibrige ou Renaissance provençale, qu'il inaugura avec Roumanille, et que Lamartine encouragea. Le génie et la renommée de Mistral, popularisés en France par l'opéra de Gounod, ont dépassé de beaucoup nos frontières. C'est un poète qui appartient à la Littérature universelle. Ses épopées où il fait revivre sa petite patrie : *Mireille*, *Calendal*, *Nerte*, *Le Poème du Rhône*, le drame de la *Reine Jeanne*, sont dignes du génie antique et du génie chrétien. Elles le mettent au rang de Dante et d'Homère dont il se dit l'écuyer. Ses recueils lyriques, les *Iles d'Or*, les *Olivades*, respirent le même souffle. Mistral a publié lui-même des traductions françaises de ses œuvres qui donnent une idée des originaux, quoique en déflorant leur haute et musicale poésie.

APRÈS 1880 — LES SYMBOLISTES

Paul Verlaine (1844-1896), né à Metz, mena une vie de bohème fiévreux et cynique dont sa poésie se ressent. Converti en prison par des conversations avec l'aumônier, il écrivit à cette époque son chef-d'œuvre : *Sagesse*, où se trouvent des poésies d'un accent très catholique, et qui commença sa célébrité. Il publia plus tard : *Jadis et Naguère*, qui contient une théorie du symbolisme.

L'École symboliste l'avait, en effet, reconnu pour chef, parce que son lyrisme a un caractère évocateur et musical qui

est l'essence du symbole tel que l'entend cette École, dont Stéphane Mallarmé fut le législateur. — Suggérer par des images les idées et les objets plutôt que de les exprimer, éveiller les sentiments par la musique des mots : tels étaient à peu près les principes posés. Les symbolistes pouvaient se réclamer de Vigny : *le Cor*, *La Mort du Loup*, *La Bouteille à la mer* sont des symboles de l'héroïsme, du stoïcisme, de la science. Hugo avait créé de grands symboles : la *Vache*, c'est la nature nourricière, le *Satyre*, la nature païenne qui brave les dieux, le *Ver*, la mort qui détruit les œuvres les plus colossales. Ils se réclamaient encore de Baudelaire, le plus violent des Romantiques, aussi les titres de Hugo : *Les Feuilles d'automne*, *Les Rayons et les Ombres* ; ceux de Veillot : *Les Odeurs de Paris*, *Le Parfum de Rome*. — Sully-Prudhomme avait donné *Le Vase brisé*.

Ce qui est donc vrai, c'est que « l'art vit des symboles ». Tous les grands poètes ont revêtu leurs idées d'images : comparaisons, allégories, prosopopées : le langage figuré ou métaphorique leur est habituel. Dante et Bossuet comme Homère et Platon « ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images », comme a dit La Bruyère.

D'autre part, la poésie trop tendue des Parnassiens, aux prétentions scientifiques et réalistes à l'excès, appelait une réaction pour ramener dans la littérature plus de naïveté, de belle nonchalance, d'harmonie chantante et d'idéal.

Mais, inspirés par un faux mysticisme, les symbolistes nous ont donné une poésie hermétique illisible à d'autres qu'aux initiés. De plus, le mépris que ces poètes ont professé pour la syntaxe et pour la langue les a justement discrédités. Arthur Rimbaud, le chef des *Décadents*, n'a-t-il pas été jusqu'à vouloir réduire la poésie à une musique incohérente de syllabes ? Le bon sens leur répète avec Rivarol : « Tout ce qui n'est pas clair n'est pas français. »

Aussi les écrivains de mérite fourvoyés dans cette école s'en sont peu à peu dégagés. Jean Moréas, Henri de Régnier y sont passés sans s'y attarder, et en y prenant seulement une sorte d'envol poétique. Paul Fort et André Samain y ont de même seulement puisé un procédé d'inspiration. Gustave Zidler et Le Cardonnel sont presque classiques.

Charles Péguy et Paul Claudel ont introduit dans ce genre des œuvres interprétant les théories socialistes d'abord, puis les dogmes catholiques.

Paul Claudel surtout a donné depuis sa conversion des recueils lyriques et de nouveaux drames : *L'Annonce faite à Marie*, *L'Otage*, *Le Pain dur*, *Le Père humilié*, *La Nuit de Noël* de 1914, et, en 1930, *Le Soulier de satin*, drame mondial, comme son auteur, lequel fut diplomate français sous toutes les latitudes : Japon, Europe Centrale, Amérique espagnole, aujourd'hui ambassadeur aux États-Unis. S'écartant des excès de l'École symboliste, ayant formulé, dans des ouvrages remarquables, sa théorie poétique et sa technique propre, il semble devoir renouveler l'art chrétien dans la tradition médiévale ; chez lui, la manière de Calderon et celle de Shakespeare rejoignent l'inspiration de nos mystères du XVe siècle.

C'est un peu dans le même genre que Henri Ghéon, dont l'art scénique est très sûr, a écrit et représenté avec sa troupe : *Les Miracles de Sainte Cécile*, *Le Pauvre sous l'escalier*, qui fait songer aux plus beaux endroits de *Polyeucte*, et toute une série de pièces extraites de la vie des saints. Nommons : *Le Comédien et la Grâce* (S. Genès), *Le Mort à cheval*, *La Farce du Pendu dépendu*, *Les Trois Sages du vieux Wang*, *Saint Maurice ou l'obéissance*, etc. Ghéon a déjà des émules.

Le théâtre aurait beaucoup à faire, à l'heure actuelle, pour revenir des lamentables écarts où il reste engagé, car le réalisme à tendance idéale, s'il a produit des œuvres intéressantes quoique d'une moralité douteuse ou terre-à-terre, avec François de Curel, Brieux, Paul Hervieu, Alfred Capus, Henri Lavedan, en produit beaucoup d'autres d'un dévergondage répugnant avec Bataille, Bernstein, Porto-Riche, etc.

II. Romanciers.

L'évolution du roman au XIXe siècle a suivi celle de la poésie et a passé du Romantisme au Réalisme, puis au Symbolisme et à l'Idéalisme.

Mais, suivant l'objet du roman, on peut distinguer :

1° Le roman **historique**, qui groupe autour de faits et de personnages de l'histoire des intrigues imaginaires. Ce genre, imité surtout de Walter Scott, est celui des *Martyrs* de Chateaubriand. En dépit du souci apparent de couleur locale, plusieurs de ceux qui l'ont pratiqué, Alexandre Dumas et Hugo surtout, ont, par son moyen, faussé l'histoire.

2° Le roman de **mœurs**, qui peint une époque ou une classe sociale avec des personnages de convention. Plus libre que le précédent, il a souvent été plus exact, comme dans Balzac, Flaubert, Daudet, mais il est tombé aussi dans un réalisme outré, surtout avec Zola, le romancier *naturaliste*.

3° Le roman **psychologique**, ou d'analyse qui, comme fond, rentre dans le précédent, mais qui s'attache à l'observation morale approfondie de quelques types, de quelques faits, de quelque crise intime surtout. Le roman *autobiographique* en est la première manifestation quand il est sincère : Chateaubriand, Lamartine et Musset l'ont pratiqué. Bourget est aujourd'hui passé maître dans le roman psychologique.

4° Le roman **idéaliste**, roman d'idées ou à thèse, comme les romans socialistes de Hugo et de George Sand ou les romans sociaux de Bourget, Bazin et Bordeaux.

En dehors de ces deux points de vue de la forme et du fond, on a classé les romans au point de vue de la morale. C'est une classification pratique fort utile et très bien faite dans l'ouvrage : *Romans à lire, romans à proscrire*, de l'abbé Bethléem.

Comme le journal, le roman a été industrialisé, et l'art ni la morale n'y ont gagné. Dans l'énorme production de cette denrée littéraire, nous choisirons quelques représentants plus célèbres de chaque catégorie, en suivant l'ordre chronologique, ce qui rappellera l'évolution générale du genre.

APRÈS 1800

Xavier de Maistre (1764-1852), né à Chambéry, frère cadet de Joseph de Maistre, s'est acquis une grande célébrité avec de petits ouvrages qui se distinguent par une sensibilité délicate et l'élégance du style. Ce sont : *Le Voyage autour de ma chambre*, *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, *Les Prisonniers du Caucase*, *La Jeune Sibérienne*.

Le genre de ces courts romans ou *nouvelles* a été fort cultivé au cours du XIX^e siècle.

Charles Nodier (1780-1844), né à Besançon, fut un très fin lettré. Plusieurs de ses *contes* sont de gracieux chefs-d'œuvre, mais la plupart de ses *romans*, dont l'un est imité du *Werther* de Goethe, ne méritent aucune estime. Ses ouvrages de philologie et de critique lui assurent un rang parmi les érudits.

APRÈS 1830

Alexandre Dumas père (1803-1870) a composé quantité de romans et de drames, dont presque aucun ne mérite d'être lu, si ce n'est, peut-être, les *Trois Mousquetaires*. Dans ses œuvres historiques, il plie l'histoire à toutes les fantaisies de son imagination : « Événements extraordinaires, intrigues ténébreuses, personnages de fantaisie, sentiments modernes, sous les costumes de jadis, grossier bariolage d'histoire, voilà ce qu'on trouve dans ses romans. » (R. Doumic.) Les ouvrages d'Alexandre Dumas sont tous plus ou moins dangereux pour l'esprit et pour le cœur.

Sur sa production de 300 volumes, dont plusieurs sont dus à des collaborateurs, une dizaine seulement sont à peu près honnêtes.

George Sand (Aurore Dupin, baronne Dudevant — 1804-1876) naquit à Paris et fut élevée au château de Nohant (Indre). Elle a publié force romans et plusieurs comédies (une seule mérite d'être citée : *Le Marquis de Villemer*). Les écrits de cette élève de J.-J. Rousseau sont trop souvent gâtés par des utopies socialistes et une morale plus que suspecte. Elle a essayé de justifier, dans ses romans passionnels et sociaux, la théorie individualiste : « Vivre sa vie », et celle de Fourier : « A chacun suivant ses passions. » C'est la contre-partie effrontée des lois de Dieu, de la famille et de la société : « Les gens de goût, dit M. Nisard, ont fait parmi ses œuvres un choix de quelques romans où la beauté morale se joint à la beauté poétique, entre autres : *La Mare au Diable*, *François le Champi* et *La Petite Fadette*. »

Ces romans dits du Berry sauveront peut-être de l'oubli l'art et le lyrisme de leur auteur.

Stendhal (Henry Beyle) (1783-1842), né à Grenoble, est regardé comme l'initiateur du réalisme, surtout au point de vue de la psychologie. Matérialiste et immoral, il préconise une sorte d'énergie sauvage ennemie de toute pitié, *égotiste*, suivant son expression, et que l'Allemand Nietzsche devait vulgariser plus tard. Sainte-Beuve qualifie ses ouvrages : « détestables ». La célébrité qu'on lui a accordée depuis semble surfaite : c'est celle d'un « artiste méchant ».

Honoré de Balzac (1799-1849) naquit à Tours. Il a écrit plus de cent romans sous le titre de *La Comédie humaine*, qui retracent, au moyen de plus de 2,000 personnages, la physiologie de son époque. Ses dons d'imagination créatrice aussi bien que son talent de composition insufflent la vie à cette foule et compensent les imperfections de son style. Quoiqu'il soutienne souvent de justes principes sociaux et même catholiques, peu de ses ouvrages sont irréprochables au point de vue moral et religieux. On cite parmi les meilleurs : *Eugénie Grandet*, *Le Curé de Village*, *Le Médecin de campagne*, *César Birotteau*, *Les Chouans*.

APRÈS 1850

Gustave Flaubert (1821-1880), né à Rouen. Cet écrivain est un observateur et un styliste patient. Si ses romans : *Salammbo*, une reconstitution de l'ancienne Carthage, et *Madame Bovary*, peinture de mœurs contemporaines, où l'on trouve le fameux Homais, pharmacien, type du libre-penseur ridicule, manquent de moralité et de bon goût, nombre de leurs pages sont des modèles de langage artistique et harmonieux. Mais, dit Eugène Tavernier, ce sont des « ouvrages assommants et grotesques ». Flaubert avoue dans sa Correspondance, « avec un désespoir candide », qu'il s'est peint lui-même dans les personnages les plus absurdes de son œuvre, types de l'ignorance et de la sottise.

Son disciple **Guy de Maupassant**, matérialiste et réaliste absolu, a fini comme ses héros par la folie et le suicide.

Émile Zola (1840-1902), né à Paris. Le naturalisme, prétendu scientifique, de cet écrivain nauséabond ne considère dans l'homme que la bête brute et recherche, pour les peindre, les cas les plus répugnants. Son style, en général lourd et monotone, a le don d'animer d'une vie intense les foules qu'il décrit, par exemple dans ses *Trois villes : Paris, Rome, Lourdes*. On sait que *Lourdes* fut réfuté par le Docteur Boissarie. La collection des *Rougon-Macquart*, ou *Histoire naturelle d'une famille française sous le Second Empire*, titre général de ses romans, est une longue calomnie contre notre société. L'anti-patriotisme de Zola fut notoire. Aussi peut-on adopter sur cet écrivain le jugement non suspect d'Anatole France : « Jamais homme n'avait fait pareil effort pour avilir l'humanité. »

Tous les ouvrages de Zola et la plupart de ceux de Dumas, Sand, Stendahl et Flaubert sont à l'Index.

Joris-Karl Huysmans (1848-1907), né à Paris d'une famille de peintres hollandais. Il fut dans sa première manière de l'École réaliste de Zola. Devenu catholique, il a conservé son style original, son analyse et sa description minutieuse. *En route* (1895) est le récit de la conversion de Durtal, qui n'est autre que l'auteur ; et les livres suivants, *La Cathédrale* (1898) description de Notre-Dame de Chartres, *L'Oblat* (1903) sont aussi des romans autobiographiques. Passionné pour la mystique et la symbolique chrétienne, il en a rempli ces deux livres. Certaines de ses opinions outrancières écartées, on ne peut qu'admirer et sa foi, et sa piété, et la richesse de son verbe et de son art. Il faut citer encore : *Sainte Lidwine de Schiedam*, *Les Foules de Lourdes*, *La Bièvre et Saint-Séverin*, œuvres à la fois très curieuses et très puissantes.

Xavier Marmier (1809-1892), né à Pontarlier (Doubs), voyageur, philologue et littérateur distingué. Il a visité la plupart des contrées de l'Europe, l'Orient, l'Algérie, l'Amérique, et en a rapporté des *Relations*, des *Souvenirs d'un voyageur chrétien*, etc., dont la lecture a autant de charme que d'utilité.

Les romans de Xavier Marmier, excellents aussi, comme *Les Fiancés du Spitzberg*, s'encadrent dans de très intéressantes et instructives descriptions de voyages¹.

¹ On n'ignore pas qu'il y a, surtout dans ce genre, une littérature populaire et honnête qui offre des œuvres dans lesquelles on trouve

Les Goncourt. — **Jules de Goncourt** (1830-1870) et **Edmond de Goncourt** (1822-1896) sont les chefs de l'École *impressionniste*. Ils avaient commencé par des livres d'histoire et ils ont conçu le roman et le drame de la même manière, minutieuse et travaillée : « la notation rapide et vibrante du réel ». Ils qualifiaient leur prose souple et pittoresque d'*écriture artiste*, ce qui ne l'affranchit pas toujours du bizarre et de l'excentrique. On a nommé leurs études de mœurs faites sur des cas rares et peu moraux, mais réels, des *tranches de vie*. Et l'on a dit, non sans raison, que leur *Germinie Lacerteux* contient en germe la littérature d'égout de Zola.

Le *Grenier* des Goncourt, leur habitation d'Auteuil, devenu un cercle littéraire, fut transformé par eux en *Académie Goncourt* qui compte dix membres et qui distribue des prix annuels.

Alphonse Daudet (1840-1897), né à Nîmes. Écrivain attachant, dont le réalisme très vécu n'exclut pas l'émotion, une saine gaîté et un art délicat. Les *Lettres de mon moulin*, les *Contes du Lundi*, récits patriotiques de la guerre de 1870. *Le Petit Chose*, *Tartarin de Tarascon*, sont les plus populaires de ses ouvrages, où cependant tout n'est pas irréprochable.

Ferdinand Fabre (1827-1898), né à Bédarieux, a peint les mœurs provinciales du Languedoc. Il excède dans la satire du clergé.

Fromentin est célèbre par son roman de *Dominique*.

Octave Feuillet, mondain et élégant, est l'auteur de *Sibylle*, œuvre fraîche et originale. L'héroïne renonce au mariage avec un incroyant pour sauvegarder sa foi. *La Morte* montre les ravages du matérialisme et son châtement.

plus de vérité historique et d'observation exacte des mœurs, et souvent plus de style, que dans la foule des romanciers immoraux et impies. Ce n'est pas le lieu d'en donner des listes. Il y en a pour tous les âges, depuis la charmante Bibliothèque rose de Mme de SÉGUR : *Le Général Dourakine*. Les *Mémoires d'un âne*, jusqu'aux récits d'aventures ou les romans de mœurs de PAUL FÉVAL, JULES VERNE, Commandant DRIANT, ALEXANDRE DE LAMOTHE, ZÉNAÏDE FLEURIOT, RAOUL DE NAVERY, CHARLES BUET, OSCAR DE POLI, ERNEST DAUDET, A. DE SÉGUR, AMBERT, DE LA BRÈTE, JEAN NESMY, GEORGES BEAUME, GENEVIÈVE DUHAMELET, etc.

BOURGET

Paul Bourget (1853), né à Paris. Il a cultivé spécialement le roman psychologique où il analyse avec perspicacité les replis les plus secrets du cœur. L'art de la composition, de la description et du style s'ajoutent à l'intérêt de ses drames et à ses vues philosophiques et sociales pour faire de plusieurs de ses ouvrages de vrais chefs-d'œuvre. La première manière de l'écrivain, avant sa conversion, s'inspire de l'école positiviste et décrit avec trop de complaisances les vices mondains. Le spectacle de « ces âmes malades » n'a rien de sain, et est au contraire fort dangereux. Devenu chrétien, il n'a pas totalement renoncé aux analyses scabreuses, mais il a donné des œuvres de véritable apologétique, « destinées en général à des lecteurs mûris et avertis ». Parmi ces œuvres on distingue : *Le Disciple*, dont la thèse est la responsabilité du mauvais écrivain dans les crimes qu'il provoque chez ses lecteurs ; *L'Etape* qui, en dehors de sa thèse discutée, montre les ravages de l'athéisme, de l'irreligion laïque dans la famille ; *Un Divorce*, excellent réquisitoire contre cette plaie contemporaine ; *Monique*, *Un Saint*, charmantes nouvelles parmi plusieurs autres ; *Le Démon de midi*, étude très forte de chutes lamentables occasionnées par l'orgueil et la tiédeur ; *Le sens de la mort*, *Lazarine*, *Un Drame dans le monde*, *le Danseur mondain* (1926) *Nos actes nous suivent* (1928) qui soulèvent, pour le grand monde auquel ils sont adressés, les problèmes de la guerre et de l'après-guerre, avec un sens chrétien très noble et très apostolique.

Bourget a mis plusieurs de ses romans au théâtre et a écrit des pièces qu'il intitule : *Chronique* de 1910, de 1911 : *La Barrikade* et *Le Tribun*, où il traite des cas de conscience, dans la vie politique et sociale ; ces pièces ont soulevé des discussions et des mises au point.

Il a publié également des essais de critique, des récits de voyages, des articles divers qui sont d'un penseur, par exemple *Les Leçons de la guerre*, dans les premiers mois du cataclysme.

Pierre Loti, pseudonyme littéraire de Julien Viaud (1850-1923), né à Rochefort. Officier de marine, ce qui explique les sujets de ses romans, où il nous promène sous toutes les latitudes. La rêverie déprimante, amollissante, pessimiste, et

l'oubli quasi complet de la morale et de la religion, ne sont pas compensés chez cet écrivain par son style séduisant, les opulentes et prestigieuses descriptions des pays exotiques et quelques nobles pages sur le dévouement, la pitié et même la foi. *Pêcheur d'Islande* est l'un des moins répréhensibles de ses ouvrages, et l'un des plus caractéristiques de sa manière.

Anatole France, abrégé de son vrai nom Anatole-François **Thibault** (1844-1924), né à Paris. En dépit de son remarquable talent d'écrivain, cet auteur, impie et immoral jusqu'au cynisme, ce pamphlétaire antipatriote, contempteur de Jeanne d'Arc, ce sceptique à l'ironie perfide, s'est placé en dehors des plus nobles traditions françaises. Dans le *Crime de Sylvestre Bonnard* et le *Livre de mon ami*, l'esprit pervers est moins accentué ; encore faut-il savoir démêler bien des subtilités ironiques. Malgré la réclame qui a entouré sa mort, la critique impartiale l'a mis au second rang.

RENÉ BAZIN (1853-1931)

René Bazin (1853), né à Angers, où il a été professeur de droit aux Facultés catholiques. Romancier et nouvelliste, il sait fondre admirablement la description exacte et pittoresque des lieux avec celle de l'état d'âme de ses personnages, dans la trame de ses récits, tour à tour gracieuses idylles et drames émouvants.

Certains de ses livres, — outre l'intérêt du sujet, toujours noblement réaliste, et dont les héros sont pris pour la plupart dans le milieu populaire et souvent rustique, — peuvent être considérés comme de véritables œuvres d'apologétique sociale, d'ardent patriotisme et d'apostolat catholique.

On pourrait donner de ses ouvrages la classification suivante :

1° *Une tache d'encre*, *Ma tante Giron*, *La Sarcelle bleue*, *Le Guide de l'Empereur*, *Stéphanette*, sont de simples idylles pleines de sentiment et d'humour.

2° *Les Contes de Bonne Perrette*, souvenirs d'enfance, les *Mémoires d'une vieille fille*, *Le Mariage de Mlle Gimel*, *dactylographe*, les *Récits du temps de la guerre*, sont des recueils de nouvelles charmantes et d'une émotion prenante. Signalons

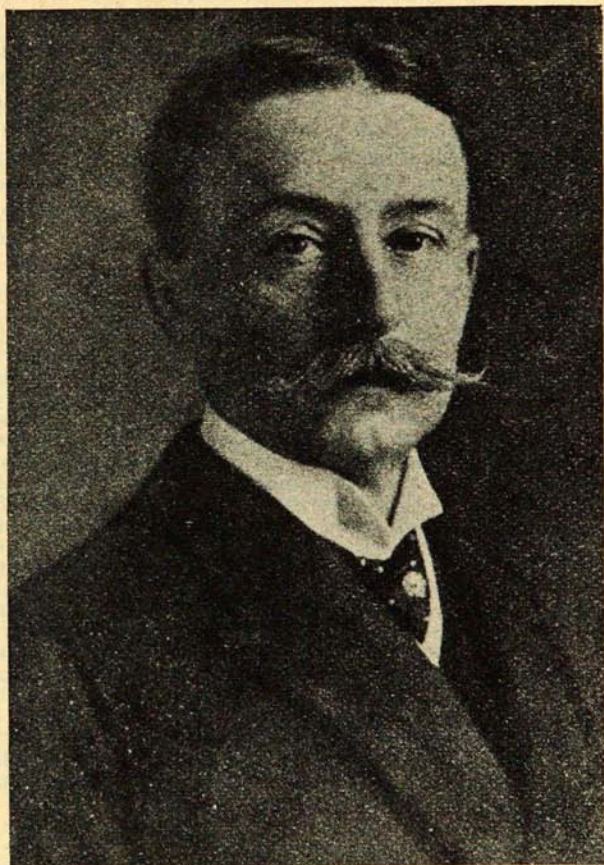
surtout ce chef-d'œuvre : *Le Retour*, scène patriarcale d'un enseignement très actuel : il s'agit du retour aux champs d'un ouvrier de la ville, un jour de Noël. Notons encore : *La Litanie*, *L'Entr'aide*, le premier scène familiale, le second scène sociale pendant la Grande Guerre.

3° Les grands romans à thèse : *Les Noëllet*, ou le déclassement ; *Madame Corentine*, la mésestimation du ménage ; *De toute son âme*, une vocation fondée sur l'amour des pauvres jointe à un généreux sacrifice, et une peinture des désordres sociaux amenés dans le monde du travail par les vices des patrons ; *Donatienne*, les dangers qui attendent les servantes émigrées de la campagne à la ville, ouvrage qui a suscité un congrès ; *La Terre qui meurt*, l'abandon de la terre pour la ville ; *L'Isolée*, le triste sort des religieuses sécularisées après les lois de proscription ; *Le Blé qui lève*, l'œuvre du prêtre et du bon patron pour le relèvement moral des paysans ; *Davidée Birot*, les droits de l'institutrice laïque à pratiquer et à enseigner la religion, ouvrage qui a été l'occasion du groupement *Les Davidées*, imitatrices de l'héroïne ; *La Barrière*, le devoir des jeunes gens de mettre la religion en première ligne dans les qualités qu'il faut exiger lorsqu'il s'agit du choix d'un époux chrétien ; *Gingolph l'abandonné*, leçon analogue à la précédente prévenant les jeunes gens contre les séductions de leur imagination ; *La Closerie de Champ-dolent*, dans le même ordre d'idées, mais mêlé à un drame de la guerre ; enfin *Les Oberlé* et *Les Nouveaux Oberlé*, écrits à vingt ans d'intervalle et qui ont posé la question alsacienne, au temps de la paix et au temps de la guerre.

4° Des récits de voyages, mêlés d'anecdotes, de descriptions et d'études morales et sociales : *A l'Aventure* (croquis italiens), *Sicile*, *Les Italiens d'aujourd'hui*, *Terre d'Espagne*, *En province*, *Croquis de France et d'Orient*, *Récits de la plaine et de la montagne*, *Nord-Sud*.

5° Des *Pages religieuses*, des discours aux jeunes gens, à des congrès, à l'Académie, des articles sur les *Questions littéraires et sociales*, *Aujourd'hui et Demain*, du temps de la guerre, etc.,

6° Le beau livre classique *La Douce France* et les biographies de *l'Enseigne de vaisseau Paul Henry* et de *Charles de*



RENÉ BAZIN

Foucauld, explorateur au Maroc, ermite au Sahara, ouvrages qui mettent en belle lumière l'âme apostolique et chevaleresque de la France.

Ces dernières années, outre *Le Conte du Triolet*, et autres nouvelles délicieuses, il a donné divers ouvrages notables : son livre *Il était quatre petits enfants*, écrit pour les lectures en classe, et son roman *Baltus le Lorrain*, qui montrent l'un et l'autre les préoccupations de l'auteur pour la grave question de l'École chrétienne libre (1926), enfin le *Roi des Archers*, où la question sociale et les devoirs des patrons chrétiens, sont exposés, sans parler du *Magnificat* qui traite du recrutement sacerdotal (1931).

QUELQUES MOTS DE PAYSANS DE FRANCE

18 juillet. On fête Jeanne d'Arc. Le bourg est décoré de banderoles, de drapeaux, de gros festons de gaze bleue, rose, blanche, qui vont d'une porte à l'autre, de lanternes vénitiennes, qu'on allumera ce soir, et de verres posés sur l'appui des fenêtres et qui seront des lampions. La cavalcade va passer dans une heure à peine. On y verra l'héroïne dans son armure d'acier, et montant un cheval dont la crinière est tressée, dont la queue est ornée de rubans. C'est la fille du métayer de la Renardière, qui a le visage rond et les yeux fermes, couleuvre de châtaigne mûre. On y verra La Hire et Xaintrailles, et des hommes d'armes. Chacun des habitants passe l'inspection de la façade décorée de sa maison, ajoute un clou, change un pli, rectifie l'alignement des verres. J'aperçois mon ami Jardivet, le journalier, qui porte dans ses deux mains et appuyé sur sa poitrine, un pot de géranium lierre tout fleuri en haut et frangé de tiges tombantes qui luisent au soleil. Il assure la potée au sommet de son mur de clôture, se recule et lui sourit.

« Que c'est joli, monsieur Jardivet, et que votre maison est donc bien fleurie ! »

Mais lui, presque mécontent, il se détourne, il me reprend, il dit :

« Non, monsieur, je ne fleuris pas ma maison : je fleuris Jeanne d'Arc ! je fleuris l'Église ! »

*
* *

Vers le milieu d'octobre, qui fut tout doré cette année-là, il y eut une nuit et une journée de brume froide. Le lendemain, quand reparut le soleil, les belles masses de verdure étaient trouées par la mort. Les peupliers avaient jauni de la pointe ; les alisiers avaient rougi ; les allées étaient toutes blondes de feuilles tombées. J'avisai un bonhomme qui balayait l'avenue. Son grand balai de bruyère étalé comme une queue de paon, effleurant le sable en demi-cercle, il avançait en mesure, d'un pas après chaque coup. Mais, derrière lui,

sur son dos même et sur son chapeau, les chênes, les platanes, les peupliers, laissent tomber leurs feuilles, tantôt une à une, tantôt par troupes emportées dans un souffle. Je lui dis :

« Quand vous serez au bout là-bas, vous n'aurez qu'à vous retourner et à recommencer.

— C'est vrai, monsieur, fit-il, on n'est pas le maître des feuilles ! »

Il me les montrait, volant en nuées autour de nous. Il ne se doutait pas qu'il venait de rééditer un mot de Victor Hugo, qui a écrit dans la *Rose de l'Infante* :

Madame, dit la duègne, avec sa face d'ombre,
A la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent.

*
* *

Je descends jusqu'aux bâtiments construits en bordure des vignes, et où sont le pressoir et les celliers. On achève de presser le raisin blanc, et les grives le savent bien. Perchées, depuis l'aube, sur les arbres où elles ne touchent pas au gui, provision pour l'hiver, et qui n'est point à complète maturité, elles ont attendu le départ des vendangeurs, et maintenant, elles grapillent sur les ceps, trottent sous les pampres, et parfois, s'envolent mal assurées et tournant sur elles-mêmes, comme les buveurs du dimanche. Le vigneron-chef est au cellier, où, dans le demi-jour et sous la voûte basse, sa face ronde, rubiconde et finaude se balance, comme une lanterne de cortège nocturne dont on ne voit pas le bâton. Il va d'un fût à l'autre, un pichet à la main, se penchant, « faisant le plein », car le vin nouveau bout, écume et coule en filets boueux par la bonde. Je l'interromps. Il en a l'air fâché, mais il devine que je viens le consulter, et son humeur n'est là que pour cacher son importance et son contentement.

« Eh bien ! monsieur Rondeau, vous avez goûté la récolte ? Quel est votre arrêt ? »

Le vigneron se recueille ; il fait une moue qui n'est point celle du dédain, mais du doute mêlé d'un peu de faveur.

« Nous n'aurons pas la grande qualité, prononce-t-il, mais ce petit vin-là a du courage, il cherche déjà son bouquet... »

Un plissement rapide des lèvres, un coup d'œil de côté pour montrer qu'on n'ignore pas qu'on a de l'esprit, et M. Rondeau conclut :

« Bien enfermé, il fera une bonne fin ! »

(La douce France.)

Maurice Barrès (1862-1923). Né à Charmes (Vosges). Ce romancier, dont le style est souvent empreint d'une poésie forte et douce, fut d'abord outrancièrement individualiste. Il est devenu peu à peu régionaliste et nationaliste, passant « du dilettantisme à l'action » dans *Les Déracinés*, etc. ; où il semblait évoluer vers la vérité complète. Ses romans patriotiques *Colette Baudouche* et *Au Service de l'Allemagne*, qui po-

saient avant la grande guerre, la question de l'Alsace-Lorraine ; ses discours sur la *Grande pitié des églises de France*, et sur les *Traits éternels de la France* ; et les séries de ses beaux articles d'union sacrée : tels sont ses meilleurs ouvrages. Son dernier livre et son dernier acte de député furent en faveur des congrégations missionnaires.

Henry Bordeaux (1870), né à Thonon (Savoie). — On a pu nommer ce romancier le défenseur de la famille française et du sol natal. Artiste descriptif et lettré délicat, il a peint, tour à tour, les paysages de la Savoie et du Dauphiné, et fait, d'autre part, la critique de la *Vie au théâtre*. Psychologue très fin, il excelle à analyser les caractères, à nouer ses drames et à en faire ressortir la leçon morale et chrétienne. Maître d'énergie, il a fixé plusieurs des tableaux de la grande guerre. Ses ouvrages les plus remarquables sont :

1° *Le Pays natal ; La Peur de vivre*, belle leçon, pour la jeunesse, d'entrain au devoir et à l'idéal ; *Les Roquevillard*, thèse de la solidarité familiale ; *Les Yeux qui s'ouvrent*, *La Neige sur les pas*, *La Robe de laine*, trois romans sur les devoirs du mariage ; *La Croisée des chemins*, *La Maison*, la fidélité au foyer et à la continuation de la tradition ancestrale dans le pays natal, la lutte contre l'individualisme pour la race ; et plusieurs romans d'après-guerre qui soutiennent les mêmes principes, surtout la *Maison morte*, ou la solidarité de la famille pour l'expiation du crime d'un de ses membres.

2° *La Chanson de Vaux-Douaumont*, comprenant : *Les Derniers jours du fort de Vaux* et *Les Captifs délivrés* ; la *Vie héroïque de Guynemer*, le chevalier de l'air ; *Voici l'heure des âmes*, tous récits historiques, où l'auteur, officier du front, parle avec une parfaite compétence, et avec une couleur et un lyrisme appropriés, imités de nos vieux poèmes nationaux.

3° Mettons à part avec beaucoup de délicieuses nouvelles, le beau livre *Annette et Philibert ou la Nouvelle Croisade des enfants*, touchant et pittoresque récit, qui a le ton et même par endroits le rythme de certaines de nos chansons de geste, en même temps que leur foi simple et ardente.

A côté de Bazin et de Bordeaux, on pourrait citer plusieurs excellents romanciers catholiques : **Émile Baumann**, **Jacques**

des **Gachons**, etc., et spécialement **Pierre l'Ermite**, l'auteur de *La Grande Amie*, de *L'Emprise* et d'autres romans sociaux et religieux, où reviennent tous les thèmes chrétiens et patriotiques, en particulier celui du retour à la terre : *Restez chez vous*, son œuvre du début. Les recueils de ses articles dominicaux dans *La Croix*, la plupart petits contes ou histoires d'un tour parisien très vécu et du plus sain réalisme, forment une chronique vivante de la vie de l'Église en France durant ces trente dernières années.

Louis Bertrand (1866), né en Lorraine, mais qui a vécu de longues années dans l'Afrique du Nord, et qui a écrit une série de romans peignant les mœurs algériennes et méditerranéennes, mérite d'être cité pour son *Saint Augustin*, « livre d'histoire captivant comme un roman », et surtout pour *Sanguis Martyrum*, peinture très étudiée des chrétientés d'Afrique au temps de saint Cyprien. Ce roman, qui continue la série inaugurée par les *Martyrs* de Chateaubriand, *Fabiola* de Wiseman, *Quo vadis* de Sienkiewicz, etc., est un chef-d'œuvre de reconstitution historique, d'analyse psychologique, de vigoureux réalisme. Le même auteur a donné récemment *L'Infante*, roman historique du XVI^e siècle, d'un art très complet, et *Jean Perbal*, roman à demi autobiographique.

C. — LITTÉRATURE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE

I. Historiens.

L'histoire, qui a renouvelé tous les genres au XIX^e siècle, s'est renouvelée elle-même comme art et comme science. Chateaubriand y a le premier contribué.

On a distingué plusieurs écoles historiques :

1° Les écoles purement **narrative** et **descriptive**, qui s'attachent à la vérité du récit plus encore qu'à son agrément, et s'abstiennent en général de juger. Thierry et Barante sont représentatifs de cette manière.

2° Les écoles **philosophique** et **politique**, qui recherchent principalement l'enchaînement des causes et des effets. Bossuet,

Montesquieu et Voltaire ont précédé dans cette voie les Guizot, les Ozanam et les Tocqueville.

L'école **fataliste** de Thiers et Mignet, qui envisage les événements comme inévitables, mais les narre avec soin, se rattache aux deux premières écoles.

De même, l'école **mystique** ou **symbolique** de Michelet et de Quinet, qui dégagant d'une époque, à la façon du poète épique, des types ou symboles, prétend juger tout le passé du point de vue de l'idéal révolutionnaire. Cette méthode « fantastique, lyrique et fanatique » peut satisfaire et exalter les passions d'un parti, mais elle ne produit que du roman, et du plus faux.

3° Les écoles **scientifique** et **critique**, qui, sans négliger l'art et la philosophie, étudient patiemment les monuments et les comparent pour une reconstitution loyale. Fustel de Coulanges et Taine ont été le type des historiens savants et critiques.

Quelques branches spéciales de l'histoire ont été remarquablement cultivées, ce sont :

La **biographie**. On en a écrit de remarquables, principalement sur les contemporains.

L'**hagiographie** ou vie des saints qui a pour but soit la science, soit la psychologie, soit l'apologétique, soit l'édification. Chateaubriand a donné un type, la *Vie de Rancé*, qui prête à la critique mais qui initiait aux deux genres.

4° Les **Mémoires** et les **Correspondances** ont été nombreux et souvent curieux, depuis les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand ; et on en a exhumé de plus anciens.

Les *Chroniques des journaux* rentrent dans cette catégorie. Seulement *Mémoires*, *Correspondances*, *Chroniques* et *Journaux* sont plus suspects de partialité que tout autre document. Comme les romans autobiographiques et les romans de mœurs, ils sont plutôt des matériaux de l'histoire que l'histoire elle-même. Celle-ci exige un certain recul pour atteindre, soit la vérité des faits, soit leur enchaînement, soit leurs causes et leurs effets lointains.

AUG. THIERRY (1795-1856)

Augustin Thierry, né à Blois, a donné à l'histoire le souffle de la vie par l'union de la science et de l'art. Thierry a raconté lui-même comment l'enthousiasme qu'il éprouva à la lecture du VI^e livre des *Martyrs* de Chateaubriand décida de sa vocation historique. Il consacra son existence à ses chères études et perdit la vue à déchiffrer les vieilles chroniques et les chartes du passé. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825), *Dix ans d'études historiques* (1839), les *Récits des temps mérovingiens* (1840), l'*Essai sur l'Histoire du Tiers état* (1853).

« Chacun de ces ouvrages a fait sensation dans le monde des études, car il y a partout l'empreinte d'un talent neuf, original, d'une sincérité complète dans les vues et les appréciations. Quand Augustin Thierry se trompe, c'est évidemment de bonne foi ; il commença par être rationaliste ; il ne fut pas juste envers le catholicisme, mais peu à peu ses préjugés s'effacèrent, et il mourut en chrétien. » (A. Bougeault.)

Augustin Thierry excelle à peindre les *gestes* de nos aïeux, mais son amour de la couleur locale frise quelquefois la puérilité. Certaines de ses explications et hypothèses sont bizarres ou excessives. Il corrigea plusieurs de ses erreurs dans les dernières éditions de ses œuvres.

Amédée Thierry (1797-1873), frère d'Augustin Thierry, a laissé sur nos origines des ouvrages pleins d'érudition, notamment l'*Histoire des Gaules* et l'*Histoire d'Attila*.

Prosper, baron de Barante (1782-1866), né à Riom, est l'auteur du *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*, de l'*Histoire des ducs de Bourgogne* (1824), de l'*Histoire de la Convention* et de celle du *Directoire*.

En histoire, de Barante affecte d'imiter Froissart, il dépasse même ce vieux chroniqueur par la vivacité du récit et par le coloris de l'expression. C'est le fondateur de l'*école descriptive*, qui a pour devise : « Écrire pour raconter et non pour prouver. »

Philippe de Ségur (1780-1873), né à Paris, général de l'Empire, fit la terrible campagne de Russie, qu'il a racontée dans son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812*.

Charles de Lacretelle (1766-1855), né à Metz, a écrit l'*Histoire de France pendant le XVIIIe siècle*, l'*Histoire de la Révolution, du Consulat et de l'Empire*. « Lacretelle, dit Chateaubriand, a tracé l'histoire de nos jours avec raison, clarté, énergie. Il a pris le noble parti de la vertu contre le crime ; il déteste de la Révolution tout ce qui n'est pas la liberté. »

GUIZOT (1787-1874)

François Guizot, né à Nîmes, fut tout à la fois historien, publiciste, orateur et homme d'État. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la civilisation en Europe*, l'*Essai sur l'Histoire de France*, l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* et l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*.

Guizot a laissé des traces profondes dans le domaine de l'histoire. Malheureusement, chez lui, les qualités de l'écrivain et de l'historien sont quelquefois déparées par les préjugés et les erreurs du philosophe et du protestant. Néanmoins il a toujours rendu de sincères hommages au catholicisme. Quel dommage que les lèvres de celui qui a prétendu « ne se désaltérer et ne se rafraîchir réellement qu'à des sources profondes » (*Mémoires*, V, p. 134) n'aient pas goûté aux fontaines pures de la vérité religieuse ! — Son style est net et clair, mais un peu froid et compassé. Guizot a donné une traduction de Shakespeare.

THIERS (1797-1877)

Louis-Adolphe Thiers, né à Marseille, vint à Paris, tout jeune encore, et collabora à divers journaux. En 1823, il publia ses deux premiers volumes de l'*Histoire de la Révolution française*. C'est la partie la plus faible de son œuvre. La valeur scientifique était médiocre ; malgré tout, le succès fut énorme. Dès ce moment, Thiers étudia de plus près les documents, la science financière, la science militaire et les institutions. Le dixième volume parut en 1827 : l'ouvrage était complet. Thiers en méditait un autre plus considérable encore : l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, en vingt volumes (1845-1866). Ses voyages

à travers l'Europe lui avaient procuré les documents nécessaires ; son passage aux affaires, sous le gouvernement de Juillet, lui avait donné cette *intelligence*, cette compréhension des faits, qu'il regarde comme la première qualité de l'historien.

Élu président de la République en 1871, Thiers fut forcé de donner sa démission en 1873 : il mourut subitement à Saint-Germain-en-Laye, en 1877.

Thiers possédait toutes les qualités qui font l'historien pratique ; il avait le don particulier de tout comprendre et de savoir écrire et parler de tout ; il excellait à éclairer les questions les plus difficiles des lois, du commerce, des finances, de la diplomatie, de la tactique militaire. Mais on lui reproche, outre son fatalisme historique, sa trop grande indulgence pour les hommes violents qui conduisirent la Révolution : « Il grandit et poétise, dans son premier ouvrage, ce qu'il aurait fallu détester et mépriser. De là à la réhabilitation de ces monstres couverts de sang et de crimes il n'y avait qu'un pas, et d'autres n'ont pas manqué de le franchir. C'est ainsi que le talent fascine les esprits et propage de dangereuses erreurs. » (A. Bougeault.)

Dans l'**Histoire du Consulat et de l'Empire**, œuvre supérieure à la précédente, il n'est pas toujours juste envers les adversaires de Napoléon, ni envers le Saint-Siège.

François Mignet (1796-1884), né à Aix, publiciste et historien, fondateur du *National* (1830), en coopération avec Thiers et Armand Carrel, auteur d'une *Histoire* (apologétique) de la Révolution française, d'une *Histoire de Marie Stuart* et d'une *Etude sur Charles-Quint*.

MICHELET (1798-1874)

Jules Michelet, né à Paris, était fils d'un pauvre imprimeur. Il grandit péniblement, « comme une herbe sans soleil », et après quelques années studieuses de collège, il professa l'histoire, d'abord au collège Sainte-Barbe, puis à l'École normale, à la Sorbonne et au Collège de France ; là il fit de sa chaire une tribune, et se jeta bientôt dans les opinions extrêmes. Destitué de ses fonctions, sous l'Empire (1852), il se retira à la campagne et poursuivit ses travaux historiques, quittant

à plusieurs reprises « la dure, la sauvage histoire de l'homme », pour écrire, dans le genre descriptif : *L'Oiseau*, *L'Insecte*, *La Mer*, *La Montagne*, etc., où la poésie et la philosophie ont plus de part que la science. Michelet mourut, à Hyères, le 9 février 1874, d'une attaque d'apoplexie.

Œuvres. — Les principaux ouvrages historiques de Michelet sont : une *Histoire romaine* (1831), un *Précis de l'histoire moderne* (1833), une *Histoire de France* (1833-1867), et une *Histoire de la Révolution française* (1847-1853).

L'*Histoire de France* se divise en deux parties : *Moyen âge* (6 vol.), *Âges modernes* (11 vol.). La première partie s'étend des Celtes à la fin du règne de Louis XI ; Michelet y étudie les *racés*, les *provinces*, les *institutions*, la formation de la *nationalité française*.

La seconde partie s'étend de la mort de Louis XI à l'aurore de la Révolution ; elle comprend l'histoire de la *Renaissance*, de la *Réforme*, des *Guerres de religion*, de *Richelieu*, de *Louis XIV*, de la *Régence*, des règnes de *Louis XV* et de *Louis XVI*.

« A côté d'évidents défauts, cette œuvre contient des beautés de premier ordre, surtout dans le règne de saint Louis, la vie de Jeanne d'Arc et le gouvernement de Louis XI. D'abord elle manque d'ensemble et de proportion. Beaucoup de faits importants y sont omis ; d'autres, tout à fait secondaires, y occupent une place démesurément longue. Les faits, les idées ne viennent pas avec le froid enchaînement de l'analyse, mais avec le désordre d'une imagination impétueuse. Michelet est un érudit, un patient explorateur de textes ; mais ses histoires, auxquelles il donne une forme saisissante, un brillant coloris, révèlent un écrivain enthousiaste plutôt qu'un historien. Homme de parti, il n'expose avec sollicitude que les faits avantageux à ses théories, ses assertions peuvent rarement être contrôlées. Cependant, en maints endroits, il se montre largement impartial, et la religion, qu'il a si insolemment et si injustement attaquée ailleurs, le catholicisme des vieux âges, reçoit ses hommages. »
(J. d'Arsac.)

« Toucher au christianisme ! a-t-il écrit dans sa préface des *Mémoires de Luther*, ceux-là seuls n'hésiteraient point qui ne le connaissent pas. Faisons les fiers tant que nous voudrions, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui, mais

qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel ?... Qui ne voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés ?... L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste. » — Bien, mais il y a dans son œuvre des paroles de haine qui contredisent singulièrement celles-là.

L'Histoire de la Révolution (7 vol.), qui n'est que la continuation de *l'Histoire de France*, s'étend des élections de 1789 à la réaction qui suivit la mort de Robespierre. Cette œuvre « n'a aucune valeur historique ». (R. Doumic.) Michelet, dans l'entraînement de la passion démocratique, altère la vérité et excuse tous les crimes de cette époque néfaste.

« Chez lui le style, comme la pensée, a quelque chose de heurté, d'exubérant, d'imprévu ; mais il est toujours plein de vie, de couleur et de relief : parfois il rappelle la manière de Saint-Simon, avec lequel Michelet a d'ailleurs d'autres rapports que des ressemblances littéraires. » (Ch. Lebaigue.)

Henri Martin (1810-1833), auteur d'une *Histoire de France* dont le mérite littéraire est incontestable, mais que déparent les erreurs et les préjugés. — Pour Henri Martin, l'Église est une usurpatrice « étrangère au christianisme primitif et hostile à toutes les idées du progrès ».

L'abbé **Jean-Marie Gorini** (1803-1859), né à Bourg, a laissé un ouvrage de haute critique historique, intitulé : *Défense de l'Eglise* (4 vol.), où sont réfutées les erreurs des historiens modernes : Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Michelet, J.-J. Ampère, Quinet, Henri Martin, etc.

Louis Veuillot a dit de cet ouvrage :

« M. l'abbé Gorini donne le meilleur modèle des vérifications et des rectifications qu'il conseille d'entreprendre. Sa marche est aussi loyale que sûre. Il cite d'abord *in extenso* le passage où se trouve l'erreur ; il établit ensuite la vérité historique qu'il veut restituer ; puis il démontre par une discussion calme, précise, nourrie de témoignages irrécusables, et qui n'élude ni ne laisse debout aucune objection. Son livre est aussi

intéressant que vraiment instructif. On le lit avec une constante émotion de curiosité, de tristesse et de plaisir. »

Dom Prosper Guéranger (1806-1875). Restaurateur de l'Ordre bénédictin en France, né au Mans, mort abbé de Solesmes, a repris, avec son ordre, la tradition de la Congrégation de Saint-Maur et des grands historiens érudits tels que Mabillon. Ses *Institutions liturgiques* puis son *Année liturgique* sont des travaux d'érudition et de critique scientifique, en même temps que de piété, qui ont été la cause directe de la réforme de la Liturgie en France. Mais l'Abbé de Solesmes a écrit encore une *Histoire de Sainte Cécile* et des deux premiers siècles de l'Église, qui est une œuvre d'art autant que de science. Comme critique historique, il a donné, outre de nombreux articles, l'ouvrage intitulé *La Monarchie pontificale*, et un *Essai sur le naturalisme contemporain*, qui met au point les thèses d'Albert de Broglie. Son style a de la netteté, une chaleur contenue, et un charme spécial de causeur aussi simple que disert, aussi haut mystique qu'apôtre familier.

Albert de Broglie (1821-1901), fils de Victor de Broglie, ministre sous Louis-Philippe, orateur politique, éminent historien, auteur de *L'Eglise et l'Empire romain au IV^e siècle*, *Frédéric II et Marie-Thérèse*, *Les Secrets du roi*.

Alexis Cléret de Tocqueville (1805-1859), né à Verneuil (Seine-et-Oise), publiciste et homme politique. Au retour d'un voyage en Amérique, il publia : *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis* (1832), *La Démocratie en Amérique* (1835), le *Mémoire sur le paupérisme*, etc.

« M. de Tocqueville était le symbole de la liberté magnifiquement comprise par un grand esprit. » (Lacordaire.) C'était « un homme aussi grand par le cœur que par l'esprit, dont la vie fut sans tache et qui a bien mérité de son pays et de l'humanité ». (Loménie.)

C'est, au point de vue de l'histoire, un observateur impartial des faits et un témoin vivant, politique et économiste, plutôt qu'un historien proprement dit.

Frédéric Ozanam (1813-1863), né à Milan, artiste, poète, philosophe, l'un des fondateurs de la société charitable dite

de Saint-Vincent-de-Paul, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne. Il y fut souvent éloquent et toujours sainement érudit. Dans ses *Etudes germaniques pour servir à l'histoire de France*, « il montre l'impuissance de la civilisation romaine sur ces peuples que le christianisme seul parvint à régénérer ». *La Civilisation au Ve siècle* complète les *Etudes*. A lire encore son charmant ouvrage : *Un pèlerinage au pays du Cid*.

Jean Poujoulat (1808-1880), né à la Fare (Bouches-du-Rhône), historien et littérateur de mérite, a publié de nombreux ouvrages : *l'Histoire des Croisades* (en collaboration avec Michaud), *Histoire de Jérusalem*, *Histoire de la Révolution française*, *Lettres sur Bossuet*, *Le Cardinal Maury*, *Vie de Mgr Sibour* ; *Le Père de Ravignan, sa vie, ses œuvres* ; *Vie du Frère Philippe* ; *Religion, histoire, poésie* ; *Examen de la « Vie de Jésus » de M. Renan*, etc.

A côté de lui il faut citer : **Amédée Gabourd** (1809-1867) qui a écrit plus de 50 volumes sur toutes les époques de *l'Histoire de France* ; **Gaillardin**, l'auteur d'une belle histoire du règne de Louis XIV, **Nettement**, l'auteur d'une histoire de la Restauration.

Le **comte de Falloux** (1811-1886), né à Angers ; publiciste et homme politique, a écrit *l'Histoire de Louis XVI*, celle de *Saint Pie V* ; *Mme Swetchine, sa vie, ses œuvres, sa correspondance* ; la *Vie d'Auguste Cochin*, etc.

Les **Historiens de l'Église** ont été nombreux et ont entrepris des ouvrages considérables et menés à bonne fin, puis remis à jour à cause des progrès de la science. Il faut citer les immenses ouvrages de l'abbé **Rohrbacher** (1789-1856) ; ceux de l'abbé **Darras** (1828-1878) continués par les abbés **Bareille** et **Fèvre** jusqu'au 40^e volume, mais qui en plusieurs endroits manquent de critique.

L'Histoire générale de l'Eglise, de l'abbé **Mourret**, œuvre en 10 volumes, est mise au courant des plus récentes découvertes.

Voici, au point de vue qui nous occupe, comment y est résumée la littérature catholique au XIX^e siècle : « L'idée religieuse que, dans la première partie du siècle, Chateaubriand a proposé à l'imagination et au cœur de l'homme, Joseph de Maistre à la raison, Félicité de La Mennais à la volonté, se

précise. L'éloquence de Lacordaire et la verve de Veuillot en ont prolongé le retentissement jusque dans les milieux les plus indifférents naguère... »

Mgr **Duchesne** a spécialement étudié les premiers siècles de l'Église : *Origines du culte chrétien*.

Wallon (1812-1904), né à Valenciennes, écrivain consciencieux et homme politique, auteur d'une *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, d'une belle *Histoire de Jeanne d'Arc*, et d'une *Histoire du tribunal révolutionnaire*, qui « éclaire d'un jour tout nouveau cette période sanglante, dont les excès font toujours frémir le lecteur ». Il a aussi écrit une réfutation de Renan parmi les nombreuses qu'a suscitées la *Vie de Jésus*.

Ernest Renan (1823-1892). Son *Histoire des Origines du Christianisme*, son *Histoire d'Israël*, et en particulier sa *Vie de Jésus*, inspirées et gâtées par l'exégèse et la philosophie allemandes, sont les œuvres d'un apostat, et plus souvent d'un romancier que d'un savant. Là, comme dans ses autres ouvrages, romans, dialogues philosophiques, un style séduisant et ironique mais sans force ni clarté, perdu dans les contradictions hégéliennes, lui ont valu une réputation qu'on trouve déjà bien surfaite.

Hippolyte Taine (1828-1893), né à Vouziers. Imbu des doctrines positivistes d'Auguste Comte, il fut d'abord un philosophe matérialiste, dont les doctrines déterministes sont développées dans son livre *De l'Intelligence*. Il a appliqué à la Littérature, à l'Art, à l'Histoire, les théories de cet ouvrage, théories renouvelées de celles des milieux de Montesquieu. Race, sol, climat, moment, milieu enfin lui permettent de « déterminer la plante humaine », de trouver son caractère dominant. Ses formules : « L'homme est un théorème qui marche », « La pensée, le vice, la vertu, sont des produits comme le sucre et le vitriol », etc... ne tiennent pas contre la raison et l'expérience. Mais la part de vérité qu'il y a dans sa méthode lui permit d'obtenir des résultats qui, la sincérité aidant, lui firent modifier ses jugements prématurés.

Comme critique des lettres et des arts, *La Fontaine et ses Fables*, et *l'Histoire de la Littérature anglaise*, puis ses *Etudes*

sur la *Philosophie de l'Art*, lui acquirent de la célébrité. On a pu dire qu'il fut le théoricien du *Naturalisme*.

Son grand ouvrage historique : *Les Origines de la France contemporaine*, et en particulier les volumes sur l'*Ancien Régime* et la *Révolution* où il juge sévèrement les Jacobins et Napoléon, ont contribué à détruire bien des préjugés révolutionnaires. Taine a écrit encore un *Voyage aux Pyrénées* et la *Vie et Opinions de Thomas Graindorge*, œuvres pleines de poésie et d'humour.

Son style est vif et imagé, rempli de métaphores et d'allégories neuves et frappantes, mais parfois aussi fatigantes. On connaît la splendide image de « la grande paire d'ailes » sous laquelle il symbolise le Christianisme. La grande paire d'ailes l'a soulevé au moins « à mi-chemin de la foi », puisqu'il demanda en mourant des funérailles protestantes...

Fustel de Coulanges (Denis) (1830-1889). Né à Paris. Auteur de *La Cité antique* et de l'*Histoire des Institutions politiques de l'Ancienne France*. Il a réalisé le type de l'histoire scientifique par le soin à recueillir les documents et à leur laisser leur importance propre.

Albert Sorel (1842-1916). Né à Honfleur. Son principal ouvrage, *L'Europe et la Révolution française*, est considérable et documenté.

Albert Vandal (1853-1910). Né à Paris. On estime chez cet historien la sûreté de la documentation et l'élévation des vues, principalement dans *Napoléon et Alexandre Ier*, *L'Avènement de Bonaparte*.

Paul Thureau-Dangin (1837-1913). Né à Paris. Auteur d'une *Histoire de la Monarchie de Juillet*, et de l'*Histoire de la Renaissance catholique en Angleterre*. On admire la plupart des portraits tracés par cet historien.

Henri Houssaye (1848-1911), a raconté dans 1814 et 1815 les derniers événements du règne de Napoléon Ier.

M. Frédéric Masson a écrit de nombreux ouvrages sur Napoléon, entre autres *Napoléon et sa famille*, *Napoléon chez lui*, *Autour de Sainte-Hélène*, etc.

Étienne Lamy (1845-1919). Né à Cize (Jura). Publiciste et orateur politique qui, depuis sa résistance courageuse aux décrets de 1880 contre les Congrégations, devint une des têtes du parti catholique. Il a écrit d'innombrables articles et essais sur l'Église et l'État, l'Ancien Régime, la Révolution, le Consulat, l'Empire, et surtout trois fameuses *Études sur le Second Empire*. Artiste et penseur, d'un style vigoureux « reconnaissable au serré de l'argumentation et à la frappe exacte des formules », il est partout éloquent et persuasif.

Philosophe et historien, on trouve de lui, en tête de l'ouvrage *Un Siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900*, sous le titre *L'Œuvre de Napoléon, le Principe des nationalités*, un puissant raccourci de l'Histoire contemporaine ; et, comme préface de l'ouvrage *Les Missions au XIX^e siècle, de Piolet*, une sorte de suite au « Discours sur l'Histoire universelle » sous le titre *L'Apostolat*, digne de la plume de Bossuet. Son idée capitale dans tous ses écrits est que l'Histoire atteste la bienfaisance du christianisme. Ses grands ouvrages, *La France du Levant* et *La Femme de demain*, tout d'actualité, sont des œuvres d'un patriotisme ardent. La grande guerre lui a permis d'en donner d'autres témoignages en des discours immortels. Secrétaire perpétuel de l'Académie française, il lui a légué sa fortune pour récompenser les familles chrétiennes nombreuses.

M. Pierre de la Gorce. Auteur de l'*Histoire du Second Empire* et de l'*Histoire religieuse de la Révolution française* d'une lecture attachante par l'habile présentation des faits et l'élégance du style. (Mort en 1934.)

M. Ernest Lavisse (1842). Né à Novion-en-Thiérache. Outre divers travaux sur l'Histoire de la Prusse, il a publié une *Histoire de France* due à la collaboration d'un groupe d'historiens d'opinions et de mérites divers, et dont plusieurs manquent d'impartialité. — Parmi les meilleurs, on remarque, pour la période du moyen âge, **Achille Luchaire**, l'auteur d'*Innocent III* et de *Louis VI* ; et, pour la géographie, **Vidal de la Blache**.

M. Gabriel Hanotaux (1853). Né à Beaurevoir (Aisne). Diplomate qui a écrit, entre autres, une belle *Histoire de Riche-*

lieu, et une *Histoire de la Grande Guerre*. Il a terminé la publication d'une *Histoire de la Nation française*, pour laquelle il a groupé d'éminents collaborateurs : **Imbart de la Tour**, **Louis Madelin**, **Jean Brunhes**, l'auteur de la *Géographie humaine*, **Georges Goyau**, l'auteur de la belle *Histoire religieuse*, **Joseph Bédier**, l'auteur des *Légendes épiques*, etc.

Mgr Baunard (Louis), né à Bellegarde (Loiret), en 1826, recteur des Facultés catholiques de Lille pendant près de trente ans, et mort en 1912. Entre autres travaux importants, a écrit des biographies remarquables : *Histoire du Cardinal Pie*. *Vie de Madame Barat*, *Les Deux frères*, *Philibert Vrau et Paul Féron-Vrau*, *Un Siècle de l'Eglise de France* (1800-1900), et un beau livre de Mémoires intitulé : *Le Vieillard*.

Mgr Baudrillart (Alfred), né à Paris en 1859, fils d'un célèbre économiste, a succédé à Mgr d'Hulst, dont il a écrit la vie, comme Recteur de l'Institut catholique de Paris. Ses ouvrages historiques les plus célèbres sont : *Philippe V et la Cour de France* ; *L'Eglise catholique, la Renaissance et le Protestantisme*. Comme le Cardinal Perraud, il est membre de l'Oratoire et de l'Académie française. Son patriotisme qui, pendant la grande guerre, lui fit entreprendre des tournées de conférences à l'étranger : Espagne, États-Unis, Belgique, Hollande, Pologne, Italie, Tchécoslovaquie, n'est pas moindre que sa noble éloquence, son esprit apostolique et son dévouement à la jeunesse.

Henri-Joly (1839-1928). Philosophe et psychologue, après de nombreux travaux sur la criminalité, a dirigé, en opposition, la publication d'une série de *Vies de Saints* en tête de laquelle il a écrit une *Psychologie des Saints* et une *Vie de Sainte Thérèse*. Plusieurs des petits volumes de la série sont de vrais chefs-d'œuvre.

Paul Allard a écrit l'*Histoire des Persécutions du I^{er} au V^e siècle*, *Les Esclaves chrétiens*, *Les Origines du servage en France*, etc.

M. Gustave Gautherot, professeur à l'Institut catholique, publie des études très fouillées sur la Révolution française : *l'Assemblée Constituante*, *la Démocratie révolutionnaire*, etc.

M. Georges Goyau a publié des ouvrages considérables sur l'*Allemagne religieuse, Catholicisme et Protestantisme, Bismarck et le Kulturkampf, L'Eglise libre dans l'Europe libre, Autour du catholicisme social*, en un style imagé et éloquent.

M. Jean Guiraud a fait, pour les manuels d'histoire condamnés par les évêques, une œuvre semblable à celle de l'abbé Gorini, mais tout à fait au courant de la science actuelle. Cet ouvrage, intitulé *Histoire partielle, histoire vraie*, est particulièrement instructif et intéressant.

Parmi les nombreuses **biographies** écrites sur des catholiques et par des catholiques, citons seulement à titre de modèles les quatre suivantes :

Vie de Pasteur, par Vallery-Radot ;

Garcia Moreno, par le Père Berthe ;

Le Général de Sonis, par Mgr Baunard ;

Louis Veuillot, par Eugène et François Veuillot.

Les Mémoires et la Correspondance de plusieurs grands écrivains ont été publiés. Nous citerons ceux de quelques femmes illustres :

Claire-Élisabeth-Jeanne de Rémusat (1780-1821), née à Paris, nièce du comte de Vergennes, ministre de Louis XVI, dame du palais de l'impératrice Joséphine. Cette femme d'esprit et de goût a laissé plusieurs ouvrages en manuscrit. On a publié après sa mort son *Essai sur l'éducation des femmes* (1824), ses *Mémoires* et ses *Lettres*.

C'est par ses *Mémoires* qu'elle s'est rendue célèbre.

Eugénie de Guérin (1806-1848), née au château du Cayla, près d'Albi, a laissé ses *Lettres* et un *Journal*, production charmante de l'amour fraternel le plus pur et le plus dévoué.

Son frère, Maurice de Guérin, est un des poètes de l'école romantique.

Mme Augustus Craven, née Pauline de la Ferronnays (1808-1891). Son livre, *Récit d'une Sœur*, souvenirs de famille, a tout l'intérêt du plus beau roman chrétien, il a pour héros

son frère Albert et sa belle-sœur Alexandrine d'Alopéus, puis sa sœur Eugénie devenue comtesse de Mun et mère du grand orateur catholique. **Mme Craven** a écrit aussi de remarquables romans.

Le récent journal d'**Élisabeth Leseur**, et les divers ouvrages de **Mme Lucie Félix-Faure-Goyau** sont des meilleurs parmi la littérature féminine actuelle qui a compté et qui compte encore des romanciers de mérite.

II. Critiques.

La critique appartient, comme genre littéraire, autant à la philosophie qu'à l'histoire : elle est, par définition, un jugement sur les hommes et les œuvres, et donc sur les mœurs, les arts, aussi bien que les lettres.

La satire en est une forme plutôt négative. Chateaubriand a, plus que tout autre, peut-être, dirigé la critique vers la compréhension et l'admiration des œuvres. Plusieurs chapitres de son *Génie* ne sont pas autre chose que de la critique positive.

La critique littéraire est le complément obligé de l'histoire littéraire. On distingue, à côté de la critique simplement **historique** : la critique **dogmatique** qui juge l'œuvre en elle-même d'après les principes de l'esthétique, science du beau ; la critique **morale** qui juge de l'œuvre d'après sa valeur et son influence pour le bien ; et la critique **biographique** qui étudie en même temps l'œuvre et l'écrivain et explique celle-là par la vie, le caractère, le tempérament, les milieux vitaux de celui-ci.

Villemain a pratiqué la critique *historique*.

Nisard, Brunetière, ont fait de la critique *dogmatique*.

Saint-Marc Girardin est un représentant de la critique *morale*. Sainte-Beuve a créé la critique *biographique* dont Taine a été le théoricien trop systématique.

Enfin, il y a une critique **impressionniste** qui juge d'après le *plaisir* que l'œuvre procure, sans mettre en première ligne le vrai, le bien et le beau qu'elle possède. Ce *dilettantisme* est

certainement excessif et aussi peu naturel que moral. Jules Le-maitre l'avait érigé en système, sans s'y attarder absolument. D'autres le pratiquent avec cynisme.

François Villemain (1791-1870). Né à Paris. Il a fait de la critique littéraire une branche de l'histoire, principalement dans le *Tableau de la littérature au XVIII^e siècle*, le *Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle*, le *Tableau de la littérature au moyen âge*, etc. Ses appréciations ne sont pas exemptes de préjugés antireligieux.

Saint-Marc Girardin (1801-1873), né à Paris, journaliste et professeur de poésie française à la Sorbonne, a publié, entre autres ouvrages, le *Cours de littérature dramatique* et des études sur la *Poésie chrétienne*. Il s'est fait admirer dans l'étude comparée des classiques et des romantiques par la sûreté de son goût et la finesse de ses remarques.

Désiré Nisard (1806-1888), né à Châtillon-sur-Seine, s'est rendu célèbre comme professeur et comme critique. Ennemi déclaré du romantisme, il défend avec succès la gloire impéris-sable de l'école classique.

On doit à ce savant écrivain d'intéressants *Souvenirs de voyages*, des *Etudes sur les grands hommes de la Renaissance* ; mais son œuvre capitale est l'*Histoire de la littérature française*, en quatre volumes ; « œuvre solide entre toutes, dit M. Henry, parce que les appréciations de l'écrivain y sont fondées à la fois sur des principes immuables, sur l'observation pénétrante du cœur humain et sur une connaissance approfondie des deux antiquités ». Nisard condense la pensée avec une énergie qui souvent se pare d'élégance.

Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804-1869), né à Boulogne-sur-Mer. Les *Portraits littéraires*, les *Causeries du lundi*, et l'*Histoire de Port-Royal* sont les plus estimés de ses écrits. Sainte-Beuve excelle dans la critique de détail, les vues d'ensemble ne sont pas son affaire. — On doit lui reprocher, avec sa partialité à l'égard des personnes, son manque de respect pour la morale et la religion.

Sa pénétration, son goût et son style plein de finesse sont remarquables, mais il s'est laissé dominer dans ses jugements par son amour-propre et ses doctrines positivistes.

Les *Poésies de Joseph Delorme* et le roman de *Volupté* furent parmi les œuvres remarquées de l'école romantique, mais Sainte-Beuve devint depuis un champion du classicisme.

Léon Gautier (1832-1898), né au Havre, professeur de paléographie à l'école des Chartes, auteur des *Epopées françaises*, de la *Chevalerie*, « un beau livre et une bonne action », des *Etudes historiques* et des *Portraits littéraires*.

Il a été un des premiers à révéler nos Chansons de geste, surtout la *Chanson de Roland*, étudiées depuis par **Petit de Julleville**, **Paulin** et **Gaston Paris**, **Joseph Bédier**, d'une façon plus pénétrante.

Sa foi catholique et son patriotisme brillent dans tous ses ouvrages.

Armand de Pontmartin (1811-1890), né à Avignon, critique fin et d'un goût sûr. Ses études ont pour titres : les *Causeries littéraires*, les *Samedis* et les *Jeudis de Mme Charbonneau*, et ses principaux romans : *Les Corbeaux de Gévaudan*, *La Filleule de Beaumarchais*, *Le Radeau de la Méduse*, etc.

Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1891). *Les Œuvres et les Hommes* sont le recueil de ses articles de critique. Catholique sincère, on lui reproche des outrances de langage et de style, fruit d'un romantisme violent. Ses romans ont le même défaut.

Ferdinand Brunetière (1849-1910), né à Toulon. Il fut le tenant de la critique dogmatique dans son *Manuel de l'Histoire de la littérature* et de nombreuses études sur l'*Evolution des genres*. Converti à la foi catholique, il la défendit éloquemment dans ses *Discours de combat*. Son style rappelle celui du grand siècle et en particulier celui de Bossuet dont il fut l'admirateur passionné.

Émile Faguet (1847-1916), né à La Roche-sur-Yon. Professeur, puis critique dramatique, il a écrit d'innombrables ouvrages, deux cents et plus, sur toutes les branches de notre littérature et sur des sujets de politique et de morale, en un style spirituel quoique un peu tourmenté. Ses volumes sur les *Dix-septième*, *Dix-huitième*, *Dix-neuvième siècles*, sont généralement très judicieux. Il s'y applique à montrer dans l'écri-

vain le caractère propre de l'homme. Deux de ses ouvrages les plus agréables sont : *L'Art de lire* et *En lisant les beaux vieux livres*.

Jules Lemaître (1853-1915). Poète, dramaturge et conteur d'un vrai talent, il a pratiqué, comme critique, l'impressionnisme, entrant dans l'idée des auteurs et racontant les émotions qu'il ressent, tout en y joignant, d'un ton enjoué, d'utiles leçons. Ses études sont groupées dans les nombreuses séries intitulées : *Les Contemporains* et *Impressions de théâtre*.

Ses conférences sur *Racine*, *Rousseau*, *Fénelon*, sont des œuvres de critique plus dogmatique.

Parmi ses comédies on cite *L'Aînée*, *La Massière*.

Il s'est distingué, à la fin de sa carrière, par ses discours nationalistes et par une mort chrétienne.

Georges Longhaye, Jésuite, a écrit une *Théorie des belles-lettres, l'âme et les choses dans la parole*, un autre traité d'esthétique sur la *Prédication, grands maîtres et grandes lois*, et une *Histoire de la littérature française au XVIIe et au XIXe siècle* où les jugements sont conformes à la doctrine catholique et au meilleur goût classique.

Victor Delaporte, Jésuite, a écrit aussi de nombreuses études de critique catholique et des volumes de poésie remarquables : *Récits et Légendes*, *A travers les âges*.

Henri Brémont, est, en 1930, le prince de la critique. Son grand ouvrage, *Histoire littéraire du sentiment religieux depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*, qui en est à son 9e volume, a ouvert un nouveau filon dans notre Histoire littéraire générale, en nous révélant la valeur de nos écrivains mystiques, la plupart ignorés quoique très lus. L'abbé Brémont qui avait prélué à cette œuvre par son *Apologie pour Fénelon*, a soulevé, depuis son entrée à l'Académie Française, et soutenu dans le domaine des théories esthétiques, des controverses retentissantes sur *La Poésie pure*, *Prière et Poésie*, où il a affirmé sa maîtrise. La sagacité de ses analyses n'est surpassée que par le charme des étincelantes causeries que sont tous ses chapitres. (Mort en 1934.)

III. Savants.

André-Marie Ampère (1775-1838). Né à Lyon. Philosophe et savant dont les découvertes ont transformé le monde moderne. Comme physicien il a créé l'électro-dynamique et donné le premier type de télégraphe électrique. Outre de nombreux *Mémoires* scientifiques, il a écrit un *Essai sur la Philosophie des Sciences*, ou *Exposé analytique d'une classification des connaissances humaines*, et des *Lettres* où l'on admire la noblesse de son âme et la fermeté de sa foi chrétienne.

Son fils Jean-Jacques Ampère fut un littérateur et un historien.

Georges Cuvier (1769-1832). Un des principaux naturalistes modernes et le créateur de la paléontologie et de la classification générale des animaux. Il a composé le *Discours sur les révolutions du globe*, *Leçons d'anatomie comparée*, *Recherches sur les ossements fossiles*.

Claude Bernard (1813-1878). Né à Saint-Julien (Rhône). Physiologiste génial dont les découvertes relatées en de nombreux *Mémoires* ont favorisé les progrès de la science médicale. Son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* est une œuvre philosophique qui a analysé et préconisé les meilleurs procédés de la méthode d'observation. Le déterminisme scientifique de Claude Bernard n'a rien d'essentiellement opposé à la religion, qui a consolé la fin de sa carrière.

Louis Pasteur (1822-1895). Né à Dôle. Savant chimiste à qui l'humanité est redevable d'immenses bienfaits, nés de ses découvertes sur les fermentations et les organismes microbiens. Dans son discours de réception à l'Académie française, en critiquant l'œuvre de Littré son prédécesseur, il fit preuve d'un courage et d'une hauteur de vues chrétiennes qui montre comment l'idéal religieux s'unit à la plus vaste science. D'autres éminents chimistes, **Dumas**, **Chevreul**, etc., ont laissé des œuvres qui font honneur en même temps à la science et aux lettres françaises.

Henri Poincaré (1854-1914). Savant géomètre qui a fait d'importantes découvertes en mathématiques pures aussi

bien qu'en physique et en astronomie. Il a écrit des livres philosophiques sur la *Valeur de la science*, et sur la *Science et l'Hypothèse*.

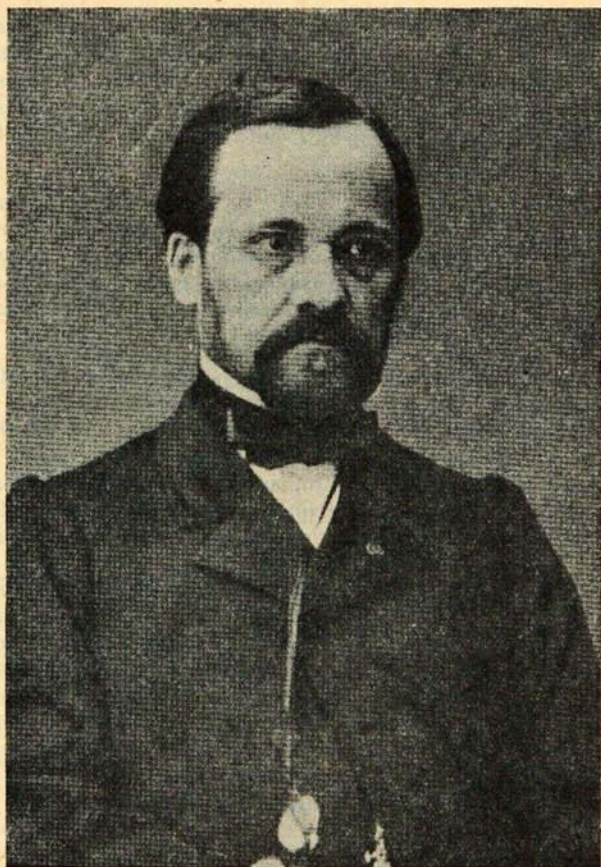
Albert de Lapparent (1839-1900). Savant géologue à qui l'on doit des travaux remarquables par la profondeur et la méthode, et qui ont transformé la science géographique : *Traité de Géologie*, *La Géologie en chemin de fer*, etc. Il a publié encore des conférences d'apologétique : *Science et Religion*, faites à l'Institut catholique, où il était professeur avec **Branly**, l'inventeur de la télégraphie sans fil.

Un autre géologue, **Pierre Termier**, mort en 1931, s'est illustré par son recueil *A la gloire de la terre* où le lyrisme rejoint la haute science.

Pierre Duhem, né à Paris, en 1861. L'un des plus grands théoriciens modernes de la mécanique, de la physique et de la chimie, le savant illustre qui a peu à peu codifié la dynamique générale ; enfin l'un des fondateurs de la physique mathématique. Humaniste, philosophe et historien, il a laissé des travaux incomparables sur le *Système du monde* et l'histoire des sciences de l'antiquité au XVIII^e siècle.

L'un de ses ouvrages intitulé *Physique d'un croyant* affirme la foi qu'il pratiquait noblement. Il lutta plusieurs fois contre l'incroyance et les théories matérialistes de Marcellin Berthelot. Il démontra que la science mécanique et physique moderne découle, « par une suite ininterrompue de perfectionnements à peine sensibles, des doctrines professées au sein des écoles du moyen âge ».

J.-Henri Fabre (1823-1916), né à Saint-Louis (Aveyron), mort à Sérignan (Vaucluse). Naturaliste et chimiste qui a publié un grand nombre d'ouvrages de vulgarisation. Il s'est immortalisé par ses *Souvenirs entomologiques* où on le trouve aussi lettré et philosophe que savant : il y critique pertinemment quelques théories de Darwin, lequel l'appréciait comme un des plus sagaces observateurs. On l'a appelé l'*Homère des insectes*, et c'est bien un poète, qui, de plus, fut un félibre distingué.



PASTEUR

Conclusion.

A l'heure actuelle, la Littérature française paraît retrouver son équilibre. Après les luttes exaspérées du romantisme contre le classicisme, et les réactions en sens contraire du naturalisme et du symbolisme, il semble que la fusion se fasse entre idéalistes et réalistes, et qu'un réalisme symbolique ou mystique soit la tendance actuelle.

Aussi, malgré les déportements de tous genres qu'a provoqués la grande guerre, des paroles rassurantes, ou encourageantes tout au moins, se font entendre. Telles ces déclarations écrites en 1921, à l'occasion d'une enquête sur « le rôle de la France dans la défense de l'esprit », par M. Henry Bordeaux :

« Le théâtre comme le roman retrouvent leur assiette dans l'étude des cas de conscience et des crises morales... Notre littérature est une littérature de moralistes, parce que nos écrivains ont toujours été préoccupés de la répercussion de nos actes sur la vie générale. Le romantisme a eu beau, dans l'art, introduire un individualisme qui semblait vouloir briser tous les obstacles, les obstacles ont reparu, comme les rochers quand la mer se calme après les avoir recouverts. Il n'est pas de société viable qui n'oppose une digue aux volontés et aux passions individuelles. De là des conflits dont l'analyse plaira toujours aux lecteurs comme aux spectateurs. Ce retour à la psychologie sera accompagné, je le crois, d'un retour aux divertissements de bon goût, de grâce et d'esprit. Car on commence d'être las de l'impolitesse, de l'imprudence et de l'exhibitionnisme. Le goût français reprendra ses droits, exercera de nouveau son influence sur la scène française et hors de France. Un peuple vainqueur se doit à lui-même de triompher dans les arts, et surtout le nôtre. »

Ces paroles de l'auteur de *La Maison* donnent l'espoir fondé que, malgré ou à cause de tant d'excès, la littérature d'agrément elle-même va accuser sa tendance à exercer un rôle pour la pensée juste et pour l'action sage ; et que la langue française tiendra à honneur de garder dans le monde ce que Joseph de Maistre a nommé sa « magistrature ».

TABLEAU SYNOPTIQUE .

VUE D'ENSEMBLE	<i>Les courants littéraires.</i> — Romantisme, Naturalisme, Symbolisme. <i>Classification.</i>	<i>La Philosophie.</i> — Spiritualisme et traditionalisme, éclectisme, positivisme, socialisme, libéralisme, intuitivisme. <i>L'Eloquence.</i> — Orateurs politiques, de la chaire, Professeurs, Journalistes. 1800. Chateaubriand, M^{me} de Staël, Joseph de Maistre, Bonald, Joubert, Napoléon, Frayssinous. 1815. Berryer, Courier, Royer-Collard, Jouffroy, Cousin, Saint-Simon, Proudhon. 1830. Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Dupanloup, Gratry, Louis Veuillot, Gerbet, Pie, Hello, Ravignan, Félix. 1850. Le Play, Comte, Freppel, Drumont. 1880. Monsabré, d'Hulst, Ollé-Laprune, Janvier, Sertillanges, Touchet, de Cabrières, etc.
I LA LITTÉRATURE DE PENSÉE ET D'ACTION	De 1800 à 1815 : <i>Les Précurseurs</i> : Fontanes, Millevoye, Andrieux, Arnault, Lemerrier, Guiraud, Soumet.	Après 1815 : <i>Les Romantiques</i> : Lamartine, Hugo, Vigny, Musset. <i>Les semi-romantiques</i> : Delavigne, Béranger, Viennet, Barbier, Reboul, Brizeux, Autran, Laprade.
II LA LITTÉRATURE D'AGRÉMENT	Poètes et Dramaturges	Après 1840 : <i>Les Réalistes et Parnassiens</i> : Ponsard, Scribe, Augier, Dumas, Labiche, Sardou, Meilhac. Gautier, Banville, Leconte de Lisle, Hérédia. Après 1870 : Sully-Prudhomme, Coppée, Bornier, Déroulède, Rostand, Richepin, Aicard, Theuriot, Harel, Mercier et Mistral. Après 1880 : <i>Les Symbolistes</i> : Verlaine, Péguy, Claudel.

II
LA LITTÉRATURE
D'AGRÈMENT
(*Suite.*)

Romanciers

Evolution du roman :

Après 1800 : X. de Maistre, Nodier.

Après 1830 : A. Dumas, G. Sand, Stendhal, Balzac.

Après 1850 : Flaubert, Zola, Huysmans, Marmier, les Goncourt, Daudet, Favre, Feuillet, Bourget, Bazin, Barrès, Bordeaux, Bertrand.

Historiens

Ecoles historiques :

Narrative. — Augustin Thierry, Amédée Thierry, Thiers, Mignet, Michelet, Renan, Gabourd, Darras.

Descriptive. — Barante, Michaud et Poujoulat.

Philosophique. — Guizot, Ozanam, Tocqueville, Broglie, Lamy.

Scientifique. — Gorini, Guéranger, Rohrbacher, Wallon, Mourret, Taine, Fustel de Coulanges, Thureau-Dangin, Sorel, Vandal, Houssaye, Masson, La Gorce, Lavisce, Hanotaux, Joly, Baudrillart, Baudard, Allard, Goyau, Guiraud.

III
LA LITTÉRATURE
HISTORIQUE
ET
SCIENTIFIQUE

Critiques

Genres de critique :

Villemain, Saint-Marc Girardin, Nisard, Sainte-Beuve, Léon Gautier, Pontmartin, d'Aurevilly, Brunetière, Faguet, Lemaitre, Longhaye.

Savants

Ampère, Cuvier, Claude Bernard, Pasteur, Poincaré, Laparent, Duhem, H. Fabre.



SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE

L'exégèse moderne, même incroyante, apprécie spécialement le texte de saint Marc, le plus court des quatre Évangiles. Cette brièveté digne de plaire au peuple romain pour qui saint Marc, disciple, compagnon, interprète de saint Pierre, a écrit sa narration, n'empêche pas l'abondance des détails caractéristiques qui portent le cachet du vécu.

Saint Marc mériterait par là d'être le Patron des historiens modernes, avides de saisir le petit fait révélateur d'une situation, le Patron aussi des abrégiateurs, des auteurs de Résumés ou compendiums à la fois précis et concrets à l'usage des conférenciers. L'image du Christ, a-t-on dit, est, dans ce résumé, impressionnante, criante de vie. Là et dans les trois autres ouvrages dont la composition est différente suivant le but et l'auditoire, « tout dans nos livrets évangéliques est réel, vivant, sans emphase et sans surcharge. »

APPENDICE

La Conclusion, écrite il y a près de quinze ans, avec les prévisions optimistes d'un écrivain qui n'est pas seulement un grand romancier mais encore un historien, un moraliste-sociologue et un critique de premier ordre, n'appellerait-elle pas des restrictions aujourd'hui ?

Si nous pouvions, comme il conviendrait peut-être, faire une ébauche de synthèse sur le premier tiers écoulé du XXe siècle et le détacher sous le titre de *VIe Epoque*, on verrait que, si la lutte de la foi chrétienne et de la libre-pensée se perpétue dans notre Littérature, il faut faire état cependant d'une floraison de plus en plus brillante du Renouveau catholique, qu'on a vu éclore dès les dernières années du XIXe siècle avec les conversions retentissantes des grands lettrés : Brunetière, Coppée, Lemaître.

Si nous ne pouvons tracer ce tableau, nous pouvons signaler qu'il a déjà été largement brossé, dès 1925, dans un *Manuel illustré de la Littérature catholique en France de 1870 à nos jours*, par Henry Brémond, dans une vaste Introduction ; Jean Nesmy, pour les *Conteurs* ; Jean Morienva, pour les *Romanciers* ; Pierre Billaud, pour les *Poètes* ; Alfred Poizat, pour le *Théâtre* ; Armand Praviel, pour la *Critique* ; Geoffroy de Grandmaison, pour l'*Histoire* ; Charles Oseppa, pour la *Philosophie* ; Morienva, pour les *Journalistes* ; Paul Lesourd, pour l'*Eloquence* ; Georges Goyau, affirmant, comme conclusion : les *Renouveaux catholiques*.

Nous recommandons cet ouvrage, comme référence aux professeurs, et comme lecture aux élèves.

Mais, disions-nous, la lutte du bien et du mal est éternelle. Il y a eu, dans ces quinze ans d'après-guerre, des courants païens qui se sont opposés, qui s'opposent encore au courant catholique.

On ne trouvera point, dans le dernier chapitre, les noms qu'il faudrait citer, à cet égard, de Marcel Proust, André Gide, Anna de Noailles, Paul Valéry.

Il y a de plus importantes lacunes à combler d'un meilleur côté, avec des nuances diverses. Il y aurait lieu de signaler, par exemple, pour la poésie, Marie Noël, une poétesse franchement chrétienne, comme Henriette Charasson, le meilleur disciple de Paul Claudel. Notons, pour celui-ci, que la Comédie-Française vient enfin de représenter l'*Otage*. A quand l'*Annonce faite à Marie*, qui est un livre de texte dans les Universités étrangères ?

Pour la critique, il faudrait nommer José Vincent, André Bellesort, André Thérive, Henri Massis, Abbé Calvet, Gaëtan Bernoville, ce dernier qui, récemment, fit un reportage sur les Éditeurs catholiques, — et ceux qui, ne l'étant pas jadis, le sont devenus, — prou-

vant abondamment que, malgré la crise économique, les forts tirages honorent nos collections, soit savantes, soit populaires, soit artistiques, et nos ouvrages de toutes sortes, romans compris.

Pour les romanciers, nous avons à signaler l'œuvre de François Mauriac, d'un mérite littéraire consacré et d'un esprit catholique foncier, en ce sens seulement que les récits qu'il narre, avec un art de la composition particulièrement remarquable, sont expressément faits pour donner le dégoût du vice si, d'autre part, ils donnent assez peu d'exemples de vertu.

D'autres auteurs sont à classer : Jacques Maritain, Maurice Brillant, Daniel Rops, René Johannet, Franc-Nohain, Colette Yver, etc., qui honorent grandement nos lettres catholiques, et la liste sommaire devrait s'allonger considérablement. Citons encore une *Anthologie de la Poésie catholique de Villon à nos jours*, publiée et annotée par Robert Valléry-Radot.

Comme nous l'avons déjà fait, nous recommandons les volumes et la *Revue des Lectures* de l'abbé Bethléem, cet intègre Procureur de la République des Lettres, qui donne mensuellement une critique très avertie de toute la production littéraire actuelle au double point de vue du fond moral et de la forme artistique.

Ainsi, pouvons-nous maintenir notre conclusion optimiste d'il y a quinze ans et affirmer que la Littérature française reste, malgré de tapageurs succès et de trop réels efforts de l'impiété, une Littérature catholique en véritable progrès.

De plus en plus, suivant les expressions de Georges Goyau, elle n'est pas une mode romantique, plus ou moins panthéiste ou simplement déiste, « un dilettantisme littéraire », mais elle s'efforce « de convaincre du contraire, en montrant, non par des théories mais par des exemples, ce que peut l'inspiration chrétienne pour le rôle moral de la littérature ».

Et l'illustre académicien-apôtre souhaiterait même que notre théâtre « ramenât sous nos yeux les belles batailles morales où la grâce joue son rôle, où la liberté joue le sien, où l'obéissance apparaît comme une forme suprême de la liberté, où Dieu se laisse saisir aux portes de l'âme » : allusions évidentes aux drames de Claudel et de Ghéon.

Enfin, il loue l'effort visible et vainqueur de nos poètes et de nos romanciers dans ces « deux orientations de la littérature catholique : en mettant en valeur l'idée de communion des saints, elle restaure le surnaturel dans la vie sociale ; en lisant Dieu dans la nature, mais en se refusant à le confondre avec elle, elle restaure le surnaturel au-dessus de nos têtes ».

Ces constatations en face de l'effort du néo-paganisme sont encourageantes et honorables. Que nos jeunes gens les fassent par eux-mêmes ; ils n'en réussiront pas moins à leurs examens, et ils en auront l'âme vraiment élevée et embellie.

DEUXIEME PARTIE

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

Ire SECTION

LITTÉRATURES ANCIENNES

Deux peuples de l'antiquité ont porté à un point éminent de perfection la culture des lettres et des beaux-arts.

Les *Grecs*, le peuple le plus spirituel peut-être de la terre, découvrirent les règles du vrai beau, et créèrent dans presque tous les genres littéraires des modèles dignes de l'admiration de tous les siècles.

Les *Romains*, premiers imitateurs des Grecs en littérature, ont égalé leurs maîtres dans plusieurs genres, et, en d'autres, les ont surpassés.

La littérature des Grecs et des Romains a été nommée *classique* par excellence.

— La littérature grecque ne le cède en richesse qu'à la littérature hébraïque ou sacrée¹.

Le plan de notre ouvrage, c'est-à-dire les nécessités des programmes universitaires, ne comporte pas une étude sur la Bible, le plus ancien et le plus parfait des livres. Nous le regrettons, mais nous tenons à en faire mention.

¹ La langue hébraïque comprenait trois dialectes différents : l'hébreu ancien, le chaldéen et le rabbinique.

L'HÉBREU ANCIEN OU HÉBREU PUR fut parlé et écrit depuis l'origine de la nation juive jusqu'à la captivité de Babylone (VIIIe s. av. J.-C.). Alors il cessa d'être parlé et devint la langue savante. Dans cet idiome sont écrits tous les livres sacrés, jusques et y compris le prophète *Malachie*. Les règnes de David et de Salomon forment son époque la plus brillante.

Le CHALDÉEN est la langue que les Juifs rapportèrent de Babylone. Il fut parlé et écrit jusqu'au XIe siècle ap. J.-C. Le plus ancien ouvrage écrit en cette langue est *Daniel* ; viennent ensuite le *Talmud de Jérusalem* et le *Nouveau Testament*.

Le RABBINIQUE est un mélange du chaldéen avec l'hébreu ancien. Formé, vers le XIe siècle ap. J.-C., par les Juifs espagnols, il est encore cultivé par les juifs répandus dans les différentes contrées de l'Europe, surtout par ceux de l'Allemagne et de la Hollande.

LITTÉRATURE GRECQUE

DIVISION. — La littérature grecque a subi plusieurs évolutions, inévitables conséquences des changements survenus, à diverses époques, dans l'état politique et religieux des contrées où la langue grecque était parlée et écrite. On distingue cinq époques :

1° *L'époque fabuleuse* : elle se perd dans la nuit des temps et se termine à la prise de Troie (1270 av. J.-C.). Il ne reste de cette époque que quelques fragments de poésies religieuses, évidemment apocryphes.

2° *L'époque héroïque* : elle commence à la prise de Troie et s'étend jusqu'à Solon (594 av. J.-N.). Durant cette époque, la poésie épique, la poésie didactique et la poésie lyrique furent cultivées avec le plus grand succès par Homère, Hésiode, Tyrtée, etc.

3° *L'époque athénienne* : elle commence à Solon et se termine à la mort d'Alexandre (323 av. J.-C.). Durant cette époque, Pindare, Sophocle, Euripide, Aristophane, Eschyle, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Démosthène, Platon, Aristote, etc., s'illustrèrent dans la poésie, l'éloquence, l'histoire, la philosophie.

4° *L'époque gréco-alexandrine*, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains (146 av. J.-C.). Opprimée par les successeurs d'Alexandre et déchirée par les guerres civiles, la Grèce ne fournit plus aux hommes de génie l'occasion de déployer leurs talents. La littérature trouva alors un asile chez les Ptolémées, souverains grecs de l'Égypte, conquise par Alexandre, et Alexandrie devint le principal centre des lettres et des sciences grecques. Nous avons de cette époque la *version des Septante* (traduction de la Bible faite par soixante-douze Juifs d'Égypte), d'après les ordres de Ptolémée Philadelphe ; les comédies de Ménandre, une partie de l'histoire générale de Polybe, etc.

5° *L'époque gréco-romaine*, qui commence à la prise de Corinthe (146 av. J.-C.) et s'étend jusqu'au règne de Constantin (306). Cette époque est des plus stériles : la littérature se ressentit de la perte du caractère national des vaincus ; l'histoire, la philosophie et la rhétorique seules trouvèrent quelques dignes interprètes : Josèphe, Plutarque, Lucien, etc.

Mais déjà commençait à fleurir la *littérature chrétienne*, qui allait rendre à la langue grecque, atteinte de débilité sénile, une vigueur nouvelle, en la faisant servir à propager et à défendre les vérités révélées aux hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE GRECQUE. — Les trois caractères distinctifs de la littérature grecque sont : *l'originalité*, la *nationalité* et la *richesse*.

L'*originalité* propre de la littérature grecque se manifeste par son contraste même avec les littératures de l'Orient. Bien que les Grecs aient reçu des Égyptiens, des Phéniciens, etc., les premiers germes de la civilisation, ils s'approprièrent si bien leurs emprunts, que dans leur langue il ne reste pas trace d'origine étrangère.

Sa *nationalité* se manifeste par le rapport intime qui a subsisté, à chaque époque, entre les productions littéraires et la situation politique de la Grèce : ses triomphes et ses malheurs, ses institutions et ses croyances religieuses, tout revit dans les œuvres de ses écrivains.

Enfin, elle réunit tous les *avantages partiels* que possèdent les autres langues : richesse des mots, facilité pour exprimer les nuances les plus délicates des idées, abondance et variété dans les formes grammaticales, grâce dans la construction, harmonie dans les sons, etc.

PRINCIPAUX POÈTES GRECS

(Du Xe au IIIe siècle av. J.-C.)

La poésie grecque commence au XIIe siècle avant Jésus-Christ, brille de son plus vif éclat au temps de Périclès (Ve siècle av. J.-C.), et finit vers l'époque de la prise de Constantinople par les Turcs (XVe siècle).

HOMÈRE (Xe ou IXe siècle av. J.-C.), le plus ancien et le plus grand des poètes grecs, naquit à Smyrne ou dans l'île de Chio. Il visita l'Égypte, la Libye, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, et composa deux grands poèmes : l'*Illiade* et l'*Odyssée*, qui ont toujours été regardés comme les modèles du genre.

Ces poèmes, conservés d'abord par les *rhapsodes* (chanteurs de fragments de poésies, cousus ensemble), furent recueillis par Lycurgue dans l'Asie Mineure, et rétablis, par ordre de Pisistrate, dans leur unité primitive. Tous deux se distinguent par la grandeur simple du récit, par la vérité et la variété des tableaux, par le naturel, la grâce, la force et l'harmonie d'une langue déjà parfaite.

L'ILIADE

SUJET. — L'*Illiade* (d'*Ilion*, ancien nom de Troie) a pour sujet un simple épisode de la guerre de Troie¹ par les Grecs confédérés : la *colère d'Achille*. Le poète chante les événements qui s'accomplirent la dixième année de ce siège mémorable et dans l'espace de cinquante et un jours, depuis la querelle d'Achille avec Agamemnon jusqu'aux funérailles d'Hector.

¹ Cette guerre est un fait historique mais l'imagination des poètes grecs l'a enrichie des plus merveilleux détails.

L'Iliade, divisée en vingt-quatre chants, est un véritable drame, un tableau émouvant et animé du siège de Troie, qui se laisse voir tout entier à travers un seul de ses épisodes.

Le style de *L'Iliade* est noble, élevé, vraiment épique.

LES HÉROS. — Les héros de *L'Iliade* sont, chez les Grecs : *Agamemnon*, roi d'Argos et de Mycènes, chef de l'expédition ; *Ménélas*, frère d'Agamemnon, roi de Sparte ; *Achille*, fils de Pélée, roi de la Phthiotide (en Thessalie) ; *Patrocle*, ami d'Achille ; *Nestor*, roi de Pylos ; *Ulysse*, roi d'Ithaque ; les deux *Ajax*, *Diomède*, etc. ; — chez les Troyens : *Hector* et *Pâris*, fils de Priam, roi de Troie ; *Enée*, beau-fils de Priam ; *Rhésus*, roi de Thrace, etc.

Les divinités jouent un très grand rôle dans *L'Iliade*. Jupiter, Minerve, etc., se déclarent ordinairement pour les Grecs ; Apollon, Mars, pour les Troyens. Ils détournent les coups portés aux guerriers qu'ils protègent, entrent en lutte contre les mortels et même contre d'autres divinités. Ainsi Diomède, dont Minerve dirigeait la lance, a blessé Mars ; ce Dieu fond aussitôt sur Minerve et la frappe, sans pouvoir traverser l'égide qui la protège. Minerve riposte en lui lançant un énorme rocher qui le renverse.

RÉSUMÉ. — La peste ravage le camp des Grecs : c'est Apollon qui venge son sacrificateur Chrysès, dont Agamemnon retient la fille. Pour comble de malheur, une violente querelle éclate entre Agamemnon et Achille, le plus terrible de tous les guerriers. Celui-ci, furieux, mais ne pouvant se venger sur le chef de l'armée, qui lui avait fait enlever sa captive Briséis, se retire dans sa tente et refuse obstinément de combattre.

La retraite de ce héros donne l'avantage aux Troyens, qui repoussent les Grecs. Diomède et Ulysse enlèvent les chevaux de Rhésus ; mais ils sont blessés. Hector commence à incendier la flotte grecque. Les Grecs vont périr.

Patrocle obtient qu'Achille lui prête son armure ; il rétablit le combat et repousse les Troyens ; mais Apollon ayant fait tomber son casque et détaché sa cuirasse, le vaillant guerrier périt sous les coups d'Hector.

A cette nouvelle, Achille accourt sur les fossés. Son aspect et sa voix effrayent les Troyens et stimulent les Grecs, qui s'emparent du corps de Patrocle.

Pour venger son ami, Achille se réconcilie avec ses chefs, revêt l'armure que sa mère est allée chercher pour lui chez Vulcain, se jette dans la mêlée, et précipite les Troyens dans le Xanthe. Rencontrant Hector, il le poursuit, le tue, l'attache à son char et le traîne autour des murs de Troie, sous les yeux de sa famille éplorée. Funérailles de Patrocle.

Enfin Priam, inspiré par un dieu, se rend auprès d'Achille et lui demande le corps de son fils : « Achille, lui dit-il, prends pitié de moi, au souvenir de ton père ! » Le héros grec finit par céder aux larmes du vieillard : il lui rend la dépouille d'Hector.

L'ODYSSEE

SUJET. — L'*Odyssée* (gr. *Odusseus*, Ulysse) a pour sujet les aventures d'Ulysse après la prise de Troie, et son retour à Ithaque, contrarié pendant dix ans par des divinités ennemies. Ce poème est divisé en vingt-quatre livres. L'action dure quarante jours. — Le style de l'*Odyssée* est familier : il a le laisser-aller d'une conversation sans apprêt.

RÉSUMÉ. — Ulysse, en butte à la colère de *Neptune*, ne peut atteindre Ithaque, sa patrie, qui le pleure depuis vingt ans. Cette absence prolongée enhardit des téméraires prétendants à dissiper ses biens et à contraindre Pénélope à se choisir un nouvel époux.

Télémaque, indigné, part, sur l'avis de *Minerve*, à la recherche de son père, chez les héros du siège de Troie. Nestor, à Pylos, et Ménélas, à Sparte, lui font le récit des vicissitudes qui ont marqué leur retour ; ils déplorent devant lui la mort de Patrocle, d'Achille, d'Agamemnon et d'Ajax ; mais ils ignorent quel a été le sort d'Ulysse.

Pendant ce temps, Ulysse, retenu par la nymphe Calypso, dans l'île d'Ogygie, obtient de partir sur un radeau qu'une tempête pousse vers l'île des Phéaciens, où il aborde à demi mort. Conduit au palais du roi Alcinoüs, Ulysse lui raconte ses aventures depuis son départ de Troie.

Charmé par son éloquence, Alcinoüs met à la disposition d'Ulysse un vaisseau qui le transporte à Ithaque. Il débarque, déguisé en mendiant, chez le vieil Eumée, gardien de ses troupeaux.

Télémaque arrive à son tour et reconnaît son père. Tous deux, aidés de quelques serviteurs dévoués, se rendent au palais, où ils immolent les prétendants. Alors Ulysse se fait reconnaître à Pénélope, à son vieux père Laerte, et s'apprête à résister aux parents des prétendants. *Minerve* intervient sous les traits de Mentor, et assure au royaume d'Ithaque la paix et la prospérité¹.

HÉSIODE (IXe siècle), né probablement à Acra, en Béotie, a laissé des poèmes didactiques d'une grande valeur : les *Travaux et les Jours*, la *Théogonie* et le *Bouclier d'Hercule*.

Le premier de ces poèmes renferme des préceptes de morale, d'agriculture et de navigation. Il s'ouvre par l'épisode de la boîte de Pandore, reminiscence de la chute originelle (Virgile s'est inspiré

¹ Les quelques différences que présentent la composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ne suffisent pas à prouver que ces poèmes sont de deux auteurs différents, comme l'ont prétendu deux critiques du siècle dernier : Vico et A. Volf. Elles autorisent tout au plus à croire qu'Homère a écrit le premier dans la plénitude de son talent, et le second, à l'âge où le déclin commençait à se faire sentir. — Quoi qu'il en soit, l'opinion qui prévaut aujourd'hui, c'est que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont l'œuvre d'un seul et même auteur, qui a pu mettre à profit les chants des rhapsodes qui l'avaient précédé, mais qui n'a dû qu'à son propre génie de leur imprimer ce caractère de grandeur, de beauté et d'unité, qui les a rendus l'objet d'une admiration universelle et constante.

de ce poème dans ses *Géorgiques*). — Le second traite des dieux adorés par les Grecs. On y trouve la description du combat de Jupiter contre les Titans : allusion à la méchanceté des géants, fils des enfants des hommes, dont parle l'Écriture. — Le troisième est un fragment d'un poème dans lequel Hésiode célébrait les héroïnes les plus célèbres de l'antiquité.

TYRTÉE (VII^e siècle), né dans l'Attique, était, d'après la légende, un maître d'école boiteux. Il ranima par ses *chants* le courage des Spartiates, dans la deuxième guerre de Messénie, et leur fit remporter la victoire. — Il ne reste de ses œuvres que des fragments de *poésies patriotiques* et trois *élégies guerrières*.

ANACRÉON (560-478), né à Téos, dans l'Ionie, poète lyrique, dont le nom est resté attaché à la poésie légère et frivole. Il a composé des *hymnes*, des *élégies*, des *épigrammes*, des *odes* et des *chansons*, remarquables par la grâce et l'enjouement, mais trop souvent immorales. — Anacréon a été imité par Ronsard et par tous les poètes de la *Pléiade*, par La Fontaine et par André Chénier.

ESCHYLE (525-456), né à Éleusis, près d'Athènes, se rendit célèbre comme guerrier et surtout comme écrivain dramatique. Quand il parut, la tragédie était encore dans l'enfance, et Thespis promenait « dans un tombereau ses acteurs barbouillés de lie ». Il eut donc tout à créer, et créa tout : décorations, costumes, liaison intime du drame et du cœur, unité d'action, simplicité du plan, etc. — Ses ressorts dramatiques sont la terreur et la pitié. Tout n'est pas parfait dans le Théâtre d'Eschyle ; mais la hardiesse des idées, la richesse du style et la grandeur des personnages, en font vite oublier les défauts. — Ses héros sont soumis au Destin ; mais leur courage est aussi inflexible que la loi fatale de la nécessité.

Des soixante-dix à quatre-vingts tragédies qu'il avait composées, sept seulement nous sont connues.

Prométhée enchaîné : Prométhée, l'un des Titans, a dérobé le feu du ciel et en a fait don aux mortels. En punition de ce crime, Jupiter le condamne à être enchaîné au sommet du Caucase. Resté seul, Prométhée exhale sa douleur. Les nymphes océanides, l'Océan et la malheureuse Io, poursuivie elle-même par Junon, viennent tour à tour entendre ses plaintes. Il annonce à Io que de sa race naîtra un héros qui le délivrera. (Plusieurs critiques croient reconnaître dans cette pièce un vague souvenir de la faute originelle.)

Les Sept contre Thèbes : sept chefs grecs s'avancent contre Thèbes pour renverser du trône Étéocle et y replacer son frère Polynice.

Les Perses ont pour sujet la défaite de Xerxès à Salamine. — *Agamemnon*, ou Clytemnestre vengeant sur son époux le meurtre d'Iphigénie. — *Les Choéphores*, ou le châtiment de Clytemnestre, tuée par son fils Oreste. — *Les Euménides*, ou le remords d'Oreste. — *Les Suppliantes*, ou les filles de Danaus implorant la protection des Argiens contre Égyptus leur oncle.

PINDARE (520-440 ?) né à Cynoscéphales, près de Thèbes, alla étudier à Athènes l'art de la composition lyrique. Selon l'usage, il visita les principales villes grecques, mettant son génie au service des jeux publics¹. Comblé d'honneurs et de richesses, il eut la gloire de se voir élever, de son vivant, une statue à Thèbes, qui le représentait assis, une couronne sur la tête, un livre sur les genoux et une lyre à la main.

Pindare est le plus grand poète lyrique de la Grèce. On possède de lui quarante-cinq *hymnes* ou *odes triomphales*, à la louange des athlètes vainqueurs dans les jeux olympiques, pythiques, néméens et isthmiques. Elles se distinguent par l'éclat, l'enthousiasme et la richesse du style. — Une victoire aux jeux publics était un sujet bien maigre ; mais ce poète avait le secret d'y rattacher toute la vie du vainqueur, sa famille, ses aïeux, son pays, etc.

SOPHOCLE (495-406), né à Colone, près d'Athènes, perfectionna l'art tragique en substituant le libre arbitre à la fatalité qui dominait les drames d'Eschyle. Il avait composé plus de cent pièces. Les plus connues sont :

L'*Œdipe-Roi*, ou le parricide précipité par le destin du rang le plus illustre dans un abîme de maux ; — *Antigone*, ou le dévouement de cette fille d'Œdipe pour son frère Polynice, à qui elle donne les honneurs de la sépulture, malgré la défense du roi de Thèbes ; — *Œdipe à Colone*, ou l'expiation des crimes involontaires d'Œdipe par ses malheurs mêmes ; — les *Trachiniennes*, ou la mort d'Hercule sur le mont Cète, près de Trachine ; — *Philoctète*, ou le ressentiment de cet ami d'Hercule, abandonné à Lemnos par les Grecs ; — *Electre*, ou le châtimement des meurtriers d'Agamemnon (sujet identique à celui des *Choéphores* d'Eschyle).

Moins sublime, mais plus humain qu'Eschyle, Sophocle fut le poète favori du public athénien. Son élégance, la mesure qu'il savait garder même dans le pathétique, l'harmonie de son style, tout en lui charmaient ses compatriotes, qui le surnommèrent l'*Alcide de l'Attique*.

EURIPIDE (480-406), né à Salamine, est le troisième des grands tragiques grecs. Avec lui la tragédie perd le caractère religieux qu'elle avait exclusivement dans Eschyle, et qu'elle gardait encore, quoique à un bien moindre degré, dans Sophocle ; elle devient purement humaine, par la peinture vraie, saisissante, de la passion, seul ressort tragique qu'il emploie. Son but est avant tout d'émouvoir : il est le poète du sentiment et de la pitié. C'est par là qu'il a mérité d'inspirer parfois Virgile, et si souvent Racine. Des cent vingt tragédies ou drames qu'il avait composés nous ne possédons que dix-huit tragédies et un drame satirique, le *Cyclope*. Les plus connues de ses tragédies sont :

¹ Les jeux publics de la Grèce consistaient en différents exercices : courses de chars ou de chevaux, courses à pied, saut, lutte, pugilat, etc. Il y avait les jeux *olympiques*, à Olympie, en l'honneur de Jupiter ; les jeux *pythiques*, à Delphes, en l'honneur d'Apollon, vainqueur du serpent Python ; les jeux *néméens*, à Argos, en l'honneur d'Hercule, vainqueur du lion de Némée ; les jeux *isthmiques*, à Corinthe, en l'honneur de Neptune.

Iphigénie en Aulide, ou le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon ; — *Hippolyte*, ou la mort tragique du fils de Thésée ; — *Andromaque*, ou l'amour maternel (Racine a imité ces trois pièces) ; — *Médée*, imitée par Corneille ; — *Iphigénie en Tauride*, imitée par Goethe.

Sans atteindre la hauteur de ses deux devanciers, Euripide sut être, selon l'expression d'Aristote, « le plus tragique des tragiques ».

ARISTOPHANE (452-386 ?), né à Rhodes ou à Athènes, était un poète comique et satirique d'une verve intarissable. Il flagella tous les travers et tous les vices de la société, mais il ne sut respecter ni la morale ni les personnages les plus honorables de la Grèce.

Des cinquante-quatre comédies qu'il avait composées, onze seulement sont restées. Voici les principales : les *Chevaliers*, satire contre l'intrigant Cléon, que les Athéniens ont mis à la tête d'une armée, durant la guerre du Péloponèse ; — les *Nuées*, contre les sophistes et les innovations philosophiques de Socrate ; — les *Guêpes*, ou la manie des procès ; — les *Grenouilles*, satire contre le théâtre d'Euripide et d'Eschyle ; — *Plutus*, ou l'avarice athénienne. — La première de ces pièces a donné à Molière l'idée de son *Bourgeois gentilhomme*, et la troisième a servi de modèle aux *Plaideurs* de Racine.

MÉNANDRE (343-290), célèbre poète comique d'Athènes, disciple de Théophraste, créa la *comédie nouvelle* : la comédie des mœurs. — Plutarque et Quintilien le mettent au-dessus de ses prédécesseurs. Il ne nous reste que des fragments de ses pièces des *Pêcheurs*, de la *Messénienne*, du *Laboureur*, de la *Superstition*, du *Double imposteur*, de l'*Orpheline héritière*, des *Flatteurs*, de l'*Ivrognerie*, de la *Colère*, etc.

PRINCIPAUX PROSATEURS GRECS

(Du Ve s. av. J.-C. jusqu'au IV^e de notre ère.)

La prose grecque ne remonte pas au delà du VII^e siècle avant l'ère vulgaire.

ÉSOPE (VI^e siècle av. J.-C.) naquit en Thrace ou en Phrygie. Esclave d'abord, puis affranchi par son maître Xanthus, charmé de son esprit, il cultiva l'*apologue* avec succès, et se rendit célèbre comme moraliste. Il excellait à trouver entre la bête et l'homme de frappantes analogies, dont il se servait pour rendre plus sensible et plus vive sa pensée. On ne songea qu'un peu plus tard à donner une forme littéraire à ses fables, recueillies d'abord par la tradition orale.

PÉRICLÈS (494-429), né à Athènes, se rendit célèbre comme orateur, comme guerrier et comme homme d'État. De ses *harangues*, *discours*, *éloges funèbres*, il ne reste que des fragments.

La souplesse et la puissance de la dialectique de Périclès étaient remarquables : « Il contenait la multitude d'une main libre, dit son adversaire Thucydide, sans jamais se laisser conduire par elle. Il ne cherchait pas dans ses discours à flatter le peuple, et savait, s'il en était besoin, braver son déplaisir. »

HÉRODOTE (484-406), né à Halicarnasse (Asie Mineure), perfectionna la science historique : ce qui lui a mérité le surnom de *Père de l'histoire*. — Il a raconté l'histoire des *Guerres médiques*, depuis Cyrus jusqu'à la bataille de Mycale, et, par digression, tout ce qui s'était passé de mémorable depuis deux cents ans dans le monde alors connu.

Son style est simple, clair, harmonieux ; ses récits sont pleins de charme et de naïveté. On lui reproche d'avoir accepté avec trop de confiance des légendes, amusantes sans doute, mais sans base solide, et souvent trop évidemment fausses.

THUCYDIDE (471-402), né dans l'Attique, embrassa la carrière des armes et fit quelques campagnes. Un échec qu'il subit dans les eaux d'Amphipolis, où il commandait la flotte athénienne, lui attira la disgrâce de ses concitoyens, et il fut envoyé en exil. C'est alors qu'il résolut d'écrire l'histoire de cette terrible *Guerre du Péloponèse*, dont il était lui-même une victime. La pratique des affaires, l'éloignement, une grande fortune, le mettaient dans les conditions les plus propres à ce rôle d'historien impartial et bien informé qu'il voulait être. Il ne se proposait pas d'amuser par de beaux récits, comme Hérodote, mais de pénétrer et de faire connaître les mobiles politiques qui dirigeaient les acteurs de ce grand drame. Il substitua la science à l'imagination, la vérité à la poésie. Mais l'art lui-même n'y perdait rien. — Son ouvrage, dont les harangues forment la partie la plus intéressante, est un des plus beaux monuments historiques de l'antiquité. Le style en est concis et sévère.

SOCRATE (470-400), né à Athènes, philosophe et moraliste célèbre, qui ne cessait de recommander la pratique de la vertu comme le plus sûr moyen d'arriver au bonheur. Sa maxime était : *Connais-toi toi-même*. Il professait l'existence d'un Dieu supérieur et l'immortalité de l'âme. Il admettait aussi des divinités subalternes. Accusé de corrompre la jeunesse, il fut, malgré son innocence, condamné à boire la ciguë. — Il n'a laissé aucun écrit, mais ses disciples ont transmis ses *Entretiens* à la postérité.

XÉNOPHON (445-355), né près d'Athènes, fut disciple de Socrate. Il accompagna Cyrus le Jeune dans une expédition contre Artaxerxès, ce qui nous a valu l'*Anabase* ou la *Retraite des Dix-Mille*. On doit encore à Xénophon des ouvrages de philosophie : les *Mémoires sur Socrate*, les *Économiques*, et la *Cyropédie*, ou l'éducation de Cyrus, sorte de roman moral et politique. En philosophie comme en histoire, Xénophon est un écrivain exquis ; mais il n'a ni l'éclat, ni l'énergie des grands historiens, ni l'élévation des grands philosophes.

PLATON (430-347) appartenait à l'une des plus nobles et des plus riches familles d'Athènes. De bonne heure il connut Socrate, dont il fut pendant dix ans le disciple préféré. A la mort de son maître, il entreprit de nombreux voyages en Égypte, en Perse, en Sicile, dans la Grande-Grèce ; il s'initia à toutes les doctrines phi-

losophiques ; et c'est seulement en 361 qu'il rentra définitivement dans sa patrie, et consacra les dernières années de sa vie à l'enseignement. — Comme philosophe, Platon unit la dialectique la plus subtile à l'imagination la plus brillante. Il ressemble à Socrate par son goût pour l'étude du monde moral et par ses préoccupations religieuses, mais il le dépasse par l'étendue de ses connaissances, les hardies et nobles conceptions de son esprit. Socrate avait posé les bases de la philosophie spiritualiste ; Platon, d'après la méthode du maître, a construit le monument. Il a laissé de nombreux écrits sous forme de dialogues, où Socrate, son maître, joue le principal rôle. Les plus remarquables sont :

Le *Criton*, sur les devoirs des citoyens ; — le *Phédon*, sur l'immortalité de l'âme ; — le *Protagoras*, contre les sophistes ; — le *Gorgias*, sur la rhétorique.

Platon n'est pas seulement un philosophe, c'est le plus sublime des philosophes païens et l'un des plus parfaits écrivains que la Grèce ait produits. Son style est d'une grande perfection, et sa morale aussi pure que pouvait l'être une morale tout humaine. — Son école, l'*Académie*, tire son nom du gymnase d'Académus, près d'Athènes, où il donnait ses leçons.

ESCHINE (389-314), né à Cothoce, près d'Athènes, orateur sans probité, se vendit à Philippe de Macédoine et devint le rival de Démosthène. Vaincu par ce dernier dans le procès de la *Couronne*, il s'exila dans l'île de Rhodes, où il ouvrit une école d'éloquence. — On ne connaît de lui que trois *discours* : contre Timarque, sur l'Ambassade et contre Ctésiphon.

DÉMOSTHÈNE (385-322), né près d'Athènes, perdit ses parents de bonne heure et fut ruiné par ses tuteurs. Il put cependant suivre les leçons de maîtres habiles, qui l'initièrent aux principes de l'art oratoire. A peine majeur, il plaida contre ses tuteurs infidèles et obtint la restitution d'une partie de sa fortune. Ce premier succès l'enhardit ; il entra dans la carrière politique. Mais il dut, avant d'aborder la tribune, corriger, par de pénibles efforts, une prononciation défectueuse. A l'âge de trente ans, il commença contre Philippe de Macédoine cette lutte grandiose qui devait remplir le reste de sa vie. Sur le point d'être arrêté par les soldats du Macédonien Antipater, il s'empoisonna dans le temple de Neptune, à Colone.

Ses discours les plus connus sont : les *Olynthiennes* et les *Philippiques*, contre le roi de Macédoine, et le *Discours sur la couronne*, contre son rival Eschine. — Démosthène a toujours été regardé comme le prince de l'éloquence. A une énergie morale indomptable, à un bon sens absolu, il joignait une logique puissante et une véhémence enflammée.

ARISTOTE (384-322), né à Stagire (Macédoine), eut dans sa jeunesse Platon pour maître. En 343, Philippe, roi de Macédoine, l'appela à sa cour pour lui confier l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans. De retour à Athènes, Aristote y ouvrit la

fameuse école de philosophie, appelée le *Lycée*. Mais accusé d'impiété, il fut banni, et mourut à Chalcis, où il s'était retiré. — Esprit observateur, précis, dialecticien incomparable, Aristote est à la fois l'un des plus grands philosophes et le plus grand savant de l'antiquité.

Son principal mérite fut de donner à la science philosophique une base plus solide, et d'accorder davantage à l'expérience, sans méconnaître le rôle de la raison.

Les ouvrages les plus importants d'Aristote sont : la *Rhétorique* — la *Poétique*, — le *Traité de l'âme*, — la *Logique*, — la *Morale*, — la *Politique* et l'*Histoire naturelle*.

THÉOPHRASTE (371-286), né dans l'île de Lesbos, suivit les leçons de Platon et d'Aristote, et, comme ce dernier, il embrassa toutes les sciences et écrivit de nombreux ouvrages. Le plus célèbre de tous est le recueil des *Caractères* ou portraits moraux, qui ont servi de modèle à La Bruyère.

POLYBE (206-128), né à Mégalopolis (Arcadie), combattit dans les rangs de la ligue achéenne et resta dix-sept ans à Rome comme otage. Rendu à la liberté, il visita les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, et rentra dans sa patrie, où il mourut d'une chute de cheval. — On lui doit la *Vie de Philopæmen*, la *Guerre de Numance* et une *Histoire générale* (il n'en reste que cinq livres), qui a servi de guide à Bossuet et à Montesquieu.

JOSÈPHE FLAVIUS (37-95 apr. J.-C.), né à Jérusalem, historien juif, de la famille des Machabées, lutta d'abord contre les Romains ; mais, gagné à leur cause, il suivit Titus au siège de Jérusalem et à Rome, où il fut comblé d'honneurs.

Josèphe a écrit en grec : l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, les *Antiquités judaïques*, un *Discours sur le martyre des sept Machabées*, etc. — La clarté et l'élégance de son style l'ont fait surnommer par saint Jérôme le Tite-Live de la Grèce, mais sa véracité est suspectée.

PLUTARQUE (50-120), né à Chéronée (Béotie), vint à Rome après quelques voyages, et s'y acquit l'amitié des Romains les plus distingués. Mais, d'un caractère modeste, ami de la simplicité et de la retraite, c'est à Chéronée qu'il passa la plus grande partie de son existence, dans la douceur de la vie de famille et la composition de ses nombreux ouvrages.

Historien et moraliste, Plutarque a laissé une série de *Biographies parallèles* d'hommes illustres de la Grèce et de Rome : de Lycurgue, de Numa ; d'Alcibiade, de Coriolan ; d'Alexandre, de César ; de Démosthène, de Cicéron, etc.

On pourrait critiquer la disposition par trop symétrique de toutes ces biographies ; « mais il faut passer quelque chose au patriotisme de Plutarque, qui trouvait une sorte de consolation à montrer que la Grèce, asservie aux Romains, avait produit des héros capables de balancer, sinon de surpasser, la gloire de ses vainqueurs ». Comme biographe, son grand mérite est de peindre à

fond l'âme de ses héros : il les suit partout, et montre tout ce qui peut jeter quelque lumière sur leur caractère. Ce qui fait surtout son charme, comme moraliste, c'est son honnêteté, sa candeur, sa fine bonhomie. — Amyot a donné une traduction complète des œuvres de Plutarque.

LUCIEN (125-200), né à Samosate, près d'Antioche, quitta le barreau, où il était entré, pour s'adonner aux *déclamations*¹. Après avoir été intendant d'une partie de l'Égypte, il se retira à Athènes, où il écrivit la plupart de ses ouvrages. — Ses *Œuvres polémiques* et ses *Dialogues* (des *Dieux*, des *Marins* et des *Morts*) sont pleins de verve satirique, mais la licence les dépare pour la plupart.

PRINCIPAUX LITTÉRATEURS CHRÉTIENS

A leur tête nous devrions citer les écrivains sacrés du Nouveau Testament, surtout les trois évangélistes S. Luc, S. Marc, S. Jean, et ensuite S. Paul dont les *Épîtres* sont de la plus belle éloquence, et de la plus profonde philosophie. Nous avons fait une place aux évangélistes. Quant à S. Paul, nous recommandons spécialement l'ouvrage de M. Émile Baumann, *Saint Paul*, qui fait une brillante étude de ses *Épîtres*. On y verra comment ces pages inspirées rendent en même temps le plus beau son humain.

SAINT JUSTIN (114-168), né en Palestine, fréquenta les célèbres écoles d'Alexandrie et, s'étant converti au christianisme, vint à Rome, où il enseigna la morale évangélique. Il fut martyrisé sous Marc-Aurèle. — On a de lui, en grec, deux *Apologies de la religion catholique*, un *Traité de la monarchie de Dieu*, etc.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (150-217), né en Grèce, se convertit de bonne heure, et, par son érudition et les charmes de son éloquence il gagna à Jésus-Christ des disciples illustres, entre autres Origène, qui ouvrirent l'ère brillante de la littérature chrétienne. — Dans son *Exhortation aux Gentils*, il montre l'absurdité du paganisme, et dans le *Pédagogue*, il traite de la morale et s'efforce de diriger les chrétiens dans la pratique des maximes évangéliques.

ORIGÈNE (185-254), né à Alexandrie, célèbre écrivain et orateur ecclésiastique. Imbu des idées philosophiques de Pythagore et de Platon, il voulut y accommoder les dogmes du christianisme et tomba dans l'erreur ; mais il se rétracta et mourut dans la communion de l'Église. — Nous avons de lui des *Commentaires sur l'Écriture sainte* et divers *traités*.

SAINT ATHANASE (296-373), né à Alexandrie ; une des lumières du concile de Nicée, il se distingua par son zèle à combattre les hé-

¹ Exercices oratoires dans lesquels les rhéteurs improvisaient devant le public sur un sujet donné. Métier autrement lucratif et brillant que celui d'avocat.

rées de l'époque, surtout l'arianisme. — Les principaux ouvrages de ce grand évêque et docteur sont : une *Défense de la Trinité et de l'Incarnation*, des *apologies* et des *lettres*.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328-389) naquit près de Nazianze (Cappadoce). Il étudia à Athènes, avec son ami Basile, fut élevé au sacerdoce, et prononça contre les ariens et contre Julien l'Apostat des discours dignes d'être comparés aux Philippiques. — Ce célèbre Père de l'Église a laissé des *discours*, des *homélies*, des *oraisons funèbres*, entre autres celle de saint Basile, des *poésies* et des *lettres*.

SAINT BASILE (329-379), né à Césarée (Cappadoce), rhéteur et avocat célèbre, devint évêque de sa ville natale et mérita le titre de grand par l'importance de ses travaux et l'excellence de ses écrits. — Il a composé des *homélies*, des *œuvres historiques*, des *lettres* et un *Traité de la lecture des auteurs profanes*, devenu classique, des *traités de morale* et des *discours* sur les six jours de la création qui, sous le titre d'*Hexaméron*, constituent la partie la plus estimée de ses œuvres.

SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE (332-396 ?), né à Sébaste, dans le Pont, évêque de Nysse, se distingua dans les conciles d'Antioche et de Constantinople par son zèle pour la défense et la propagation des doctrines orthodoxes. Il écrivit de nombreux ouvrages : des *discours*, des *panégyriques*, des *Vies de saints*, des *homélies* et des *traités* sur la *Virginité*, sur la *Perfection chrétienne*, etc.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (347-407), né à Antioche, suivit quelque temps la carrière du barreau avec un grand succès, entra dans les ordres et devint évêque de Constantinople. Exilé par l'impératrice Eudoxie, dont il avait blâmé l'avarice et l'ambition, il mourut à Comane, dans le Pont.

On doit à cet illustre Père de l'Église des *discours*, des *homélies*, des *traités dogmatiques et moraux* (du *Sacerdoce*, de la *Providence*, de la *Virginité*), des *Commentaires* sur les diverses parties de l'Écriture sainte, des *panégyriques* et des *lettres*.

Saint Chrysostome est le plus grand orateur de l'Église primitive ; il réunit les mérites de Démosthène et de Cicéron ; il a le pathétique et l'énergie du premier, la facilité et l'abondance du second. « C'est, dit Villemain, le plus beau génie de la société nouvelle entée sur l'ancien monde. »

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

POÈTES

(Du x^e au III^e siècle av. J.-C.)

GENRE ÉPIQUE		Homère, <i>Iliade</i> , <i>Odyssée</i> .
GENRE DRAMATIQUE	}	Tragédie { Eschyle, <i>Prométhée enchaîné</i> , les <i>Perses</i> , <i>Agamemnon</i> , les <i>Euménides</i> , etc. ; — Sophocle, <i>Œdipe roi</i> , <i>Antigone</i> , <i>Œdipe à Colone</i> , etc., — Euripide, <i>Iphigénie en Aulide</i> , <i>Hippolyte</i> , <i>Andromaque</i> , etc.
		Comédie { Aristophane, les <i>Nuées</i> , les <i>Guêpes</i> , etc. — Ménandre, les <i>Pêcheurs</i> , la <i>Messénienne</i> , etc.
		Drame Euripide, le <i>Cyclope</i> .
GENRE DIDACTIQUE		Hésiode, <i>Travaux et Jours</i> , <i>Théogonie</i> .
GENRE LYRIQUE	}	Tyrtée, <i>Chants patriotiques</i> , <i>élégies</i> ; — Anacréon, <i>Odes</i> : — Pindare, <i>Odes</i> .

PROSATEURS

(Du v^e siècle av. J.-C. jusqu'au vi^e de notre ère).

GENRE ORATOIRE	}	Périclès, Démosthène, Eschine. <i>Les littérateurs chrétiens</i> : S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Origène, S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Jean Chrysostome.
GENRE HISTORIQUE		Hérodote, <i>Guerres médiques</i> ; — Thucydide, <i>Guerre du Péloponèse</i> ; — Xénophon, <i>Retraite des Dix-Mille</i> ; — Polybe, <i>Histoire générale de 218 à 146</i> ; — Josèphe Flavius, <i>Histoire de la guerre des Juifs</i> ; — Plutarque, <i>Vies des hommes illustres</i> .
GENRE DIDACTIQUE		Ésope, <i>Apologues</i> ; — Xénophon, <i>Cyropédie</i> ; — Platon, <i>Dialogue</i> ; Criton, <i>Phédon</i> , etc. — Aristote, <i>Rhétorique</i> , <i>Logique</i> , <i>Morale</i> . <i>Histoire naturelle</i> ; — Théophraste, <i>Caractères</i> ; — Plutarque, <i>Œuvres morales</i> , — Lucien, <i>Dialogues</i> .
GENRE ÉPISTOLAIRE		<i>Les littérateurs chrétiens : traités divers</i> . S. Athanase, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Jean Chrysostome.

LITTÉRATURE LATINE

DIVISION. — L'histoire de la littérature romaine ou latine embrasse un espace de douze siècles, que l'on peut partager en quatre époques :

1° *L'époque de barbarie*, de la fondation de Rome (754) à la fin de la première guerre punique (242 av. J.-C.). — Elle correspond à l'époque la plus brillante de la littérature grecque. Il reste de cet âge primitif quelques ébauches grossières de chansons et de drames, l'apologue *les Membres et l'Estomac*, de Ménénus, et les *Annales* des pontifes.

2° *L'époque de formation de la littérature*, qui s'étend jusqu'à la mort de Sylla (78 av. J.-C.). La littérature latine, en imitant la littérature grecque, perdit son originalité ; mais elle s'enrichit et se renouvela. De cette époque datent les *comédies* de Plaute et de Térence, les *satires* de Lucilius, etc.

3° *L'époque de J. César et d'Auguste ou siècle d'Auguste*, qui finit vers le temps de la mort d'Auguste (14 ap. J.-C.). Durant cette époque Rome voit se multiplier ses trésors littéraires. Presque tous les genres sont représentés par d'éminents écrivains : Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Cicéron, César, Salluste, Tite-Live, etc.

4° *L'époque de décadence*, depuis la mort d'Auguste jusqu'à la chute de l'empire d'Occident (476). La décadence si rapide de la littérature latine (elle est complète à partir du milieu du IIe siècle de l'ère vulgaire) est due principalement à l'ignorance et au despotisme des étrangers de toutes nations, élevés par les soldats sur le trône impérial, à la corruption des mœurs et aux invasions des Barbares dans toutes les parties de l'empire. Mais le christianisme a triomphé du paganisme, et déjà, sur les débris de la littérature païenne, s'élève la *littérature latine chrétienne*.

CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE LATINE. — La littérature latine est moins originale, moins nationale que la littérature grecque ; mais elle a plus de majesté, d'ampleur et de concision. — La langue latine, depuis son adoption par l'Église catholique, est devenue une langue universelle et indestructible.

PRINCIPAUX POÈTES LATINS

(Du IIIe s. av. J.-C. jusqu'au Ier de notre ère.)

PLAUTE (244-184 ?) naquit à Sarsine, dans l'Ombrie. Sa vie est très peu connue. Il fut, croit-on, acteur et même directeur de troupe comme plus tard Molière. Arrivé à une certaine fortune, il se ruina et fut obligé, pour vivre, de tourner la meule chez un meunier. Il semble être sorti de la misère vers la fin de sa vie. Plaute était le poète de la foule ; c'est ce qui explique sa plaisanterie assez souvent grossière ou immorale. Comique puissant, verve en-

diablée, style pur, quoi qu'on en ait dit : telles sont les qualités de Plaute. — Bien qu'il emprunte le fond de ses comédies aux Grecs, il peint presque toujours les mœurs romaines. Les plus célèbres de ses comédies sont l'*Amphitryon* et l'*Aululaire* ou la *Marmite*, imitées par Molière ; les *Ménechmes*, imitées par Rotrou et Regnard ; les *Captifs*, ou les deux fils retrouvés par leur père.

TÉRENCE (195-159), né à Carthage, fut pris tout enfant par des pirates et vendu à un sénateur romain, Térentius Lucanus, qui, charmé des grâces de son esprit, l'affranchit et lui donna son nom. Il fut désormais en relations constantes avec les Scipions, les Lélius et les hommes les plus distingués de Rome. Son goût se polit au contact de ces personnages : la pureté de son style, la grâce et l'élégance de sa diction, sont particulièrement remarquables. Mais son allure, un peu froide, contraste avec la verve de Plaute. Ses comédies sont imitées en partie de Ménandre : c'étaient des adaptations des pièces grecques au goût de la haute société romaine. Il nous en reste six : l'*Adrienne*, ainsi nommée de l'héroïne de la pièce ; l'*Eunuque*, traduit par La Fontaine ; le *Bourreau de soi-même* (où l'on trouve cette pensée profonde : Je suis homme ; rien d'humain ne m'est étranger) ; l'*Hécyre* ou la *Belle-mère*, pièce satirique ; les *Adelphes* ou les mauvais précepteurs ; *Phormion* ou le *Parasite*. — Ces deux dernières pièces ont donné à Molière l'idée de son *Ecole des maris* et des *Fourberies de Scapin*.

PUBLIUS SYRUS (104-42 av. J.-C.) était Syrien de naissance. Esclave affranchi, il obtint à Rome un grand succès par ses *Mimes* ou comédies burlesques¹. On a extrait de son théâtre des sentences qui prouvent qu'il y avait dans ses pièces plus et mieux que des bouffonneries.

LUCRÈCE (95-51), né à Rome, fréquenta les écoles d'Athènes et s'attacha à la secte d'Épicure. Il doit sa gloire à son poème *De la nature des choses*. C'était, semble-t-il, un sujet bien aride, que l'exposition en vers de la doctrine d'Épicure. Le poète a su le relever par de magnifiques épisodes et des descriptions d'une richesse incomparable ; mais souvent aussi l'argumentation de Lucrèce est sèche, et son style précis manque d'élégance.

VIRGILE (70-19) naquit à Andes (aujourd'hui Pietiola), près de Mantoue. Il fréquenta les écoles de Crémone, de Milan et de Naples, se passionnant pour toutes les sciences, la littérature, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, surtout pour la poésie grecque.

Introduit par Mécène et Pollion dans la société d'Auguste, il devient bientôt l'ami et le poète préféré de l'empereur. Sa première églogue est un monument de sa reconnaissance envers ses protecteurs. Mécène lui donna, dit-on, l'idée des *Géorgiques*, le plus parfait de ses ouvrages ; et c'est à la demande d'Auguste, ou du moins

¹ Les mimes étaient de petites comédies, où le geste et la grimace tenaient la plus grande place. On dit aujourd'hui pantomimes.

avec ses encouragements, qu'il entreprit l'*Enéide*. Une imagination vive, mais dirigée par un goût parfait, une sensibilité touchante et communicative, un style d'une pureté et d'une harmonie admirables, ont fait de Virgile le premier des poètes latins.

Nous avons de lui dix *Eglogues*, sous le titre de *Bucoliques*, poésies pastorales ; les *Géorgiques*, tableau, en quatre livres, de la vie des champs, et l'*Enéide*, célèbre épopée nationale, qui occupa les onze dernières années de sa vie.

L'ÉNÉIDE

SUJET. — L'*Enéide* est un poème en douze chants, qui raconte le voyage d'Énée, l'un des défenseurs de Troie, et les origines de Rome. — Il est tiré des légendes romaines. Ces légendes racontaient qu'après la prise de Troie, un Troyen, fuyant sa ville en flammes, était venu aborder en Italie et y avait fondé la ville d'Albe, berceau des futurs Romains.

RÉSUMÉ. — Après la prise de Troie, *Énée*, gendre de Priam, va, avec plusieurs de ses concitoyens, à la recherche d'une terre hospitalière. Il erre longtemps sur les mers, se réfugie d'abord en Sicile, quitte ce pays pour se mettre de nouveau à la recherche de l'Hespérie qui, suivant une révélation des dieux, doit être le terme de ses voyages. Une furieuse tempête, soulevée par Junon, à l'insu de Neptune, disperse ses vaisseaux. Ce dieu rétablit le calme, et le prince troyen aborde à Carthage. Il est accueilli par *Didon* reine de ces contrées. Énée lui raconte la prise de Troie et ses épreuves personnelles. *Didon*, touchée du mérite et de l'infortune du héros, lui offre son trône et sa main. Énée, docile à la voix des dieux, refuse et s'éloigne de Carthage. La malheureuse *Didon*, au désespoir, s'immole sur un bûcher.

Énée revient en Sicile, où son père *Anchise* est mort, et célèbre des fêtes en mémoire de ce prince. Il reprend la mer et finit par aborder en Italie. Avant de s'y établir, il descend aux enfers, guidé par la sibylle de Cumès. Les dieux lui dévoilent la fortune de sa race et les exploits des grands hommes qui doivent l'illustrer, depuis *Romulus* jusqu'au divin *Auguste*.

De retour parmi les siens, Énée envoie une ambassade à *Latinus*, roi du Latium, qui lui permet de fonder une colonie dans ses États, et lui offre la main de sa fille *Lavinie*. Mais *Turnus*, roi des Rutules, à qui la princesse était promise, déclare la guerre aux Troyens. La reine, *Amata*, excitée par Junon, prend parti pour *Turnus*. Énée, obéissant au conseil du dieu du Tibre, va solliciter l'alliance d'*Évandre*, chef d'une colonie d'Arcadiens, voisine du Latium. Pendant son absence, *Turnus* commence les hostilités. *Nisus* et son jeune ami *Euryale* s'exposent à mille dangers pour aller avertir Énée. Ils traversent le camp ennemi pendant le sommeil des soldats, mais ils tombent dans une embuscade et succombent tous deux après un combat héroïque.

Énée ramenée avec lui des troupes de renfort. Les Volsques prêtent main forte à Turnus. Après bien des alternatives de succès et de revers, il est décidé qu'un combat singulier entre Énée et Turnus terminera la guerre. Turnus périt sous les coups d'Énée, qui peut désormais se fixer dans le Latium.

HORACE (65-8), naquit à Venouse (Apulie). Fils d'un affranchi aisé, il commença ses études à Rome et les termina dans les écoles d'Athènes. Un moment de ferveur républicaine lui fit suivre le parti de Brutus ; mais la bataille de Philippes le désabusa bientôt. De retour à Rome, il fut obligé pour vivre d'accepter le métier de scribe, et, pendant ses loisirs, il se mit à composer des *Satires*. Son talent attira sur lui l'attention de Virgile, qui le présenta bientôt à Mécène, et celui-ci à Auguste. Sa fortune était faite. Dès lors, sans renoncer à la satire, il composa surtout des *Odes* (*nationales, morales* ou *badines*) et des *Épîtres* littéraires et philosophiques. Horace réussit dans tous les genres qu'il cultiva. On le place immédiatement après Virgile.

Ses *Satires*, pleines de finesse et de poésie, n'ont ni l'âcreté de Lucilius, ni la mordante invective de Juvénal : Horace s'attaque moins aux vices qu'aux ridicules et aux défauts, il les raille doucement et en fait rire.

Ses *Odes nationales*, sans avoir l'enthousiasme et l'élévation qui caractérisent celles de Pindare, se recommandent par une allure toujours noble et soutenue ; elles flétrissent les horreurs des guerres civiles, la corruption des mœurs publiques, ou célèbrent les gloires de la Rome d'Auguste. — Ses *Odes morales* traitent de l'avarice, de l'inconstance de la fortune, des avantages de la médiocrité, etc. — La morale d'Horace est celle d'Épicure. Ses *Odes badines*, qui sont des modèles d'élégance et d'harmonie, traitent des sujets les plus variés.

Ses *Épîtres*, au nombre de vingt-trois, sont l'œuvre de l'âge mûr. C'est là surtout qu'Horace se montre vraiment créateur et original.

Son *Art poétique*, où sont résumées les règles que doivent suivre les écrivains, et dans lequel Boileau a beaucoup puisé, n'est qu'une épître adressée à Lucius Pison et à ses fils (épître aux Pisons).

OVIDE (43 av.-18 ap.) naquit à Sulmone, dans les Abruzzes, d'une famille de chevaliers. Une vocation irrésistible l'entraîna dès sa jeunesse vers la poésie, et il remporta de bonne heure d'encourageants succès. Il jouissait depuis longtemps des faveurs d'Auguste, quand, peut-être à cause de la licence de quelques-uns de ses ouvrages, il fut soudain relégué à Tomes, sur les bords du Pont-Euxin. Il y mourut, après huit ans d'exil, sans avoir pu obtenir son rappel.

Les ouvrages les meilleurs et les plus connus de ce poète comprennent de nombreuses *élégies* : les *Tristes*, les *Pontiques*, les *Héroïdes*, et des poèmes mythologiques : les *Fastes* et les *Métamorphoses*, où l'on voit clairement que les fables du paganisme ne sont que des souvenirs des traditions primitives, mais défigurés et dénaturés par l'ignorance et les passions. — Des *Métamorphoses*, La Fontaine a tiré le poème de *Philémon et Baucis*.

PHÈDRE (30 av.-40 ap. J.-C.), né en Thrace, d'abord esclave, puis affranchi d'Auguste, a composé cinq livres de *Fables*, dont le but est de moraliser. « Phèdre, dit M. Nisard, est fin sans être naïf, ou naïf sans être fin. » Il manque de sens dramatique ; le récit chez lui est peu de chose, la leçon presque tout ; de là une certaine sécheresse et peu d'intérêt. — La Fontaine a souvent imité Phèdre et l'a surpassé pour le récit.

LUCAIN (39-65), né à Cordoue (Espagne), neveu de Sénèque le Philosophe, fut porté à Rome dès l'âge de huit mois. Vainqueur de Néron dans un concours poétique, il se vit interdire la scène, les salles de lecture et les tribunaux. Pour se venger, il entra dans une conspiration. Découvert et condamné à périr, il se fit ouvrir les veines, et mourut en récitant quelques vers de son poème épique *la Pharsale*, où il raconte la guerre civile de César et de Pompée. — Cette œuvre manque d'unité, d'élégance, de sobriété ; mais elle renferme des beautés de détail du premier ordre.

JUVÉNAL (42-123 ?), originaire d'Aquinum, en Apulie, a laissé des *Satires* où il flagelle sans pitié les vices monstrueux et les infamies de ses contemporains : « Non, dit-il, les siècles à venir n'ajouteront rien à nos dépravations... Tout vice est à son comble. » Il a « d'affreuses vérités », dit Boileau, pour toutes les classes de la société : la cour, les grands, le peuple, la famille, les gens de lettres.

« L'originalité de cet écrivain, dit M. Merlet, est le dernier effort du génie romain qui va disparaître. »

PRINCIPAUX PROSATEURS LATINS

(Du I^{er} s. av. J.-C. jusqu'au IV^e de notre ère.)

CICÉRON (106-43), né près d'Arpinum, dans le Latium, fut élevé par ses parents dans une austère simplicité. Il suivit les leçons des meilleurs maîtres de Rome, et vécut dans la familiarité des plus grands orateurs. Après avoir perfectionné son goût en Grèce, il parut à la tribune du forum, où se montra aussitôt la supériorité de son génie. Consul, il sauva Rome de la conspiration de Catilina. Plus tard il suivit le parti de Pompée, puis celui de César et d'Octave. Il eut la tête tranchée par ordre du triumvir Antoine, contre lequel il s'était déclaré. Avec lui mourait le prince des orateurs romains.

Cicéron n'eut pas les qualités de l'homme d'État ; mais il fut, comme le dit Auguste, « un grand citoyen qui aima beaucoup sa patrie, et ne manqua jamais à sa cause ». Ce qui lui a fait défaut dans l'éloquence politique, ç'a été la fermeté, la résolution, des convictions fortes, des idées arrêtées et précises.

On peut diviser en quatre classes les ouvrages qui nous restent de Cicéron : 1° ses *Discours judiciaires et politiques* ; 2° son *Traité de l'art oratoire* ; 3° son *Traité des devoirs* ; 4° ses *Lettres*.

Parmi ses plaidoyers, on admire surtout les *Verrines*, contre les déprédations de Verrès, proconsul de Sicile ; la *Milonienne*, son chef-d'œuvre pour la défense de Milon, coupable du meurtre d'un injuste agresseur ; et le *Discours pour Ligarius*, qui avait combattu contre César.

Parmi ses discours politiques, il faut citer : les quatre *Catilinaires*, contre Catilina qui menaçait les libertés de Rome, et les quatorze *Philippiques*, contre Antoine, dont l'ambition n'était pas moins redoutable à la république que celle de Philippe ne l'avait été à la Grèce.

Ses trois dialogues de l'*Orateur* le placent au premier rang des critiques.

Son *Traité des devoirs* « marque la limite où s'est arrêtée la morale avant le christianisme ». (Villemain.)

Ses *Lettres* sont l'expression fidèle de la vie et des mœurs romaines.

JULES CÉSAR (100-44), né à Rome, s'illustra comme guerrier, comme orateur et comme écrivain. — Des œuvres qu'il avait composées, une seule nous reste, la meilleure sans doute, les *Commentaires* sur la *guerre des Gaules* et sur la *guerre civile*, dans lesquels il raconte lui-même ses plus belles campagnes. L'impartialité de l'auteur n'est peut-être pas absolue : plus d'une raison l'engage parfois à ne pas dire la vérité tout entière. Mais la simplicité et la vivacité du récit sont admirables ; le style est sobre, précis, net, et, pardessus tout, naturel et vivant.

SALLUSTE (86-34) naquit à Amiternum, près de Rome. Sa jeunesse fut orageuse et studieuse à la fois. César le fit rentrer au sénat, dont il avait été chassé pour immoralité, et l'envoya comme proconsul en Numidie. Il s'y acquit en dix-huit mois une fortune immense. La mort de César le rendit à ses travaux historiques. Nous avons de lui la *Conjuration de Catilina*, la *Guerre de Jugurtha*, et quelques fragments de ses *Histoires*.

Historien et moraliste à la fois. Salluste manque d'impartialité mais il sera toujours admiré pour la sobriété puissante de ses peintures morales et la brièveté passionnée de son style.

TITE-LIVE (59 av.-18 ap. J.-C.) naquit à Padoue. Présenté à Auguste, après la bataille d'Actium, il fut admis dès lors dans l'intimité de l'empereur, et se livra tout entier à la composition de l'immense ouvrage qu'il avait entrepris : les *Annales romaines*.

Tite-Live aimait la vérité, et il fit pour la connaître de véritables efforts ; mais il montra trop de crédulité pour les légendes, trop de dédain pour les documents officiels et les ouvrages historiques de réelle valeur, composés avant lui. Sa passion pour Rome l'emporte trop souvent à pallier ses fautes et ses injustices. Il excelle à ressusciter le passé, à faire parler ses vieux héros. Il est admirable pour l'ampleur et l'harmonie de son style.

PLINE L'ANCIEN (23 av. 79 ap. J.-C.) naquit à Côme ou à Vérone. Tour à tour tribun militaire en Germanie, jurisconsulte et

avocat, il composait en même temps l'*Art de lancer le javelot à cheval*, une *Histoire des guerres de la Germanie*, une *Histoire contemporaine* et une *Histoire naturelle*.

Pline l'Ancien périt victime de son zèle pour la science, en voulant observer de trop près la fameuse éruption du Vésuve, qui ensevelit, en 79, les villes d'Herculanum et de Pompéi.

SÉNÈQUE (3 av.-65 ap. J.-C.), né à Cordoue, en Espagne, vint de très bonne heure à Rome, où son père enseignait la rhétorique, et s'y distingua, jeune encore, comme avocat. Questeur sous Caligula, il fut exilé en Corse sous Claude. Huit ans après, Agrippine le chargea de l'éducation de Néron. Son influence, d'abord considérable, sur son élève, tomba bientôt. Impliqué dans la conspiration de Pison, il se fit ouvrir les veines. — Sénèque fut à la fois orateur, moraliste, savant et poète. Quelques traités : *de la Clémence*, *de la Colère*, *de la Tranquillité d'âme*, *de la Breveté de la vie*, *de la Providence*, et les cent vingt-quatre *Lettres à Lucilius*, sont les plus connues de ses œuvres morales et philosophiques. Il a laissé, comme savant, ses *Questions naturelles*, et comme poète, dix *Tragédies*, destinées à la lecture publique, mais non à être représentées.

Son style est court, brillant, incisif, mais souvent affecté : Sénèque vise à l'esprit, à la pointe, à l'antithèse. Quintilien l'accuse d'avoir corrompu le goût de son siècle.

QUINTE-CURCE (1er siècle de J.-C.) a écrit l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, en dix livres, dont plusieurs sont perdus. Cet ouvrage est un roman plutôt qu'une histoire, mais il est devenu classique à cause de la richesse du style.

QUINTILIEN (42-120 ?), originaire d'Espagne, vint à Rome de bonne heure, étudia sous les plus célèbres rhéteurs, et obtint un grand succès dans l'enseignement de la rhétorique. De ses leçons il est resté deux monuments : un recueil de *Discours* et son grand ouvrage de l'*Institution oratoire*, traité en douze livres, qui renferme un plan d'études complet pour former un orateur.

On lui reproche d'attacher trop d'importance « à tout un appareil de petites précautions, de petites qualités, de petits manèges, de petits artifices ». (G. MERLET.)

TACITE (54-119 ?), né dans l'Ombrie, cultiva la poésie, mais particulièrement l'éloquence et l'histoire. Il débuta comme avocat, et remplit quelques fonctions sous Titus et Domitien. Le règne de Domitien fut, pour son âme honnête et fière, une période d'intolérables souffrances. C'est alors qu'il écrivit, en secret, ces pages vigoureuses, qui flagellent la tyrannie et dévoilent toutes les turpitudes. — De ses ouvrages il ne reste que des fragments. Nous possédons la plus grande partie de ses *Annales*, qui vont de la mort d'Auguste à celle de Néron ; la *Vie d'Agricola*, son beau-père ; les *Mœurs des Germains* et le *Dialogue des Orateurs*. — Psychologue profond, Tacite saisit les mobiles les plus cachés des actions humaines ; il découvre sans pitié et flétrit la honteuse corruption de

la Rome païenne. — Ses écrits se distinguent par la profondeur de la pensée, l'équité des jugements et la concision du style.

PLINE LE JEUNE (62-113), né à Côme, était neveu de Pline l'Ancien. Il se distingua dans l'éloquence du barreau et dans l'éloquence académique. — Il ne nous est parvenu de lui que le *Panegyrique de Trajan* et des *Lettres* fort intéressantes pour l'histoire ; mais elles manquent de cette simplicité, de ce naturel, de cet abandon, qui conviennent au genre épistolaire.

SUÉTONE (65-117 ?), secrétaire d'Adrien, a composé les *Vies des douze premiers Césars* et des *Notices* sur quelques hommes de lettres. Son style manque d'élégance, et sa plume de retenue.

PRINCIPAUX LITTÉRATEURS CHRÉTIENS

TERTULLIEN (160-245 ?) né à Carthage, se convertit à la vue de la patience héroïque des martyrs et devint un vigoureux défenseur de l'Église. Son *Apologétique*, son *Traité contre les spectacles*, ses *Traités de morale*, etc., se recommandent par la profondeur de la pensée, la magnificence des images et la force du raisonnement. — Il est regrettable qu'il soit tombé dans l'hérésie des montanistes. Bossuet l'a admiré, cité et imité.

SAINT CYPRIEN (200-258), né à Carthage, rhéteur païen, se convertit et devint évêque de sa ville natale. — Il a écrit un discours sur l'*Unité de l'Église*, contre les novations ; un livre sur les *Tombés* ou *Apostats*, et des *Lettres* qui nous donnent une grande idée des vertus et de la pureté des mœurs des premiers chrétiens. — La simplicité et la véhémence sont les deux qualités dominantes de son style.

SAINT HILAIRE DE POITIERS (?-367) était fils d'une famille noble mais païenne. Il étudia les sciences profanes, se convertit au christianisme et devint évêque de sa ville natale. Ce grand docteur de l'Église combattit courageusement l'arianisme par la parole et par la plume.

Nous avons de lui le *traité de la Trinité*, des *Commentaires* sur l'Écriture sainte, et trois *Lettres* à l'empereur Constance. — La force et la véhémence de son style l'ont fait surnommer par saint Jérôme le *Rhône de l'éloquence latine*.

SAINT JÉRÔME (331-420), né à Stridon (Dalmatie), fit de brillantes études à Rome et s'y convertit. Après divers voyages en Asie, où il s'adonna avec ardeur à l'étude des langues orientales, il embrassa l'état ecclésiastique et revint à Rome, où le pape Damase le prit pour secrétaire. A la mort de ce pape (385), il retourna en Orient et se retira au monastère de Bethléem où il passa le reste de ses jours. De là il exerça la plus puissante influence sur l'Église. « Ses censures étaient redoutées autant qu'étaient religieusement

suivis ses conseils. Au sein de Rome, il eût été moins puissant. Du reste, cet isolement même de Jérôme, qui convenait à son génie, convenait aussi à la situation où se trouvait alors la société chrétienne. Dispersée en mille lieux, vivant ici dans le désert, là dans un monastère, fuyant, pour ainsi dire, à chaque instant devant les Barbares, il lui fallait pour la guider moins une règle fixe et absolue qu'une voix toujours présente et chérie. Jérôme fut cette voix. » (CHARPENTIER.)

Nous devons à saint Jérôme la version latine de la Bible connue sous le nom de *Vulgate*. Ses *Lettres*, adressées soit aux évêques de son temps, soit aux femmes illustres qu'il dirigeait, et ses *Traité*s contre Jovinien, Pélage, Vigilance, etc., le placent au premier rang des écrivains dont s'honore le christianisme.

SAINT AMBROISE (340-397) naquit à Trèves ou à Lyon. Fils d'un préfet des Gaules, il gouvernait lui-même la Ligurie, lorsque le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut de force évêque de cette ville (374), quoiqu'il ne fût encore que catéchumène. Son génie et son zèle le signalèrent bientôt comme l'un des plus grands évêques de l'époque. On sait comment il soumit l'empereur Théodose à la pénitence publique, après les cruelles rigueurs que ce prince avait exercées contre les habitants de Thessalonique. On sait aussi comment il convertit saint Augustin.

Saint Ambroise a laissé de nombreux écrits, entre autres un *Traité de la virginité*, un *Traité sur les devoirs des prêtres*, des *Oraisons funèbres*, et sa *Lettre* à Valentinien contre Symmaque, qui réclamait le rétablissement de l'autel de la Victoire. On lui attribue le *Te Deum*.

SAINT AUGUSTIN (354-430) naquit à Tagaste, près d'Hippone, d'un père païen et d'une mère chrétienne (sainte Monique). Il voyagea pour s'instruire, et à trente ans il fut chargé de professer la rhétorique à Milan. Converti à trente-deux ans par saint Ambroise et par les prières et les larmes de sa mère, il revint en Afrique, où il fut ordonné prêtre, puis sacré évêque d'Hippone. Il occupa ce siège trente-cinq ans, et mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, pendant que les Vandales assiégeaient sa ville épiscopale.

Saint Augustin est un des plus grands théologiens de l'Église catholique et un des plus beaux génies qui aient honoré l'humanité. — Ses principaux ouvrages sont :

La *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre ; — le *Traité de la Grâce et du Libre arbitre*, qui lui a mérité le nom de *Docteur de la grâce* ; ses *Confessions*, où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion ; — des *Traité*s sur l'Écriture, — des *sermons*, — des *méditations*, — des *lettres*.

On a signalé dans le moyen âge français les principaux écrivains en langue latine. (Voir pages 11, 16, 53.) On pourrait ajouter à ces listes des noms considérables.

Signalons seulement, et toujours rien que pour la France, les écrivains les plus importants des trois Renaissances :

1re Renaissance (depuis Charlemagne) : Alcuin, Théodulfe, Eginhard, Scot Erigène, Hincmar, Raban Maur, W. Strabon, S. Anselme, Jean de Salisbury, Abélard, Gerbert et S. Bernard.

2e Renaissance (depuis S. Louis) : Guillaume d'Auvergne, Alexandre de Halès, Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Roger Bacon, S. Bonaventure, Duns Scot, R. Lulle, Pierre d'Ailly, Gerson, R. de Sebonde et l'auteur de l'*Imitation*.

3e Renaissance (depuis François Ier) : Jouffroy, Fichet, Gaguin, Lefèvre d'Etaples, Ramus, Budé, Calvin, Palissy, de Serres, Fernel, Viète, Cujas, de Thou, Bodin, les Estienne, Scaliger, Casaubon.

Parmi les modernes (XVIIe siècle à nos jours) : Père Rapin, P. Pétau, Santeul, Rollin, P. Porée, C. de Polignac, Mersenne, Descartes, Fermat, Gassendi, Naudé, Guy Patin, Saumaise, Ménage, Huet, Duchesne, Du Boulay, Du Cange, Baluze, Mabillon, Montfaucon.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE LATINE

(Du III^e siècle av. J.-C. jusqu'au I^{er} de notre ère.)

POÈTES

GENRE ÉPIQUE		Virgile, <i>Énéide</i> ; — Lucain, <i>Pharsale</i> .
GENRE DRAMATIQUE	{	Tragédie Sénèque, <i>Médée</i> , <i>Hippolyte</i> , etc.
		Comédie Plaute, <i>Amphitryon</i> , <i>l'Aululaire</i> , les <i>Captifs</i> , etc. ; — Térence, <i>l'Hécyre</i> , les <i>Adelphes</i> , <i>Phor-</i> <i>mion</i> , le <i>Bourreau de soi-</i> <i>même</i> ; — P. Syrus, <i>Mimes</i> .
GENRE DIDACTIQUE	{	Lucrèce, <i>de la Nature des choses</i> ; — Horace, <i>Art poétique</i> , <i>Épîtres</i> , <i>Satires</i> ; — Ovide, <i>Mé-</i> <i>tamorphoses</i> ; — Phèdre, <i>Fables</i> ; — Juvénal, <i>Satires</i> .
GENRE LYRIQUE	{	Horace, <i>Odes</i> ; — Virgile, <i>Églogues</i> ; — Ovide, <i>Élégies</i> .

PROSATEURS

(Du I^{er} siècle av. J.-C. jusqu'au IV^e de notre ère.)

GENRE ORATOIRE	{	Cicéron, Jules César, Quintilien, Pline le Jeune ; — les littérateurs chrétiens : Tertullien, S. Cy- prien, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Augustin, etc.
GENRE HISTORIQUE	{	Jules César, <i>Commentaires</i> ; — Salluste, <i>Guerre</i> <i>de Jugurtha</i> ; — Tite-Live, <i>Histoire romaine</i> ; — Pline l'Ancien, <i>Histoire des guerres de la</i> <i>Germanie</i> ; — Suétone, <i>Vie des douze premiers</i> <i>Césars</i> ; — Tacite, <i>Annales</i> ; — Quinte-Curce, <i>Histoire d'Alexandre</i> .
GENRE DIDACTIQUE	{	Cicéron, <i>Traité des devoirs</i> ; — Pline l'Ancien, <i>Histoire naturelle</i> ; — Sénèque, <i>Tranquillité de</i> <i>l'âme</i> , etc. ; — Quintilien, <i>De l'éducation de l'o-</i> <i>rateur</i> , etc. ; — les littérateurs chrétiens, <i>traités</i> <i>divers</i> .
GENRE ÉPISTOLAIRE	{	Cicéron, Pline le Jeune, Sénèque. — S. Cyprien, S. Hilaire, S. Jérôme, S. Augustin.

LITTÉRATURES MODERNES

LANGUE ÉTRANGÈRES. — Les principales langues étrangères européennes, de formation moderne, sont, outre le français : l'italien, l'espagnol ou castillan, l'anglais, l'allemand, le russe et le polonais.

La *langue italienne* est parlée en Italie et dans les îles qui en dépendent ; en Suisse : dans le canton du Tessin et dans une partie des cantons des Grisons et du Valais ; dans une partie du Tyrol méridional, en Istrie et en Dalmatie ; dans les îles Ioniennes (mêlé avec le *romàik* ou grec moderne). Elle est très commune en Tunisie, à Constantinople et dans les grandes villes commerçantes de l'empire ottoman.

La *langue espagnole* ou *castillane* est parlée en Espagne, dans le nord de l'Afrique et dans les anciennes colonies espagnoles d'Amérique et d'Asie. — Le portugais et le brésilien ne diffèrent de l'espagnol que par la prononciation et l'orthographe.

La *langue anglaise* est parlée en Angleterre, en Écosse, en Irlande dans les îles Jersey et Guernesey, etc., aux États-Unis et dans toutes les colonies anglaises : en Asie, en Océanie, en Afrique et en Amérique.

La *langue allemande* est parlée dans tous les pays compris sous le nom d'Allemagne, et dans les colonies d'Allemands.

La *langue russe* est parlée dans les États russes.

LITTÉRATURE ITALIENNE

FORMATION DE LA LANGUE ITALIENNE. — Quels que soient les différents systèmes établis sur l'origine de la langue italienne, on ne peut s'empêcher de reconnaître son affinité avec le *latin vulgaire*. Elle prit naissance, au XIIe siècle, à la cour des rois de Sicile, que fréquentaient les troubadours provençaux.

Les premiers monuments de cette langue, dont le caractère distinctif est la grâce et l'harmonie, datent de la fin du XIIe siècle ; son premier chef-d'œuvre, *La Divine Comédie*, est du XIVe, et son entier épanouissement arrive au XVIe siècle.

DIVISION. — On peut diviser l'histoire de la littérature italienne en cinq époques :

1° *Le XIIIe et le XIVe siècle ; premiers développements.* Au commencement de cette époque, la littérature italienne se forme sur les modèles de la littérature provençale. Bientôt elle surpasse ses modèles. Trois hommes prodigieux, Dante, Pétrarque, Boccace, lui donnent une puissance nouvelle.

2° *Le XVe siècle : temps d'arrêt.* L'imitation servile des anciens, la préférence donnée à la langue latine, arrêtent, à cette époque, les

progrès de la littérature italienne. Mais le genre d'études auquel se livrèrent les Italiens de ce siècle fournit plus d'aliment aux génies qui devaient illustrer le siècle suivant.

3° *Le XVI^e siècle : le siècle de Léon X.* Ce siècle est l'âge d'or de la littérature italienne. La poésie s'élève au plus haut degré de perfection avec l'Arioste, le Tasse, Sannazar, et la prose, fixée par Boccace, se perfectionne encore sous la plume de Machiavel.

4° *Le XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e : époque de décadence.* L'Italie ne produisit plus, pendant cent cinquante ans, que de froids imitateurs, ou des esprits faux et prétentieux qui prirent les antithèses pour de l'éloquence et les pointes pour du brillant et de l'éclat.

5° *La fin du XVIII^e siècle et le XIX^e : nouvel essor.* Une réaction s'est opérée contre le mauvais goût de l'âge précédent, et quelques genres ont été cultivés avec succès, soit dans la poésie : par Métastase, Goldoni, Manzoni, etc., soit en prose : par Alfieri, Silvio Pellico, César Cantu, etc.

PRINCIPAUX POÈTES ITALIENS

(Du XIV^e au XIX^e siècle.)

DANTE ALIGHIERI (1265-1321) naquit à Florence, d'une famille noble. Son premier maître fut le célèbre Brunetto Latini, auteur du *Trésor* (sorte d'imitation du Roman de la Rose). Il combattit d'abord dans les rangs des Guelfes, et prit part à une expédition contre Pise. Puis, inquiété par les factions qui divisaient son parti, il passa aux Gibelins, mais il ne tarda pas à les abandonner. Après avoir erré plusieurs années dans diverses villes de la péninsule, il se retira à Ravenne, où il mourut à l'âge de cinquante-six ans. Pendant son exil, il composa *La Divine Comédie*, poème en trois parties : *L'Enfer*, *Le Purgatoire* et *Le Paradis*.

La Divine Comédie est écrite en strophes de trois vers, disposés de telle sorte que le vers du milieu de chaque strophe rime avec le premier et le troisième de la strophe suivante. En voici le type :

Par moi l'on entre en la cité du crime,
Par moi l'on entre en l'affreuse douleur,
Par moi l'on entre en l'éternel abîme.

Vois : la justice animait mon auteur ;
Pour moi s'unit à la toute-puissance
Le sage amour du divin Créateur.

Rien de mortel n'a pu voir ma naissance :
Rien n'a sur moi de pouvoir destructeur.
Vous qui passez, perdez toute espérance.

(Trad. de SISMONDI, *Enfer*, ch. III.)

Ce poème, qui résume tous les événements et toutes les préoccupations de l'époque, est une fiction dans laquelle l'auteur suppose

que, sous la conduite de Virgile¹ et de Béatrice, symbole de la Théologie, il visite les trois demeures de l'autre vie. Celle des *peines éternelles* est un immense entonnoir divisé en neuf cercles, qui vont en se rétrécissant jusqu'au centre de la terre, et où les supplices augmentent à mesure que l'on descend ; celle de l'*expiation* a la forme d'une montagne escarpée, divisée en sept terrasses qui répondent aux sept péchés capitaux, et dont la dernière touche au Paradis terrestre ; celle des *récompenses* est faite de neuf globes creux et concentriques qui enveloppent la terre. Chacune des sept planètes (système de Ptolémée) tournant autour de la terre immobile, forme un de ces globes ; le huitième se trouve au delà de Saturne, dans la région des étoiles fixes ; le neuvième, l'Empyrée, est au-dessus. — Le poète assigne, non sans une réelle impartialité, dans les différents séjours, des places à ses contemporains et à tous les personnages qui ont laissé un nom dans l'histoire ancienne.

La variété des épisodes, la richesse des tableaux, la facilité, la noblesse et l'harmonie du style de *La Divine Comédie*, ont valu à son auteur le nom d'*Homère du moyen âge*.

APPARITION DE BÉATRICE ET DÉPART DE VIRGILE

(*La Divine Comédie : Purgatoire, ch. XXX.*)

J'ai vu déjà, au commencer du jour,
le ciel paraître à l'orient tout rose,
et le restant orné de bel azur ;

et du soleil la face naître ombrée,
d'où son éclat, tempéré de vapeurs,
était par l'œil un long temps supporté :

ainsi dedans un nuage de fleurs,
qui par les mains angéliques montait,
et retombait dedans et par dehors,

sous un blanc voile ses cheveux ceints d'olive
m'apparut une Dame en vert manteau,
sa robe ayant couleur de flamme vive.

Et mon esprit qui depuis si longtemps
était resté sans que par sa présence
il fut brisé de stupeur et tremblant,

n'ayant encor des yeux mieux connaissance,
par la vertu secrète émanant d'Elle,
sentit d'amour ancien la puissance.

¹ Virgile était le poète favori de Dante, et Béatrice, une jeune fille de sa connaissance, morte à vingt-six ans, dont les grâces et la modestie l'avaient frappé à tel point, qu'il en fit l'idéal de la vertu et le symbole de la révélation.



APPARITION DE BÉATRICE ET DÉPART DE VIRGILE

Au sortir du Purgatoire, Dante entré au Paradis terrestre va franchir le Léthé qui le sépare du Paradis éternel. Virgile le quitte, Strace l'accompagne. Alors, descendant de son char tiré par le griffon emblème de l'Incarnation, la Théologie que symbolise Béatrice, entourée des vertus théologales et cardinales, escortée des apôtres et des docteurs, s'offre à ses yeux ravis, pour lui montrer le séjour des élus de la Divinité.

Aussitôt qu'en mes regards m'eut frappé
la Vertu haute, qui jà m'avait blessé
avant que je fusse hors de l'enfance,
je me tournai à gauche en cet émoi
dont le bambin vers la maman s'élance,
quand il a peur ou qu'il est affligé,
voulant dire à Virgile : « Pas une once
ne m'est restée de mon sang qui ne tremble ;
je sens les traits de l'ancienne flamme. »

Mais voici que Virgile nous avait
privés de soi, Virgile très doux père,
Virgile à qui mon salut je remis ;
et tout ce que perdit l'antique mère
n'empêcha que, nettes par la rosée,
fussent nos joues de pleurs encor ternies.

« Dante, parce que Virgile s'en va,
ne pleure pas, ne pleure pas encore ;
pleurer te faut pour une autre blessure ! »

Tel l'amiral qui en poupe et en proue
vient regarder la troupe qui manœuvre
parmi les nef, et l'excite à bien faire,

telle sur le côté gauche du char,
me retournant à l'appel de mon nom,
qu'il me faut bien enregistrer ici,

je vis la Dame qui m'était apparue
dessous le voile de l'angélique fête
porter les yeux vers moi delà le rû.

Bien que le voile qui tombait de sa tête
encerclé du feuillage de Minerve,
ne la laissât paraître à découvert,

royalement et d'attitude altière,
elle ajouta comme celui qui parle
et le plus chaud de son parler réserve :

« Regarde bien : je suis bien Béatrice !
Comment as-tu daigné venir au mont ?
Ne savais-tu qu'ici l'homme est heureux ? »

Les yeux me churent jus à la claire font ;
mais, m'y voyant, je les tournai vers l'herbe,
tant la vergogne appesantit mon front.

Comme la mère au fils paraît superbe,
elle parut à moi ; parce qu'amère
est la saveur de la pitié acerbe.

Elle se tut. et les Anges chantèrent
soudain : « *In te, Domine, speravi* » ;
mais outre « *pedes meus* » ne passèrent.

Comme la neige entre les troncs vivaces
qui se congèle au dos de l'Italie,
toute amassée au souffle des vents slaves,

et puis, liquide, dégoutte par dedans,
quand vient l'haleine de la terre sans ombre,
pareille au feu qui fait fondre le cierge ;

ainsi je fus sans larmes ni soupirs
avant le chant de ceux dont l'harmonie
suit le concert des sphères éternelles.

(Traduction rythmée et parfois rimée d'André PÉRATÉ.)

FRANÇOIS PÉTRARQUE (1304-1374) naquit à Arezzo (Toscane), de parents florentins, bannis par Charles de Valois. Il suivit sa famille à Avignon, séjour du pape Clément V, et fit ses études tour à tour à Carpentras, à Montpellier et à Bologne ; puis il se voua exclusivement à la poésie. C'est à Avignon qu'il vit, pour la première fois, une noble dame, Laure de Noves, morte de la peste en 1348, dont il célèbre la beauté et les vertus dans ses *Odes et Sonnets*, en langue italienne. Il laissait, en langue latine, des *Épître* et un poème, *Africa*, où il chante les exploits de Scipion l'Africain, qui lui valut du sénat romain la couronne lauréale (1341), et, en langue italienne, des sonnets, des chansons et des épîtres. — C'est à la grâce, à l'exquise finesse du style de Pétrarque que la langue italienne doit en grande partie son élégance, sa souplesse et son harmonie. La mort le surprit à Venise, en 1374, à l'âge de soixante-dix ans.

JACQUES SANNAZAR (1458-1530), né à Naples, surnommé le *Virgile chrétien* à cause de son poème en latin *De partu Virginis*, a composé l'*Arcadie*, roman mêlé de prose et de vers, des *sonnets*, des *chansons*, des *lettres* et divers ouvrages en latin. — Ses écrits sont des modèles de douceur, d'élégance et d'harmonie.

LUDOVIC ARIOSTE OU L'ARIOSTE (1474-1533) naquit à Reggio de Modène. Après son cours de droit, il entra au service du duc de Ferrare, et partagea son temps entre les affaires et la poésie. On a de lui des *chansons*, des *ballades*, des *sonnets* et le *Roland furieux* (*Orlando furioso*), épopée romanesque, en quarante-six chants, qui a pour sujet la lutte des chrétiens contre les Sarrasins. La fureur ou folie passagère du paladin Roland, le principal héros du poème, et le mariage de Roger, son compagnon, un des ancêtres du duc de Ferrare, ne sont que des épisodes de ce poème.

Cette œuvre est riche en tableaux, en portraits, en épisodes les plus divers ; mais elle manque d'unité et quelquefois de convenance.

FRANÇOIS BERNI (1490 ?-1536), né près de Florence, devint chanoine de la cathédrale de cette ville. Comme poète, il excella dans le genre burlesque, appelé depuis lors *bernesque*, en Italie, et sut mettre dans ses vers badins et satiriques beaucoup d'enjouement et d'heureuse facilité. Il mourut, dit-on, de mort tragique, empoisonné par Alexandre de Médicis, dont il avait refusé de favoriser les desseins sanguinaires.

TORQUATO TASSO ou LE TASSE (1544-1595) naquit à Sorrente. Son père était un poète distingué. Destiné au barreau, il se livra de préférence à la poésie, et fut de bonne heure célèbre. Le cardinal d'Este, à qui il avait dédié *Rinaldo*, son premier poème, l'attira à la cour de Ferrare, où le poète passa plusieurs années heureuses, au milieu des plaisirs et des festins. Un poème auquel il travaillait depuis douze ans, et qui devait le placer pour jamais à côté de Virgile, la *Jérusalem délivrée*, allait commencer ses malheurs. En butte à des critiques passionnées, menacé d'assassinat par un ami qui l'avait trahi, appréhendant les censures de l'Église, le Tasse en arriva à des accès de folie véritable, et il fut enfermé. Guéri, on l'enferma de nouveau, par vengeance et méchanceté cette fois. Mais l'Italie s'émut et réclama la liberté du poète. Mandé à Rome par Clément VIII, qui voulait le couronner au Capitole, il mourut la veille même du triomphe.

La *Jérusalem délivrée* a pour sujet la prise de Jérusalem par le brave et prudent *Godefroy de Bouillon*, le généreux *Tancrède* et l'indomptable *Renaud* : elle est écrite en stances de huit vers et se compose de vingt chants. C'est une des œuvres les plus belles et les plus régulières des temps modernes ; elle se place à la suite des épopées antiques par la grandeur du sujet, par la vivacité des caractères, par l'éclat des images, et souvent même par la perfection du style.

On ne peut reprocher à son auteur que quelques-unes de ces recherches qui déparaient alors la littérature italienne, un emploi trop timide du merveilleux chrétien, un certain mélange des idées païennes dans un sujet relativement moderne, et des épisodes un peu légers. Ce qui couvre ces quelques défauts, dont plusieurs appartiennent moins au poète qu'à son époque, c'est surtout l'intérêt soutenu de la composition.

ALEXANDRE TASSONI (1565-1635), né à Modène, secrétaire de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, auquel il dédia son poème, *Le Seau enlevé*, épopée héroï-comique, en douze chants, dont le sujet est la guerre que se firent Modène et Bologne, à l'occasion d'un seau enlevé par les Modenais, à cette dernière ville. Cet ouvrage rivalise avec le *Lutrin* de Boileau pour l'agrément et la variété des peintures, pour la vivacité de la satire et la pureté du style, mais la morale n'y est pas toujours assez respectée.

FRANÇOIS SCIPION MAFFEI (1675-1755) naquit à Vérone. Savant publiciste, historien et poète, il est connu surtout par sa tragédie de *Mérope*, dont le succès fut immense, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. *Mérope* était le premier chef-

d'œuvre dramatique de la scène italienne. L'amour d'une mère qui expose la vie de son fils, en croyant le venger, donne à cette pièce un intérêt croissant à chaque scène. Voltaire l'imita après l'avoir d'abord critiquée.

PIERRE TRAPASSI ou, en grec, MÉTASTASE (1698-1782), né à Rome, était fils d'un soldat. Il trouva, jeune encore, un riche protecteur, qui l'adopta, changea son nom en celui de *Métastase*, et lui laissa en mourant toute sa fortune. Le poète, déjà célèbre, fut appelé à la cour impériale de Vienne par l'empereur Charles VI. C'est alors qu'il composa ses principaux ouvrages, et créa ce genre nouveau, que les Italiens appellent le drame lyrique, et qui est pour nous le *libretto d'opéra*. Métastase apportait dans ses œuvres des ressources d'invention toujours nouvelles, une sensibilité exquise, et triomphait dans le pathétique. Il a composé de nombreux opéras ou mélodrames, *Didon*, *Caton*, *La Clémence de Titus*, *Olympiade* ; des oratorios ou drames sacrés : *Le Sacrifice d'Abraham*, *Caïn*, *Athalie*, *Joseph*, *Joas*, *La Passion*, etc...

Sa poésie, pleine de grâce et d'harmonie, l'a fait surnommer le Racine de l'Italie. On lui reproche d'avoir trop prodigué l'antithèse, défaut ordinaire aux Italiens.

CHARLES GOLDONI (1707-1793), né à Venise, surnommé le Molière italien, composa des tragédies et des opéras avant de s'appliquer exclusivement à la comédie, où il devait exceller. Les meilleures de ses nombreuses pièces sont : *Le Père de famille*, *L'Auberge de la Poste*, *Le menteur*, *Les Mécontents*.

Sans avoir le génie ni la force de conception de Molière, qu'il s'efforçait d'imiter, Goldoni a opéré en Italie la même réforme que notre grand comique en France. Il avait le talent d'observer et de peindre les caractères et les mœurs, et ses tableaux sont d'une vérité frappante.

GIUSEPPE PARINI (1729-1799) naquit à Bosisio, embrassa l'état ecclésiastique et fut professeur de belles-lettres et d'éloquence. Il jouit d'une grande renommée, mais resta toujours pauvre. Il a composé les *Odes* et *Il Giorno* (Le Jour), de nombreux discours et des éloges.

Parini fut un grand novateur comme penseur et comme artiste. Nul ne l'a surpassé pour le style et la structure du vers.

VICTOR ALFIERI (1749-1803), né à Asti (Piémont), célèbre lyrique et poète dramatique, auteur d'*odes*, de *sonnets* et de dix-neuf tragédies, dont les plus remarquables sont : *Polynice*, *Philippe II*, *Antigone*, *Saül*, *Agamemnon*, *Conjuration des Pazzi*, *Marie Stuart*, *Mérope*, *Brutus Ier*, *Brutus II*, etc...

L'action de ces pièces est toujours une et marche rapidement ; les caractères sont tracés avec force, et les situations éminemment tragiques, soutenues par un style mâle, pur, concis et rempli d'images.

HIPPOLYTE PINDEMONTE (1753-1828) naquit à Vérone. Entré d'abord dans l'ordre de Malte, il le quitta pour se vouer aux lettres. On a de lui une traduction en vers blancs de l'*Odyssée*, des *Poésies champêtres*, des *épîtres*, des *satires* et quelques *tragédies*.

VINCENT MONTI (1754-1828) naquit à Fusignano, près de Ravenne. Il eut un talent très remarquable de poète et une versatilité non moins étonnante dans ses sentiments. Il fut successivement le chantre officiel de tous les vainqueurs de l'Italie, et trouva, pour tous, des hommages relevés par le même éclat du talent et la même pureté de style. Monti débuta par des tragédies : *Aristodème*, *Gracchus*, *Manfredi*, la *Bassvilliana*, poème inspiré par l'assassinat, à Rome (1793), de Basseville, secrétaire de l'ambassade française à Naples. Enfin, il écrivit des odes impériales : *L'Epée du grand Frédéric*, etc. — « Au-dessus de ces inspirations d'actualité, de passion éphémère, une œuvre de Monti plane en une beauté immuable, classique : c'est une traduction de l'*Iliade*. » (H. DIERZ.)

ALEXANDRE MANZONI (1784-1873) naquit à Milan. Petit-fils de l'économiste-philosophe Beccaria, il fut élevé dans les idées du XVIII^e siècle ; mais il se convertit bientôt au catholicisme, et inaugura en Italie, par des *Hymnes sacrées*, cette poésie religieuse qui inspira d'abord Lamartine et Victor Hugo. Ses drames, *Carmagnola* et *Adelchi*, n'ont guère de remarquables que les chœurs. La mort de Napoléon, en 1821, lui inspira le *Cinq Mai*, ode regardée comme l'un des plus beaux morceaux lyriques de l'époque. Mais c'est surtout à la prose que Manzoni doit sa gloire. (Voir aux prosateurs.)

THOMAS GROSSI (1791-1853), né à Milan, a composé des *poésies patriotiques*, des *satires*, des *nouvelles* en vers, le drame de *Maria Visconti*, et le roman de *Marco Cusconi*. — « Grossi est le reflet pâli, mais encore fidèle, de Manzoni. » (H. DIETZ.)

GIACOMO LEOPARDI (1798-1837), né à Recanati, près de Lorette, poète fort érudit, fortement enclin au pessimisme. Il eut beaucoup à souffrir physiquement et moralement, séjourna dans plusieurs villes d'Italie et mourut à Naples.

Son poème principal *I Canti* (Les Chants) lui assure une place parmi les plus grands lyriques, malgré la note de pessimisme déprimant qui y domine et qui a séduit un trop grand nombre d'âmes. Il a laissé en prose des *Pensées*, des *Œuvres morales* et des *Dialogues*.

GIUSEPPE GIUSTI (1890-1850), né à Monsummano, se consacra à la politique et à la poésie, et mourut à Florence, à 41 ans. Il a laissé un ample recueil de poésies lyriques intimes et politiques, où la satire domine. Ses œuvres valent par la richesse du style, les nombreuses tournures toscanes, et aussi comme document historique de son temps.

GIOSUÉ CARDUCCI (1838-1907) naquit à Valdicastello. Il fut longtemps professeur à l'Athénée de Bologne. Ses premières poésies furent d'une extrême violence et d'un sectarisme outré. Elles sont

réunies en plusieurs recueils : *Juvenilia*, *Rime nuove*, *Rime e ritmi*. Savant critique, il a laissé en prose *Confessions* et *Batailles*, *Etudes littéraires*. Carducci fut un novateur hardi, au style fort, à la langue riche et harmonieuse.

ANTONIO FOGAZZARO (1842-1911) naquit à Vicence et mourut sénateur. Plus connu comme romancier, il a laissé comme poète *Miranda*, *Valsolda* et *Poésies*. Les plus célèbres de ses romans sont *Daniele Cortis*, *Le Petit monde d'autrefois*, *Le Petit monde d'aujourd'hui*, *Le Saint*, *Leila*. La langue de Fogazzaro est harmonieuse et élégante, son style à la fois puissant et délicat.

Son roman *Il Santo*, qui prêche une réforme radicale de l'Église, fut passionnément discuté et mis à l'Index. Fogazzaro, le maître de l'école idéaliste, préconise une réconciliation de l'Église avec l'esprit moderne.

GIOVANNI PASCOLI (1855-1912), né à San Mauro, fut professeur à l'Université de Bologne, après la mort de Carducci. Outre ses nombreux ouvrages de critique littéraire et des traductions en vers, il a publié divers recueils de poésie : *Myricae*, *I poemetti*, *I canti di Castelvecchio*, *Le Canzoni di re Enzo*. Il se distingue par un sentiment doux et profond de la nature et de la douleur humaine.

GABRIELE D'ANNUNZIO (1864), né sur l'Adriatique, à bord du brigantin *Irène*. Poète d'inspiration païenne et panthéiste, dont l'œuvre très abondante révèle un orgueil démesuré.

Outre de nombreuses poésies lyriques comme *Sogno di un mattino di primavera*, *Sogno di un tramonto d'autunno*, etc., il a donné des épopées comme sa *Canzone di Garibaldi* ; de vastes poèmes symboliques, comme *Laudi del Cielo, del Mare, della Terra e degli Eroi* : des tragédies et des drames psychologiques, historiques, où l'on trouve beaucoup d'affection, de prétention et d'incohérence, parfois aussi de vigoureux tableaux de la vie comme dans *La Figlia di Jorio* : de nombreux romans qu'il groupe en trois cycles : de la rose, du lis, de la grenade (vie sensuelle, sentimentale, intellectuelle). Dans un des plus célèbres, *Il fuoco* (1900) « il exhibe son moi avec une inconscience qui désarme et chante à sa propre louange une lauda d'un lyrisme exubérant ». (A. JEANROY.)

PRINCIPAUX PROSATEURS ITALIENS

(Du XIVe au XIXe siècle.)

JEAN BOCCACE (1313-1375) naquit à Paris. Il était fils d'un marchand florentin et destiné lui-même aux affaires, mais son goût pour les lettres l'emporta. Revenu à Florence après la mort de son père, il partagea sa vie entre les études littéraires et les emplois publics. Alors il écrivit et publia plusieurs petits poèmes : *Théséide*, *Philoclète*, une *Vie de Dante*, qui est plutôt un roman qu'une œuvre

historique, et le *Décaméron* (dix jours), recueil de cent nouvelles en prose, dont la richesse, la variété, la grâce du style, ne rachèteront jamais l'extrême licence. Cet ouvrage, qui a fixé la prose italienne, fut imité par Marguerite de Navarre (*l'Heptaméron*) et par La Fontaine (*Contes*).

NICOLAS MACHIAVEL (1469-1527) naquit à Florence. A trente ans, il entra dans les affaires publiques et devint successivement chancelier et secrétaire de la République florentine. Il fut, à ce titre, chargé de nombreuses missions diplomatiques. Disgracié par les Médicis en 1512, impliqué même dans une conspiration contre le futur pape Léon X, il retrouva plus tard leur faveur, et fut fait par Laurent le Magnifique, historiographe d'État.

Profond penseur, historien éloquent, Machiavel a eu ses apologistes et ses détracteurs.

Ses principaux ouvrages sont : *Le Prince*, traité de politique à l'usage des souverains ; *Le Discours sur Tite-Live*, une *Histoire de Florence*, et un traité sur *l'Art de la guerre*. Dans son livre du *Prince*, Machiavel admet comme principe de droit que la fin justifie les moyens : « Partout où l'on délibère sur le salut de l'État, dit-il, il n'y a à faire aucune considération du juste ou de l'injuste, de l'humain ou du cruel, du louable ou de l'ignominieux. » Cette détestable doctrine a été justement flétrie du nom de *machiavélisme*.

FRANÇOIS GUICHARDIN (1482-1540) naquit à Florence. La pratique des affaires publiques, sous les Médicis, le prépara de bonne heure à l'œuvre qu'il méditait d'entreprendre : son *Histoire d'Italie* (de 1494 à 1534).

On ne saurait louer sans réserve, dans les écrits de Guichardin, l'impartialité et l'intégrité ; mais l'esprit, le jugement profond et sûr, la critique intelligente et toujours éclairée, s'y retrouvent à chaque page. — Son style est d'une vigueur et d'une rapidité particulièrement remarquables.

GEORGES VASARI (1512-1574), né à Arezzo, appartient à la fois aux arts et aux lettres. Il fut fort apprécié de son temps. Mais il abusa de sa facilité, et malgré ses heureuses dispositions, il ne fut pas un grand artiste. Tandis que les écrits de Léonard de Vinci et de Michel-Ange sont peu connus, quoique fort remarquables, ce n'est pas à ses tableaux, mais à son talent d'écrivain que Vasari doit sa renommée. Ses *Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, sont écrites avec une élégante simplicité. Mais l'auteur n'est ni toujours bien informé, ni toujours impartial.

LOUIS-ANTOINE MURATORI (1672-1750), né à Vignola, bibliothécaire du palais ducal de Modène et conservateur des archives publiques, est un des plus savants historiens de l'Italie. Citons de lui : les *Antiquités italiennes* et les *Annales de l'Italie*.

PAUL SEGNERI (1624-1694), né à Nettuno, prédicateur de talent, se fit jésuite, et réforma l'éloquence de la chaire, dégradée par la déclamation et le genre facétieux. On a de lui des *sermons*,

des *panégyriques*, écrits avec pureté, mais gâtés quelquefois par l'étalage d'une érudition déplacée.

ANTONIO CESARI (1760-1825), né à Vérone, entra chez les Oratoriens. Il a écrit plusieurs *Novelle* en style *Trecentesco* (du XIV^e siècle), des dialogues et une célèbre dissertation : *Sur l'état présent de la langue italienne*. C'est le chef de l'école dite des *Puristes*.

NICCOLO TOMMASEO (1802-1874), originaire de Sebenico, écrivain puissant, érudit consciencieux, patriote sincère. Ses meilleurs écrits de morale et d'éducation sont : *La Femme*, *Dictionnaire moral*, *De l'éducation*. Parmi les romans : *Le Duc d'Athènes*, *Foi et Beauté*. Parmi les œuvres de critique et de philologie : *Dictionnaire d'esthétique*, *Dictionnaire des Synonymes*, *Dictionnaire de la langue italienne*. Tous ses ouvrages se distinguent par la pureté et l'originalité du style qui n'est pas toujours exempt d'artifice.

SILVIO PELLICO (1780-1854) naquit à Saluces (Piémont), d'une famille bourgeoise. La lecture des *Tombeaux*, de Foscolo, lui révéla ses talents de poète. Il se lia bientôt avec Foscolo et Monti, et fonda avec eux un journal, le *Conciliatore*. En 1820, arrêté comme conspirateur par le gouvernement autrichien, il fut conduit à Venise et condamné à mort. Le peine fut commuée en quinze ans de prison. Il ne recouvra la liberté qu'après dix ans passés dans la forteresse du Spielberg. C'est à cette dure captivité qu'il a dû sa gloire. Poète lyrique et dramatique de second ordre, il s'acquît un immense renom par les récits de ses malheurs immérités : *Mes Prisons*. On ne lit guère plus de lui que *Mes Prisons* et l'excellent traité des *Devoirs de l'homme*. Ses *Canzoni*, sa *Françoise de Rimini*, son *Euphémie de Messine*, n'eurent qu'un succès d'un jour.

ALEXANDRE MANZONI (voy. aux poètes), célèbre écrivain, doit surtout sa gloire au roman des *Fiancés* (*I promessi sposi*, 1827), tableau fidèle et plein d'intérêt de la société italienne au XVII^e siècle, qui fut aussitôt traduit dans toutes les langues.

Ayant renoncé à la littérature profane, Manzoni publia ses *Observations sur la morale catholique*, en réponse aux attaques de Sismondi contre le catholicisme (dans son *Histoire des républiques italiennes*). — « Ne pactiser jamais avec la bassesse, ne jamais trahir la vérité, ne jamais laisser échapper un mot pour encourager le vice et ridiculiser la vertu », telle était la devise et la règle de conduite de ce grand écrivain.

JOACHIN VENTURA (1792-1861), né à Palerme, célèbre orateur et théologien, entra chez les théatins et devint supérieur général de son ordre. Il a laissé de nombreux ouvrages : *Les Beautés de la foi*, *La Raison philosophique* et *La Raison catholique*, *L'Influence du XVI^e siècle*, *l'Oraison funèbre d'O'Connell*, etc...

ANTOINE BRESCIANI (1798-1862), né à Ala (Tyrol), jésuite, se distingua surtout par la pureté de la langue et l'élégance du style.

Il a publié une intéressante nouvelle, *Le Juif de Vérone*, qui a pour but de dévoiler et de flétrir les sourdes menées des sociétés secrètes.

GIUSEPPE MAZZINI (1805-1872), né à Gênes. Révolutionnaire célèbre, affilié aux sociétés secrètes (*carbonari*), puis fondateur de la *Jeune Italie*, triumvir romain en 1849, vécut longtemps exilé et tour à tour chassé de France, de Suisse et d'Angleterre. Ce violent sectaire a joué un rôle important dans la constitution de l'unité italienne. Ses *Essais de critique* et *Doveri degli uomini* sont très connus. Son style qui n'est pas exempt d'emphase et de surcharge est traité de pléthorique.

CÉSAR CANTU (1807-1881), né à Brivio (Milanais), fit ses études à Sondrio, et devint, à dix-huit ans, professeur de littérature au collège de cette ville. Il a composé de nombreux ouvrages : une *Histoire universelle* très estimée, une *Histoire d'Italie*, une *Histoire de la littérature italienne*, des *Chants religieux*, etc. — Cantu doit surtout sa popularité, en Italie, à l'esprit national qui anime ses divers écrits.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE

POÈTES

(Du XIV^e au XIX^e siècle.)

GENRE ÉPIQUE	{	Dante, <i>La Divine Comédie</i> ; — l'Arioste, <i>Le Roland furieux</i> ; — Le Tasse, <i>La Jérusalem délivrée</i> ; — Tassoni, <i>Le Seau enlevé</i> .
GENRE DRAMATIQUE	{	Monti, <i>C. Gracchus</i> , <i>Aristodème</i> , <i>Manfred</i> ; — Maffei, <i>Mérope</i> ; — Métastase, <i>Didon</i> , <i>Caton</i> , etc. ; — Goldoni, <i>Le Père de famille</i> ; — Alfieri, <i>Polynice</i> , <i>Philippe II</i> , etc. ; — Manzoni, <i>Le Comte de Carmagnola</i> ; — Grossi, <i>Maria Visconti</i> .
GENRE LYRIQUE	{	Pétrarque, Sannazar, Métastase, Manzoni, <i>chansons</i> , <i>sonnets</i> , <i>hymnes</i> , <i>sacrées</i> ; — d'Annunzio, Leopardi, Parini, Pascoli, Guisti. — Pindemonte, <i>Poésies champêtres</i> , <i>satires</i> ; — Berni, <i>satires</i> , etc.

PROSETEURS

(Du XIV^e au XIX^e siècle.)

GENRE ORATOIRE	{	Segneri, Ventura, <i>sermons</i> , <i>panégyriques</i> , <i>oraisons funèbres</i> .
GENRE HISTORIQUE	{	Guichardin, <i>Histoire d'Italie</i> ; — Vasari, <i>Vite dei piu eccellenti pittori</i> , etc. ; — Muratori, <i>Annales d'Italie</i> , etc. ; — César Cantu, <i>Histoire universelle</i> .
GENRE DIDACTIQUE	{	Boccace, <i>Le Décameron</i> ; — Machiavel, <i>Traité du Prince</i> , etc. ; — Silvio Pellico, <i>Mes Prisons</i> , <i>Devoirs de l'homme</i> ; — Bresciani, <i>Le Juif de Vérone</i> ; — Cesari, Tommaseo, Carducci.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE

FORMATION DE LA LANGUE ESPAGNOLE. — Fille du latin, la langue espagnole ou castillane a gardé, plus que les autres néo-latines, la couleur de la langue mère, presque au même titre que l'italien. Un certain nombre de mots ont une origine germanique ou wisigothique ; plus nombreux sont ceux qui proviennent de l'arabe ; à peine quelques-uns sont empruntés au basque ou *euskara*. L'italien a influé sur l'espagnol à l'époque des guerres de la Renaissance ; et le français, du moyen âge à nos jours. L'espagnol est très riche par son vocabulaire, très harmonieux par sa phonétique. Sa littérature est extrêmement abondante.

Au XII^e siècle remontent les plus antiques monuments de la langue espagnole qui nous soient parvenus : livres de lois, archives publiques et privées.

Outre le castillan, divers idiomes provinciaux, directement dérivés du latin, sont parlés en Espagne. Le *catalan* est en tête ; il s'apparente à notre langue d'oc. Le *valencien* diffère assez peu du catalan. Le galicien ou *gallego*, le *montanes* (de Santander), l'*andalou* et le *portugais* sont les dialectes occidentaux. On sait que le *basque* est une langue très ancienne, différente des langues européennes.

On peut diviser en six périodes l'histoire littéraire castillane : 1. Moyen âge, 2. Renaissance, 3. Siècle d'or, le XVI^e, 4. Classicisme ou décadence, 5. Romantisme, 6. Renaissance contemporaine.

I. — LE MOYEN AGE (DU VIII^e AU XIII^e SIÈCLE).

Des épopées analogues à nos chansons de geste marquent le début de la littérature castillane. Il y en a de type populaire (auteurs inconnus), comme la *Cancion del Cid* (Ruy ou Rodrigo de Vivar, mort en 1099), le héros national bien connu. Ce poème est en alexandrins espagnols (7+7, en comptant les brèves finales). Il y en a, en second lieu, du type savant, comme le poème *Loores de la Virgen*, par un prêtre nommé GONZALO DE BERCEO ; c'est une vaste composition qui consigne une foule de légendes en un style plein de fraîcheur et de naïveté.

ALPHONSE X, le *Sage*, roi de 1252 à 1284, est l'écrivain le plus remarquable du moyen âge, soit en vers, soit en prose. Son *Histoire d'Espagne* n'est pas une sèche compilation, mais une œuvre de philosophe et de moraliste. *Las Siete partidas* sont des codes de lois, expliquées par le savant monarque, qui nous renseignent à merveille sur les mœurs du temps. Les *Cantiques à Santa Maria* sont un joyau poétique : rythmes variés, vives images. Alphonse X, roi très malheureux, reste le vrai père et fondateur de la langue espagnole.

Le prince DON JUAN MANUEL (1284-1348) continua son œuvre. *El Conde Lucanor*, recueil de contes moraux, est d'un style savoureux et piquant.

JEAN RUIZ, archiprêtre de HATA (XIV^e siècle). Écrivain abondant mais peu édifiant, en dépit de sa fonction, dans son *Libro del Buen Amor*, recueil de contes et d'apologues, et dans des poèmes satiriques et allégoriques qu'il composa en prison, et dont un certain nombre pourtant sont moraux. Son style est original et expressif.

PEDRO LOPEZ DE AYALA (1332-1407), chancelier de Jean I^{er} a écrit des *Chroniques de Castille* et un poème : *El rimado de Palacio*. Intéressants récits et véhémentes protestations contre les désordres du temps.

II. — LA RENAISSANCE (XV^e ET XVI^e SIÈCLES).

L'influence italienne est prédominante. La poésie, de naïve et populaire qu'elle était, vise à devenir savante et docte au risque d'être alambiquée et inintelligible.

A. LA POÉSIE.

LES CANCIONEROS. — Ce sont les recueils de *canciones* ou chansons dans le goût italien. Leurs auteurs sont très nombreux, mais d'un talent médiocre. On cite parmi eux :

LE MARQUIS DE SANTILLANA (1398-1458). Neveu de Lopez de Ayala, il joua un rôle prépondérant sous le règne de Jean II. Auteur de quarante *sonnets* du genre italien et du *Centiloquio*, recueil de préceptes moraux, plusieurs fois commenté depuis.

JUAN DE MENA (1411-1456), poète andalou, le principal importateur en Espagne des mètres italiens. Son poème *Les Trescientos* a joui d'une célébrité imméritée, car il a appauvri la langue et a fâcheusement modifié sa syntaxe pour l'italianiser.

JORGE MANRIQUE (1440-1478), le plus grand des poètes du XV^e siècle, s'est immortalisé par ses *Coplas* à la mort de son père Rodrigo Manrique. Ces strophes, d'un rythme très spécial, qui expriment les idées chrétiennes sur le néant de la vie terrestre, ont été louées par tous les critiques, mises en musique et traduites dans toutes les langues.

JUAN DEL ENCINA (1469-1539), poète dramatique, le père du théâtre espagnol. Ses *Eglogas*, drames sacrés, sont analogues à nos *mystères*. Il a composé aussi des *farces*, pleines d'une verve endiablée. Il s'inspire de la poésie italienne.

B. LA PROSE.

FERNAN PÉREZ DE GUZMAN (1376-1458), neveu de Ayala et oncle de Santillana, fit honneur à sa famille, très littéraire, et exerça des charges importantes. Dans ses *Generaciones y Semanzas* (Portraits) il fait revivre, avec un rare talent d'observateur, un

grand nombre d'hommes illustres de son temps. Le premier des historiens de l'Espagne, il est un des plus concis et élégants.

HERNANDO DEL PULGAR (1435-1492), secrétaire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, imita, mais avec moins de talent que son modèle, le livre des Portraits de Guzman, dans ses *Claros Varones* (Hommes illustres).

GARCI RODRIGUEZ DE MONTALVO est l'auteur du fameux roman *Amadis de Gaula*, le parfait chevalier, destiné à une grande renommée en France, dont il imitait en les exagérant encore les romans de chevalerie. C'est contre l'influence de cet ouvrage que Cervantès écrira *Don Quichotte*.

FERNANDO DE ROJAS, juif converti, est, croit-on, l'auteur de *La Celestina* (1499), un autre roman destiné à une renommée européenne, ouvrage licencieux, malgré ses intentions morales ; sa forme dialoguée, la vivacité des réparties, les fortes analyses psychologiques, la concision des maximes morales et la perfection du style compensent mal ce grave défaut.

III. — LE SIÈCLE D'OR (DE CHARLES-QUINT À CHARLES II, 1516-1700)

C'est avec raison que les Espagnols nomment *siècle d'or* les 150 ans où régna sur eux la dynastie des Habsbourgs. Cultivée par des génies de premier ordre, la langue acquit sa complète perfection et produisit des œuvres maîtresses, en même temps que s'étendait, dans l'univers entier, l'influence politique et artistique de l'Espagne.

A. LA POÉSIE ÉPIQUE.

LE ROMANSERO. — On désigne sous ce nom un vaste ensemble de poésies narratives (*romances*) composées sur un type uniforme : vers de huit syllabes, avec accent sur la septième (ce qui équivaut à notre vers de 7), et assonances seulement aux vers pairs. Ce trésor poétique qu'ont enrichi une foule d'auteurs, la plupart inconnus, est d'un grand intérêt historique. Il est resté populaire en Espagne. Corneille et Victor Hugo s'en sont inspirés.

DIEGO DE HOJEDA composa *La Cristiada*, poème de la Rédemption.

ALONSO DE ERCILLA est l'auteur de l'*Auracana*, épopée du genre historique, retraçant magnifiquement la longue et sanglante guerre contre les Auracans, indigènes du Chili. Vérité de la narration, pompe de la description, sonorité et harmonie des vers : telles sont les qualités de cette œuvre.

B. LA POÉSIE LYRIQUE.

JUAN BOSCAN (1490-1542), Catalan qui séjourna longtemps en Italie, d'où il rapporta des combinaisons métriques nouvelles, et en

particulier le vers de onze syllabes qui n'est autre que le vers de Dante, pris lui-même à nos chansons de geste (vers de dix syllabes, la onzième étant atone quand il y en a onze). Auteur de sonnets.

GARCILASO DE LA VEGA (1503-1536) accompagna Charles-Quint en Provence, où il mourut héroïquement dans un siège. Auteur de *sonnets* et d'*églogues*, parmi lesquelles *Salicio y Nemoroso* est une des œuvres les plus parfaites du Parnasse espagnol.

FRAY LUIS DE LEON (1527-1591), religieux augustin que nous retrouverons aux Mystiques. Il a écrit quelques *canciones* ou *quintillas*, d'une suavité, d'une sublimité et d'une perfection rares, entre autres : *La Oda a la Ascension*, *La Noche serena*, *La Descansada vida*, *La Profecia del Tajo*. — (Saint Jean de la Croix et sainte Thérèse seront traités plus loin.)

FERNANDO DE HERRERA (1534-1597), surnommé *El divino*, prêtre andalou, chef de l'école poétique la plus féconde de la Péninsule, imita les Grecs et les Italiens et abusa un peu de la mythologie. Son *Hymne sur la victoire de Lépante* et la *Défaite du roi Sébastien de Portugal* sont animés d'un souffle biblique puissant.

LUIS ARGOTE DE GONGORA (1561-1627), prêtre andalou. Ses *letrillas* sont des poésies légères, amusantes et gracieuses. Mais, ayant adopté le style précieux, il abusa des mots grecs et latins, des inversions exagérées, et laissa son nom au *gongorisme*.

Les deux ARGENSOLAS, BARTOLOMÉ et LUPERCIO, ont publié des *sonnets* et des *épigrammes*, du genre Renaissance.

C. LA POÉSIE DRAMATIQUE.

LOPE DE RUEDA († 1565) donna à la *Comedia* espagnole sa forme consacrée, qu'illustra surtout l'autre LOPE.

Le théâtre espagnol ne se laissa pas influencer par le théâtre grec, et ne voulut jamais adopter la tragédie classique. Il ne s'est point embarrassé de la règle dite des *trois unités*, non plus que de la forme de la versification, qui y est restée vive et légère avec le vers de huit syllabes, plus grave avec le vers de onze. Il n'a traité que des sujets moraux, mêlant sans scrupules, dans ses *Comédias* ou drames, le tragique et le comique.

GUILLEN DE CASTRO (1569-1631), poète valencien, a composé deux douzaines de drames, dont les plus justement célèbres sont *Las Mocedades* (Jeunesses) *del Cid*, et *El Conde de Alarcos*. Il peint les passions véhémentes de l'amour et de la jalousie avec une exaltation voisine de la fureur. Ce sont les *Mocedades* qu'imita Corneille.

FÉLIX LOPE DE VEGA CARPIO (1562-1635), né à Madrid. Le plus fécond des écrivains connus et que, pour cette raison, Cervantes a nommé, « un prodige, un monstre de la nature ». Il a laissé 1,800

comedias, plus de 400 *autos* ou drames sacrés. Cette luxuriante production, où le médiocre et même le mauvais côtoient l'excellent et le génial, comprend, en dehors des Autos, inférieurs à ceux de Calderon, des comédies historiques, des comédies de cape et d'épée, des comédies de mœurs. Les types qu'il a empruntés à l'histoire, tels que *Pierre le Cruel* et *Alphonse le Chaste* sont plus conformes aux préjugés populaires qu'à la vérité historique. Aussi, ce sont ses ouvrages d'invention qui constituent son mérite particulier : *Le Chien du jardinier*, *La Nuit tolédane*, *Les Miracles du dédain* sont parmi les plus célèbres. L'Europe entière est tributaire de cette œuvre immense. Finesse des peintures, surtout dans les études de femmes, vivacité des dialogues, variété, souplesse et harmonie de la versification : telles sont les qualités de ses chefs-d'œuvre. Corneille lui a emprunté la *Suite du Menteur*.

Secrétaire du duc d'Albe, il prit part à l'expédition de l'*Invincible Armada*, puis, devenu veuf, se fit ordonner prêtre. On lui accorda des obsèques royales.

TIRSO DE MOLINA (1571-1648), religieux de la Merci, provincial de son ordre, fut le premier disciple de Lope de Vega, moins fécond que ce maître (400 pièces), mais créateur de types plus parfaits d'humanité. La plus célèbre de ces créations est celle de *Don Juan*, ou le *Trompeur de Séville*, qu'il a du moins fixé sinon inventé, et qui, depuis, a eu, à l'étranger, de nombreuses imitations (Molière, Thomas Corneille, Mozart, etc.). On cite encore *Marthe la pieuse*, type de l'hypocrisie féminine, *Le Condamné pour manque de foi*, son chef-d'œuvre et, peut-être, celui du théâtre espagnol.

JUAN RUIZ DE ALARCON (1580-1639), qui vécut au Mexique, est un maître de la comédie de mœurs, ou comédie psychologique. Ses quatre chefs-d'œuvre sont : *Le Menteur* (imité par Corneille), *Les Murs ont des oreilles*, *Changer pour s'améliorer*, *L'Examen des maris*. Molière admirait Alarcon, qu'il imita plus d'une fois. Fin psychologue, moraliste élevé, le plus sobre des auteurs espagnols, à demi classique, Alarcon s'apparente au génie français par bien des points.

PEDRO CALDERON DE LA BARCA (1601-1681), né à Madrid, suivit la carrière des armes, guerroya en Italie, puis vécut à la cour jusqu'à l'âge de cinquante ans. Ordonné prêtre et nommé chanoine de Tolède, il se mit à écrire pour le théâtre et devint l'émule de Lope, qu'il surpassa en génie. Son œuvre puissante comprend :

1° Des comédies de cape et d'épée : *La Dame fantôme*, *Méfiez-vous de l'eau dormante*, *Le Gélier de soi-même*. Ses personnages sont vivants et agissants ; son invention dramatique extrêmement ingénieuse. En France, Quinault, Thomas Corneille, Scarron, etc., l'ont imité dans ce genre.

2° Des *Autos sacramentales*, drames sacrés joués devant le Saint-Sacrement. Le poète y atteint le sublime. Sa versification y est d'une harmonie enchanteresse. En ce genre, il est resté inimitable.

3° Des drames historiques : *El Alcalde de Zalamea*, *Le Tétrarque de Jérusalem*, *Le Médecin de son honneur*. Ces fortes figures donnent l'illusion de la vie.

4° Trois drames philosophiques, traduits dans toutes les langues : *Le Magicien prodigieux*, *La Dévotion à la croix*, *La Vie est un songe*.

Le but de ce dernier ouvrage, *La Vida es sueño*, est de démontrer que l'homme est comme un animal sauvage qui ne triomphe de ses instincts grossiers que par la raison. Le personnage de Sigismond est le plus puissant et le plus symbolique du théâtre espagnol.

La gloire de Calderon, d'abord oubliée, revit depuis cinquante ans ; on le considère comme un des plus vigoureux dramaturges modernes.

D. LES HISTORIENS.

JUAN DE MARIANA (1535-1624), Jésuite fort savant, enseigna à Alcalá, à Rome et à Paris. Il composa en latin, puis traduisit en espagnol une monumentale *Histoire d'Espagne* (30 volumes). Il imita Tacite, surtout dans les discours qu'il prête à ses héros. Sa véracité est relative, mais il est sincère. Son ton est grave, son style, solennel.

DIEGO HURTADO DE MENDOZA (1503-1575), diplomate et homme politique, publia l'*Histoire de la Guerre de Grenade*, œuvre de belle composition où il imite scrupuleusement Salluste et Tacite. Sobre et concis à l'excès, il est parfois obscur.

FRANCISCO DE MELO (1611-1666), d'origine portugaise, publia l'*Histoire des révoltes et de la séparation de la Catalogne*. Imitateur des latins et de Mendoza, il écrit dans un style pompeux et parfois déclamatoire. On le regarda longtemps comme le modèle du genre.

ANTONIO DE SOLIS (1601-1686), auteur de la célèbre *Conquête du Mexique*, est plus personnel et moins esclave des auteurs antiques. Il a des portraits bien campés et de superbes descriptions. Malheureusement, son information laissait à désirer.

E. LES AUTEURS MYSTIQUES.

Entre toutes les gloires de l'Espagne, une des plus pures est d'avoir produit ces grands mystiques, dont l'influence dure encore, et conduira sans doute bien longtemps les âmes avides de s'unir à Dieu.

JEAN DE YEPES, SAINT JEAN DE LA CROIX (1542-1591), religieux carme qui aida sainte Thérèse dans la réforme de son Ordre, est à la fois prosateur et poète mystique. Dans les *Avis et Sentences* et la *Montée du Carmel*, il s'élève à des hauteurs presque inaccessibles à la faiblesse humaine.

Ses *Canciones*, surtout celle qui a pour titre : *Entre el alma y el esposo*, sont d'une prodigieuse richesse d'images et d'une vermeille sublimité de sentiments.

TERESA DE CEPEDA Y AHUMADA, SAINTE THÉRÈSE (1515-1582), l'immortelle vierge d'Avila, réformatrice du Carmel, peut être regardée comme le plus noble et le plus sublime des écrivains mystiques de la chrétienté. Femme admirable, en qui le sens pratique le plus avisé s'alliait à l'amour de Dieu le plus véhément, elle donne aussi le type parfait du style castillan : simple, familier, plaisant et spirituel, coulant comme de source. Ainsi que l'a dit un savant critique, « sainte Thérèse écrit comme parlaient les bonnes femmes chrétiennes de son pays au coin du feu ». Elle composa, sur l'ordre exprès de son directeur spirituel : sa *Vie*, puis les *Moradas* (demeures ou châteaux de l'âme) et *Le Chemin de perfection*. La langue de la sainte doctoresse est plus souple encore, s'il se peut, dans ses *Lettres*, remplies du plus délicieux abandon, des sentiments les plus délicats, et dans ses *Canciones*, poésies où son cœur, percé par un séraphin, laisse déborder la flamme qui l'embrase. Fray Luis de Léon, l'éditeur des œuvres de la sainte Mère, a dit avec une compétence qui a reçu l'approbation de tous les critiques : « Pour la forme de la diction, la pureté et la facilité du style, pour l'élégance sans apprêt qui charme au suprême degré, je doute qu'il y ait un écrivain de notre langue qui puisse lui être égalé. »

LUIS SARRIA, FRAY LUIS DE GRANADA (1504-1588), religieux dominicain, qui s'éleva aux plus hautes charges. Prédicateur fameux et remarquable écrivain, il publia entre autres œuvres : *Le Guide des pécheurs* et *Le Symbole de la Foi*. Traduits dans toutes les langues, on admire leur logique parfaite, comme, dans l'original, leur langue noble et harmonieuse. Saint François de Sales goûtait fort *Le Guide des pécheurs*. Luis de Granada rappelle, à certains égards, Bossuet.

FRAY LUIS DE LEON (1527-1591), provincial des Augustins, fut d'abord professeur à Salamanque. Les deux œuvres maîtresses de l'insigne religieux sont : *Los Nombres de Cristo*, étude philosophico-mystique des noms que l'Écriture donne au Christ : chemin, pasteur, bras de Dieu, montagne, roi, époux, etc. ; et *La Parfaite Epouse*, traité des devoirs de l'épouse, où les plus nobles idées morales et religieuses s'allient aux observations de la plus fine psychologie.

De même que cet auteur est considéré comme le plus parfait des poètes lyriques (voir plus haut), il est regardé comme un des plus distingués prosateurs, surtout par la perfection avec laquelle ses périodes sont balancées pour l'enchantement de l'oreille.

F. LES ROMANCIERS.

Après l'*Amadis*, déjà cité, la littérature romanesque produisit des œuvres du genre pastoral le plus faux : *La Diana*, du Portugais MONTEMAYOR, *La Galatea*, de Cervantes, *La Arcadia*, de LOPE DE VEGA. Elles sont tombées devant l'immense succès de l'œuvre du Cervantes.

MIGUEL DE CERVANTES SAAVEDRA (1547-1616), né à Alcalá de Hénarès, fut tour à tour soldat, et comme tel, assista à la bataille de Lépante, où il eut « l'insigne honneur de perdre le bras gauche »,

puis petit employé de l'administration, protégé de divers personnages, mais toujours besogneux, quoique de vie exemplaire. D'une foi ardente et d'une piété véritable, celui qui devait immortaliser sa langue vécut et mourut pauvre, mais honnête et chrétien.

Parmi ses nombreux ouvrages, les plus connus sont : *La Galatea*, roman pastoral ; des *Comedias* dont la meilleure est *Numancia* ; *Le Voyage au Parnasse* ; *Les Nouvelles et Contes exemplaires*, série de petits chefs-d'œuvre que devait éclipser *Don Quichotte*, paru en deux fois, 1605, 1615.

Le style de Cervantes est pour les Espagnols l'objet d'une admiration inépuisable. Il prend tous les tons, et son chef-d'œuvre est le trésor de la langue.

« *Le Don Quichotte* est à la fois un livre très espagnol et très humain. La philosophie qui s'y cache, la morale qui s'en dégage, c'est là l'essence rare de ce livre universel. » (P. MÉRIMÉE.)

Les deux personnages, don Quichotte et Sancho Pança, incarnent deux types d'hommes : l'idéaliste, le chevalier de l'amour chaste et de la fidélité absolue, dont l'âme obscurcie un moment par la folie, rayonne à la fin d'un reflet céleste ; à côté de lui, l'homme grossier, gourmand, égoïste et peureux, mais si candide et si parfaitement humain.

Lu, commenté et admiré dans l'original et dans des traductions nombreuses, l'ouvrage subit bien des discussions. Le but de Cervantes était exclusivement littéraire : il se proposait, pour fin directe, de ridiculiser les romans de chevalerie qui avaient tourné la tête à son héros. On s'est demandé si, en frappant le masque, il n'avait pas atteint le visage, si en se moquant de la parodie de l'héroïsme, il n'avait pas atteint l'héroïsme lui-même : *donquichotisme* est devenu généralement le synonyme de dévouement inutile et absurde ; et la sottise de Sancho s'efface pour certains, sous son bon sens. Il faut en juger comme d'Alceste et de Philinte, de Tartufe et d'Orgon : la vertu est dans le milieu. Mais l'idéal est compromis par la confusion possible avec sa contrefaçon. C'est ce qui a fait dire de ce livre et de son auteur :

« Otez les aventures grotesques, il n'y a plus, d'un côté, qu'une folie qui fait honneur à la nature humaine et, de l'autre, une misanthropie amère qui s'amuse des bons tours que la ruse, la poltronnerie et la rapine savent toujours jouer à la franchise et à la probité... Si cette satire a atteint l'esprit chevaleresque et l'a fait baisser dans le monde, qui le pardonnera jamais au génie de Cervantes ? » (Louis VEUILLLOT.)

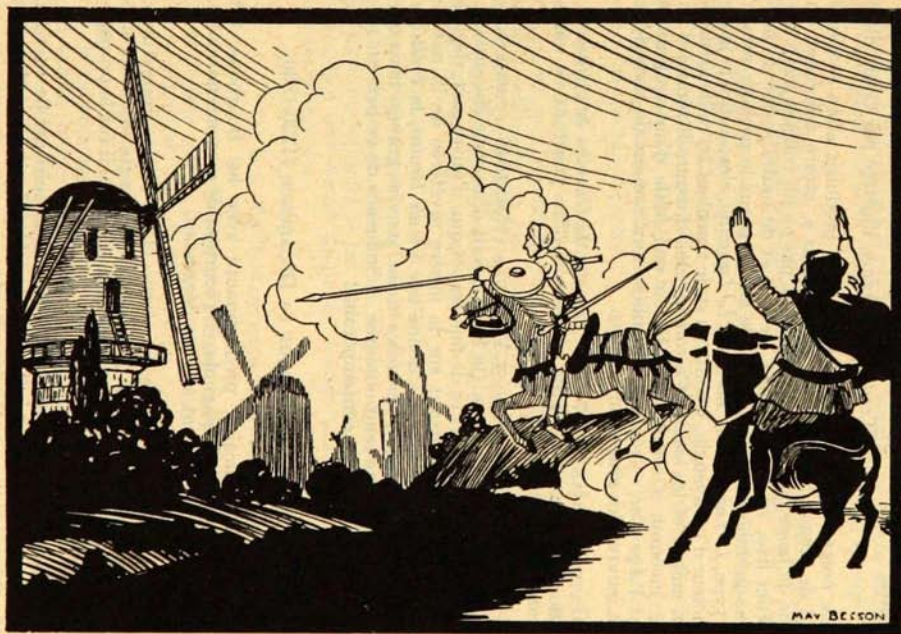
Le *Cyrano*, le *Jeoffroy*, et le *Flambeau*, de Rostand, s'inspirent de *Don Quichotte*, qui a été mis directement à la scène par Richepin. « C'est bien plus beau, puisque c'est inutile », dit l'un des héros de Rostand, mais du moins, se dévouent-ils pour de nobles causes et non pour des billevesées.

DON QUICHOTTE ET LES MOULINS A VENT

Ch. VI. — De l'heureux succès qu'eut le valeureux Don Quichotte dans l'épouvantable et incroyable aventure des moulins à vent, et d'autres événements dignes de mémoire.

Dans ce moment ils découvrirent trente à quarante moulins à vent qui se trouvaient dans cette plaine, et dès que le chevalier les aperçut : « La fortune, dit-il, nous guide mieux que nous le pourrions souhaiter ; ami Sancho, vois-tu cette troupe de démesurés géants ? Je prétends les combattre et leur ôter la vie. Commençons à nous enrichir de leurs dépouilles ; cela est de bonne guerre et c'est servir Dieu que d'ôter une aussi terrible engeance de dessus la face de la terre. — Quels géants ? dit Sancho Pança. — Ceux que tu vois là, dit don Quichotte, avec ces grands bras dont quelques-uns ont près de deux lieues de long. — Prenez-y garde, répondit Sancho, ce que vous voyez là, ce ne sont pas des géants mais des moulins à vent ; et ce qui vous paraît des bras, ce sont les ailes que le vent fait tourner pour mettre la meule en mouvement. — Il paraît bien, dit don Quichotte, que tu n'es guère expert en fait d'aventures. Ce sont des géants ; et, si tu as peur, retire-toi d'ici, et te mets quelque part en oraison ; pour moi, je vais les attaquer, quelque inégal que puisse être le combat. »

En disant cela, il piqua Rossinante, et quoique Sancho se donnât au diable pour le convaincre que c'étaient des moulins à vent, et non pas des géants, c'étaient tellement des géants pour notre chevalier, qu'il n'entendait même pas les cris de son écuyer ; et plus il s'approchait des moulins, moins il se désabusait. « Ne fuyez pas, poltrons, s'écriait-il à tue-tête ; lâches et viles créatures, ne fuyez pas ; c'est un seul chevalier qui entreprend de vous combattre. » Un peu de vent s'étant élevé au même instant, et ces grandes ailes commençant à se mouvoir : « Vous avez beau faire, dit le chevalier redoublant ses cris, quand vous remueriez plus de bras que n'en avait Briarée, vous me le paierez tout à l'heure. » En même temps, il se recommande de tout son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir dans un si grand péril ; et bien couvert de son écu, la lance en arrêt, il court de toute la force de Rossinante contre le plus proche des moulins et rencontre une des ailes ; de sorte que, le vent donnant avec furie, l'aile en tournant emporta la lance et la mit en pièces, jetant loin de là le cavalier et le cheval sur le terrain et en très mauvais état. Sancho accourut au grand trot de son âne et vit que son maître ne pouvait remuer, tant la chute avait été lourde. « Eh ! ventre de moi, dit Sancho, ne vous disais-je pas bien que vous prissiez garde à ce que vous alliez faire, et que c'étaient des moulins à vent. Et qui en pouvait douter à moins d'en avoir d'autres dans la tête ? — Tais-toi, ami Sancho, répondit don Quichotte, le métier de la guerre plus que tout autre est sujet aux caprices du sort et à son inconstance perpétuelle. Mais veux-tu que je te dise ce que je pense, ou plutôt ce qui est la vérité ? c'est que l'enchanteur Freston, celui qui a enlevé mon cabinet et mes livres, a changé ces géants en moulins pour m'ôter la gloire de les vaincre, tant il a de haine et de rage contre moi ; mais à la fin il faudra bien que toute sa science cède à la bonté de mon épée. — Dieu le veuille ! » répondit Sancho. Et lui aidant à se lever, il fit tant qu'il le hissa sur Rossinante, qui était à demi-épaulé.



Don Quichotte attaque les moulins à vent que sa folie lui fait prendre pour des géants pervers
aux yeux hagards, malgré Sancho Pança qui ne peut le désabuser.

Tout en s'entretenant de cette aventure, ils prirent le chemin du port Lapice, parce qu'il n'était pas possible, disait don Quichotte, que, ce chemin étant fort passant, ils n'y trouvassent bien des aventures.

(Traduction Mame, illustrée par Granville.)

LE ROMAN PICARESQUE. — L'Espagne produisit alors ce genre spécial de roman : « le roman des coquins », *picaro* désignant un homme de basse condition qui, n'ayant pas ou ne voulant pas avoir de métier fixe, vit d'expédients, de vols et de toutes sortes de professions prohibées. Avant le XVI^e siècle, parut le premier roman de ce type, *Le Lazarillo de Tormas*. *Le Lazarillo*, c'est-à-dire le jeune conducteur d'un aveugle, y conte en style truculent les mille artifices de son maître et les siens. Ce roman, chef-d'œuvre littéraire d'un auteur inconnu, a servi de modèle à une foule d'autres publiés durant l'*Age d'or*, — réplique singulière aux romans de chevalerie et aux œuvres des grands mystiques.

MATEO ALEMAN (1547-1609), auteur de *Guzman de Alfarache*, imitation du *Lazarillo*. Très réaliste, il offre pourtant de sages maximes de vie pratique.

FRANCISCO DE QUEVEDO Y VILLEGAS (1580-1645), composa le roman picaresque *El Buscon* (le Filou), écrit d'un style éblouissant, surchargé de jeux de mots et de finesses, et qui, d'autre part, dégage un pessimisme déconcertant sur la misère invétérée de la nature humaine. Le même auteur a donné une *Vie de Brutus*, la *Politique de Dieu*, un *Traité de la Providence divine*, œuvres graves, mais que l'abus du gongorisme rend obscures. L'influence de ce penseur original fut grande sur ses contemporains.

IV. — LE NÉOCLASSICISME OU LA DÉCADENCE (1720-1830).

L'influence française, prédominante avec les Bourbons, fut funeste à la littérature espagnole, en l'écartant de ses voies normales. D'autres causes expliquent aussi la décadence.

NICOLAS FERNANDEZ DE MORATIN (1737-1780), dramaturge, dont on signale *La Petimetra* (la Damoiselle), sorte de compromis entre le genre espagnol et le genre français, duquel il fut le propagateur enthousiaste.

RAMON DE LA CRUZ (1731-1794), auteur spirituel de *sainetes*, genre très madrilène. *Le Beignet*, *Les Marchands de châtaignes*, *Le Marché*, sont d'une gaîté désopilante.

LEANDRO FERNANDEZ DE MORATIN (1760-1828), fils de don Nicolas, est le premier dramaturge du temps, celui qui a su le mieux allier le génie de Lope de Vega au génie des comiques français. *La Comédie nouvelle* ou *Le Café*, *Les Fausses dévotes*, et surtout

Le Oui des jeunes filles (*El Si de las ninas*) sont d'un psychologue et d'un poète ; mais ces œuvres sont inférieures à celles de l'âge d'or.

GASPAR MELCHIOR DE JOVELLANOS (1744-1811), homme politique, composa une étude sur la *loi agraire*, et donna au théâtre *Le Délinquant vertueux*, œuvre morale et émouvante, quoique artificielle.

JUAN MENENDEZ VALDES (1754-1817), personnage méprisable ; a laissé des poésies légères d'une versification ingénieuse.

THOMAS DE IRIARTE (1750-1791) composa de jolies fables littéraires, artistement versifiées.

FÉLIX MARIA DE SAMANIEGO (1745-1801) a donné un recueil de fables morales dont le succès mérité fut et reste grand. Nombre d'entre elles sont imitées des anciens et des modernes, mais beaucoup sont de son invention.

MANUEL JOSÉ QUINTANA (1772-1857), homme politique célèbre, a publié *Les Vies des Espagnols illustres*. Poète lyrique, il chanta en vers grandiloquents les inventions modernes et les révolutions politiques de son époque. Le théâtre lui doit le célèbre drame *Pelayo* (Pélage), d'un patriotisme enthousiaste. Trop souvent blasphémateur et ennemi de l'Église, Quintana eut le bonheur de se convertir peu avant sa mort.

FRANCISCO DE ISLA (1703-1781), Jésuite, auteur du célèbre roman *Fray Gerundio*, satire très fine de la détestable manière de prêcher du temps. Le succès de cet ouvrage fut immense. Isla traduisit en espagnol le *Gil Blas* de Lesage, qui n'eut pas de peine à paraître une œuvre originale, Lesage ayant très bien saisi les mœurs espagnoles.

V. — LE ROMANTISME (1830-1870).

L'influence du Romantisme fut grande en Espagne, mais il est juste de dire que la littérature espagnole y gagna de retrouver sa forme primitive, celle de l'âge d'or.

A. LA POÉSIE LYRIQUE, DRAMATIQUE, ÉPIQUE.

MARTINEZ DE LA ROSA (1787-1862), homme d'État célèbre, a donné au théâtre *Œdipe*, du genre classique pur, et *Aben Humeya*, *La Conjuration de Venise*, qui sont pleinement romantiques. C'est l'homme du juste milieu, de la « transition suave ».

ANGEL SAAVEDRA, DUC DE RIVAS (1791-1865), lyrique de haute valeur dans *Le Phare de Malte* et la narration magnifique *Le More exposé*, fut le vrai rénovateur du théâtre avec *Don Alvaro*, qui produisit dans la Péninsule l'effet de *Hernani* en France. On admire la fluidité et l'harmonie de sa versification aux images grandioses.

JOSÉ DE ESPRONCEDA (1808-1842), une des plus curieuses figures du romantisme. Dans son *Etudiant de Salamanque* et dans *Le Diable-Monde*, à côté des divagations d'un fou criminel, on trouve des pages d'une élévation étonnante et d'une perfection rythmique achevée. Son *Chant du Cosaque* et son *Hymne à l'Immortalité* sont très connus. Il mit fin à sa vie par le suicide.

JEAN-EUGÈNE HARTZENBUSCH (1806-1880), fils d'un ébéniste allemand, fit sa propre éducation et devint directeur de la Bibliothèque Nationale. Son drame, *Les Amants de Tétel* (1837), fut un événement. Sujets légendaires, poésie riche et variée, ce dramaturge passionne toujours les foules espagnoles.

JOSÉ ZORRILLA (1817-1893). C'est le plus grand nom de la période romantique et celui d'un noble poète, soit dramatique, soit lyrique. Les plus connus de ses comédies et drames sont : *Le Savetier et le roi*, *Traître, impénitent et martyr*, *Le Poignard du Goth*, et, par-dessus tout, *Don Juan Tenorio*, joué en 1844. Ce dernier drame, désavoué par son auteur, est néanmoins le plus aimé et le plus frénétiquement applaudi par le peuple. C'est que Zorrilla, dans cette pièce, ainsi que dans ses admirables *Odes* et dans le poème *Granada*, a été, comme il se définit lui-même, « l'écho fidèle et vibrant de l'âme populaire espagnole ». Fervent chrétien, patriote ardent et jaloux, âme noble et sensible, lyre docile touchée par les vieilles légendes, il a rendu des sons aussi émouvants que suaves.

MANUEL BRETON DE LOS HERREROS (1796-1873), le plus fécond et le plus artiste des comiques, d'une verve intarissable, d'une versification flexible et colorée. Parmi des centaines de ses comédies, citons : *Marcelle*, *Meurs et tu vivras*, *La caque sent toujours le hareng*, *Je reviens à Madrid*. Sa morale bourgeoise est également distante de l'héroïsme et de l'austérité.

VENTURA DE LA VEGA (1807-1865) a fort peu écrit, mais sa *Mort de César* reste le type de la tragédie classique qu'il voulut ressusciter. Sa comédie *L'Homme du Monde* est un chef-d'œuvre d'observation psychologique et d'exécution littéraire.

B. LA PROSE ROMANTIQUE.

ESTEBANEZ CALDERON (1799-1867) publia les *Scènes andalouses* où il dépeint les types caractéristiques de sa petite patrie avec une vérité d'observation et une richesse de coloris remarquables.

RAMON DE MESONERO ROMANOS (1803-1882), conseiller municipal de Madrid, au temps d'Isabelle II, a peint avec perspicacité et habileté *Les Scènes madrilènes*, et une foule de portraits dans *Les Mémoires d'un sezagénair*.

MARIANO JOSÉ DE LARRA, dit FIGARO (1809-1837), fils d'un chirurgien de l'armée napoléonienne, fut élevé en France. Dans ses

cartas (lettres) et *articles* donnés aux Revues, il a fustigé avec une amertume et une vigueur extrême les travers et les vices du temps. C'est un satirique politique ennemi juré des conservateurs, qu'il crible de traits mordants, en un style limpide, fin et précis. Très pessimiste, il finit sa vie par le suicide. à 28 ans.

C. LES PHILOSOPHES.

JACQUES BALMÉS (1810-1848), prêtre catalan, né à Vich, eut une courte mais féconde carrière. Sa *Philosophie fondamentale*, son *Art d'arriver au vrai* (*El Criterio*) sont pleins de bon sens pratique et de science avertie et éloquente. Son œuvre maîtresse est *Le Protestantisme comparé au catholicisme*, apologie savante et méthodique, traduite en plusieurs langues.

JUAN DONOSO CORTÈS (1809-1853), orateur puissant, le principal champion du parti catholique en Espagne dans la première moitié du XIXe siècle. Ambassadeur à Paris, il a écrit des *Lettres politiques sur l'état de la France* en 1851, 1852. Son œuvre la plus célèbre, en dehors de ses *Discours politiques*, est un *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. Le style de Donoso, riche d'images bibliques, de comparaisons brillantes, est d'une harmonie enchanteuse.

VI. — LE RENOUVEAU CONTEMPORAIN. (DE 1850 À NOS JOURS.)

A. POÈTES LYRIQUES.

GUSTAVO ADOLFO BÉCQUER (1837-1870), auteur des *Rimas*, poèmes intimes : *Les Hirondelles*, *Les Vagues de la mer*, d'une sensibilité intense et d'un art exquis.

RAMON DE CAMPOAMOR (1819-1901), le poète des *Doloras*, poésies courtes, aux pensées morales exprimées avec une réelle perfection de style.

GASPAR NUNEZ DE ARCE (1833-1903), homme politique influent. *El Idilio* et *Maruja* sont de charmants poèmes intimes. Ses *Cris de combat* lui méritent le titre de poète-philosophe. Libéral, mais chrétien et monarchiste, il abhorre la licence et l'irréligion. Dans *La Commune de Paris*, il fustige la bourgeoisie voltairienne qui, après avoir enlevé au peuple ses croyances, le voudrait docile à ses mauvais bergers.

GABRIEL GARCIA TASSARA (1817-1875), poète andalou, fait la satire de la société impie, dans un style pompeux, véhément et rapide.

B. LE THÉÂTRE CONTEMPORAIN.

MANUEL TAMAYO Y BAUS (1829-1898), grand dramaturge, débuta par *Virginia*, tragédie classique. Puis il se consacra à la

comédie de mœurs et fit représenter, — après un beau drame historique sur Jeanne la Folle *La Locura de amor*, — *La riche Dame*, *Une affaire d'honneur* (Lances de honor) et *Un Drame nouveau*. Cette dernière pièce, jouée en 1867, lui assura un succès définitif. C'est le Calderon moderne par le génie créateur, l'élévation des sujets, la perfection du style.

ADÉLARD LOPEZ DE AYALA (1828-1879), homme politique andalou. Ses comédies : *Un homme d'État*, *Le Toit de verre*, *Le Tant pour cent*, *Consuelo*, révèlent un observateur, un moraliste, un metteur en scène et un poète de premier ordre.

JOSÉ ETCHEGARAY (1832-1916) est une personnalité puissante et originale au théâtre. Parmi ses nombreux drames, on cite : *Le Livre à souche*, *Toujours en ridicule*, *Folie ou sainteté*, et *Le Grand Galeoto*, celui-ci très discuté. Imagination exubérante, habileté de mise en scène, fécondité extraordinaire, sont engagées par lui au service de thèses impies ou immorales.

C. LE ROMAN CONTEMPORAIN.

FERNAN CABALLERO, (pseudonyme de Mme CÉCILE BOHL DE FABER) (1796-1877), d'origine allemande, mais élevée en Andalousie, a été la fondatrice du roman moderne. Entre ses œuvres, citons *La Gaviota* (la Mouette), *Clemencia*, *La Familia de Alvareda*, *Mœurs et Coutumes*, *Elia*, etc. Elle a défini elle-même son art en disant « qu'elle avait voulu observer, puis peindre des types vivants, des coutumes du peuple, surtout de celui de sa petite patrie, qu'elle aimait avec prédilection ». Ses descriptions et ses narrations sont du plus sain réalisme. Profondément pieuse, elle a regardé son art comme un moyen d'apostolat, ce que certains critiques ne lui ont point pardonné.

ANTONIO DE TRUEBA (1821-1889). Plusieurs séries de *Contes champêtres*, *couleur de rose*, etc., où il retrace les mœurs patriarcales du nord de l'Espagne et du pays basque, son pays natal, avec un charme et une naïveté originales, lui assurent la gloire.

PEDRO ANTONIO DE ALARCON (1833-1891) est un maître du genre, surtout dans *Le Chapeau tricorne*, *La Finale de mode*, *L'Enfant à la Boule* (l'Enfant Jésus). La grâce et le goût sont ses principales qualités.

JUAN VALERA (1824-1905), diplomate andalou, savant lettré, dont le style a atteint une rare perfection. *Pepita Jimenez* est son chef-d'œuvre par la finesse de l'analyse et un style digne du siècle d'or.

JOSÉ MARIA DE PEREDA (1834-1905), la gloire de Santander et un romancier de tout premier ordre. Parmi vingt chefs-d'œuvre, citons : *Sotileza*, *Penas arriba* (Dans la montagne), *Don Gonzalo Gonzalez de la Gonzalera*, *La Montalvez*, etc. « Pereda est le maître du roman contemporain, le chrétien de génie qui a fait tant de bien aux âmes en les amusant honnêtement, le prototype du réalisme

sain et vigoureux, le meilleur paysagiste de notre littérature contemporaine. » (MENENDEZ Y PELAYO.) Cette appréciation du grand critique espagnol est confirmée par un grand nombre de critiques européens. On peut lui comparer Bazin et Bourget dans leur meilleures œuvres.

BENITO PÉREZ GALDOS (1845-1916), originaire des îles Canaries, il fut en Espagne l'émule de notre Balzac. Il narre avec art, dans ses *Épisodes nationaux*, la résistance aux armées napoléoniennes. Socialiste et anticlérical farouche, il propagea les idées subversives, mais il créa des types populaires très vivants dans ses romans, dont les plus fameux sont : *Dona Perfecta*, *Golria*, *Fortunata y Jacinta*, *Navarin*.

ÉMILIE, COMTESSE DE PARDO BAZAN (1851-1921). D'une étonnante érudition, elle a écrit dans tous les genres. Ses *Contes* sont entre les plus beaux et les plus populaires. Parmi ses romans, citons *La Cristiana*, *La Mère Nature*, *Los Pazos de Ulloa*, *La Quimera* (la Chimère), son chef-d'œuvre, une des créations les plus admirables du roman moderne. Sa *Vie de Saint François d'Assise*, qui est un joyau littéraire, est en même temps une œuvre de vaste érudition.

D. LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Plusieurs écrivains de talent se sont essayés dans ce genre, mais un nom domine, celui d'un homme qui prendra rang dans la littérature mondiale, celui de MARCELINO MENENDEZ Y PELAYO (1856-1912). Originaire de Santander comme Pereda, son ami, il était, à 23 ans, titulaire de la chaire de littérature, à l'Université de Madrid. Il savait l'hébreu et l'arabe comme le grec et le latin, et toutes les langues européennes. Le résultat de ses investigations dans les archives de tout le continent est consigné dans plus de quarante volumes. *Les Hétérodoxes espagnols*, *L'Histoire de la Littérature espagnole*, sont les plus connus de ses ouvrages. Ce génie unissait à une science étonnante une ardente foi et une humilité profonde.

Nous terminerons cette liste des principaux poètes de la péninsule ibérique en mentionnant le seul poète célèbre du Portugal, Camoëns.

LUIZ DE CAMOËNS (1525-1579), né à Lisbonne, surnommé le Virgile du Portugal, a composé le poème des *Lusiades* (*Os Lusíadas*, les *Lusitaniens* ou *Portugais*), en dix chants.

Les *Lusiades*, œuvre éminemment nationale, ont pour sujet toutes les gloires du Portugal, notamment l'expédition de Vasco de Gama dans les Indes. « Je chante, dit Camoëns, ces hommes illustres qui, des rives occidentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient point vu de vaisseaux, allèrent fonder au delà de la Taprobane, un nouvel empire d'une grandeur prodigieuse... Vous verrez

dans ces vers l'amour de la patrie ; ils n'aspirent point à une vile récompense, mais à la plus haute de toutes : celle d'une éternelle renommée. »

Oublié et méconnu dans sa patrie, Camoëns passa aux Indes en 1551, et s'établit à Goa, d'où il fut chassé par le vice-roi, pour une satire intitulé : *Sottises dans l'Inde*, et relégué à Macao, en Chine.

C'est là qu'il écrivit son poème. Rappelé à Goa il fit naufrage à l'embouchure du Cambodge, et se sauva à la nage, tenant d'une main son précieux manuscrit hors de l'eau.

On reproche à ce poète d'avoir fait, dans les *Lusiades*, un mélange inconvenant de la religion chrétienne avec la mythologie païenne. Comme écrivain, il a le mérite d'avoir évité la plupart des défauts de son époque : affectation, jeux de mots, pointes d'esprit. Le style de son œuvre est de tous points digne de la grandeur du sujet.

Parmi les poètes catalans modernes, on ne peut manquer de citer VERDAGUER, lyrique et épique de haute valeur. L'*Atlantide* et le *Canigou* sont ses œuvres les plus célèbres.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

FORMATION DE LA LANGUE. (Dialectes, Division.)

MYSTIQUES ET PHILOSOPHES { S. Jean de la Croix, Ste Thérèse, Luis de Grenade, Luis de Leon, Balmés, Donoso Cortés.

POÈTES ET DRAMATURGES { Alphonse X, Santillana, Manrique, Encina, Hojeda, Ercilla, Boscan, Garcilaso, Luis de Leon, Herrera, Gongora, Argensolas, Lope de Rueda, Guillen de Castro, Lope de Vega, Molina, Alarcon, Calderon de la Barca, Nicolas et Fernandez Moratin, Ramon de la Cruz, Jovellanos, Valdés, Iriarte, Samaniego, Quintana, Martinez de la Rosa, Saavedra, Espronceda, Hartzenbusch, Zorrilla, Breton, Ventura, Becquer, Campoamor, Nunez de Arce, Tamayo, Ayala, Etchegaray.

ROMANCIERS { Juan Manuel, Juan Ruiz, Montalvo, Rojas, Isla, Cervantes, Aleman, Quevedo, Estebanez, Calderon, Mesonero Romanos, Figaro, Fernan Caballero, Trueba, Antonio de Alarcon, Valera, Pareda, Pardo Bazan.

HISTORIENS ET CRITIQUES { Alphonse X, Ayala, Pérez de Guzman, Pulgar Quintana, Mariana, Mendoza, Melo, Solis, Lafuente, Menendez y Pelayo.

POÈTE PORTUGAIS : Camoëns.

POÈTE CATALAN : Verdaguer.



LITTÉRATURE ANGLAISE

FORMATION DE LA LANGUE ANGLAISE. — La langue anglaise est un mélange de celtique ou breton, d'anglo-saxon, de français normand et de quelques mots latins. — Le saxon est l'élément principal.

Les plus anciennes poésies de la Grande-Bretagne, si elles ne sont pas apocryphes, appartiennent à la langue celtique, et sont l'œuvre d'Ossian, barde et guerrier écossais du III^e ou du IV^e siècle.

La deuxième partie du XVI^e siècle et le XVII^e sont riches en productions littéraires ; mais l'époque la plus brillante de la littérature anglaise est le XVIII^e siècle, le *siècle de la reine Anne*.

DIVISION. — On peut diviser l'histoire de la littérature anglaise en trois époques :

1° *Des origines au XVI^e siècle.* — On cite, du Xe siècle, une *Ode sur la victoire du roi Athelstan* ; du XI^e siècle, plusieurs poèmes normands ; du XII^e siècle, une énorme *Chronique d'Angleterre* rimée par Robert de Glocester ; du XIV^e siècle, les œuvres de Geoffroy Chaucer ; du XV^e siècle, *La Chronique d'Écosse*, par André Wyntown, abbé du monastère de Saint-André ; *Les Aventures de W. Wallace*, par Henri le Ménestrel, poète écossais, etc.

Il importe de remarquer qu'à l'exception de Chaucer, qui écrivait en prose et en vers avec une égale élégance et une égale facilité, la prose anglaise était encore à naître.

2° *Le XVI^e et le XVII^e siècle.* — Les troubles civils qui agitérent l'Angleterre pendant la première partie du XVI^e siècle arrêtaient le développement du génie poétique. Les écrivains ne parurent nombreux que sous le règne d'Élisabeth. La plupart des seigneurs, ses favoris : Thomas Sackville, Robert Southwell, Spencer, etc., faisaient des vers passables ; mais leurs œuvres n'étaient que de pâles imitations des littératures étrangères. Les deux seuls poètes d'alors vraiment nationaux furent Drayton et surtout Shakespeare.

Au XVII^e siècle, Milton, Dryden, Colwey, etc., rendirent de grands services à la langue et à la littérature anglaises.

3° *Le XVIII^e et le XIX^e siècle.* — Après bien des essais et des hésitations, les lettres, vers le temps de la reine Anne, fournirent de brillantes phases ; elles prirent, avec Pope, Young, Gray, etc., ce caractère plus calme, plus philosophique, plus moral, qu'elles ont longtemps conservé.

A la grande école classique de Pope succéda l'école hardie, romantique du XIX^e siècle : l'école de Byron, de Walter Scott, etc...

PRINCIPAUX POÈTES ANGLAIS

(Du XIV^e au XIX^e siècle.)

GEOFFROI CHAUCER (1328-1400), né à Londres, surnommé le *Père de la poésie anglaise*, fut page d'Édouard III. Envoyé par son

maître en Italie, à Gênes, à Milan et en France, il connut Pétrarque et peut-être Boccace, et les imita dans ses poèmes et dans ses contes. Ses principales œuvres sont : le poème satirique intitulé *Contes de Cantorbery*, et la traduction de notre *Roman de la Rose*. — « En des temps d'obscurité et d'ignorance, Chaucer commença, par le charme de ses vers, à dompter la rudesse native de sa patrie. » (Inscription sur le socle de sa statue à Woodstock.)

DRAYTON (1663-1531) est un poète élégant, mais il manque de naturel. Il a l'honneur d'avoir fourni quelques traits à Milton. Il nous reste de lui les *Guerres des barons* et *Poly-Olbion* (description).

WILLIAM SHAKESPEARE (1564-1616) naquit à Stratford-sur-Avon dans le comté de Warwick. Son père, riche bourgeois, exploitait lui-même ses fermes. Le jeune William, l'aîné de huit enfants, exerça d'abord la profession paternelle. Mais entraîné soit par son humeur indépendante, soit par les inspirations de son génie, il quitta Stratford vers 1585, et se rendit à Londres, où il s'enrôla, comme homme de peine, dans une troupe d'acteurs. Bientôt il joua des rôles secondaires et se chargea de remanier les pièces du répertoire ; puis il composa lui-même et devint sans peine un écrivain dramatique de premier ordre.

Parmi ses œuvres originales, on distingue des *dramas* et des *comédies*. Ses principaux drames sont : *Henri IV*, *Henri V*, *Henri VIII*, *Richard II*, *Richard III* (tirés de l'histoire de l'Angleterre) ; *Coriolan*, *Jules César* (tirés de l'histoire romaine) ; *Macbeth*, *Le Roi Lear*, *Hamlet* (tirés des légendes nationales) ; *Othello*, *Roméo et Juliette* (tirés des contes italiens). Ses meilleures comédies sont : *Le Marchand de Venise*, *La Mégère mise à la raison*, *Le Songe d'une Nuit d'été* et *La Tempête*.

Macbeth. — Trois sorcières ont prédit à Macbeth et à Banquo, deux lairds (généraux) écossais, que le premier et les fils du second seraient rois. Macbeth monte bientôt sur le trône d'Écosse, par l'assassinat du roi Duncan. Son crime et la prédiction faite à Banquo le troublent ; l'ombre de sa victime lui apparaît et le glace de terreur. Il est tué par les soldats de Malcolm, fils de Duncan.

Hamlet. — Claudius vient de succéder, sur le trône de Danemark, à son frère dont il a épousé la veuve. Hamlet est le fils du prince défunt. Son père lui apparaît et l'informe qu'il a été empoisonné. Hamlet ne tarde pas à éclaircir ses soupçons. Claudius cherche à perdre son neveu, et il y réussit. Mais la justice divine atteint les deux coupables, Claudius et la reine, en les faisant tomber, les premiers, dans le piège qu'ils ont tendu à Hamlet.

Shakespeare ignore les règles classiques du drame : l'intérêt est la seule loi qu'il connaisse. Personne n'a su mieux que lui exciter l'attendrissement et l'horreur, l'émotion et l'effroi. Si on peut lui reprocher de manquer souvent de mesure et de goût, dans son style comme dans ses tableaux, il faut reconnaître qu'il est toujours puissant. — C'est à lui surtout que nos romantiques ont emprunté les règles nouvelles du drame.

Shakespeare cessa, à cinquante ans, d'écrire pour le théâtre et mourut à cinquante-deux, dans le sein de l'Église catholique.

LES SORCIÈRES DE MACBETH

Un lieu désert. Tonnerre et éclairs. Entrent trois sorcières.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous retrouverons-nous ?
Dans l'orage et dans la boue ?

DEUXIÈME SORCIÈRE

A la fin du hourvari
Quand la guerre sera finie.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous viendrons avant ce soir...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Où pourrons-nous nous revoir ?

DEUXIÈME SORCIÈRE

Ici même sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'arrive Graymalkin.

LES TROIS SORCIÈRES.

Paddock crie : « Allez, allez ! »
Le laid est beau et le beau est laid.
Allons flotter dans la brume,
Allons faire le tour du monde,
Dans la brume et l'air immonde.

Elles disparaissent. Son du tambour. Elles reparaissent.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour ! le tambour !
Macbeth arrive ici !

LES TROIS SORCIÈRES.

Les trois sœurs aux mains unies,
Les trois vieilles messagères



LES SORCIÈRES DE MACBETH

Le texte ci-contre explique cette scène initiale du plus tragique drame de Shakespeare. L'ambition de Macbeth ; exacerbée par la prédiction fatidique, va se jeter dans le crime pour atteindre la couronne promise.

De la mer et de la terre ;
 Les trois sœurs s'en vont ainsi ;
 Tout autour et tout autour.
 Trois pour toi, puis trois pour moi
 Puis trois fois pour les neuf fois.
 Silence ! Le charme est accompli.

Entrent Macbeth et Banquo.

MACBETH.

Je ne vis jamais jour plus beau ni plus laid que ce jour-ci.

BANQUO.

A quelle distance sommes-nous de Forres ? — Quelles sont ces créatures si flétries et de mine si bizarre qui ne ressemblent pas aux habitants de la terre et cependant se trouvent sur elle ?... Vivez-vous ? Etes-vous quelque chose que l'homme puisse questionner ? On dirait que vous me comprenez à voir chacune de vous placer un doigt nouveau sur ses lèvres parcheminées. Vous devriez être femmes, et pourtant vos barbes m'empêchent de croire que vous l'êtes...

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez... Qui êtes-vous ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Glamis !

DEUXIÈME SORCIÈRE

Salut, Macbeth ! Salut à toi, thane de Cawdor !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth, qui plus tard seras roi !

BANQUO.

Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous et semblez-vous craindre des choses qui sonnent si agréablement ! (*Aux sorcières.*) Au nom de la vérité, êtes-vous chimériques ou êtes-vous vraiment ce que vous semblez être ? Vous saluez mon noble compagnon des titres qu'il possède et de la haute prédiction d'une noble fortune et d'un espoir royal qui semble le ravir. Vous ne me dites rien... Si vous pouvez voir dans les germes du temps et révéler quelle semence grandira ou ne grandira pas, parlez-moi donc à moi qui n'implore ni ne redoute votre faveur ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moindre que Macbeth et plus grand !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux, plus heureux pourtant !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu engendreras des rois, sans être roi toi même... Donc, salut Macbeth et Banquo !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Banquo et Macbeth, salut !

MACBETH.

Arrêtez, oracles imparfaits ! Dites-m'en davantage. Par la mort de Ginel, je le suis, je suis thane de Glamis ; mais comment de Cawdor ? Le thane de Cawdor vit, gentilhomme prospère... Et quant à être roi, il n'en est pas plus question que d'être thane de Cawdor. Dites-moi de qui vous tenez cet étrange renseignement ou pourquoi, sur cette bruyère, battue des vents, vos salutation prophétiques viennent nous barrer la route. Parlez ! je vous l'ordonne.

Les Sorcières s'évanouissent.

BANQUO.

La terre a des bulles comme l'eau ; et celles-ci en sont : où se sont-elles évanouies ?

MACBETH.

Dans l'air, et ce qui semblait corporel s'est fondu comme l'haléine dans le vent... Plût à Dieu qu'elles fussent demeurées !

BANQUO.

Les êtres dont nous parlons étaient-ils ici vraiment ? ou avons-nous mangé de cette racine insensée qui emprisonne la raison ?

MACBETH.

Vos enfants seront rois.

BANQUO.

Vous serez roi.

MACBETH.

Et thane de Cawdor aussi ! Ne l'ont-elles pas dit ?

BANQUO.

En propres termes, avec le même accent

(Traduction de Maurice Maeterlinck, poète belge.)

JOHN MILTON (1608-1674), né à Londres, était fils d'un riche notaire. Après avoir pris ses grades à l'Université de Cambridge, il continua avec ardeur l'étude des langues anciennes et modernes, et se fit connaître par de petits poèmes en latin et en anglais.

Au retour de ses voyages en France et en Italie (1637-39), il prit une part active à la révolution qui conduisit Charles Ier à l'échafaud, et fit l'apologie du régicide dans ses livres intitulés : *Responsabilité des rois* (1649), *Défenses du peuple anglais* (1651-52). Il devint secrétaire du Conseil d'État, puis de Cromwell, et conserva ses fonctions, malgré sa cécité (elle datait de 1652), jusqu'à l'avènement de Charles II. Rentré alors dans la vie privée, il composa et dicta à sa fille *Le Paradis perdu* (1665), poème épique en douze chants, qui a pour sujet la faute de nos premiers parents et leur expulsion du Paradis terrestre.

Par la grandeur des images, la hardiesse des idées et l'énergie des caractères, *Le Paradis perdu* est sublime. On y trouve cependant des passages nuageux, des inventions bizarres et choquantes, des détails fastidieux, des subtilités de controverse et des doctrines hétérodoxes : Milton était protestant.

ABRAHAM COWLEY (1618-1667) publia, dès l'âge de quinze ans, ses *Fleurs poétiques*. Royaliste dévoué, il suivit en France la reine Henriette exilée. Peu de poètes ont été si populaires de leur vivant et si vite oubliés. Sa prose, dans ses *Essais sur l'agriculture*, a de la grâce et de l'élégance, et vaut beaucoup mieux que ses vers, que déparent le mauvais goût et l'affectation.

JOHN DRYDEN (1631-1701), né à Adwinckle, auteur de nombreuses *épîtres*, de *dialogues didactiques*, de *satires*, d'un *Essai sur la poésie dramatique* très estimé ; de la tragédie d'*Antoine et Cléopâtre* ; d'un poème, *L'Année des merveilles*, où il chante Charles II, — après avoir publié des stances à la louange de Cromwell, — et d'une *Ode à sainte Cécile*, qui est peut-être son chef-d'œuvre. Sa traduction de l'*Enéide* a longtemps joui d'une grande estime.

ÉDOUARD YOUNG (1681-1765), né à Upham, fils d'un chapelain de Guillaume III, devint lui-même chapelain de George II, et fut, jusqu'à soixante ans, un versificateur assez médiocre. Il composa trois tragédies (*Busiris*, *La Vengeance*, *Les Frères*), plusieurs poèmes et un grand nombre de pièces de circonstance. Mais il doit sa répu-

tation à ses *Pensées nocturnes*, ou *Méditations de la nuit*, écho de la douleur que lui causa la mort de sa fille et de sa femme (1740).

Les *Pensées nocturnes*, divisées en *Nuits*, parurent de 1742 à 1746 ; chaque nuit est dédiée à un grand personnage. Une mélancolie profonde règne dans toute cette œuvre ; on y trouve les images les plus lugubres, les tableaux les plus saisissants. Mais les plaintes de l'auteur ont quelque chose de monotone et de forcé ; il déclame et semble prendre à tâche d'épuiser tous les lieux communs de la douleur. En outre, la répétition des mêmes images fatigue et ennuie. Malgré ces défauts, les *Nuits* obtinrent un grand succès en Angleterre, et inspirèrent Goëthe, Chateaubriand et Lamartine.

ALEXANDRE POPE (1688-1744), né à Londres, fut initié aux langues anciennes par un prêtre catholique et devint un habile versificateur. A douze ans, il écrivait une *Ode sur la Solitude*, dédiée à Dryden. A vingt et un ans, il donna son *Essai sur la Critique*, poème qui rappelle de loin l'*Art poétique* de Boileau. L'*Épître d'Héloïse à Abeilard* est regardée comme l'une des plus heureuses créations de la poésie moderne ; enfin, sa traduction de l'*Iliade* est peut-être le chef-d'œuvre de la versification anglaise. Pope s'est peint lui-même dans ces paroles qu'il prononça sur son lit de mort : « Il n'y a de méritoire que la vertu et l'amitié, et, en vérité, l'amitié est elle-même une partie de la vertu. »

Le style de Pope est correct, précis, élégant, mais froid.

JAMES THOMPSON (1700-1748), né à Ednam, en Écosse, poète de génie, auteur de plusieurs tragédies, du poème des *Saisons*, œuvre remarquable par la correction et la variété du style, et du *Rule Britannia*, qui est devenu le chant national de l'Angleterre.

THOMAS GRAY (1716-1771), né à Londres, est le premier poète lyrique anglais du XVIII^e siècle. Son élégie, *Le Cimetière de campagne*, l'*Ode du printemps* et l'*Hymne à l'adversité*, sont particulièrement remarquables.

OLIVIER GOLDSMITH (1728-1774), né à Pallismore, en Irlande, visita la Hollande, les Pays-Bas, la France, la Suisse et l'Italie et publia bientôt deux petits poèmes : *Le Voyageur* et *Le Village abandonné*, pleins de sensibilité, de naturel et d'élégance, et *Le Vicaire (ministre) de Wakefield*, roman qui eut du succès.

WILLIAM COWPER (1731-1800), né dans le comté de Hertford, était d'un caractère timide et mélancolique, qui dégénéra en folie. Il composa dans ses intervalles lucides, d'assez nombreuses poésies, que distinguent une sensibilité vraie et les peintures animées des beautés de la nature. Il publia des *Hymnes mystiques*, des poésies morales, des satires ; l'exquise *Ballade de Jean Gilpin* et *La Tâche*, son chef-d'œuvre. *Le Rejeté* est un de ses poèmes les plus énergiques.

THOMAS CAMPBELL (1777-1844), né à Glasgow, débuta dans la carrière des lettres par un poème didactique, *Les Plaisirs de l'espérance*, où l'on trouve des passages vraiment remarquables par leur

enthousiasme lyrique. Ses plus belles odes sont : *Le Songe du soldat*, *Les Marins anglais*, *La Bataille de Hohenlinden*, *Les Combats de la Baltique*.

THOMAS MOORE (1780-1852), né à Dublin, l'un des plus grands poète anglais, a laissé les *Mélodies irlandaises*, pleines de patriotisme et de sensibilité ; des *Mémoires historiques* et l'*Histoire d'Irlande*, son meilleur ouvrage en prose.

GEORGE-GORDON BYRON (1788-1824), né à Douvres, remontait par sa mère aux Stuarts d'Écosse. De bonne heure orphelin et maître de lui-même, il partagea sa vie entre la poésie et les plaisirs. Il partit bientôt pour visiter le Portugal, la Grèce et la Turquie. Il rapporta de ce voyage les deux premiers chants de *Child-Harold*, où il raconte ses pérégrinations à travers l'Europe, et dont le succès fut immense. D'autres poèmes suivirent bientôt : *Le Giaour*, *La Fiancée d'Abydos*, *Le Corsaire*, *Lara*, tous admirables de force, de sentiment et de grâce. Son mariage avec miss Milbauth aboutit, au bout d'un an, à une rupture qui excita l'opinion contre lui. Il quitta de nouveau l'Angleterre, en la maudissant, pour aller recommencer en Italie sa vie licencieuse d'autrefois. C'est alors qu'il termina les troisième et quatrième chants de *Child-Harold*, et qu'il composa les poèmes de *Manfred*, *Le Prisonnier de Chillon*, *Don Juan*, etc., et les drames de *Caïn*, du *Bossu*, etc...

La mort le surprit à trente-six ans, à Missolonghi, où il venait de débarquer pour défendre la Grèce contre les Turcs. Lord Byron est le plus personnel des poètes du XIX^e siècle ; il ne sort point de son moi : c'est lui, toujours lui, qu'il peint dans ses poèmes comme dans ses drames.

Sa poésie est violente et troublée comme son âme : elle respire l'orgueil, la misanthropie, le scepticisme, le désespoir ; mais elle est sincère, originale, ardente, et souvent elle atteint le sublime.

HENRI LONGFELLOW (1807-1882), né à Portland (États-Unis) professeur et poète, auteur du *Poème de l'esclavage* ; d'une épopée-idylle, *Évangéline*, et de poésies lyriques très estimées.

ÉLISABETH BARRETT, dame BROWNING (1806-1861), née à Coxhuc (Durham), morte à Florence. Miss Barrett, déjà célèbre, épousa, en 1847, le poète Browning. Mélancolie, charme, vigueur, telles sont les qualités qu'on reconnaît à ses poèmes. *Aurora Leigh*, roman poétique, est regardé comme son chef-d'œuvre.

ROBERT BROWNING (1812-1889), né à Camberwell, mort à Venise. On vante chez lui la subtilité des analyses psychologiques et la vigueur de l'expression aussi bien que la grandeur de la pensée et l'éclat des images. On lui reproche un excès de fantaisie et un certain manque de goût. Son œuvre est abondante : drames, satires, contes, romans. On cite *Christmas et Jour de Pâques*, *Fifine à la foire*, *Idylles dramatiques*.

EDGAR POE (1809-1849), né à Boston, mort à Baltimore. Fils abandonné de comédiens errants, il fut recueilli et adopté par le planteur John Allan, qui le fit instruire en Angleterre. Livré à l'inconduite, il abandonna son protecteur, s'engagea, fut chassé de l'école militaire, rentra à New-York où il publia ses *Poèmes*. Ensuite, directeur à Richmond d'une revue littéraire, il mena une vie de misère et de travail, chassé de partout et cherchant dans l'alcoolisme, qu'il poussa jusqu'au *délirium tremens*, l'inspiration de ses fantasmagories. Il peint, en effet, dans ses *Contes*, des visions infernales et qui communiquent le frisson, avec un style tourmenté, douloureux, poignant. Ils ont été traduits en français ainsi que *Les Aventures de Gordo Pym*, et le poème *Le Corbeau*, par Baudelaire, Mourey et Mallarmé.

ALFRED TENNYSON (1810-1892), né dans le Lincoln, poète très populaire : un de ceux que la renommée et la fortune ont le mieux traités dès leur vivant. L'Angleterre n'eut jamais pour aucun de ses écrivains une admiration aussi tendre. La postérité, sans partager ces transports, ne refusera pas sa sympathie et ses éloges à cet esprit modéré, délicat et gracieux, qui sut revêtir de la forme la plus pure les sentiments les plus simples et les plus vrais. C'est assez dire que l'idylle est le genre dans lequel Tennyson excelle. Ses principales œuvres sont : *Locksley Hall*, *Lady Clara*, *Mort d'Arthur*, *Vere de Vere*, *Godiva*, *Enoch Arden*, *Dora*, *Maud*, *The Princess*, *La Reine de mai*, *In memoriam*, élégie inspirée par le souvenir d'un ami mort à la fleur de l'âge ; des *Idylles du roi*, qui célèbrent Arthur et les chevaliers de la Table-Ronde, etc...

CHARLES KINGSLEY (1819-1875), né à Dartmoor, mort à Eversley, où il était ministre protestant. Son œuvre comprend des poèmes ; *La Tragédie de la sainte*, etc. ; des *Conférences* ou *Sermons*, d'un socialisme chrétien ; des romans socialistes : *Lock*, *tailleur et poète*, etc. ; des contes : *Glaucus*, *Les Bébés de l'eau*, etc. Belles descriptions, idées généreuses, narrations vivantes : telles sont ses caractéristiques. Il a créé les *Ecoles des déguenillés* et des associations ouvrières par « l'union du capital, du travail et du talent ».

DANTE-GABRIEL ROSSETTI (1828-1882), né à Londres, d'un père italien, écrivain lui-même. Peintre et poète, il fut, comme peintre, le principal fondateur de la *Confrérie préraphaélite*, qui peignit les sujets religieux en style du moyen âge ; et comme poète, il traduisit en anglais les lyriques italiens, la *Vita nuova*, de Dante, et écrivit des poèmes : *Sœur Hélène*, *La maison de ma vie*, *Ballades et Sonnets*. Ses œuvres, écrites ou peintes, reflètent et combinent la double influence du génie italien aux formes sensuelles et de la rêveuse imagination septentrionale : c'est ce qui en fait le charme original.

WILLIAM MORRIS (1834-1896), né à Walthamstow (Essex), mort à Londres. A la fois peintre, poète, écrivain d'art et publiciste socialiste, il fut lié, tour à tour, avec Burne Jones et Dante Rossetti. Parmi ses poèmes, citons : *Le Paradis terrestre*, *Sigurd le Volsung*,

Nouvelles de nulle part, Le Bois au delà du monde. Artiste, il a écrit : *Les Arts décoratifs, leur relation avec la vie moderne.* Socialiste, il fonda le journal *Le Commonwealth*, et écrivit : *Les Signes de changement*, etc...

ALGERNON-CHARLES SWINBURNE (1837), un des plus célèbres poètes contemporains dont les premiers ouvrages firent scandale à cause de ses idées révolutionnaires. Lyrique dans ses *Poèmes et Ballades*, etc., dramatique dans *Rosamonde, Mary Stuart, Bothwell, Mariano Faliero*, et autres pièces ; épique dans *Astrophel, Conte de Balen*, etc., il a chanté avec « un pessimisme sauvage » le paganisme grec, la nature, et l'histoire d'Angleterre. Sa poésie, parfois obscure, évocatrice du mystère, est musicale par l'originalité et la variété des rythmes.

PRINCIPAUX PROSATEURS ANGLAIS

(Du XVI^e au XIX^e siècle.)

JOSEPH HALL (1574-1656), poète et moraliste, était évêque de Morwich, et comme tel, eut beaucoup à souffrir sous Cromwell. Écrivain toujours délicat, au style expressif et coulant, Joseph Hall a laissé un recueil de satires : *Faisceau de verges*, des *Méditations* et des *Sermons*.

SIR THOMAS BROWNE (1605-1682) naquit à Londres, et fut élève de l'université d'Oxford. Il devint célèbre par ses connaissances en médecine. Comme écrivain, il a laissé *La Religion du médecin*, un *Essai sur les erreurs populaires*, un autre sur les *Urnes funéraires* ; singuliers ouvrages, où se mêlent une science rêveuse et une imagination bizarre, mais d'un style quelquefois véhément.

DANIEL DE FOE (1661-1731), né à Londres, universellement connu par son roman de *Robinson Crusoe*. Cet ouvrage est écrit simplement, sans phrases, mais avec un air de si bonne foi qu'il gagne toujours son lecteur.

JOSEPH ADDISON (1672-1719), né à Milston, est un critique judicieux et un poète élégant. Il a laissé des *Dialogues sur les médailles*, *La Défense de la religion chrétienne*, *Le Spectateur* (journal littéraire), une tragédie de *Caton* et une comédie : *Le Tambour* (imitée par Destouches), qui eurent le plus grand succès.

LADY MONTAGU (1690-1762), née à Thoresby (comté de Nottingham), voyagea en Turquie, en Italie et en France, dont la langue lui était familière. Ses *Lettres*, auxquelles elle doit sa réputation littéraire, sont empreintes de scepticisme et d'épicurisme. Ses poésies ont de la grâce, mais elles manquent d'inspiration.

LORD CHESTERFIELD (1694-1773), né à Londres, se lia, jeune encore, avec tout ce que l'Angleterre et la France contenaient de beaux esprits et d'écrivains distingués, Swift, Pope, Bolingbroke, Voltaire, Montesquieu. Écrivain lui-même, il inséra dans *Le Spec-*

tateur plusieurs pages pleines de grâce et d'esprit. Mais ses *Lettres à son fils* demeurent son principal titre de gloire. Notions exactes sur les mœurs et l'état politique de l'Europe, conseils sur la manière dont doit étudier un enfant, avis de toute nature sur la conduite d'un jeune homme dans le monde, tel est le fond de ces lettres. Tout cela est relevé par la simplicité piquante du style et cette fleur de politesse que nous nommons urbanité. Lord Chesterfield fut au parlement anglais un orateur remarquable par la grâce de son débit et l'éclat de sa parole.

JONATHAN SWIFT (1696-1745) naquit à Cashel, en Irlande. Orphelin de bonne heure, il fut élevé par son oncle, et, après la mort de celui-ci recueilli par sir William Temple, son parent. Aigri par les haines jalouses, Swift vit se fermer devant lui la carrière des emplois. Il ne tarda pas à déverser dans des pamphlets violents tout ce qu'il avait d'amertume au cœur. *Les Lettres d'un drapier*, dans lesquelles il prenait la défense du peuple irlandais, lui firent une énorme popularité. Mais son ouvrage le plus important, le plus connu et le plus lu, est celui qu'il intitula *Les Voyages de Gulliver*. C'est la satire violente de la politique et des mœurs de l'Angleterre. L'auteur tourne en ridicule les savants et les philosophes et déchire à belles dents l'humanité entière. — Il n'y a pas dans la littérature anglaise, a-t-on dit avec raison de style plus vigoureux que celui de Swift, d'esprit plus dur et plus acerbe, de vie plus triste et plus orgueilleuse, de fin plus lamentable. Il mourut dans un état voisin de la folie.

BENJAMIN FRANKLIN (1706-1790), né à Boston, fut successivement apprenti, puis maître imprimeur, directeur général des ports, membre du congrès et ministre plénipotentiaire. Il apprit seul le français, l'italien, l'espagnol, le latin, fit des découvertes importantes dans les sciences physiques, et publia de nombreux ouvrages, entre autres le célèbre almanach du *Bonhomme Richard*, recueil de préceptes de morale et de connaissances usuelles, qui obtint un grand succès.

« Les écrits de Franklin seraient des chefs-d'œuvre de morale, si l'influence des idées philosophiques n'avait fermé son cœur aux généreuses inspirations du christianisme ; renfermé dans les limites du rationalisme, il ne connaît pas le dévouement. »

WILLIAM PITT (1708-1778), né à Westminster, homme d'État célèbre, orateur véhément, surnommé par le peuple le *grand député des Communes*. Il a laissé de nombreux discours et des lettres.

DAVID HUME (1711-1776), né à Edimbourg, philosophe rationaliste et sceptique des plus dangereux. Historien, auteur d'une *Histoire d'Angleterre sous les Stuarts*, qui eut un succès d'enthousiasme.

LAWRENCE STERNE (1713-1768), né à Clonmel, en Irlande, écrivain moraliste de l'école de Rabelais, auteur du roman bizarre de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*, le meilleur de ses écrits.

HUGUES BLAIR (1718-1800), né à Edimbourg, pasteur presbytérien et célèbre professeur de rhétorique, a laissé un *Cours de rhétorique et de belles-lettres* très estimé.

WILLIAM ROBERTSON (1721-1793), né à Borthwick, en Écosse, historien impartial, auteur de l'*Histoire d'Ecosse*, de l'*Histoire de Charles-Quint*, de l'*Histoire de l'Amérique*, depuis la découverte du nouveau monde jusqu'à la conquête du Mexique et du Pérou par les Espagnols, etc. — En écrivant ces histoires, il se croyait toujours disait-il, comme déposant devant une cour de justice.

ÉDOUARD GIBBON (1737-1794), né à Putney, près de Surrey, historien, auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, dont M. Guizot a dit : « Un tel ouvrage, avant Gibbon, n'était pas fait, et, quoi qu'on y pût reprendre ou y perfectionner dans quelques parties, après lui, il ne reste plus rien à faire. »

CHARLES FOX (1749-1806), né à Londres, homme d'État, et le plus grand des orateurs politiques de l'Angleterre. Outre ses *Discours*, il a laissé encore une *Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuarts* et des *Mémoires*.

MISS MARIA EDGEWORTH (1770-1849), née dans le comté d'Oxford, auteur de romans et de traités d'éducation où brille un grand talent d'observation. Ses meilleurs ouvrages sont : les *Essays on practical education*, et les *Contes pour la jeunesse*, très populaires en Angleterre.

WALTER SCOTT (1771-1832), né à Edimbourg, célèbre romancier et critique, auteur de vingt-sept romans historiques, considérés comme des modèles du genre. Les principaux sont : *Waverley*, ou l'Insurrection écossaise en 1745 ; *Les Puritains*, *Le Château dange-reux*, *Kenilworth*, ou le règne d'Elisabeth ; *L'Antiquaire*, roman de mœurs ; *La Dame du lac*, roman poétique, etc. — Walter Scott s'entend à merveille à conduire une intrigue en piquant la curiosité du lecteur, mais ses ouvrages se ressentent des préjugés du presbyté-rien.

JOHN LINGARD (1771-1851), né à Winchester, prêtre catholique, auteur d'une belle *Histoire d'Angleterre*, depuis la première invasion des Romains jusqu'à l'avènement de Guillaume et de Marie (1686).

DANIEL O'CONNELL (1775-1847), né dans le comté de Kerry (Irlande) célèbre avocat, orateur et publiciste, consacra tous ses efforts à l'émancipation de son malheureux pays. *L'agitation paci-fique*, excitée et maintenue en Irlande par sa parole, fut son arme puissante et souvent victorieuse dans les discussions du Parlement.

WASHINGTON IRVING (1783-1859), né à New-York (Amérique), écrivain de mérite, auteur du *Livre d'esquisses*, qui traite des mœurs anglaises, des *Contes de l'Alhambra*, d'une *Histoire de Christophe Colomb*, de la *Vie de Washington*, ouvrages assaisonnés, pour la plupart, de ce comique satirique particulier aux Anglais et aux Américains, et qu'ils appellent *humour*.

FENIMORE COOPER (1789-1851), né à Burlington (Amérique), nouvelliste et romancier de l'école de Walter Scott, visita l'Europe et fut quelque temps consul des États-Unis à Lyon. Ses meilleurs ouvrages sont : *Le Pilote*, *Le Dernier des Mohicans*, *Le Lac Ontario*, *Le Corsaire rouge*, *Les Pionniers*, *L'Ecumeur de mer*.

FRÉDÉRIC MARRYAT (1792-1848), né à Londres. Ancien capitaine de marine, il publia, une fois retraits, un grand nombre de récits de la vie maritime pleins de naturel, de vérité, de bonne humeur : *Un officier de marine*, *Peter simple*, le plus célèbre de ses ouvrages, *Le Pirate*, *Le vieux Commodore*, *Le Vaisseau fantôme*, etc. On lui doit un *Code de signaux pour la marine marchande*, adopté par le gouvernement anglais en 1837.

THOMAS CARLYLE (1795-1881), né à Ecclefechan, en Écosse, mort à Londres. Historien et publiciste, il se rendit d'abord célèbre par une satire originale, *Sartor resartus*, où il préconisait la philosophie de Fichte. Ses œuvres historiques : *La Révolution française*, *Les Héros et le culte des héros*, *Les Lettres d'Olivier Cromwell*, et surtout son *Histoire de Frédéric II*, révèlent un talent de peintre remarquable. Sa philosophie, à la fois puritaine et idéaliste, est souvent contradictoire, et sa critique est plutôt destructive. Son style, heurté et bizarre, est fortement imagé et vivant.

THOMAS MACAULAY (1800-1859), né à Rothley-Temple, comté de Leicester, se fit connaître par de brillants essais poétiques à l'université de Cambridge et par d'intéressants articles insérés dans la *Revue d'Edimbourg*. Il siégea plusieurs années au Parlement ; mais, abandonné par ses électeurs, à cause d'un vote favorable au séminaire catholique de Maynooth, il consacra ses loisirs à composer une *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*. La mort est venue le frapper avant qu'il eût achevé ce bel ouvrage, poursuivi jusqu'à la paix de Ryswick (1697). — L'histoire est pour Macaulay un tribunal du haut duquel il apprécie et juge. Il ne faut pas lui demander l'impartialité : son parti est pris d'avance ; il est l'avocat des libertés publiques, et son œuvre entière, descriptions et tableaux de mœurs, portraits des hommes et récits des faits, tout concourt à imposer au lecteur ses ardentes convictions. Son style se distingue par la clarté, la chaleur et la vie.

NICOLAS WISEMAN (1802-1865), né à Séville, d'une famille irlandaise, cardinal de Westminster, orateur et écrivain distingué, a laissé de nombreux *Discours*, des *Conférences sur le protestantisme*, les *Doctrines et pratiques de l'Eglise catholique*, et *Fabiola*, gracieux roman sur les premiers siècles chrétiens.

JEAN-HENRI NEWMAN (1801-1890), né protestant, à Londres mort cardinal de l'Eglise romaine, à Edgboston. Disciple à Oxford du docteur Pusey, fondateur de la *Haute Eglise*, il étudia les Pères grecs et latins abjura, en 1844, fut ordonné prêtre catholique, à Rome, en 1846, s'affilia à l'Oratoire et devint recteur de l'Université

de Dublin. Très puissant orateur, le plus grand, au dire de Brunetière, du XIX^e siècle, il a exercé une influence européenne par quelques-uns de ses ouvrages. Citons : *Les Ariens du IV^e siècle*, *De l'Anglicanisme au Catholicisme*, *Apologie de ma vie*, ou *Histoire de mes opinions religieuses*, *Cantiques spirituels*, *Callista*, roman du genre de *Fabiola*, etc...

HENRI-EDWARD MANNING (1808-1892), né protestant, à Totterdige, mort à Londres, cardinal de la Sainte Église romaine. Comme Newman, il fut l'un des disciples de Pusey. Orateur et écrivain déjà célèbre lorsqu'il se convertit au catholicisme (1851), il passa trois ans à Rome, puis fonda, à Londres, la Congrégation de Saint-Charles. Son influence sociale sur toutes les classes lui permit d'apaiser des grèves et de jouer un rôle modérateur dans le monde du travail. Archevêque de Westminster en 1865. Ses principaux ouvrages sont : *L'Unité de l'Eglise*, *L'Eglise et la Société moderne* (1882).

FRÉDÉRIC-WILLIAM FABER (1814-1863), né protestant dans le comté d'York, mort à Londres, catholique et oratorien. Puséiste converti dans des conditions analogues aux deux précédents.

Auteur ascétique dont les ouvrages sont universellement connus et admirés pour leur onction, leur poésie, leur finesse d'observation, leur largeur d'esprit. On aime surtout : *Tout pour Jésus*, *Bethléem*, *Le Précieux sang*, *Le Saint-Sacrement*, *Le Pied de la Croix*, *Le Créateur et la Créature*, *Le Progrès de l'Âme*, *Les Conférences sur la Bonté*, etc... Ses lettres et ses poésies sont également remarquables.

FABER-RALPH-WALDO EMERSON (1803-1882), écrivain américain, né à Boston. Philosophe, poète, historien et conférencier éloquent, il professe une morale assez élevée, mais entachée de panthéisme. Son ouvrage *Sur la Nature* l'avait fait connaître en France dès 1840. Les plus remarquables de ses œuvres sont : *Les Représentants de l'Humanité*, *Société et Solitude*, *La Conduite de la vie* (contre l'esclavage), *L'Oraison funèbre du Président Lincoln*, *Le Jour de Mai* (poèmes), etc...

NATHANIEL HAWTHORNE (1804-1864), né à Salem (Massachusetts), mort à Plymouth. Romancier et conteur américain, plein d'imagination et de profondeur psychologique, il a fâcheusement empreint toutes ses œuvres d'un pessimisme amer. Son style est ample, coloré, rythmé. On cite : *La Lettre rouge A*, *La Maison aux sept pignons*, *Les Mousses d'une vieille maison*, etc.

JOHN STUART MILL (1806-1873), né à Londres, mort à Avignon. Il a raconté, dans son *Autobiographie*, sa curieuse éducation, qu'il compléta en France auprès de J.-B. Say. Philosophe et économiste, il fut surtout un logicien remarquable, principalement dans l'étude des procédés d'induction. Utilitariste en morale, à laquelle il donne pour principe la recherche du bonheur général, libéral en politique, associationniste en métaphysique, il fait une place à l'idée de Dieu. Ses ouvrages les plus célèbres sont : *Logique induc-*

tive et déductive, *Principes d'Economie politique, L'Utilitarisme, La Liberté, etc...*

WILLIAM-MAKEPEACE THACKERAY (1811-1863), né à Calcutta, fit ses études en Angleterre, et signala son passage à l'université de Cambridge par son *Livre des Snobs*. Il se vit forcé, pour vivre, d'écrire dans divers journaux anglais. Malgré sa verve et son talent, il rencontra plus d'un obstacle, et sa *Vanity fair* (la Foire aux vanités) fut refusée par une revue. C'est pourtant à cet ouvrage que Thackeray doit surtout sa popularité.

CHARLES DICKENS (1812-1870), né à Landport, comté de Devon, est un des romanciers les plus distingués de l'Angleterre. Il débuta par les *Scènes de la vie anglaise* ; une série de chefs-d'œuvre suivit : *Le Pickywick-Club*, *Olivier Twist*, *Nicolas Nickleby*, les *Contes de Noël*, *Dombey père et fils*, *David Copperfield* et *La Petite Doritt*, *Le Grillon du foyer*, etc.

Tandis que Walter Scott avait fait revivre le passé dans les fictions merveilleuses de ses *Romans historiques*, Dickens s'attacha à peindre la vie contemporaine, avec ses passions et ses besoins, ses iniquités et ses misères. Il le fit non seulement en moraliste profond et en artiste bien informé, mais encore en témoin ému, qu'aucune injustice ne laisse indifférent, qu'aucune infortune ne trouve insensible. C'est à ce double caractère que les œuvres de Dickens doivent encore aujourd'hui leurs succès et leur popularité sympathique.

JOHN RUSKIN (1819-1900), né à Londres, mort à Brantwood. Il étudia la peinture, mais il se rendit célèbre surtout comme critique d'art et comme sociologue. Champion des Préraphaélites, dans *Les Peintres modernes*, son amour de la nature lui suggéra le rêve d'un état social qui lui fût, à son sens, plus conforme. Il organisa une imprimerie où il appliquait les théories des livres éloquentes qu'il y éditait. Il fonda aussi la Guilde de Saint-Georges, pour rendre les ouvriers indépendants du patronat et s'appliqua à rétablir les industries familiales, la filature en particulier. Ses beaux livres sur l'art du moyen âge sont le principal titre de gloire de Ruskin : *Giotto et son Œuvre*, *Le Préraphaélisme*, *La Bible d'Amiens*, *Sur la vieille route*, *L'Art de l'Angleterre* ; enfin, *Præterito* (autobiographie) et des poésies.

GEORGES ELIOT, pseudonyme de Mme J.-W. Cross, née MARY-ANN EVANS (1819-1880), née à Sout-Farm (Warwich), morte à Londres. Des critiques littéraires et philosophiques et des traductions de Strauss et de Spinoza furent les débuts de cette célèbre femme de lettres.

Quoique son inspiration humanitaire soit prise souvent dans la morale de Stuart Mill et celle d'Auguste Comte qu'elle avait beaucoup étudiée, elle s'inspire aussi de la doctrine évangélique. Cette romancière ne prêche jamais que la bonté et prend sans cesse le parti des humbles. Ses peintures et ses récits sont d'un réalisme saisissant, d'une fine psychologie et d'un art achevé. Son chef-

d'œuvre est *Adam Bède*, l'histoire d'un charpentier. On cite encore comme intéressants : *Le Moulin de la Floss*, *Scènes de la vie du clergé*, *Silas Marner* (un tisserand), *Les Tribulations du Révérend Barton*.

OUIDA, pseudonyme de LOUISE LA RAMÉE (1840-1908), née à Bury-Saint-Edmunds, morte à Viareggio. A beaucoup vécu en Italie. Elle a écrit des romans proprement romanesques, où la passion est idéalisée, où les méchants sont punis et les bons récompensés. Peu d'action, mais de la verve, de l'ironie, un grand talent descriptif. Parmi ses très nombreux ouvrages, on distingue *Pascarel*, son chef-d'œuvre, dont la scène est à Florence, *Deux petits Sabots*, *Wanda Othmar*, *Le Dernier des Clarencieux*.

ROBERT-LOUIS STEVENSON (1850-1894), né à Edimbourg, mort dans l'île de Samoa (Océanie). Il fit divers séjours en Amérique et en France. Son amusant *Voyage dans les Cévennes* fut suivi de contes et de romans : *Les Nouvelles Mille et une Nuits*, *L'Île au Trésor*, récit d'aventures.

Inquiet et d'une santé précaire, mais ne renonçant point à l'activité, il alla résider dans l'archipel tahitien, dont le climat, restaurant ses forces, lui permit d'écrire dans ses dernières années de nouveaux ouvrages : *Le Naufrageur*, en collaboration avec son gendre OSBURN, *La Flèche noire*, etc., et des vers : *Le Jardin poétique de l'enfant*, *Les Ballades*. La plupart de ses écrits sont traduits en français.

RUDYARD KIPLING (1865), né à Bombay. On le surnomma pour ses *Ballades orientales*, le Tyrtée saxon. Il s'est rendu célèbre par les deux *Livres de la Jungle*, où il peint la vie animale dans les forêts de l'Inde, et d'autres romans d'aventures. C'est un glorificateur de la force brutale et conquérante de l'Angleterre.

ROBERT-HUGH BENSON (1871-1914). Fils d'un archevêque anglican de Cantorbéry, il se convertit au catholicisme, en 1903, et devint prélat romain. Parmi ses romans historiques, sa trilogie sur la Réforme en Angleterre : *L'Œuvre du Roi* (Henri VIII), *La Tragédie de la Reine* (Marie Tudor), *Par quelle autorité* (Elisabeth), sont les plus remarquables. Deux œuvres originales où il peint à deux points de vue différents la fin du monde, lui ont fait une grande réputation : *Le Maître de la terre* et *La Nouvelle Aurore*. Fraîcheur, grâce, profondeur psychologique, esprit d'apostolat : telles sont ses qualités.

MARK TWAIN, pseudonyme : SAMUEL LANGHORNE CLEMENS (1835) né à Florida (Missouri). Cet humoriste américain, qui s'est acquis une réputation mondiale, mena une vie très agitée et exerça les professions d'imprimeur, pilote, chercheur d'or, journaliste, libraire. Il a fait des conférences dans le monde entier, où son esprit d'observation, sa gaîté, son humour lui ont valu de grands succès. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite : *L'Âge doré*, comédie, *Les Aventures de Tom Sawyer*, *Le Vol de l'Éléphant blanc*, *Les Yankees du Connecticut à la Cour du roi Arthur*, etc.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE

POÈTES

(Du XIV^e au XIX^e siècle.)

GENRE ÉPIQUE	{ Milton, <i>le Paradis perdu</i> ; — Pope, trad. de l' <i>Iliade</i> et de l' <i>Odyssée</i> ; — Dryden, trad. de l' <i>Énéide</i> .
GENRE DRAMATIQUE	{ Shakespeare, <i>Hamlet, Macbeth, etc.</i> ; — Dryden, <i>Antoine et Cléopâtre</i> ; — Addison, <i>Caton, le Tambour</i> ; — Robert Browning, <i>Swinburne</i> .
GENRE DIDACTIQUE	{ Chaucer, <i>Contes de Cantorbéry</i> ; — Drayton, <i>Poly-Olbion</i> ; — Dryden, <i>Essais sur la poésie dram.</i> ; — Young, <i>les Nuits</i> ; — Pope, <i>Essai sur l'homme</i> ; — Thompson, <i>les Saisons</i> ; — Goldsmith, <i>le Voyageur, le Village, etc.</i> ; — lord Byron, <i>le Pèlerinage de Child-Harold, etc.</i> ; — Longfellow, <i>Évangéline</i> ; — Tennyson, <i>la Reine de mai</i> .
GENRE LYRIQUE	{ Cowley, Pope, Gray, Thompson, Campbell Moore, Longfellow, Tennyson, Rossetti, Morris, Kingsley. <i>Odes, etc.</i>

PROSATEURS

(Du XVII^e au XIX^e siècle.)

GENRE ORATOIRE	{ William Pitt, Fox, O'Connell, le cardinal Wiseman, <i>Discours, Conférences</i> ; — Newman, Manning, Faber, Emerson.
GENRE HISTORIQUE	{ Hume, <i>Histoire d'Angleterre</i> ; — Robertson, <i>Histoire d'Écosse, etc.</i> ; — Gibbon, <i>Histoire de la décadence de l'Empire romain</i> ; — Lingard, <i>Histoire d'Angleterre</i> ; — Washington Irving, <i>Histoire de Christophe Colomb, etc.</i> ; — Macaulay, <i>Histoire d'Angleterre</i> .
GENRE DIDACTIQUE	{ Stuart Mill, Ruskin : <i>Philosophie</i> ; Hall, <i>Méditations</i> ; — Browne, <i>Religion du médecin</i> ; — de Foë, <i>Robinson Crusôé</i> ; — Addison, <i>Défense de la religion, etc.</i> ; — Swift, <i>Voyages de Gulliver</i> ; — Benj. Franklin, <i>le Bonhomme Richard</i> ; — Sterne, <i>Voyage sentimental</i> ; — Blair, <i>Cours de littérature</i> ; —

GENRE
DIDACTIQUE

Goldsmith, *le Ministre de Wakefield* ; — Miss Edgeworth, *Contes, etc.* ; — Walter Scott, *Waverley, etc.* ; — Washington Irving, *le Livre d'esquisses* ; — Fenimore Cooper, *le Pilote, etc.* ; — Wiseman, *Fabiola* ; — Thackeray, *la Foire aux vanités* ; — Dickens, *Pickwick, la Chanson de Noël, etc.* ; — Eliot, Browning (Robert et Elisabeth), Kingsley. Ouida, Stevenson, Kipling, Benson, Twain,

GENRE
ÉPISTOLAIRE

Lady Montagⁿ Chesterfield.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

FORMATION DE LA LANGUE ALLEMANDE. — La langue mère germanique primitive, détachée du tronc des langues indo-germaniques, a formé les branches suivantes :

- a) Le germain oriental : le gothique, le vandale, le burgonde ;
- b) Le germain septentrional ou scandinave : le norvégien, l'islandais, le danois, le suédois ;
- c) Le germain occidental : l'anglo-saxon, le bas-allemand, le haut-allemand.

Depuis le XVI^e siècle, c'est le haut-allemand qui est devenu la langue écrite généralement en Allemagne.

DIVISION. — L'histoire de la littérature allemande peut se diviser en cinq époques : 1. Des temps mérovingiens aux Croisades. — 2. L'âge des Croisades : première période florissante (1100-1300). — 3. La poésie de 1300 à 1748. — 4. La deuxième période florissante : Poètes classiques et romantiques (1748-1832). — 5. La littérature contemporaine de 1832 à nos jours.

I. DES TEMPS MÉROVINGIENS JUSQU'AUX CROISADES.

On cite comme monument en prose de cette époque. *Le Serment de Strasbourg*, prononcé successivement en langue romane et en langue germanique par Louis le Germanique et Charles le Chauve son frère (842). On possède en vers un poème épique, *Héliand*, dont le Christ est le royal héros, et un *Évangélaire* du moine bénédictin OTFRIED DE WISSEMBOURG, en Alsace, le plus ancien des poètes de langue allemande.

II. L'ÂGE DES CROISADES : PREMIÈRE PÉRIODE FLORISSANTE (1100-1300).

L'activité de l'esprit cessa d'être l'apanage du clergé, et la poésie, passant du fond des cloîtres à la cour des princes, devint l'interprète des idées, des croyances et des cœurs de la société féodale.

Les principaux monuments de cette époque sont deux grandes épopées populaires : 1. La *Chanson des Niebelungen*, dont le héros Siegfried est le centre, et qu'on a nommée l'Iliade des races germaniques ; 2. *Gudrun*, autre poème épique qui glorifie également la fidélité.

Les poètes épiques de cette période s'inspirèrent des trouvères du cycle breton d'Arthur, de la conquête du Graal et aussi de poèmes espagnols. Le plus grand d'entre eux fut WOLFRAM D'ESCHENBACH, qui connaissait spécialement la langue française ; son chef-d'œuvre est *Parzival*, imité de Perceval le Gallois.

Parmi les lyriques, nommés *Minnensingers* (l'équivalent de nos troubadours), on remarque le profond croyant WALTHER DE VOGELWEIDE.

III. LA POÉSIE DE 1300 à 1748.

Au XIV^e siècle, la poésie passa de la cour des princes aux écoles de chant des *Meistersangers* (maîtres chanteurs) groupés en corporations, à l'instar des maîtres de métiers. Les principales écoles de maîtres chanteurs étaient à Mayence, Augsbourg, Strasbourg, Colmar, Fribourg, Francfort et Ulm.

A cette époque parurent les premières œuvres dramatiques sacrées et profanes. Des représentations du mystère de la Passion se sont conservées jusqu'à nos jours au théâtre sacré d'Oberammergau, dans la Haute-Bavière.

La chanson populaire (*volkslied*) prit alors un grand essor. Ces *lieds* d'un caractère vécu, pur et naïf, constituent encore aujourd'hui, soit profanes, soit religieux, la partie essentielle de la vie intellectuelle allemande.

Luther se servit beaucoup de ces sortes de cantiques pour la diffusion de ses doctrines. Cet usage passa, par la suite, des protestants aux catholiques, qui l'adoptèrent pour soutenir et défendre, à leur tour, la religion. De plus en plus répandu, le chant religieux fut employé par les supérieurs ecclésiastiques pour conserver et propager la foi ; il est encore aujourd'hui toléré dans le service divin privé. Le goût du chant chez les Allemands explique cet état de choses.

La traduction de la Bible, de LUTHER, se signale par sa force et son caractère national.

Les poètes dignes de remarque durant cette période sont : SÉBASTIEN BRANDT (? 1512), né à Strasbourg, auteur de *La Nef des fous* ; le fabuliste ULRICK BÖNER, dominicain à Berne ; le puissant orateur GEILER DE KAISERBERG, prédicateur à la cathédrale de Strasbourg ; le jésuite FRÉDÉRIC DE SPEE ; ANGELUS SILESII, prêtre à Breslau ; l'auteur protestant de chants religieux PAUL GERBARDT, dont le pieux lied si connu : *O Tête sanglante et blessée*, est imité d'un chant de la Passion de saint Bernard ; le moine augustin ABRAHAM DE SAINTE-CLAIRE, à Vienne, satirique (? 1709), les fabulistes GELLERT et CONRAD PFEFFEL, de Colmar.

GODEFROY-GUILLAUME LEIBNIZ (1646-1716), né à Leipzig, un des plus grands génies qui aient existé, et l'esprit le plus universel des temps modernes, à la fois philosophe, théologien, mathématicien, physicien, jurisconsulte, historien, philologue, a écrit presque tous ses ouvrages en latin ou en français. Les plus célèbres sont la *Monadologie* et les *Essais sur l'entendement humain*. Il eut avec Bossuet une correspondance sur un projet de réunion des églises protestantes, qui donne à croire qu'il est mort catholique.

IV. LA DEUXIÈME PÉRIODE FLORISSANTE. POÈTES CLASSIQUES
ET ROMANTIQUES. (1748-1832).

Cette période fut influencée par divers courants. Il faut signaler :

a) Le *piétisme* : il donna à la littérature une direction religieuse et sentimentale, celle de l'école de Klopstock et de ses disciples.

b) Le *rationalisme*, encore plus influent. Né en Angleterre et propagé par les Encyclopédistes et en particulier par Voltaire, appelé par Frédéric II à la cour de Prusse, et le Genevois Rousseau, il trouva un terrain tout préparé dans les milieux protestants. Kant, dans le domaine philosophique, et Winkelmans, dans celui de l'art, lui frayèrent des voies nouvelles.

a) ROMANTISME ET CLASSICISME MÊLÉS.

FRÉDÉRIC KLOPSTOCK (1723-1803), né à Queldebourg, en Saxe, montra le plus vif enthousiasme pour un idéal de religion, de fraternité et de liberté. *La Messiade*, poème épique en vingt chants, qui a pour sujet la mort, la résurrection et l'ascension du Sauveur, lui coûta trente ans de méditation et de travail. Publiée à partir de 1748, cette épopée surtout lyrique, pleine de charme poétique, de puissance et d'élévation, eut un succès immense. La scène de la mort du Christ, au dixième chant, est un tableau d'une émouvante grandeur. La suite renferme de l'obscurité, des longueurs et bien des erreurs protestantes.

Klopstock a laissé aussi des odes remarquables : *Le Printemps*, *Le Lac de Zurich*, *Ma patrie*. Son influence sur la poésie allemande a été grande, surtout par la nature des nobles sujets qu'il a traités. On a encore de lui des *bardits* ou drames patriotiques, empruntés aux anciens Germains, et dont *Hermann* ou *Arminius*, qui tint jadis les Romains en échec, est le centre ; trois tragédies : *Mort d'Adam*, *Salomon*, *David* ; divers ouvrages en prose et des *Lettres* généralement intéressantes.

FRÉDÉRIC-LÉOPOLD, COMTE DE STOLBERG (1750-1819), né à Bramstedt (Holstein). En 1800, il abjura le protestantisme, s'exposant courageusement à de grandes pertes et à de dures inimitiés. Il a excellé dans la poésie lyrique. Ses *Chants patriotiques* et ses *Ballades* respirent un véritable enthousiasme. Son *Histoire de la religion chrétienne* (15 vol.) est très estimée. Avec la collaboration de son frère, CHRISTIAN DE STOLBERG, il a traduit en allemand une partie des œuvres d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle.

JEAN VOSS (1751-1826), connu pour son idylle *Louise* et ses traductions des poèmes antiques, fut aussi un lyrique de l'école piétiste, mais se montra d'un sectarisme haineux, surtout contre son bienfaiteur Stolberg, après que celui-ci fut devenu catholique.

MATHIAS CLAUDIUS, le premier poète familial allemand, simple et naïf, croyant et pieux, l'auteur du *Chant du soir*, *Près de la tombe de mon père*.

GEOFFROY-AUGUSTE BURGER (1747-1794), né à Halberstadt (Prusse), poète richement doué, nuisit, par une vie désordonnée, au développement de son talent. Pour être un vrai poète populaire, il lui manqua la tenue et la dignité morales. Vrai créateur de la ballade allemande, on cite de lui *Lénore*, *Le Féroce chasseur* et *La Chanson du brave homme*.

FRÉDÉRIC-MELCHIOR GRIMM (1723-1807), né à Ratisbonne, vint en France comme précepteur des enfants du comte de Schomberg, ambassadeur de Pologne. La correspondance qu'il entretint, de 1753 à 1790, avec les cours d'Allemagne, et que l'on a publiée sous ce titre : *Correspondance littéraire, philosophiques et critique*, est un des tableaux les plus fidèles et les plus piquants du mouvement intellectuel au XVIII^e siècle. On y trouve analysés tous les ouvrages qui parurent en France durant cet intervalle, et sa critique est presque toujours saine et juste.

EWALD-CHRISTIAN DE KLEIST (1724-1803), né en Poméranie, officier poète, auteur de *poèmes descriptifs*, *hymnes*, *chansons*, *odes*, etc. La plus importante de ses œuvres est un poème intitulé : *Le Printemps*.

JEAN-PIERRE HEBEL (1760-1826), professa les belles-lettres à Lœrrach et à Carlsruhe (Bade). Il fonda sa gloire littéraire par ses *Poésies alémanes* écrites dans le dialecte aléman tel qu'il est parlé en Alsace, en Suisse et dans le sud de Bade.

JEAN MULLER (1752-1809), né à Schaffhouse, professeur, conseiller d'État du royaume de Westphalie, directeur général de l'instruction publique, a été surnommé le *Thucydide* de l'Helvétie. On lui doit une *Histoire de la Confédération helvétique*, écrite en allemand. Cette histoire commence à l'origine de la nation suisse et va jusqu'au XVe siècle.

SALOMON GESSNER (1730-1780), né à Zurich, le poète bucolique de la Suisse, auteur de gracieuses *idylles* et du poème de *La Mort d'Abel*, que traduisit Gilbert.

JEAN-PAUL RICHTER (1763-1825), né à Wiensiedel, littérateur romancier, philosophe original et fantaisiste, que les Allemands ont surnommé l'*Unique*. Ses principales œuvres sont *Les Procès groenlandais*, le *Voyage d'Attila*, *La Vallée de Campan*, *Les Années d'un écolier*, *Introduction à l'esthétique*.

Dans ses ouvrages, dont le style « est un entassement de métaphores renversantes et de périodes enchevêtrées », on trouve côte à côte le trivial, le fantasque et le sublime.

CHRISTOPHE-MARTIN WIELAND (1733-1813), né à Haut-Holzein (Wurtemberg), précepteur des princes à Weimar, y fut en relations

avec Goethe et Schiller, à cette célèbre *Cour des Muses* qui, de 1775 à 1828 sous le règne du duc Charles-Auguste, concentra la vie intellectuelle de l'Allemagne.

Napoléon le décora de la Croix d'honneur. Noble et irréprochable dans sa vie privée, ses poésies sont frivoles, immorales, au point qu'il les cacha à ses propres enfants. Parmi ses œuvres on signale *Agathon*, où il glorifie les philosophes français du XVIIIe siècle ; *Obéron*, poème héroïque romanesque en douze chants, dont il prit le fond dans une chanson de geste de Huon de Bordeaux et dans *Le Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare.

EPHRAIM LESSING (1729-1781), né à Camentz (Saxe), fut, entre autres choses, directeur du théâtre de Hambourg et bibliothécaire à Wolfenbuttel (Brunswick). C'est le fondateur de la critique allemande. Son œuvre principale, dans ce genre, est *La Dramaturgie*, où il s'appropriait les théories de Diderot sur le drame bourgeois, et réprouvait la tragédie classique du XVIIe siècle, préférant à l'art de Corneille et de Racine celui de Shakespeare et de Calderon. C'était la voie ouverte au romantisme.

Les pièces qu'il conçut suivant cette nouvelle formule : *Minna de Barnhelm*, *Sarah Sampson*, sont des types de la tragédie bourgeoise, empreintes de la fausse sentimentalité du temps. *Emilia Galotti* dépeint la dépravation des cours européennes de l'époque. Dans le drame *Nathan le Sage*, où il voulut laisser le souvenir de son ami le juif Moïse Mendelssohn, il montre une haine impitoyable contre toute sorte de christianisme.

Il ne comprit pas plus La Fontaine que nos tragiques. Dans ses *Dissertations en vers sur la fable* et dans ses *Fables en prose*, il oppose à l'inimitable Bonhomme des règles de simplicité et de brièveté, corroborées par des exemples plutôt malheureux.

En résumé, créateur du théâtre allemand par ses leçons plus que par ses œuvres, Lessing fut surtout un critique littéraire, doué de facultés remarquables d'exposition, et un critique d'art dans son *Laocoon*, traité sur les lois et les limites respectives de la peinture, de la sculpture et de la poésie.

JEAN-GODEFROY HERDER (1744-1803) naquit à Mohrungen. Un des savants les plus distingués de l'époque, pasteur à la cour de Weimar. Quoique prêchant protestant, sa philosophie est panthéiste, et il ne garda du christianisme que l'esthétique. Il cultiva particulièrement la poésie populaire. Son chef-d'œuvre est *La Voix des peuples dans les chansons*, adaptation allemande de chants pris à quatorze peuples différents. Quelques-unes de ses légendes et paraboles sont restées classiques. En prose, il a laissé les *Idées sur la philosophie de l'histoire*, un *Traité de la poésie hébraïque*.

JEAN-WOLFGANG GOETHE (1749-1832), né à Francfort-sur-Mein. Il fut ministre d'État à Weimar et « le trait d'union de la Cour des Muses ». Quoiqu'il reconnût la sublimité du christianisme, il pensa et vécut en dehors de tout dogme religieux, et professa comme

Lessing, l'évangile de la pure humanité. Savant naturaliste et physicien, en même temps que poète, il embrassa l'ensemble des connaissances humaines, tout en demeurant homme d'action. Sa vie, tourmentée de diverses passions, se reflète dans toutes ses œuvres, principalement dans ses romans, ses drames, ses épopées et ses poésies lyriques. Au point de vue littéraire, il passa peu à peu du romantisme tumultueux à un classicisme serein depuis son voyage à Rome, puis à un symbolisme excessif.

Le roman de *Werther* nous montre une âme blasée qui ne voit à ses malheurs d'autre remède que le suicide. Imité de Rousseau et en partie vécu, ce roman servira de type au *René* de Chateaubriand et à d'autres pires, d'une influence corruptrice et funeste.

Les années d'apprentissage et de voyage de Wilhelm Meister sont moins un roman, malgré divers épisodes romanesques, tel celui de *Mignon*, qu'un ouvrage de critique théâtrale et scientifique mêlé de peintures de mœurs. Plus de sérénité encore dans *Affinités électives* et dans *Vérité et fiction*, autobiographie proprement dite, ainsi que la *Campagne de France* (1792) à laquelle l'auteur prit part.

Parmi les drames, *Götz de Berlichingen* (un baron révolté du moyen âge) est dans la manière romantique et de l'école nommée d'*Ouragan et Emportement* (Sturm und Drang). *Torquato Tasso* et *Égmont* sont des drames historiques, *Iphigénie en Tauride*, plusieurs fois remaniée, atteint la pureté classique. L'héroïne, type de noble humanité, est parée de vertus chrétiennes.

Faust, drame légendaire, est une œuvre puissante mais d'un symbolisme confus, surtout dans la seconde partie. Le poète la publia en effet par fragments. Faust est une incarnation du désir de savoir, de jouir et d'agir, qui se satisfait par un pacte avec Satan, Méphistophélès. D'après le prologue, ce pacte serait le résultat d'un pari à la manière de celui de Job, fait devant Dieu dans le ciel. La séduction de Marguerite, qui inspira l'opéra de Gounod, n'est qu'un épisode de la première partie. La légende populaire fait entraîner Faust par Satan dans l'abîme. Le poète prétend le faire triompher du démon, qui voulait le ravalier au niveau de la brute, et le relever par la science et l'action sur la terre où il s'associe à l'œuvre divine. Ce dénouement, qui exclut tout repentir et toute pénitence, et laisse triompher le méchant, est une insulte à l'idée de justice, non moins qu'au dogme chrétien.

Hermann et Dorothee, épopée idyllique en neuf chants, dont l'action se passe à l'époque de la Révolution, est une œuvre aussi remarquable par la beauté morale que par la perfection de la forme. C'est, avec les poésies lyriques, le meilleur titre de gloire de Goethe.

Ces poésies lyriques : *Idylles romaines*, *Epigrammes vénitiennes*, *Le Divan*, etc., parcourent toute la gamme des impressions que peut éprouver l'âme humaine. Goethe y est un des plus grands poètes de tous les temps, aussi bien pour la richesse du fond que pour l'harmonie musicale. Mendelssohn, Schubert, Schumann en ont orné

plusieurs de leurs plus suaves mélodies. On cite parmi les Ballades : *Le Chanteur*, *Le Roi des Aulnes*, *L'Apprenti magicien*, *Le Chercheur de trésors*, *Le Pêcheur*, etc.

FRÉDÉRIC DE SCHILLER (1759-1805), né à Marbach (Wurtemberg). Une jeunesse très éprouvée, et des lectures désordonnées, telles que celle de Rousseau, en avaient fait d'abord un ennemi de la société dans ses premières œuvres : les drames des *Brigands*, de la *Conjuration de Fiesque*, *Intrigue et amour*, pleins de passions sauvages. Devenu professeur d'histoire et de philosophie à Iéna, il publia divers ouvrages imprégnés de kantisme, et une *Histoire de la Guerre de Trente ans*, écrite du point de vue protestant. Son séjour à la cour de Weimar et l'amitié de Goethe, ainsi que son mariage, achevèrent de le reconcilier avec la civilisation. Il professa dès lors cette doctrine, que l'homme doit, par l'effort et en s'aidant de la culture des arts, conquérir la dignité morale : point de vue qui, dans ses œuvres, coïncide avec l'idéal chrétien, sans se fonder aucunement sur le dogme positif. Les problèmes de la liberté humaine, de la faute et du châtement, le préoccupent, et il leur donne une solution très humaine, sinon chrétienne.

Dans ses drames principalement, il montre une prédilection manifeste pour les sujets catholiques et patriotiques. Outre la Trilogie de *Wallenstein* : *le Camp*, *Les Piccolomini*, *La Mort*, on cite *La Fiancée de Messine*, imitée du théâtre grec, *Guillaume Tell*, son chef-d'œuvre, *Marie Stuart* et *La Pucelle d'Orléans*. Ces deux dernières tragédies, malgré leurs erreurs historiques, respectent la grandeur du caractère des héroïnes. Marie Stuart apparaît, soutenue par sa foi, moralement triomphante de la haineuse et passionnée Elisabeth. Pour ce qui est de Jeanne d'Arc, quoiqu'il lui suppose une passion profane dont il la fait du reste triompher, et qu'il la fasse périr sur le champ de bataille, l'ensemble du poème est une glorification de l'inspiration religieuse et de l'héroïsme patriotique. Schiller est, à bon droit, le poète préféré du peuple allemand. Ses Ballades sont d'une langue vibrante, pittoresque et populaire. On connaît surtout : *Le comte de Habsbourg*, *Le Chevalier au Dragon*, *Le Plongeur*, *La Caution*, etc., et la perle de ses poésies didactiques : *Le Chant de la cloche*.

LA POMME DE GUILLAUME TELL

(ACTE III, SCÈNE III).

Prairie à Altdorf ; dans le fond le chapeau de *Gessler* au bout d'une pique. La vue est barrée par le Bamberg au-dessus duquel s'élève une montagne couverte de neige...

RUDOLPH, l'écuyer.

Place, place au bailli !

GESSLER, *à la tête de sa troupe armée de piques.*

Écartez-les ! Qui rassemble ce peuple ? Qui appelle au secours ?
(*Silence général.*) Qu'était-ce ? Je veux le savoir. (*A Frieshardt.*)
Avance. Qui es-tu ? et pourquoi tiens-tu cet homme ?

(*Il donne le faucon à un domestique.*)

FRIESHARDT.

Monseigneur, je suis ton valet d'armes, et un garde placé près du chapeau. J'ai saisi cet homme sur le fait, comme il refusait le salut au chapeau. J'ai voulu l'arrêter, comme tu l'as ordonné, et le peuple veut le délivrer par la violence.

GESSLER, *après une pause.*

Tu méprises ainsi ton empereur, Tell, et moi, qui commande ici à sa place ; tu refuses l'honneur au chapeau que j'ai fait mettre pour éprouver la soumission ? Tu as trahi tes méchantes intentions.

TELL.

Pardonnez-moi, cher seigneur ! je l'ai fait par inadvertance et non par mépris de vous. Si j'étais réfléchi, je ne m'appellerais pas Tell. Je demande grâce, cela ne m'arrivera plus.

GESSLER, *après quelques instants de silence.*

Tu es maître à l'arbalète, Tell. On dit que tu défies tout tireur ?

WALTHER.

Et cela est vrai, seigneur. Mon père abat une pomme d'un arbre à cent pas !

GESSLER.

C'est ton fils, Tell ?

TELL.

Oui, seigneur.

GESSLER.

As-tu plusieurs enfants ?

TELL.

Deux garçons, seigneur.

GESSLER.

Et quel est celui que tu aimes le plus ?

TELL.

Tous les deux me sont également chers.

GESSLER.

Eh bien ! Tell, puisque tu abats une pomme d'un arbre à cent pas, tu vas me montrer ton adresse. Prends ton arbalète... tu l'as à la main... et apprête-toi à abattre une pomme sur la tête de ton enfant... Mais, je te le conseille, tire bien, que tu atteignes la pomme du premier coup ; car si tu la manques, ta tête est perdue.

(Tout le monde fait des signes d'effroi.)

TELL.

Seigneur, ...quelle chose monstrueuse exigez-vous de moi ?.. Je dois de la tête de mon enfant... Non, mais non, cher Seigneur, cela ne peut vous venir à l'esprit... Le Dieu miséricordieux vous en préserve ! Sérieusement, vous ne pourriez pas exiger cela d'un père !

GESSLER.

Tu abattras la pomme de la tête de l'enfant... Je l'exige, je le veux.

TELL.

Il me faut tirer avec mon arbalète sur la tête chérie de mon enfant ?... Plutôt mourir !

GESSLER.

Tu tireras ou tu mourras avec ton fils.

TELL.

Je deviendrais l'assassin de mon enfant ! Seigneur, vous n'avez pas d'enfants... vous ne savez pas ce qu'il y a dans le cœur d'un père.

GESSLER.

Eh ! Tell, tu deviens tout à coup bien circonspect ! On me disait que tu étais un rêveur, et que tu n'avais pas les façons d'agir des autres hommes... Tu aimes l'extraordinaire... C'est pourquoi j'ai cherché pour toi un coup audacieux... Un autre réfléchirait bien... Tu fermeras les yeux et tu essayeras courageusement.

BERTHA, *dame de la suite de Gessler.*

Ne plaisantez pas, ô seigneur, avec ces pauvres gens ! Voyez-les pâles et tremblants... Ils sont si peu habitués à la plaisanterie dans votre bouche.

GESSLER.

Qui vous dit que je plaisante ? *(Il saisit une branche d'arbre qui pend au-dessus de lui.)* Voici la pomme ; qu'on fasse place ; qu'il prenne sa distance comme c'est l'usage... Je lui donne quatre-vingts pas, pas moins, pas plus ; il se vante d'atteindre son homme à cent pas... Maintenant, tireur, tire et ne manque pas le but.

RUDOLPH, *l'écuyer de Gessler.*

Dieu ! c'est sérieux... Tombe à genoux, enfant, cela en vaut la peine, et implore le bailli pour ta vie.

WALTHER, *de côté, à Melchthal, qui peut à peine se contenir.*

Contenez-vous, je vous en prie, restez tranquille !

BERTHE, *au bailli.*

En voilà assez, seigneur ! C'est inhumain de jouer ainsi avec l'angoisse d'un père. Si ce pauvre homme mérita la mort pour sa faute légère, mon Dieu ! il a maintenant senti dix fois la mort. Laissez-le aller en paix dans sa chaumière ; il a appris à vous connaître, il se souviendra de cette heure, lui et les enfants de ses enfants.

GESSLER.

Faites place... vivement ! Pourquoi hésites-tu ? Tu mérites la mort, je puis te faire mourir, et vois, je remets avec indulgence ton sort dans l'adresse de ta propre main. Il ne peut pas se plaindre de la sentence, celui qu'on fait le maître de son sort... Tu vantes ton regard sûr ! Cette fois, il vaut la peine de montrer ton adresse. Le but est digne de toi, et grand est le prix... Atteindre le point noir dans la cible, un autre le peut. Pour moi, c'est un maître, celui qui en tous cas est sûr de son art, en sorte que son cœur ne fasse pas trembler ses mains ni ne trouble sa vue.

WALTER FURST, *se jette à ses pieds.*

Seigneur bailli, nous reconnaissons votre pouvoir ; mais que la clémence remplace la justice ; prenez la moitié de mes biens, prenez le tout ! Seulement, épargnez cette chose horrible à un père !

WALTHER.

Grand-père, ne t'agenouille pas devant ce méchant homme ! Dites-moi où il faut me placer ! Je ne crains rien pour moi : mon père atteint l'oiseau au vol ; il ne manquera pas son coup quand il s'agit du cœur de son enfant.

STAUFFACHER.

Seigneur bailli, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas ?

ROSSELMANN.

Oh ! pensez qu'il est un Dieu dans le ciel à qui vous rendez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'enfant.*

Qu'on l'attache à ce tilleul.

WALTHER.

Me lier ? Non, je ne veux pas être attaché. Je me tiendrai tranquille comme un agneau, je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, je ne le pourrai pas, je me débattrai avec violence.

RUDOLPH.

Laisse-toi, au moins, bander tes yeux, enfant !

WALTHER.

Pourquoi me bande les yeux ? Croyez-vous que je redoute la flèche de la main de mon père ? Je l'attendrai calme et je ne sourcillerai même pas... Vite, père, montre que tu sais tirer. Il ne le croit pas, il pense nous perdre. Trompe son méchant désir, tire et atteins le but.

(Il va au tilleul, on pose la pomme sur sa tête.)

MELCHTHAL, aux assistants.

Quoi ! cette cruauté s'accomplira sous vos yeux ? A quoi vous sert d'avoir prêté serment ?

STAUFFACHER.

Ce serait inutile. Nous n'avons pas d'armes ; vous voyez la forêt de lances qui nous entoure.

GESSLER, à Tell.

A l'œuvre ! On ne porte pas impunément des armes. Il est dangereux de porter un instrument de meurtre, et la flèche se retourne contre l'archer. Ce droit insolent que s'arroe le paysan offense le maître de ces contrées. Personne ne doit être armé que celui qui commande. Vous vous réjouissez de porter l'arc et les flèches ; eh bien ! je vous donnerai un but pour les exercer.

TELL, tend l'arbalète et tire une flèche.

Faites place !... faites place !...

STAUFFACHER.

Quoi ! Tell, vous voudriez... Jamais... Vous chancelez, votre main tremble, vos genoux fléchissent.

TELL, laisse tomber l'arbalète.

Ma vue se trouble.

LES FEMMES.

Dieu du ciel !

TELL, au bailli.

Abandonnez votre dessein... Voici mon cœur. *(Il découvre sa poitrine.)* Appelez vos chevaliers et faites-les passer sur moi.

GESSLER.

Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires... Tu peux tout, Tell, rien ne te décourage, tu manies le gouvernail aussi bien que l'arc, aucune tempête ne t'effraye quand il s'agit de sauver quelqu'un. Maintenant, sauveur, sauve-toi toi-même... tu secours bien tout le monde !...

(Tell est livré à un terrible combat, les mains tremblantes et les yeux dirigés tantôt sur le bailli, tantôt vers le ciel. Tout à coup, il saisit son carquois, prend une seconde flèche et la met dans son pourpoint. Le bailli suit tous ses mouvements.)

WALTHER, sous le tilleul.

Père, tire, je n'ai pas peur.

TELL.

Il le faut !

(Il se remet et vise.)

RUDENZ, chevalier d'Attinghausen, qui pendant tout ce temps est resté dans la plus grande attention et s'est violemment contenu, s'avance. *(Il avait jusque-là des complaisances ambitieuses pour la cour d'Autriche.)*

Seigneur bailli, vous ne pousserez pas cela plus loin, vous ne pouvez... Ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint le but... Poussée trop loin, la sévérité manque son sage but, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER.

Gardez le silence jusqu'à ce qu'on vous appelle.

RUDENZ.

Je veux parler ! je le dois. L'honneur du Souverain m'est sacré ; mais un tel gouvernement n'attirera que la haine. Ce n'est pas la volonté de l'empereur... je le soutiens... Mon peuple ne mérite pas de telles cruautés, vous n'avez pas de pouvoir pour cela.

GESSLER.

Ah ! vous vous enhardissez !

RUDENZ.

J'ai gardé le silence à tous les graves faits que j'ai vus. J'ai fermé les yeux, j'ai comprimé dans mon sein mon cœur gonflé et révolté. Mais me taire plus longtemps serait une trahison envers mon pays et envers mon souverain.

BERTHA, se jette entre lui et le bailli.

Oh ! Dieu ! vous irritez encore plus l'homme furieux.

RUDENZ.

J'abandonnais mon peuple, je reniais mon sang, je déchirais tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais assurer le bien de tous en fortifiant la puissance de l'empereur... Le bandeau tombe de mes yeux... Je me vois en frissonnant conduit à un abîme... Vous avez égaré mon libre jugement, séduit mon cœur loyal... Avec les meilleures intentions, j'étais sur le point de perdre mon pays.

GESSLER.

Téméraire, ce langage à ton maître ?

RUDENZ.

Mon maître, c'est l'empereur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, et je puis me mesurer avec vous dans toute vertu chevaleresque... Et si vous n'étiez pas ici au nom de l'Empereur, que je révère même où vous le déshonorez, je vous jetterais mon gant, et, d'après les usages de la chevalerie, vous seriez obligé de le relever... Oui, faites un signe à vos cavaliers... Je ne suis pas sans défense comme eux. (*Montrant le peuple.*) J'ai une épée, et qui m'approche...

STAUFFACHER, *criant.*

La pomme est tombée !

(*Pendant que tous les assistants étaient tournés du côté de Gessler et de Rudenz et que Bertha s'était jetée entre eux, Tell a tiré sa flèche.*)

ROSSELLMANN.

L'enfant vit !

BEAUCOUP DE VOIX.

La pomme est percée.

(*Walter Furst chancelle et est prêt à tomber, Bertha le retient.*)

GESSLER, *étonné.*

Il a tiré !... Comment ?... le fou !...

BERTHA.

L'enfant est vivant. Revenez à vous, bon père !

WALTHER, *arrivant en courant et tenant la pomme.*

Père, voici la pomme ; je savais bien que tu ne blesserais pas ton fils.

(*Tell s'est tenu le corps en avant, comme s'il voulait suivre la flèche. L'arbalète tombe de sa main. Lorsqu'il voit arriver l'enfant, il*

court au-devant de lui, les bras ouverts, le serre passionnément contre son cœur ; puis il tombe sans force. Tout le monde est ému.)

BERTHA.

O bonté du Ciel !

WALTER FURST, *au père et à l'enfant.*

Enfants ! mes enfants !

STAUFFACHER.

Dieu soit loué !

LEUTHOLD, *garde.*

C'est un coup ! On en parlera encore dans les temps les plus reculés !

RUDOLPH.

On parlera de Tell le tireur aussi longtemps que la montagne restera sur sa base.

(Il tend la pomme au bailli.)

GESSLER.

Par Dieu ! la pomme est traversée par le milieu ; c'est un coup de maître ; il me faut le louer.

ROSSELMANN, *le pasteur.*

Le coup est beau ; mais malheur à celui qui l'a forcé à tenter Dieu !

(Ils veulent l'emmener.)

GESSLER.

Tell, écoute.

TELL, *revient.*

Que voulez-vous, seigneur ?

GESSLER.

Tu as mis une seconde flèche dans ton pourpoint... Oui, oui, je l'ai bien vu. Que voulais-tu en faire ?

TELL, *embarrassé.*

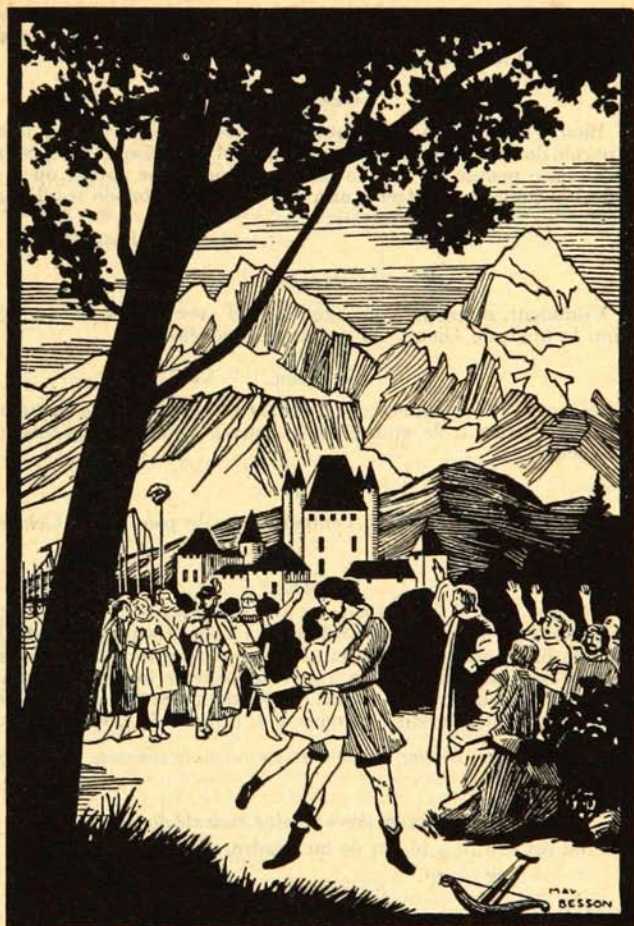
Seigneur, c'est la coutume des archers.

GESSLER.

Non, Tell, je ne me contente pas de cette réponse. Cela signifiait sans doute quelque chose. Dis-moi vite et sans crainte la vérité, Tell ! Quelle qu'elle soit, ta vie sera sauve. Pourquoi la seconde flèche ?

TELL.

Eh bien ! seigneur, puisque vous m'assurez que ma vie sera sauve je vous dirai la vérité tout entière. *(Il tire la flèche de son*



LA POMME DE GUILLAUME TELL

Transpercée par la flèche sûre de Tell, elle apparaît aux yeux de Gessler, émerveillé mais plus furieux encore, tandis que l'enfant embrasse son père inquiet et que les spectateurs expriment leurs sentiments divers. Cependant le chapeau du tyran est encore debout, et l'écho des glaciers n'a renvoyé que les premiers échos de la joie d'un peuple libre.

pourpoint et la montre au bailli avec un regard terrible.) Cette seconde flèche, je l'aurais lancée contre vous, si j'avais atteint mon enfant chéri, et vous, en vérité, je ne vous aurais pas manqué.

GESSLER.

Bien, Tell ! Je t'ai assuré que tu aurais la vie sauve. J'ai donné ma parole de chevalier, et je la tiendrai... Mais, puisque j'ai reconnu ta mauvaise pensée, je vais te faire emmener et te garder où ni le soleil ni la lune ne pénètrent, afin que je sois à l'abri de tes flèches. Saisissez-le, valets ! enchaînez-le !

(Tell est enchaîné.)

STAUFFACHER.

Comment, seigneur, vous agissez ainsi avec un homme au sujet de qui la main de Dieu s'est visiblement révélée ?

GESSLER.

Voyons s'il sera sauvé une seconde fois... Qu'on le mène sur mon embarcation ! Je vous suis, je veux le conduire moi-même à Kussnacht.

ROSSELMANN.

Vous ne le pouvez pas, l'empereur ne le peut pas. Cela est contraire à nos chartes.

GESSLER.

Où sont-elles ? L'empereur les a-t-il ratifiées ?... Non... Cette faveur doit être acquise par l'obéissance. Vous êtes tous des rebelles contre le jugement de l'empereur, et vous fomentez une téméraire révolte. Je vous connais tous... je vous pénètre bien... Je prends celui-ci au milieu de vous ; mais vous participez tous à sa faute. Que celui qui est prudent apprenne à se taire et à obéir !

(Il s'éloigne. Bertha, Rudenz et les valets le suivent. Frieshardt et Leuthold restent.)

WALTER FURST, dans la plus violente douleur.

C'en est fait, il a résolu de me perdre, moi et tous les miens.

STAUFFACHER.

Oh ! pourquoi avez-vous irrité le tyran ?

TELL.

Peut-il se contenir celui qui ressent une telle douleur ?

STAUFFACHER.

Oh ! maintenant, c'est fini ! Avec eux nous sommes tous liés et enchaînés !

LES ASSISTANTS *entourent Tell.*

Avec vous s'en va notre dernière consolation.

LEUTHOLD, *s'approchant.*

Tell, j'ai pitié de toi, mais je dois obéir.

TELL.

Adieu !

WALTHER *se serre contre lui dans la plus violente douleur.*

Ah ! père, père ! cher père !

TELL, *montre le ciel.*

Là-haut est ton père ! Appelle-le !

STAUFFACHER.

Tell, ne dirai-je rien de votre part à votre femme ?

TELL, *serre l'enfant contre sa poitrine.*

L'enfant n'est pas blessé, Dieu nous viendra en aide !

(*Il le quitte précipitamment et suit les gens d'armes.*)

(Traduction de Mme Isaure.)

b) LES ROMANTIQUES.

Par romantisme dans la littérature allemande, on entend spécialement le renouveau de l'esprit chrétien dans la poésie et dans la vie, à l'encontre du courant classique et païen de la cour de Weimar. Les romantiques se tournèrent vers l'époque de foi du moyen âge.

FRÉDÉRIC NOVALIS, BARON DE HARDENBERG (1772-1801) protestant profondément croyant, maladif, eut une fin prématurée. Dans son roman inachevé *Henri d'Ofterdingen*, il célébra les vertus du moyen âge. Son œuvre *Béatitude en Jésus*, contient des poésies pleines de tendresse pour le Sauveur et sa divine mère.

FRÉDÉRIC DE SCHLEGEL (1772-1829) se convertit au catholicisme en 1808, à Cologne, avec sa femme, fille de Moïse Mendelssohn. Par son *Histoire de la Littérature ancienne et moderne*, il fut le fondateur de l'histoire littéraire scientifique, avec son frère Auguste.

AUGUSTE SCHLEGEL (1767-1845), né à Hanovre, fit ses études à Göttingue, et prit part au mouvement littéraire qui essayait alors de remplacer la tradition classique par le romantisme. Il ouvrit successivement à Berlin et à Vienne des cours de littérature, dans lesquels il s'occupa surtout du théâtre des anciens, comparé au théâtre des modernes. On a de lui des poésies, des drames, l'*Histoire de la Théorie des beaux-arts*, et le *Cours de littérature dramatique*,

ouvrage de mérite qui a été traduit dans toutes les langues, mais que dépare une partialité systématique contre la littérature française. Schlegel méconnaît nos grands auteurs, et surtout Molière.

CLÉMENT BRENTANO (1778-1842), le plus mystique des romantiques. Né à Ehrebreitstein sur le Rhin. Après maintes erreurs de jeunesse, il fut gagné à la vie de piété catholique par la poétesse Louise Hensel. Il séjourna longtemps à Dulmen, en Westphalie, où il décrivit les visions de la stigmatisée Catherine Emmerich. Brentano a laissé de jolis contes et l'épopée mystique : *Le Roman du Rosaire*.

HENRI DE KLEIFT (1776-1811), né à Francfort-sur-l'Oder, visita la France et la Suisse, et publia des *dramas*, des *contes* et des *romans*, parmi lesquels il faut citer *Michel Kolhhaas*. C'est le mieux doué des dramaturges romantiques. Ses chefs-d'œuvre sont : *Le Prince de Hombourg*, *Catherine de Heilbronn*. — Sa vie désordonnée le conduisit au suicide.

AUGUSTE KOTZEBUE (1761-1819), né à Weimar, fut successivement directeur du théâtre de Vienne, du théâtre allemand de Saint-Pétersbourg et secrétaire d'Alexandre Ier. Il rentra en Allemagne, où ses écrits, peu favorables à la liberté, le rendirent très impopulaire. Un étudiant obscur, Karl Sand, le poignarda à Manheim, en 1819. On distingue parmi ses pièces : *Misanthropie et Repentir*, *La Réconciliation ou les Deux frères*, *Gustave Vasa* et *Les Hussites*.

FRÉDÉRIC-LOUIS-ZACHARIE WERNER (1768-1823), né à Kœnigsberg, poète de talent, visita Rome, où il abjura le protestantisme ; de là il se rendit à Vienne, où il prit les ordres sacrés et se distingua comme prédicateur. Il a laissé des tragédies : *La Croix sur les bords de la mer Baltique*, *Attila*, *La Mère des Machabées*, etc., et des *sermons*.

ERNEST-MAURICE ARNDT, (1769-1860), né dans l'île Rugen, mourut professeur de littérature à Bonn. Célèbre comme ennemi de Napoléon et plus tard du gouvernement prussien. Ses chants nationaux pleins de haine brûlante contre l'empereur contribuèrent au soulèvement de 1812.

THÉODORE KÖRNER (1791-1813), dramaturge de la cour de Vienne. En 1813, officier dans un corps franc, il périt sur le champ de bataille. Son œuvre la plus remarquable est le drame *Zriny*.

MAX DE SCHENKENDORF (1783-1817), né à Tilsitt, mort à Coblenz. Protestant croyant, enthousiaste admirateur du moyen âge catholique, il a laissé des chants patriotiques et mystiques.

FRÉDÉRIC RUCKERT (1788-1817), professeur de littérature. Outre des poésies lyriques, on a de lui cette œuvre unique et charmante *Cinq petits contes pour endormir la petite sœur*.

c) LES SEMI-ROMANTIQUES.

LOUIS UHLAND (1787-1862), professeur de littérature à Tubingue, un des poètes les plus illustres et les plus aimés en Allemagne. Ses ballades et ses romances sont délicieuses, par exemple : *Roland porte-en-seigne*, *La Malédiction du chanteur*, *Les Compères souabes*. Le peuple allemand chante encore aujourd'hui ses chansons : « *Là-haut, est la chapelle* », « *Voici le jour du Seigneur* », « *J'avais un camarade* ». Érudit et patriote, anti-napoléonien, c'est le meilleur représentant de l'école souabe, sentimentale et pittoresque.

ADELBERT DE CHAMISSE (1781-1838), né au château de Boncourt, en Champagne, fils d'un émigré français, naturaliste et littérateur distingué, a laissé de gracieuses romances, des nouvelles et *Le Voyage de Pierre Schlemil*, ou *L'Homme qui a perdu son ombre*.

Ses ballades les plus connues sont : *Le Château de Boncourt*, *Le Jouet du géant*, *La Kreuzschau*, etc.

JOSEPH DE EICHENDORFF (1788-1857), né en Silésie, « le dernier chevalier du romantisme » se distingua par une foi profonde et un vif sentiment des beautés de la nature. Plusieurs de ses chansons devinrent populaires : « *Si Dieu veut montrer sa juste faveur* », « *Qui t'a placée là-haut, ô toi, belle forêt ?* »

LOUISE HENSEL (1798-1876), fille d'un pasteur protestant près de Berlin, se convertit en 1818 au catholicisme. Ses chants, presque tous d'inspiration mystique, respirent un profond amour du Sauveur et d'ardentes aspirations vers le ciel. Mentionnons sa poésie : « *Jésus dans la Sainte Écriture...* » Tout enfant catholique connaît sa *Prière du soir* : « *Je suis las, je vais dormir* ».

ANNETTE DE DROSTE-HULSHOFF (1798-1848), née en Westphalie, d'une famille de vieille noblesse catholique. C'est la plus grande poétesse allemande. Ses poèmes sont regardés généralement comme des joyaux poétiques. Nommons : *L'Hospice du Grand-Saint-Bernard*, *L'Année religieuse*.

FRANZ GRILLPARZER (1791-1872), né et mort à Vienne, fut le plus grand poète de l'Autriche et le meilleur dramaturge allemand après Schiller. Ses drames les plus connus sont : *Sapho*, *La Toison d'or*, *Bonheur et fin du roi Ottokar*. Il n'est pas exempt des idées josphistes de son temps.

d) CONTRE LES ROMANTIQUES.

CHARLES-AUGUSTE DE PLATEN (1796-1837), ennemi déclaré des romantiques, né à Ansbach, en Bavière. Nous avons de lui des odes, des sonnets et des satires : *La Fourchette fatale*, *L'Œdipe romantique*, etc. Il vécut longtemps en Italie et mourut à Syracuse. Ambitieux et d'un talent remarquable, il s'est montré impitoyable-

ment haineux contre le catholicisme. Parmi ses ballades on trouve dans les livres classiques : *La tombe de Busento*, *Le Pèlerin de Saint-Just* (Charles-Quint au couvent).

ROBERT HAMERLING (1832-1889), né à Kirchberg, dans la basse Autriche, auteur du poème : *Le Chant du cygne du romantisme* et d'un recueil de poésies lyriques. — « Hamerling, dit M. Tivier, est le poète de la vie morale et des aspirations les plus élevées. »

e) PHILOSOPHES ET SAVANTS.

EMMANUEL KANT (1724-1804), né à Königsberg, professeur à l'Université de cette ville. Philosophe qui s'inspira des doctrines de Hume, Locke et Rousseau pour établir une théorie nouvelle : le *subjectivisme* transcendantal, fondé sur la *critique* de nos moyens de connaître, desquels il nie le pouvoir. — Ses théories sont exposées en trois ouvrages : *La Critique de la raison pure*, où il aboutit à la négation de toute science certaine ; — *La Critique de la raison pratique*, où il fonde le devoir (Impératif catégorique) uniquement sur la volonté personnelle, et n'admet qu'à titre de postulats, indémonstrables à la raison : la liberté, l'immortalité et Dieu ; — *La Critique du jugement*, qui nie l'idée de finalité dans l'art comme dans la science et dans la morale. En résumé : « Une science qui n'est pas vraie, une vérité qui n'est pas sue, une morale qui n'est ni sue ni ignorée mais seulement crue », crue sans fondement et d'après une distinction arbitraire de *deux raisons* soi-disant contraires : tel est, a-t-on dit, le kantisme.

Ce rationalisme, né du libre examen protestant, a exercé, malgré ses obscurités de pensée et de langage, une funeste séduction sur nombre d'esprits contemporains, et a abouti à l'agnosticisme moderniste.

JEAN-DIEUDONNÉ FICHTE (1762-1814), professeur et l'un des fondateurs de l'Université de Berlin. Poussant à bout le kantisme, il établit le subjectivisme absolu qui aboutit à un *panthéisme idéaliste*, d'après lequel le monde extérieur n'est qu'une création de l'activité de notre esprit, confondus l'un et l'autre avec Dieu. Ouvrages : *Doctrine de la science*, *Système de morale*, etc. Ses fameux *Discours à la nation allemande* (1808) sont d'un patriotisme violent et haineux pour la France.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME-JOSEPH SCHELLING (1775-1854). Sa pensée idéaliste évolue de Fichte à Hegel. Il imagine dans ses *Idées sur la philosophie de la nature*, une force intime qui fait passer les êtres de l'inconscience à la conscience. Dans ses *Recherches sur la nature de la liberté humaine*, il essaie de déduire de son système les idées de Dieu et de liberté morale.

GEORGES-GUILLAUME HEGEL (1770-1831), né à Stuttgart, professeur de philosophie à Berlin. Plus obscur encore que les précédents, il identifie la pensée à l'être, c'est-à-dire que le monde

n'est qu'une création de la pensée ; et chose encore plus contradictoire, le néant est identique à l'être, dans ce qu'il nomme le *devenir*. « C'est la contradiction et la conciliation, l'identité des contraires. »

Ces doctrines qui nient les principes élémentaires de la raison ont propagé un scepticisme radical. L'ouvrage capital de Hegel est *La Science de la Logique* !...

JOSEPH DE GËRRES (1776-1848), né à Coblenze, mort professeur à Munich. Génie universel. Patriote ardent, il écrivit de nombreux articles dans le *Mercur du Rhin* contre Napoléon, qui le surnommait la *cinquième puissance*, entrée en campagne avec la quadruple alliance des peuples. Il défendit vaillamment les droits de l'Église catholique. En 1838, lorsque le gouvernement prussien emprisonna le grand archevêque de Droste-Vischering, Gërres publia son puissant ouvrage apologétique, *Athanasius*. Les catholiques allemands lui gardent une profonde vénération et une vive gratitude.

HENRI HEINE (1799-1856), né à Dusseldorf, de parents juifs, passa au protestantisme. Poète révolutionnaire, il publia des poèmes et des contes, mais surtout les *Reisenbilder* (*Impressions de voyage*), adopta le saint-simonisme, s'établit à Paris en 1831 où il prétendit promouvoir une entente intellectuelle de la France et de l'Allemagne. Contempteur de toute foi et de toute vertu, il jeta l'ironie et le sarcasme sur l'Église, sur sa patrie, sur la société, sur la démocratie même qu'il avait tant prônée. On a retenu de lui quelques agréables poésies : *La Lorelei* (une sirène du Rhin), est la plus connue.

La fin de sa vie fut triste ; il devint aveugle et paralytique, et mourut dans l'indifférence et le dégoût.

« Henri Heine, dit M. Théophile Gautier, était à la fois gai et triste, sceptique et croyant, tendre et cruel, sentimental et persifleur, classique et romantique, allemand et français, délicat et cynique. »

GUILLAUME GRIMM (1786-1859), né à Hanau, bibliothécaire à Cassel et professeur à l'université de Gœttingue, s'occupa spécialement des origines germaniques. Associé aux travaux de son frère aîné, *Louis Grimm*, il recueillit avec lui toutes les légendes du moyen âge allemand, sans négliger le nôtre, et publia l'*Histoire* et le *Dictionnaire de la langue allemande*, le *Chant de Roland*, les *Chants héroïques des Danois*, le *Roman du Renard*, etc., et les *Contes de l'enfance et du foyer*, qui sont demeurés célèbres. Ses théories sur l'origine des chansons de geste sont caduques.

GUILLAUME DE HUMBOLDT (1767-1835), né à Potsdam, homme d'État, philologue, poète et critique. Parmi ses ouvrages, on distingue deux études d'esthétique : les *Essais sur les Grecs* et sur l'*Hermann et Dorothee*, de Gœthe. Il établit une philosophie de la philologie.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT (1769-1859), frère de Guillaume de Humboldt, infatigable voyageur, observateur exact, grand naturaliste et écrivain de premier ordre. Citons de lui : le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, les *Tableaux de la nature*

et le *Cosmos*, véritable système du monde physique, qu'il entreprit d'écrire à quatre-vingt ans, et qui n'en garde pas moins la fraîcheur de style et la vigueur d'imagination déployées dans ses autres ouvrages.

V. LA LITTÉRATURE ALLEMANDE DE 1832 À NOS JOURS.
(LITTÉRATURE DE CULTURE GÉNÉRALE.)

ARTHUR SCHOPENHAUER (1788-1860), né à Dantzig, d'une famille hollandaise. Philosophe pessimiste, prêcha la philosophie du néant. Il plaça son idéal dans le renoncement, mais rechercha toutes les jouissances de la vie. Sous prétexte de pitié, il demande qu'on se libère de la souffrance en se libérant de toute volonté, même du vouloir-vivre, d'où le suicide. Il paraît qu'il y avait dans sa famille des tendances à la folie.

FRÉDÉRIC NIETZSCHE (1844-1900), né à Rocken (Saxe), fils d'un pasteur protestant, professeur de philologie à Bâle, atteint de folie onze ans avant sa mort. Tout en admettant les prémisses du pessimisme, il tenta d'échapper à leurs conséquences en développant l'amour de la vie par l'art, la science, et surtout par la *volonté de puissance*, l'effort qui fera de l'homme un *surhomme*. Sa morale tout individualiste repousse la pitié, la résignation, la charité, la fraternité, l'égalité, soit chrétienne, soit moderne. Blasphémateur grossier du Christ et de l'Église, il se considère comme l'Antéchrist même.

Principaux ouvrages : *Ainsi parla Zarathustra*, *Par delà le Bien et le Mal*. Sa maxime fut : « Rien n'est vrai, tout est permis. » Il eut une immense célébrité avant la Grande Guerre qu'il semble avoir provoquée par ses théories.

HOFFMANN DE FALLERSLEBEN (1798-1874), révolutionnaire de 40 à 48, dut quitter l'Allemagne, où il rentra plus tard et y combattit l'Église pendant le Kulturkampf. Lyrique remarquable, auteur de chants populaires fameux : « *Kukuck ! Kukuck ! cri de la forêt...* » « *Rossignol, que tu chantaient bien !* » « *Tous les oiseaux sont déjà là...* »

CHRISTOPHE SCHMID, connu sous le nom de *chanoine Schmid* (1768-1854), né à Dinxelsbühl, en Bavière, auteur d'un charmant recueil de *Contes* pour l'enfance. Il a écrit des séries de nouvelles pour la jeunesse, parmi lesquelles : *La veille de Noël*, *Rose de Tannebourg*, *Geneviève de Brabant*, *Henri de Eichenfalls*, *Les Œufs de Pâques*, *Comment le jeune Henri apprit à connaître Dieu*, etc. Le style de ces ouvrages, parfaitement adapté à l'âge des jeunes lecteurs, est plein de naturel et de bonne grâce. Citons encore de Schmid une *Histoire de la Bible pour les enfants* et des *Souvenirs*.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME WEBER (1813-1894), Westphalien, un des plus remarquables poètes contemporains, et qui chante sa foi catholique. Sa renommée est fondée sur une magnifique épopée : *Les Treize Tilleuls*, qui se distingue par une abondance de pensées magnifiques, une fidèle peinture des caractères, un style coulant et fort.

CHARLES SIMROCK (1802-1876), né à Bonn. Il y professa la littérature et publia des traductions, en allemand moderne, des poèmes en haut-allemand du moyen âge.

ALBAN STOLZ (1808-1883), professeur de théologie catholique à Fribourg-en-Brigau, fondateur de l'*Almanach populaire religieux*, publication originale et solide, d'une langue ferme et très personnelle. Morceaux connus : *Sainte Élisabeth*, *Calendrier pour le temps et l'éternité*.

FREYTAG (1816-1895), écrivain réaliste dans la meilleure acception du mot, s'est distingué dans le drame, le roman et la critique littéraire. Il a publié : les *Fabius* (drame classique), les *Journalistes* (comédie), les *Ancêtres* (roman historique), etc.

JEAN JANSSEN (1829), né à Hanten, prêtre catholique, professeur à Francfort-sur-Mein. Grand historien, il a écrit une célèbre *Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge*. Mort prématurément.

VICTOR DE SCHEFFEL (1826-1886), né à Carlsruhe. On aime de lui : *La Trompette de Sackingen*. Un autre roman *Ekkehardt*, n'est pas exempt d'erreurs historiques.

HENRI DE TREITSCHKE (1834-1896), né à Dresde. Historien et publiciste, historiographe de Prusse, auteur d'une *Histoire d'Allemagne au XIXe siècle* et d'une foule d'études et de poésies. Violent partisan de la Kultur germanique.

THÉODORE MOMMSEN (1817-1903), né à Garding (Slesvig), historien et philologue. A la suite de NIEBUHR (1776-1831) il a renouvelé par ses études d'épigraphie et son *Histoire romaine*, l'étude de l'antiquité latine. Il se mêla assez fâcheusement à la politique, tantôt libéral, tantôt césarien, admirateur, puis adversaire de Bismarck, et se signala par sa violence contre la France, dont il avait été, sous l'Empire, l'hôte honoré.

ALEXANDRE BAUMGARTNER (1841-1910), célèbre historien littéraire, de l'ordre des Jésuites. On connaît de lui : *Biographie de Gæthe*, *Histoire de la littérature mondiale*.

ERNEST DE WILDENBRUCH (1845-1909), né à Beyrouth (Syrie), dramaturge dont les œuvres ne sont pas exemptes d'attaques contre l'Église et les bonnes mœurs. Parmi les drames, on cite *Henri et la race d'Henri* ; parmi les épopées, *Sedan* ; parmi les poésies lyriques, des *Ballades* ; puis des récits : *Larmes d'enfants*.

MARTIN GREIF (1839-1911), né à Speyer, le plus grand lyrique contemporain et un excellent catholique. Auteur des drames *Louis le Bavaïois*, *Le Prince Eugène*, etc.

JOSEPH SPILLMANN (1841-1905), jésuite, écrivain aimé de la jeunesse. Ses nouvelles historiques ont trouvé large diffusion : *Nuages et rayons de soleil*, ainsi que ses romans historiques, parmi

lesquels *Lucius Flavius*, *La Fleur merveilleuse de Woxindon*. Les deux romans *Brave et Fidèle* et *l'Histoire d'une reine*, traitent avec beaucoup de piété le sort de Louis XVI et de sa famille.

CHARLES DOMANIG (1851-1913), tyrolien. Ses drames et ses contes se distinguent par sa foi et son patriotisme.

HENRI HANSJAKOB (1837-1916), curé-doyen catholique, à Fribourg-en-Brisgau, conteur très aimé et très original. Nommons : *Les Cerises sauvages*, *Le Lieutenant de Hasle*.

OTTO DE SCHACHING (1853-1918), mort à Ratisbonne. Conteur religieux et moral fort estimé. Ses plus remarquables romans historiques sont : *Fidélité bavaroise*, *Widukund*.

PIERRE ROSEGER (1843-1918), de Steiermark (Autriche). Conteur parfois sceptique et superficiel.

CLAIRE NIEBIG (1860), romancier réaliste, qui tourne souvent en ridicule les œuvres et les usages catholiques.

ENRICA DE HANDEL-MAZETTI (1871), née à Vienne, est la plus remarquable poétesse du temps présent, par le fond de la pensée, la richesse de la forme, la souplesse de la langue. Auteur de la grande trilogie romanesque : *Stephana Schwerter*, dont le thème est la glorification de Dieu et la sanctification de l'homme dans la véritable Église de Jésus-Christ.

PAUL KELLER (1873), professeur catholique à Breslau, un très fin conteur qui unit une riche inspiration et un humour naturel à une conception positive du monde. Plusieurs de ses œuvres ont eu un grand retentissement, surtout sa nouvelle *Or et Myrrhe*, ses romans *Waldwinter*, *La Vieille couronne*, *Le Fils d'Hagar*.

HERMANN SUDERMANN (1857), dramaturge, ordonne avec des raffinements d'habileté ses coups de théâtre, et les utilise pour des buts tendancieux. Ses drames : *La fin de Sodome*, *Patrie*, ne sont pas très moraux : il vise à l'effet théâtral. Ses romans sont meilleurs.

RICHARD KRALIK (1852), réside à Vienne. Poète philosophe des mieux doués et des plus spirituels, aux sévères conceptions chrétiennes. Principales œuvres : *Maximilien*, *Les Turcs devant Vienne*.

OTTO WILLMANN (? 1920) professeur de pédagogie à Vienne, un des plus grands pédagogues allemands. A écrit *Didaktica*, où il se place sur le terrain positif et catholique.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME FÖRSTER, professeur à Munich, illustre pédagogue. *L'Enseignement de la jeunesse*, *Education et éducation de soi-même*, se tiennent aussi dans la note positive et chrétienne.

ERNEST HAECKEL (1834-1919), né à Potsdam, professeur à Iéna depuis 1861, le plus exalté adepte du darwinisme, qu'il a faussé et exagéré. Son œuvre principale est *L'Enigme du monde*, traduite

dans presque toutes les langues et qui a exercé une influence néfaste. Tous les savants allemands ont reproché à Haeckel son manque de profondeur et de solidité, et l'ont convaincu de falsifications de faits, blâmant en outre sa polémique malhonnête et antiscientifique. Pour faire triompher son système, négateur de tout être supérieur à l'homme et qu'il nomme *le monisme*, Haenckel, actif organisateur et propagandiste, fonda la Ligue des monistes.

TABLEAU SYNOPTIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

POÈTES

(Du XVIII^e au XIX^e siècle.)

GENRE ÉPIQUE

Wolfram d'Eschenbach, *Parzival*, Klopstock, *la Messie*; — Wieland, *Obiron*; — Gessner, *la Mort d'Abel*; — Goethe, *Hermann et Dorothée*; — Voss, *Louise*; — Brentano, *le Rosaire*; — Weber, *les Treize Tilleuls*; — Kralik, *Maximilien*.

GENRE DRAMATIQUE

Lessing, *Minna de Barnhelm*, *Nathan le Sage*; — Goethe, *Götz, le Comte d'Egmont*, *Faust*, etc.; — Schiller, *les Brigands*, *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Guillaume Tell*, etc.; — Kotzebue, *Misanthropie et Repentir*, etc.; — Werner *la Croix sur les bords de la Baltique*, *Attila*, etc. — Korner, Grillparzer, Domanig, Wildenbruch, Sudermann.

GENRE DIDACTIQUE

Hugues de Trimberg, *le Coursier*; — Brandt, *la Nef des fous*; — E. de Kleist, *le Printemps*; — Hamerling, *le Chant du cygne du romantisme*; — Platen, *Œdipe romantique*, etc.

GENRE LYRIQUE

Les deux Stolberg, *poésies patriotiques*; — Burger, *Ballades*; — Chamisso, *romances*; — Burger, *le Brave homme*, etc.; — Hamerling, Goethe, Schiller, Nobalis, Louise Hensel, Annette de Droste, Greif.

PROSATEURS

(Du XVIII^e au XIX^e siècle.)

GENRE ORATOIRE | Werner, *Sermons*; — Luther, *Bible*, etc.

GENRE HISTORIQUE	F. Stolberg, <i>Histoire de la religion chrétienne</i> ; — Schiller, <i>Histoire de la guerre de Trente ans</i> ; — Muller, <i>Histoire de la Confédération helvétique</i> ; — Jannsen, Treitschke, Mommsen, Baumgartner.
GENRE DIDACTIQUE	F.-M. Grimm, <i>Correspondance littéraire, philo- sophique et critique</i> ; — Lessing, <i>Drama- turgie</i> ; — Herder, <i>Idées sur la philosophie de l'histoire, etc.</i> ; — Hevel, <i>Histoires bibliques</i> ; — Schlegel, <i>Cours de littérature dramatique</i> ; — G. Humboldt, <i>Voyages, cosmos, etc.</i> ; — Novalis, <i>roman</i> ; — Richter, <i>Procès groenlandais, etc.</i> ; — Schmid, <i>Contes</i> ; — H. de Kleift, <i>Michel Kohlhaas</i> ; — Chamisso, <i>Pierre Schlemil</i> ; G. Grimm, <i>Histoire et Dictionnaire de la langue allemande</i> ; — H. Heine, <i>Impressions de voyages, lettres</i> ; — Hauff, <i>Lichtenstein</i> ; — Freytag, <i>les Ancêtres</i> ; — Räckert, Stolz, Spillmann, Keller, Hansjakob, Schacking, Niebig, Handel.
PHILOSOPHES ET SAVANTS	Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Gørres, Schopenhauer, Nietzsche, Simrok, Hæckel, Willmann, Forster.

LITTÉRATURE RUSSE

FORMATION DE LA LANGUE RUSSE. — L'idiome primitif de la Russie était le *slavon*, qui s'est conservé dans la traduction de l'Évangile et d'autres livres saints, et dans l'*Eloge du prince saint Vladimir* (Xe siècle).

En se modifiant peu à peu, le slave est devenu le *russe moderne* en Russie, le *letton* dans la Courlande et la Livonie, le *polonais* et le *bohème* en Pologne et en Bohême, le *serbe* et le *carnique* chez les Slaves du sud.

La première grammaire de la langue russe populaire ne date que du XVIIIe siècle, et ses premiers monuments de quelque valeur ont pour point de départ le commencement du XIXe siècle.

DIVISION. — L'histoire de la littérature russe peut se diviser en quatre époques :

1° *Des origines jusqu'au XIIIe siècle.* Outre les traductions et l'éloge dont il a été parlé plus haut, on cite encore de cette époque le *Recueil des lois russes*, attribué à Iaroslav, fils de saint Vladimir ; la *Chronique de Nestor*, sur les origines de la nation russe, et le poème ou *Discours sur l'armée d'Igor*, prince de Novogorod.

2° *Du XIIIe au XVIIe siècle.* Peu ou point de littérature durant cette époque si troublée par les guerres intestines.

3° *Le XVIIe et le XVIIIe siècle.* Pierre le Grand, durant les trente-six années de son règne (1698-1725), établit des écoles dans les principales villes de son empire ; Catherine Ire, son épouse et son héritière, fonda la première académie russe (1725), et la tsarine Anne, la célèbre école connue sous le nom de corps de Cadets (1732). On doit citer de cette époque les *dramas spirituels* de Démétrius, métropolitain de Rostoff ; les *satires* du prince Kantemir et les *poésies* de Lomonossov, l'auteur de la première grammaire russe.

4° *Le XIXe siècle.* Cette époque voit fleurir une foule d'auteurs distingués, tels que Derjavine, Karamzine, etc.

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS RUSSES

(XVIIIe et XIXe siècles.

GABRIEL DERJAVINE (1743-1816) naquit à Kazan. D'abord soldat, il fut élevé par Catherine II, Paul Ier et Alexandre II, à de hautes fonctions civiles, qu'il résigna définitivement en 1803. Au milieu de ses occupations multiples, il n'avait pas cessé un seul jour de cultiver les lettres. Ses odes à Catherine lui valurent le surnom de Chantre de l'impératrice.

Les œuvres lyriques les plus importantes de Derjavine sont : *Felitsa*, la *Vision*, la *Prise d'Ismail*, et l'*Ode à Dieu*, qui a été traduite dans toutes les langues. Parmi ses œuvres en prose, il faut citer les *Mémoires*. — On reproche justement à cet écrivain l'abus de l'allégorie.

NICOLAS KARAMZINE (1766-1826), né dans le gouvernement d'Orembourg, fit ses études à Moscou, et compléta son éducation par la lecture et des voyages à travers l'Europe. Il publia des *contes*, des *relations de voyages*, fonda le *Journal de Moscou*, et composa l'*Histoire de l'empire russe*, la première histoire de son pays digne de ce nom. Cet ouvrage s'arrête malheureusement en 1560. Malgré ses défauts, il se recommande par l'intérêt et la couleur locale du récit, par la noblesse du style et les curieuses recherches qu'il a nécessitées.

IVAN KRYLOV (1768-1844) naquit à Moscou. Après s'être essayé, sans grands succès, dans la tragédie et la comédie, Krylov trouva enfin sa voie, à quarante ans, en traduisant quelques fables de La Fontaine. Il en composa bientôt d'originales, et avec un tel succès, qu'il a mérité d'être appelé le *La Fontaine russe*. — « La matière des fables appartient à tout le monde, a-t-on dit, et tout le monde se mêle d'en faire. Il n'y a cependant qu'un La Fontaine, et il n'y a aussi qu'un Krylov. »

ALEXANDRE GRIBOIEDOV (1795-1829), né à Moscou, a peu écrit ; mais il a laissé un chef-d'œuvre : le *Malheur d'avoir de l'esprit*, comédie qui offre plus d'une analogie avec le *Misanthrope* de Molière.

ALEXANDRE POUCHKINE (1799-1837), né à Pskov, est le premier poète russe de l'école romantique. Il a cultivé tous les genres avec succès. Citons de lui trois poèmes : le *Prisonnier du Caucase*, les *Bohémiens*, *Pultava*, et la tragédie de *Boris Godounov*. Pouchkine périt à trente-huit ans, dans un duel au pistolet.

NICOLAS GOGOL (1809-1852), né à Sarotzinci, dans l'Ukraine, débuta par des *nouvelles*. Il écrivit ensuite une spirituelle comédie, le *Revisor* ou le Contrôleur, dont on a dit, avec exagération peut-être, qu'elle était digne de Molière. Un roman de mœurs, les *Ames mortes*, eut aussi un éclatant succès et a été souvent traduit en français. Dans ses *Veillées du hameau* se trouvent les contes si populaires : la *Foire de Saratchine*, *Une Nuit de mai*, la *Lettre perdue*, *Une Nuit de la Saint-Jean*. « Gogol possède un *humour*, une imagination qui jusqu'à lui avaient fait défaut aux écrivains moscovites. Comme peintre de la nature russe, il dépasse les plus merveilleuses descriptions de Pouchkine et de Lermontov. Nul n'a su mieux que lui raconter les splendeurs des nuits de l'Ukraine, la majesté des grands fleuves, le charme mélancolique de la steppe. » (L. LÉGER.)

MICHEL LERMONTOV (1811-1841) naquit à Moscou. La mort de Pouchkine lui inspira ses premiers vers. Il était officier de hussards de la garde quand, à la suite d'un duel avec le fils du baron de Barante, ambassadeur de France, il fut envoyé dans un régiment au Caucase. C'est là qu'il écrivit ses plus belles poésies : *Ismail Bey*, le *Démon*, le *Chant du tsar Ivan*, le *Vaisseau-Fantôme*, le *Novice*, etc., et le roman, *Un Héros de notre temps*. Comme Pouchkine, Lermontov mourut jeune, et comme lui il succomba dans un duel.

IVAN TOURGUENEV (1818-1883), né à Oriel, descendait d'une famille tartare. Après de brillantes études à Moscou et à Berlin, il publia les *Mémoires d'un chasseur*, qui assurèrent sa célébrité. Ce livre ne fut pas seulement un événement littéraire, il eut encore une haute portée politique ; l'émancipation des serfs, décrétée par Alexandre II, fut due en partie au courant d'opinion qu'il avait créé en Russie.

FEDOR DOSTOIEVSKY (1818-1881), né à Moscou, suivit d'abord la carrière des armes. Il en sortit, à vingt-six ans, pour se consacrer aux lettres, et publia la même année un roman : *les Pauvres*, qui eut du succès. Compromis en 1849 dans un complot socialiste, Dostoïevsky fut déporté en Sibérie, d'où il ne revint qu'en 1856, à l'avènement d'Alexandre II. Il fit paraître alors ses *Souvenirs de la maison des morts*, « œuvre poignante qui fut pour la déportation ce que les *Mémoires d'un chasseur*, de Tourguenev, avaient été pour le servage et amenèrent la réforme du régime pénitentiaire. » (DE VOGUÉ.)

NICOLAS NEKRASOV (1822-1878), poète de talent, est, comme Dostoïevsky, le chantre des misérables. On chercherait vainement la délicatesse et la grâce dans ses *Poésies populaires*. Les brutalités d'un père, la mort malheureuse d'une mère, que le chagrin avait tuée, une jeunesse plus triste encore peut-être que l'enfance, expliquent assez l'amertume que Nekrasov a répandue dans ses vers. Parfois aussi ces vers sonnent comme un cri de révolte, et font songer aux *Châtiments*, de Victor Hugo, et aux *Pamphlets*, de Vallès.

LÉON TOLSTOI (le comte) (1828-1909), né près de Toula, embrassa la carrière des armes, et à la défense de Sébastopol (1855) se distingua par son intrépidité. Quand la paix fut signée, il se retira dans ses terres et publia de nombreux ouvrages : les *Cosaques*, les *Scènes du siège de Sébastopol*, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, *Anna Karenine* ; la *Guerre et la Paix*, un des chefs-d'œuvre de la littérature russe ; *Ma religion*, interprétation socialiste de l'Évangile, etc.

Ses thèses socialistes ont contribué grandement à déchaîner la révolution bolcheviste.

LITTÉRATURE POLONAISE

Voici quelques-uns des noms les plus illustres de la littérature polonaise, au XIX^e siècle.

MICKIEWICZ (Adam), né en Lithuanie, mort à Constantinople (1798-1855), est le plus grand poète de la Pologne. Son poème romantique, *Konrad Wallenrod*, provoqua l'insurrection de 1830, mais l'auteur voyageait en Allemagne et en Italie lorsqu'elle éclata. Il vécut depuis à Paris où, de 1840 à 45, il fut professeur de littérature slave au Collège de France. Il publia alors le *Livre des Pèlerins* et l'épopée rustique et chevaleresque, *Messire Thadée*. On rapproche son génie poétique de celui de Goethe, Byron et Hugo.

KRASINSKI (Sigismond-Napoléon, comte de), né et mort à Paris (1812-1859). Connu sous le nom de *poète anonyme de la Pologne*. Ses œuvres principales sont : *La Comédie infernale*, *Le Poème inachevé*, *L'Aube*, *Iridion*, *Les Psaumes*. Il y réclamait « la réparation du plus grand crime qui ait été commis depuis le Calvaire », réparation aujourd'hui réalisée par la restauration de la Pologne.

KLACZKO (Julien) — *prononcez Klatchko* — né à Vilna en 1828, historien spécialisé dans les études diplomatiques. Établi à Paris en 1849, il collabora à la *Revue des Deux Mondes*. Plus tard, il devint directeur du Ministère des Affaires étrangères à Vienne. On cite de lui : *Une annexion d'autrefois : l'Union de la Pologne et de la Lithuanie*.

SZUJSKI (Joseph) — *prononcez Chouiski* — (1835-1883). Professeur à Cracovie, historien consciencieux et précis, poète lyrique, dramaturge et romancier. Parmi ses drames on remarque : *Halzska de Ostrog*, *Défense de Czenstochovva*. Il a écrit une *Histoire de Pologne*.

TARNOWSKY (Stanislas) (1837-1900). Professeur à l'Université de Cracovie, a publié l'*Histoire de la littérature polonaise* et plusieurs autres ouvrages sur le même sujet.

SIENKIEWICZ (Henryk), né en 1846, près de Radom, romancier d'un réalisme vigoureux mêlé au plus noble idéalisme. Auteur de *Quo Vadis*, roman chrétien des temps néroniens, qui lui a donné une renommée mondiale, comme aux *Martyrs* et à *Fabiola*, dont il s'est inspiré.

Parmi ses autres ouvrages on remarque : *Sans dogme*, roman psychologique contre le dilettantisme, et la trilogie évoquant la Pologne du XVII^e siècle : *Par le fer et par le feu*, *Le Déluge*, *Messire Wolodowski*, précédée par un prologue : *Les Chevaliers Croisés*. « Les Polonais trouvent dans les œuvres de Sienkiewicz leur credo patriotique. » Il a écrit aussi des relations de voyages en Europe et en Amérique.

On cite encore : Ignace Krasicki, évêque de Warmie et poète satirique ; Joseph Kraszewski, romancier national, très abondant (300 volumes). Morawsky, général et poète, etc.

QUO VADIS ?

CHAPITRE XXIII

A l'aube du lendemain, deux sombres silhouettes s'avançaient sur la Voie Appienne vers les plaines de la Campanie.

L'une d'elles était Nazaire, l'autre était Pierre qui abandonnait Rome et ses enfants que l'on martyrisait dans Rome.

A l'orient le ciel revêtait déjà d'impalpables teintes viridines qui, peu à peu, s'ourlaient, très bas sur l'horizon, de safran toujours plus distinct.

L'argent des feuillages, le marbre blanc des villas, et les arches des aqueducs qui, par la plaine, s'acheminaient vers Rome, émergeaient lentement des ténèbres.

Le ciel s'éclaircissait par degrés, s'imbibant à mesure d'or liquide. Puis l'orient se mit à rosir et éclaira les montagnes Albaines, qui apparurent, merveilleuses et liliales, et comme formées de seules clartés. L'aurore se mirait aux gouttes de rosée, parmi le frisson des ramures. La brume se dissolvait, découvrant de proche en proche l'étendue de la plaine, parsemée de maisons, de cimetières, de villages et de bouquets d'arbres où blanchoyaient des colonnes de temples.

La route était déserte... Les campagnards qui portaient leurs légumes vers la ville n'avaient point encore attelé leurs chariots. Sur le dallage de pierre dont jusqu'aux montagnes était formée la voie, résonnait faiblement le bois des sandales de voyage des deux pèlerins...

Le soleil émergea de dessous une croupe de montagnes, et un spectacle étrange vint frapper les yeux de l'Apôtre. Il lui sembla que la sphère blonde, au lieu de s'élever dans les cieux, avait glissé du haut des monts et suivait le profil de la route.

Pierre s'arrêta et dit :

« Tu vois cette clarté qui s'avance vers nous ?

— Je ne vois rien », répondit Nazaire.

Mais Pierre abrita ses yeux de sa main, et après un moment :

« Un homme vient vers nous dans le rayonnement du soleil. »

Pourtant le son des pas ne parvenait point à leurs oreilles. Autour, c'était le silence absolu. Nazaire voyait seulement que dans le lointain les arbres frissonnaient, comme agités par une main invisible, et que sur la plaine s'épandait, toujours plus ample, la clarté.

Et il regarda l'Apôtre avec surprise.

« Rabbi ! qu'as-tu donc ? » s'écria-t-il d'une voix anxieuse.

Des mains de Pierre le bourdon avait glissé sur le chemin ; ses yeux regardaient fixement devant lui ; sa bouche était entr'ouverte, et son visage reflétait la stupeur, la joie, le ravissement...

Il se jeta à genoux les mains tendues. Et de sa bouche jaillit :
« Christ ! Christ !... »

Et il s'abattit, la tête contre terre, comme s'il eut baisé des pieds invisibles. Longtemps le silence régna. Puis la voix du vieillard s'éleva, brisée de sanglots :

« *Quo vadis, Domine !...* »

Et la réponse ne fut point entendue de Nazaire. Mais aux oreilles de l'Apôtre parvint une voix triste et douce qui disait :

« Puisque tu abandonnes mon peuple, je vais à Rome... pour qu'une fois encore on me crucifie. »

L'Apôtre demeurait étendu sur la route, le visage dans la poussière, sans un geste, sans un mot. Nazaire pensait déjà qu'il avait perdu connaissance, ou qu'il avait expiré. Mais lui se leva enfin, reprit dans ses mains tremblantes son bâton de pèlerin, et, sans parler, se retourna et fit face aux sept collines.

Le jeune garçon, alors, répéta comme un écho :

« *Quo vadis, Domine !...* »

— A Rome ! » dit doucement l'Apôtre. Et il revint vers Rome.

Paul, Jean, Linus et tous les adeptes le reçurent avec surprise et anxiété.

A son départ, les prétoriens avaient cerné la maison de Myriam, cherchant l'Apôtre. Mais à toutes les questions des fidèles, Pierre répondait avec une joie paisible :

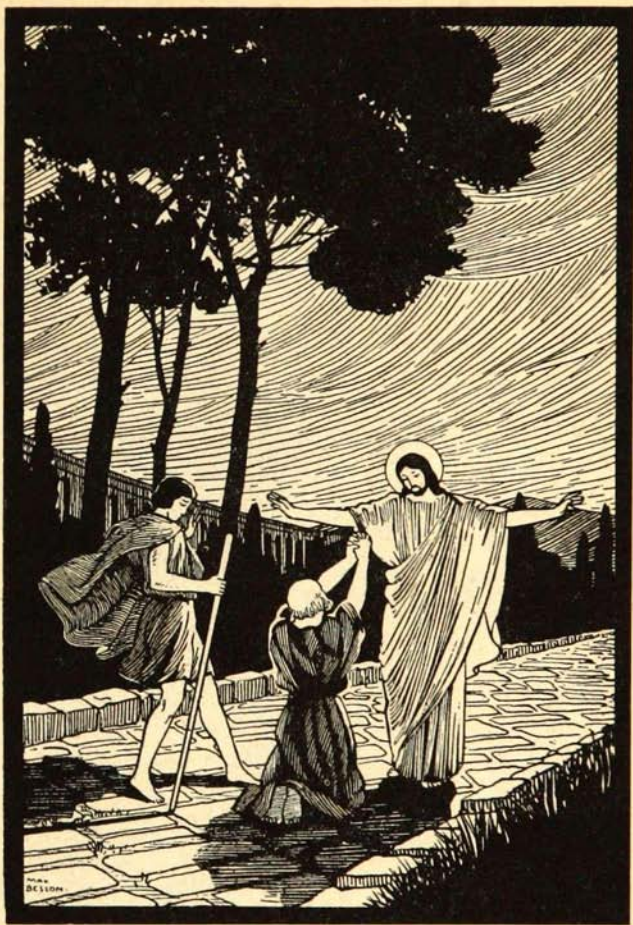
« Le Seigneur, je l'ai vu !... »

Et ce même soir, il se rendit au cimetière d'Ostrianum, afin d'enseigner la parole de Dieu et de baptiser ceux qui voulaient être baignés dans l'eau de la vie. Depuis lors, il y vint tous les jours, et des foules toujours plus nombreuses le suivaient. Il semblait que chaque larme de martyr fit naître de nouveaux fidèles, et que chaque gémissement dans l'arène se répercutât dans des milliers de poitrines. César nageait dans le sang ; Rome et tout l'univers païen déliraient. Mais ceux qui étaient las de crime et de démence, ceux que l'on foulait aux pieds, ceux dont la vie était une vie d'infortune et d'immolation, — tous les opprimés, tous les affligés, tous les déshérités... venaient ouïr le conte surprenant de ce Dieu qui, par amour des hommes, s'était laissé crucifier et avait racheté leurs péchés...

Et, retrouvant un Dieu qu'ils pouvaient aimer, ils retrouvaient ce que le monde n'avait pu leur donner jusqu'ici : — le bonheur par l'amour.

Pierre comprit que désormais César, avec toutes ses légions, ne pourrait plus terrasser la vivante Vérité ; qu'elle ne serait submergée ni par les larmes, ni par le sang, et que maintenant commençait sa victoire. Il comprit pourquoi le Seigneur l'avait fait revenir sur ses pas : voici que déjà la Cité de superbe et de crime, de débauche et de toute-puissance devenait sa ville à lui. Elle devenait la double capitale, rectrice des corps et des âmes.

(Traduction de B. Kozakiewicz et J.-L. Janasz.)



QUO VADIS, DOMINE ?

— Et le Seigneur répond à l'Apôtre angoissé mais repentant ; et le seul geste si éloquent de ses bras en croix déclare déjà que le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; et que le Christ, en son Vicaire, doit, lui aussi, parvenir, à travers l'ignominie douloureuse, à la gloire, dont s'illumine le Soleil de Justice, en cette aube qui éclaire la campagne romaine.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Saint Jean l'Évangéliste	8
La mort de Roland	29
Saint Louis sous le chêne de Vincennes	57
Saint Bernard écrit ses sermons	63
Saint François de Sales	94
Pierre Corneille	107
Polyeucte va au martyre	137
Molière	160
Les Pédants chez les Femmes Savantes	189
Racine	211
A la Représentation d'Esther	237
Saint Vincent de Paul	263
Bossuet	269
Fénelon	277
Deux Fabulistes et leur royal élève	289
Saint Matthieu, Évangéliste	312
L'appel des dernières victimes de la Terreur	329
Saint Luc, Évangéliste	364
Chateaubriand	375
La Légion chrétienne	379
Lacordaire	393
Montalembert	395
Louis Veillot	399
Une fleur du Colisée	405
Les pauvres gens	427
François Coppée	443
Henri de Bornier	449
René Bazin	462
Pasteur	487
Saint Marc, Évangéliste	491
Apparition de Béatrice à Dante	521
Don Quichotte attaque les Moulins à Vent	541
Les Sorcières de Macbeth	553
La pomme de Guillaume Tell	583
Quo Vadis, Domine ?	601

SUJETS DE DEVOIRS ÉCRITS

(La plupart de ces sujets ont été proposés aux aspirants au Brevet supérieur ou au Baccalauréat français.)

1. — *Que savez-vous des Chansons de geste ? (Paris.)*
2. — *Histoire du théâtre religieux au moyen âge. (Paris.)*
3. — *Que savez-vous des mystères représentés au moyen âge ? (Paris.)*
4. — *Boileau a-t-il eu raison de dire ?
Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré ?*
5. — *Qu'appelle-t-on farces, moralités, soties ? — Citer quelques auteurs et quelques titres de farces. — En analyser une brièvement. (Grenoble.)*
6. — *Quels sont les écrivains du XIII^e, du XIV^e et du XV^e siècle, qui ont raconté les événements dont ils étaient contemporains ? Donner des détails sur leur vie. Quelle période de temps embrassent leurs récits ? Quel est le caractère de ces récits ?*
7. — *Qu'entend-on par la Renaissance des lettres en France au XVI^e siècle ? (Lyon.)*
8. — *Caractères généraux de la réforme de Ronsard et de la Pléiade. (Paris.)*
9. — *Quels sont les principaux prosateurs de la Renaissance ?*
10. — *Analyse sommaire de la Satire Ménippée.*
11. — *Caractères généraux de la réforme de Malherbe. (Paris.)*
12. — *Lettre de Du Perrier à Malherbe, pour le remercier de l'ode que celui-ci lui avait envoyée sur la mort de sa fille.*
13. — *Qu'est-ce qu'une tragédie ? A quelle époque la tragédie française a-t-elle produit ses chefs-d'œuvre ? Quels sujets a-t-elle traités de préférence ? Quels personnages, quels devoirs, quels sentiments a-t-elle surtout mis sur la scène ?*

14. — A quelles sources Corneille a-t-il puisé ses tragédies ?

15. — M. de Chalon engage Corneille à quitter le genre comique pour cultiver la tragédie ; il lui indique en même temps de nouvelles sources d'inspiration dans les dramaturges espagnols.

16. — Corneille remercie M. de Chalon de lui avoir donné le sujet du *Cid*. Il le trouve difficile à accommoder à la scène française. Il essaiera d'y mettre l'unité. (Nancy.)

17. — Corneille écrit à Richelieu qu'il attend sans crainte le jugement de l'Académie sur le *Cid* : il n'a voulu ni réhabiliter le duel ni glorifier l'Espagne. Il termine en exprimant l'espoir que le cardinal lui continuera sa protection. (Lyon.)

18. — Donnez une idée de la Querelle du *Cid*. (Paris.)

19. — Montrer comment les deux derniers vers du *Cid* répondent aux objections faites contre la pièce. (Besançon.)

20. — Vous supposerez qu'à l'Hôtel de Rambouillet, fréquenté par tous les beaux esprits de l'époque, M. de Scudéry critique violemment la tragédie du *Cid*. Rotrou, qui est présent, prend la défense de Corneille et répond victorieusement à Scudéry.

21. — Comparer les deux rôles d'Horace et de Curiace.

22. — Montrer la vérité des mœurs chevaleresques peintes dans le *Cid*.

23. — Que savez-vous sur les pièces romaines de Corneille ?

24. — Comparer le rôle d'Émilie dans *Cinna*, et celui de Chimène dans le *Cid*.

25. — Montrer qu'Auguste est le principal personnage de la tragédie de *Cinna*.

26. — Développer ce vers de Boileau :

Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance.

en montrant que le poète a tiré profit des critiques adressées au *Cid*.

27. — Analyse de *Polyeucte*. — En apprécier les principaux caractères.

28. — Quelle différence y a-t-il entre l'héroïsme du *Cid*, celui d'Horace et celui de Polyeucte ? (Poitiers.)

29. — Lettre de Sévère à Decius pour l'informer des événements survenus en sa présence en Arménie.

30. — Développer cette pensée de Boileau :

Ce qu'on ne doit point voir qu'un récit nous l'expose,
en s'appuyant sur des exemples tirés de Polyeucte.

31. — Opposer don Diègue à Prusias (dans Nicomède), et leur chercher des équivalents dans les autres tragédies de Corneille.

32. — Le théâtre de Corneille ne semble-t-il pas être l'application de cette maxime : « Fais ce que dois, advienne que pourra » ?

33. — Chercher par quels côtés se ressemblent les chefs-d'œuvre de Corneille, de manière à caractériser avec précision le génie dramatique de notre grand poète. (Caen.)

34. — Prouver ce mot de Voltaire : « Le théâtre de Corneille est une école de grandeur d'âme. » (Poitiers.)

35. — Comparer le rôle du père dans le *Cid*, dans Horace, dans Polyeucte et dans le *Menteur*.

36. — Quel est dans Corneille le caractère de l'amour paternel ?

37. — Etablir un parallèle entre le *Cid* et Roland. Mettre en relief les différences et les ressemblances de leurs caractères.

38. — Biographie de Racine ; ses principaux ouvrages ; genre dans lequel ils ont été écrits. Analyse d'une quelconque de ses tragédies. (Paris.)

39. — Montrez comment, dans *Andromaque*, les situations naissent des caractères.

40. — *Andromaque* dans Racine et Euripide ; transformation de ce caractère par Racine. (Besançon.)

41. — Analyser le rôle de Néron dans *Britannicus*.

42. — Ce que Racine doit à Tacite dans *Britannicus*. (Douai.)

43. — Décrire le rôle d'Achille dans l'*Iphigénie* de Racine.

44. — Analyser le personnage d'Agrippine dans *Britannicus*.
45. — Analyse rapide de *Britannicus*, en appréciant les principaux caractères. (Lyon.)
46. — Le président de Lamoignon défend les Plaideurs contre les réclamations d'un vieux conseiller des requêtes. (Paris.)
47. — Comparer le Félix de *Polyeucte* et le Narcisse de *Britannicus*. (Dijon.)
48. — Prié par Mme de Maintenon de composer sur un sujet de piété une tragédie qui pût être représentée à Saint-Cyr, Racine consulta Boileau. Celui-ci décida brusquement qu'il devait refuser. Racine fut d'un autre avis, et, dès qu'il eut trouvé le sujet d'*Esther* et arrêté le plan de la pièce, il écrivit à Boileau sa résolution. — Lettre de Racine à Boileau pour lui exposer les motifs qui l'ont porté à composer *Esther*. (Poitiers.)
49. — Apprécier les principaux personnages d'*Esther*.
50. — Récitée sans appareil, sans décoration, sans costume dans une chambre à Versailles, *Athalie* fut accueillie par le public avec beaucoup de froideur. — Boileau écrivait à Racine pour le rassurer : « C'est votre chef-d'œuvre ; je m'y connais, et le public y reviendra. » — Développer cette appréciation dans une lettre que l'on supposera écrite par Boileau à Racine. (Poitiers.)
51. — Racine, en faisant *Athalie*, a rendu à la tragédie sa grandeur morale et religieuse. (Nancy.)
52. — Comparer le personnage d'*Athalie* avec celui d'Agrippine.
53. — Comparer les rôles de Narcisse et de Mathan. (Paris.)
54. — L'art des flatteurs auprès des grands, a dit un moraliste, consiste à leur suggérer des motifs qui dissipent leurs scrupules ou étouffent momentanément leurs remords. Vous montrerez que c'est là le rôle que joue Mathan auprès d'*Athalie*. (Paris.)
55. — Expression de l'amour maternel dans le théâtre de Racine. (Aix.)

56. — *Les caractères de traîtres dans le théâtre classique, en particulier, ceux de Maxime, Narcisse et Mathan. (Paris.)*

57. — *Le songe dans la tragédie : comparer le songe de Pauline et celui d'Athalie.*

58. — *Un vieux conseiller des requêtes faisait grand bruit au palais contre la comédie des Plaideurs ; le président de Lamoignon prend la défense de Racine et montre qu'on peut rire des ridicules de la chicane sans offenser la justice. (Paris.)*

59. — *Corneille, a-t-on dit, peint les hommes tels qu'ils devraient être ; Racine les peint tels qu'ils sont. — Dites ce que vous en pensez, en prenant vos exemples dans la tragédie de Polyeucte et dans celle d'Andromaque.*

60. — *Ibid. — Montrer, par des exemples tirés des caractères des personnages (hommes et femmes) de ces deux pièces, ce que ce jugement peut avoir de juste.*

61. — *Lettre de Mme X... à Racine pour le remercier de lui avoir dédié Andromaque. Elle indique pourquoi Andromaque lui a fait verser des larmes, et félicite le poète d'avoir ouvert à la tragédie des chemins nouveaux. (Paris.)*

62. — *Qu'est-ce que Molière a attaqué dans son théâtre ?*

63. — *Faire la préface des Précieuses ridicules, omise par Molière. (Poitiers.)*

64. — *Analyser et critiquer le Misanthrope de Molière. (Dijon.)*

65. — *Le Misanthrope fut représenté à la cour dans l'été de 1666. A la fière et sauvage vertu d'Alceste, à son aversion pour les ménagements, à ses boutades, on crut reconnaître le duc de Montausier, et les ennemis du poète prétendirent qu'il avait joué sur la scène l'un des personnages les plus vénérés de son temps. Molière écrit au duc de Montausier qu'il n'a pas voulu le peindre dans son Alceste. (Bordeaux.)*

66. — *Le duc de Montausier écrit à Molière qu'il ne peut que se glorifier de ressembler au Misanthrope. (Nancy, Lyon.)*

67. — *Certains auteurs ont prétendu que Molière a, dans ses pièces, rendu la vertu ridicule et le vice aimable. — Défendez*

Molière en vous appuyant sur les caractères de la comédie du Misanthrope.

68. — Développer cette pensée de Sainte-Beuve : « La morale du Misanthrope, c'est que la vertu et l'honneur doivent se tenir à distance du monde sans le fuir. »

69. — Comparaison entre le Misanthrope et le Tartufe. Dites laquelle vous préférez de ces deux comédies, et pourquoi.

70. — Comment Molière a-t-il su allier le comique et l'odieux dans le caractère d'Harpagion ?

71. — Commentez, en vous servant de l'Avare, ce jugement de La Bruyère sur Molière : « Quelle feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images et quel fléau du ridicule ! »

72. — Quels sont les personnages qui représentent le bon sens dans les Femmes savantes ? (Douai.)

73. — Caractères principaux des Femmes savantes. (Dijon.)

74. — Ressemblance et analogie de Molière et de La Fontaine. (Montpellier.)

75. — La Fontaine a dit de ses fables qu'elles étaient « une ample comédie à cent actes divers ». — Démontrer par des exemples bien choisis et bien groupés qu'il a su mettre en scène avec une vérité parfaite tous les âges, tous les caractères, toutes les conditions, et qu'il a peint l'homme au naturel, comme les meilleurs poètes comiques ont pu le faire. (Paris.)

76. — La Fontaine peut-il être considéré comme un moraliste ? — Cherchez dans ses fables des exemples à l'appui de votre opinion.

77. — Les moralités de La Fontaine sont-elles vraiment des préceptes de morale ? (Nancy.)

78. — Lettres de Mme de la Sablière à La Fontaine. Elle lui reproche d'avoir dit, dans ses fables, du mal des enfants.

79. — Analyser la fable intitulée : Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes. En faire ressortir les beautés au double point

de vue de la composition et du style, et montrer quelles leçons morales nous pouvons en tirer.

80. — Quelle morale peut-on tirer de la Cigale et la Fourmi ?

81. — Quelle est la valeur littéraire et morale des Animaux malades de la peste ? (Rennes.)

82. — Caractère du lion dans les fables de La Fontaine.

83. — La Fontaine reçoit... en rêve une députation de la gent canine. (Bordeaux.)

84. — Rôle du renard dans les fables de La Fontaine. (Paris.)

85. — La Fontaine, dans ses fables, ne se montre-t-il pas l'ami des faibles et des opprimés ?

86. — Faites voir que La Fontaine a tracé dans ses fables un tableau animé des mœurs et des caractères de son temps. (Poitiers.)

87. — Justifier la définition : « Une comédie à cent actes divers... » (Bordeaux.)

88. — La Fontaine, accusé par un ami d'avoir, dans la fable du Loup et l'Agneau, donné raison au plus fort, s'en défend. (Montpellier.)

89. — Dans son *Émile* (liv. II), J.-J. Rousseau a écrit : « On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfants, et : 1° il n'y en a pas un qui les entende ; 2° quand ils les entendraient, ce serait encore pis, car la morale en est tellement mêlée et disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. » Discuter cette opinion de Jean-Jacques, en raisonnant sur des exemples et en consultant vos propres impressions. (Besançon.)

90. — Lettre de Fénelon au duc de Bourgogne sur la mort de La Fontaine. (Poitiers, Lyon.)

91. — Distinguer les trois principales périodes de la vie littéraire de Boileau. (Rennes.)

92. — Analyser et apprécier les satires littéraires. (Grenoble.)

93. — Un membre de l'Académie française, confrère de Boileau, lui écrit pour prendre la défense des fables de La Fontaine, dont il n'a point parlé dans son Art poétique.

94. — La Fontaine à Boileau, après la lecture de l'Art poétique.

95. — Divisions principales et préceptes généraux de l'Art poétique. (Paris.)

96. — Des lacunes de l'Art poétique. (Besançon.)

97. — La Bruyère va trouver Boileau à Auteuil pour lui lire ses Caractères. Le satirique est malade. Il écoute pourtant ; mais, à la fin, après l'avoir félicité : « Vous n'avez oublié qu'un Caractère, dit-il, celui de l'auteur qui lit sans pitié ses ouvrages aux pauvres malades. » — Vous décrierez la scène, et vous développerez le Caractère esquissé par Boileau. (Paris.)

98. — Tracer le caractère du Léger, du Distrain et de l'Inconsidéré. (Clermont.)

99. — Donner une idée de la vie et des travaux de Pascal.

100. — Développer cette parole de Bossuet (Serm. sur la justice) : « Il n'y a rien de plus beau dans les personnes publiques qu'une oreille toujours ouverte et une audience facile. »

101. — Un élève a lu les sermons choisis de Bossuet. On lui demande de tracer, après cette lecture, les principales règles du sermon.

102. — Apprécier les jugements historiques portés par Bossuet dans ses oraisons funèbres. Insister sur les pages relatives à Charles Ier et à Cromwell, au prince de Condé et à Turenne.

103. — Portrait de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, d'après l'oraison funèbre de Bossuet.

104. — Analyser et apprécier l'oraison funèbre du prince de Condé. (Caen.)

105. — Donner une idée sommaire du livre des Caractères de La Bruyère. (Caen.)

106. — Apprécier La Bruyère comme moraliste et comme écrivain. (Paris.)

107. — 1° Notice historique et littéraire sur Fénelon ; 2° analyser et présenter dans un tableau rapide le sujet de Télémaque ; 3° tracer en quelques mots le portrait de chacun des principaux personnages qui y figurent. (Paris.)

108. — Donner une idée de *Télémaque*. 1° Quel est ce genre d'ouvrage ? 2° Quel intérêt offre-t-il ? 3° Quel a été le but de *Fénelon* en l'écrivant ? (Paris.)

109. — Lettre de *Dacier* à *Fénelon* pour le remercier de sa Lettre à l'Académie. (Paris.)

110. — Exposer et discuter les idées de *Fénelon* sur la tragédie et la comédie française d'après la Lettre à l'Académie.

111. — Comparer *Racine* et *Corneille*, d'après les jugements de *Fénelon* et de *La Bruyère*. (Clermont.)

112. — Rappeler et discuter les moyens d'enrichir la langue proposés par *Fénelon* dans sa Lettre à l'Académie française.

113. — Théorie de *Fénelon* sur l'histoire. (Rennes.)

114. — Exposer les qualités littéraires de la correspondance de *Mme de Sévigné*, en les justifiant par des exemples.

115. — *Napoléon* préférait de beaucoup les lettres de *Mme de Maintenon* à celles de *Mme de Sévigné*. — Justifiez cette préférence, et dites quelle est la vôtre.

116. — Quels sont les plus grands écrivains en prose du XVII^e siècle ? (Paris.)

117. — *Montesquieu* historien comparé à *Bossuet*.

118. — Quelques mots sur *Voltaire* historien. Dire quand il écrivit l'Histoire de *Charles XII*. Parler du sujet, de la composition et du mérite de cet ouvrage. En indiquer sommairement les passages les plus remarquables. (Clermont.)

119. — Un ennemi de *Rousseau* lui écrit et critique sévèrement son *Émile* : celui qui abandonne ses enfants n'a pas le droit de parler d'éducation.

120. — Quels sont les grands écrivains en prose du XVIII^e siècle ? Leurs principaux ouvrages et leurs mérites.

121. — Plan et idée générale du Discours de *Buffon* sur le style. (Paris.)

122. — Quels sont les principaux poètes lyriques que vous connaissez ? Lequel préférez-vous, et pourquoi ?

123. — Comparez le Poète mourant de Millevoye et l'Immortalité de Lamartine.

124. — Discutez ce jugement : « Le temps rejettera dans l'ombre une forte partie de l'œuvre de V. Hugo, mais ce qui lui survivra suffit encore à lui assurer une large place dans la production poétique du XIXe siècle. » Médiocre dans le drame et le roman, il a été un des plus grands parmi les poètes lyriques et il est le seul qui ait réussi dans l'épopée. (Rennes.)

125. — Comparez l'Espoir en Dieu de Musset au fragment de Pascal sur les deux infinis.

126. — Lamartine n'aimait pas *La Fontaine*, dont les fables lui paraissaient à la fois puérides et immorales. — Montrez par des exemples précis, ce qu'il pouvait bien dire par là et exprimez ce que vous en pensez. (Rennes.)

127. — Faites ressortir l'à-propos du Génie du christianisme.

128. — Expliquez, à l'aide des Extraits historiques, ce mot de Michelet : « L'Histoire est une résurrection. »

129. — Les Histoires de Michelet sont-elles une résurrection ou une invention ? Sa méthode poétique ranime-t-elle des êtres éteints ou forge-t-elle des êtres imaginaires ?

130. — Nos romantiques exaltaient Molière, admiraient Corneille, dénigraient Racine, Boileau. — Expliquez par leur doctrine littéraire ces sentiments et ces actes de leur critique. (Besançon.)

131. — Parmi les auteurs français, prosateurs ou poètes, depuis le XVIe siècle jusqu'au XIXe siècle, dont vous pouvez avoir lu quelque chose, quels sont ceux qui vous paraissent donner en un beau langage les leçons de morale les plus élevées, inspirées des sentiments les plus généreux ? (Paris.)

132. — Quel est, parmi les grands historiens du XIXe siècle, celui que vous préférez et pour quelles raisons ? (Montpellier.)

133. — Dites ce que vous savez d'essentiel sur les Grecs et sur les Romains. D'où vient l'admiration qu'ils inspirent ?

Quelle place occupent-ils dans l'histoire de la civilisation et des idées ? Que reste-t-il d'eux et de leur passé ? — Vous traiterez sommairement chacune de ces questions, sans donner à votre composition la forme historique, et en vous tenant à ce qu'il y a de plus général dans le sujet. (Paris.)

134. — Qu'appelle-t-on les quatre grands siècles de l'histoire ? Pourquoi les a-t-on distingués et qualifiés ainsi ? Donner une idée sommaire de chacun d'eux, en citant dans les lettres et dans les arts les noms et les chefs-d'œuvre qui justifient le rang qu'on assigne à ces quatre siècles dans l'histoire de la civilisation. (Clermont.)

135. — Un certain nombre de nos grands écrivains français (J.-J. Rousseau, Chateaubriand, V. Hugo, Michelet...) ont pris plaisir à raconter leur enfance... Que savez-vous sur les premières années de ces hommes illustres et quels sont les enseignements que l'on doit, selon vous, tirer des récits relatifs au début de leur existence ? — N.-B. Le candidat peut, à son gré, parler de plusieurs écrivains ou bien d'un seul ; il est libre aussi de choisir d'autres exemples que ceux qui sont indiqués ci-dessus. (Toulouse.)

136. — Apprécier ces paroles adressées par le chancelier d'Aguesseau à l'aîné de ses enfants qui venait de quitter le collège : Vos classes sont terminées, vos études commencent. » (Bordeaux.)

137. — Un père recommande à ses fils de faire de bonnes lectures, et leur indique quelques ouvrages qu'il juge particulièrement propres à former leur esprit. (Dijon.)

138. — Quel est, pour l'esprit et pour le cœur, l'utilité de la lecture des écrivains de génie ? (Paris.)

Table Alphabétique des Noms d'Auteurs

A		B	
Abbon	11	Bacon (Roger)	516
Abélard	53	Baïf	75
Abstémus	150	Bailly (Le P.)	373
Adam de la Halle	48	Balmès	345
Addison	560	Baluze	516
Afer (Domitius)	10	Balzac (Honoré)	457
Aicard	452	Balzac (Jean)	252
Alarcon (Jean de)	536	Banville	440
Alarcon (Pedro de)	546	Barante	469
Alart	42	Barbey d'Aurevilly	483
Albert le Grand	516	Barbier (Auguste)	436
Alcuin	516	Barbier (Jules)	450
Allard	479	Bareille	475
Aleman	542	Barnave	361
Alexandre de Halès	516	Barrès	465
Alexandre de Paris	33	Barrett	558
Alfieri	524	Bartas (du)	76
Alphonse X	532	Barthélemy	353
Ambert	459	Basile (saint)	505
Ambroise, saint	518	Basselin	45
Ampère	485	Baudrillart	479
Amyot	83	Baumann	467
Anacréon	498	Baumgartner	591
Andrieux	412	Baunard (Mgr)	479
Annunzio	527	Bazin	461
Anselme (S.)	516	Beaumarchais	353
Aristophane	500	Becquer	545
Aristote	502	Bédier	479
Arnaud de Marveil	12	Bellay (du)	74
Arnauld (de P.-Royal)	255	Belleau	74
Arnault (Ant.)	412	Belloy (de)	331
Arndt	586	Benson	566
Athanase (saint)	504	Béranger	435
Aubanel	19	Bernard (Claude)	485
Augier	438	Bernard (saint)	61
Augustin (saint)	515	Bernard de Ventadour	17
Ausone	10	Berni	523
Autran	437	Béroul	34
Avienus	150	Berryer	387
Avit (saint)	16	Bertaut	77
Ayala (P. Lopez de)	533	Bertin	372

Courier (P.-L.)	388
Cousin	388
Cowley	556
Cowper (W.)	557
Craven	480
Crébillon	331
Cujas	516
Cuvier	485
Cyprien (saint)	514
Cyrano	104

D

D'Alembert	314
D'Aubigné (Agrippa)	77
D'Aguesseau	354
D'Aigaliers (P. Delaudun)	118
Dante	519
Darras	475
Daudet (A.)	459
Daudet (E.)	459
Daudet (L.)	373
Daurat	72
Decazes	372
Deffand (Mme du)	356
Delaporte (le P.)	484
Delavigne	433
Delille	433
Démosthène	502
Desmarets	104
Desmoulins	361
Derjavine	595
Déroulède	451
Descartes	252
Deschamps (Eustache)	44
Deshoulières (Mme)	248
Desportes	77
Destouches	331
Dostoïevsky	597
Dickens	565
Diderot	354
Didon (le P.)	372
Domanig	595
Donoso Cortès	545
Drayton	551
Driant	459
Droste	587
Drumont	409
Dryden	556
Duchesne	476

Ducis	332
Duhem	486
Du Lac	373
Dumas (Alexandre)	439
Dumas (fils)	439
Duns Scot	516
Dupanloup	397
Dupont (Pierre)	436
Durand (Gilbert)	92
Du Ryer	147

E

Echegaray	546
Edgeworth (miss)	562
Eginhard	11
Eichendorf	587
Eliot (Mary-Anne)	561
Emerson	564
Encina	533
Ercilla	534
Eschyle	498
Euripide	499
Eschine	502
Esope	500
Espronceda	544
Estienne (Les)	516

F

Faber	564
Fabié	452
Fabre d'Eglantine	332
Fabre (Ferd.)	459
Fabre (H.)	486
Faguet	483
Fail	91
Fallerleven	590
Falloux (de)	475
Félix-Faure-Goyau	481
Félix (le P.)	398
Fénelon	285
Fermat	516
Fernel	516
Feuillet (Octave)	459
Féval	459
Fichet	516
Figaro	544
Flagny (Jean de)	31
Flaubert	457
Fléchier	283

Fleury (l'abbé)	309	Ghéon	454
Florent (Chrestien)	92	Gibbon	562
Florian	326	Gilbert	325
Foë (Daniel de)	560	Gillot (Jacquet)	92
Fogazzaro	527	Girardin (E. de)	373
Fontaine (Charles)	71	Girardin (Saint-Marc)	482
Fontanes (de)	411	Giusti	526
Fontenelle	303	Gørres	589
Fort	453	Gœthe	573
Fortunat	16	Gogol	596
Fourier	389	Goldoni	524
Førster	592	Goldsmith	557
Fox (Charles)	562	Gomberville	250
Foy	372	Goncourt (Les)	459
France (Anatole)	461	Gongora	535
Franklin	561	Gorini (l'abbé)	473
Frayssinous	387	Goyau	480
Frédégaire	11	Gratry	397
Freppel (Mgr)	408	Gray	557
Fréron	354	Gréban (Arnould)	48
Freytag	591	Grégoire de Nazianze (saint)	505
Froissart	58	Grégoire de Nysse (saint)	505
Fromentin	459	Grégoire de Tours	11
Furetière	250	Greif	591
Fustel de Coulanges	477	Grenade (Louis de)	538
G		Gresset	331
		Griboiedov	596
Gabourd	475	Grillparzer	587
Gachons (J. des)	467	Grimm (Fréd.-Melchior)	572
Gaguin	516	Grimm (Guillaume)	589
Gaillardin	475	Gringoire (Pierre)	51
Gambetta	372	Grossi	525
Garcia Tassara	545	Guadet	361
Garcilaso	535	Guénée (l'abbé)	354
Garnier (Robert)	77	Guéranger	474
Gassendi	516	Guérin (Eugénie de)	480
Gautherot	479	Guibert	53
Gautier (Léon)	483	Guichardin	528
Gautier de Metz	42	Guillaume d'Auvergne	516
Gautier (Théophile)	440	Guillaume de Lorris	40
Gensonné	361	Guillaume de Poitiers	17
Geoffroy	356	Guiraud (Alex.)	413
George Sand (Mme)	456	Guiraud (Jean)	480
Gerbardt	570	Guizot	470
Gerbert	516	Guy Patin	516
Gerbet	407	Guzman	533
Gerson	62	H	
Gervais du Bus	39		
Gessner	572	Habert	71

Haackel	592
Halévy	440
Hall	560
Hamerling	588
Handel-Mazzetti	592
Hanotaux	478
Hansjakob	592
Hardy (Alexandre)	105
Harel	452
Hartzenbusch	544
Hawthorne	564
Hebel	572
Hegel	588
Heine (Henri)	589
Hello (Ernest)	407
Helvétius	356
Hensel	587
Herder (Jean-G.)	573
Hérédia	441
Hérodote	501
Héroët	71
Herrera	535
Hésiode	497
Hilaire (saint)	514
Hincmar	516
Hojeda	534
Holbach (d')	357
Homère	495
Horace	510
Houssaye (Arsène)	477
Huet	516
Hugo (Victor)	419
Hulst (Mgr d')	409
Humboldt (Guill.)	589
Humboldt (Alexandre)	589
Hume (David)	561
Huon de Villeneuve	31
Huyssmans	458

I

Imbart de la Tour	479
Iriarte	543
Isla (F. de)	543
Irving (Washington)	562

J

Jacquemart Gelée.....	39
Jammes.....	452
Jamyn (Amadis).....	72

Jannsen	591
Janvier (le P.)	410
Jasmin	19
Jaufré Rudel	17
Jaurès	372
Jean (S.)	8
Jean de la Croix (S.)	537
Jean de Meung	40
Jérôme (saint)	514
Jodelle	75
Joinville	42
Joly	479
Josèphe (Flavius)	503
Joubert	386
Jouffroy (T.)	388
Jouffroy	516
Jovellanos	543
Juan Manuel	572
Justin (saint)	504
Juvénal	511

K

Kaisercclerg	570
Kant	588
Karamzine	595
Keller	592
Kingsley	559
Kipling	566
Klaczko	598
Kleist (Ew. Christian de)	572
Kleift (H. de)	586
Kloptosck	571
Kørner	586
Kotzebue	586
Kralik	592
Krasinsky	598
Krylov	592

L

Labiche	439
La Boétie (Etienne)	90
La Bruyère (J. de)	298
La Calprenède	250
La Chaussée	352
La Chesnaye (J. de)	50
Lacordaire	391
Lacretelle (de)	470
La Fayette (Mme)	250
La Fontaine (Jean de)	148

La Gorce (P. de)	478	Lucrèce	508
La Harpe	355	Lulle (R.)	516
Lally-Tollendal	361	Luther	570
Lamartine	413		
Lambert le Court	33		
Lamennais	389		
La Mettrie	357		
Lamothe (A. de)	459		
Lamotte-Houdart	331		
Lamy	478		
Lancelot	99		
Lapparent (de)	485		
Laprade (Victor de)	437		
L'Arétin	118		
L'Arioste	523		
La Rochefoucauld	261		
La Salle (Ant. de)	62		
Lavisse	478		
Laurent Dubois	42		
Lebrun-Ecouhard	330		
Le Cardonnel	454		
Lefranc de Pompignan	330		
Le Franc	63		
Lefèvre d'Étaples	516		
Leibnitz	570		
Lemaître (J.)	484		
Lemercier	412		
Léon (Luis de)	535		
Leopardi	526		
Le Play (Frédéric)	408		
Lermotnov	596		
Leroy (Pierre)	92		
Lesage	352		
Lessing	573		
Le Tasse	523		
L'Hôpital (Michel de)	89		
Lisle (Leconte de)	440		
Lingard	562		
Longfellow	558		
Longhaye	484		
Lope de Rueda	535		
Lope de Vega	535		
Lopez de Ayala	546		
Loti	403		
Loyal Serviteur (Le)	80		
Luc (S.)	364		
Lucain	511		
Lucien	504		
Luchaire	478		
		M	
		Mabillon	309
		Macaulay	563
		Machiavel	528
		Madelin	479
		Mafféi	523
		Maillard (Olivier)	64
		Maintenon (Mme de)	307
		Mairet	104
		Maistre (J. de)	382
		Maistre (X. de)	455
		Malebranche	255
		Malherbe	100
		Mallarmé	453
		Malouet	361
		Manning	562
		Manrique	533
		Manzoni (Alexandre)	526
		Marc (S.)	491
		Marcabru	17
		Marguerite de Navarre	71
		Mariana (Juan de)	537
		Marie de France	42
		Marivaux	352
		Marmier (Xavier)	458
		Marmontel	355
		Marot	69
		Marryat	563
		Martignac	372
		Martin (Henri)	473
		Martinez de la Rosa	543
		Mascaron	285
		Massillon	296
		Masson	477
		Matfré Ermengau	17
		Matthieu (S.)	312
		Maupassant	457
		Maurras	373
		Maury (l'abbé)	361
		Maynard	103
		Mazzini	530
		Meilhac	440
		Melo	537
		Mena	533
		Ménage	516

Ménandre	500
Mendoza (Diego de)	537
Menendez y Pelayo	547
Ménippée (Satire)	92
Menot (Michel)	64
Mercier (L.)	452
Mersenne	516
Mesonero	544
Métastase (Trapassi)	525
Mézeray	309
Michaud	475
Michel (Jean)	48
Michelet	471
Mickiewicz	597
Mignet	471
Mill (Stuart)	564
Millevoye	412
Milton	556
Mirabeau	359
Mistral	452
Molière	158
Mommsen	591
Monsabré (le P.)	409
Montagu (Marie)	560
Montaigne	85
Montalembert	394
Montalvo	534
Montaudon (Moine de)	17
Montesquieu	334
Montfaucon	516
Monti	526
Monthuc	88
Moore	558
Moratin (N. et L.)	542
Moréas	453
Morris	559
Mounier	261
Mourret	475
Muller	572
Mun (A. de)	409
Muratori	528
Musset (A. de)	433

N

Nadaud	436
Napoléon Ier	387
Naudé	516
Navery	459
Nekrasov	597

Nettement	475
Newman	563
Nicole	255
Niebig	592
Nietzsche	590
Nisard	482
Nithard	13
Nodier	456
Novalis de Hardenberg	585
Nunez de Arce	545

O

O'Connell	562
Olivier (P.)	362
Ollé-Laprune	409
Ollivier (E.)	372
Origène	504
Otfried	569
Ouida	566
Ovide	510
Ozanam	474

P

Palaprat	249
Palissy	516
Pardo Bazan	547
Parini	524
Paris (G. et P.)	483
Parny	330
Pascal	255
Pascoli	527
Passerat (Jean)	76
Pasteur	485
Paulin (saint)	10
Peire d'Auvergne	17
Péguy	454
Pellico (Silvio)	529
Pellisson	309
Pereda	546
Petit de Julleville	483
Perez Galdos	547
Périclès	500
Périers (Bonaventure des)	71
Péttau	516
Pétrarque	523
Phèdre	511
Philippe de Novare	42
Pie (Mgr)	407
Pierre d'Aily	516

Pierre Lombard	516
Pierre de Saint-Cloud	38
Pierre l'Ermite	467
Pilpay	150
Pindare	499
Pindemonte	524
Piou	372
Piron	331
Pitt (William)	561
Pithou (Pierre)	92
Pixérécourt	412
Platen	587
Platon	501
Plaute	507
Pline l'Ancien	512
Pline le Jeune	514
Poë	559
Pogge	361
Poincaré (Henri)	485
Poincaré (Raymond)	372
Poli	459
Polybe	503
Pomairols (de)	452
Plutarque	503
Ponsard	438
Pontmartin	483
Pope	557
Porée	516
Poujoulat	475
Pouchkine	596
Pradon	199
Prévost-Paradol	372
Prosper d'Aquitaine (saint)	16
Proudhon	389
Pulgar	534

Q

Quevedo y Villegas	542
Quinault	248
Quinet	372
Quintana	543
Quinte-Curce	513
Quintilien	513

R

Raban-Maur	516
Rabelais	81
Racan	102
Racine (Jean)	209

Racine (Louis)	332
Raimbert de Paris	31
Ramon de la Cruz	542
Ramus	516
Rapin (Nicolas)	92
Rapin (le P.)	516
Ravignan (de)	398
Reboul	436
Regnard	248
Régnier (Math.)	101
Régnier (H. de)	453
Rémusat (Mme de)	480
Renan	476
Retz (cardinal de)	304
Richelieu	98
Richepin	452
Richter	572
Rimbaud	453
Robertson	562
Rohrbacher	475
Rojas	534
Roland (Mme)	356
Rollin	354
Ronsard	72
Rosegger	592
Rossetti	559
Rostand	451
Rotrou	146
Roucher	333
Rouget de l'Isle	330
Roumanille	19
Rousseau (J.-B.)	330
Rousseau (J.-J.)	346
Royer-Collard	388
Rückert	586
Ruiz Hita	533
Ruskin	565
Rutebeuf (de Paris)	42

S

Saavedra	543
Saint-Amant	104
Sainte-Beuve	482
Sainte-Claire	570
Saint-Evremond	310
Saint-Gelais (Mellin de)	70
Saint-Marc Girardin	482
Sainte-More (Benott de)	33
Saint-Pierre (Bernardin de)	353

Saint-Simon (XVIIe) . . .	308	Solis (Antonio) . . .	537
Saint-Simon (XIXe) . . .	341	Sophocle . . .	499
Saint-Victor (Adam de) . .	16	Sorel . . .	477
Sales (saint François de) . .	90	Soumet . . .	413
Salisbury . . .	516	Spee . . .	570
Salluste . . .	512	Spilmann . . .	591
Samain . . .	453	Staël (Mme de) . . .	381
Samaniego . . .	543	Stendhal . . .	457
Sannazar . . .	523	Sterne . . .	56
Santeul . . .	516	Stewenson . . .	566
Santillana . . .	533	Stolberg . . .	571
Sardou . . .	439	Stolz . . .	591
Saumaise . . .	516	Sudermann . . .	592
Scaliger . . .	516	Suétone . . .	514
Scarron . . .	104	Suger . . .	53
Scève . . .	71	Sully (Maurice de) . . .	62
Schaking . . .	592	Sully-Prudhomme . . .	441
Scheffel . . .	591	Sulpice Sévère (Saint) . . .	10
Schelling . . .	575	Surius . . .	131
Schenkendorf . . .	586	Swift . . .	561
Schiller . . .	578	Swinburne . . .	560
Schlegel (F. et A.) . . .	585	Syrus (Publius) . . .	508
Schmid (le chanoine) . . .	590	Szujski . . .	598
Schopenhauer . . .	590		
Scot Erigène . . .	516		T
Scribe . . .	438		
Scudéry (Mlle de) . . .	250	Taille (de la) . . .	78
Scudéry (G. de) . . .	104	Taine . . .	476
Sebonde (R. de) . . .	516	Tamayo y Baus . . .	545
Sedaine . . .	353	Tarnowsky . . .	598
Segneri . . .	528	Tassoni . . .	523
Segrais . . .	284	Tacite . . .	513
Séjur (Philippe de) . . .	469	Tennyson . . .	559
Séjur (Mgr Gaston de) . . .	407	Térence . . .	508
Séjur (Mme de) . . .	459	Termier . . .	486
Séjur (A. de) . . .	459	Tertullien . . .	514
Sénèque . . .	513	Thackeray . . .	565
Serre (de) . . .	328	Théodulphe . . .	516
Serres (de) . . .	516	Théophraste . . .	503
Sertillanges . . .	410	Thérèse (sainte) . . .	538
Sévigné (Mme de) . . .	305	Theuriet . . .	452
Sèze (Raymond de) . . .	361	Thibaut de Champagne . . .	43
Shakespeare . . .	551	Thibaut de Vernon . . .	21
Sibilet . . .	71	Thiers . . .	470
Sidoine Apollinaire . . .	16	Thierry (Amédée) . . .	469
Sienkiewicz . . .	598	Thierry (Augustin) . . .	467
Simon (Jules) . . .	372	Thomas (XIIe) . . .	34
Simrok . . .	591	Thomas (Antoine-L.) . . .	365
Socrate . . .	501	Thomas d'Aquin (saint) . . .	516
		Thou (de) . . .	516

T

Taille (de la)	78
Taine	476
Tamayo y Baus	545
Tarnowsky	598
Tassoni	523
Tacite	513
Tennyson	559
Térence	508
Termier	486
Tertullien	514
Thackeray	565
Théodulphe	516
Théophraste	503
Thérèse (sainte)	538
Theuriet	452
Thibaut de Champagne	43
Thibaut de Vernon	21
Thiers	470
Thierry (Amédée)	469
Thierry (Augustin)	467
Thomas (XII ^e)	34
Thomas (Antoine-L.)	365
Thomas d'Aquin (saint)	516
Thou (de)	516

Thompson	557
Thucydide	501
Thureau-Dangin	477
Thyard (Pontus de)	72
Tirso de Molina	536
Tite-Live	512
Tocqueville (de)	474
Tolstoi	597
Tommaseo	529
Touchet (Mgr)	410
Treitschke	591
Trueba	546
Turolde	24
Twain	566
Tyrtée	498

U

Urfé (H. d')	250
Uhland	587
Ursins (Juvénal des)	64

V

Valdes	543
Valera	546
Vandal	477
Varron de Narbonne	10
Vasari	528
Vaugelas	98
Vauquelin de la Fresnaye	76
Vauvenargues	351
Ventura (le P.)	529
Ventura de la Vega	544
Verdaguer	548
Vergniaud	361
Verlaine	452
Vermenouze	452
Verne	459
Veuillot (Louis)	398
Veuillot (Eug. et Franç.)	375

Viau (Th. de)	104
Vicaire (Gabriel)	452
Viète	516
Vidal de la Blache	418
Vidal de Toulouse (Pierre)	17
Viennet	436
Vigny (de)	432
Villèle	272
Villehardouin	53
Villemain	482
Villemessant	373
Villon (François)	46
Vincent de Paul (saint)	264
Virgile	508
Voiture	103
Voltaire	315
Voss	571

W

Wace (Robert)	35
Wallon	476
Walter Scott	562
Weber	590
Werner	586
Wieland	572
Wildenbruch	591
Willmann	563
Wiseman	563

X

Xénophon	501
--------------------	-----

Y

Young	556
-----------------	-----

Z

Zidler	454
Zola	458
Zorilla	544

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement	4
Avant-propos	5
Évangile et Littérature. — S. Jean l'Évangéliste	8

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PRÉLIMINAIRE

Formation de la langue française. — Langue celtique. — Langue gallo-romaine. — Langue romane	9
--	---

Ire ÉPOQUE : MOYEN ÂGE

Premiers vestiges de la langue romane : <i>Serment de Strasbourg</i> . — <i>Cantilène de sainte Eulalie</i> . — Langue d'oc et langue d'oïl	13
La poésie au moyen âge	16
Troubadours. — Leurs compositions. — Extrait	16
Trouvères.	20
Poésie épique. — Origine des chansons de geste	20
Classification de la poésie médiévale	22
I. Les chansons de geste. — Les trois cycles	23
La geste du roi. — <i>La Chanson de Roland</i> . — Extraits	24
La geste de Garin. — <i>Aliscamps</i>	30
La geste de Doon. — <i>Ogier, Quatre fils Aymon, Lorrains</i>	31
II. Les romans. — Les romans antiques, <i>Troie</i> , etc.	32
Les romans bretons. — Chrétien de Troyes. <i>Lancelot</i>	34
Robert Wace, <i>Brut</i> , <i>Rou</i>	36
Les romans d'aventure, Gautier, Houdan	37
Poésie satirique et didactique : <i>Roman de Renart</i> , <i>Roman de la Rose</i> , <i>Fabliaux</i> , <i>Contes</i> , <i>Dicts d'Ysopet</i> , <i>Lais</i> , etc. — Rutebeuf, Marie de France. — Extraits	38
Poésie lyrique. Principaux trouvères lyriques : Thibault IV, Colin Muset, Eustache Deschamps, Froissart, Christine de Pisan, Alain Chartier, Olivier Basselin, Charles d'Orléans, François Villon. — Extraits	43
Poésie dramatique, mystères, miracles, jeux	47

Les Confrères de la Passion : <i>mystères</i> . — Extrait	48
Les Clercs de la Basoche : <i>moralités, farces, L'Avocat Patelin</i> ..	50
Les Enfants Sans-Souci : <i>soties</i>	51
La prose au moyen âge	52
Les Chroniqueurs : Villehardouin, <i>Histoire de la conquête de Constantinople</i> . — Extrait	53
Joinville, <i>Mémoires sur les saintes paroles et bons faitz du roi Loys</i> . — Extraits	55
Froissart, <i>Chroniques</i> . — Extrait	58
Commines, <i>Mémoires</i> . — Extrait	60
Moralistes et Conteurs : Saint Bernard, Maurice de Sully, Christine de Pisan, A. de La Salle, Gerson, Alain Chartier, Juvénal des Ursins, Olivier Maillard, Michel Menot, Chastellain, Le Franc	61
<i>Tableau synoptique (moyen âge)</i>	65

IIe ÉPOQUE : XVIe SIÈCLE

Vue d'ensemble : les trois Renaissances	67
La poésie au XVIe siècle	69
Principaux poètes : Clément Marot : <i>élégies, ballades, épîtres</i> . Saint-Gelais, Marguerite de Valois, Brodeau, Périers, Sibilet, Fontaine, Habert, Héroët, Scève	69
Ronsard : <i>odes, satires, sonnets, etc.</i> — Extraits	72
Du Bellay : <i>sonnets, Regrets, etc.</i> — Extrait	74
Belleau, Jodelle, Baif, Corrozet, Passerat, Vauquelin de la Fresnaye, du Bartas, Robert Garnier, Desportes, Agrippa d'Aubigné, Bertaut	75
Le théâtre au XVIe siècle	78
La prose au XVIe siècle	80
Principaux prosateurs : le Loyal Serviteur, Bayard	80
Rabelais, <i>Gargantua et Pantagruel</i> . — Extrait	81
Amyot : <i>Vies des hommes illustres</i> . — Extrait	83
Du Bellay, <i>Défense et illustration de la langue française</i>	85
Montaigne, <i>Essais</i> . — Extrait	85
Chroniqueurs et Controversistes : Montluc, L'Hôpital, Calvin, Théodore de Bèze, Brantome, Etienne de la Boétie, Saint François de Sales	88
Conteurs et Satiriques	91
<i>Satire Ménippée</i> . — Résumé	92
<i>Tableau synoptique (Renaissance)</i>	93

III^e ÉPOQUE : XVII^e SIÈCLE

Vue d'ensemble : Trois influences	94
Trois périodes	96
Trois sociétés littéraires. — L'hôtel de Rambouillet. — L'Académie française. — Port-Royal-des-Champs	97
La poésie au XVII ^e siècle	100
Première et deuxième périodes : Malherbe : odes, élégies ..	100
Régnier : satires, épîtres, élégies, épigrammes, etc.	101
Autres poètes de la 1 ^{re} période : Racan, Maynard, Voiture, Chapelain, Desmarets, Georges de Scudéry, Mairet, Scarron, Cyrano, Théophile de Viau	103
Le théâtre au début du XVII ^e siècle	105
Pierre Corneille, 106 : <i>le Cid</i> , 111 ; <i>Horace</i> , 118 ; <i>Cinna</i> , 124 ; <i>Polyeucte</i> , 131, Extrait ; <i>Nicomède</i> , 138 ; <i>le Menteur</i> , 142 ; 106-145	
Émules et disciples de Corneille	146
Thomas Corneille, Rotrou	146
Troisième période	147
La Fontaine : <i>Fables</i>	148
La Comédie au début du XVII ^e siècle	157
Molière, 158 : <i>les Précieuses ridicules</i> , 162 ; <i>le Misanthrope</i> , 164 ; <i>Tartufe</i> , 169 ; <i>l'Avare</i> , 174 ; <i>le Bourgeois gentilhomme</i> , 178 ; <i>les Femmes savantes</i> , 187 ; <i>le Malade imaginaire</i> , 191 ..	158-192
Boileau, 192 : <i>Satires</i> , 195 ; <i>Epîtres</i> , 198 ; <i>Art poétique</i> , 200 ; <i>le Lutrin</i> , 206	192-209
Jean Racine, 211 : <i>Andromaque</i> , 212 ; <i>Britannicus</i> , 217 ; <i>Mithridate</i> , 224 ; <i>Iphigénie</i> , 227 ; <i>Esther</i> , 232 ; (<i>Lettre de</i> <i>Sévigné</i>) <i>Athalie</i> , 238 ; <i>les Plaideurs</i> , 245	209
Autres poètes de la 2 ^e période : Segrais, Mme Deshoulières, Quinault, Regnard	248
Romanciers	249
La prose au XVII ^e siècle. — Classification	251
A. — Philosophes, Moralistes, Sermonnaires	252
Balzac	252
Descartes : <i>Discours sur la méthode</i>	252
Malebranche, Arnauld, Nicole	255
Pascal, 225 ; <i>Provinciales</i> , 256 ; <i>Pensées</i> , 258	255
La Rochefoucauld, <i>Réflexions ou Maximes</i>	261
Les Prédicateurs. — S. Vincent de Paul	262
Bossuet, 264 : <i>Discours sur l'histoire universelle</i> , 267 ; Oraisons funèbres : <i>Oraisons funèbre de Henriette de France</i> , 271 ; <i>Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre</i> , 272 ; <i>Oraison</i>	

<i>funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche</i> , 273 ; <i>Oraison funèbre d'Anne de Gonzague</i> , 274 ; <i>Oraison funèbre de Michel Le Tellier</i> , 275 ; <i>Oraison funèbre du prince de Condé</i> , 276 ; <i>Sermons</i> , 279.....	264-281
Bourdaloue, <i>sermons</i>	282
Fléchier, <i>Oraison funèbre de Turenne</i> , 250.....	283
Mascaron.....	285
Fénelon, 285 ; <i>Traité de l'éducation des filles</i> , 290. ; <i>Télémaque</i> , 291 ; <i>Lettre à l'Académie</i> , 293. (<i>Le Loup et le Renard</i>). 285-296	
Massillon : <i>Petit Carême</i>	297
La Bruyère : <i>Les Caractères</i>	298
Fontenelle : <i>Eloges</i> , etc.....	303
B. — Mémorialistes et Epistoliers	304
De Retz, <i>Mémoires</i>	304
Mme de Sévigné, <i>Lettres</i>	305
Mme de Maintenon : <i>Lettres</i> , <i>Entretiens sur l'éducation</i>	307
Saint-Simon, <i>Mémoires</i>	308
C. — Historiens et Critiques	309
Mézeray, Pellisson, Mabillon, Fleury, Saint-Evremond....	309
<i>Tableau synoptique</i> (XVIIe siècle).....	310
Saint Matthieu, <i>Evangeliste</i>	312

IVe ÉPOQUE : XVIIIe SIÈCLE

Vue d'ensemble : Trois influences, Trois périodes.....	313
La poésie au XVIIIe siècle	314
Principaux poètes : Voltaire, 315 : <i>la Henriade</i> , 317 ; <i>Zaïre</i> , 318 ; <i>Alzire</i> , 320 ; <i>Mérobe</i> , 321 ; <i>Epîtres</i> , etc.....	315-324
Gilbert : <i>Adieux à la vie</i> . <i>Satires</i>	325
Florian, <i>Fables</i>	326
A. Chénier : <i>Odes</i> , <i>Idylles</i> , <i>Iambes</i> . — <i>La jeune Captive</i>	326
Autres poètes du XVIIIe siècle	330
a) <i>Lyriques</i> : J.-B. Rousseau, Lefranc de Pompignan, Lebrun-Ecouchard, Parny, Rouget de l'Isle.....	330
b) <i>Dramatiques</i> : Lamothe-Houdart, Crébillon, Destouches, Gresset, de Belloy, Ducis, Fabre d'Eglantine, Collin d'Harleville, M.-J. Chénier.....	331
c) <i>Philosophiques</i> : Louis Racine.....	332
d) <i>Descriptifs</i> : Delille, Roucher.....	333
La prose au XVIIIe siècle	333
Principaux prosateurs : Montesquieu : <i>Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains</i> , <i>Esprit des lois</i> ...	334

Voltaire : <i>Histoire de Charles XII</i> , 338 ; <i>Siècle de Louis XIV</i> , 339 ; <i>Lettres</i> , 342. Romans et pamphlets.....	337
Buffon : <i>Histoire naturelle</i> , <i>Epoques de la nature</i> , <i>Discours sur le style</i>	344
J.-J. Rousseau : <i>Lettre sur les spectacles</i> , 348 ; <i>l'Emile</i> , 349 ; <i>le Contrat social</i> , 350.....	346
Vauvenargues : <i>Introduction à la connaissance de l'esprit humain</i> , <i>Conseils à un jeune homme</i> , <i>Caractères</i> , <i>Réflexions</i> ..	351

Autres prosateurs du XVIIIe siècle :

a) <i>Dramaturges et Romanciers</i> :.....	352
Lesage, Marivaux, La Chaussée, Sedaine, Barthélemy, Beaumarchais, Bernardin de Saint-Pierre.....	352
b) <i>Historiens et Critiques</i> :.....	354
Rollin, d'Aguesseau, Diderot, Guénée, Fréron, Mar-montel, Thomas, La Harpe.....	354
c) <i>Epistoliers</i> :.....	356
Mme du Deffand, Mme Roland.....	356
<i>L'Encyclopédie</i>	357
<i>Caractères de la littérature sous la Révolution</i>	357
<i>Les principaux orateurs de la Révolution</i> : Mirabeau, Maury, de Sèze, Vergniaud, Cazalès, Desmoulins, Barnave, Mounier, Malouet, Guadet, Gensonné, Cambacérès, etc..	359
<i>Tableau synoptique (XVIIIe siècle)</i>	362
Saint Luc, <i>Évangéliste</i>	364

Ve ÉPOQUE : XIXe SIÈCLE

Vue d'ensemble.....	365
Classification.....	368

A. — La Littérature de pensée et d'action.

Philosophes, Apologistes, Moralistes, Publicistes	370
La Philosophie. <i>Ecoles</i>	370
L'Éloquence : <i>Orateurs et journalistes</i>	371
Chateaubriand. <i>Analyses (La Légion Chrétienne)</i>	373
Mme de Staël. <i>Analyses</i>	381
Joseph de Maistre. <i>Analyses</i>	382
Bonald, Joubert, Napoléon, Frayssinous, Berryer, Courier, Royer-Collard, Jouffroy, Cousin, Saint-Simon.....	386-389
Lamennais. <i>Analyses</i>	389
Lacordaire. <i>Analyses</i>	391
Montalembert. <i>Analyses</i>	394
Dupanloup, Gratry, Ravignan, Félix.....	397

Louis Veuillot. <i>Analyses (Une fleur du Colisée)</i>	398
Gerbet, Pie, Hello, Le Play, Comte, Freppel, de Mun, Drumont, Monsabré, d'Hulst, Ollé-Laprune, Janvier, Sertillanges, Touchet, de Cabrières.....	407-410
<i>Les orateurs de Notre-Dame</i>	411

B. — La Littérature d'agrément.

I. Poètes et Dramaturges	411
<i>De 1800 à 1815 : Les Précurseurs : Fontanes, Millevoye, Andrieux, Arnault, Guiraud, Soumet</i>	411-413
<i>Après 1815 : Les Romantiques</i>	413
Lamartine. <i>Analyses</i>	413
Hugo, <i>Analyses. (Les pauvres gens, fragment)</i>	419
Vigny, Musset.....	432-433
<i>Les Semi-Romantiques : Delavigne</i>	434
Béranger et les chansonniers.....	435
Viennet, Barbier, Reboul, Brizeux, Autran.....	436
Laprade.....	437
<i>Après 1840 : Les Réalistes. — Ponsard, Scribe, Augier, Alexandre Dumas père et fils, Labiche, Sardou, Meilhac et Halévy</i>	438
<i>Les Parnassiens : Théophile Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Hérédia</i>	440
<i>Après 1870 : Sully-Prudhomme, Coppée</i>	441
Bornier. — <i>La Fille de Roland : Analyse</i>	444
Déroulède, Rostand, Richepin, Aicard.....	451
<i>Les Rustiques. — Mercier, Mistral, etc.</i>	452
<i>Après 1880 : les Symbolistes. — Verlaine, Claudel, Ghéon</i> ...	452
II. Romanciers. — Les genres	454
<i>Après 1880 : X. de Maistre, Nodier</i>	455
<i>Après 1830 : Dumas père, George Sand, Stendhal, Balzac</i> ..	456
<i>Après 1850 : Flaubert, Zola, Huysmans, Marmier, les Goncourt, Alphonse Daudet, Ferdinand Fabre, Fromentin, Feuillet</i>	457
Bourget, Pierre Loti, Anatole France.....	460
Bazin (Extrait), Barrès, Bordeaux, Bertrand.....	461

C. — La Littérature historique et scientifique.

I. Historiens. — Les Écoles historiques	467
Aug. Thierry, Am. Thierry, Barante, Philippe de Ségur, Lacretelle.....	469
Guizot, Thiers, Mignet.....	470

Michelet, Henri Martin	471
Gorini, Guéranger, A. de Broglie, Tocqueville, Ozanam, Pou- joulat, Falloux, <i>les Historiens de l'Eglise</i> : Rohrbacher, Darras, Mourret, Duchesne, Wallon	473
Renan, Taine, Fustel de Coulanges, Sorel, Vandal, Thureau- Dangin, H. Houssaye, Masson, Lamy, La Gorce, Lavis- se, Hanotaux	476
Baunard, Baudrillart, Joly, Allard, Gautherot, Goyau, Gui- raud	479
Mme de Rémusat, Eugénie de Guérin, Aug. Craven	480
II. Critiques. — Les genres	481
Villemain, Saint Marc-Girardin, Nisard	482
Sainte-Beuve, Léon Gautier, Pontmartin	482
Brunetière, Faguet, Lemaitre, Longhaye, Brémont	483
III. Savants. — Ampère, Cuvier, Claude, Bernard	485
Pasteur, Poincaré, Lapparent, Duhem, Termier, Fabre	486
<i>Conclusion</i>	488
<i>Tableau synoptique</i>	489
Saint Marc, <i>Evangeliste</i>	491

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRES

1^{re} SECTION

LITTÉRATURE ANCIENNES CLASSIQUES

Considérations générales	493
--------------------------------	-----

1° LITTÉRATURE GRECQUE

Division. — Caractères de la littérature grecque	494
--	-----

Principaux poètes.

Homère, Hésiode, Tyrtée, Anacréon, Eschyle, Pindare, Sophocle, Euripide, Aristophane, Ménandre.....	495-500
--	---------

Principaux prosateurs.

Esopé, Périclès, Hérodote, Thucydide, Socrate, Xénophon, Platon, Eschine, Démosthène, Aristote, Théophraste, Polybe, Josèphe Flavius, Plutarque, Lucien.....	500-504
--	---------

Principaux littérateurs chrétiens.

Saint Justin, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome	504-505
<i>Tableau synoptique</i>	506

2° LITTÉRATURE LATINE

Division. — Caractères de la littérature latine	507
---	-----

Principaux poètes.

Plaute, Térence, Publius Syrus, Lucrèce, Virgile, Horace, Ovide, Phèdre, Lucain, Juvénal.....	507-511
--	---------

Principaux prosateurs.

Cicéron, Jules César, Salluste, Tite-Live, Pline l'Ancien, Sénèque, Quinte-Curce, Quintilien, Tacite, Pline le Jeune, Suétone.....	511-514
--	---------

Principaux littérateurs chrétiens.

Tertullien, saint Cyprien, saint Hilaire de Poitiers, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin.....	514
Les écrivains latins des trois Renaissances.....	516
<i>Tableau synoptique</i>	517

IIe SECTION

LITTÉRATURES MODERNES

Considérations générales	518
------------------------------------	-----

1° LITTÉRATURE ITALIENNE

Formation de la langue italienne. — Division	518
--	-----

Principaux poètes.

Dante, (Extrait de la divine comédie).	
Pétrarque, Sannazar, l'Arioste, Berni, Le Tasse, Tassoni, Maffei, Métastase, Goldoni, Parini, Alfieri, Pindemonte, Monti, Manzoni, Grossi, Leopardi, Giusti, Garducci, Fogazzaro, Pascoli, d'Annunzio	519-527

Principaux prosateurs.

Boccace, Machiavel, Guichardin, Vasari, Muratori, Segneri, Cesari, Tommasseo, Silvio Pellico, Manzoni, Ventura, Bresciani, Cantu, Mazzini	527-530
Tableau synoptique	531

2° LITTÉRATURE ESPAGNOLE

Formation de la langue espagnole. — Division	532
--	-----

I. Le moyen âge : Alphonse le Sage, Juan Manuel, Ruiz, Ayala	532
---	-----

II. La Renaissance (XVe et XVIe siècles).

A. La poésie : Santillana, Mena, Manrique, Encina	533
B. La prose : Guzman, Pulgar, Montalvo, Rojas	533

III. Le siècle d'or (1516-1700).

A. La poésie épique : Le Romancero, Hojeda, Ercilla	534
B. La poésie lyrique : Boscan, Garcilaso, Fray Luis de Leon, Herrera, Gongora, Argensolas	534
C. La poésie dramatique : Rueda, Guillen de Castro, Lope de Vega, Molina, Alarcon, Calderon	535
D. Les Historiens : Mariana, Mendoza, Melo, Solis	537
E. Les Mystiques : S. Jean de la Croix, sainte Thérèse, Luis de Granada, Luis de Leon	537
F. Les Romanciers : Cervantes (Extrait), Aleman, Quevedo	538

IV. Le Néoclassicisme ou la Décadence (1720-1830).

Nicolas Moratin, Ramon de la Cruz, Leandro Moratin, Jovellanos, Valdes, Iriarte, Samaniego, Quintana, Isla	542
---	-----

V. Le Romantisme (1830-1870).

- A. *La poésie lyrique, épique, dramatique* : Martinez de la Rosa, Rivas, Espronceda, Hartzenbusch, Zorrilla, Breton, Ventura 543
- B. *La Prose romantique* : Estebanez, Romanos, Figaro 544
- C. *Les Philosophes* : Balmès, Donoso Cortès 545

VI. Le Renouveau contemporain (de 1850 à 1922).

- A. *Poètes lyriques* : Becquer, Campoamor, Arce, Tassaro... 545
- B. *Théâtre contemporain* : Tamayo, Ayala, Etchegaray 545
- C. *Le roman contemporain* : Fernan Caballero, Trueba, Alarcon, Valera, Pereda, Galdos, Pardo Bazan 546
- D. *La critique littéraire* : Menendez y Pelayo 547

Le Portugais : Camoëns. — *Les Lusiades* 547

Le Catalan : Verdaguer 548

Tableau synoptique 549

3° LITTÉRATURE ANGLAISE

Formation de la langue anglaise. — Division 550

Principaux poètes.

Shakespeare (Extrait de Macbeth).

Chaucer, Drayton, Milton, Cowley, Dryden, Young, Pope, Thompson, Thomas Gray, Goldsmith, Cowper, Campbell, Thomas Moore, Byron, Longfellow, Tennyson, Browning, Poe, Kingsley, Rossetti, Morris, Swinburne. 550-560

Principaux prosateurs.

Hall, Browne, Daniel de Foe, Addison, Lady Montagu, Chesterfield, Swift, Franklin, William Pitt, David Hume, Sterne, H. Blair, William, Robertson, Edouard Gibbon, Charles Fox, Miss Edgeworth, Walter Scott, John Lingard, Daniel O'Connell, Washington Irving, Fenimore Cooper, Thomas Macaulay, Nicolas Wiseman, Thackeray, Charles Dickens, Mary-Anne Eliot, Marryat, Carlyle, Newman, Faber, Manning, Emerson, Hawthorne, Mill, Ruskin, Ouida, Stevenson, Kipling, Benson, Twain.. 560-566

Tableau synoptique 567

4° LITTÉRATURE ALLEMANDE

Formation de la langue allemande. — Division 569

I. Des temps mérovingiens aux Croisades. Ottfried 569

II. L'Âge des Croisades. *Nibelungen*. Wolfram, Walther.. 569

III. La poésie de 1300 à 1748. Brandt, Luther, — Leibniz...	570
IV. La deuxième période florissante (1748-1832).....	571
a) <i>Romantisme et classicisme mêlés</i> : Klopstock, Stolberg, Voss, Claudius, Burger, Grimm, Kleist, Hebel, Muller, Gessner, Richter, Wieland, Lessin, Herder, Goethe, Schiller. (<i>La pomme de Guillaume Tell</i>).....	571
b) <i>Les Romantiques</i> : Hardenberg, Schlegel, Brentano, Kleift, Kotzebue, Werner, Arndt, Koerner, Schenkendorf, Ruckert.....	585
c) <i>Les Semi-romantiques</i> : Uhland, Chamisso, Eichendorff, Hensel, Droste, Grillparzer.....	587
d) <i>Contre les romantiques</i> : Platen, Hamerling.....	587
e) <i>Philosophes et savants</i> : Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Goerres, Heine, Grimm, Humboldt.....	588
V. La Littérature contemporaine.....	590
Schopenhauer, Nietzsche, Fallersleben, Schmid, Weber, Simrock, Stolz, Freytag, Janssen, Scheffel, Treitschke Mommsen, Baumgartner, Wildenbruch, Grif, Spillmann, Domanig, Hansjakob, Schacking, Rosegger, Niebig, Handel-Mazetti, Keller, Sudermann, Kralik, Willmann, Forster, Haackel.....	590
Tableau synoptique.....	593

5° LITTÉRATURE RUSSE

Formation de la langue russe. — Division.....	595
---	-----

Principaux écrivains.

Gabriel Derjavine, Nicolas Karamzine, Ivan Krylov, Alexandre Griboïedov, Alexandre Pouchikne, Nicolas Gogol, Michel Lermontov, Ivan Tourguènev, Fédor Dostoïevski, Nicolas Nerrasov, Léon Tolsto.....	595
---	-----

LITTÉRATURE POLONAISE

Mickiewicz, Krasinski, Klackzko, Szujski, Tarnowsky, Sienkiewicz (Extrait de <i>Quo Vadis</i>).....	597
Table des Illustrations.....	603
Sujets de devoirs.....	605
Table alphabétique des auteurs.....	617
Table des Matières.....	627

BNQ



000 296 000